Table des matières

Section Beréchit

L'origine de l'âme des convertis 1

Le respect des parents 7

Le péché d'Adam et son repentir 11

La mystique des dix sphères face au pouvoir du Mal 13

Le pouvoir du penchant au Mal 20

Le péché d'Adam ou le principe de l'écorce 24

Le devoir de l'homme : se plier inconditionnellement à la volonté divine 32

Le lien entre Aman le méchant et le péché d'Adam 37

Le péché d'Adam et son expulsion du jardin d'Eden 43

Le péché d'Adam et Eve 46

Importance de la gratitude envers le Saint béni soit-Il 56

Le relâchement de Caïn 61

L'énigme de la mort des justes 65

Annexes

Le matin, nouvelle aube de la foi 71

Le pouvoir de la Torah 73

L'homme est conduit par ses pieds 75
Tout dépend du commencement 76
La création de l'homme 77
La condition au maintien du monde 79
Le statut de "professionnel de la Torah" 80
Le péché d'Adam 82
Amendement moral 83

Section Noa'h

La différence entre notre patriarche Abraham et Noé 85
La faute de la génération du déluge et l'importance de préserver la sainteté 93
La faute de la génération du déluge, en regard de la vertu des 97
La Yechiva, lieu propre à l'élévation 104
La période du déluge 113
L'entrée indécise de Noé dans l'arche 117
La sévérité de la faute du désir et le moyen de la corriger 122
L'union, base du monde 128
La position de Noé et celle du corbeau 137
La vraie solution aux périodes de détresse et de difficultés 145
L'effort fourni pour une mitsva l'embellit 151
La bénédiction de Noé à Sem et Japhet 158

Annexes

Noé et Abraham 163
L'abnégation définit l'homme 165

La génération du déluge et celle de la dispersion 165
Le pouvoir de l'influence 166
L'influence de la Torah et du peuple juif sur le monde 168
La punition de la génération du déluge : eau et feu 170

Section Lekh-Lekha

Le devoir de publier le Nom de l'Eternel dans le monde 173
La mission de l'homme dans ce monde 176
La valeur du temps 183
Le respect des règles de pudeur 186
« Que tous tes actes soient désintéressés » 191
Les actes des patriarches : des leçons pour leurs descendants 195
La sévérité du péché d'un manque d'assiduité dans l'étude de la Torah 203
« Si je ne suis pour moi, qui le sera ? » 206

Annexes

La maison d'Abraham et la terre d'Israël 213
Effacement de Sarah devant Agar 214
La vertu de l'intégrité 215

Section Vayéra

L'histoire des patriarches, un présage pour leurs enfants 217
Accueillir des invités ou recevoir la Présence divine ? 221
L'épreuve du sacrifice d'Isaac 226
Le sacrifice d'Isaac 234

Le service divin d'Abraham 237
Une perspective "lointaine" dans le service divin 244

Section 'Hayei Sarah

Les épreuves de notre patriarche Abraham 251
La mort de Sarah comme conséquence du sacrifice d'Isaac . . . 255
Isaac, fils d'Abraham 258
La vertu de la bonté 262
Une utilisation optimale du temps 268
La recherche de perfection dans l'accomplissement des mitsvot 275
Ismaël tombe devant Isaac 280

Annexes

La bénédiction de l'Eternel à Abraham 286
Le salut divin peut provenir de partout 287
Les qualités recherchées par Eliezer chez la conjointe d'Isaac 288
La compassion pour les hommes et les animaux 290
Eliezer, le fidèle envoyé d'Abraham 292
La grandeur du service des patriarches 293
Rébecca, une jeune fille exceptionnelle 295
La motivation du consentement de Laban 296
La suppression de la bénédiction de Laban à Rébecca 299
Le remariage d'Abraham avec Agar 300
La ressemblance d'Agar à la 'helbona 302
Les enfants d'Abraham nés après la mort de Sarah 303

Section Toldot

La raillerie, catalyseur des puissances impures 305
L'attachement à la Torah : la condition garantissant la continuité de la lignée 308
La Vérité et le mensonge dans ce monde 316
Jacob, l'élu des patriarches 326
La tente de Jacob, en opposition au champ d'Esaü 333
Jacob face à Esaü 335
La vente du droit d'aînesse 338
Le partage des mondes 342
La bénédiction d'Isaac à Esaü 350
Le détournement des bénédictions 354
Les vêtements précieux 359
L'essence du vêtement 362
Le respect des parents en cas de conflit avec la loi 369
De l'importance des vertus 372
La solidarité du peuple juif 383
Leçon pour les générations : du devoir de haïr le fils d'un mécréant 387
Esaü, symbole du refroidissement 389
L'image de Jacob gravée sur le trône céleste 395

Annexes

La descendance d'Isaac 400
La voix de Jacob et les mains d'Esaü 401
La bénédiction d'Isaac à Esaü 402

Le départ de Jacob pour Haran sur l'ordre de ses parents 404

Section Vayétsé

La supériorité de la Torah par rapport à la prière 407
« C'est lui sa beauté, c'est lui son éclat, et c'est lui sa majesté » 409
Le mérite de l'étude de la Torah 420
La prière d'Arvit, instituée par notre patriarche Jacob 428
La préparation spirituelle de notre patriarche Jacob 437
L'examen de conscience de notre patriarche Jacob 439
Le rapport de Jacob à la matérialité 442
Le pouvoir de la Torah 447
La cruauté des mécréants 454
Les mandragores de Ruben 456
L'alliance entre Jacob et Laban : « Eloigne-toi d'un mauvais voisin » 460

Annexes

L'Eternel protège celui qui se plie à Sa volonté 471
L'échelle comme symbole de l'homme 473
Le fruit de l'union de Bilha et Jacob 474

Section Vayichla'h

La Torah et les non-juifs : deux réalités inconciliables 477
« J'ai séjourné auprès de Laban, et j'ai observé les six cent treize mitsvot » 481
La vanité de l'argent 488

Ce monde-ci est l'antichambre du monde à venir 495
Le parallèle entre Jacob, Joseph et les Hasmonéens 502
« Un peuple qui réside seul » : résister à l'assimilation 512
L'importance d'une mitsva accomplie de façon parfaite 517
Les petites cruches : un signe pour les générations à venir 522
Un peuple qui vit solitaire 525
La lutte entre Jacob et l'ange tutélaire d'Esaü 532
Explication de l'idée du nerf sciatique 536
Les piliers de la Torah 542

Annexes

Les cent bénédictions quotidiennes 550
La Torah de Jacob : une conduite à suivre 551
La grandeur de nos patriarches 553
L'obligation de prudence 555

Section Vayéchev

L'aspiration à la tranquillité comme racine du désastre de 'Hanoukka 559
L'homme est né pour l'effort acharné 571
La Torah s'acquiert dans l'humilité 574
Les rêves de Joseph 580
Le comportement de Ruben et les lumières de 'Hanoukka 588
La vente de Joseph 595

Annexes

L'aspiration à la quiétude et 'Hanoukka 600
L'effacement de Joseph devant ses frères 601

Section Mikets

Le remède pour soulager le joug de l'exil 603
Le rêve de Pharaon et son interprétation par Joseph 611
La fierté des méchants face à la modestie des justes 624
Joseph et ses frères 629
« Il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni résolution, qui vaillent contre l'Eternel » 633
La perpétuelle recherche de progression : un objectif essentiel de la vie juive 641
Le monde se maintient par la solidarité 651
La révélation de Joseph à ses frères 659

Annexes

L'arrivée du terme 667
La joie procurée par la Torah 667
L'importance de la barbe 670

Section Vayigach

« Car voici, les rois s'étaient ligués, mais ensemble ils ont disparu » 671
Prévoir le remède avant le mal 675
La rencontre de Joseph avec son père et avec son frère Benjamin 680
Le devoir de reconnaissance 684
L'appréhension de Jacob 688
Les acquisitions de l'étude de la Torah : la vraie vaillance 692
Le pouvoir de la Vérité face à celui du mensonge 699

Annexes

« Toute la journée, elle est objet de ma discussion » *703*

Pourquoi Joseph a interdit à ses frères d'étudier en route *705*

La part propre à chaque homme dans la Torah *706*

Les lumières de la Torah en Egypte *708*

Section Vaye'hi

Jacob, le pilier de la Torah *709*

La supériorité d'un acte accompli par obligation *716*

Menaché et Ephraïm : deux tribus à part entière *721*

Les guerres de notre patriarche Jacob *725*

Le mérite des saints patriarches *729*

Le peuple juif et la terre d'Israël *736*

Gare au manque d'assiduité dans l'étude de la Torah ! *741*

Le pouvoir d'influence des justes *746*

L'importance de demander pardon *750*

Annexes

« Et vis par elles » *756*

L'importance d'une bénédiction, de nos jours *758*

La bénédiction de Jacob à Menaché et Ephraïm *760*

Section Beréchit

L'origine de l'âme des convertis

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

(Genèse 1, 1)

A l'aube de la Création du monde, le Saint béni soit-Il a créé deux créations essentielles, surnommées "début", sans lesquelles Il n'aurait pas créé le reste de l'univers. C'est à elles que fait référence Rachi lorsqu'il commente l'incipit de la Torah, « au commencement, Dieu créa », dans le sens de : pour le commencement, c'est-à-dire pour la Torah, appelée « commencement de Sa voie », et pour le peuple juif, appelé « commencement de Sa moisson ». En d'autres termes, le monde entier n'a été créé que pour la Torah et les enfants d'Israël, tous deux désignés par l'appellation de commencement.

Tel est également le sens du verset du prophète : « Si Mon pacte avec le jour et la nuit pouvait ne plus subsister, si Je cessais de fixer des lois au ciel et à la terre (…) » (Jérémie 33, 25). Autrement dit, si ce n'était pour la sainte Torah, surnommée ici « pacte » et que nous avons l'obligation d'étudier assidûment jour et nuit, l'Eternel n'aurait pas fixé les lois du ciel et de la terre. L'homme a

effectivement le devoir d'étudier la Torah de jour comme de nuit, du fait que c'est cette étude qui assure la pérennité de tout l'univers, et donc, qu'un seul instant ne doit pas en rester vacant. De même, lorsque les enfants d'Israël pratiquent la circoncision et se montrent ainsi fidèles à la sainte alliance, ils concourent au maintien des lois de l'univers, permettant au monde de continuer à exister.

Comme nous le savons, les âmes des enfants d'Israël ont toutes été créées avant la Création du monde. A présent, relativement aux convertis, nous pouvons nous demander si leurs âmes ont, elles aussi, été créées à ce moment, en même temps que celles de l'ensemble du peuple juif, ou si elles correspondent au contraire à de nouvelles âmes, qui sont, comme celles des nations du monde, continuellement créées au fur et à mesure que les générations avancent.

J'ai entendu, à ce sujet, que les âmes des convertis sont issues de celles qui désiraient accepter la Torah au mont Sinaï, mais qui ne sont pas parvenues à atteindre les pieds de cette montagne. Le Saint béni soit-Il a alors agi favorablement à leur égard, en leur permettant, avec le temps, de se joindre au peuple juif en se convertissant conformément à la loi et en acceptant le joug de la Torah et des *mitsvot*. Dès lors, notre première question garde toute son acuité : les âmes des convertis ont-elles été créées avant la Création du monde, auquel cas elles attendraient de passer par le processus de conversion – se concluant par une purification dans le bain rituel –, ou sont-elles de nature différente et proviennent-elles d'une toute autre source ?

Le premier verset de la Torah, « Au commencement, Dieu créa le ciel et le terre », nous livre un élément de réponse. Le terme « ciel » se réfère en effet aux âmes du peuple juif, qui sont de nature élevée, alors que le terme « terre » fait allusion à celles des convertis. Ces dernières sont de nature terrestre, parce qu'elles n'ont pas accepté

leur identité juive dès leur création, mais seulement après un certain nombre d'années d'existence sur terre, suite auxquelles elles se sont décidées à se joindre à notre peuple. Le mot *bara* (littéralement : créa) contient une seconde allusion à cette idée, puisque sa valeur numérique, identique à celle du mot *guèr* (signifiant converti), nous suggère qu'avant la Création du monde, le Saint béni soit-Il a créé les âmes des convertis en même temps que celles des enfants d'Israël et que la Torah, qui constituent le « commencement ».

C'est par grande compassion que l'Eternel a créé les âmes des convertis en même temps que celles des enfants d'Israël, de manière à leur donner ainsi la possibilité de se rattacher, de manière totale, à la source originelle, c'est-à-dire à celle des âmes juives, créées à l'aube de la Création du monde. Par ailleurs, il est probable que s'Il n'avait pas agi ainsi, les Juifs n'auraient pas désiré accepter les convertis et les intégrer à leur peuple. Aussi, le Saint béni soit-Il, conscient que certains non-juifs désireraient accepter la Torah au mont Sinaï mais n'en auraient pas la possibilité, et souhaiteraient par la suite se convertir, a-t-Il anticipé les événements en créant leurs âmes en même temps que celles des enfants d'Israël, leur transmettant ainsi le pouvoir de se lier au peuple juif et d'en devenir une partie intégrante et indissociable.

Tandis que la Torah s'ouvre par la proposition : « Au commencement, Dieu créa », elle se clôt par l'expression : « aux yeux de tout le peuple juif ». Nous en déduisons qu'avant même la Création du monde, le Tout-Puissant avait l'intention d'intégrer les âmes des convertis – auxquelles fait allusion le mot *bara* – au peuple juif. Dès l'instant où un non-juif accepte la conversion, il est considéré, et ce quel que soit son âge, comme un nouveau-né – comme le suggère le terme « commencement » – et fait partie du peuple juif – comme le laisse entendre le verset : « aux yeux de tout

le peuple juif ». En outre, de même que la bénédiction de Moïse s'applique à l'ensemble des enfants d'Israël, ainsi, s'adresse-t-elle également aux convertis, que nous avons l'obligation d'aimer comme nos propres frères, conformément à l'injonction du verset : « vous aimerez le converti ».

Mon cher élève, Rabbi David ben Chalom haCohen, que l'Eternel le protège, m'a fait remarquer qu'au sujet de la création de l'homme, il est écrit : « L'Eternel-Dieu (…) fit pénétrer dans ses narines un souffle de vie » (Genèse 2, 7), et non pas simplement « une âme ». Il explique que, de même que le Saint béni soit-Il est une lumière infinie et illimitée, de même, Il a doté l'homme d'une partie divine supérieure de nature infinie, à laquelle le terme « vie » fait allusion. Il est dit, en effet : « car l'âme humaine est une lumière divine », autrement dit, l'âme constitue une partie de la lumière du Créateur, qui est d'une vitalité infinie. Par conséquent, du fait que Dieu est éternel, l'âme de l'homme l'est également.

En outre, la source des âmes se situant en-dessous du Trône céleste, elles sont plus pures et limpides que tous les mondes et que toutes les sphères. Si le corps finit certes par mourir dans ce monde, l'âme, quant à elle, continue à vivre de manière éternelle dans le monde à venir, monde de l'éternité dans lequel la mort n'existe pas. Le Ramban, dans « Chaar Haguemoul », explique que l'homme doit transiter par deux mondes : le monde terrestre, qui apporte l'expiation de son corps par la mort, et le monde à venir, dans lequel son âme aura la possibilité de s'amender, en se purifiant, s'élevant et s'attachant à sa source de vie.

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment : « Les justes sont appelés vivants même de façon posthume, alors que les méchants sont appelés morts même de leur vivant. » Au moment où l'homme s'éloigne de son Créateur et des obligations relatives à son service divin, en d'autres termes lorsqu'il se comporte mal – *ra*, terme

hébraïque composé des initiales de *retson atsmo*, signifiant sa propre volonté –, ses actions se dégradent progressivement, en vertu du principe : « une *avéra* entraîne une autre *avéra* », jusqu'à ce qu'il devienne un véritable mécréant – *racha*, formé des initiales de *retson chel atsmo*. L'état d'impiété auquel il sera parvenu, finira par chasser la Présence divine de son être, sur lequel la Providence ne s'exercera plus. Il est écrit : « Je suis l'Etre invariable » (Exode 3, 14), et les commentateurs d'interpréter ce verset dans le sens de : « tel est Mon Nom (*chemi*) pour l'éternité et tel est Mon souvenir pour toutes les générations ». Autrement dit, le Nom *chemi*, attribué au Saint béni soit-Il, fait allusion à la Présence divine, dont l'homme méritant a la possibilité de jouir, du fait qu'il est créé à l'image de Dieu. Tel est le sens des versets : « car Mon Nom réside en son sein », et : « car le Nom de l'Eternel t'a été attribué ».

Si l'on décompose le terme *nichmat* de la locution *nichmat 'haïm* (une âme vivante), on obtient d'une part *Noun-Chin*, dont la valeur numérique équivaut à celle de *chemi*, et d'autre part *Mèm-Tav*, lettres formant le mot *mèt*, signifiant mort. Ceci laisse entendre que lorsque l'homme se comporte mal et se détourne du droit chemin, le Nom divin – *chemi* – le quitte, et il devient alors semblable à un mort, conformément à l'enseignement de nos Sages selon lequel un méchant est appelé mort même de son vivant. A l'opposé, même lorsqu'un juste quitte ce monde, le Nom de l'Eternel reste toujours associé à lui, du fait que le juste demeure constamment proche de son âme qui est, comme son nom de *nichmat 'haïm* l'indique, une partie divine supérieure et éternelle.

Voici la belle interprétation dont m'a fait part mon cher élève.

Ceci nous permet simultanément de comprendre pourquoi les nations du monde, auxquelles le Nom divin n'est pas attaché, ne sont pas désignées par le titre d'homme, celui-ci n'étant attribué qu'aux individus qui sont liés à l'Eternel et emploient Son Nom,

qui bénéficient d'un « souffle de vie ». Or, lorsqu'un non-juif désire se rapprocher de Dieu et se convertit, il bénéficie lui aussi d'une âme éternelle, car en acceptant la Torah et les *mitsvot*, il perd son statut de mécréant, assimilable au mort, et acquiert celui de juste, devenant dès lors vivant, aussi bien dans ce monde que dans le monde à venir.

Résumé

- A l'aube de la Création, le Maître du monde a forgé deux créations surnommées « début » : les âmes du peuple juif et la sainte Torah. Le verset « au commencement, Dieu créa », où le terme *bara* a la même valeur numérique que le terme *guèr*, contient une allusion au fait que les âmes des convertis ont, elles aussi, été créées à cet instant originel.
- Le Torah s'ouvre par l'expression : « au commencement, Dieu créa », et se clôt par l'expression : « aux yeux de tout le peuple juif », allusion supplémentaire à la source de l'âme des convertis, qui est la même que celles des enfants d'Israël, créées avant toute autre œuvre.
- Il est écrit : « [Il] fit pénétrer dans ses narines un souffle de vie », ce qui signifie que l'âme, qui constitue une partie du Créateur, contient elle aussi un aspect d'éternité. C'est pourquoi, tandis que les méchants sont considérés comme morts, même de leur vivant, les justes sont au contraire appelés vivants, même de façon posthume, de par le lien qui les rattache constamment à leur âme éternelle.
- Le Saint béni soit-Il est désigné par le Nom *chemi*, comme il est dit : « tel est Mon Nom (*chemi*) pour l'éternité ». Tant que l'homme est fidèle à la voie de l'Eternel, le Nom divin lui est attribué, mais, dès le moment où il s'en détourne, celui-ci se retire également de lui, comme le laisse entendre le mot *nichmat*.

Le respect des parents

« L'Eternel-Dieu façonna l'homme – poussière détachée du sol – fit pénétrer dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. »

(Genèse 2, 7)

Explication de Rachi :

Pour créer l'homme, le Saint béni soit-Il a rassemblé de la terre du monde entier, afin que quel que soit l'endroit où il meurt, la terre accepte de recueillir l'homme, puisqu'il provient d'elle. Aussi, avant même que l'homme ne fût créé, le Tout-Puissant savait qu'il fauterait et qu'il deviendrait mortel. C'est pourquoi, Il a prévu de créer Adam de sorte qu'à tout endroit où il mourrait, la terre accepterait de lui servir de sépulture.

Commentaire de nos Sages (Kidouchin 30b, Nida 31a) :

« Trois associés participent à la création de l'homme : le Saint béni soit-Il, son père et sa mère. » Tout d'abord, ce sont ses parents qui sont à l'origine de ses membres et de ses os, puis le Saint béni soit-Il insuffle en lui une âme. Si l'Eternel, qui est le troisième associé, n'insufflait pas l'âme à cet être, tout l'investissement des parents pour le mettre au monde s'avérerait stérile. Ceci explique la naissance d'enfants mort-nés, c'est-à-dire auxquels Dieu n'a pas insufflé de souffle de vie. La création d'Adam, quant à elle, ne reposait pas sur cette triple association, puisqu'il n'avait pas de parents, le Saint béni soit-Il ayant choisi de forger Lui-même « l'élu de la création », sans autre associé.

Il en résulte qu'il incombait à Adam, plus qu'à tout autre, d'obéir aux ordres divins. En effet, son amour pour son Créateur aurait dû

être trois fois plus intense que celui d'un homme ordinaire, puisque, façonné par Ses seules mains, c'est à Lui seul qu'il devait la vie. Un homme ordinaire, quant à lui, doit respecter ses parents, car ce sont eux qui l'ont mis au monde et à qui il doit l'existence.

Nous comprenons, à présent, la signification profonde de l'obligation relative au respect des parents. Ce devoir persiste même après la mort de ces derniers (Kidouchin, 31b), car ils sont les associés de Dieu dans la création de l'enfant, et le Saint béni soit-Il poursuit cette association après leur disparition. S'Il annulait cette association, l'enfant perdrait son âme et cesserait de vivre. Etant donné que le Créateur poursuit Son association avec les parents, même après la mort de ceux-ci, ils restent toujours Ses associés à travers leur enfant qui est encore en vie, qui se doit donc également de les honorer de manière posthume.

Cet enseignement nous permet de mieux comprendre en quoi consistait l'épreuve d'Abraham, obligé de quitter Haran. En effet, les habitants de cette ville étaient des mécréants, aussi aurait-il été si pénible, pour Abraham, de les quitter pour monter en Terre Sainte ? Par conséquent, en quoi résidait donc la difficulté de cette épreuve ?

La difficulté de cette épreuve peut s'expliquer de la façon suivante. A cette période, Téra'h, le père d'Abraham, était encore en vie ; Abraham appréhendait donc de le quitter, car il lui incombait de l'honorer. En outre, le fait d'honorer son père rappelait à Abraham l'existence du Saint béni soit-Il, associé principal de sa création, qui le maintenait en vie à tout instant – du vivant de ses parents aussi bien qu'après leur disparition. Pour cette raison, il éprouvait des difficultés à se rendre en terre d'Israël. Il aurait pu y aller accompagné de son père Téra'h, mais l'injonction divine : « Va, pour toi, quitte ton pays, ton lieu natal » (Genèse 12, 1) laissait entendre, outre la nécessité de quitter Haran, celle de couper tout

lien avec ses habitants. L'Eternel savait qu'il était de l'intérêt d'Abraham que son père ne l'accompagne pas. Voilà donc en quoi résidait la difficulté de cette épreuve.

Tel est le sens du commentaire de nos Sages, de mémoire bénie (Rachi et Ramban) : « Va » : pour ton profit ; « pour toi » : pour ton intérêt. C'est uniquement parce que le Saint béni soit-Il le lui a ordonné qu'Abraham s'est résigné à se rendre en Israël et à quitter son père. Il savait que c'était dans son intérêt : s'il n'avait pas coupé tout lien avec sa famille et que celle-ci l'avait accompagné, cela aurait nui à son service divin. Bien que Téra'h se fût repenti, il restait encore en lui les empreintes de l'idolâtrie ; aussi, l'Eternel désirait-Il qu'Abraham coupe tout lien avec ses parents. Malgré tout, abandonner ses parents représentait une très lourde épreuve pour ce dernier, et si ce n'était que le Saint béni soit-Il le lui avait ordonné, il n'aurait pas pu quitter Haran, son pays et son lieu natal. Mais, étant donné que Dieu avait promis à Abraham que ce départ serait à son profit et dans son intérêt, il a été prêt à quitter Haran – sans toutefois comprendre en quoi cela lui serait bénéfique. Or, cette ignorance n'a fait que rendre l'épreuve plus difficile, et c'est justement l'intensité de celle-ci et la bravoure d'Abraham à la surmonter qui lui ont valu le droit d'en tirer profit.

Nous pouvons à présent comprendre pourquoi tout converti est surnommé « fils d'Abraham ». De même que le Saint béni soit-Il a recréé Abraham, tel un nouveau-né, lorsqu'il est monté en Terre Sainte et a coupé tout lien avec son passé et sa famille, de même, quand le converti coupe tout lien avec sa famille, il accède à une nouvelle vie, comme le souligne l'enseignement de nos Maîtres : « Un prosélyte qui se convertit est comparable à un enfant qui vient au monde. » (Yebamot, 22a)

Résumé

- « L'Eternel-Dieu façonna l'homme, poussière détachée du sol. »
- Le Midrach rapporte que le Saint béni soit-Il a rassemblé de la terre du monde entier pour créer l'homme, car, conscient que l'homme fauterait et serait donc mortel, Il désirait qu'il puisse ensuite retourner vers la terre de laquelle il avait été formé.
- Nos Sages affirment : « Trois associés participent à la création de l'homme : le Saint béni soit-Il, son père et sa mère. » La création d'Adam n'était pas le fruit de cette triple association, puisqu'il fut créé par les seules mains de Dieu. Quant à l'homme ordinaire, il lui incombe d'honorer ses parents, car s'ils ne s'étaient pas associés au Tout-Puissant pour le mettre au monde, il n'aurait pas pu exister.
- L'homme doit continuer à respecter ses parents même après leur disparition, car le fait qu'il est encore en vie est dû au mérite de ces derniers, dont l'association avec le Saint béni soit-Il se poursuit après leur mort – puisque le fruit de cette association est toujours vivant.
- Quitter son pays natal pour se rendre en Terre Sainte représentait une lourde épreuve pour Abraham, du fait qu'il aurait souhaité continuer à y honorer son père. Cependant, le Saint béni soit-Il désirait qu'Abraham monte seul en Israël, afin d'en faire un nouvel homme.
- Tout converti est appelé « fils d'Abraham », car, de même qu'Abraham devint un nouvel homme lorsqu'il quitta son père et son lieu natal pour monter en terre d'Israël, de même, le converti est-il considéré comme un nouveau-né quand il rompt tout lien avec sa famille.

Le péché d'Adam et son repentir

« Mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras point : car, le jour où tu en mangeras, tu mourras ! »

(Genèse 2, 17)

Le verset nous rapporte l'avertissement du Saint béni soit-Il à Adam : s'il mangeait de l'arbre de la connaissance, il serait passible de mort. Pourtant, cet avertissement soulève plusieurs difficultés. Tout d'abord, si Adam meurt, qui donc respectera le Chabbat, étudiera la Torah et accomplira les commandements ? Un seul péché constitue-t-il une raison suffisante pour que le Tout-Puissant détruise le monde entier ? En outre, d'après nos Sages (Pessa'him, 54a), l'Eternel avait prévu la possibilité du repentir, avant même qu'Il n'ait créé le monde ; cependant comment Adam se repentirait-il de son péché s'il en mourrait immédiatement ?

Proposons l'explication suivante. La mort évoquée ici par le verset n'est pas à prendre au sens propre du terme – à savoir, une mort physique –, mais il s'agit là d'une mort spirituelle. Le Saint béni soit-Il désirait faire comprendre à Adam que s'il fautait, en consommant du fruit de l'arbre de la connaissance, Il le considérerait comme un mécréant, qui, conformément à l'enseignement de nos Sages (Berakhot, 18b) « sont appelés morts, même de leur vivant » ; c'est donc de ce type de mort qu'il est question dans notre passage. Dès lors, la Torah et le Chabbat ne risquaient pas d'être supprimés de ce monde, puisque seul Adam serait considéré comme mort, et il donnerait finalement naissance à un juste, par le mérite duquel le monde se maintiendrait.

Après son péché, Adam se rendit compte qu'il était nu. Là encore, le sens du texte ne peut être littéral : Adam se sentit dépourvu de

mitsvot (cf. Rachi sur Genèse 3, 7). Pour se couvrir, il se cousit une ceinture, à partir de feuilles de figues. Symboliquement, cet acte constitue le début du repentir, car le fait qu'il se soit senti dénué de *mitsvot* et ait voulu combler cette nudité, signifie qu'il avait l'intention de se repentir.

Certains commentateurs expliquent qu'Adam avait fauté le sixième jour de la Création, qui était aussi *Roch Hachana*[1] ; lorsque son péché lui fut pardonné en ce jour, il en fit un jour de fête. Le terme *'hagoura* (ceinture) contient une allusion à cette idée : si on le décompose, on obtient : *'hag* (fête), *Vav* (six), et *Rèch*, *Hé* (initiales de *Roch Hachana*). Autrement dit, Adam fauta le sixième jour et se repentit le jour même, qui était *Roch Hachana*, ce jour devenant pour lui jour de fête.

Mais c'est lors du Chabbat qu'Adam se repentit de façon intégrale et authentique. Il existe un lien puissant entre le Chabbat et le repentir. Chaque jour de la création, une lumière brillait dans le monde, alors que le septième jour, toutes les lumières se trouvaient condensées en une association symbiotique. En plus de la lumière du Chabbat, brillait une lumière puissante, que nous ne pouvons appréhender avec notre perception de la lumière des sept jours de la semaine. Adam, qui ressentit l'intensité particulière du septième jour en tant que moment propice au repentir, le consacra à une repentance authentique. En outre, par sa contrition personnelle, il transmit cette force du repentir à toutes les générations à venir. Sur le mode allusif, nous pouvons dire que les termes *hachabbat* (le Chabbat) et *techouva* (repentir) sont composés des mêmes lettres, ce qui renforce le lien entre ces deux notions : le mot *techouva* contient la lettre *Vav*, allusion au sixième jour où l'homme a été

---

1. Premier jour de l'année juive.

créé, ainsi que le mot Chabbat, car c'est en ce jour-là que l'opportunité du repentir lui a été offerte.

Résumé

- Le Saint béni soit-Il avertit Adam que s'il consommait du fruit de l'arbre de la connaissance, il mourrait. Pourtant, comment le monde pourrait-il se maintenir sans l'homme : qui étudierait la Torah et respecterait le Chabbat ? De plus, comment l'homme se repentirait-il de son péché s'il en mourait immédiatement ?
- Nous en déduisons qu'il s'agit d'une mort spirituelle, et non physique. Lorsque l'homme faute, il est appelé mécréant, et les mécréants sont considérés comme morts, même de leur vivant.
- Le début du repentir est marqué par la ceinture de feuilles de figues qu'Adam s'est cousue pour se recouvrir. Le terme *'hagoura* (ceinture) peut se décomposer en *'hag*, *Vav* et *Rèch-Hé*, signifiant qu'Adam a fauté le sixième jour qui était *Roch Hachana*, puis s'est repenti le jour même, ce qui en a fait un jour de fête.
- Le Chabbat est le moment le plus propice au repentir, car en ce jour sont concentrées les lumières de tous les jours de la semaine.

La mystique des dix sphères face au pouvoir du Mal

« Le serpent dit à la femme : "Non, vous ne mourrez point." »

(Genèse 3, 4)

Explication de Rachi :

Le serpent a poussé la femme pour qu'elle touche à l'arbre. Lorsqu'elle l'a touché et a constaté qu'elle n'en était pas morte, le

serpent l'a convaincue qu'elle ne mourrait pas non plus en mangeant du fruit de l'arbre : « De même que toucher l'arbre n'a pas entraîné ta mort – contrairement aux dires d'Adam –, de même, tu peux en manger sans craindre d'en mourir. »

Explication du Zohar (« Séfer Habahir », lettre *Rèch*) :

L'ange Samaël avait enfourché le serpent, ce qui avait donné à ce dernier le pouvoir de faire fauter la femme. Suite au péché d'Adam et d'Eve, le Saint béni soit-Il vint punir le serpent en lui coupant les mains et les pieds, afin d'affaiblir le pouvoir du Mal – source de toute l'impureté du monde – qui lui avait été légué. Si le Tout-Puissant n'avait pas coupé les mains et les pieds au serpent, son pouvoir aurait été redoutable, et l'impureté aurait dominé le monde ; l'homme n'aurait pas été en mesure de se repentir ni d'observer la Torah et les commandements. Or, face au pouvoir d'impureté, se dresse, dans le monde, le pouvoir de sainteté. L'Eternel a concentré le pouvoir de sainteté en dix sphères de lumières, chacune comprenant elle-même dix sphères, ce qui fait un total de cent. Tout homme qui accomplit une *mitsva* et se rapproche de son Créateur, se trouve immédiatement influencé par le pouvoir de sainteté et entouré de ces cent sphères de lumière et de sainteté. En outre, ce pouvoir lui procure un surplus de lumière et de sainteté, lui permettant de sortir vainqueur dans sa lutte contre les forces de l'impureté.

Le pouvoir de l'impureté provient des forces du Mal – surnommées *Sam*. La valeur numérique de *Sam* est de cent, car, de même qu'il existe cent sphères de sainteté, de même existe-t-il cent forces d'impureté qui leur correspondent. Le Saint béni soit-Il a créé ces deux forces pour qu'elles s'opposent l'une à l'autre. Cependant, Il a créé le pouvoir de l'impureté plus faible que celui de la sainteté. En effet, Il a concentré le pouvoir de sainteté dans des sphères rondes, alors que le pouvoir d'impureté n'est que partiellement

sphérique : seules les forces de l'impureté correspondant au *Same'h* sont de nature ronde, tandis que celles correspondant au *Mèm* sont de nature carrée (le nom *Sam* étant formé de ces deux lettres). De cette façon, le pouvoir de sainteté prime, car lorsqu'un homme accomplit une *mitsva*, il se trouve entouré de sainteté, puis ces cercles ronds lui renvoient la lumière du Saint béni soit-Il ; c'est ainsi que le pouvoir de sainteté se déverse à nouveau sur l'homme, le stimulant dans la poursuite des *mitsvot*. Les dix cercles, qui composent les dix sphères, proviennent d'une lumière illimitée, ce qui assure le maintien de ces sphères qui, chacune, déverse son influence sur dix autres cercles.

Par contre, le pouvoir de l'impureté, qui n'est qu'en partie de nature ronde, est limité par son aspect carré. Par conséquent, lorsqu'un homme commet une transgression, le pouvoir de l'impureté s'attache à lui, mais son influence reste limitée ; bloqué, il ne peut continuer à s'attaquer à l'homme. C'est grâce à cela que l'homme a la possibilité de vaincre le penchant du Mal. Les influences supérieures peuvent être comparées au courant électrique : de même que celui-ci circule de façon circulaire, c'est également ainsi que nous proviennent les influences supérieures. En d'autres termes, lorsqu'un homme accomplit une *mitsva* dans ce monde, il attire sur lui l'esprit de sainteté, qui remonte ensuite vers Dieu, pour redescendre finalement et lui déverser un nouvel élan de sainteté.

Le Maître du monde a donné aux forces de sainteté la forme de sphères rondes, car Il désirait qu'elles aient le dessus sur les forces de l'impureté. Ces dernières, créées de nature partiellement carrée, n'ont qu'une influence limitée et définie, contrairement aux forces de sainteté, caractérisées par ses sphères rondes, de nature illimitée.

Dans la section de Behaalotekha (Nombres 8, 2), il est rapporté

que le Saint béni soit-Il a ordonné à Aaron d'allumer le luminaire au Temple. Par cet acte, il faisait descendre la lumière céleste vers le monde. Car ce sont les actions de l'homme, dans ce monde, qui sont à l'origine du courant de sainteté, qui influe ensuite sur la création. La lumière créée par nos *mitsvot* monte jusqu'à Dieu, puis redescend vers nous pour nous déverser abondance et bénédiction. Tel est le sens du verset : « Aaron fit ainsi » (ibid. 8, 3). A ce sujet, l'ouvrage « Pitou'hei 'Hotam » soulève la question suivante : qu'y a-t-il donc d'étonnant à cela qu'Aaron ait allumé les flammes ? Aurait-il envisagé de ne pas se plier à l'ordre divin ? Le verset peut alors s'expliquer ainsi : Aaron a accompli cet acte dans l'esprit que l'Eternel lui avait ordonné, c'est-à-dire en étant convaincu que ces lumières, qu'il allumait au Temple, apporteraient en retour la profusion céleste sur le monde.

Ces explications nous permettent également de comprendre pourquoi nous avons l'habitude de consommer des *matsot*[2] rondes à Pessa'h. Les enfants d'Israël ont dû descendre en Egypte afin de rassembler les étincelles de sainteté qui s'y étaient perdues suite au péché d'Adam (« Chaar Hakavanot », Discours sur Pessa'h, 1). En effet, après avoir fauté, Adam s'est repenti et s'est séparé de sa femme pendant une période de cent trente ans. A cause de cette séparation, il a perdu des étincelles de sainteté (cf. Erouvin, 18b) ; les forces de l'impureté les ont récupérées, et elles ont abouti en Egypte. Le peuple juif dut donc passer par l'asservissement égyptien pour réparer le péché d'Adam, en rassemblant les étincelles perdues et en les ramenant à leur source de sainteté. Or, ces étincelles, qu'Adam avait abîmées, étaient de nature circulaire – comme le sont les sphères de sainteté. C'est pourquoi, nous mangeons à Pessa'h des *matsot* rondes, en allusion aux étincelles

---

2. Pains azymes, consommés à Pessa'h.

que les enfants d'Israël ont récupérées et ramenées à leur source de sainteté, les sphères circulaires.

L'*Admour*[3] de Tsanz explique autrement notre habitude de consommer des *matsot* rondes à Pessa'h. Le cercle symbolise l'unité, car le centre du cercle est équidistant de tous ses points, ce qui n'est pas le cas du carré qui possède des angles. Les *matsot* rondes, que nous utilisons, nous enseignent que le peuple juif ne mérite le salut qu'au moment où règne en son sein l'union. De même que nos ancêtres n'ont été délivrés d'Egypte que lorsque l'unité régnait parmi eux, de même, la délivrance finale ne sera accordée au peuple juif que lorsqu'il sera uni.

Nous pouvons ajouter que quand l'unité fait défaut au sein du peuple juif, le lien entre ce dernier et le Saint béni soit-Il se trouve, en quelque sorte, rompu. L'auteur de l'ouvrage « 'Hessed Le-Avraham » explique que l'homme est le tuyau par lequel s'épanche l'influence de tous les mondes supérieurs – celui de l'Emanation, celui de la Création, celui de la Formation et celui de l'Action – vers le monde où nous vivons. Par conséquent, si, à Dieu ne plaise, le tuyau qu'est l'homme se trouve abîmé, le monde ne pourra bénéficier de l'influence supérieure, car obstrué, le tuyau ne sera plus à même de transmettre la sainteté. Ainsi donc, lorsque nous mangeons des *matsot* rondes, nous exprimons à la fois notre désir de nous unir à tout le peuple juif afin de mériter la délivrance finale, et notre volonté d'apporter l'abondance au monde.

Nous pouvons à présent comprendre pourquoi le roi David a institué, au temps de l'épidémie, l'habitude de prononcer quotidiennement cent bénédictions (Tour, Ora'h 'Haïm, alinéa 46). Les sphères, source de la sainteté, sont au nombre de cent –

---

3. Dirigeant d'une *'hassidout*.

chacune de ces dix sphères comprenant elle-même dix sphères. Ce sont elles qui envoient l'abondance vers le monde. Lorsque l'homme prononce quotidiennement cent bénédictions, il attire vers le monde tout le courant de sainteté. D'où cette mesure prise par le roi David, qui servit de remède à l'épidémie – celle-ci ne s'abattant sur le monde que lorsque les puissances impures ont le dessus sur les forces de sainteté.

Le Saint béni soit-Il ordonna à Abraham de monter en Terre d'Israël en ces termes : « Va pour toi (*lèkh lekha*), de ton pays » (Genèse 12, 1). La valeur numérique de *lèkh lekha* est de cent, allusion au fait que, lorsque Abraham se rendit en Israël, il y accomplit la *mitsva* de la circoncision, ce qui créa un courant de sainteté et le rattacha aux cent sphères de sainteté. L'Eternel dit à Abraham : « Va pour toi », c'est-à-dire, pour ton profit et dans ton intérêt, en référence à la sainteté des dix et des cent sphères à laquelle il méritera de s'attacher, une fois arrivé en Terre Sainte, où Dieu le guidera.

Résumé

- « Le serpent dit à la femme : "Non, vous ne mourrez point." » Rachi explique que le serpent poussa Eve pour qu'elle touche à l'arbre ; Eve constata qu'elle n'en mourut pas, et le serpent la convainquit ainsi qu'elle pouvait aussi bien en manger.
- Le Zohar explique que l'ange Samaël enfourcha le serpent, lui octroyant ainsi tout son pouvoir d'impureté. Suite au péché d'Adam, le Saint béni soit-Il coupa les pieds du serpent ; s'Il ne l'avait pas fait, nous n'aurions pas pu surmonter le penchant au Mal.
- Dans le monde, face au pouvoir de l'impureté, se dresse le pouvoir de sainteté. Le Saint béni soit-Il a concentré le pouvoir de sainteté dans dix sphères, chacune comprenant elle-même dix sphères de lumière ; au total, il existe donc cent sphères de sainteté. Lorsqu'un homme

accomplit une *mitsva*, il se trouve immédiatement entouré de ces cent sphères de lumière, ce qui lui permet de vaincre les forces de l'impureté.

- La valeur numérique de *Sam*, qui désigne le pouvoir de l'impureté, est de cent. Dieu a créé ce pouvoir en opposition au pouvoir de sainteté. Pourtant, le pouvoir de l'impureté est plus faible que celui de la sainteté, car les sphères de sainteté sont toutes rondes et entourent donc l'homme, alors que les forces de l'impureté correspondant à la lettre *Mèm* (du nom de *Sam*) ne sont pas rondes et ne peuvent entourer l'homme ; ce dernier est alors en mesure de les surmonter.
- Lorsqu'un homme accomplit une *mitsva* dans ce monde, il attire vers lui les forces de sainteté. Tel est le sens du verset, a priori superflu, relatif à l'allumage du candélabre, au Temple : « Aaron fit ainsi ». En d'autres termes, il fit ce qui lui avait été ordonné, tout en étant convaincu que par cet acte qu'il accomplissait, il attirait les forces de sainteté sur tout le peuple juif.
- Notre habitude de consommer des *matsot* rondes à Pessa'h constitue une allusion aux étincelles de sainteté, égarées en Egypte suite au péché d'Adam, que les enfants d'Israël réparèrent lors de leur asservissement dans ce pays. Cet asservissement permit en effet à ces étincelles, qui provenaient des sphères rondes de sainteté, de retourner vers leur source.
- Tel est le sens profond des cent bénédictions quotidiennes, instituées par le roi David à l'époque de l'épidémie : elles sont liées aux cent sphères de sainteté, et lorsque l'homme les prononce, il se trouve entouré de l'éclat de la sainteté.

Le pouvoir du penchant au Mal

« Le serpent dit à la femme : "Non, vous ne mourrez point. Car Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux seront dessillés, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal." La femme vit que l'arbre était bon comme nourriture, qu'il était attrayant à la vue et précieux pour l'intelligence ; elle prit de son fruit et en mangea, puis en donna aussi à son époux, et il en mangea. »

(Genèse 3, 4-6)

Explication de Rachi :

Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Yalkout Chimoni, 959) le verset : « Eve en donna aussi à son époux, et il en mangea » de la façon suivante. Eve ne donna pas seulement de ce fruit à Adam, mais également aux bêtes domestiques et sauvages. Cette explication s'appuie sur le terme « aussi », venant inclure les animaux.

Nous pouvons nous demander pourquoi Eve a donné de ce fruit aux animaux : n'était-ce pas suffisant qu'elle en mange elle-même et transgresse ainsi un commandement ?

Il nous faut également comprendre pourquoi le serpent a été puni après avoir incité Eve à consommer de ce fruit, alors qu'il y avait été contraint, puisque nos Sages expliquent (Pirkei de Rabbi Eliezer, chap. 13) que les forces du Mal s'étaient introduites en lui, en vertu de quoi il avait séduit Eve.

Une troisième difficulté surgit dans la réponse qu'Adam donna au Saint béni soit-Il lorsqu'Il lui demanda s'il avait mangé du fruit de l'arbre : « L'homme dit : "La femme que Tu m'as donnée, c'est elle qui

m'a donné du fruit de l'arbre et je mangerai." » (Genèse 3, 12) L'emploi du futur laisse entendre que si Adam avait la possibilité de consommer une fois de plus du fruit de l'arbre de la connaissance, il le ferait (Genèse Rabba, 19, 12). Comment Adam a-t-il eu l'affront d'affirmer à Dieu qu'il avait non seulement transgressé Son ordre, mais qu'il était en plus prêt à récidiver ?

Tout ceci met en relief l'étendue du pouvoir du penchant au Mal. Nos Sages affirment à cet égard : « Une transgression entraîne une autre transgression. » En effet, lorsqu'un homme commet une transgression, il attire vers lui un courant d'impureté, permettant aux forces du Mal de s'attacher à lui et aux puissances impures d'investir sa personne, ce qui l'incite à commettre d'autres transgressions, encore plus lourdes. C'est ce qui explique que l'homme, poussé par les forces du Mal, continue ensuite à transgresser des commandements plus importants, et risque, à Dieu ne plaise, de tomber au pouvoir des puissances impures.

Nous comprenons à présent pourquoi le serpent méritait d'être puni en dépit du fait que les puissances impures s'étaient emparées de lui. En vérité, si le serpent n'avait commis aucune transgression et s'était conformé à la volonté divine, les puissances impures n'auraient pas pu l'investir ; ceci ne fut possible que parce qu'il avait lui-même commencé à fauter. Le Saint béni soit-Il avait ordonné au serpent de servir Adam et Eve. Cependant, lorsqu'il cessa de les servir, il resta auprès d'eux, au lieu de se retirer, et les observa au moment où ils eurent une relation. Ce spectacle éveilla son désir pour Eve, et il chercha à tuer Adam afin de pouvoir épouser sa conjointe.

C'est ce péché qui permit aux puissances impures de s'emparer de lui. Le serpent était responsable d'avoir permis au désir de s'éveiller en lui – au point qu'il était prêt à tuer Adam pour satisfaire sa passion –, aussi méritait-il d'être puni. En regardant Adam et Eve

à un moment inopportun, il a lui-même attiré vers lui les puissances impures. Cette faute lui fut considérée comme une grave transgression, puisqu'elle le conduisit à en commettre d'autres : pousser Eve pour qu'elle touche à l'arbre de la connaissance et l'inciter ainsi à violer l'ordre du Seigneur.

Nous comprenons du même coup comment Eve s'est elle aussi enfoncée dans la transgression, en donnant du fruit interdit également aux animaux : c'est elle qui a commencé à pécher, puisqu'elle a provoqué le désir du serpent. Elle aurait dû éviter d'avoir une relation avec Adam le jour, et attendre la nuit de Chabbat ; même si Adam la désirait le jour, elle n'aurait pas dû se laisser convaincre, ayant la possibilité de repousser l'accomplissement de cet acte. En provoquant le désir du serpent, Eve était donc également responsable du fait que les puissances impures ont investi celui-ci, et ces puissances l'ont alors aussi investie. L'influence de ce courant d'impureté l'a ensuite entraînée à donner du fruit interdit aux animaux, car « une transgression entraîne une autre transgression ».

Quant à Adam, il était également responsable du fait que les puissances impures ont investi le serpent, car il aurait dû se montrer plus prudent en ne s'unissant à Eve que de nuit, dans la discrétion ; mais, il le fit au contraire de jour, aux yeux de tous, ce qui provoqua le désir du serpent. C'est pourquoi il tomba lui aussi dans le péché, allant jusqu'à se montrer insolent envers le Saint béni soit-Il, car lorsqu'un homme commence à fauter, il est ensuite entraîné vers des péchés plus importants. Un individu qui commet une petite transgression et ne s'en repent pas, permet en effet aux forces du Mal de l'investir, au point d'en arriver parfois même à renier son Créateur. D'où l'insolence d'Adam qui s'est avoué prêt à récidiver (Genèse Rabba 19, 12), insolence due à l'amorce d'un péché duquel il ne s'était pas repenti.

Il existe un principe célèbre selon lequel le Tout-Puissant a créé dans le monde des pôles opposés : un pôle de sainteté face à un pôle d'impureté. De même que Dieu affirme, dans le domaine de la sainteté : « Mes enfants, ouvrez-Moi une porte de repentir grande comme le chas d'une aiguille, et Moi Je vous ouvrirai des portes si grandes que des charrettes pourraient y passer » (Midrach Rabba sur le Cantique des Cantiques 14, 2), de même, cette logique existe dans le domaine de l'impureté : lorsqu'un homme permet au mauvais penchant de pénétrer son cœur, il entraîne vers lui un courant d'impureté qui l'incite à commettre des péchés de plus en plus graves – car « une transgression entraîne une autre transgression ». L'essentiel du devoir de l'homme consiste donc à commencer à se rapprocher de l'Eternel, à faire un petit pas dans Sa direction ; le Créateur lui viendra ensuite en aide, le dotant de forces grandes comme la porte du Vestibule (du Temple).

Résumé

- « Le serpent dit à la femme : "Non, vous ne mourrez point." » Pourquoi le serpent a-t-il été puni pour avoir incité Eve au péché, alors que, comme le rapporte le Midrach, il en était contraint, puisque les puissances impures l'avaient investi ? Deuxième difficulté : comment expliquer que Eve ait donné également du fruit interdit aux animaux domestiques et sauvages ; ne suffisait-il pas qu'elle soit elle-même tombée dans le péché ? Troisième difficulté : comment Adam a-t-il osé se montrer insolent envers le Saint béni soit-Il, en déclarant qu'il avait non seulement consommé de l'arbre de la connaissance, mais qu'il était prêt à récidiver ?

- Nous en déduisons l'étendue du pouvoir du penchant au Mal. Lorsqu'un homme faute, il attire les puissances impures, qui l'investissent et l'incitent à commettre encore d'autres péchés. Le serpent fut puni, car c'est lui qui avait commencé à fauter, attirant ainsi les puissances impures ; autrement, il n'en serait pas venu à pécher et

n'aurait pas non plus incité Adam et Eve à le faire. Le serpent, responsable de son propre préjudice, mérita donc une lourde punition.

- De même, Adam et Eve n'auraient pas fauté s'ils ne s'étaient eux-mêmes lancés dans le péché, en s'unissant le jour et aux yeux du serpent. A cause de cela, ils ont continué à fauter, car « une transgression entraîne une autre transgression ». C'est la négligence qu'ils ont eue en ayant une relation le jour qui a entraîné la faute du serpent.
- Il existe un équilibre entre le pouvoir de la sainteté et celui de l'impureté. De même que dans le domaine de la sainteté, le Saint béni soit-Il vient en aide à un homme dès lors qu'il s'engage dans l'accomplissement d'une *mitsva*, de même, dans celui de l'impureté, quiconque entreprend un péché, entraîne sur lui les puissances impures, qui l'incitent à poursuivre dans cette voie.

Le péché d'Adam ou le principe de l'écorce

« La femme vit que l'arbre était bon comme nourriture, qu'il était attrayant à la vue et précieux pour l'intelligence ; elle prit de son fruit et en mangea, puis en donna aussi à son époux, et il en mangea. »

(Genèse 3, 6)

La Guemara (Haguiga, 15b) nous rapporte l'anecdote suivante. Rabba bar Rav Chila rencontra une fois le prophète Elie, auquel il demanda : « Que fait le Saint béni soit-Il en ce moment ? » Et le prophète de répondre : « Il répète les enseignements de tous les

maîtres, à l'exception de ceux de Rabbi Meïr. » Rabba bar Rav Chila en demanda la raison, à quoi Elie répondit : « Parce que Rabbi Meïr a appris la Torah d'A'her. » Et Rabba bar Chila d'objecter : « Mais Rabbi Meïr a trouvé une grenade ; il n'a fait qu'en manger le contenu, tandis qu'il a jeté l'écorce ! »

Explication :

Il est connu que lors des six jours de la Création qui ont précédé la faute, chaque arbre avait le même goût que son fruit (Yalkout Chimoni sur Genèse, 21). Mais, après le péché, la nature a été modifiée : l'arbre a perdu son goût et une écorce a poussé autour du fruit (cf. « Séfer Halikoutim » du Ari, Vayétsé, 36). Or, il est écrit : « Le juste fleurit comme le palmier » (Psaumes 92, 13). La peau de la datte se mange en même temps que la datte elle-même : le fruit et l'écorce sont sur le même plan, c'est pourquoi, le juste est comparé au palmier. La mission de l'homme dans ce monde consiste donc, dans un premier temps, à distinguer l'écorce du fruit, puis, dans un second temps, à transformer l'écorce en fruit, c'est-à-dire, à aspirer à atteindre le niveau du juste. Il incombe également à l'homme de vérifier si le fruit ne contient pas de vers, autrement dit, si la *mitsva* qu'il accomplit – comparée au fruit – est réellement désintéressée.

Avant le péché, Adam portait un « vêtement électrique », alors qu'après le péché, le Saint béni soit-Il l'a pourvu d'un « vêtement de lumière opaque (*noga*) » (« Ets 'Haïm », porte 49, paragraphe 5). A quoi ressemblait ce vêtement ? Dans la mesure où *noga* signifie obscur, quel était donc l'intérêt d'associer l'obscurité à la lumière ? En fait, avant le péché, Adam et Eve étaient nus, mais n'en éprouvaient pas de honte ; ils étaient comparables à un fruit sans écorce. Mais, après la faute, les puissances impures les ont assaillis et ils ont eu honte. Ils sont arrivés à une situation où il leur était difficile de servir leur Créateur de cette façon ; aussi, l'Eternel les a-t-Il couverts d'un vêtement de « lumière opaque », la tâche d'Adam

et d'Eve consistant désormais à vaincre l'opacité et à la transformer en lumière.

Si nous essayons d'estimer la distance séparant ce monde-ci du monde à venir, elle nous semblera d'emblée gigantesque. Pourtant, une analyse plus approfondie nous détrompera : cette distance ne dépasse pas l'épaisseur d'un cheveu. L'omniprésence des puissances impures dans le monde accentue les risques de déchéance de l'homme. Conformément à l'enseignement de nos Sages (Mena'hot, 29b), le Saint béni soit-Il a créé le monde à venir avec la lettre *Youd*, et ce monde-ci avec la lettre *Hé*, comme le souligne le verset : « Car avec *Ya* (*Youd*, *Hé*), l'Eternel a créé les mondes. » (Isaïe 26, 4) C'est le péché qui est responsable de la séparation entre les lettres *Youd* et *Hé*, et notre tâche consiste justement à relier à nouveau les mondes et à annuler la faible distance qui les sépare.

L'*Admour* d'Alexander, que son mérite nous protège, affirme que la mission de l'homme consiste à transformer le matériel en spirituel, à donner une forme à la matière. Dans le même sens, le 'Hidouchei Harim, que son mérite nous protège, enseigne que la tâche de l'homme est d'attirer le jardin d'Eden vers ce monde. Les justes parviennent à ressentir l'élévation du jardin d'Eden dans ce monde-ci lorsqu'ils étudient la Torah. En effet, le plaisir du monde à venir est celui d'être assis sous l'éclat de la Présence divine et d'étudier la Torah, ce que les justes font déjà dans ce monde, dans lequel ils goûtent donc à ce type de jouissance spirituelle.

Le monde contient deux catégories d'écorces : celle que nous devons transformer en fruit, et celle dont il faut entièrement se débarrasser (« Ets 'Haïm », porte 49, paragraphe 3). Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent (commentaire du Rikanati sur Tetsavé) que dans le futur, le Saint béni soit-Il purifiera le porc. Comment comprendre ceci : si le porc est impur, quel est donc

l'intérêt de le purifier ? C'est que, dans le futur, le Saint béni soit-Il transformera le monde et imposera Sa royauté à tous ; il ne sera alors plus envisageable que subsiste une image d'impureté comme celle du porc, que Dieu purifiera subséquemment. De même, il existe une possibilité de transformer l'écorce en fruit, par exemple en confectionnant une confiture à base d'écorce d'orange ; par ce processus, l'écorce devient mangeable au même titre que le fruit lui-même. Cependant, dans certaines situations, l'écorce n'est pas récupérable, et on ne peut que la jeter.

A propos de l'alliance conclue entre Jacob et Laban, le Ben Ich 'Haï soulève la question suivante (section Vayétsé, « Chana Richona ») : a priori, le but d'une alliance est d'unir deux personnes, alors que dans ce cas, elle consistait à marquer une séparation, puisqu'elle interdisait à l'un de s'approcher du territoire de l'autre. Il s'agissait donc plutôt d'un contrat de rupture. Dès lors, pourquoi a-t-il malgré tout été appelé « alliance » ? Nous trouvons une idée similaire concernant la circoncision : cette alliance entre l'homme et l'Eternel se fait par la coupure et la séparation du prépuce. En réalité, plus un homme désire s'élever et s'identifier à la Torah, plus il doit se couper des vanités de ce monde. Le vrai prépuce est celui qui obstrue notre cœur, et c'est de là que nous devons le retirer.

Par ailleurs, la puissance impure ne peut exister qu'en se rattachant au juste, comme il est dit : « Tu donnes vie à tous les êtres » (Néhémie 9, 6), verset qui laisse en effet entendre que le Saint béni soit-Il donne vie même aux puissances impures. C'est la raison pour laquelle nous nous lavons les mains le matin au moment où nous nous levons et que nous procédons également à une ablution après le repas : nous éliminons ainsi l'impureté et éloignons les puissances impures. Celles-ci ne veulent pas se retirer, car elles se complaisent dans la sainteté. En d'autres termes, là où règne la sainteté, l'impureté se trouve naturellement attirée. Aussi,

offrons-nous à la puissance impure le plaisir que lui procure cette ablution, jouissance due à sa constatation que, par ce biais, l'homme se prépare à manger pour maintenir son corps et se rendre apte à servir l'Eternel. De même, elle éprouve une satisfaction lors de l'ablution d'après le repas.

Le Ramak (Rabbi Moché Cordovéro) rapporte, au nom du Zohar 'Hadach, l'explication suivante. A l'origine, avant que l'ange du Mal n'ait fait fauter Adam, il était en partie pur et avait une part dans la sainteté : il avait en effet été créé pour servir l'homme dans ses besoins naturels, comme ceux de manger, de dormir ou d'avoir des relations conjugales. Mais l'ange du Mal s'est ensuite renforcé et a voulu faire en sorte que tout l'être de l'homme ne soit orienté que vers le désir. Depuis lors, l'ange du Mal a été repoussé et ses fonctions en rapport avec la sainteté lui ont été retirées, et ce, jusqu'au jour où son pouvoir sera supprimé, lorsque le Saint béni soit-Il égorgera le penchant au Mal.

Le serpent originel, qui était au service d'Adam, était la personnification de l'ange du Mal. Lorsque le serpent a vu Adam et Eve avoir une relation, il en a éprouvé de la jalousie. Le Ari, zal, explique (« Peri Ets 'Haïm » 5, 4) qu'Adam a commis une erreur en ayant une relation le jour, et qu'il aurait dû attendre la tombée de la nuit. Il est écrit : « Ils n'avaient pas honte (*lo yitbochachou*) » (Genèse 2, 25), que l'on peut aussi lire : « *lo bochechou* », à savoir, qu'ils n'ont pas attendu la nuit, moment propre à la pudeur, provoquant ainsi la jalousie du serpent.

Nos saints patriarches ont œuvré à rétablir dans le monde la royauté de Dieu. L'Eternel a choisi leur descendance pour lui donner la Torah et lui confier la construction du tabernacle. D'après le Ramban (Exode 35, 1), comme nous l'avons vu, la construction du tabernacle était partie intégrante de la Torah, et ne venait pas uniquement comme expiation du péché du veau d'or.

Conformément à Ses saintes paroles, le Saint béni soit-Il a demandé à Betsalel de construire le tabernacle en lui expliquant que cette construction tiendrait lieu d'amendement au péché d'Adam. Lors de la construction du tabernacle, il a même été révélé à Betsalel tous les noms par lesquels le monde a été créé (Berakhot, 55a). Comment expliquer ceci ? Le Saint béni soit-Il nous a donné la Torah afin que nous rétablissions Sa royauté dans le monde, c'est-à-dire que nous le ramenions à son état originel. Malheureusement, l'ange du Mal a, une fois de plus, fait fauter le peuple juif en l'incitant à construire le veau d'or, provoquant une nouvelle dégradation du monde et un retour à l'état précédant le péché. Aussi, la construction du tabernacle et le service qui devait y être fait, visaient-ils à offrir une nouvelle possibilité de rétablir dans le monde la royauté de Dieu.

La Torah contient tous les noms saints que le Saint béni soit-Il a utilisés pour créer le monde, conformément à l'enseignement du Zohar (Terouma, 151) selon lequel « Dieu a regardé la Torah et a créé le monde ». Cependant, lorsque les enfants d'Israël construisirent le veau d'or, ils provoquèrent la brisure des tables de la Loi, et apparemment aussi, malheureusement, celle de ces saints noms. C'est pourquoi l'Eternel a demandé à Betsalel de construire le tabernacle, qui représentait en microcosme tous les noms divins. Car, avec la construction du tabernacle, il était à nouveau possible de ramener le monde à son état originel. Mais, au cours de l'Histoire, les deux temples furent détruits, replongeant le monde dans un état de guerre perpétuelle entre les forces du Mal et celles de la Sainteté.

Notre Père Isaac eut deux garçons : Jacob et Esaü. Le nom d'Esaü (en hébreu, *Essav*) provient de la racine *cheiva*, parce qu'il a "puisé" toute l'impureté qui se trouvait en Rébecca, fille de Betouel le méchant ; cela permit à Jacob de naître tout pur, sans aucune trace d'impureté. C'est également la raison pour laquelle Isaac désirait bénir Esaü, afin qu'il soit en mesure de surmonter toute l'impureté

dont il avait hérité. Or, quand le verset « la voix, celle de Jacob » (Genèse 27, 22) se réalise effectivement, autrement dit, lorsque la voix de Jacob se fait entendre, alors, les mains, qui représentent l'impureté d'Esaü, deviennent insignifiantes (Genèse Rabba 65, 20).

Une fois, alors que le roi David se trouvait nu dans l'établissement des bains, il s'inquiéta sérieusement, pensant : « Qui est appelé nu ? Celui qui est dénué de *mitsvot.* » Aussitôt, il fut pris de faiblesse et voulut faire marche arrière, mais, lorsque son regard se porta sur sa *mila*, il déclara : « Cette *mitsva* me protège ! » (Mena'hot, 40b) Avant la circoncision, l'homme possède un prépuce, symbole de l'impureté. La circoncision consiste à couper le prépuce et à le séparer du corps, et tel est également notre devoir permanent dans ce monde. A présent, pourquoi l'Eternel n'a-t-Il pas créé l'homme directement circoncis ? Quel est l'intérêt de devoir enlever le prépuce ? Cet acte symbolise, et donc nous rappelle, notre mission, en l'occurrence, celle de repousser l'impureté.

Lorsque les enfants d'Israël ont traversé le désert pendant quarante ans, ils n'ont ni transpiré, ni n'ont eu à faire leurs besoins naturels. Car ces phénomènes-là sont de l'ordre de l'écorce, de l'impureté, et, se trouvant sous les ailes de la Présence divine – comme le souligne le verset : « une dynastie de pontifes et une nation sainte » (Exode 19, 6) –, ils en étaient épargnés.

Résumé

- Rabbi Meïr a appris la Torah auprès d'A'her. Il n'a pas craint sa mauvaise influence, car il a « mangé le fruit et jeté l'écorce ».
- Avant le péché d'Adam, l'arbre avait le même goût que le fruit ; après le péché, l'arbre perdit son goût, et le fruit fut entouré d'une écorce d'un goût différent. Le devoir de l'homme dans ce monde se compose de deux tâches : faire la distinction entre le fruit – symbole du Bien – et son écorce – symbole du Mal –, et transformer l'écorce en fruit.

- Avant le péché, Adam et Eve étaient nus ; suite au péché, ils furent recouverts d'un habit (la peau), leur tâche consistant à rendre tout son éclat à ce revêtement, pour ensuite s'en débarrasser.
- Dans l'avenir, le Saint béni soit-Il rétablira dans le monde Sa royauté ; aussi, purifiera-t-Il le porc, car Il anéantira toute réalité impure.
- Les puissances impures ne peuvent exister qu'en s'attachant au juste. C'est pour cela que nous nous lavons les mains le matin et que nous procédons à l'ablution d'après le repas, afin de donner leur part aux puissances impures qui, elles aussi, se "nourrissent" de *mitsvot*.
- Selon le Ramak, l'ange du Mal n'était là, avant le péché, que pour servir l'homme. Depuis le péché, son pouvoir s'est étendu, et il ne cherche qu'à nous faire succomber aux désirs matériels.
- Le serpent a vu Adam et Eve avoir une relation et en a éprouvé de la jalousie. Le Ari, zal, accuse Adam d'avoir été à la source de ce sentiment de convoitise.
- Le Saint béni soit-Il a ordonné à Betsalel de construire le tabernacle afin de renforcer le pouvoir de la sainteté et d'affaiblir celui de l'impureté.
- Rébecca a eu un fils mécréant, Esaü, car elle avait hérité une part d'impureté, étant elle-même la fille d'un mécréant. Afin que Jacob naisse entièrement saint, Esaü est né avec lui et a hérité de toute l'impureté.
- L'homme naît avec un prépuce, et non déjà circoncis, parce que sa tâche consiste, toute sa vie durant, à maîtriser l'impureté puis à la rejeter ; on l'initie donc à ce devoir dès l'âge de huit jours.

Le devoir de l'homme : se plier inconditionnellement à la volonté divine

« La femme vit que l'arbre était bon comme nourriture, qu'il était attrayant à la vue et précieux pour l'intelligence ; elle prit de son fruit et en mangea, puis en donna aussi à son époux, et il en mangea. »

(Genèse 3, 6)

A priori, il semble surprenant qu'Eve se soit laissée entraîner à consommer du fruit de l'arbre interdit, alors qu'elle n'avait pas en elle de mauvais penchant. Comment donc a-t-elle pu être séduite par les vains propos du serpent ? Le Midrach (Genèse Rabba 19, 2) fait apparaître une seconde difficulté. Il rapporte que lorsque le Saint béni soit-Il a demandé à Adam s'il avait mangé de l'arbre de la connaissance, ce dernier lui a répondu : « J'en ai mangé et j'en mangerai encore », signifiant, en d'autres termes, que, au moment où l'Eternel s'entretenait avec lui, il en avait déjà goûté et avait l'intention d'en consommer encore. Comment a-t-il osé répondre de la sorte à Dieu, d'autant plus que le Midrach souligne, par ailleurs (Yalkout Chimoni sur Isaïe, 508), son exceptionnel niveau, en affirmant qu'au moment où le serpent se tenait auprès d'Eve pour l'inciter au péché, Adam était en train de se promener avec le Saint béni soit-Il dans le jardin d'Eden ? Sans aucun doute, il s'agit là d'un degré particulièrement élevé, et il est certain qu'Eve se trouvait, elle aussi, à un tel niveau. Dès lors, comment comprendre qu'ils tombèrent dans le péché, sans avoir eu à lutter contre un mauvais penchant intérieur ?

Le serpent a convaincu la femme de manger du fruit, en lui disant que si elle en mangeait, elle pourrait distinguer le Bien du Mal, ou, d'après le Midrach (Tan'houma, Metsora, 2), créer des mondes comme l'Eternel. Cette explication est surprenante : Eve pensait-elle réellement pouvoir ressembler au Saint béni soit-Il ? Comment le serpent a-t-il pu la convaincre avec un argument tellement éloigné de la réalité ? Il est évident que l'homme ne peut se comparer à Dieu !

Proposons l'explication suivante. Comme nous le savons, le serpent est la personnification du Satan ; ces deux termes hébraïques ont d'ailleurs la même valeur numérique. Le Satan n'incite pas l'homme en lui disant carrément de violer la volonté divine ; au contraire, il le persuade d'accomplir des "*mitsvot*" particulières pour le Nom de Dieu, et de cette manière, il le précipite en fait dans un profond abîme. Telle a aussi été son approche ici : il a convaincu la femme de consommer du fruit en lui garantissant que, par ce biais, elle serait en mesure de distinguer le Bien du Mal, et pourrait donc s'attacher au Bien et s'éloigner du Mal. Ce faisant, elle aurait l'opportunité de se rapprocher davantage du Saint béni soit-Il, de Lui procurer de la satisfaction et de créer des mondes supérieurs en Son honneur.

En effet, lorsque l'homme accomplit une *mitsva*, il crée des mondes supérieurs, comme l'exprime en filigrane le verset : « que Dieu avait créé pour faire » (Genèse 2, 3), l'ajout de l'expression « pour faire » signifiant que le Très-Haut a créé tous les mondes de sorte à nous laisser la possibilité de les parfaire lorsque nous accomplissons des *mitsvot* et actes de bienveillance. Tel est le sens de l'argument du serpent : « vous serez comme Dieu » (Genèse 3, 5), à savoir, vous pourrez vous aussi continuer à développer la création en créant de nouveaux mondes, grâce à votre capacité à distinguer le Bien du Mal. Par conséquent, le serpent est parvenu à convaincre

Eve en l'incitant à agir ainsi pour le Nom de Dieu et afin d'agrandir Son honneur dans le monde.

Aussi, sans avoir en elle de mauvais penchant, Eve s'est malgré tout laissée séduire par les propos du serpent, convaincue qu'elle agissait pour la gloire divine et procurait de la satisfaction à son Créateur. C'est en cela que résidait son erreur. Adam tomba dans le même piège qu'elle. Au début, il ne voulait pas écouter sa femme, mais elle lui expliqua ensuite que la consommation de ce fruit revenait à agir pour le Nom de Dieu, en leur permettant d'acquérir une grande sagesse, de distinguer le Bien du Mal, afin de s'éloigner totalement du Mal, et de créer des mondes en l'honneur de l'Eternel. Face à de tels arguments, Adam accepta de manger du fruit.

Il était si sûr qu'il accomplissait là une *mitsva* que, lorsque le Saint béni soit-Il lui demanda s'il avait mangé du fruit, il répondit par l'affirmative quant au passé, et ajouta qu'il était prêt à en manger également à l'avenir, c'est-à-dire, pensait-il, à accomplir à nouveau cette *mitsva* pour l'honneur divin. Le mauvais penchant s'attaque toujours à l'homme en usant de cette tactique : faire passer une *avéra* (transgression) pour une *mitsva*. L'homme se laisse alors convaincre, se trouvant ainsi pris au piège, et il lui est ensuite difficile de s'en sortir.

A une certaine occasion, j'ai entendu un Juif médire de son prochain. Je l'ai aussitôt réprimandé en lui rappelant l'interdiction de la médisance. Mais il m'a répondu qu'il le faisait pour la gloire divine, et que c'était donc permis. Je l'ai réprimandé une seconde fois en lui disant qu'il ne s'agissait pas d'un acte en l'honneur de Dieu, et que c'était le mauvais penchant qui le lui faisait croire, car telle est sa tactique pour faire pécher l'homme. Après réflexion, il reconnut que ses paroles n'étaient effectivement pas innocentes et qu'il s'était laissé convaincre par cet argument du mauvais penchant afin de pouvoir médire de son prochain, pour des raisons entièrement personnelles, tout en ayant bonne conscience.

En quoi résidait, de façon plus précise, l'erreur d'Adam et d'Eve ? Il est vrai que le fait de distinguer le Bien du Mal pouvait leur permettre de s'éloigner du Mal et de se rapprocher du Bien, provoquant ainsi de la satisfaction au Saint béni soit-Il. Mais leur erreur était la suivante : l'Eternel ne désire pas que l'homme crée des mondes ou apporte des offrandes tout en transgressant Ses ordres ; l'essentiel pour Lui, est que l'homme exécute Ses directives, sans s'ingénier à vouloir en ajouter. Adam et Eve se sont dit que Dieu ne leur avait donné qu'une *mitsva*, et ils ont donc désiré en faire davantage en apprenant à distinguer le Bien du Mal. C'est en cela que résidait la racine profonde de leur erreur.

Nous retrouvons la même erreur au sujet du roi Saül (Samuel I, chap. 15), à qui Dieu avait ordonné de combattre Amalec et d'anéantir totalement son peuple et son bétail. Cependant, Saül ne se plia pas à l'ordre du Seigneur, mais rassembla tout le bétail dans l'intention de le Lui apporter en offrande ; c'est ce qu'il expliqua à Samuel lorsque ce dernier le questionna à propos des mugissements des bœufs qu'il entendait. Le prophète lui annonça alors que le fait d'avoir désobéi à l'ordre divin lui ferait perdre son trône, et que David lui succéderait en tant que roi. Même si l'intention de Saül était pure, il fut puni, car le Saint béni soit-Il demande à l'homme de se plier à Ses ordres, et non de s'ingénier à en rajouter. Loin de désirer que nous soyons plus justes qu'il ne le faut, Il demande simplement et essentiellement que nous écoutions Sa voix.

A la lumière de cet enseignement, nous comprenons à présent pourquoi Adam et Eve n'ont pas immédiatement été punis, lorsque le Saint béni soit-Il est venu leur parler, mais ont simplement été chassés du jardin d'Eden. En outre, même cette punition n'était qu'une conséquence du fait qu'à ce moment, leur présence à cet endroit n'était plus justifiée, puisqu'ils n'avaient plus rien à y garder.

Etant alors capables de distinguer le Bien du Mal et de se mesurer au Mal, étapes préparatoires à la vie en ce monde, Adam et Eve y furent projetés. Ils n'ont donc pas subi de réelle punition, du fait que leur intention était pure et qu'ils n'avaient aucunement l'intention de se rebeller contre l'Eternel.

Malheureusement, au lieu d'en tirer leçon et de prendre conscience de la gravité considérable d'un tel faux pas – qui consiste à prendre une transgression pour une *mitsva* –, l'homme retombe souvent dans ce piège, prétendant qu'il n'y aucun mal à ce qu'il fait et continuant à transgresser la volonté divine.

Résumé

- Adam et Eve sont tombés dans le péché en consommant du fruit de l'arbre de la connaissance. Comment comprendre qu'ils aient ainsi trébuché, alors qu'ils n'étaient pas animés d'un mauvais penchant, et que, de plus, ils se tenaient à un niveau très élevé ?
- En réalité, le serpent ne leur a pas dit de commettre une transgression, mais les a convaincus qu'il s'agissait là d'une *mitsva*, conforme à la volonté divine. Telle est la tactique du mauvais penchant. Il a prétendu qu'en consommant de l'arbre de la connaissance, Adam et Eve sauraient distinguer le Bien du Mal et pourraient ainsi créer des mondes en l'honneur du Saint béni soit-Il.
- Là résidait leur erreur. Car le Créateur ne demande pas à l'homme de construire des mondes, mais simplement de se plier à Sa volonté, sans chercher à en faire davantage, au risque de transgresser Ses ordres.
- Ils se sont laissés prendre au piège et ont transgressé la parole de l'Eternel, alors qu'ils pensaient accomplir une *mitsva* et agir en Son honneur. C'est pourquoi, même sans avoir de mauvais penchant, ils ont failli.
- Le roi Saül tomba dans le même piège : il pensait bien faire en épargnant le bétail lors de sa guerre contre Amalec, ne réalisant pas

que ce comportement était contraire à la volonté divine. Car ce que l'Eternel demande, c'est que nous nous pliions à Ses ordres, sans aucun calcul.

Le lien entre Aman le méchant et le péché d'Adam

« Est-ce que de l'arbre dont Je t'avais défendu de manger, tu as mangé ? »

(Genèse 3, 11)

Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent ('Houlin, 139b) : « Où est-il fait mention d'Aman dans la Torah ? Dans le verset : " Est-ce que de (*hamin*) l'arbre dont Je t'avais défendu de manger, tu as mangé ? " »

Il semble difficile de comprendre quel rapport nos Sages ont trouvé entre la réprimande de l'Eternel à Adam après sa consommation du fruit interdit et la personne d'Aman le méchant. Si le lien entre les deux se limitait à la similarité de leurs lettres en hébreu, nos Sages auraient aussi bien pu rapporter le verset : « Or, la manne (*haman*) était comme de la graine de coriandre » (Nombres 11, 7). Ce verset, mentionnant la manne que Dieu faisait tomber pour les enfants d'Israël quand ils sont sortis d'Egypte, semble même une mise en parallèle plus appropriée, puisque non seulement ses lettres sont identiques à celles du nom Aman, mais en plus sa vocalisation l'est également (*kamats* sous le *Mèm*) – ce qui n'est pas le cas du verset cité par nos Sages, où le *Mèm* est ponctué d'un *'hirik*.

Il semble donc qu'au-delà du lien phonétique relevé par nos

Sages, se dissimule une idée bien plus profonde. Ce monde-ci et le monde à venir ont été créés avec les lettres *Youd* et *Hé* (du Nom divin), comme le souligne le verset : « Car avec *Ya*, l'Eternel a créé les mondes » (Isaïe 26, 4) – « les mondes » faisant référence à ce monde-ci et au monde à venir (Mena'hot, 29b).

Lorsque Adam consomma du fruit de l'arbre de la connaissance, il altéra tous les mondes. En effet, avant le péché, l'arbre avait le même goût que le fruit (« Likoutei Torah », Beréchit), alors que suite au péché, le monde a été détérioré, et l'arbre n'a plus eu le même goût que son fruit. On peut se demander comment Adam a pu, par son péché individuel, endommager également le reste de la création.

Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent (Zohar, Terouma, 151) : « Dieu a regardé la Torah et a créé le monde. » Autrement dit, l'Eternel a créé le monde par le pouvoir et le mérite de la Torah qui, elle-même, contient les Noms divins – ce qui revient à l'idée, mentionnée plus haut, selon laquelle les mondes ont été créés à partir des lettres *Youd* et *Hé* du Nom divin. Par conséquent, lorsque l'homme a consommé de l'arbre de la connaissance, il a commis une transgression par rapport à la Torah et porté atteinte aux Noms divins, sur lesquels l'univers entier repose ; il a provoqué la disjonction du *Youd* et du *Hé*, et endommagé ainsi les mondes.

Ceci peut être mis en parallèle avec les caractéristiques d'Amalec, le premier à s'être attaqué au peuple juif. Nos Sages, de mémoire bénie, nous proposent à ce sujet une allégorie (Tan'houma, Ki-Tétsé, 89), celle d'une baignoire d'eau bouillante, dans laquelle personne n'ose se lancer, jusqu'à ce qu'un téméraire s'y jette ; même s'il en ressort avec des brûlures sur le corps, il aura malgré tout, aux yeux des autres, rendu l'eau du bain plus froide. De même, Amalec a, en quelque sorte, refroidi Israël. Or, Amalec s'est attaqué à Israël lorsque celui-ci a relâché son attachement à la Torah, conformément à l'interprétation de nos Sages (Tan'houma,

Bechala'h, 25) du verset : « Amalec survint et attaqua Israël à Refidim » (Exode 17, 8), selon laquelle le nom de Refidim fait allusion à leur relâchement (*rafou yedeihem*) des paroles de Torah. Suite à cela, le Nom de l'Eternel a été profané, Ses Noms ont été dissociés, et le Nom *Ya* (*Youd*, *Hé*), atteint. Le Saint béni soit-Il dit alors à Moïse : « Puisque sa main s'attaque au trône de l'Eternel, guerre pour l'Eternel, contre Amalec, de génération en génération ! » (Exode 17, 16) ; en d'autres termes, du fait qu'Amalec a dissocié les Noms divins, Dieu a ordonné à Moïse de le combattre de génération en génération, de sorte que Ses Noms soient à nouveau réunis.

Comment est-il possible de ressouder le Nom de l'Eternel, endommagé par Amalec ? Il est écrit : « Un être souffrant (*dava*) sans trêve » (Lamentations, 1, 13). Le terme *dava* est composé des mêmes lettres que le terme *hod*. Le Ari, zal, en déduit (« Ets 'Haïm » 318, 85) que, lorsque le peuple juif se trouve en exil, les puissances impures peuvent avoir une emprise sur la sphère *Hod* – tel est le sens de la lamentation du prophète Jérémie. A présent, comment peut-on libérer la sphère *Hod* de cette emprise ? Seule la Torah en a le pouvoir, comme le souligne le verset : « Tu es vêtu de splendeur (*hod*) et de majesté » (Psaumes 104, 1), la splendeur faisant référence à la Torah.

Aussi, notre devoir permanent consiste-t-il à lutter contre Amalec, c'est-à-dire, à relier les Noms divins qu'il a dissociés, et ceci par notre attachement à la Torah. Tel est le sens des paroles que le prophète Samuel a adressées au roi Saül, lorsque ce dernier avait omis d'anéantir radicalement Amalec : « Du reste, le Protecteur (*nétsa'h*, littéralement : l'éternité) d'Israël n'est ni trompeur, ni versatile » (Samuel I 15, 29). Le terme *nétsa'h* fait référence à la Torah qui est éternelle, autrement dit, par le biais de cette dernière, nous avons le pouvoir de mener à son terme la guerre contre Amalec.

Il est écrit, à ce sujet : « Nos pieds s'arrêtent dans tes portiques, ô Jérusalem ! » (Psaumes 122, 2) Nos Sages, de mémoire bénie, interprètent ainsi ce verset (Makot, 10a) : « Qu'est-ce qui nous a permis de sortir victorieux de la guerre ? Ce sont les portes de Jérusalem, qui combattent en faveur de la Torah. » Contre qui luttent-elles ? Elles luttent contre Amalec, en tentant de raccorder le Nom divin. Tel est justement le sens du verset : « Guerre de l'Eternel, contre Amalec, de génération en génération » (Exode 17, 16).

Après ce prélude, nous pouvons expliquer les saintes paroles de nos Sages dans le traité 'Houlin. Ils posent la question : « Où trouve-t-on mention d'Aman dans la Torah ? » En réalité, il s'agit là d'un questionnement bien plus profond : d'où Aman le méchant, qui était un descendant d'Amalec, a-t-il puisé le pouvoir de dissocier les lettres *Youd* et *Hé* du Nom divin ? Et nos Sages de répondre par le verset : « Est-ce que de l'arbre dont Je t'avais défendu de manger, tu as mangé ? » Autrement dit, Aman le méchant a réussi à séparer le Nom *Ya* au temps d'Assuérus en s'appuyant sur le même pouvoir qu'Adam avait lui aussi utilisé pour porter atteinte au Nom *Ya* de Dieu.

Adam a péché en consommant de l'arbre de la connaissance. Or, le terme « arbre » fait référence à la Torah, comme le souligne le verset : « Elle est un arbre de vie pour ceux qui s'y attachent » (Proverbes 3, 18). En transgressant les paroles de la Torah, Adam a dissocié le Nom *Ya*. De même, Amalec est parvenu à dissocier les Noms divins suite au relâchement des enfants d'Israël dans l'étude de la Torah, et Aman a pu porter atteinte à ces Noms parce que le peuple juif avait profité du festin du méchant roi Assuérus et avait ainsi porté atteinte à la Torah. Nos Sages ont donc choisi de rapporter le verset mentionnant le péché d'Adam, afin de souligner qu'Aman le méchant a utilisé le même pouvoir qu'Adam – lorsqu'il a porté atteinte à l'arbre, représentant la Torah – pour endommager

le Nom de Dieu.

Les disciples de Rabbi Chimon bar Yo'haï lui demandèrent pourquoi les Juifs de cette génération-là ont mérité d'être exterminés. Et le maître de répondre : « J'écoute votre suggestion. » Ils répondirent alors : « Pour avoir profité du festin de ce méchant. » (Meguila, 12a) Il en ressort que, de la même façon qu'Adam a dissocié les lettres *Youd* et *Hé* qui étaient liées, en consommant du fruit interdit – l'arbre lui-même a été atteint par ce péché, puisqu'il n'a plus eu le même goût que son fruit – ainsi, Aman a pu refroidir Israël et dissocier ces lettres, à la façon de son ancêtre Amalec, en s'appuyant sur le péché des enfants d'Israël qui ont aussi commis une faute au niveau de la nourriture en profitant du festin d'Assuérus.

Cependant, lorsque les enfants d'Israël jeûnèrent à l'époque de Mardochée et d'Esther, ils réparèrent leur péché relatif à la nourriture, et réunirent les lettres du Nom *Ya* grâce à l'unité qui régnait en leur sein. Ils méritèrent aussi d'être épargnés des mains d'Aman le méchant, de monter en terre d'Israël et de reconstruire le Temple. Or, le Temple est une allusion à la sphère *Hod*, dont la valeur numérique est la même que le Nom *Ya* ; le Nom *Ya* se trouvait alors à nouveau soudé et libéré de l'emprise des puissances impures.

Nous en déduisons que la consommation d'aliments interdits et une négligence au niveau de l'étude de la Torah portent atteinte, à Dieu ne plaise, au Nom divin.

Résumé

- Le traité 'Houlin pose la question suivante : « Où trouve-t-on mention d'Aman dans la Torah ? Dans le verset : "Est-ce que de l'arbre dont Je t'avais défendu de manger, tu as mangé ?" » Mais quel est le rapport entre Aman et le péché d'Adam ? Le monde a été créé à partir du Nom

Ya, provenant du pouvoir de la Torah – qui contient les Noms de Dieu. Aussi, lorsque Adam a porté atteinte à la Torah en consommant de l'arbre de la connaissance, il a aussi porté atteinte au Nom divin. Quant à Amalec, il a lui aussi réussi à dissocier ce Nom, comme il est dit : « Car Amalec a de l'emprise sur le trône de l'Eternel (*Ya*)… », puisant sa force dans le relâchement des enfants d'Israël dans l'étude de la Torah.

- La réunion des lettres du Nom *Ya* put se faire lorsque la sphère *Hod* fut libérée des puissances impures qui avaient une emprise sur elle en exil, comme le laissent entendre les lamentations de Jérémie : « Un être souffrant (*dava*) sans trêve », *dava* et *hod* étant composés des mêmes lettres. Quant à la libération de la splendeur, elle ne peut se réaliser que par la Torah, comme il est dit : « Tu es vêtu de splendeur (*hod*) et de majesté. » La Torah est éternelle, et les puissances impures ne peuvent donc avoir nulle emprise sur elle.

- La guerre contre Amalec est celle que lui lance la Torah, comme le souligne le verset : « Nos pieds s'arrêtent dans tes portiques, ô Jérusalem ! »

- D'où le sens du questionnement de nos Sages : « Où trouve-t-on mention d'Aman dans la Torah ? », c'est-à-dire, d'où Aman a-t-il puisé la force de porter atteinte au Nom divin ? Réponse : du péché d'Adam. En effet, lorsque ce dernier a fauté avec l'arbre qui représente la Torah – comme il est dit : « Elle est un arbre de vie pour ceux qui s'y attachent » – il a dissocié les lettres du Nom de l'Eternel. Lorsque les enfants d'Israël ont négligé la Torah en profitant du festin du méchant Assuérus, Aman a pu s'attaquer au Nom *Ya*. Amalec avait également pu s'attaquer à ce Nom quand les enfants d'Israël avaient fait preuve d'un relâchement dans l'étude de la Torah.

- Adam a fauté dans le domaine de la nourriture. Plus tard, les enfants d'Israël ont fauté dans ce même domaine en profitant du festin d'Assuérus. En jeûnant à l'époque de Mardochée et d'Esther, ils ont réuni les lettres du Nom *Ya*, et mérité de reconstruire le Temple, qui

fait allusion à la sphère *Hod* – le mot *hod* ayant la même valeur numérique que le Nom divin *Ya*.

Le péché d'Adam et son expulsion du jardin d'Eden

« L'Eternel-Dieu fit pour l'homme et pour sa femme des tuniques de peau, et les en vêtit. »

(Genèse 3, 21)

Le Ben Ich 'Haï explique (« Adam Yachar » ; « Merkavot Ye'hezkel »), au nom du Ari, zal, qu'avant le péché, le Saint béni soit-Il avait donné à Adam un « vêtement électrique », par lequel il pouvait être en contact avec Lui. Du fait qu'il n'avait pas les six cent treize commandements, Adam devait en effet revêtir un tel vêtement pour être en relation avec son Créateur. Cependant, après le péché, Adam, projeté dans ce monde, ne fut plus en mesure de porter ce vêtement ; il eut besoin d'un autre vêtement qui l'aiderait à faire face au mauvais penchant, et pour cette raison, Dieu lui fit, à la place, une « tunique de lumière ». Il s'agissait d'un vêtement particulier, conçu par le Tout-Puissant en faveur d'Adam et d'Eve ; grâce à ce vêtement, ils pouvaient s'attacher à Lui dans ce monde-ci, et créer des mondes selon la volonté divine. L'accomplissement, ne serait-ce que d'une *mitsva*, leur était déjà considéré comme la création d'un monde, celle-ci garantissant le maintien de l'univers entier.

Nous pouvons nous demander pourquoi Adam n'a pas mérité de rester au jardin d'Eden mais en a été expulsé, alors qu'il s'est repenti, puisqu'il a reconnu son péché en s'empressant de coudre des ceintures, et n'a pas récidivé.

Afin de mieux comprendre ce fait, nous allons d'abord expliquer un autre épisode de la Torah. Pourquoi le repentir du roi Saül ne fut-il pas accepté et fut-il détrôné de son siège, alors que celui du roi David fut agréé et qu'il continua à régner sur Israël ? La différence entre ces deux cas est que le roi David a immédiatement accepté la réprimande du prophète Nathan, s'est repenti et confessé en disant : « j'ai fauté » ; pour cette raison, l'Eternel a accepté son repentir.

Par contre, lorsque Samuel est venu reprocher à Saül de s'être révolté contre la parole divine, il n'a pas accepté cette réprimande mais a tenté de se justifier, expliquant qu'il n'avait pas eu l'intention de se rebeller contre son Créateur, mais avait au contraire agi dans le but de Lui procurer de la satisfaction. Dans la réalité, il est évident que Saül avait transgressé la parole de l'Eternel, qui ne lui avait pas demandé d'apporter en sacrifice le bétail d'Amalec ; il devait au contraire l'anéantir totalement, conformément à l'ordre explicite qui lui avait été donné. Saül n'a accepté que la seconde réprimande de Samuel, suite à laquelle il a avoué : « j'ai fauté » ; cependant, c'était déjà trop tard. S'il avait immédiatement accepté la réprimande de Samuel, et s'était aussitôt confessé et repenti, il aurait mérité de continuer à régner. Mais ayant refusé, dans un premier temps, de reconnaître son péché, il perdit le trône. Car l'homme doit reconnaître son péché sans retard, se confesser et se repentir de façon immédiate.

A la lumière de ceci, nous pouvons comprendre pourquoi Adam fut expulsé du jardin d'Eden, bien qu'il eût reconnu son péché. Adam cousit les ceintures suite à une prise de conscience du fait qu'il était dépouillé de *mitsvot*, en conséquence de son péché. Pourtant, cet acte ne suffisait pas : il aurait dû se confesser et se repentir sincèrement.

Le Midrach rapporte (Genèse Rabba 22, 13) que ce n'est que bien

plus tard qu'Adam se repentit. Il rencontra Caïn après que ce dernier eut péché et, constatant qu'il était encore vivant, lui demanda comment il avait non seulement mérité de ne pas être puni, mais avait de plus bénéficié d'avoir un signe, placé par Dieu sur son front. Caïn lui répondit qu'il s'était tout de suite repenti et confessé en disant : « Pardonne-moi ma faute » ; pour cette raison, l'Eternel avait accepté son repentir, ne l'avait pas puni, et avait placé ce signe sur son front. Dès qu'Adam entendit cela, il s'assit, pleura et se plongea dans le repentir pendant une période de cent trente ans, durant laquelle il s'infligea jeûnes et mortifications. Malgré cela, il ne mérita pas de retourner au jardin d'Eden, car lorsque le Saint béni soit-Il lui avait demandé : « Où es-tu ? », « Est-ce que de l'arbre dont Je t'avais défendu de manger, tu as mangé ? », il aurait dû répondre immédiatement : « J'ai fauté par mégarde et de façon consciente », c'est-à-dire reconnaître son péché, plutôt que de chercher à se justifier en expliquant qu'il avait agi pour le Nom de Dieu.

Caïn qui, après avoir péché, s'est repenti sans tarder, gagna sa place au paradis en une seule heure. Par contre, Adam, qui a tardé à se repentir, perdit définitivement sa place au jardin d'Eden.

Résumé

- Lorsque Adam et Eve furent expulsés du jardin d'Eden, le Saint béni soit-Il les revêtit d'une « tunique de lumière ». Le Ben Ich 'Haï explique, au nom du Ari, zal, que ce vêtement avait pour but de les aider à lutter contre le mauvais penchant dans ce monde-ci. Avant le péché, ils n'avaient pas de mauvais penchant ; ce n'est donc que suite à leur expulsion du jardin d'Eden que ce vêtement particulier devint nécessaire.

- Pourquoi Adam et Eve n'ont-ils pas mérité de rester au jardin d'Eden après qu'ils eurent reconnu leur faute ? Nos Sages expliquent, en effet, qu'ils se sont cachés car ils éprouvaient de la honte pour leur péché ;

n'était-ce pas là un repentir suffisant ? La clé de cette énigme se trouve dans la différence entre le repentir de David, qui a été agréé, et celui de Saül, qui a été repoussé. Le roi Saül n'a pas immédiatement reconnu son péché, et n'a dit : « j'ai fauté » qu'après la seconde réprimande de Samuel. Par contre, lorsque le prophète Nathan est venu réprimander le roi David, ce dernier s'est aussitôt repenti et confessé. Pour cette raison, en reconnaissant leur péché et en cessant de s'y adonner, Adam et Eve n'ont pas pleinement satisfait le Saint béni soit-Il : ils auraient également dû se confesser. A cause de cela, ils furent expulsés du jardin d'Eden de manière définitive.

Le péché d'Adam et Eve

« L'Eternel-Dieu dit : "Voici l'homme devenu comme l'un de nous, en ce qu'il connaît le bien et le mal." »

(Genèse 3, 22)

Le Rambam, dans son ouvrage « Moré Nevoukhim » (« Le guide des égarés », I, chap.2), soulève la question suivante : lorsque Adam a consommé de l'arbre de la connaissance, ses yeux se sont ouverts, et il a pu distinguer le bien du mal, ce qui apparaît plus comme une récompense que comme un châtiment. Pourquoi donc a-t-il été récompensé de la sorte après avoir transgressé l'ordre divin ?

Adam a été créé par le Saint béni soit-Il Lui-même. En outre, le traité Baba Batra (58a) rapporte que le talon d'Adam éclairait de la même façon que le soleil, ce qui souligne son exceptionnelle piété. Dès lors, comment a-t-il pu fauter ? De plus, Adam ne possédait pas encore de mauvais penchant, ce qui renforce notre question. Le Baal

Hatourim explique (Genèse 3, 12) qu'Eve l'a frappé jusqu'à ce qu'il accepte de manger du fruit. Cependant, notre difficulté persiste, car « entre les paroles du maître et celles de son disciple, celles de qui doit-on écouter ? » Adam aurait donc dû respecter les paroles de son Créateur ! Aussi, comment a-t-il pu pécher en dépit de son niveau si élevé ?

Proposons l'explication suivante. Le Saint béni soit-Il a créé Eve à partir d'une côte d'Adam, comme le souligne le verset : « Celle-ci, pour le coup, est un membre extrait de mes membres et une chair de ma chair ; celle-ci sera appelée *Icha*, parce qu'elle a été prise de *Ich*. » (Genèse, 2, 23) Le nom *Icha* contient la lettre *Hé*, et le nom *Ich* contient la lettre *Youd.* A eux deux, l'homme et la femme détiennent les deux lettres du Nom divin *Ya*. Adam a fait le raisonnement suivant : lorsque la femme a fauté, la lettre *Hé* s'est retirée de son nom, provoquant la rupture du Nom *Ya*, puisque seul l'homme possédait encore la lettre *Youd.* Aussi, Adam a-t-il cru bien faire de manger lui aussi du fruit interdit, afin de perdre la lettre *Youd* de son nom et de mettre ainsi fin à la séparation des lettres du Nom *Ya*. En outre, il pensait qu'après leur repentir, la Présence divine résiderait à nouveau en eux.

A présent, nous comprenons mieux l'explication du Baal Hatourim, à savoir que la femme a frappé l'homme afin qu'il mange du fruit. En effet, si on enlève la lettre *Hé* du nom de *Icha*, il reste *èch*, qui signifie du feu : la femme devint violente comme le feu.

Il est rapporté (Mena'hot, 29b) que ce monde a été créé avec le *Hé*, et le monde à venir, avec le *Youd.* Le Saint béni soit-Il a insufflé en l'homme une âme, correspondant au *Youd*, c'est-à-dire possédant les caractéristiques du monde à venir. Quant à la femme, elle possède dans son nom la lettre *Hé*, correspondant aux caractéristiques de ce monde. Adam a fait le raisonnement suivant : « Eve a perdu sa lettre *Hé*, que lui reste-t-il donc ? Il est préférable

que je mange moi aussi du fruit interdit, afin de perdre ma lettre *Youd*, puis le Saint béni soit-Il nous restituera à tous les deux les lettres *Youd* et *Hé*. »

Nous pouvons déceler une allusion à cette interprétation dans le verset : « L'homme répondit : "La femme (*haIcha*) – que Tu m'as associée – c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'ai mangé." » (Genèse 3, 12) Il est dit : *haIcha* et non *Icha* : avec ce *Hé* supplémentaire, Adam fait allusion à celui qu'Eve a perdu, raison pour laquelle il a lui-même accepté de manger du fruit, afin d'être puni avec elle, de se repentir ensemble, puis de retrouver chacun son nom complet, comprenant une lettre du Nom divin.

Il est écrit : « L'Eternel-Dieu fit pour l'homme et pour sa femme des tuniques de peau et les en vêtit. » (Genèse 3, 21) Nos Sages, de mémoire bénie, interprètent ainsi ce verset (Genèse Rabba 20, 12) : « Ne lis pas "de peau" (*or*, avec *Ayin*), mais "de lumière" (*or*, avec *Aleph*), à savoir, que le Créateur leur a rétabli la lumière, c'est-à-dire les lettres *Youd* et *Hé* de leurs noms. »

Ainsi donc, le Saint béni soit-Il récompensa Adam et Eve, car Adam ne fauta pas en cédant à une tentation, mais dans le but d'éviter une dissociation du Nom divin *Ya* ; aussi sa récompense fut-elle la capacité de distinguer le bien du mal.

Cependant, pourquoi n'en a-t-il pas été de même dans le cas de Nadab et Abihou : eux aussi ont offert de l'encens dans le but de se rapprocher de l'Eternel, et pourtant, ils ont été punis ! Nadab et Abihou savaient qu'ils mériteraient pour cela la peine capitale, mais ont malgré tout voulu pénétrer dans le Saint des saints et y brûler l'encens, afin de démontrer aux enfants d'Israël le pouvoir de la sainteté ; ils sont morts, car ils désiraient mourir suite à un rapprochement extrême du Créateur.

Nous pouvons ajouter qu'à l'époque de Nadab et Abihou, il existait des personnes aptes à les remplacer dans leur fonction au

Temple, et c'est pourquoi le Saint béni soit-Il pouvait les punir de cette manière. Par contre, Adam était la seule créature de son temps, aussi le Maître du monde l'a-t-Il épargné.

J'ajouterais encore l'explication suivante. Adam représentait la source de toute bénédiction, le summum de la perfection et de la sagesse. Le Gaon Rabbi Yehouda Patia, de mémoire bénie, écrit, dans son ouvrage « Ma'hané Yehouda », qu'Adam avait peur de la mort ; bien qu'il n'ait jamais pu en être le témoin, il était parvenu, fort de son exceptionnelle sagesse, à anticiper l'existence de cette réalité. Comment donc comprendre que malgré cette sagacité, il ait pu fauter ? Son péché peut être expliqué selon la démarche suivante. Il est rapporté (Yalkout Chimoni sur l'Ecclésiaste, 972) que les anges, qui ne parvenaient pas à faire la distinction entre le Saint béni soit-Il et l'homme, ont voulu dire au sujet de ce dernier : « Saint, saint, saint ». Le Ari, zal, ajoute (« Ets 'Haïm » 349, 85) qu'à cause du « vêtement électrique » porté par Adam, les anges désiraient le servir. Par conséquent, c'est aussi pour contrer cette erreur des anges que l'homme devait manger de l'arbre de la connaissance et être expulsé du jardin d'Eden, afin de prouver à tous qui était le Créateur et qui était Sa créature.

Cette démarche répond également à la question du Rambam : l'homme a été récompensé pour avoir commis une *avéra* pour le Nom de Dieu, autrement dit, afin que les anges puissent faire la distinction entre l'Eternel et l'homme, entre le Maître et Son serviteur.

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment qu'après son péché et son expulsion du jardin d'Eden, Adam désirait que le monde sache qu'il n'avait pas fauté dans une mauvaise intention. On explique aussi qu'Adam était *'hassid*, puisque le roi David, qui était une réincarnation d'Adam, affirme à son sujet : « Protège-moi, car je suis fidèle (*'hassid*) » (Psaumes 86, 2). David a hérité de cette âme pieuse

d'Adam. Le *'hassid* est d'un niveau très élevé – par exemple, il se prépare une heure avant de prier. C'était aussi le cas d'Adam. Suite à son péché, il se sépara de sa femme pendant une période de cent trente ans, afin d'obtenir le pardon divin, ce qui prouve le niveau exceptionnel qu'il avait atteint.

De même, nos Sages prennent la défense du roi David en affirmant : « Quiconque dit que David a fauté se trompe. » (Chabbat, 56a) A priori, il nous est difficile de l'admettre, puisque le verset dit que David a fauté. D'où l'explication suivante : dans l'absolu, selon la perception divine, David n'a pas fauté, puisque Bethsabée (Batchéva) avait le statut d'une divorcée, étant donné qu'à cette époque quiconque sortait en guerre donnait le *guèt*[4] à sa femme (ibid.).

Prenons, à présent, un exemple de la vie courante. Un homme donne à son prochain de l'argent ; ce dernier va ensuite étudier. L'homme voulant récupérer son argent sans déranger son ami dans son étude, reprend son argent dans la poche du costume de son ami. Aux yeux d'un observateur extérieur, cet acte semble assimilable à un péché, alors qu'en réalité, ce n'est pas le cas. Il en est de même concernant Adam : du point de vue du Créateur, il n'a pas péché, mais aux yeux du monde, son acte s'assimile à un péché. Aussi, fut-il puni en étant expulsé du jardin d'Eden, mais il fut aussi récompensé, étant donné que l'Eternel ne considérait pas son acte comme un péché – ce qui répond à l'interrogation du Rambam.

Il est écrit que lorsque Adam fauta, Dieu voulut le tuer, et les anges intercédèrent en sa faveur, Le suppliant de ne pas tuer l'élite de la création. A priori, il est difficile de comprendre comment les anges ont pu prendre sa défense alors qu'il avait fauté. Mais, d'après

---

4. Acte de divorce.

ce que nous venons d'expliquer, les anges avaient compris qu'Adam n'avait pas fauté sous l'influence d'une mauvaise intention. Ce péché avait dévalorisé l'homme, et les anges étaient à présent en mesure de distinguer le Roi du serviteur. Aussi, les anges ont-ils demandé au Maître du monde de laisser l'homme en vie, car ils appréhendaient qu'Il le tue et crée à sa place un autre homme qui serait aussi élevé qu'Adam avant le péché ; dans ce cas, ils risquaient de se leurrer une nouvelle fois et de le prendre pour un Dieu.

Bien que le Saint béni soit-Il ait rabaissé l'homme après sa faute, Il lui a cependant donné la possibilité de s'élever grâce à l'étude de la Torah, comme le souligne le verset : « Une échelle était dressée sur la terre, son sommet atteignait le ciel, et des messagers divins montaient et descendaient le long de cette échelle. » (Genèse, 28, 12) L'échelle fait allusion à l'homme, dont le bas du corps est large et le haut plus étroit – à l'image de l'échelle –, tandis que les anges qui montent et descendent font référence à la Torah et aux *mitsvot* qu'il a à son actif. Symboliquement, ce verset signifie donc que la Torah et les *mitsvot* permettent à l'homme de se hisser à un très haut niveau.

Par conséquent, l'homme n'ayant pas fauté vis-à-vis de Dieu, il eut le mérite de pouvoir s'élever par le biais de la Torah. Son expulsion du jardin d'Eden ne se justifiait que par rapport au regard du monde ; de ce point de vue superficiel, Adam avait effectivement fauté.

Nos Sages, de mémoire bénie, posent la question suivante (Yalkout Chimoni, Isaïe, 508) : « Où se trouvait Adam au moment où le serpent a incité la femme à consommer du fruit ? » Et de répondre : « Il se promenait avec le Saint béni soit-Il dans le jardin d'Eden. » Cependant, cette explication soulève la difficulté suivante : l'arbre de la connaissance se situait dans le jardin d'Eden, aussi, pourquoi

Dieu n'a-t-Il pas dit à l'homme de rejoindre sa femme et de veiller à ce qu'elle ne mange pas du fruit ? Cela aurait évité qu'Eve consomme du fruit et insiste auprès d'Adam jusqu'à le frapper pour qu'il en consomme également. Le fait que l'Eternel n'ait pas informé l'homme du péché de sa femme nous mène à la conclusion suivante : la consommation du fruit correspondait à la volonté divine, ce qui rejoint notre explication selon laquelle il ne s'agissait pas d'un péché à Ses yeux.

Le Tout-Puissant ne voulait pas créer un monde dans lequel l'homme recevrait gratuitement des récompenses. Il désirait, au contraire, que le monde soit régi par un système de récompenses et de punitions ; aussi, était-il nécessaire qu'Adam consomme de l'arbre de la connaissance, afin que le mauvais penchant s'introduise dans le monde. L'homme préfère, en effet, recevoir un salaire pour un travail effectué que d'avoir à subir la gêne de recevoir une récompense gratuite.

J'essaie, moi aussi, de me comporter de la sorte. Un Juif riche travaillait autrefois chez moi ; je savais qu'il n'avait nullement besoin de mon argent, mais le rémunérais malgré tout, afin qu'il puisse apprécier le fruit de son travail. C'est dans cet esprit que le Saint béni soit-Il offre à l'homme la possibilité de choisir le bien, afin de pouvoir le récompenser honorablement pour ses bonnes actions.

Explication du péché d'Eve

Nos Sages, de mémoire bénie, nous rapportent la discussion entre le serpent et Eve (Sanhédrin, 29a). Le serpent lui demanda pourquoi elle ne mangeait pas du fruit, et elle répondit que l'Eternel leur avait interdit d'en consommer et d'y toucher – elle fit cet ajout, qui ressemble à celui décrété par nos Sages, interdisant à une femme impure de tendre directement un objet à son mari (Ketouvot, 61,

Tossaphistes). Or, cet ajout lui porta préjudice. Le serpent parvint à la convaincre de goûter du fruit, en prétendant que, sachant que la consommation de ce fruit les rendrait semblable à Lui, Dieu avait promulgué cet interdit. Ceci est très surprenant : comment Eve, œuvre des mains du Créateur et femme extrêmement vertueuse – qui eut le mérite d'être enterrée auprès d'Adam –, a-t-elle pu se laisser convaincre par les arguments du serpent et envisager de pouvoir ressembler à Dieu ?

Proposons l'explication suivante. Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Chabbat, 119b) : « Quiconque prie le vendredi soir et récite : "Ainsi furent terminés les cieux et la terre, avec tout ce qu'ils renferment (…)", devient l'associé du Saint béni soit-Il dans l'œuvre de la Création. » En effet, lorsque l'homme respecte le Chabbat, en se reposant en ce jour, il exprime sa foi en Dieu qui a créé le monde en six jours et a cessé toute activité le septième. Tel est le sens de la déclaration de l'Eternel : « Si tu te reposes le jour du Chabbat, c'est la preuve de ta foi en Moi ; tu deviens ainsi Mon associé dans la Création, puisque les *mitsvot* créent, elles aussi, des mondes. » L'homme qui accomplit des *mitsvot* crée des mondes et, en cela, ressemble à son Créateur.

D'où la logique des arguments du serpent : il dit à Eve que si elle mangeait du fruit, elle pourrait distinguer le bien du mal, serait en mesure d'opter uniquement pour le bien, et par là même, de créer des mondes, à l'instar du Saint béni soit-Il. Il ajouta que l'Eternel leur avait interdit de consommer du fruit, car, en raison de Sa modestie, Il se contentait des mondes qu'Il avait créés ; pourtant, il serait souhaitable de créer de nouveaux mondes, en s'appuyant sur la faculté de distinguer le bien du mal. Par ces paroles, il parvint à convaincre Eve.

Quiconque en rajoute finit par retrancher

La faute d'Adam et Eve nous enseigne l'interdiction, pour l'homme, d'agir avec excès de zèle, en ajoutant aux prohibitions du Tout-Puissant. En effet, c'est en complétant l'interdit de toucher à l'arbre que le serpent est parvenu à convaincre Eve d'en consommer. Cela souligne également un autre point important : le mensonge qu'elle a cautionné a mené Eve vers un mensonge supplémentaire, car celui qui se laisse piéger par une première transgression se trouve entraîné à en commettre davantage.

Au sujet du Steipler, que son mérite nous protège, on raconte l'anecdote suivante. Lorsqu'il allait choisir un *étrog*[5], il en achetait un à chaque commerçant chez lequel il entrait, puis choisissait le meilleur d'entre eux. Lorsqu'on lui en demanda la raison, il expliqua qu'il désirait ainsi éviter que les gens pensent que la marchandise de tel commerçant n'était pas de valeur ; aussi, tout en veillant scrupuleusement à choisir le meilleur *étrog*, il en achetait auprès de plusieurs marchands, afin de ne causer de préjudice à aucun d'entre eux. Ce comportement met en valeur l'interdiction, pour l'homme, d'ajouter lui-même des "barrières" par excès de zèle, car cela mène au contraire à des transgressions.

Nous retrouvons la même erreur concernant le roi Saül (Samuel I, 15). Il voulut faire preuve de zèle en épargnant Amalec et son bétail ; à cause de cela, il fut détrôné. Saül expliqua qu'il avait l'intention d'offrir ce bétail en sacrifice pour l'Eternel, mais Samuel rétorqua qu'Il n'en éprouverait aucun plaisir. Eve tomba dans le même piège : par un excès de zèle, elle désira créer des mondes en consommant du fruit de la connaissance, permettant de distinguer le bien du mal.

---

5. Cédrat. L'une des quatre espèces que l'homme a l'obligation d'acquérir pour la fête de Soukkot.

Son intention était pure, aussi, fut-elle d'un côté punie, mais de l'autre, récompensée. Cependant, quoiqu'il en soit, le Saint béni soit-Il n'apprécie nullement un tel comportement, et il nous incombe de nous plier de façon exacte à Ses paroles, sans rien ajouter ni retrancher.

Résumé

- Le Rambam demande, dans son ouvrage « Moré Nevoukhim », pourquoi Adam et Eve ont vu leur faute récompensée par la faculté de distinguer le bien du mal.
- L'explication est la suivante. Le nom de l'homme contient la lettre *Youd*, celui de la femme, la lettre *Hé* ; ensemble, ils forment le Nom de l'Eternel, *Ya*. Lorsque la femme fauta, elle perdit la lettre *Hé* de son nom, dissociant ainsi le Nom divin. Suite à cela, Adam fauta lui aussi, dans le but de perdre la lettre *Youd* et de mettre ainsi fin à la dissociation du Nom divin, enclenchée par sa femme. Ce péché ayant été motivé par une intention pure, ils en furent récompensés, et le Nom *Ya* résida à nouveau en eux.
- Pourquoi Nadab et Abihou, qui ont eux aussi fauté pour le Nom de Dieu, ont-ils été punis ? Eux désiraient mourir en se rapprochant de l'Eternel, aussi, sont-ils morts. En outre, il existait de leur temps quelqu'un pouvant hériter de leur position, alors qu'Adam était, à l'époque, le seul être humain sur terre, et c'est pourquoi le Saint béni soit-Il ne pouvait le tuer.
- Autre explication de la problématique du Rambam : Adam a péché pour le Nom de Dieu. En effet, les anges le prenaient pour une divinité, ne parvenant pas à le distinguer du Tout-Puissant ; aussi, Adam décida-t-il de fauter afin de perdre son niveau élevé, permettant ainsi aux anges de différencier le Créateur de Sa créature.
- De même qu'Adam a fauté pour le Nom de Dieu, de même, David qui était sa réincarnation était-il animé d'une telle intention. Seule une vision superficielle des faits peut laisser croire qu'il a fauté avec

Bethsabée, mais en réalité, il ne s'agissait pas d'un péché, puisque Ouria avait donné le *guèt* à cette dernière avant de partir en guerre.

- Lorsque Eve était en train de fauter, Adam se promenait avec son Créateur dans le jardin d'Eden. L'Eternel ne les a donc pas empêchés de fauter, ce qui prouve que ce péché correspondait à Sa volonté. Car le Maître du monde désire que l'homme ait le libre arbitre, afin qu'il choisisse le bien et en soit récompensé.
- Bien que le Saint béni soit-Il ait chassé Adam et Eve du jardin d'Eden, Il leur a donné la Torah, qui offre la possibilité de s'élever.
- Le serpent a convaincu Eve de fauter en lui assurant que si elle consommait du fruit, elle serait semblable à Dieu, pourrait distinguer le bien du mal et choisir le bien, à savoir les *mitsvot* ; ceci lui permettrait de créer des mondes comme le Tout-Puissant, puisque les *mitsvot* nous en procurent le pouvoir.
- La femme a ajouté à l'interdit qui lui avait été énoncé celui de toucher l'arbre, ce qui la fit tomber dans le péché. Nous en déduisons le principe général selon lequel « quiconque en rajoute finit par retrancher ».

Importance de la gratitude envers le Saint béni soit-Il

« Caïn présenta du produit de la terre une offrande au Seigneur. Et Abel offrit, de son côté, des premiers-nés de son bétail, de leurs parties grasses. Le Seigneur se montra favorable à Abel et à son offrande. Mais à Caïn et à son offrande, Il ne fut pas favorable ;

Caïn en conçut un grand chagrin, et son visage fut abattu.»

(Genèse 4, 3-5)

Caïn est le premier homme à avoir compris et mis à jour la possibilité d'apporter une offrande au Saint béni soit-Il – notion d'une valeur prépondérante. Caïn, à qui appartenait tout le monde matériel et qui était occupé du matin au soir à travailler la terre, arriva à la conclusion que tout ce qu'il détenait lui était parvenu gratuitement de son Créateur, envers qui il avait donc une énorme dette de reconnaissance. Il évoqua la possibilité d'apporter une offrande à Dieu, en tant que moyen de se lier à Lui et de Lui exprimer sa reconnaissance. Il s'agissait là d'une découverte importante et significative, au point qu'Abel lui-même l'imita en offrant lui aussi un sacrifice à l'Eternel. Abel, qui, comme son nom l'indique, avait réalisé la vanité (*hével*) de ce monde, était parvenu à un niveau très élevé, mais il n'était pourtant pas arrivé de lui-même à cette découverte, puisque sa décision d'apporter un sacrifice n'était qu'une imitation de l'initiative première de son frère. Cependant, et contrairement à toute attente, le Tout-Puissant agréa l'offrande d'Abel – simple imitation – alors que celle de Caïn – initiateur de cette découverte – Lui déplut.

Le verset rapporte que Caïn a apporté du produit de la terre, alors qu'Abel a offert des graisses de son bétail. Il nous faut donc comprendre comment Caïn a pu se tromper en choisissant d'offrir les moins beaux de ses fruits plutôt que les meilleurs. Plus encore, comment Caïn, qui avait lui-même découvert la notion de reconnaissance envers le Saint béni soit-Il, a-t-il pu agir de façon imparfaite en offrant un sacrifice de qualité moindre ? En outre, il avait apporté son offrande sur un autel de terre, en allusion à la terre dont il était lui-même forgé – conscient, donc, qu'il n'était que poussière. Quant à Abel, il n'était pas arrivé à cette découverte,

mais, en constatant l'initiative de son frère, avait simplement appris de lui et décidé de l'imiter, en ajoutant l'idée d'offrir ce qu'on a de meilleur. Où résidait donc l'erreur de Caïn ?

L'*Admour* de Slonim, de mémoire bénie, propose, dans son ouvrage, une explication à cette intrigue. Caïn avait certes compris l'importance de se montrer reconnaissant à l'égard du Créateur, mais il commit toutefois une erreur. Il pensait que le Saint béni soit-Il n'avait pas besoin de notre offrande et n'en éprouvait aucun plaisir, aussi apporta-t-il des produits de moindre qualité. S'appuyant sur le fait que l'Eternel n'a ni corps ni image corporelle et qu'Il ne mange donc pas, il se dit qu'Il ne pourrait tirer nul profit des sacrifices de l'homme. Cette erreur le conduisit à offrir des produits de moindre qualité, se contentant d'une offrande symbolique, que Dieu n'agréa pas. Car, s'il est vrai que le Maître du monde n'a pas besoin de notre offrande, Il se réjouit néanmoins lorsque l'homme Lui offre ce qu'il possède de meilleur, cette offrande se traduisant par une « odeur agréable ».

Quant à Abel, conscient lui aussi que le Saint béni soit-Il n'a pas besoin de nos sacrifices du fait qu'Il ne les consomme pas, il comprit cependant la nécessité de Lui offrir ce que nous avons de meilleur, afin de témoigner notre reconnaissance. Une telle offrande produit en effet une « odeur agréable », réjouissant le Seigneur et nous liant à Lui. Aussi Abel mérita-t-il que son sacrifice fût agréé par Dieu.

Lorsque Caïn constata qu'il s'était trompé et que son offrande avait déplu au Créateur – contrairement à celle d'Abel – il éprouva de la jalousie pour son frère, et, furieux, le tua. Il s'agit là d'un grave péché, car Caïn n'a non seulement pas su apprendre d'Abel – à savoir, la nécessité d'apporter un sacrifice de qualité meilleure – mais s'est enfoncé encore davantage dans le péché, puisqu'il en est venu à le tuer. Or, tout ceci s'explique par une seule raison, qui est

la différence de fond existant entre les personnalités respectives de Caïn et d'Abel. Caïn était un homme opiniâtre, qui refusait d'apprendre de qui que ce soit. Car, logiquement, après avoir constaté que seule l'offrande d'Abel avait été acceptée, il aurait dû se sentir interpellé et en rechercher la raison ; il aurait ainsi compris la nécessité d'offrir en sacrifice ce qu'on possède de meilleur, même si le Saint béni soit-Il ne le consomme évidemment pas. Cependant, son entêtement l'empêchait d'apprendre de son prochain, et le mena jusqu'à transgresser l'interdit d'homicide. Il n'est jamais parvenu à se défaire de son défaut, même après son repentir. En effet, lorsque le Saint béni soit-Il accepta la repentance de Caïn, vint lui parler et mit un signe sur son front, le verset souligne qu'il avait pourtant gardé son opiniâtreté : « Caïn se retira de devant l'Eternel » (Genèse 4, 16). Conformément au commentaire du Midrach (Genèse Rabba 22, 13), Caïn a cherché à tromper Dieu ; c'est donc qu'il est resté opiniâtre même après s'être repenti.

Voilà la leçon que nous devons tirer de l'histoire de Caïn : il nous incombe d'être reconnaissants envers le Saint béni soit-Il pour tout le bien qu'Il nous dispense et de témoigner notre gratitude de manière totale. Il ne suffit pas d'être conscient de ce bien, mais il nous appartient de concrétiser cette reconnaissance par un acte, louant et glorifiant notre Créateur. Lorsque nous nous rendons à la synagogue pour remercier l'Eternel, nous devons éviter de pécher en parlant, à Dieu ne plaise, et s'appliquer au contraire à prier avec ferveur afin de Lui rendre grâce pour toutes les bénédictions dont Il nous gratifie. Nous en déduisons également la gravité de l'obstination, dont il faut se défaire afin d'être en mesure d'apprendre de toute situation et de tout homme. Le moindre point positif relevé chez autrui doit être imité et utilisé dans le but d'améliorer son propre service divin.

Résumé

- Caïn et Abel apportèrent tous deux une offrande à l'Eternel ; seule celle d'Abel fut agréée.

- Caïn fut le premier homme à découvrir la nécessité de se montrer reconnaissant envers le Saint béni soit-Il, et à exprimer sa reconnaissance au travers d'un sacrifice ; pourtant celui-ci ne fut pas agréé par Dieu, du fait qu'il était composé de produits de moindre qualité. Quant à Abel, qui n'était pas arrivé de lui-même à cette découverte mais l'avait apprise de son frère, il vit pourtant son offrande agréée, en raison du choix minutieux de cette dernière – les premiers-nés de son bétail, bêtes de choix.

- L'erreur de Caïn semble être la suivante : il pensait que le Saint béni soit-Il ne consommant pas le sacrifice et n'en retirant aucun intérêt matériel, il était possible de Lui en présenter un de moindre qualité. Or, ce raisonnement est faux, car s'il est vrai que, physiquement parlant, l'Eternel ne profite pas du sacrifice, Il retire pourtant un grand plaisir de cette expression de reconnaissance de l'homme. Or, ne pas Lui offrir ce qu'on a de meilleur, revient à manquer de respect au Créateur. Abel, qui avait compris cela, apporta une offrande de qualité supérieure qui fut aussitôt agréée par le Créateur.

- L'erreur de Caïn résultait de son opiniâtreté, qui l'empêchait d'apprendre d'autrui. En effet, lorsqu'il a constaté que seul le sacrifice d'Abel avait été accepté, il aurait dû en déduire la nécessité d'apporter en offrande ce qu'il possédait de meilleur. Or, non seulement il n'est pas arrivé à cette conclusion, mais il s'est en plus enfoncé davantage dans le péché en allant jusqu'à tuer son frère. En outre, plus tard, alors qu'il s'était repenti et que le Saint béni soit-Il lui avait placé un signe sur son front, il ne s'est pourtant pas défait de son opiniâtreté, comme le souligne le verset : « Caïn se retira », c'est-à-dire, chercha à tromper l'Eternel.

- Nous apprenons deux leçons de l'histoire de Caïn : la nécessité d'exprimer notre reconnaissance à l'égard du Saint béni soit-Il, non pas

a minima, mais en Le louant et Le glorifiant, et l'interdiction de se montrer étroit d'esprit, devant, au contraire, apprendre de tout homme, afin de réussir dans notre service divin.

Le relâchement de Caïn

«Au bout d'un certain temps, Caïn présenta, du produit de la terre, une offrande au Seigneur; et Abel offrit, de son côté, des premiers-nés de son bétail, de leurs parties grasses. Le Seigneur se montra favorable à Abel et à son offrande, mais à Caïn et à son offrande Il ne fut pas favorable; Caïn en conçut un grand chagrin, et son visage fut abattu. Le Seigneur dit à Caïn: "Pourquoi es-tu chagrin, et pourquoi ton visage est-il abattu? Si tu t'améliores, tu pourras te relever, sinon le péché est tapi à ta porte; il aspire à t'atteindre, mais toi, sache le dominer!" Caïn parla à son frère Abel; mais il advint, comme ils étaient aux champs, que Caïn se jeta sur Abel, son frère, et le tua.»

(Genèse 4, 3-8)

Premier homme de l'Histoire à apporter une offrande à l'Eternel, Caïn est parvenu à un niveau élevé en mettant à jour un concept fondamental dans le service divin, exprimant par ce biais son désir de se rapprocher de Lui. Malgré cela, la Torah nous rapporte que

Dieu n'a agréé que l'offrande d'Abel, lui donnant la préférence sur celle de Caïn. A ce constat, ce dernier s'emporta et se leva pour tuer son frère.

Nous sommes là en présence d'un point très singulier : comment Caïn a-t-il pu tomber subitement d'un niveau si élevé à un niveau si bas, au point que sa jalousie pour son frère l'a mené, en dépit du bon sens, à le tuer ? De plus, lorsque le Saint béni soit-Il s'adressa à lui et lui demanda où était Abel, il fit l'innocent et répondit : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Il nous faut comprendre cette réponse : comment a-t-il pu se montrer soudainement si versatile, en passant d'un désir de rapprochement à son Créateur à une telle insolence à Son égard ?

Deux éléments semblent être à l'origine de la versalité du comportement de Caïn : un manque d'intégrité dans son service divin et des défauts de caractère. En effet, Caïn pouvait s'éveiller d'un coup à ses devoirs, et aussitôt après retomber dans la torpeur et les oublier – relâchant sa « garde » ; il ne veillait donc pas à conserver cet élan qui le saisissait. Le Tout-Puissant gère le monde de telle sorte qu'Il donne occasionnellement à l'homme le mérite de recevoir des signes du Ciel, aptes à l'éveiller et à le rapprocher de Lui. Le devoir de l'homme consiste à conserver ces étincelles en les ranimant constamment, afin qu'elles ne s'éteignent jamais, à Dieu ne plaise. En effet, il ne doit pas toujours attendre de recevoir de tels signes et compter uniquement sur eux, puisque, s'il ne se soucie pas de raviver ces étincelles en les concrétisant par des actes, elles finiront vite par s'éteindre puis par disparaître aussi vite qu'elles étaient venues. C'est pourquoi, il est nécessaire de provoquer soi-même l'éveil de tels sentiments positifs, sans se contenter d'en être le réceptacle passif.

Comme le souligne le verset : « Le péché est tapi à ta porte » (Genèse 4, 7), autrement dit, le mauvais penchant de l'homme "se

poste à la porte" et attend la première occasion pour le faire trébucher et tomber dans ses pièges. C'est pour cette raison qu'il faut s'efforcer de rapprocher le cœur de tout Juif de son Père céleste, tout en se souciant que les étincelles que nous éveillons en lui continuent à briller, afin d'empêcher le mauvais penchant de prendre le dessus.

Caïn a bénéficié d'un élan divin et s'est élevé sur le plan spirituel en innovant le concept de l'offrande apportée à l'Eternel. Cependant, du fait qu'il n'a pas veillé à maintenir ce niveau en entretenant et en ravivant l'élan initial, les étincelles qui étaient à l'origine de cette ascension ont vite fait de s'éteindre, et ses défauts de caractère en ont profité pour reprendre le dessus, le poussant à tuer son frère et à se montrer insolent à l'égard du Saint béni soit-Il.

La Torah poursuit en ces termes : « Caïn se retira de devant l'Eternel » (Genèse 4, 16), verset que Rachi commente ainsi : « Il sortit avec humilité, comme pour [essayer] de tromper Dieu. » Caïn aurait dû ressentir un élan particulier le stimulant dans son service divin, d'autant plus que Dieu lui avait placé un signe sur son front. Au contraire, il resta "assoupi", parce qu'il ne se soucia pas d'attiser en lui de nouvelles étincelles aptes à le rapprocher du Très-Haut, comptant sur Lui pour maintenir cette flamme. Or, le Créateur attend, de la part de l'homme, un effort et un désir ardent de rapprochement, comme le soulignent nos Sages, de mémoire bénie : « Mes enfants, ouvrez-Moi une ouverture grande comme le chas d'une aiguille » (Cantique des Cantiques Rabba 5, 2) ; une fois que cet éveil a été suscité par l'homme, le Saint béni soit-Il élargit cette porte étroite jusqu'à lui faire atteindre la dimension de celle du Vestibule (du Temple).

Le même phénomène se produit le jour de Kippour : certaines personnes ne fournissent pas d'effort personnel pour s'éveiller et se rapprocher de l'Eternel, ne comptant que sur l'atmosphère

élévatrice propre à ce jour. Etant donné qu'il n'y a pas eu de leur part d'effort personnel pour se rapprocher de Dieu, dès que ce jour saint s'achève, et avec lui, son éclat particulier, ces individus retombent aussi bas qu'ils étaient avant le jour de Kippour.

Caïn apporta au Saint béni soit-Il une offrande sans faire l'effort de chercher des produits de meilleure qualité. Car il avait toujours eu l'habitude de servir l'Eternel sans fournir le moindre effort personnel, mais en comptant sur ce qu'il avait sous la main. Dieu l'aida à comprendre et à ressentir la possibilité de s'approcher davantage de Lui par le biais d'un sacrifice, représentant un don de soi. Aussi, Caïn eut-il le mérite de parvenir à ce sentiment, qu'il concrétisa par la construction d'un autel et l'apport d'un sacrifice ; pourtant, il n'y offrit qu'une piètre récolte. A présent, procédons à un examen de conscience : si Caïn eut le mérite de recevoir des étincelles divines, qui l'éveillèrent et l'encouragèrent à se rapprocher de son Créateur, il aurait dû les utiliser avec d'autant plus d'ardeur. Même s'il n'avait pas eu la chance d'être réceptacle d'une telle révélation, il aurait tout de même dû fournir un effort pour l'atteindre de ses propres moyens. Mais il est toujours resté engourdi dans son service divin. Or, lorsque l'homme ne fournit pas d'effort pour s'élever sur le plan spirituel et attend que Dieu lui "serve tout sur un plateau d'argent", il risque fort d'être précipité dans l'abîme, au point de commettre un homicide et de se montrer insolent auprès de l'Eternel, béni soit-Il – comme nous l'a prouvé Caïn.

Résumé

- Caïn parvint à un niveau très élevé, puisqu'il fut l'initiateur de l'offrande apportée à Dieu. Pourtant, d'autre part, dès qu'il constata que l'Eternel avait accepté l'offrande de son frère et non la sienne, il se leva pour tuer Abel, acte pour le moins stupéfiant. Encore plus surprenant est le fait qu'il ait au départ rendu honneur au Saint béni

soit-Il par le biais de son offrande, puis lorsqu'Il lui a demandé où était Abel son frère, qu'il ait osé répondre : « Suis-je le gardien de mon frère ? » Il nous faut donc comprendre la raison d'une telle contradiction dans le comportement de Caïn.

- Il semble que Caïn ait bénéficié d'un moment d'éveil spirituel, le stimulant à apporter une offrande à son Créateur. Cependant, il n'en a pas profité pour raviver cette étincelle divine et continuer à se renforcer. Aussi, peu après, a-t-il déchu, au point de tuer son frère et d'esquiver la question du Tout-Puissant.
- Il arrive que l'homme mérite de recevoir des signes du Ciel ; il lui incombe alors d'en profiter pour s'élever, car cette chance ne lui sera pas offerte tous les jours ! De même, lorsque l'homme s'éveille par ses propres efforts, il doit s'efforcer de prolonger cet élan sans jamais y mettre un terme ; il méritera ainsi de s'élever de façon continue, sans retomber.

L'énigme de la mort des justes

« Tout le temps qu'Adam vécut fut donc de neuf cent trente ans ; et il mourut. »

(Genèse 5, 5)

Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent l'anecdote suivante (Yalkout Chimoni, 41). Le Créateur avait prévu d'accorder à Adam mille ans de vie. Or, lorsqu'Il passa en revue toutes les générations devant Adam, ce dernier constata que le roi David devait naître pour mourir presque immédiatement, puisque seules quelques heures de vie lui avaient été accordées ; il eut alors pitié de cette noble âme, à laquelle il fit cadeau de soixante-dix de ses années. L'Eternel lui

demanda de consigner cette décision sur un acte, dans lequel il s'engageait à donner soixante-dix ans au roi David. Adam Lui demanda : « Ne me fais-Tu donc pas confiance ? », à quoi il lui fut répondu par la négative. Sur ces entrefaites, Adam signa l'acte. Lorsque Adam atteignit l'âge de neuf cent trente ans, l'Eternel vint pour lui reprendre son âme, et Adam réagit en ces termes : « Ne m'a-t-on donc pas accordé mille ans de vie ? » Et le Saint béni soit-Il de répondre, tout en désignant, preuve à l'appui, l'acte signé : « N'est-ce pas que tu en avais donné soixante-dix au roi David ? » (Anecdote rapportée dans l'ouvrage du Chla Hakadoch)

Nous sommes en présence de deux difficultés. Tout d'abord, comment Adam a-t-il pu oublier qu'il avait signé cet acte, accordant au roi David soixante-dix de ses années de vie ? En outre, pourquoi le Saint béni soit-Il avait-Il besoin de faire signer ce contrat à Adam ?

On peut expliquer l'oubli d'Adam par deux raisons. Premièrement, suite à la faute commise – ici, la consommation du fruit interdit – Adam a oublié son engagement, antérieur à ce péché. Deuxièmement, cet oubli s'explique par son repentir qui a suivi le péché. En effet, après qu'il a consommé de l'arbre de la connaissance, Adam a reconnu son péché, s'est vêtu d'une silice et a jeûné pendant cent trente ans, dans le but de se repentir (Erouvin, 18b). Le Saint béni soit-Il a accepté son repentir et lui a cousu une tunique de peau. Pendant ces années-là, Adam resta attaché à la Torah au point qu'il ressentait le goût du jardin d'Eden dans ce monde-ci ; il avait ainsi l'impression de se trouver encore dans le jardin d'Eden, dont il avait été chassé suite à son péché. Cette illusion provoqua chez Adam l'oubli de son péché, si bien qu'il pensait pouvoir vivre éternellement, ou tout au moins mille ans. C'est pourquoi, lorsque le Créateur vint pour lui reprendre son âme, Adam objecta qu'on lui avait fixé mille ans de vie, suite à quoi Il lui

montra le contrat en question. D'après cette explication, l'Eternel savait à l'avance qu'Adam se repentirait, que son repentir lui ferait oublier sa promesse, et qu'il désirerait continuer de vivre ; aussi, lui fit-Il signer cet acte.

Nous pouvons également expliquer d'une autre façon comment Adam a pu oublier sa promesse, et pourquoi il était, au départ, prêt à faire don au roi David de soixante-dix de ses années – lorsque le Saint béni soit-Il lui a passé en revue toutes les générations – pour ensuite regretter cet engagement, arrivé au terme de sa vie.

Il semble que, lorsque l'Eternel a passé en revue, devant lui, toutes les générations et leurs grands maîtres respectifs, dont ferait partie le roi David, Adam s'est montré prêt, avec joie, à faire don de soixante-dix années, du fait qu'il n'avait pas encore étudié la Torah ni apprécié son goût exquis. Cependant, arrivé au terme de sa vie, Adam avait étudié la Torah, s'était attaché à elle, et savait en apprécier la douceur ; il lui semblait donc impossible de céder au roi David des années de sa vie, conscient à présent de la valeur inestimable de chaque instant consacré à l'étude et de sa saveur exceptionnellement douce.

Ainsi donc, le Saint béni soit-Il émit, dès le départ, des doutes sur la promesse d'Adam, car Il savait qu'une fois que ce dernier aurait goûté à la Torah, il regretterait son engagement. C'est la raison pour laquelle le Tout-Puissant a « prévu le remède avant l'arrivée de la maladie », insistant pour qu'Adam signe un contrat, qu'Il pourrait lui montrer quand il voudrait revenir sur sa décision, l'obligeant ainsi à tenir parole.

Cette anecdote laisse apparaître en filigrane un autre concept. Les justes sont attachés à la Torah au point qu'ils ont accès, de façon extraordinaire, à un jardin d'Eden "terrestre" ; aussi, leur est-il particulièrement difficile de quitter ce monde et d'envisager la mort. Tel est le sens du verset : « Une chose précieuse aux regards de

l'Eternel, c'est la mort de Ses pieux serviteurs. » (Psaumes 116, 15) Ainsi, même s'il est vrai qu'a priori les justes devraient se réjouir de mourir, puisque la mort leur ouvre l'accès au jardin d'Eden éternel du monde à venir, pourtant, ils en éprouvent en vérité de la peine, du fait que la Torah et les *mitsvot* leur offrent un avant-goût du jardin d'Eden sur terre. D'où l'embarras d'Adam face à son engagement pris en faveur du roi David.

Cette anecdote soulève une autre difficulté. Comment expliquer que le Créateur ait eu besoin qu'Adam donne de ses années de vie au roi David ? L'Eternel, qui connaissait la sainteté de ce grand roi – ancêtre du Messie, qui fera reconnaître Dieu auprès de tous les êtres humains – n'aurait-Il pas pu lui faire don, Lui-même, d'une vie comportant un nombre d'années conséquent, comme le mérite toute personnalité sainte ?

Il est évident que le Saint béni soit-Il avait la possibilité d'accorder au roi David même des milliers d'années de vie, et qu'Il n'avait aucunement besoin de ce don personnel d'Adam, qu'il regretta par la suite. Mais Il désirait nous enseigner ici une importante leçon de morale. Car, comme l'explique le Zohar (II, 96b), les anecdotes rapportées par la Torah et les commandements de Dieu sont des conseils et des directives nous enseignant comment nous attacher à Lui. C'est ainsi que l'histoire de nos patriarches met en lumière leur profond amour pour l'Eternel ainsi que leur respect méticuleux des *mitsvot*. Dans cette même optique, le don d'années qu'Adam était prêt à faire au roi David nous enseigne une leçon édifiante.

Comme nous l'avons expliqué précédemment, lorsque le Maître du monde lui a montré toutes les générations à venir et leurs grands maîtres, dont faisait partie le roi David, Adam n'avait pas encore goûté à la Torah, et c'est pourquoi il lui a été facile de faire don de ses années de vie à celui qui deviendrait le roi et le doux chantre d'Israël. Par contre, lorsqu'il eut goûté à la Torah, de laquelle il est

affirmé : « Car son commerce vaut plus que celui de l'argent » (Proverbes 3, 14), il comprit la valeur de chaque instant de vie, comme il est dit : « Goûtez et voyez que l'Eternel est bon » (Psaumes 34, 9). Il lui sembla alors difficile de tenir sa promesse, conscient qu'une fois mort, il n'aurait plus la possibilité d'étudier la Torah et d'accomplir les *mitsvot*.

C'est cette leçon que le Très-Haut désirait enseigner aux enfants d'Israël. Il voulait leur montrer avec quelle facilité et bonne volonté Adam était prêt à céder une partie de ses années de vie au roi David avant qu'il n'ait goûté à la Torah, et combien cette même concession lui est devenue difficile après qu'il y a goûté.

Tel est donc l'enseignement que le Créateur désirait nous transmettre : la valeur inestimable de la vie pour un homme qui étudie la Torah, et la perte conséquente qu'il subit si, à Dieu ne plaise, il ne l'étudie pas.

Résumé

- Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent qu'Adam fit don au roi David de soixante-dix des mille ans de vie qui lui avaient été accordés, et que le Saint béni soit-Il lui fit signer cet engagement sur un acte. Plus tard, lorsque, après neuf cent trente ans, le moment vint pour l'Eternel de lui reprendre son âme, Adam rétorqua que mille années lui avaient été fixées, suite à quoi son engagement écrit lui fut présenté. Comment comprendre qu'Adam ait pu oublier qu'il avait signé ce contrat ?

- On peut expliquer que la consommation du fruit de l'arbre de la connaissance a été à l'origine de cet oubli, car le péché mène à l'oubli. Autre explication : après qu'il s'est repenti et que le Créateur lui a pardonné son péché, Adam s'est investi entièrement dans la Torah ; il a ainsi goûté au goût du jardin d'Eden émanant de la Torah, au point qu'il avait l'impression de s'y trouver, oubliant complètement qu'il avait fauté et que sa vie devait s'achever avant les mille ans initialement prévus.

- Cette anecdote met en valeur un point supplémentaire. Les justes, qui ressentent le goût du jardin d'Eden dans la Torah, éprouvent des difficultés à accepter la mort, comme le souligne le verset des Psaumes : « Une chose précieuse aux regards de l'Eternel, c'est la mort de Ses pieux serviteurs. » C'est pour cette raison qu'il fut difficile à Adam, après cette découverte, de céder une partie de ses années de vie au roi David et de quitter ce monde. Aussi, était-il nécessaire que Dieu lui montre l'acte signé.
- Une autre difficulté peut être soulevée. Pourquoi le Tout-Puissant n'a-t-Il pas accordé dès le départ une durée de vie normale au roi David ? Il semble qu'Il désirait, par le biais de cette anecdote, nous transmettre un message. Le fait qu'Adam fût prêt à céder de bon cœur soixante-dix de ses années au roi David avant qu'il n'ait goûté à la Torah, et qu'après ceci, cette même concession lui fût devenue difficile, met en valeur la prépondérance de la Torah et l'importance de lui consacrer chaque petit instant de sa vie.

Annexes

Le matin, nouvelle aube de la foi

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

(Genèse 1, 1)

Rachi rapporte, au nom de Rabbi Its'hak, l'interrogation suivante : « Pourquoi la Torah commence-t-elle par le récit de la Création ? » En effet, il aurait été logique que la Torah commence par une *mitsva*, puisque l'essentiel de la Torah est l'accomplissement des *mitsvot* données aux enfants d'Israël. En outre, pourquoi l'histoire de la Création doit-elle être rapportée dans tous ses détails ? Si ces nombreuses précisions ont pour but d'éveiller notre foi, n'était-il pas suffisant d'observer directement la nature pour croire en Dieu, conformément aux paroles du roi David : « Lorsque je contemple Tes cieux, œuvre de Ta main (…) » (Psaumes 8, 4), et : « Que Tes œuvres sont grandes, ô Seigneur ! » (ibid. 104, 24) ?

Nous en déduisons donc que si la Torah n'avait pas relaté en détail l'histoire de la Création, nous n'aurions pas été en mesure de nous éveiller à la foi en Dieu par le seul biais de la Torah.

J'ai eu l'occasion de me rendre, avec le célèbre Rav Walkin,

auprès de Rav Chakh, de mémoire bénie. Ce dernier nous a parlé de la foi en Dieu, en des termes simples mais riches d'enseignements. Même du commun des mortels, il nous est possible d'apprendre, comme le souligne le roi David : « J'ai tiré un enseignement de tous mes maîtres » (Psaumes 119, 99). A fortiori, combien plus pouvons-nous apprendre d'un érudit, conformément au traité qui nous enseigne que même « la discussion profane d'un érudit porte à réflexion » (Avoda Zara, 19b), du fait que ce dernier met à profit chaque instant de son existence. Les disciples de Rabbi Akiba sont décédés car « ils ne se manifestaient pas de respect les uns envers les autres » (Yebamot, 62b), c'est-à-dire, refusaient d'apprendre d'autrui. Je me souviens, à cet égard, de ces paroles du Rav Chakh : « Si nous réalisions, lorsque nous nous levons le matin, qui nous donne la faculté de voir avec nos yeux et d'écouter avec nos oreilles, nous ne pourrions pas fauter. »

Nous pouvons approfondir cette idée en nous appuyant sur l'interprétation du saint Ari, zal, du verset : « Elles se renouvellent chaque matin, infinie est la foi en Toi. » (Lamentations 3, 23) L'homme se lève le matin avec un esprit frais, qui lui permet de renouveler et de renforcer sa foi en Dieu ; cette nouvelle disposition d'esprit s'explique par le fait que, pendant la nuit, l'âme sainte monte pour profiter de l'éclat de la Présence divine. Néanmoins, afin de profiter de cette opportunité pour renforcer sa foi, l'homme doit faire un acte, comme le soulignent les adages : « Celui qui vient se purifier, bénéficie de l'aide divine » (Yoma, 38b), et : « Tout est dans les mains du Ciel, à l'exclusion de la crainte de Dieu » (Berakhot, 33b).

Rav Chakh, de mémoire bénie, raconte que lorsqu'il étudiait la Torah auprès du Rav de Brisk, il tirait un plaisir intense de cette étude. Il ajoutait que s'il ne mériterait pas d'accéder au jardin d'Eden contenu dans le monde à venir, il y aurait tout au moins, par

ce biais, déjà goûté dans ce monde. Heureux soit-il, et heureux son lot ! Si, pour notre part, nous ne parvenons pas à un tel sentiment, c'est parce que nous ne nous investissons pas dans l'étude de la Torah à la manière de ce juste ; aussi, sans passer à l'acte, nous ne pouvons arriver à rien. De même qu'un homme affamé doit manger pour se rassasier, ou qu'un homme désirant s'enrichir doit travailler pour y parvenir, de même, appartient-il à celui qui désire goûter aux subtilités de la Torah d'agir concrètement en s'impliquant pleinement dans l'étude.

Le pouvoir de la Torah

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

(Genèse 1, 1)

Rachi rapporte l'explication du Midrach : « Rabbi Its'hak affirme : La Torah n'aurait pas dû commencer par le récit de la Création, mais plutôt par : "Ce mois-ci est pour vous le premier des mois", puisque c'est la première *mitsva* prescrite à Israël. Pourquoi donc débuter avec "*Beréchit*" ? Car Dieu a voulu faire connaître à Son peuple la puissance de Ses œuvres, afin de lui donner l'héritage des nations. Si les nations du monde venaient à dire à Israël : "Vous êtes des voleurs, car vous avez conquis les terres des sept nations", on serait en droit de leur répondre : "Toute la terre appartient au Saint béni soit-Il. C'est Lui qui l'a créée et Il l'a donnée à qui bon Lui semble. Par un acte de Sa volonté, Il l'a donnée à ces peuples, et par un autre acte de Sa volonté, Il l'a reprise pour nous la donner." »

Rachi explique ce commentaire de la façon suivante. Si un non-juif vient nous dire : « De quel droit vous êtes-vous installés en terre d'Israël, alors qu'elle appartenait à mes ancêtres ? », nous pouvons lui répondre : « Dans notre Torah, il est écrit que c'est l'Eternel qui a créé le monde, et qu'il est donc en Son pouvoir de donner la Terre Sainte à qui Il le désire. Par conséquent, même s'Il l'a, dans un premier temps, donnée aux nations, Il peut la leur reprendre pour la donner au peuple juif. »

Cette explication semble très surprenante. En effet, un non-juif ne croit pas en la Torah, donc peu lui importe ce qui y est écrit ! Par conséquent, comment peut-on s'appuyer sur les versets de la Torah – montrant la volonté du Saint béni soit-Il de nous donner la terre d'Israël – pour lui répondre ?

Nous en déduisons le pouvoir impressionnant de la Torah : le seul fait que le Tout-Puissant ait donné la Torah au peuple juif et que celui-ci s'y investisse et en accomplisse les *mitsvot*, suffit pour que même le non-juif y croit et en reconnaisse la valeur prépondérante. S'il est écrit dans la Torah que le Saint béni soit-Il est le Créateur du monde entier et qu'Il a donc le pouvoir de donner cette terre au peuple juif, alors même le non-juif acceptera et comprendra une telle réponse. Ainsi, lorsque les enfants d'Israël croient en la Torah et l'accomplissent, même le non-juif accepte ce qui y est écrit, en vertu de la promesse du verset : « Tous les peuples de la terre verront que le Nom de l'Eternel est associé au tien, et ils te redouteront. » (Deutéronome 28, 10)

L'homme est conduit par ses pieds

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

(Genèse 1, 1)

Les Ecrits saints (« Avot de Rabbi Nathan » 31, 3) interprètent ce verset comme une allusion à l'homme, le ciel faisant référence à sa tête et la terre à ses pieds. En effet, comme nous l'enseigne le rêve de Jacob, l'homme est semblable à une échelle posée à terre et dont le sommet atteint le ciel. Sa tête est le site des pensées saintes et de l'âme, alors que ses pieds concrétisent le lien avec la terre.

Il est intéressant de remarquer que les pieds ne sont pas moins importants que la tête, car celle-ci en dépend directement : lorsque les pieds souffrent, la tête souffre également. De même que sans pieds, il ne peut y avoir de tête, de même, si les pieds ne conduisent pas l'homme vers la Torah et les *mitsvot*, la tête ne sert plus à rien. En ne fournissant une évaluation que du talon d'Adam – semblable à l'orbite solaire (Baba Batra, 58a) – et en omettant de préciser les dimensions de sa tête, nos Sages, de mémoire bénie, nous apportent une preuve supplémentaire de l'importance des pieds de l'homme. Car, comme nous l'avons expliqué, tout dépend de ses pieds.

Tout dépend du commencement

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. »

(Genèse 1, 1)

Rachi explique : « Rabbi Its'hak demande : pourquoi la Torah débute-t-elle par l'histoire de la Création, et non par la première *mitsva* : "Ce mois-ci sera pour vous…" ? » On peut répondre par le raisonnement suivant : le commencement est prépondérant, dans la mesure où, s'il est bon, la suite le sera également. Par conséquent, ce n'est qu'après avoir étudié le récit de la Création que nous sommes réellement en mesure d'étudier la Torah.

De même, le début du *séder*[6] ou du *zeman*[7] dans la *Yechiva* et les maisons d'étude constitue un nouveau départ, duquel tout va dépendre. Quand un nouveau *zeman* commence, nous ressentons un élan particulier, écho au « souffle de Dieu [qui] planait sur la face des eaux », élément caractérisant le commencement. Le problème est qu'une fois disparue cette inspiration propre au démarrage, la tendance est de tomber dans la routine. D'où le sens de la requête du roi David : « Il est une chose que je demande au Seigneur (…), c'est de séjourner dans la maison de l'Eternel tous les jours de ma vie (…) et de fréquenter Son sanctuaire. » (Psaumes 27, 4) Autrement dit, le roi David demanda à être en mesure de se sentir,

---

6. A la *Yechiva* et au *Collel*, la journée est divisée en trois temps – appelés *sedarim*, ou, au singulier, *séder* – durant lesquels on étudie la Torah avec un compagnon d'étude.

7. A la *Yechiva* et au *Collel*, périodes d'étude séparées par les fêtes et les congés annuels.

tous les jours de sa vie, comme un visiteur nouveau dans la demeure du Très-Haut, c'est-à-dire d'y retrouver chaque fois l'élan initial.

La création de l'homme

« Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance." »

(Genèse 1, 26)

A première lecture, il semble très surprenant que le Saint béni soit-Il ait dit : « Faisons », alors qu'Il a Lui seul façonné l'homme, sans aucune aide extérieure. Le Midrach explique (Genèse Rabba 8, 8) que le Créateur désire nous enseigner ici une leçon de savoir-vivre : celui qui est important doit toujours prendre conseil auprès du plus petit que lui. Même si, dans ce cas, le verset offre un argument aux hérétiques en faveur du polythéisme, il était plus important de nous enseigner cette leçon, d'autant plus que celui qui se trompe l'a généralement recherché. Lorsque l'Eternel demanda conseil aux anges concernant la création de l'homme, ces derniers s'y opposèrent, avançant que l'homme commettrait des transgressions et risquerait donc de profaner le Nom divin. Il les brûla immédiatement pour créer d'autres anges à leur place. Il posa ensuite la même question à ces nouveaux anges, qui lui répondirent : « L'univers entier T'appartient, fais-en donc à Ta guise. » (Yalkout Chimoni, 12) Lorsque les anges virent l'homme, ils le prirent, dans un premier temps, pour un dieu, et voulurent lui chanter des éloges et le louer ; par la suite, quand ils le virent en

train de dormir, ils comprirent qu'il n'était qu'un être de chair et de sang, et non pas un dieu (Yalkout Chimoni sur Isaïe, 394). Le Saint béni soit-Il n'a pas suivi le conseil des anges et les a brûlés, car ils avaient tort. En effet, l'homme est plus grand que les anges, puisqu'il est plongé dans un monde matériel séduisant et rempli de tentations, alors que les créatures célestes se trouvent dans un monde dans lequel le mauvais penchant n'a pas d'emprise. C'est pourquoi, lorsqu'il parvient, malgré tout, à étudier la Torah et à s'élever, il sanctifie bien plus le Nom divin que ne le font les anges.

La déclaration des enfants d'Israël lors du don de la Torah : « Nous ferons et nous comprendrons », prononcée alors qu'ils étaient au même niveau qu'Adam avant le péché, prend dès lors tout son sens. De fait, elle vient justifier, si l'on peut dire, la décision du Saint béni soit-Il en faveur de la création de l'homme, puisque c'est l'étude de la Torah qui permet au monde de se maintenir, comme le souligne le verset : « Si Mon pacte avec le jour et la nuit pouvait ne plus subsister, si Je cessais de fixer des lois au ciel et à la terre (…) » (Jérémie 33, 25). Autrement dit, la déclaration des enfants d'Israël au moment du don de la Torah a justifié la création de l'homme, qui est à la fois l'élite et le but de toute la Création. A cette heure, l'homme a utilisé un langage propre à l'ange, en se montrant prêt à faire précéder l'acte à la compréhension ; sa déclaration constitue une preuve de sa grandeur et justifie le maintien de la Création.

La condition au maintien du monde

« Dieu bénit le septième jour et le proclama saint, parce qu'en ce jour, Il se reposa de toute l'œuvre qu'Il avait créée pour faire. »

(Genèse 2, 3)

Que signifie l'expression « pour faire » ? N'aurait-il pas suffi d'écrire « qu'Il avait créée » ? Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Exode Rabba 47, 4) de la façon suivante le verset : « Si Mon pacte avec le jour et la nuit pouvait ne plus subsister, si Je cessais de fixer des lois au ciel et à la terre (…) » (Jérémie 33, 25). Le Saint béni soit-Il a créé le monde à condition que les enfants d'Israël observent la Torah : s'ils l'observaient, le monde se maintiendrait, et sinon, il serait détruit. Le Tout-Puissant a choisi de faire dépendre la création du monde de cette condition, même si, sans ce choix, le monde aurait, de toute façon, pu se maintenir, la parole divine étant éternelle. Ainsi donc, l'ajout de l'expression « pour faire » fait allusion à notre obligation de remplir cette condition.

Nous en déduisons l'importance de respecter les conditions. Il nous incombe, par exemple, de respecter les règles de base établies dans les maisons d'étude ; celui qui se plie à ce règlement participe au maintien de ce lieu, alors que celui qui l'enfreint, à Dieu ne plaise, est responsable de sa destruction.

Le statut de "professionnel de la Torah"

« L'Eternel-Dieu donna un ordre à l'homme en disant : "Tous les arbres du jardin, tu peux t'en nourrir, mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras point, car, du jour où tu en mangeras, tu mourras." »

(Genèse 2, 16-17)

Le Créateur a donné une seule *mitsva* à Adam : celle de ne pas consommer du fruit de l'arbre de la connaissance. Il désirait, par ce biais, montrer aux anges qu'Adam acceptait Son autorité et s'y soumettait. Un ordre requiert, par définition, la soumission de celui qui le reçoit, conformément au principe selon lequel « celui qui accomplit une *mitsva* suite à un ordre, est plus grand que celui qui en accomplit une de son propre gré » (Kidouchin, 31a). Pourtant, Adam n'a pas su se plier à cet ordre. C'est pourquoi, l'Eternel a, par la suite, donné sept *mitsvot* à Noé, les « sept *mitsvot* des fils de Noé ». Il est évident que Noé, surnommé « homme juste », a déduit par sa propre intelligence tout le reste de la Torah. Néanmoins, conformément au principe précité, la soumission à l'Eternel ne se définit que par rapport à un ordre.

Le Saint béni soit-Il a donné à Noé sept *mitsvot*, en parallèle aux sept jours de la Création qu'ont endommagés les hommes de la génération du déluge. Finalement, Il constata que même sept *mitsvot* ne suffisaient pas à protéger l'homme ; aussi, en donna-t-Il six cent treize aux enfants d'Israël, afin qu'elles sauvegardent l'ensemble de son corps : deux cent quarante-huit *mitsvot* positives, en parallèle à ses deux cent quarante-huit membres, et trois cent soixante-cinq *mitsvot* négatives, en parallèle à ses trois cent soixante-cinq nerfs.

Dès lors, seul un homme entouré de *mitsvot* et de Torah est en mesure de progresser.

Dans notre génération, spirituellement pauvre, nous devons être complètement plongés dans l'étude afin de posséder le statut de "professionnel de la Torah". On ne doit pas uniquement être inscrit sous cette rubrique dans les documents officiels, mais également dans les livres de l'Eternel. Dans cette "profession", la fraude doit être exclue, car les mêmes lois s'appliquent aux employés de la Torah qu'à ceux des autres professions – celles d'un employé engagé pour un certain travail.

Si le gouvernement demande à un individu quelle est sa profession, que celui-ci répond que sa profession est la Torah, puis qu'on découvre par la suite qu'il a menti – travaillant en fait dans un autre domaine –, on le soupçonnera de fraude vis-à-vis du gouvernement.

Toutes proportions gardées, nous devons aussi veiller à ne pas abuser de notre pouvoir ni frauder dans notre étude "professionnelle" de la Torah. Il est souvent rapporté à quel point les justes se montraient méticuleux dans leur étude.

Le Maharcha, que son mérite nous protège, avait l'habitude de mettre ses pieds dans la glace afin d'éviter de s'endormir au milieu de son étude. De même, Rabbi David ben 'Hazan, de mémoire bénie, membre du tribunal du juste Rabbi 'Haïm Pinto, au Maroc, attachait ses deux papillotes à deux anneaux au mur, pour ne pas s'endormir dans son étude et manquer, à Dieu ne plaise, à son devoir.

Le péché d'Adam

« La femme vit que l'arbre était bon comme nourriture, qu'il était attrayant à la vue et précieux pour l'intelligence ; elle prit de son fruit et en mangea, puis en donna également à son époux et il en mangea. »

(Genèse 3, 6)

Il nous est a priori difficile de concevoir le péché d'Adam, être exclusivement forgé par les mains du Créateur. J'ai trouvé dans un ouvrage l'explication suivante. C'est justement en cela que réside la source de son péché, conformément à l'enseignement de nos Sages : « Considère trois faits et tu ne tomberas pas entre les mains du péché. Reconnais d'où tu viens, où tu vas, et à qui tu auras un jour à rendre des comptes. Ton origine : une goutte de sperme. Où tu vas : vers la poussière, la pourriture et les vers. Et à qui tu devras rendre des comptes : au Roi des rois, le Saint béni soit-Il. » (Maximes de nos Pères 3, 1) L'homme qui se souvient de son origine ne peut tomber dans le péché, car il se retrouve face à sa petitesse et à son inanité.

Quant à Adam, qui ne provenait pas d'une goutte de sperme mais avait uniquement été façonné par les mains de l'Eternel, il ne pouvait donc pas considérer ces trois éléments, ce qui explique son péché. S'il avait été concerné par ces trois données, il n'aurait pas fauté.

Sans doute, le fait que la création d'Adam ne résultait que du façonnage du Tout-Puissant et n'avait pas également été présidée par la participation de parents, accentuait-il son devoir de se plier à la parole divine, et donc, de ne pas consommer du fruit de l'arbre de la connaissance contre Sa volonté.

Par conséquent, lorsque Eve est venue pour essayer de le convaincre de manger du fruit interdit, Adam aurait dû la réprimander et lui expliquer combien ils étaient redevables à l'Eternel et Lui devaient du respect, d'autant plus qu'ils étaient les seuls êtres créés par Ses propres mains. Or, Adam n'a non seulement pas encouragé Eve à se repentir, mais l'a en plus écoutée, alors qu'elle lui était inférieure, puisqu'elle avait été créée à partir de lui.

Nos Sages, de mémoire bénie, ont pourtant jugé Adam positivement, en expliquant son péché par sa noble origine – créature exclusive du Saint béni soit-Il – qui l'empêchait de prendre conscience de sa petitesse.

Amendement moral

« L'Eternel-Dieu appela l'homme, et lui dit : "Où es-tu ?" »

(Genèse 3, 9)

Explication de Rachi :

Dieu savait où il était. Mais c'était une manière de commencer la conversation, afin qu'il ne soit pas surpris et incapable de répondre, s'Il lui annonçait sa punition brusquement.

Nous déduisons de cette manière d'agir une leçon relative à l'importance de la maîtrise de soi. Il arrive souvent que le maître de maison sème un climat de terreur au sein de son foyer, pensant que c'est la seule façon de montrer à sa femme et à ses enfants qu'il en est le dirigeant. A l'opposé, l'Eternel choisit de s'adresser à Adam par des paroles douces, en dépit de son péché, afin de ne pas

l'effrayer. Que la personne coléreuse en tire leçon, se maîtrise et se garde de terroriser son entourage !

Nombre de nos Maîtres veillaient à ne pas tomber dans le péché ni à se laisser entraîner par un mauvais trait de caractère, et, s'il leur arrivait de succomber, s'infligeaient immédiatement des mortifications afin de ne pas faillir de nouveau. Il est connu que le Gaon de Vilna, de mémoire bénie, avait un prédicateur qui lui faisait des remontrances sur toutes ses erreurs. De même, il arriva une fois à Rabbi 'Haïm Pinto, que son mérite nous protège, de marcher par inadvertance sur un livre saint. Il appela alors immédiatement son domestique pour lui ordonner de frapper ses pieds avec sa ceinture jusqu'à ce qu'il lui demande d'arrêter. Le domestique eut peur de le faire, mais son maître l'y obligea. Contraint, il se mit donc à le frapper, jusqu'à que les pieds de Rabbi 'Haïm finissent par enfler et saigner. A cet instant, le Rav lui ordonna de cesser.

Le mauvais penchant est spécialiste en ruses, et seule l'étude de la morale nous permet d'échapper à ses prises. Le stratagème qu'il emploie peut être comparé à celui d'un chat désirant attraper un pigeon : il reste sur place et se tient silencieux, jusqu'à ce que sa proie s'approche de lui ; alors seulement, il saute sur celle-ci. De même, le mauvais penchant surveille l'homme discrètement, guettant le moment propice pour le faire tomber et s'emparer de lui. Aussi devons-nous être très prudents et faire preuve de beaucoup de discipline.

Section Noa'h

La différence entre notre patriarche Abraham et Noé

« Voici la postérité de Noé. Noé fut un homme juste, intègre dans sa génération ; Noé marchait avec Dieu. »

(Genèse 6, 9)

« Noé, homme de la terre, commença par planter une vigne. »

(Genèse 9, 20)

Cette section s'ouvre par l'éloge de Noé : il est décrit comme étant un homme juste, intègre et marchant avec Dieu. Ce verset sous-entend que Noé cherchait à se plier à la volonté divine. Dès lors, comment comprendre que, suite à l'épisode du déluge, Noé soit surnommé « homme de la terre », titre plutôt péjoratif et dépréciatif par rapport aux éloges dont on le gratifie au début de la section ?

Notre question se renforce encore davantage lorsque l'on prend en compte le fait que la Torah ne fait pas l'éloge d'Abraham, père

de notre nation, alors que ce dernier s'éleva et se renforça au point de mériter de donner naissance à tout le peuple juif. Aussi, quelle est la différence de fond séparant les personnalités de Noé et d'Abraham ? Comment Abraham a-t-il pu rester juste et, de surcroît, s'élever davantage, alors que Noé a déchu pour finalement devenir un « homme de la terre » ?

Nous pouvons répondre en nous appuyant sur les paroles du roi David à son fils Salomon : « Prends courage et deviens un homme ! » (Rois I 2, 2) Que signifie le terme *ich* (homme) ? Celui dont on peut dire : « Heureux l'homme qui ne suit point les conseils des méchants, qui ne se tient pas dans la voie des pécheurs, et ne prend point place dans la société des railleurs, mais qui trouve son plaisir dans la Loi de l'Eternel, et médite cette Loi jour et nuit ! » (Psaumes 1, 1-2) En d'autres termes, pour mériter le titre d'homme, il faut continuellement travailler sur soi, chercher à se renforcer dans son service divin, et désirer s'améliorer.

Il existe deux façons de servir le Créateur. La première est bonne, mais aussi dangereuse. C'est celle de notre patriarche Jacob. Le verset le décrit comme un « homme intègre (*tam*), qui vit sous les tentes » (Genèse 25, 27). Le mot *tam* est composé des mêmes lettres que le terme *met* (mort), autrement dit, Jacob se "tuait" à la tâche dans la tente de la Torah, celle-ci constituant pour lui une priorité absolue. Par conséquent, lorsqu'il exprima le désir de demeurer en paix, des tourments lui vinrent de Joseph (Genèse Rabba 84, 3). Le simple fait d'aspirer à la paix, sans y goûter concrètement, provoqua chez Dieu une exigence : que Jacob poursuive, sans interruption, ses efforts dans l'étude de la Torah. Le nom de Joseph fait allusion à cette idée : il signifie ajouter, et nous enseigne que la tâche de Jacob consistait à s'élever constamment, sans avoir droit à la quiétude. Telle fut aussi l'erreur de Noé : il voulut adopter un mode de vie consistant à se laisser conduire « au bord d'eaux paisibles »

(Psaumes 23, 2). En effet, il ne s'est pas dépêché de construire l'arche, qu'il n'acheva qu'au bout de cent vingt ans (Genèse Rabba 30, 7). D'ailleurs, le nom de Noé, construit sur la racine *menou'ha* (repos), nous renseigne sur l'essence de ce personnage.

Le prophète Samuel, qui, toute sa vie, se déplaça de ville en ville afin de diffuser la sainte Torah (Nombres Rabba 18, 10), est considéré par les Ecrits comme un juste, alors que ses enfants, qui prirent sa succession à la tête du peuple, n'ont pas mérité ce titre, du fait qu'ils ne suivirent pas la même voie que leur père (Samuel I 8, 3), s'épargnant l'effort de se déplacer d'une ville à l'autre (Chabbat, 56a). Ce comportement laissait entendre au peuple le message suivant : « Quiconque désire consulter le Rav, qu'il se donne la peine de se déplacer ! » Nous en déduisons un enseignement : celui qui désire étudier la Torah et l'enseigner tout en menant une vie tranquille et sereine ne pourra pas procurer de réelle satisfaction à l'Eternel, qui attend que l'homme peine à la tâche toute sa vie durant. Par conséquent, seule cette voie lui permettra d'accéder à la perfection.

A l'opposé, il existe une seconde façon de servir le Très-Haut : c'est celle que nous devons emprunter et qui nous a été tracée par notre patriarche Abraham, au sujet duquel il est dit : « Va pour toi » (Genèse 12, 1). Ce verset laisse entendre que celui qui fut le père de notre nation avançait constamment, parcourant le pays d'un bout à l'autre dans le but de diffuser la lumière céleste dans le monde. C'est là que réside la différence de base entre Abraham et Noé, différence qui explique qu'Abraham eut le mérite de parvenir à de hauts et nobles sommets, alors que Noé finit par déchoir pour devenir un « homme de la terre ».

Je rapporterais ici l'anecdote suivante. Il arriva une fois qu'au courant de la même semaine, deux malades, souffrant de la même maladie et âgés du même âge, viennent me consulter – leurs noms

étaient d'ailleurs presque similaires. Je donnai à tous deux le même conseil : se renforcer dans l'application de la Torah et des *mitsvot*, car seule la Torah protège l'homme et peut le sauver de la rigueur divine, constituant un mérite au jour du jugement. Un des deux malades accepta mes propos sans la moindre opposition et s'engagea à essayer, de son mieux, de tenir ces engagements, alors que l'autre tenta de s'esquiver, avançant toutes sortes d'arguments et de prétextes. Plus tard, il s'avéra que le premier malade avait complètement guéri – sans que ne subsiste la moindre trace de sa maladie – alors que le second avait rendu l'âme.

Nous pouvons tirer leçon de cette anecdote. Lorsque le Saint béni soit-Il constate un effort de la part de l'homme, Il lui octroie Son aide. Par contre, quand l'homme recherche la tranquillité et refuse de fournir le moindre effort, le Saint béni soit-Il, Lui aussi, se comporte de la sorte, le privant de Son secours.

La vie de l'homme peut être comparée à l'ascension d'une montagne : si on s'arrête de monter, on est précipité dans une chute libre, car le versant escarpé empêche de rester au même endroit. D'ailleurs, le fait que la Torah ait été donnée au peuple juif sur une montagne contient un message symbolique. Les enfants d'Israël ont vu notre maître Moïse, alors âgé de quatre-vingts ans, escalader la montagne à plusieurs reprises, puis la redescendre pour les rejoindre, et ceci malgré la difficulté que ces exercices physiques représentaient pour un vieillard. Or, ces efforts étaient porteurs d'un message pour le peuple : Moïse souhaitait en effet lui faire ressentir que la Torah ne peut s'acquérir que par un travail personnel acharné.

Une fois, la mère du Gaon de Vilna, de mémoire bénie, se noya dans un fleuve. Dans Sa grande Miséricorde, l'Eternel la fit bénéficier d'un miracle et l'épargna. Rav 'Haïm de Volozin, que son mérite nous protège, avait pris l'habitude de se rendre chaque année au

bord de ce fleuve pour y prononcer avec ferveur la bénédiction : « Béni soit Celui qui m'a fait un miracle à cet endroit-là ! » On demanda à ce juste : « Est-ce donc toi qui as bénéficié de ce miracle ? N'a-t-il pas été fait en faveur de la mère du Gaon ? », Et de répondre : « Si la mère du Gaon s'était noyée, elle n'aurait pas pu donner naissance au Gaon, et si le Gaon n'était pas venu au monde, je n'aurais pas pu devenir ce que je suis aujourd'hui ; d'où l'obligation qui m'incombe de prononcer cette bénédiction. » Nous pouvons en retirer un enseignement : Rav 'Haïm de Volozin cherchait à s'élever, au point qu'il est parvenu à ressentir la nécessité de remercier le Tout-Puissant pour avoir sauvé la vie à la mère du Gaon ; c'est ce comportement qui lui a valu le mérite d'apprendre la Torah de la sainte bouche du Gaon, et de parvenir à de tels sommets.

Il est écrit : « Noé, homme de la terre, commença par planter une vigne » (Genèse 9, 20). Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Genèse Rabba 36, 4) que le même jour où Noé planta cette vigne, il but de son vin. Le Maharil Diskin, de mémoire bénie, pose la question suivante : les raisins n'étaient-ils pas soumis à la loi de *orla* ? Il répond que Noé a planté cette vigne dans l'intérêt public, et selon une opinion, celui qui plante un arbre dans l'intérêt public est exempt de la loi de *orla* (Orla, chap.1, 2). Le « Even Israël » objecte : comment expliquer que Noé ait planté une vigne pour le public, alors qu'à cette époque, il était un des seuls êtres humains dans le monde ? Il propose alors une autre démarche : Noé a constaté que Dieu lui avait fait un miracle, puisque, contrairement aux lois de la nature, la vigne avait immédiatement poussé ; aussi, a-t-il pensé que la loi de *orla* ne s'y appliquait pas.

Si Noé avait réellement eu l'intention de planter cette vigne pour les générations à venir, pourquoi le surnomme-t-on « homme de la terre », expression plutôt péjorative ? Nous pouvons répondre que

Noé aurait dû penser que la loi de *orla* s'applique même à une plantation faite pour le public. Il est aussi possible d'ajouter que le terme *yayin* (vin), ayant pour valeur numérique soixante-dix, contient une allusion aux soixante-dix manières par lesquelles la Torah peut être interprétée, comme le souligne le Midrach lorsqu'il affirme (Nombres Rabba 13, 15) qu'il existe « soixante-dix facettes à la Torah ». Dans ce cas, l'accusation implicite faite à Noé est la suivante : si déjà il avait pris l'initiative de planter quelque chose dans le monde dévasté d'après le déluge, il aurait dû construire un édifice en l'honneur de la Torah – *Yechiva*, maison d'étude, synagogue, ou autre. Tel est le sens de l'explication de Rachi sur le terme *vaya'hel* : « Noé s'est profané (*'houlin*) lui-même. Il aurait dû commencer par planter autre chose. » Ceci met une fois de plus en évidence la différence entre Noé et Abraham. En effet, Abraham, quant à lui, a planté une auberge (Genèse 21, 33), *échel*, initiales des termes *akhila* (nourriture), *chetia* (boisson), et *lina* (lieu de repos). De cette manière, Abraham rapprochait le cœur de ses hôtes de leur Père céleste, alors que Noé n'a planté la vigne que dans son propre intérêt.

Il est écrit : « Noé érigea un autel à l'Eternel ; il prit de toutes les bêtes pures, de tous les oiseaux purs, et les offrit en holocauste sur l'autel. L'Eternel aspira la délectable odeur, et Il dit en Lui-même : "Désormais, Je ne maudirai plus la terre à cause de l'homme." » (Genèse 8, 20-21) Lorsque le Saint béni soit-Il constate que l'homme accomplit une *mitsva* de façon désintéressée, Il en éprouve une satisfaction intense, et déverse alors Son abondance sur le monde (cf. explication du Or Ha'haïm à ce sujet). Le mot *vayiven* – littéralement : il érigea – peut aussi signifier : il comprit. Noé comprit que le déluge avait détruit le monde parce que tous les hommes imputaient leurs réalisations à leur force personnelle ; pour cette

raison, ils ont usé de leur pouvoir en essayant de dominer leur prochain et de voler ses biens. Noé en déduisit la nécessité de construire, suite à cela, un autel à l'Eternel, afin de Lui exprimer humblement notre soumission en démontrant que tout Lui appartient. Cette construction procura une grande satisfaction au Créateur. Nos Sages, de mémoire bénie, ajoutent que si, suite à cette prise de conscience, Noé avait construit une *Yechiva*, ou tout autre édifice public visant à glorifier le Nom divin, alors, la satisfaction qu'en aurait eue Dieu aurait été incommensurable.

La Guemara (Berakhot, 20a) soulève la question suivante : pourquoi les Sages des générations antérieures ont-ils mérité des miracles, alors que ceux des générations suivantes n'en ont point mérités ? Et de répondre : seuls les premiers firent preuve d'un dévouement total pour le Saint béni soit-Il, aussi, furent-ils constamment l'objet de miracles ; quant aux seconds, dont le service divin n'était pas aussi sublime, ils n'eurent donc pas droit à ce traitement de faveur accordé à leurs ancêtres. De même, Dieu accomplit des miracles en faveur de notre patriarche Abraham, qui se dévoua pleinement pour Lui, miracles qui lui permirent de s'élever encore davantage dans son service divin. Par contre, Noé, qui avançait paisiblement, ne mérita pas de manifestations divines, qui auraient pu le porter à des sommets extrêmement élevés dans la crainte de Dieu ; aussi, finit-il par être surnommé, dans la Torah, « homme de la terre ».

Ainsi donc, la différence de base existant entre le niveau d'Abraham, Père de notre nation, et celui de Noé, « homme de la terre », réside dans leur façon respective d'envisager le service divin. La tranquillité ne mène l'homme à rien ; au contraire, elle ne le fait que régresser. A l'inverse, les efforts et l'application investis en l'honneur du Saint béni soit-Il font progresser l'homme, pour l'élever à de nobles sommets.

Résumé

- Au début de notre section, Noé est surnommé « homme juste et intègre », alors qu'à la fin, il est désigné par l'expression « homme de la terre » ; comment expliquer ce glissement ? En outre, on ne trouve pas de tels éloges au sujet d'Abraham, qui, pourtant, mérita de devenir le Père de notre nation – ce qui ne fut pas le cas de Noé.

- Le roi David dit à son fils Salomon : « Prends courage et deviens un homme ! » Le terme « homme » désigne celui qui travaille et s'efforce toute sa vie de s'élever dans la Torah et la crainte de Dieu.

- La différence entre Noé et Abraham est la suivante. Noé aspirait à une vie sereine, qui ne lui demanderait pas de fournir d'effort permanent ; résultat : il déchut de son haut niveau. Car celui qui interrompt son ascension alors qu'il se trouve sur une montagne, finit par en retomber. A l'inverse, Abraham progressait perpétuellement, comme le sous-entend l'expression « Va, pour toi », et c'est cette qualité de constance dans les efforts qui lui donna le mérite de devenir le Père de notre nation.

- Lorsque notre patriarche Jacob voulut demeurer en paix, les tourments liés à Joseph survinrent immédiatement. Car les justes n'ont pas droit à une vie sereine dans ce monde, leur rôle consistant à fournir de constants efforts.

- Nos Sages, de mémoire bénie, affirment que le jour où Noé a planté une vigne, il a bu de son vin. Le Maharil Diskin demande : « Cette vigne avait pourtant le statut de *orla* ! » Il répond qu'une plantation faite pour le public n'est pas sujette à la loi de *orla*. Le « Even Israël » objecte qu'à cette époque – après le déluge –, il n'y avait pas beaucoup d'êtres humains sur terre, et c'est pourquoi la vigne plantée par Noé avait le statut de *orla*. Il explique alors que Noé, constatant que sa vigne avait miraculeusement poussé en un jour, défiant ainsi les lois de la nature, en a déduit qu'elle n'était pas sujette à la loi de *orla*.

♦ La Guemara soulève la question suivante : pourquoi les générations antérieures ont-elles mérité des miracles, et non les suivantes ? Elle répond que seules les premières ont su se dévouer pleinement au service de l'Eternel et à Sa Torah. D'où le principe de base qui résulte de notre étude : seul un perpétuel désir de s'élever, au prix d'un don de soi, peut garantir une réelle élévation et donner droit à des miracles.

La faute de la génération du déluge et l'importance de préserver la sainteté

« La terre s'était corrompue devant Dieu, et elle s'était remplie de violence. »

(Genèse 6, 11)

La déliquescence de la génération du déluge a été établie comme étant la cause du déluge, envoyé par l'Eternel sur la terre. Et la Guemara (Avoda Zara, 23b) de commenter : « Rabbi Yichmaël explique : le mot "corruption" fait toujours référence aux unions illicites et à l'idolâtrie. Aux unions illicites, comme il est dit : "car toute chair avait corrompu ses voies sur la terre" ; à l'idolâtrie, comme il est dit : "de peur que vous vous corrompiez et construisiez des idoles." »

Nous en déduisons que la transgression relative aux unions prohibées est à l'origine d'une détérioration du monde, comme le souligne le verset : « La terre s'était corrompue devant Dieu ». En effet, cette transgression porte atteinte au Nom *Ya*, un des Noms divins, par lequel les mondes ont été créés (Mena'hot, 29b), comme

il est écrit : « Car avec *Ya*, l'Eternel a créé les mondes » (Isaïe 26, 4). Par conséquent, lorsqu'on porte atteinte à ce Nom, on porte aussi atteinte à l'univers entier. Tel est le sens de l'expression : « devant Dieu », à savoir que cette génération a porté atteinte au Nom *Ya*.

Dans la suite de notre section, il est écrit : « Le septième mois, le dix-septième jour du mois, l'arche s'arrêta sur les monts Ararat. » (Genèse 8, 4) Pourquoi la Torah a-t-elle jugé nécessaire de préciser le nom de la montagne sur laquelle l'arche s'est arrêtée ? Comme nous le savons, chaque mot de la Torah vient nous enseigner une leçon, ou nous apporter un conseil ; aussi, quel enseignement peut-on tirer de cette précision ?

Il est intéressant de noter que le nom Ararat a la même valeur numérique que le terme *kadoch* (saint), notion s'opposant directement à celle de l'impureté propre aux unions illicites, conformément au verset : « Soyez saints ! Car Je suis saint, Moi, l'Eternel votre Dieu » (Lévitique 19, 2), que Rachi interprète dans le sens suivant : « Eloignez-vous de la débauche ». Autrement dit, Dieu a envoyé le déluge car les hommes avaient porté atteinte à Sa sainteté et à Son Nom en péchant dans le domaine des unions illicites. Suite au déluge, le monde s'est retrouvé purifié des mécréants, ne laissant comme survivants que les justes, Noé et sa famille. Ainsi donc, le monde a été purifié à « Ararat », c'est-à-dire qu'il a retrouvé sa sainteté. Simultanément, le Nom divin, auquel la génération du déluge avait porté atteinte, a été restauré.

En s'appuyant sur cette idée, le Keli Yakar explique pourquoi la Torah a jugé nécessaire de détailler les mesures de l'arche. En effet, il est écrit : « Et voici comment tu la feras : trois cents coudées seront la longueur de l'arche ; cinquante coudées sa largeur, et trente coudées sa hauteur. » (Genèse 6, 15) Si la Torah a rapporté ces mesures, quelle leçon doit-on en tirer ?

Le Keli Yakar explique, comme nous l'avons mentionné précédemment, que la génération du déluge a fauté dans le domaine des unions prohibées, portant ainsi atteinte au Nom *Ya*. Le détail des mesures de l'arche est une allusion à cet enseignement. La longueur de l'arche était de trois cents coudées et sa largeur de cinquante, ce qui fait une superficie de quinze mille coudées. On retrouve donc le chiffre quinze dans chaque espace de mille coudées de superficie. La hauteur de l'arche était de trente coudées, aussi chacun des trois étages était-il haut de dix coudées. La superficie de l'arche étant de quinze mille coudées, la contenance d'un étage haut de dix coudées était par conséquent de cent cinquante mille coudées. Nous obtenons donc le chiffre cent cinquante, qui est également un multiple de quinze (dix fois quinze). Le nombre quinze, qui revient comme un fil rouge dans les mesures de l'arche, fait allusion au Nom *Ya*, de valeur numérique quinze, et nous enseigne que l'arche avait pour but de restaurer ce Nom divin, auquel la génération du déluge avait porté atteinte.

Selon cette même idée, le Keli Yakar explique la durée du déluge : « La crue des eaux sur la terre dura cent cinquante jours » (Genèse 7, 24), où l'on retrouve une fois de plus le nombre quinze. La hauteur des eaux fait, elle aussi, apparaître le nombre quinze : « De quinze coudées plus haut, les eaux s'étaient élevées ; et les montagnes avaient disparu. » (ibid. 7, 20) Autrement dit, le déluge constituait une punition pour les hommes de la génération du déluge, qui avaient porté atteinte au Nom *Ya*, dont la valeur numérique est quinze.

Nous pouvons ajouter que le mot *téva* (arche) lui-même fait allusion au Nom *Ya*, que l'on retrouve dans ses deuxième et quatrième lettres – respectivement, *Youd*, et *Hé*. Cela nous enseigne, à nouveau, que l'arche venait réparer l'atteinte portée au Nom divin, en même temps que la corruption de la terre.

Résumé

- Rachi explique que la génération du déluge a fauté dans le domaine des unions illicites. Cette transgression revient à une atteinte portée au Nom *Ya*, et tel est le sens du verset : « la terre s'était corrompue devant Dieu ».
- Pourquoi la Torah a-t-elle précisé que l'arche s'est arrêtée aux monts Ararat ? Ce nom a la même valeur numérique que le mot *kadoch* (saint). Or, comme le souligne Rachi (section Kedochim), la sainteté est une barrière à la débauche ; aussi, la Torah nous enseigne-t-elle, sur le mode allusif, que l'arche venait réparer cette transgression et restaurer la sainteté dans le monde.
- Le Keli Yakar propose une interprétation de la précision avec laquelle la Torah détaille les mesures de l'arche – trois cents coudées de long, et cinquante de large, donc quinze mille de superficie : le nombre quinze, valeur numérique de *Ya*, est une allusion à ce Nom de l'Eternel, auquel la génération du déluge a porté atteinte.
- De même, la hauteur de l'arche était de trente coudées. Chaque étage était donc haut de dix coudées, et son volume équivalait à cent cinquante mille coudées. Nous retrouvons à nouveau le nombre quinze (dix fois quinze font cent cinquante), allusion au Nom *Ya*.
- Pour cette même raison, la Torah précise la durée du déluge – cent cinquante jours – ainsi que la hauteur des eaux – quinze coudées.
- Enfin, le mot *téva* (arche), dont les seconde et quatrième lettres forment le mot *Ya*, est également une allusion à ce Nom divin, que l'arche est venue réhabiliter.

La faute de la génération du déluge, en regard de la vertu des

« Dieu considéra que la terre était corrompue, toute créature ayant perverti sa voie sur la terre. »

(Genèse 6, 12)

Le terme *darko* (littéralement : sa voie) peut être décomposé en *dar*, signifiant résider, et *ko*, de valeur numérique équivalente au Nom divin (vingt-six) ; ainsi, sur le mode allusif, nous pouvons expliquer que Dieu réside au sein de tout homme. Tel est le sens de cet enseignement de la Guemara : « Trois associés participent à la création de l'homme : le Saint béni soit-Il, son père, et sa mère » (Nida, 31a). Le devoir de l'homme consiste à préserver la sainteté et la pureté de son étincelle divine. En fautant dans le domaine des unions illicites, les hommes de la génération du déluge ont porté atteinte à cette partie divine qui les animait, empêchant ainsi l'Eternel de résider en eux. Par conséquent, Dieu a décrété le déluge, car « toute créature avait perverti sa voie », c'est-à-dire son étincelle divine.

Quant à Noé, il est décrit par la Torah comme étant un « homme juste et intègre » (Genèse 6, 9). Le qualificatif « juste » nous enseigne que Noé a préservé sa sainteté et sa pureté et n'est pas tombé dans la débauche, contrairement à ses contemporains – Joseph a également été qualifié de « juste » pour avoir repoussé les avances de la femme de Putiphar. Pour cette raison, Noé fut épargné du déluge. Il est aussi nommé *ich* (homme) : ce terme, qui contient la lettre *Youd* du Nom divin, nous enseigne que Noé s'est sanctifié et

a préservé sa partie divine, permettant ainsi au Saint béni soit-Il de résider en lui.

Tentons d'approfondir la faute de la génération du déluge. Il est rapporté, dans les Ecrits Saints, que « le jardin d'Eden est le lieu où se réalise l'unité, tandis que le monde à venir correspond à une situation dans laquelle la vie se poursuit de façon continue et ininterrompue – c'est pour cela qu'il est appelé "monde à venir", le premier terme de cette expression se référant à sa nature de source de vie, et son second au caractère éternel de celle-ci. » L'homme qui, par le biais de son étincelle divine, est lié au Saint béni soit-Il, est donc aussi lié au monde à venir, duquel il reçoit la vie. Le terme *haba* (à venir), de valeur numérique huit, fait allusion au huitième monde, auquel l'homme se rattache et duquel il reçoit sa vitalité, grâce à la partie divine qui l'anime. Les hommes de la génération du déluge, qui ont corrompu leur voie, ont porté atteinte à leur âme et coupé le lien les unissant au huitième monde ; ils se sont détachés de leur source de vie, d'où la sentence du déluge, décrétée à leur encontre. A l'inverse, l'homme qui préserve sa sainteté, attire sur lui la vitalité du monde à venir, et se hisse déjà dans ce monde-ci à un niveau de vie équivalent à celui du monde à venir.

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment que certains justes parvenaient à préserver leur sainteté et leur pureté au point de ressentir en eux la Présence divine. Le Midrach (Yalkout Chimoni, Genèse 161) rapporte l'anecdote suivante, au sujet de Rabbi Matia ben 'Harach. Ce juste n'avait jamais regardé une femme de sa vie. Un jour, le Satan demanda au Saint béni soit-Il la permission de le mettre à l'épreuve. Il se présenta à lui sous l'apparence d'une femme d'une rare beauté. Rabbi Matia détourna son regard vers la gauche. Le Satan, refusant de lâcher la prise, se plaça alors à sa gauche. Craignant de se laisser séduire par son mauvais penchant, le juste appela son disciple et lui demanda de lui apporter deux clous pour

se crever les yeux ; de cette façon, il éviterait de contempler tout spectacle interdit. Il parvint à se comporter de la sorte du fait qu'il ressentait en lui la Présence divine et avait préservé sa sainteté et sa pureté.

De même, la Guemara (Sanhédrin, 19a) rapporte l'histoire de Palti ben Layich qui n'a pas eu de relation avec sa femme Michal, ne parvenant à déterminer si elle lui était permise ou non. En effet, David ayant tué Goliath, il pensait que Michal lui était peut-être déjà destinée. Pour s'assurer qu'ils n'aient pas de relation, Palti ben Layich plaça une épée entre sa femme et lui, déclarant que celui qui s'en approcherait mourrait par le glaive. Au sujet de Noé, il est rapporté qu'il n'a pas eu de relation avec sa femme pendant toute la période où il se trouvait dans l'arche, contrairement à 'Ham, qui, n'ayant pas su préserver sa sainteté, donna naissance à Canaan, qui fut un mécréant (Sanhédrin, 108b).

Au sujet de Booz, le Midrach (Lévitique Rabba 23, 11) rapporte les faits suivants. Après avoir glané des épis dans le champ de Booz, Ruth désira lui parler de leur proximité familiale. Elle vint donc auprès de lui, pendant la nuit, et resta à ses côtés jusqu'au matin. Booz jura alors au Nom de Dieu que, même si Ruth dormirait toute la nuit sur son lit, il n'aurait pas de relation avec elle. Pour s'assurer qu'il tiendrait son serment, il jura qu'il ne s'approcherait pas d'elle avant qu'il ne l'épouse. Pourtant, comment a-t-il pu se permettre de rester seul avec elle pendant toute la nuit, alors qu'il se heurtait là à l'interdiction de *Yi'houd*[10] ?

Booz, qui était prophète, a vu par l'Esprit Saint qu'il donnerait naissance à la royauté de David et du Messie ; aussi, a-t-il craint que les forces de l'impureté tentent d'investir les âmes de ses

---

10. Interdiction à l'homme de s'isoler avec une femme.

descendants pour les corrompre. Pour cette raison, il est resté seul avec Ruth afin d'induire le Satan en erreur, lui faisant croire qu'ayant transgressé l'interdiction de *Yi'houd*, il ne pourrait pas donner naissance à l'ancêtre du Rédempteur ; de cette manière, le Satan n'influencerait pas les âmes de ses descendants. Il est évident que Booz a agi de façon désintéressée, et le serment qu'il a prononcé lui a donné le mérite de bénéficier de l'aide divine, lui permettant de ne pas s'approcher de Ruth toute la nuit.

Nous pouvons aussi expliquer qu'au départ, lorsque Booz s'est rendu compte qu'une femme se trouvait à ses pieds, il a cru qu'il s'agissait d'un démon ou d'un esprit malfaisant (Ruth Rabba, 6, 1). Quand il a ensuite compris que c'était bien une femme, et qu'elle était de sa famille, il a craint que tant qu'il ne lui dirait pas de repartir chez elle pour ne revenir que le lendemain, Ruth continuerait à discuter avec lui, et que, par politesse, il serait contraint de lui répondre ; puis, à force de discuter, qui sait où mèneraient ces propos, comme il est dit : « Face aux pulsions sexuelles, qui peut se porter garant ? » Pour cette raison, il s'est empressé de jurer au Nom de Dieu de ne pas toucher à Ruth, afin de pouvoir continuer à lui parler sans craindre de se laisser séduire par son mauvais penchant ; ayant juré, il lui dit même qu'elle pouvait rester dormir à ses pieds.

Il en ressort l'importance de s'attacher à la sainteté : lorsque l'homme fait de son corps un lieu de résidence pour son Créateur, l'Eternel, qui réside en lui, l'aide à préserver la sainteté de sa voie.

Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent (Mena'hot, 29b) que lorsque Moïse monta sur le mont Sinaï pour recevoir la Torah, le Saint béni soit-Il lui montra toutes les générations futures. Parmi elles, il vit Rabbi Akiba, qui ferait des "couronnes" aux lettres de la Torah et finirait par mourir en sanctifiant le Nom divin. Sur ces entrefaites, Moïse dit à Dieu : « Si un juste comme Rabbi Akiba va

venir au monde, transmets donc la Torah par son intermédiaire ! » Et de répondre : « Tais-toi ! C'est ainsi que J'ai l'intention de donner la Torah. » Que signifie donc cette réponse du Tout-Puissant ?

Le sens de cette réplique semble être le suivant. Le Saint béni soit-Il désirait laisser entendre à Moïse : « Le niveau atteint par Rabbi Akiba ne résulte que de l'étude de la Torah que Je vais donner par ton intermédiaire ; Je ne peux donc envisager de donner la Torah par l'intermédiaire de ce juste, car toute sa piété n'est que le fruit de ce que tu vas toi-même transmettre. »

Cette explication de nos Sages, de mémoire bénie, peut être mise en parallèle avec celle qu'ils donnent sur la réplique de Rabbi Akiba à ses disciples (Ketouvot, 63a), lorsqu'il revint chez lui, accompagné de ces derniers, au nombre de vingt-quatre mille. Sa femme, Rachel, fille de Kalba Savoua, se jeta alors à ses genoux, tant elle était heureuse d'avoir le mérite d'être son épouse. Quand ses élèves voulurent la repousser, Rabbi Akiba leur répondit : « Laissez-la donc ! Ma Torah comme la vôtre lui appartient ! » D'où Rabbi Akiba a-t-il appris cette formule ? Du Saint béni soit-Il, qui avait dit à Moïse que toute la Torah acquise par Rabbi Akiba provenait de lui ; dans le même sens, Rabbi Akiba dit à ses disciples que toute la Torah qu'il avait acquise était due au mérite de sa femme, qui avait accepté de le laisser partir pour l'étudier. Rachel, grâce à son exceptionnelle pudeur – « Toute resplendissante est la fille du roi dans son intérieur » (Psaumes 45, 14) – mérita de devenir l'épouse de Rabbi Akiba, étincelle de Moïse, qui forma de grands disciples, comme Rabbi Meïr.

Ces enseignements de nos Sages mettent en valeur la vertu de l'homme qui lutte pour préserver sa sainteté. Il incombe à chacun d'entre nous de veiller à conserver intacte son étincelle divine et de ressentir que le Saint béni soit-Il réside en lui, comme le souligne le verset : « De ma chair, je verrai Dieu » (Job 19, 26). Le traité Mena'hot

(44a) rapporte l'anecdote d'un homme qui était sur le point de fauter avec une femme, quand ses *tsitsit*[11] lui frappèrent le visage, ce qui le fit revenir sur sa décision. Le talith[12] l'a sauvé du péché, car les *tsitsit* qui le composent sont comparables à une lumière qui entoure l'homme (« Chaar Hakavanot », Tsitsit, 4), de sorte que celui qui le porte ressent en lui la Présence divine, qui le préserve des pièges du mauvais penchant.

A propos de la *mitsva* des *tsitsit*, il est dit : « Vous le regarderez et vous vous souviendrez de tous Mes commandements » (Nombres 15, 39), et le verset poursuit : « et vous ne vous égarerez pas à la suite de votre cœur et de vos yeux ». Autrement dit, par l'intermédiaire de ses yeux, l'homme a le pouvoir de se sanctifier et de se souvenir des commandements ; cependant, il a également la possibilité de se corrompre par la contemplation de spectacles interdits. Les moralistes comparent les yeux à un radar qui essaie de repérer la localisation des avions ennemis, afin de savoir où les combattre. De même, lorsque les yeux voient un spectacle interdit, le cœur désire fauter. Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Talmud de Jérusalem, Berakhot 9, 1) que les yeux sont les entremetteurs du péché : comparables à un courtier qui sert d'intermédiaire entre le vendeur et l'acheteur, les yeux mènent l'homme au péché en lui offrant un spectacle interdit. Par conséquent, le devoir de l'homme consiste à préserver ses yeux et à se sanctifier ; il sera ainsi en mesure d'atteindre de hauts niveaux dans son service divin. Au lieu de fauter à cause de ses yeux, il les sanctifiera, et cette sainteté, consistant à s'éloigner des vanités, l'aidera à anéantir les puissances impures qui l'entourent, et à mériter d'être un réceptacle de la Présence divine, conformément au

---

11. Franges qu'un homme a l'obligation de porter aux quatre coins de son vêtement.
12. Châle de prière ou vêtement garni de franges à ses quatre coins.

verset : « Ils Me construiront un sanctuaire pour que Je réside au milieu d'eux. » (Exode 25, 8)

Résumé

- Le Saint béni soit-Il réside à l'intérieur de tout homme. Les hommes de la génération du déluge ont gravement fauté en abîmant cette partie divine qu'ils avaient en eux. Le verset fait allusion à cette idée en disant : « car toute chair avait corrompu ses voies (*darko*) », le mot *darko* pouvant être décomposé en *dar*, signifiant résider, et *ko*, de même valeur numérique que le Nom divin.

- En outre, la vitalité de l'homme lui provient du monde à venir, par l'intermédiaire de sa partie divine. Lorsque l'homme faute, il perd cette étincelle divine, et du même coup, sa vitalité. Nos Sages rapportent l'exemple de nombreux justes qui ont su préserver leur sainteté, comme Rabbi Matia ben 'Harach qui a crevé ses yeux pour ne pas fauter, ou Palti ben Layich qui, dans le doute, a placé un glaive entre lui et sa femme Michal.

- La Guemara rapporte l'histoire de Booz qui s'est juré de ne pas avoir de commerce avec Ruth. Pourtant, il s'est permis de s'isoler avec elle ! Il a agi ainsi afin d'induire le Satan en erreur : en le voyant transgresser cet interdit, il ne penserait pas que Booz pourrait donner naissance au Roi d'Israël, et ne chercherait pas à influencer ses descendants.

- Moïse dit au Saint béni soit-Il de donner la Torah par l'intermédiaire de Rabbi Akiba ; Dieu refusa en répondant : « C'est ainsi que J'ai prévu de faire. » Cette réponse signifie que le niveau atteint par Rabbi Akiba ne provenait que de la Torah enseignée par Moïse, et qu'il n'était donc pas envisageable de la donner par son intermédiaire. Tel est aussi le sens de la réplique donnée par Rabbi Akiba à ses vingt-quatre mille disciples, lorsque ceux-ci voulurent repousser sa femme Rachel, tombée à genoux devant lui : « Laissez-la donc ! Ma

Torah comme la vôtre sont la sienne ! » Rabbi Akiba a appris ce principe de la réponse donnée par l'Eternel à Moïse.

- La Guemara rapporte l'histoire d'un homme qui était sur le point de fauter et qui s'est ressaisi à la vue de ses *tsitsit*. Celui qui préserve ses yeux de l'impureté a le pouvoir de se sanctifier, comme il est dit : « Vous le verrez, et vous vous souviendrez de tous Mes commandements ». A l'inverse, l'homme peut aussi se corrompre à cause de ses yeux, comme il est dit : « Vous ne vous égarerez pas à la suite de votre cœur et de vos yeux ».
- Lorsque l'homme voit, son cœur l'incite à fauter. Or, de même qu'un radar détecte les avions ennemis afin de les combattre, ainsi nous incombe-t-il d'utiliser nos yeux à bon escient, en les préservant des spectacles interdits. De cette manière, nous nous sanctifierons.

La *Yechiva*, lieu propre à l'élévation

« L'Eternel dit à Noé : "Entre, toi et toute ta famille, dans l'arche ; car c'est toi que J'ai reconnu juste parmi cette génération (...)" »

(Genèse 7, 1)

Les moralistes affirment que le lieu le plus apte à nous protéger spirituellement des dangers extérieurs est la *Yechiva*, comparable à l'arche de Noé, qui sauva ce dernier ainsi que sa famille du déluge. Nous pouvons ajouter une idée supplémentaire : bien que l'arche ait protégé Noé du déluge, il était confronté à d'autres dangers, à savoir aux bêtes sauvages, qui faillirent le tuer quand il leur apporta une fois leur nourriture en retard (Midrach Tan'houma, chap. 9). De même, il semble que la *Yechiva* protège, de façon générale, ses

étudiants des dangers extérieurs. Cependant, un étudiant qui ignore pourquoi il se trouve dans ce lieu d'étude et étudie la Torah avec un sentiment de contrainte et sans enthousiasme, est exposé à de grands dangers, car non seulement il ne peut pas progresser, mais il risque en plus de déchoir. En effet, la *Yechiva* est incompatible avec l'immobilisme : elle impose une élévation vers le haut, au risque de connaître une chute libre, à Dieu ne plaise. Un étudiant qui ne met pas à profit son séjour à la *Yechiva* peut être comparé, toutes proportions gardées, à une bête sauvage qui sème la destruction autour d'elle, car en se privant d'étudier la Torah comme il se doit, il cause non seulement des dommages à lui-même, mais représente également un danger pour les autres étudiants.

Lorsque, suite à une période de congés, l'étudiant retourne à la *Yechiva*, il lui est très difficile de se couper à nouveau des vanités de ce monde, auxquelles il s'était réhabitué lors de son séjour à son domicile – plats raffinés, distractions en tous genres, parfois même en dehors des quatre coudées de la *halakha* – et de se replonger dans les livres d'étude, qu'il a quelque peu perdu l'habitude de consulter. Aussi, un long séjour à la maison rend difficile à l'étudiant le retour à la *Yechiva*, et lui demande de grands efforts. Personnellement, je me souviens qu'à l'âge de dix ans, mes parents m'ont envoyé en France pour étudier dans une *Yechiva*. Pendant sept années entières, je n'ai ensuite pas revu ma famille. Après cette longue séparation, je suis enfin retourné au Maroc pour la revoir. Puis, quand il fut à nouveau temps pour moi de retourner à la *Yechiva*, en France, ce redémarrage fut très éprouvant, au point que j'envisageai d'abandonner ce lieu d'étude pour regagner le foyer paternel, tout ceci parce que je m'étais réhabitué à un mode de vie facile et aux gâteries de la maison.

Heureusement, mon maître, le juste Rav 'Haïm Chemouel Lopian, de mémoire bénie, sut toucher ma fibre sensible et me convaincre

de rester à la *Yechiva*. En outre, à cette période, nous venions de commencer l'étude d'un sujet qui éveilla fortement mon intérêt, ce qui facilita mon retour à la *Yechiva*. Sans le soutien de mon maître et l'intérêt que je portais à cette *souguia*[13], qui sait ce que je serais devenu aujourd'hui ?

Un jour, je fis la connaissance d'un homme converti, à qui je souhaitai apporter mon soutien – il négligeait la Torah et les *mitsvot*. Cet homme, venu habiter en France, prit une fois l'initiative de participer à l'office du deuxième jour de fêtes, dans ma synagogue, à l'occasion de *Sim'hat Torah*[14]. Je me réjouis de le voir et lui tendis le rouleau de la Torah. A mon étonnement, il ne repoussa pas mon offre et, plein d'enthousiasme, se mit à danser et sautiller avec ce rouleau. A la vue de ce spectacle, je lui dis que l'essentiel n'est pas de danser avec la Torah, mais d'appliquer ce qui y est écrit. Aussi, je soufflai dans ses oreilles l'importance d'observer le Chabbat, en abandonnant tout travail en ce jour saint. La fête passée, cet homme rejoignit son foyer en France, et je ne le vis pas pendant une longue période. Un jour, il vint me voir à Jérusalem, précisément à l'endroit où je m'étais efforcé de le convaincre de respecter le Chabbat, et, à ma grande joie, m'annonça qu'il avait suivi mes conseils et s'était engagé à l'observer de façon scrupuleuse.

Cette histoire s'est conclue sur une note émouvante et joyeuse, mais il existe de nombreux cas où l'homme refuse de reconnaître ses erreurs et reste sur ses positions, sans essayer de corriger ses

---

13. Littéralement : cheminement de la discussion. Passage talmudique sur un sujet donné.

14. Littéralement : la fête de la Torah. Dernier jour des fêtes du mois de Tichri, lors duquel nous célébrons la Torah, dont nous venons de terminer la lecture de l'ensemble des sections hebdomadaires de l'année, lecture que nous reprenons aussitôt après depuis le début.

habitudes. L'étudiant en *Yechiva* se trouve confronté au même danger : soit il s'efforce de progresser dans les domaines de la Torah et de la crainte de Dieu, soit il reste sur ses positions, permettant à ses instincts bestiaux de prendre le dessus et de porter préjudice à son évolution spirituelle. Aussi, incombe-t-il à chaque étudiant d'aspirer à s'élever et à sanctifier le Nom divin.

Lorsque Noé sortit de l'arche, il chercha un moyen de s'élever et d'accomplir la volonté du Saint béni soit-Il, comme le souligne le verset : « Noé érigea un autel à l'Eternel » (Genèse 8, 20). Le terme *vayiven* (littéralement : érigea) peut également être interprété dans le sens d'une réflexion (*hitbonenout*), d'une compréhension (*havana*) : Noé, qui cherchait à procurer de la satisfaction à son Créateur, en vint à la conclusion qu'il fallait construire un autel en Son honneur. La Torah écrit ensuite : « Noé, homme de la terre, commença par planter une vigne » (Genèse 9, 20), verset que Rachi explique de la manière suivante : « Noé s'est souillé lui-même. Il aurait dû commencer par planter autre chose. » On se heurte là à une difficulté de taille : comment Noé, qualifié d'homme « juste et intègre » au début de notre section, et qui, de surcroît, dès sa sortie de l'arche, parvint à une prise de conscience de la nécessité de construire un autel pour Dieu, put-il ensuite se profaner en plantant une vigne et se saoulant de son vin ?

Proposons l'explication suivante. Noé pensait qu'il était possible de continuer à vivre en dehors de l'arche selon le même mode de vie qu'à l'intérieur de celle-ci. Or, c'était une erreur. En effet, l'arche le protégeait de tous les incidents, aussi, une fois sorti de l'arche, il aurait dû rechercher les moyens de s'assurer une nouvelle protection contre les dangers extérieurs. Le fait que Noé ait construit un autel pour l'Eternel dès sa sortie de l'arche prouve qu'il était à ce moment-là encore influencé par l'atmosphère d'élévation qui y régnait. Cependant, cet élan spirituel finit par s'estomper, et,

n'ayant pas recherché les moyens de le préserver, Noé finit vite par déchoir de plus belle au point de se souiller.

A l'opposé, Chem et Ever surent se distinguer en construisant une *Yechiva*, dans le but d'entretenir la force spirituelle acquise lors de leur séjour dans l'arche ; ceci leur permit de perpétuer cette lumière spirituelle de nombreuses années encore après la fin du déluge. Je me souviens qu'une fois, à l'époque où j'étais élève à la *Yechiva*, je prétendis prouver à mon père, que son mérite nous protège, lors d'un séjour dans le foyer parental, que je continuais à m'y comporter et à étudier comme je le faisais à mon lieu d'étude. Mon père, de mémoire bénie, me répondit alors par un sourire mystérieux, dont le sens m'échappa. Aujourd'hui, j'en comprends la signification : il voulait m'insinuer qu'il n'est pas si simple de garder les mêmes dispositions spirituelles en dehors des murs de la *Yechiva*, et qu'il me fallait donc la regagner au plus vite, avant que l'élan spirituel ne s'estompe.

Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent la discussion qui eut lieu dans les cieux entre notre maître Moïse et Noé (Deutéronome Rabba 11, 3). Noé dit à Moïse : « Je suis plus grand que toi, car le monde fut sauvé par mon mérite », et Moïse répondit : « C'est moi qui suis plus grand, car lorsque les enfants d'Israël fautèrent en construisant le veau d'or, le Saint béni soit-Il voulut détruire le monde, et je L'ai imploré pour qu'Il annule ce décret ; je suis non seulement parvenu à sauver ma vie, mais également celle des enfants d'Israël, alors que pour ta part, tu t'es sauvé seul, abandonnant le reste du monde à son triste sort. » Nous pouvons tirer de cette discussion un enseignement : il ne suffit pas à un étudiant de la *Yechiva* d'être sérieux et de progresser personnellement, mais il lui incombe parallèlement de développer un sens de responsabilité par rapport aux autres étudiants, en faisant profiter les plus faibles de ses talents, afin qu'eux aussi aient

la possibilité de s'élever dans la Torah et la crainte de Dieu. C'est sur ce point que réside la supériorité de Moïse sur Noé : la préoccupation qu'il avait pour la collectivité lui a permis de prier en sa faveur et de la sauver de la destruction, alors que Noé n'est parvenu qu'à se sauver lui-même ainsi que sa famille, condamnant ses contemporains à l'anéantissement.

Le devoir de l'homme consiste à rechercher constamment les moyens de s'élever lui-même tout en faisant également progresser autrui. Avant de décoller, l'avion roule de plus en plus vite sur la piste de décollage, puis s'envole en accélérant progressivement. De même, un étudiant de la *Yechiva* ne peut pas progresser d'un seul coup, mais seulement petit à petit. Car le service divin n'est pas une mince affaire, et demande au contraire à l'homme de nombreux efforts ; aussi, seul un travail suivi et un investissement à un long terme peuvent-ils s'avérer productifs et mener à la réussite. En outre, de même qu'un avion ne peut pas arrêter son vol de façon soudaine – au risque d'exploser avec tous ses passagers – de même, est-il impossible de marquer un arrêt brutal dans son service divin, une telle rupture faisant chuter l'homme pour le projeter dans un profond abîme.

Nos Sages, de mémoire bénie, enseignent : « Le monde est construit sur trois fondements : sur la Torah, sur le service divin, et sur la bienfaisance. » (Maximes de nos Pères 1, 2) Cette Michna peut être interprétée comme se rapportant à l'homme, microcosme du monde : seule la combinaison de ces trois éléments lui assure la possibilité d'exister. De même, un étudiant de la *Yechiva* qui n'étudie que pour lui-même et n'associe pas la bienfaisance à son étude – par exemple, en soutenant un camarade plus faible – remet en question son étude et la rend précaire. Il doit avoir à l'esprit le comportement de notre maître Moïse, qui ne pensait pas uniquement à lui-même, mais au peuple juif dans son ensemble, ce qui lui permit d'implorer l'Eternel en sa faveur et le sauver.

La Guemara affirme (Berakhot, 64a) que celui qui étudie aussitôt après la prière mérite de percevoir la Présence divine. J'ajouterais que cet homme a le mérite de "voir" le Saint béni soit-Il à travers son étude de la Torah. Il est certain que les personnes qui s'investissent dans la Torah, qui prient et étudient toute la journée à la *Yechiva*, mériteront de percevoir la Présence divine dans le monde futur. Tel est le travail continu exigé de l'homme : il ne doit pas un seul instant délaisser ses activités saintes, au risque de se laisser dominer par le profane, comme l'a été Noé, qui, n'ayant pas persévéré dans son élan d'offrande de sacrifices, finit par tomber au niveau d'« homme de la terre » et se souiller.

On peut également expliquer que Noé qui, comme son nom l'indique – *noa'h* signifiant agréable –, était agréé de l'Eternel comme des hommes, finit néanmoins par se dégrader pour la raison suivante. Il mit de nombreuses années à achever la construction de l'arche, si bien que ses contemporains finirent par s'habituer à ce spectacle, l'habitude ayant été cause d'un engourdissement spirituel. Ils se mirent même à se moquer de Noé, qui s'obstinait avec acharnement à cette construction, alors que le déluge n'était toujours pas arrivé. Noé aurait dû prendre une part plus active en allant d'un endroit à l'autre, afin de rapprocher le cœur de ses contemporains de leur Père céleste. C'est ainsi qu'Elkana agissait, en voyageant, tour à tour, vers de nouvelles villes pour inciter leurs habitants à se rendre en pèlerinage à Jérusalem (L'Ecclésiaste Rabba 5, 25). De même, le prophète Samuel ne s'installa pas à Rama, mais se déplaça au sein du peuple, pour le renforcer en Torah et en crainte de Dieu (Nombres Rabba 18, 10). Le prêtre Aaron, qui « aimait la paix et la poursuivait », allait lui aussi d'une personne à l'autre dans le but de rétablir la paix entre l'homme et son prochain. Enfin, notre maître Moïse avait l'habitude de faire des rondes au sein des enfants d'Israël, afin de leur transmettre la parole divine.

Quant à Noé, il ne fit pas d'effort pour susciter le repentir de ses

contemporains, mais se contenta de construire l'arche à un endroit localisé, pendant de nombreuses années, au point que cette construction finit par devenir l'objet des moqueries du peuple. C'est pour cette raison que nos Maîtres, de mémoire bénie, interprètent de façon péjorative le terme *vaya'hel*, dans le sens de : il s'est souillé (Genèse Rabba 36, 3). La Torah souligne ici que malgré le statut de juste qui lui est attribué avant le déluge, Noé n'a pas su influencer ses contemporains, qui le considéraient comme un homme séculier, du fait qu'il n'avait sauvé que sa famille proche, sans se soucier des autres.

Il est écrit : « Celui-ci, pareil au jeune époux sortant du dais nuptial, se fait une joie, tel un héros, de parcourir sa carrière. » (Psaumes 19, 6) J'ai entendu, à propos de ce verset, la question suivante : pourquoi ne dit-on pas : « pareil au jeune époux entrant sous le dais nuptial » ? On peut répondre que l'époux qui entre sous le dais nuptial n'est pas le même que celui qui en ressort. Lorsque l'époux y entre, il est encore un être seul, son esprit est plein de bonnes intentions et aspire à construire un édifice éternel. Lorsqu'il en ressort, il n'est plus un être à part entière, mais la "moitié" de sa conjointe ; aussi, lui souhaite-t-on que de la même façon qu'il est entré sous le dais nuptial plein de bonnes intentions, il en ressorte, accompagné de sa conjointe, avec ces mêmes dispositions : c'est en cela que réside le vrai test de la vie.

Ceci peut être mis en parallèle avec le cas de Noé : lorsqu'il est sorti de l'arche, il n'était pas dans le même état d'esprit que lorsqu'il y est entré. Tandis qu'il entra dans l'arche craintif et apeuré par le déluge, au terme de celui-ci, il n'éprouvait plus cette appréhension et déchut rapidement pour planter une vigne, s'enivrer et finalement se souiller, au point que la Torah l'a affublé du surnom : « homme de la terre ». Il aurait plutôt dû s'investir dans une construction spirituellement productive, de laquelle il se serait élevé et aurait fait profiter le monde entier.

De même, au début du *zeman*, l'étudiant de la *Yechiva* est ému et résolu à progresser en Torah et en crainte de Dieu. Cependant, il doit veiller à ce que son enthousiasme et son entrain de départ persistent jusqu'à la fin, afin que l'ampleur de l'élan spirituel acquis en ce lieu d'étude l'accompagne aussi dans les périodes de congés, lorsqu'il retrouve son foyer familial. Puisse le Saint béni soit-Il ouvrir notre cœur à sa Torah, à Son amour et à Sa crainte !

Résumé

- Les moralistes comparent les *Yechivot* contemporaines à l'arche de Noé, qui le protégeait du danger extérieur, le déluge. J'ajouterais que de la même façon que des bêtes sauvages se trouvaient dans l'arche, ainsi, toutes proportions gardées, la *Yechiva* en contient : un étudiant qui ne cherche pas à s'investir dans la Torah avec enthousiasme est comparable à un animal féroce, en cela qu'il risque de nuire à son entourage.

- Lorsque, suite à une période de congé, l'étudiant retourne à la *Yechiva*, il est confronté à une dure épreuve : ayant perdu l'habitude d'étudier la Torah de façon intensive, il lui est difficile de s'élever à nouveau. A chacun de fournir les efforts nécessaires pour mettre au mieux son potentiel à profit et s'élever.

- Au moment où Noé sortit de l'arche, il s'éleva spirituellement, comme le souligne le verset : « Noé érigea », pouvant également être interprété comme : « Noé réfléchit et comprit ». Suite à une démarche de réflexion, Noé comprit la nécessité de construire un autel en l'honneur de l'Eternel. Cependant, il ne donna pas suite à cet élan et déchut donc aussitôt, au point que le verset dit à son propos : « Noé, homme de la terre, a commencé par planter une vigne », expression interprétée par Rachi dans le sens d'une profanation personnelle.

- Contrairement à son père Noé, Chem s'éleva de façon constante, et construisit même une *Yechiva*. Aussi, eut-il l'insigne mérite de transmettre la Torah à de nombreuses générations.

- Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent une "joute" entre Moïse et Noé. Noé prétendit : « Je suis plus grand que toi, car c'est par mon mérite que le monde a été sauvé », et Moïse de répondre : « C'est moi qui suis plus grand, car, suite au péché du veau d'or, j'ai prié et sauvé non seulement ma propre personne, mais aussi les enfants d'Israël, alors qu'à ton époque, le reste de la génération a été détruit. » Ces paroles de nos Sages nous enseignent notre devoir de responsabilité par rapport à notre entourage, car l'homme ne vit pas uniquement pour lui-même. Il en est de même concernant la *Yechiva*, où tout étudiant porte une grande responsabilité par rapport à tous les autres.
- Nos Sages, de mémoire bénie, affirment : « Le monde est basé sur trois fondements : la Torah, le service divin et la bienfaisance. » Sur le mode allusif, nous pouvons dire que l'homme, microcosme du monde, ne peut survivre qu'en s'appuyant sur ces trois éléments.
- Noé se consacra à la construction de l'arche pendant de nombreuses années, mais ceci n'éveilla en rien ses contemporains, qui, au contraire, s'en moquaient, le déluge n'étant toujours pas arrivé. Il aurait dû faire l'effort de se déplacer d'un endroit à l'autre, comme l'ont fait Elkana et le prophète Samuel, dans le but d'inciter le peuple au repentir.

La période du déluge

« Car, encore sept jours, et Je ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits ; et J'effacerai de la surface du sol tous les êtres que J'ai créés. »

(Genèse 7, 4)

Le Midrach explique (Genèse Rabba 32, 5) : « Rabbi Chimon bar Yo'haï affirme : "Ils ont transgressé la Torah qui a été donnée en

quarante jours et quarante nuits, aussi ont-ils été punis pendant quarante jours et quarante nuits. Ils ont porté atteinte à leur essence et corrompu leurs corps, aussi, ai-Je détruit toute forme de vie." » Le Midrach poursuit (ibid. 32, 7) : « "Car, encore sept jours" : ceci nous enseigne que le Saint béni soit-Il a attendu la fin des sept jours du deuil de Mathusalem (Metouchéla'h), se disant que la mort du dernier juste de la génération serait susceptible d'éveiller ses contemporains au repentir. »

Un autre Midrach (ibid. 32, 8) explique le verset : « Ce jour-là, en plein jour, Noé entra » (Genèse 7, 13) de la façon suivante : « Pourquoi est-il entré dans l'arche le jour ? Afin que ses contemporains ne puissent pas dire : "Noé est entré dans l'arche en cachette, parce que s'il y était entré de jour, nous l'en aurions empêché." Pour cette raison, l'Eternel a ordonné à Noé d'y entrer en plein jour, et non en cachette, afin que les hérétiques ne puissent pas tirer parti de ce fait. »

Le déluge s'est étendu sur une période de quarante jours, et la Torah nous introduit ce fait par le terme *vayehi* (littéralement : ce fut), qui connote invariablement l'affliction. Etait-il si triste de détruire de tels mécréants ? Quelle était donc la cause de la peine éprouvée par le Tout-Puissant ? Il s'est, si l'on peut dire, désolé que cette génération ne se soit pas repentie, n'ait pas réparé ce qu'elle avait abîmé, ce qui imposait de Sa part une destruction de l'œuvre qu'Il avait lui-même bâtie.

Les hommes de cette génération se sont non seulement montrés incapables d'observer la Torah dans son ensemble, mais également de respecter les quelques *mitsvot* qui leur avaient été prescrites. En effet, même la première *mitsva* donnée par Dieu, à savoir, celle de se multiplier et de fructifier, a été violée, comme il est dit : « La terre s'était corrompue » (Genèse 6, 11). Ce verset signifie en effet que le monde entier avait été influencé par la corruption de ces hommes,

au point que la terre ne produisait pas ce qu'on y avait semé et que les animaux s'accouplaient en dehors de leur espèce, comme il est écrit : « toute créature ayant perverti sa voie » (Genèse 6, 12). La génération du déluge porta atteinte à toute la création, c'est-à-dire, à tout ce que Dieu avait créé pendant les sept jours de la Création – lors du premier jour, du second, et ainsi de suite, et également lors du repos du Chabbat, base de la foi en Dieu. Pour cette raison, le Saint béni soit-Il leur donna un délai de sept jours pour qu'ils réparent ce qu'ils avaient abîmé, en l'occurrence les créations des sept jours. Cependant, insensibles à ce message divin, ils ne se repentirent pas. En outre, le Saint béni soit-Il avait appelé à lui l'âme de Metouchéla'h dans le but de susciter leur repentir – le nom de ce juste y fait allusion : il est l'acrostiche de *moto chala'h*, signifiant littéralement : Il a envoyé sa mort. Mais ils ne se repentirent guère. La mort d'un juste apporte généralement le pardon au peuple et suscite son repentir (Moèd Katan, 28a). Cependant, n'ayant pas su tirer leçon de cet événement tragique, cette génération mérita d'être punie par le déluge.

Cette explication justifie également la nécessité des sept *mitsvot* données par la suite à Noé, dès sa sortie de l'arche (Sanhédrin, 56b). En effet, pourquoi était-il nécessaire que l'Eternel lui donne précisément sept *mitsvot* ? Car la génération du déluge avait porté atteinte aux créations des sept jours, empêchant ainsi le monde de se maintenir. Dès lors, la mission de Noé consistait à réparer, par le biais de ces sept *mitsvot*, ce que ses contemporains avaient abîmé, et d'assurer le maintien du monde.

En réalité, il suffisait au départ d'une seule *mitsva* pour permettre au monde de se maintenir. C'est ainsi qu'à l'époque d'Adam, lorsque ce dernier se promenait, si l'on peut dire, avec le Saint béni soit-Il dans le jardin d'Eden, une *mitsva* unique lui avait été prescrite, la première ordonnée par Dieu. Le monde s'est ensuite dégradé, la

génération du déluge a porté atteinte à toute la création, impliquant la nécessité d'observer sept *mitsvot*, en parallèle aux sept jours de la Création, afin d'assurer l'existence du monde. Malheureusement, même après une punition comme celle du déluge, les descendants de Noé ont, eux aussi, failli au respect de ces sept *mitsvot*, comme ce fut le cas pour la génération de la dispersion, qui désira faire la guerre à son Créateur. Aussi, fut-il nécessaire de choisir un descendant de Chem, fils de Noé, pour lui prescrire, ainsi qu'à ses descendants, six cent treize commandements : notre patriarche Abraham.

Or, l'homme a été créé en fonction de ces six cent treize *mitsvot* : il possède deux cent quarante-huit membres, en parallèle aux deux cent quarante-huit commandements positifs, et trois cent soixante-cinq nerfs, en parallèle aux trois cent soixante-cinq commandements négatifs. Ainsi, lorsqu'il observe ces *mitsvot*, il acquiert le droit à l'existence. En effet, toutes les forces de l'homme lui sont données par rapport aux *mitsvot*, et c'est donc leur observance qui assure son existence dans ce monde.

Telle est aussi la raison des *mitsvot* et des barrières instituées par nos Maîtres, de mémoire bénie : constatant la dégradation des générations, ils ont déduit la nécessité de les ajouter, afin de préserver l'homme et d'assurer son droit à l'existence dans ce monde.

Résumé

- Le Midrach nous rapporte plusieurs points au sujet du déluge. Premièrement, il s'étendit sur une durée de quarante jours, car cette génération avait transgressé la Torah, donnée en quarante jours. Deuxièmement, l'Eternel attendit la fin du deuil de Mathusalem pour envoyer le déluge. Troisièmement, Noé entra dans l'arche en plein

jour, afin que les hérétiques ne puissent pas prétendre que s'il était entré de jour, ils l'en auraient empêché.

- Pourquoi le Saint béni soit-Il éprouva-t-Il de la peine pour la génération du déluge, alors qu'il s'agissait de grands mécréants, qui étaient allés jusqu'à endommager leur étincelle divine, comme il est dit : « toute créature ayant perverti sa voie » ? Il était affligé du fait qu'ils n'avaient pas corrigé leurs transgressions, et qu'il Lui était donc nécessaire de détruire le monde qu'Il avait créé.

- Tel est le sens des sept *mitsvot* prescrites à Noé : elles font écho aux sept jours de la Création, signifiant qu'en les accomplissant, il pouvait à nouveau assurer le maintien du monde. Lorsque la génération de la dispersion se révolta à son tour, ces sept *mitsvot* ne suffirent plus, et il fallut en donner six cent treize, correspondant au corps de l'homme – à ses deux cent quarante-huit membres, et à ses trois cent soixante-cinq nerfs.

L'entrée indécise de Noé dans l'arche

« Noé entra avec ses fils, sa femme, et les épouses de ses fils dans l'arche, devant les eaux du déluge. »

(Genèse 7, 7)

Explication de Rachi :

Noé lui-même n'était qu'un croyant de faible foi. Il croyait tout en n'étant pas totalement convaincu que le déluge viendrait. Il n'est entré dans l'arche que lorsque les eaux l'y ont poussé.

Il existe un différend entre nos Maîtres, de mémoire bénie, au sujet de Noé (Sanhédrin, 108a). Certains interprètent le qualificatif

de « juste dans sa génération » comme un blâme, d'autres comme un éloge. Les premiers soutiennent que Noé n'était considéré comme juste que par rapport à sa génération, et était donc un croyant de faible foi. Les seconds affirment, au contraire, que si Noé avait vécu dans la génération d'Abraham, il aurait été un juste encore plus grand. Mais, d'après cette deuxième opinion, comment comprendre que Rachi qualifie par ailleurs Noé de « croyant de faible foi » ?

L'*Admour* de Satmar, le saint Rabbi Yoël Taitelbaum, de mémoire bénie, affirme lui aussi que Noé croyait et ne croyait pas que le déluge viendrait. Comment peut-on simultanément croire et être incrédule ?

Il semble donc que le concept de foi soit nuancé. Il est possible de croire que l'Eternel a le pouvoir d'envoyer le déluge, tout en n'étant pas persuadé qu'Il peut détruire le monde entier en une fois. Je compris cette idée un jour où je recevais le public, lors duquel trois personnes ayant perdu un être cher – dans des accidents différents – se présentèrent, l'une après l'autre, à moi, comme par providence. Je tentai alors de leur apporter un soutien psychologique. Lorsqu'elles repartirent, je me dis qu'après avoir entendu de telles calamités, je devais m'efforcer de renforcer ma propre foi. En effet, le récit de tels malheurs peut ébranler la foi de l'homme. Par exemple, une des personnes venues me consulter était une femme qui avait perdu son mari alors qu'il prenait le bus pour se rendre au *Collel*. Ce type de tragédie suscite notre interrogation : est-ce là la Torah, est-ce donc là son salaire ?! Pourtant, il nous incombe de renforcer notre foi et de repousser de tels doutes, à l'instar de notre patriarche Abraham, qui, ayant reçu l'ordre de sacrifier son fils, n'a pas rétorqué à l'Eternel : « Tu m'as pourtant dit que c'est d'Isaac que j'aurai une descendance ! » De fait, plutôt que de réfléchir et d'émettre des doutes, Abraham exécuta, en toute confiance, l'ordre du Seigneur.

Quant à Noé, il ne croyait pas de façon suffisamment claire que le Tout-Puissant était sur le point d'envoyer un déluge, aussi, n'implora-t-il pas Sa Miséricorde pour ses contemporains. Par contre, Abraham pria en faveur des habitants de Sodome, et notre maître Moïse supplia lui aussi Dieu, suite au péché du veau d'or, d'épargner les enfants d'Israël, allant même jusqu'à dire : « Sinon, efface-moi, s'il-Te-plaît, de Ton livre » (Exode 32, 32).

D'ailleurs, nous trouvons que nos Sages, de mémoire bénie, reprochent à Noé de n'avoir pas fait tout son possible pour influencer ses contemporains et les inciter à se repentir. Pourtant, Noé a construit l'arche, aux yeux du public, pendant une période de cent vingt ans, et lorsqu'on lui demandait dans quel but il travaillait à cette construction, il répondait que l'Eternel avait prévu d'envoyer un déluge sur le monde. En réalité, les sages reprochent à Noé le fait qu'il ne s'est pas déplacé au sein du peuple pour susciter son repentir. Le prophète Samuel, quant à lui, voyageait dans tout le pays afin de diffuser la Torah (Nombres Rabba 18, 10). De même, lorsque notre maître Moïse est descendu du mont Sina¿, il ne s'est pas consacré à ses affaires personnelles, mais s'est directement rendu auprès du peuple, comme le souligne le verset : « Il descendit de la montagne vers le peuple » (Exode 19, 14). Pour cette raison, le déluge a également été appelé : « les eaux de Noé » (Zohar I, 67), car le fait que Noé n'ait pas circulé au sein du peuple pour essayer de susciter leur repentir a, en quelque sorte, provoqué la venue du déluge.

L'interdiction de profaner le Nom divin, serait-ce avec une bonne intention

Nous pouvons expliquer, selon une autre démarche, pourquoi Noé n'entra pas de lui-même dans l'arche, mais attendit que l'Eternel l'y pousse et referme la porte derrière lui. Noé était un juste, et, selon une opinion, il aurait même été considéré

comme juste dans la génération d'Abraham. Mais il pensait qu'il était important que le peuple le voie à l'extérieur de l'arche, et qu'il n'y entre qu'au moment où le déluge commencerait, afin que tous puissent alors constater que ses prédictions se réalisaient. Par conséquent, l'intention de Noé était pure : il voulait prouver au peuple que seul lui et sa famille seraient sauvés du déluge, afin que ce constat suscite, à ce moment-là, leur repentir, et annule la mauvaise sentence décrétée à leur encontre.

Cependant, il s'agissait là d'un mauvais calcul. En n'entrant pas tout de suite dans l'arche, Noé fut perçu par ses contemporains comme un croyant de faible foi, donnant l'impression que, lui aussi, ne croyait pas en la venue du déluge. Ainsi, lorsque les mécréants de cette génération constatèrent que Noé tardait à entrer dans l'arche, ceci les renforça dans leur position, certains que Noé, tout comme eux, ne croyait pas en la venue du déluge. Pour cette raison, le déluge a aussi été désigné par l'expression : « les eaux de Noé », car l'attitude de Noé affermit la hardiesse des mécréants, amenuisant leurs possibilités de repentir. Si, au lieu de cela, Noé s'était empressé de pénétrer dans l'arche, ses contemporains en auraient déduit la venue imminente du déluge et se seraient peut-être repentis.

Il aurait été logique que les mécréants de cette génération se repentent, car ils avaient assisté à de grands prodiges : les animaux venaient des quatre coins du monde pour entrer dans l'arche, mais celle-ci ne laissait pénétrer que ceux qui ne s'étaient pas corrompus (Midrach Tan'houma, Genèse, 12), refusant de servir de refuge à ceux qui provenaient d'une union interdite. En se postant à l'extérieur de l'arche, Noé ne fit que renforcer le scepticisme de ses contemporains ; s'il n'avait pas agi ainsi, ces derniers auraient pu se repentir. La vision de Noé en dehors de l'arche induisit ses contemporains en erreur, leur faisant penser qu'il nourrissait lui

aussi des doutes quant à la venue du déluge. Lorsque les eaux poussèrent Noé à entrer dans l'arche, cela laissa croire qu'il n'y pénétra que par crainte de la survenue éventuelle du déluge. Mais, si Noé était entré dans l'arche alors que le soleil brillait encore et que les pluies n'avaient pas commencé à tomber, les mécréants auraient constaté sa foi ferme en sa prophétie et se seraient peut-être repentis.

Ce sujet est porteur d'un message toujours actuel : nous devons veiller à ce que nos actes n'aient pas, à Dieu ne plaise, une influence négative sur notre entourage. Par exemple, les personnes qui étudient la Torah dans une maison d'étude doivent éviter de sortir dans la cour pour évoquer des sujets profanes, car un observateur extérieur aura vite fait d'interpréter ce comportement comme de l'oisiveté. Dans le même ordre d'esprit, il faut éviter de prendre un quelconque objet de la veste de son ami, même avec sa permission préalable, car on donnerait l'impression de voler. Cette règle de conduite s'applique à l'ensemble de notre comportement : nous devons veiller à ne pas donner une mauvaise image à autrui, car cela reviendrait à profaner le Nom divin.

Résumé

- Noé n'entra pas de lui-même dans l'arche, mais attendit que l'Eternel l'y pousse et referme la porte derrière lui. Dès lors, il fut considéré comme un croyant de faible foi. Or, si c'est ainsi, comment comprendre l'opinion affirmant que même par rapport à la génération d'Abraham, Noé aurait été considéré comme un juste ?
- Le Rabbi de Satmar, que son mérite nous protège, explique que Noé croyait tout en n'étant pas totalement convaincu que le déluge viendrait.
- Ceci semble signifier que Noé était croyant, mais pas de manière intégrale ; il ne parvenait pas à saisir concrètement comment le déluge

pourrait survenir. C'est pour cette raison qu'il ne se dévoua pas pour prier et influencer sa génération perverse afin qu'elle se repente.

- On peut aussi expliquer que Noé avait une bonne intention : celle de prouver aux mécréants, au moment-clé, c'est-à-dire lorsque le déluge viendrait, que lui seul pourrait entrer dans l'arche, et non eux, car ils ne s'étaient pas repentis. Or, il fit un mauvais calcul, car ses contemporains interprétèrent au contraire ce comportement comme un manque de foi. Aussi, le déluge a-t-il également été désigné comme « les eaux de Noé ».
- Il incombe à tout homme de veiller à ce que ses actes ne provoquent pas le doute d'autrui, ni ne mènent à une profanation du Nom divin.

La sévérité de la faute du désir et le moyen de la corriger

« Dieu se souvint de Noé, et de tous les animaux sauvages et domestiques qui étaient avec lui dans l'arche. Dieu fit passer un souffle sur la terre, et les eaux se calmèrent. »

(Genèse 8, 1)

Le Midrach rapporte que les eaux du déluge étaient bouillantes. Il est écrit (Yalkout Chimoni, Genèse 7, 56) : « Rav affirme : "Ils se corrompirent par les eaux bouillantes et ils furent punis par les eaux bouillantes. Il est écrit ici : "et les eaux se calmèrent", et il est écrit par ailleurs : "Et la colère du roi s'apaisa." » En se laissant aller à tous leurs désirs, les hommes de la génération du déluge portèrent atteinte au Nom divin *Ya* ; or, le désir est assimilable au feu, aussi furent-ils punis par les eaux bouillantes. Nous pouvons en retirer

une leçon : il nous incombe de veiller à ne pas corrompre la terre en nous écartant de la sainteté et en nous livrant à la débauche. A toutes les générations, nos Maîtres se sont montrés très pointilleux à ce sujet.

La Guemara (Kidouchin, 81a) nous rapporte une anecdote concernant Rabbi Amram 'Hassida qui racheta une fois un groupe de jeunes filles prisonnières arrivées dans sa ville – afin d'accomplir la *mitsva* du rachat des captifs. Il les logea dans son grenier et, de sorte à éviter toute possibilité de s'isoler avec elles, l'échelle qui permettait d'y accéder fut retirée. Cependant, il aperçut soudain le visage rayonnant de l'une d'elles, et son désir s'éveilla ; il s'empressa alors de rechercher l'échelle et, bien qu'elle fût lourde au point que dix hommes auraient eu du mal à la déplacer, à lui seul, il parvint à la remettre à sa place. Il se mit à la gravir et, arrivé au milieu de son ascension, cria : « Au feu ! Au feu ! » Devant l'absence de toute trace d'incendie, les érudits, qui accoururent sur les lieux, comprirent qu'il avait crié dans le but de ne pas faillir au péché. Ils lui firent remarquer qu'en révélant ainsi publiquement ses pensées coupables, il leur faisait également honte. Et Rabbi Amram de répondre : « Il vaut mieux que vous ayez honte de moi dans ce monde plutôt que dans le monde futur ! » A présent, pourquoi cria-t-il : « Au feu ! » ? Car le désir est assimilable à un feu dévorant.

Le feu du désir : une atteinte à la paix du foyer tout comme au Nom divin

Un jour, un couple vint me consulter, m'affirmant que la paix faisait défaut à leur foyer. Je demandai à la femme ce qu'elle pensait de son mari, et elle me répondit qu'il était attentionné et plein de qualités. Je demandai ensuite à l'époux ce qu'il pensait de sa conjointe, et il me répondit qu'elle était douce et vertueuse. Je leur fis alors part de ma déduction : leur discorde était due au fait qu'ils contemplaient des spectacles interdits et portaient ainsi atteinte au Nom divin *Ya*. En effet, comme l'explique la Guemara, « lorsque l'homme et la femme le méritent, la Présence divine réside en leur

sein – la lettre *Youd* de l'homme s'unissant à la lettre *Hé* de la femme pour former le Nom *Ya*. S'ils ne le méritent pas, un feu les dévore – car le Nom *Ya*, ou la Présence divine, les quitte, ne laissant que le *Hé* et le *Chin* de *ich* et *icha*, formant donc le mot *èch*, signifiant feu. » Or, tout ceci est le résultat d'une atteinte portée au Nom *Ya*, autrement dit, d'une faute dans le domaine du désir, assimilable au feu. Pour cette raison, il reste le feu de la discorde, qui menace la paix conjugale.

Il est écrit, dans une Beraïta[15] (Ketouvot, 17a) : « Comment danse-t-on devant la jeune mariée ? Beit Chamaï affirme : "On loue la mariée telle qu'elle est", tandis que Beit Hillel affirme : "On dit que c'est une mariée belle et gracieuse." » On peut se demander en quoi la façon de danser a un rapport avec la loi. Le mariage a pour but de construire un foyer dans lequel la Présence divine puisse résider, comme le souligne le verset : « Ils Me construiront un sanctuaire pour que Je réside parmi eux » ; il est écrit « parmi eux », et non « parmi lui », autrement dit, dans le corps de chacun (Alchikh, Exode 25, 8). En outre, le nom *ich* – qui contient la lettre *Youd* du Nom *Ya* – est aussi un Nom divin, comme il est écrit : « L'Eternel est un homme (*ich*) de guerre ». Ainsi, la Présence divine peut résider en l'homme, à travers sa lettre *Youd*, de même qu'en la femme, grâce au *Hé* de son nom.

Lorsque l'époux donne à la mariée l'anneau nuptial au moment des noces, on obtient de deux façons le chiffre quinze. La main, *yad* – de l'époux qui donne l'anneau –, a pour valeur numérique quatorze ; si l'on considère le deuxième côté – la femme qui reçoit cet anneau – on aboutit à un total de quinze. Cet acte peut être considéré sous un autre angle : la femme reçoit l'anneau de son

---

15. Enseignement des *Tanaïm* que Rabbi Yehouda Hanassi n'a pas inclus dans les six sections de la Michna.

époux ; nous avons donc d'une part la main de la femme, équivalant à quatorze, de l'autre, le deuxième protagoniste, l'époux qui le lui donne, ce qui fait une fois de plus un total de quinze. Or, le nombre quinze correspond à la valeur numérique du Nom divin *Ya*. C'est en cela que réside le sens profond du mariage : il représente l'union de l'homme et de la femme, grâce à la Présence divine qui réside en eux. Dès lors, nous comprenons la nécessité de discuter des lois concernant les danses lors d'un mariage, car il ne faudrait pas, à Dieu ne plaise, y contempler des visions interdites, ce qui entraverait la résidence de la Présence divine au sein de ce nouveau foyer.

La préservation de la sainteté : une exigence de prudence permanente

On raconte l'histoire suivante au sujet du 'Hafets 'Haïm, de mémoire bénie. En ses vieux jours, il éprouvait de grandes difficultés à effectuer à pied la distance séparant sa demeure de la *Yechiva* ; après cette marche, il devait se reposer et boire un verre de thé. Une fois, il arriva qu'une femme apporte sa tasse de thé au Rav, ce qui provoqua l'indignation de ce dernier. Ses élèves vinrent lui demander pourquoi il criait, et il répondit : « Pourquoi m'avez-vous fait parvenir le thé par une femme ? Voulez-vous me faire trébucher ? » Ils rétorquèrent : « Quel risque y a-t-il donc ? Le Rav est âgé, et cette femme également ! » Et le 'Hafets 'Haïm de répondre : « Du point de vue du mauvais penchant, je suis comme un homme jeune, et elle est comme une jeune femme ! »

A notre époque, où le matérialisme et, avec lui, le mauvais penchant sont omniprésents, les épreuves dans le domaine des unions illicites sont rudes. Lors de ma jeunesse, j'habitais dans un petit village marocain, Essaouira, dans lequel nous ne connaissions rien d'autre que la synagogue. Je me souviens d'un jour où était arrivé un réfrigérateur, innovation à cette époque : l'excitation avait

alors atteint son paroxysme, au point qu'une foule de personnes attendait son tour pour admirer le spectacle miraculeux. Aujourd'hui, tandis que les maisons sont remplies de toutes sortes d'appareils sophistiqués, fruits des nouvelles technologies, posséder un réfrigérateur est devenu banal. Pour cette raison, le champ d'action du mauvais penchant est plus étendu, et notre vigilance doit aussi l'être en conséquence, afin d'éviter de tomber dans ses filets.

Il y a environ dix ans, le pays d'Israël était en guerre. Je lisais le journal pour me tenir informé de ce qui s'y passait. Un jour, je m'arrêtai à une station essence, et, sur l'écran de télévision, une dame était en train de présenter le journal télévisé. Mes yeux se portèrent alors sur cette femme, et je détournai aussitôt le regard. Environ un mois plus tard, alors que j'étais de retour à Lyon, l'image de cette femme me revint à l'esprit, en pleine prière de la *Chemoné Esré*[16]. Cette anecdote doit nous servir de leçon quant à la méfiance que nous devons avoir des spectacles interdits.

La Torah, réparation du Nom divin *Ya*

L'étude de la Torah et notre attachement à elle est la seule solution à l'atteinte portée au Nom *Ya*. En effet, nos Maîtres nous enseignent que « le Saint béni soit-Il n'a de lien avec ce monde que grâce aux quatre coudées de la loi » (Berakhot, 8a). Pourtant, si le Tout-Puissant n'a pas de lien avec le reste du monde, comment celui-ci peut-il se maintenir ? En réalité, loin d'être une contradiction, c'est justement la Torah qui relie ce monde-ci aux mondes supérieurs. Car ce monde relève de la lettre *Hé* du Nom *Ya*, tandis que les mondes supérieurs correspondent à la lettre *Youd* de

16. Prière composée, comme son nom l'indique, de dix-huit bénédictions, qui se dit debout et durant laquelle on doit tout particulièrement se concentrer.

ce Nom divin ; la Torah faisant le lien entre ces deux dimensions, elle assure simultanément le maintien du monde. En particulier, un homme qui étudie la Torah participe à ce lien entre les mondes – d'ailleurs, le nom Adam a la même valeur numérique que l'un des Noms de l'Eternel. Il est important de savoir que même nous, qui vivons dans une génération spirituellement pauvre, possédons le pouvoir de maintenir le monde. En outre, aujourd'hui, en considérant toutes les épreuves auxquelles nous devons faire face, une heure d'étude de la Torah équivaut à cent heures d'étude dans les générations précédentes. A nous donc de nous renforcer, afin d'être liés le plus étroitement possible à la Torah !

A une certaine occasion, tandis que je rendais visite à mon maître, le Rav 'Haïm Chemouel Lopian, ce dernier laissa échapper un profond soupir au milieu de la discussion. Je lui demandai la raison de ce soupir, et il me répondit, avant de soupirer une seconde fois, qu'il souffrait de douleurs aiguës au dos. Je lui demandai alors la raison de ce second soupir, et il me révéla qu'il souffrait également des dents et des pieds. Ce grand homme endurait effectivement de nombreux maux. Je lui posai ensuite la question suivante : comment était-il en mesure d'étudier la Torah, alors qu'il était en proie à de telles souffrances ? Il me répondit que lorsqu'il étudiait et était plongé dans la *halakha*, il ne sentait plus du tout ses douleurs, tant il était alors concentré et lié à son étude.

Il en ressort que lorsqu'un homme est lié à la Torah, il devient insensible aux maux de ce monde – même si son corps y vit – et n'est lié qu'au monde à venir. Ainsi donc, en s'attachant à la Torah, au détriment des vanités de ce monde, l'homme assure le maintien des deux mondes.

Résumé

- Anecdote de Rav Amram 'Hassida : ce juste s'est lui-même fait honte en criant « au feu » – allusion au désir – afin de ne pas fauter dans le

domaine des relations interdites, conscient que l'essentiel est de ne pas avoir honte dans le monde futur.

- Le Midrach explique que la génération du déluge a été punie par des eaux bouillantes, car elle s'était corrompue par le feu du désir qui leur est similaire.
- « Comment danse-t-on devant la jeune mariée ? » Il existe des lois régissant les danses d'un mariage, car il ne faut pas, à Dieu ne plaise, empêcher la Présence divine de résider au sein du nouveau foyer par la contemplation de visons interdites.
- Lors des noces, le don de l'anneau par l'époux contient en allusion le chiffre quinze, valeur numérique du nom divin *Ya*. En effet, la main (*yad*) de l'époux qui accomplit le don équivaut à quatorze, plus un, pour la femme qui le reçoit. Inversement, la main de la femme qui reçoit l'anneau nuptial, à quoi on ajoute le côté de l'homme qui le donne, aboutit aussi au nombre quinze.
- Par le nom *Ya*, la Torah assure le lien entre les mondes supérieurs et inférieurs. De même, l'homme qui est attaché à la Torah participe de ce lien – la valeur numérique de *adam* équivaut d'ailleurs à l'un des Noms de l'Eternel.

L'union, base du monde

« Il lâcha le corbeau, qui partit, allant et revenant jusqu'à ce que l'eau ait séché de la surface du sol. »

(Genèse 8, 7)

Il est écrit que lorsque Noé remarqua que les eaux du déluge avaient cessé de tomber et que l'arche s'était arrêtée aux monts

Ararat, il chargea le corbeau de vérifier le niveau des eaux dans le monde, afin de savoir s'il était déjà possible d'en sortir. Rachi explique l'expression « allant et venant » de la façon suivante : le corbeau se contenta de rondes aux alentours de l'arche, et ne remplit pas la mission que Noé lui avait donnée, car il le soupçonnait de convoiter sa conjointe. Il craignait de mourir en accomplissant cette mission, et se souciait de ce qui adviendrait de sa femelle. En effet, le Saint béni soit-Il n'avait laissé en vie qu'un couple de chaque espèce parmi les bêtes sauvages impures, et par conséquent, suite à la disparition de son mâle, la femelle corbeau risquait de se corrompre en s'accouplant en dehors de son espèce. C'est en raison de ce doute que le corbeau refusa de remplir la mission confiée par Noé.

Lorsque Noé comprit que le corbeau refusait d'accomplir sa mission, il lui ordonna de revenir dans l'arche, et envoya la colombe à sa place. En outre, Dieu approuva la position du corbeau, en expliquant à Noé que celui-ci était destiné à accomplir une autre mission, à l'époque d'Eliahou – il est écrit (Yalkout Chimoni 8, 58) que ce sont les corbeaux qui lui apportèrent du pain et de la viande ; aussi, à l'époque du déluge, n'était-ce pas encore le moment de demander au corbeau de s'acquitter d'une tâche d'importance.

Cependant, nous nous heurtons à plusieurs difficultés. Tout d'abord, pourquoi Noé n'a-t-il pas attendu que l'Eternel lui donne un signe indiquant qu'il était possible de sortir de l'arche, et a envoyé le corbeau pour vérifier le niveau des eaux ? En outre, pourquoi n'était-il toujours pas tranquille, même après que le Saint béni soit-Il a défendu la position du corbeau, puisqu'il a envoyé la colombe à la place ? Enfin, l'*Admour* de Tsanz, de mémoire bénie, demande pourquoi le corbeau ne pouvait pas remplir deux missions et devait se contenter uniquement de celle qui lui serait donnée à l'époque d'Elie, au temps de la sécheresse.

Nous pouvons répondre à ces questions en rappelant l'expérience de 'Honi Hameaguel (le « Traceur de cercles »), sur laquelle on conclut : « Ou la vie en société, ou la mort » (Taanit, 23a). Après que 'Honi Hameaguel se soit réveillé d'un sommeil de soixante-dix ans, les hommes ne l'ont pas reconnu, et ont cru qu'il était mort. Ce dernier voulut alors mourir, car l'existence d'un homme sur terre, sans ami ni proche, est considérée comme la mort ; il préférait donc quitter ce monde que d'être considéré comme un mort parmi les vivants.

Ceci est encore plus vrai en ce qui concerne l'étude de la Torah qui, faite en binôme, développe l'esprit de l'homme et lui procure de la vitalité. L'étude à deux ne peut être comparée à l'étude solitaire, car seule la première suscite les questions réciproques des deux protagonistes, les stimulant ainsi à approfondir leur sujet.

Mon maître, le Gaon Rav Betsalel Rakov, de mémoire bénie, explique de la façon suivante l'adage : « Formez un grand nombre d'élèves » (Maximes de nos Pères 1, 1). Cela ne signifie pas qu'il faut former le plus d'élèves possible, mais que nous devons faire grandir chaque élève en particulier, c'est-à-dire incruster en lui, de la manière la plus profonde possible, la Torah, la crainte de Dieu et les vertus. De plus, les initiales de cette expression, « *Vehéémidou Talmidim Harbé* », ont pour valeur numérique quatre cent onze, ce qui peut être mis en parallèle avec le terme *bayit* (maison) de même valeur numérique – plus ou moins un.

De la même façon qu'une maison ne mérite ce titre que si elle contient les accessoires nécessaires pour permettre à ses habitants d'y vivre – ses seuls quatre murs étant loin de s'avérer suffisants – de même, il faut bien remplir l'univers intérieur de l'élève afin de le rendre apte à devenir un réceptacle de la Présence divine. Or, l'étude en partenariat possède le pouvoir de faire progresser l'étudiant, en lui apportant de la vitalité, en ouvrant ses yeux, et en

l'élevant toujours davantage dans les niveaux de la Torah et de la crainte de Dieu, de sorte qu'il puisse devenir un foyer pour la Présence divine.

J'ajouterais que la valeur de l'étude à deux est inestimable, car non seulement elle élève l'homme, mais elle crée aussi des liens d'amitié et d'union entre lui et son prochain. Les hommes de la génération de la dispersion étaient unis, et cette union les mena à la réussite, bien que leur intention fût mauvaise et leur but hérétique. Le Tout-Puissant introduisit alors la diversité des langues, afin de les plonger dans la confusion ; l'absence d'une communication et d'une compréhension de base les mena vite à la controverse, les empêchant ainsi de concrétiser leur projet.

Dans la lecture du *Chema*, nous disons : « Ecoute, Israël, l'Eternel est notre Dieu, l'Eternel est un », puis, immédiatement après : « Tu aimeras l'Eternel ton Dieu » (Deutéronome 6, 4-5). Lorsque nous prononçons le terme « un », nous devons penser à l'unicité du Saint béni soit-Il et de Son Nom dans le monde. La notion de l'amour suit celle de l'union, car l'union est génératrice d'amour.

Noé savait que le déluge était venu détruire le monde en raison de la corruption des êtres humains et de l'absence d'union parmi eux. En effet, lorsque quelqu'un avait en main l'objet de son prochain, ce dernier le lui reprenait aussitôt, comme si cet objet lui avait toujours appartenu. En outre, le vol et la violence faisaient partie de la vie quotidienne, comme le souligne le verset : « La terre s'est remplie de violence » (Genèse 6, 11). C'est donc l'antithèse de l'union qui régnait dans le monde.

Revenons, à présent, à nos interrogations initiales. Le mot *orèv* (littéralement : corbeau) vient de la racine *arevout*, signifiant solidarité, comme il est dit : « Tout Juif est solidaire (*arèv*) de son prochain. » (Chevouot, 39a) Noé n'a pas attendu de signe de la part de l'Eternel, mais a pris l'initiative d'envoyer le corbeau, symbole de

la solidarité, afin de faire prendre conscience aux hommes, par cette allusion, que le monde ne pouvait se maintenir que sur les bases de l'union – en l'absence de laquelle le déluge détruisit toute existence. Le corbeau n'était pas en mesure de remplir la mission de Noé, car il se souciait de l'avenir de sa conjointe. Il savait que le déluge était venu détruire le monde, car toutes les créatures avaient corrompu leurs voies ; aussi, craignait-il de mourir en accomplissant cette mission, car seule sa survie garantirait le fait que sa conjointe ne s'accouple pas en dehors de son espèce, et que le monde ne doive pas, une nouvelle fois, être détruit. Le Saint béni soit-Il, connaissant la bonne intention du corbeau, en prit la défense et lui réserva une autre mission.

Cette démarche répond, du même coup, à la question de l'*Admour* de Tsanz, de mémoire bénie : pourquoi le corbeau ne pouvait-il pas remplir à la fois deux missions ? En réalité, il le pouvait, mais il craignait de mourir en remplissant la mission de Noé, et avait peur que, par suite, sa conjointe se corrompe et que le monde entier retombe dans l'état antérieur au déluge ; pour cette raison, il refusa cette mission. Ceci met en relief un point très surprenant : les bêtes sauvages, domestiques et les oiseaux qui se trouvaient dans l'arche connaissaient et comprenaient la raison de la destruction du monde, ainsi que les conditions à remplir pour assurer son maintien, alors que 'Ham, un des fils de Noé, continua à corrompre sa voie, en pleine période de déluge et alors même qu'il se trouvait dans l'arche.

Du temps du roi Achab, le Saint béni soit-Il choisit d'envoyer le corbeau pour apporter de la nourriture au prophète Elie (Rois I 17, 4) afin de plaider en faveur des enfants d'Israël, qui étaient solidaires les uns des autres – la preuve étant qu'Elie reçut de la nourriture de la maison d'Achab.

Noé ne se contenta pas de sa première tentative d'envoyer le

corbeau pour diffuser un message de solidarité, mais en initia une seconde : celle d'envoyer la colombe. Car le peuple juif (*Kenesset Israël*) est comparé à la colombe (Berakhot, 53b) ; or, le terme *knesset* vient de la racine *kinouss*, signifiant réunion : la colombe avait elle aussi pour but de transmettre au monde ce message – elle est d'ailleurs restée, jusqu'à aujourd'hui, le symbole universel de la paix et de la fraternité.

Les Ecrits Saints rapportent (Lévitique Rabba 26, 2) qu'Achab, qui était un mécréant et qui incitait les enfants d'Israël à fauter, sortait pourtant victorieux de toutes ses guerres, par le mérite de la paix et de la solidarité qui régnaient au sein de son peuple. Sa femme Jézabel, elle aussi mécréante, avait tué tous les prophètes de l'Eternel, à l'exception de deux cents d'entre eux, que le prophète Obadia avait cachés. Or, ce dernier se procurait de la maison d'Achab la nourriture qu'il apportait à ces prophètes. Les sujets du roi, qui se trouvaient dans le palais, savaient qu'Obadia avait sauvé la vie de ces deux cents prophètes, mais aucun d'eux n'eut l'audace de le dénoncer auprès de Jézabel, tant la solidarité de cette génération était grande. C'est justement cette solidarité qui permit à cette génération, pourtant idolâtre, de gagner toutes les guerres, alors que celle du roi David, dans laquelle la paix et la fraternité faisaient défaut, n'eut pas ce mérite.

Le corbeau remplit sa mission à l'époque du prophète Elie : au temps de la sécheresse, il lui apporta chaque jour de la nourriture dans le désert. Cette nourriture provenait de la table du roi Achab. Le prophète Elie, empli de zèle pour Dieu, condamnait les enfants d'Israël qui étaient idolâtres ; pour cette raison, le Saint béni soit-Il lui fit parvenir sa nourriture par l'intermédiaire du corbeau, qui symbolise la solidarité, pour lui signifier, de façon allusive, qu'il devait cesser d'accuser le peuple juif, certes idolâtre, mais qui possédait pourtant le mérite d'une exceptionnelle solidarité.

Dieu chercha également cherché par d'autres moyens à inciter le prophète Elie à chercher des points positifs chez les enfants d'Israël. Dans ce but, Il lui fit parvenir sa nourriture du palais du roi Achab ('Houlin, 5a) plutôt que de celui du roi Josaphat, réputé pour sa droiture et sa méticulosité concernant les aliments interdits. (Le Midrach Rabba sur les Nombres 23, 9, rapporte la version opposée, à savoir que cette nourriture provenait du palais du roi Josaphat.)

Les commentateurs (Tossaphistes sur le traité 'Houlin, ad loc.) demandent comment Elie a pu manger de la nourriture provenant du palais d'Achab, alors que la viande aurait dû être interdite, puisqu'elle avait échappé, momentanément, à la surveillance. En fait, si le prophète Elie en a consommé, c'est la preuve qu'elle était cachère, puisqu'il possédait l'Esprit Saint. Ceci vient souligner que dans le palais d'Achab, on était méticuleux concernant la *cacherout*[17]. Le Saint béni soit-Il désirait, une fois de plus, prouver à Elie que, même s'il était vrai que les enfants d'Israël fautent dans certains domaines, ils se distinguaient particulièrement dans d'autres ; aussi, lui incombait-il, en tant que prophète, de mettre en valeur ces qualités du peuple.

Cependant, le prophète Elie, qui était extrêmement zélé dans son service divin, ne parvint pas à accepter le fait que les enfants d'Israël servent d'autres divinités ; il continua donc à les accuser d'infidélité au Créateur. Suite à cela, Dieu retira à Elie ses fonctions de prophète, du fait qu'il se montra incapable de mettre en valeur les qualités du peuple juif. Le Ben Ich 'Haï explique que la réparation de ce tort consiste, pour le prophète Elie, à assister à la circoncision de tout Juif, y compris à celle pratiquée par un apostat, afin qu'il se rende compte que même de tels Juifs tiennent à observer cette *mitsva*.

---

17. Ensemble de lois autorisant la consommation d'aliments.

Il en ressort l'importance considérable, aux yeux du Saint béni soit-Il, de la solidarité et du regard bienveillant que l'homme porte sur son prochain. Le Maître du monde est prêt à pardonner et à laisser passer un manque de respect à Son égard, du moment que règnent l'amour, la fraternité, la paix et l'amitié au sein du peuple juif. Par contre, lorsque la mésentente et la discorde opposent l'homme à son prochain, au point qu'il serait prêt à l'avaler vivant, le Créateur ne voit pas de sens à maintenir le monde, et cherche alors à en effacer toute existence.

Résumé

- Après le déluge, lorsque l'arche s'arrêta aux monts Ararat, Noé envoya le corbeau pour vérifier le niveau des eaux. Le corbeau refusa d'accomplir cette mission, car il suspectait sa compagne (Rachi). Noé envoya alors la colombe à sa place.

- Pourquoi Noé envoya-t-il le corbeau plutôt que d'attendre que le Saint béni soit-Il lui dise de sortir de l'arche ? De plus, l'Eternel approuva le refus du corbeau de remplir cette mission, du fait qu'il lui en serait confié une autre à l'époque d'Elie ; dès lors, pourquoi Noé s'entêta-t-il à envoyer la colombe au lieu d'attendre un ordre divin pour sortir de l'arche ? Enfin, l'*Admour* de Tsanz, de mémoire bénie, demande pourquoi le corbeau ne pouvait pas accomplir ces deux missions à la fois.

- En réalité, une véritable étude de la Torah se fait à deux, chacun des protagonistes aiguisant l'esprit de son prochain. De plus, ce type d'étude développe la solidarité, vertu qui possède une force telle que rien ne peut l'arrêter. C'est ainsi que la génération de la dispersion, qui était unie, parvint à se rebeller contre Dieu, jusqu'à ce qu'Il mélange leurs langues. Le déluge vint détruire le monde parce que la solidarité y faisait défaut. Ce manque de solidarité s'exprimait par la généralisation de la rapine, détournement des biens comme de la

femme de son prochain. Aussi, Noé voulut-il envoyer le corbeau, dont le nom provient de la racine *arevout* (solidarité), afin d'enseigner aux hommes que le monde ne peut se maintenir que sur les bases de la solidarité, « tout Juif [étant] solidaire de son prochain ». Pour cette raison, Noé n'attendit pas que le Saint béni soit-Il lui dise de sortir de l'arche.

- Nous comprenons, à présent, pourquoi le corbeau ne voulait pas accomplir les deux missions : il avait peur de mourir en remplissant la mission de Noé, que sa conjointe s'accouple, suite à cela, en dehors de son espèce, et que le monde se corrompe à nouveau. Après ce refus du corbeau, Noé envoya la colombe à sa place. Or, l'assemblée (*kenesset*) d'Israël est comparée à la colombe : celle-ci est donc symbole de rassemblement (*kinouss*), de solidarité ; l'intention de Noé était, une fois de plus, de diffuser ce message aux générations à venir. De même, à l'époque du prophète Elie, l'Eternel choisit d'envoyer le corbeau, afin de faire prendre conscience à ce dernier que les enfants d'Israël étaient solidaires les uns des autres et méritaient donc la Miséricorde divine.
- La solidarité qui régnait dans la génération d'Achab lui permit de sortir victorieux de toutes ses guerres. Le prophète Elie, qui accusait cette génération d'idolâtrie, perdit son rôle de prophète. Son amendement consistera à devoir assister aux circoncisions de tous les Juifs, y compris à celles pratiquées par des renégats ; il se trouvera ainsi forcé de constater les qualités des Juifs, même mécréants, de toutes les générations. Cette étude a mis en valeur le pouvoir exceptionnel de la solidarité.

La position de Noé et celle du corbeau

« Il lâcha le corbeau, qui partit, allant et revenant jusqu'à ce que l'eau ait séché de la surface du sol. »

(Genèse 8, 7)

Nous pouvons apprendre une grande leçon de l'opposition du corbeau à Noé. Le Midrach rapporte (Yalkout Chimoni, Genèse 8, 58) qu'au bout de quarante jours de déluge, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, puis décida d'envoyer le corbeau en mission. Le corbeau refusa de s'exécuter, et Noé lui rétorqua : « A quoi sers-tu dans le monde ? Tu n'es apte ni à être consommé, ni à être offert en sacrifice ! Accomplis donc ta mission, ou trouve la mort à l'extérieur de l'arche. » Noé voulut le repousser de l'arche. Le Saint béni soit-Il lui dit alors : « Accepte le corbeau dans l'arche, car plus tard, le monde aura besoin de lui : lorsque le prophète Elie sera dans la grotte, on aura recours à son aide. » Suite à cela, Noé permit au corbeau d'entrer dans l'arche. Je me suis posé la même question que l'*Admour* de Tsanz, de mémoire bénie, sur cette Michna : pourquoi Dieu a-t-Il voulu que le corbeau retourne dans l'arche ? N'aurait-il pas pu accomplir également cette mission de Noé ?

Selon un principe connu, un ange n'accomplit pas deux missions à la fois (Genèse Rabba 50, 2). Cette règle ne s'applique pas à l'homme, qui a la possibilité de mettre simultanément les phylactères et le châle de prière, ou d'étudier la Torah en même temps que d'accomplir de nombreuses autres *mitsvot*. Pour quelle raison ? L'Eternel a créé l'homme avec des forces exceptionnelles, qui lui permettent d'accomplir conjointement de nombreuses *mitsvot*. Considérons, par exemple, le cas d'un homme qui étudie la Torah. Superficiellement, on croira que l'action de cet homme se

limite à son étude ; une analyse plus approfondie nous révélera que par son mérite, il a une part dans l'accomplissement de milliers de *mitsvot*, puisque son étude assure la pérennité du monde, comme il est dit : « Si Mon pacte avec le jour et la nuit pouvait ne plus subsister, si Je cessais de fixer des lois au ciel et à la terre (…) » (Jérémie 33, 25). Autrement dit, par le mérite de son étude, il garantit le maintien de tous les mondes, ainsi que de tous les êtres vivants qui y vivent.

Nous comprenons, à présent, le sens de l'intervention du Créateur auprès de Noé. Il lui a dit de faire entrer le corbeau dans l'arche, car celui-ci, contrairement à l'homme, ne peut pas accomplir à la fois plusieurs missions. Aussi, était-il suffisant qu'il remplisse celle qui lui serait donnée à l'époque d'Elie, et il n'y avait aucune raison de le condamner pour son refus d'accomplir la présente tâche. Cette anecdote nous livre un message fondamental : nous avons, en tant qu'hommes, la capacité extraordinaire d'assurer la pérennité de l'univers. A nous de nous montrer vigilants dans notre étude de la Torah et de la respecter comme elle le mérite !

Cette idée peut être mise en parallèle avec l'interprétation de la Guemara (Sanhédrin, 108b) selon laquelle il était interdit à Noé d'avoir avec son épouse une relation pendant son séjour dans l'arche. En effet, lorsque Noé entra dans l'arche, le Saint béni soit-Il lui dit : « Tu entreras dans l'arche, toi et tes fils, et ta femme et les femmes de tes fils avec toi » (Genèse 6, 18) – autrement dit, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre – alors que quand il sortit de l'arche, Il lui dit : « Sors de l'arche, toi et ta femme, et tes fils et leurs femmes avec toi. » (ibid. 8, 16) Nos Maîtres déduisent de cette différence dans l'énumération des rescapés du déluge qu'il ne leur était permis d'avoir des relations qu'une fois sortis de l'arche.

Pourquoi était-il interdit à Noé d'avoir des relations avec son épouse lors de son séjour dans l'arche ? Le Midrach (Aggada sur

Genèse, 7) répond que Dieu lui interdit ceci afin qu'il participe à la souffrance générale du reste du monde. Pourtant, comment comprendre la nécessité de s'affliger de la destruction de tels mécréants ? Cette génération perverse méritait bien une telle punition ! Nos Sages, de mémoire bénie, détaillent longuement à quel point ces hommes s'étaient corrompus en transgressant les relations interdites, allant jusqu'à porter atteinte à la création entière.

Nos Maîtres expliquent (Sanhédrin, 108a) que les bêtes sauvages et domestiques s'accouplaient en dehors de leur espèce, comme le souligne le verset : « car toute chair avait corrompu sa voie », et que la terre faisait pousser une autre production que ce qu'on y avait semé, comme il est dit : « la terre s'est corrompue ». Or, toute cette dégradation n'était que le fruit de la corruption des hommes, qui avaient abîmé la création à un point tel que l'Eternel ne pouvait plus y résider et se trouva donc contraint de détruire toute forme de vie. Les hommes de cette génération étaient si mécréants que le Créateur dut faire entrer Noé de jour dans l'arche, et non de nuit, afin que les mécréants ne puissent pas dire que s'il y était entré de jour, ils l'en auraient empêché (Genèse Rabba 32, 8). La Torah ne souligne pas cela pour nous préciser ce qu'auraient dit ces renégats – car ils étaient, de toute façon, destinés à mourir dans le déluge – mais plutôt dans le but de souligner la portée de leur reniement et le degré de leur impiété.

En outre, ni la mort du juste Mathusalem, ni la longue construction de l'arche n'eurent d'effet sur ces renégats. Comment donc sont-ils tombés à un niveau si bas, et comment expliquer que ces deux messages ne les aient en rien éveillés ? Il semble que les hommes de cette génération s'étaient corrompus au point de perdre leur étincelle divine. En effet, lorsqu'un homme faute, l'image de Dieu, qui est en lui, éveille son désir de se repentir. Cependant, ces

mécréants s'étaient corrompus au point qu'il leur était devenu impossible de faire marche arrière. L'intensité de leur reniement provoqua la rigueur divine, allant jusqu'à susciter, si l'on peut dire, de la part du Tout-Puissant, un oubli de Son monde, traduisant Sa répugnance pour celui-ci, puisqu'il est écrit : « Dieu s'est souvenu de Noé » (Genèse 8, 1) – verset traduisant la nécessité d'une remémoration particulière au sujet de Noé et de tous les animaux présents avec lui dans l'arche.

L'interprétation du Midrach (Genèse Rabba 33, 1) sur le verset : « Ta Justice est comme les montagnes puissantes, Tes arrêts sont comme l'immense abîme » (Psaumes 36, 7) s'applique certainement aux renégats de cette génération. Rabbi Yichmaël explique : « Envers les justes qui ont accepté la Torah donnée sur les montagnes puissantes, Je serai bienveillant jusqu'aux montagnes puissantes, mais les mécréants, qui n'ont pas accepté la Torah, subiront la Justice jusqu'à l'abîme infini. » Les hommes de la génération du déluge, qui étaient extrêmement impies, méritaient certainement la rigueur d'une Justice divine ainsi définie.

Désormais, notre question revient dans toute son acuité : pourquoi Noé devait-il s'affliger de la mort de ces mécréants, au point qu'il lui était interdit d'avoir des relations avec sa femme ? A l'inverse, « la disparition des méchants est une allégresse » (Proverbes 10, 11). Il est vrai que, lorsque les Egyptiens furent punis, les anges voulurent prononcer un chant et le Saint béni soit-Il les en empêcha (Meguila, 10b). Mais le cas des Egyptiens fait exception, car lorsque ceux-ci furent témoins des prodiges divins, ils reconnurent qu'« il s'agi[ssai]t là du doigt de Dieu » (Exode 8, 15), et Pharaon lui-même avoua : « l'Eternel est juste » (ibid. 9, 27). Pour cette raison, il ne convenait pas de chanter de louange lors de leur disparition. Par contre, les hommes de la génération du déluge continuèrent à renier le Créateur et ne se repentirent pas, même

après que les eaux du déluge commencèrent à tomber et qu'ils comprirent que leur fin était proche, et dès lors, il aurait semblé logique de devoir se réjouir de leur disparition plutôt que de s'en affliger !

Pour répondre à cette question, comprenons, tout d'abord, ce qui a été reproché à Noé. La section s'ouvre par le verset : « Noé fut un homme juste et intègre dans sa génération » (Genèse 6, 9). Rachi explique que certains commentateurs interprètent ce verset comme une louange, d'autres comme un blâme. Les premiers expliquent que si déjà Noé était juste dans sa génération de mécréants, il aurait atteint un niveau encore plus élevé s'il avait vécu dans une génération de justes. Les seconds expliquent que Noé n'était considéré juste que par rapport à sa génération, alors que s'il avait vécu dans une génération de justes, il n'aurait pas été considéré lui-même comme tel.

Cette seconde interprétation soulève une difficulté : comment le seul fait que, si Noé avait vécu dans une autre génération, il aurait été considéré comme moins méritant, peut-il représenter un blâme à son sujet ? Finalement, il fut un grand juste qui, comme le rapporte le Midrach, se consacra à la construction de l'arche pendant une période de cent vingt ans, sans se laisser influencer par les railleries et les humiliations que lui infligeaient ses contemporains. Aussi, comment interpréter de façon négative le qualificatif « juste » qui décrit Noé ? De plus, le déluge est aussi désigné par les « eaux de Noé », comme pour signifier que Noé était en mesure d'empêcher la venue du déluge, mais ne le fit pas (Zohar I, 67). Comment expliquer ce reproche supplémentaire fait à Noé ?

En réalité, nous apprenons là un principe fondamental concernant le service divin. Le Saint béni soit-Il n'a pas de griefs contre Ses créatures, mais désire que l'homme utilise tous ses moyens et mette en œuvre toutes ses potentialités pour Le servir. Si, au contraire,

l'homme néglige les forces qui lui ont été données pour servir son Créateur, il devient blâmable. Tel fut justement le cas de Noé.

Notre maître Moïse eut le mérite d'être à la tête du peuple juif et l'honneur de lui transmettre la Torah, parce qu'il sut reconnaître ses potentialités et les utiliser pour se dévouer aux enfants d'Israël. En effet, le Midrach (Exode Rabba 2, 2) rapporte qu'une fois, alors que Moïse faisait paître le bétail de son beau-père dans le désert, il remarqua qu'il manquait une brebis, et alla immédiatement la chercher et l'abreuver. Suite à cela, Dieu lui dit : « Toi, qui te soucies tant de chaque brebis, tu es apte à diriger le peuple juif, car tu leur seras certainement un berger fidèle. »

Nous retrouvons la même idée à propos du roi David. Ce dernier fut oint comme roi après qu'il a fait preuve de vaillance alors qu'il faisait paître le bétail de son père, comme le souligne le verset : « Puisque ton serviteur a eu raison et du lion et de l'ours, cet impur Philistin aura le même sort, lui qui a défié les légions du Dieu vivant. » (Samuel I 17, 36) Ainsi donc, le Créateur a ancré en l'homme des forces exceptionnelles et exige qu'il les développe et les mette en œuvre afin de Le servir. Notre maître Moïse et le roi David y parvinrent : tous deux révélèrent leurs potentialités particulières en faisant preuve d'un rare dévouement pour chaque bête ; aussi, méritèrent-ils d'utiliser ces forces pour diriger le peuple juif.

Quant à Noé, s'il est vrai qu'il s'acharna pendant cent vingt ans au dur labeur de la construction de l'arche, tout en faisant face aux moqueries et interrogations de ses contemporains, il était pourtant en mesure d'en faire encore davantage. En effet, il aurait dû utiliser son potentiel pour essayer d'influencer le peuple et de susciter son repentir. Il aurait également dû invoquer l'Eternel par des supplications et des prières et Lui demander de gracier et de pardonner à ses contemporains. C'est ceci qui lui fut reproché : du fait qu'il était un grand homme et en possédait donc les

potentialités, il aurait dû s'efforcer d'influencer sa génération. N'ayant pas su utiliser ses capacités comme il aurait dû le faire, il se rendit blâmable, au point d'être considéré comme responsable du déluge, désigné, pour cette raison, par l'expression « eaux de Noé ».

Nous pouvons, à présent, comprendre le Midrach suivant. Lorsque Noé sortit de l'arche et qu'il constata que le monde avait été détruit, il se mit à pleurer. Le Saint béni soit-Il lui dit alors : « Pourquoi pleures-tu maintenant ? C'est avant cela que tu aurais dû pleurer ! Si tu avais pleuré avant le déluge, il ne serait peut-être pas survenu. Si tu t'étais montré plus sensible, tu aurais pu anticiper la destruction que le déluge allait causer au monde. Si tu avais pleuré à l'époque, tu n'aurais pas eu à pleurer aujourd'hui, mais, du fait que tu ne t'es pas affligé dans le passé, tu ne mériteras pas d'avoir des enfants durant cette période. »

En outre, il existe un célèbre enseignement de la Guemara selon lequel « quiconque enseigne la Torah au fils de son prochain, c'est comme s'il lui avait donné naissance » (Sanhédrin, 19b). Aussi, si Noé avait fait l'effort de ramener les pécheurs sur le droit chemin et de susciter leur repentir, il aurait été considéré comme leur père spirituel. Par conséquent, Noé ne s'étant guère préoccupé de leur renaissance spirituelle, il se vit interdire l'accomplissement de la *mitsva* de procréation, lors de son séjour dans l'arche.

Nous en déduisons un principe important : l'homme a le devoir d'utiliser son potentiel et ne doit pas le négliger. Il lui incombe également de prendre conscience de ses atouts et de réfléchir constamment à ce qui lui arrive, afin de percevoir les exigences du Créateur à son égard. Ainsi, les hommes de la génération du déluge furent punis par l'eau et par le feu, parce qu'ils avaient porté atteinte à leur corps, composé d'eau et de chaleur. Lorsque nous constatons qu'une punition nous est venue suite à un acte donné de notre part, nous devons en prendre conscience, nous ressaisir et

corriger l'erreur en question. Si nous savons que nous possédons une certaine faculté, nous avons le devoir de l'utiliser et de la développer.

Résumé

- Le refus du corbeau de remplir la mission de Noé nous apprend l'enseignement suivant : les animaux peuvent se contenter d'accomplir une seule mission ; par contre, le Saint béni soit-Il exige de l'homme qu'il mette en œuvre toutes ses potentialités afin de remplir les nombreuses missions qui lui incombent.
- La Guemara rapporte qu'il était interdit à Noé de s'unir à sa femme lors de son séjour dans l'arche. Le Midrach explique que le monde entier était en détresse à cause du déluge. Pourtant, ne doit-on pas plutôt se réjouir de la mort des mécréants ? Noé avait la possibilité de rapprocher ses contemporains et de susciter leur repentir, mais ne le fit pas. S'il s'était adonné à cette tâche, on l'aurait considéré comme leur père spirituel ; en conséquence, l'Eternel lui interdit de s'occuper lui-même de procréation. Car Dieu n'a de revendications par rapport à l'homme que dans la mesure où il n'a pas exploité tout son potentiel. C'est ainsi que notre maître Moïse et le roi David méritèrent, tous deux, d'être à la tête du peuple juif, du fait qu'ils surent faire preuve d'un dévouement exceptionnel à son égard, en utilisant toutes les facultés que le Créateur avait implantées en eux.

La vraie solution aux périodes de détresse et de difficultés

« Noé, homme de la terre, commença par planter une vigne. Il but de son vin et s'enivra, et il se mit à nu au milieu de sa tente. »

(Genèse 9, 20-21)

Le verset nous rapporte que lorsque Noé sortit de l'arche, après que le déluge eut fini de ravager le monde, il planta aussitôt une vigne, dont il but le vin jusqu'à l'ivresse. Rachi interprète le terme *vaya'hel* (littéralement : il commença) dans le sens de *'houlin*, connotant une profanation. Autrement dit, la Torah blâme Noé qui se souilla en plantant une vigne et en s'enivrant de son vin.

Tentons de comprendre la profondeur du reproche adressé par la Torah à Noé, ainsi que ce qui amena Noé – décrit au début de notre section comme un « homme juste » – à s'enivrer dès sa sortie de l'arche.

Si l'on considère le train de vie mené par Noé lors de son séjour dans l'arche, en se basant sur les récits de nos Sages, on constatera qu'il n'avait pas la vie facile. Il devait s'atteler à la besogne continuelle de nourrir tous les animaux, en veillant à apporter à chacun d'eux la nourriture qui lui convenait, et à l'heure appropriée. Lorsqu'il lui arrivait de tarder dans sa tâche, la bête en question était furieuse, au point que le lion le mordit, un jour où sa nourriture ne lui avait pas été présentée à temps (Midrach Tan'houma, 9). En outre, Noé, homme « juste et intègre », qui avait l'habitude de passer son temps à étudier la Torah et accomplir les *mitsvot*, devait dès lors se consacrer pleinement au nourrissage des animaux, ce qui lui causait certainement beaucoup de peine.

Par conséquent, s'il est vrai que Noé fut l'un des rares rescapés du déluge, il dut néanmoins passer des moments particulièrement pénibles. Or, lorsqu'un homme traverse une phase difficile ou qu'il lui arrive un malheur, il doit immédiatement scruter ses actions afin d'en déterminer la cause.

Un jour, un homme vint me voir pour me demander comment quelqu'un qui transgresse les relations interdites est puni par la peine de retranchement [spirituel]. Je lui répondis par l'histoire suivante. Un Juif voyageait en voiture avec toute sa famille. Subitement, il fit un accident qui causa la mort de tous ses proches, le laissant seul en vie. Ce type de tragédie correspond à une peine de retranchement, qui signifie soit que l'homme meurt avant son terme, soit que sa descendance se trouve anéantie. L'homme venu me voir réfléchit alors un instant, puis me révéla qu'il était le seul de toute sa famille proche comme lointaine à être resté en vie et qu'il avait perdu tous ses frères, sœurs et oncles.

Lorsque de telles catastrophes viennent bouleverser l'homme, il n'est pas nécessaire de réfléchir longtemps pour en trouver la cause, puisqu'elles correspondent à la peine de retranchement par laquelle la Torah punit la transgression des unions prohibées. Quant aux autres difficultés assaillant l'homme, elles ont également une racine profonde, qu'un examen de conscience permet de déceler.

Il semble évident qu'un juste de la stature de Noé procéda à un scrupuleux examen de conscience, afin de comprendre pourquoi il avait dû essuyer de telles souffrances lors de son séjour dans l'arche, alors même qu'il avait ainsi été épargné du déluge. Par conséquent, Noé arriva certainement à la même conclusion que nos Sages, à savoir, qu'il était en mesure d'influencer ses contemporains en suscitant leur repentir, et donc de sauver le monde de la destruction ; mais, ayant négligé cette mission, il fut puni par ce laborieux travail. Le verset contient une allusion à cette idée : il est

écrit : « *vayiven Noa'h* » (littéralement : Noé construisit) qui peut être interprété comme : Noé comprit, sous-entendu la raison des souffrances qu'il dut endurer.

Une fois que Noé comprit la cause profonde de ses épreuves, il chercha un moyen de les surmonter et d'apporter une guérison à sa plaie. C'est en cela que Noé se rendit blâmable. En effet, il est évident que la vraie solution aux situations de détresse se trouve dans la Torah ; il aurait donc dû se replonger dans l'étude et s'attacher à la sainteté. A ce propos, je peux témoigner de nombreux cas où des personnes, qui ont accepté de se soumettre au joug de la Torah, ont été miraculeusement guéries.

Mon grand-père, le juste Rabbi 'Haïm Pinto, de mémoire bénie, avait au Maroc pour ami Rabbi David ben 'Hazan, de mémoire bénie. On raconte que, sur le mur de la synagogue où il étudiait, deux clous avaient été placés au-dessus de son siège, et qu'il avait l'habitude d'y attacher ses longues papillotes, afin que la douleur le réveille immédiatement si le sommeil le terrassait un seul instant, au cours d'une longue nuit d'étude acharnée.

Dans le même esprit, le Maharcha mettait ses pieds dans de l'eau glacée afin d'éviter de s'endormir au cours de son étude. D'autres grands justes avaient l'habitude de tremper leurs pieds dans la neige par des nuits glaciales. Car ils savaient que la vraie solution à tous les problèmes et aux situations de détresse se trouve dans une étude dévouée de la Torah, en particulier de nuit, comme il est dit : « La nuit n'a été créée que pour l'étude de la Torah. » (Erouvin, 65a) Il est écrit, de même : « Tu la méditeras jour et nuit. » (Josué 1, 8)

Je me souviens qu'une fois, une veille de Chabbat, alors que j'affichais un visage triste et anxieux, ma fille s'approcha de moi et me dit : « Papa, pourquoi es-tu triste ? N'est-ce pas que c'est aujourd'hui la veille de Chabbat ?! » Effectivement, j'étais rongé par un souci de grande importance, mais quand ma fille m'a rappelé que

c'était bientôt Chabbat, je me suis mis à m'affairer dans les travaux domestiques en l'honneur de ce saint jour.

J'ai pris exemple sur mon père et maître, que son mérite nous protège, qui affirmait que le vendredi était un jour consacré à l'aide aux travaux ménagers et aux préparatifs du Chabbat. Mon père avait même l'habitude de participer aux tâches les plus humiliantes, au point qu'il choquait ses observateurs – comment pouvait-il se rabaisser de la sorte ? Pourtant, en réalité, ces tâches représentent le plus grand des honneurs : celui de préparer sa maison à la venue de la reine du Chabbat, de la Présence divine, et participer ainsi à l'œuvre de la Création – car tel est bien le sens de ce saint jour. Il est rapporté (Kidouchin, 41a) que nos Maîtres, les *Amoraïm*[18], avaient chacun l'habitude de s'impliquer d'une certaine façon dans les préparatifs de Chabbat.

Un jour, ma femme, la Rabbanite, me demanda pourquoi je me donnais tellement de peine à ranger la maison en l'honneur de Chabbat, alors que, dès l'instant où je partirais à la prière du vendredi soir, les enfants l'auraient déjà mise en désordre, et lorsque j'en reviendrais, il ne resterait plus le moindre souvenir de ce rangement. Je lui répondis que l'essentiel était qu'au moment où je quitte la maison, celle-ci soit propre et rangée, afin que nous acceptions, comme il se doit, la reine du Chabbat.

Quoi qu'il en soit, ce vendredi, j'ai mis mes soucis de côté pour me consacrer aux préparatifs de Chabbat. A l'issue de ce Chabbat, ma fille me rappela mes préoccupations de la veille, et je constatai alors qu'elles s'étaient dissipées, bien que le problème en question n'eût pas encore été résolu. Car, le seul fait de m'être impliqué dans des occupations touchant à la sainteté avait suffi pour chasser mes

---

18. Sages qui sont à l'origine des enseignements compilés par Ravina et Rav Achi dans la Guemara (le Talmud), commentaire de la Michna.

soucis et mon affliction. En effet, la vraie solution à tous les problèmes et malheurs se trouve dans un affermissement dans le domaine de la Torah et des *mitsvot*.

Lorsque Noé sortit de l'arche, il ne se consacra pas à l'étude de la Torah et l'observance des *mitsvot*, mais alla planter une vigne, but de son vin et s'enivra. Il agit de la sorte dans le but d'oublier la souffrance et la pression ressentis pendant la période du déluge. Dès lors, il déchut et passa du niveau de « juste et intègre » à « homme de la terre ». C'est pour cette raison que la Torah a introduit l'acte de planter la vigne par le terme *vaya'hel*, provenant de la racine *'houlin*, pour nous signifier qu'au lieu de résoudre ses problèmes par le biais de la Torah et de la sainteté, Noé a cherché une échappatoire dans un domaine profane, se laissant aller à l'ivresse. En outre, le mot *vaya'hel* commence par les lettres *Vav* et *Youd*, connotant ainsi l'idée de détresse.

Nous pouvons, à présent, comprendre la discussion entre Noé et le Satan, telle que nous la rapporte le Midrach (Yalkout Chimoni sur Genèse 8, 61). En voici les termes : « Il commença par planter une vigne : le Satan vint à la rencontre de Noé et lui proposa : "Veux-tu t'associer à moi pour planter une vigne ?" Noé acquiesça. Immédiatement, le Satan amena une brebis et l'égorgea au-dessus de la vigne. Puis, il amena un lion et l'égorgea au même endroit. Enfin, il prit un cochon et l'égorgea là. Pourquoi le Satan fit-il cela ? Lorsqu'un homme boit un verre de vin, il ressemble à une brebis qui garde encore sa tempérance et reste humble ; lorsqu'il boit deux verres, il fait le fier comme un lion et parle bruyamment ; lorsqu'il en boit trois ou quatre, il est assimilable à un cochon qui se roule dans la boue et se vautre dans ses déjections. »

(Dans la pratique, je peux témoigner que ce Midrach trouve des applications aujourd'hui. Il m'arrive souvent de devoir assister à toutes sortes de célébrations. Lorsque je fais apparition dans la

salle, une certaine tension se fait ressentir, due au respect qui revient aux *Rabbanim*, ou au fait que le public connaissait mon grand-père, le saint Rabbi 'Haïm Pinto, que son mérite nous protège. Quoi qu'il en soit, un des organisateurs de la cérémonie vient ensuite servir aux participants des boissons alcoolisées. Après un verre, leur crainte se trouve dissipée ; après deux, on se permet de hausser le ton ; après trois, on a complètement oublié qu'un Rav est présent dans l'assemblée !)

Ce Midrach soulève plusieurs difficultés. Tout d'abord, que signifie que le Satan s'associa à Noé et lui proposa de planter avec lui une vigne ? Deuxièmement, comment expliquer que Noé accepta cette association ? Enfin, pourquoi Noé n'empêcha-t-il pas le Satan d'égorger tous ces animaux au-dessus de la vigne ?

Le Satan est particulièrement rusé. Dans ce monde-ci, il passe son temps à tenter de faire trébucher l'homme dans des transgressions, pour ne se révéler sous son vrai jour que dans le monde à venir, où il accusera l'homme d'avoir négligé son étude de la Torah. Le Satan est à la fois celui qui incite l'homme au péché, et celui qui, au jour du jugement, l'accusera de l'avoir écouté plutôt que d'étudier la Torah.

Il arrive souvent que le Satan pénètre dans l'esprit de l'homme, suite à quoi ce dernier suit ces initiatives diaboliques. Comme nous l'avons expliqué, Noé cherchait un moyen de calmer ses douleurs occasionnées par la période du déluge ; le Satan lui donna alors l'idée de se réfugier dans la boisson : dès lors, il se dégrada jusqu'à mériter l'appellation d'« homme de la terre ». Ainsi, au moment où Noé a planté la vigne, le Satan a posé les premiers jalons de son emprise sur lui. Puis, au fur et à mesure que la vigne a poussé, Noé s'est dégradé de plus en plus : au départ, il ressemblait seulement à une brebis, puis, sous l'effet du vin, il est devenu assimilable à un lion, et enfin à un cochon.

Résumé

- La Torah reproche à Noé de s'être en premier lieu occupé de planter une vigne lorsque le déluge s'était arrêté.
- En quoi cet acte était-il répréhensible ? Suite aux responsabilités écrasantes qui reposaient sur ses épaules lors de son séjour dans l'arche, Noé s'est retrouvé psychologiquement bouleversé. Il a cherché à noyer ses soucis dans la boisson, au lieu de les oublier en s'impliquant dans le domaine de la sainteté. A cause de cela, il a chuté jusqu'à devenir un « homme de la terre ».
- Nos Sages, de mémoire bénie, nous rapportent que lorsque Noé a planté la vigne, le Satan s'est associé à lui, et y a égorgé une brebis, un lion, puis un cochon. Comment comprendre que Noé l'ait autorisé à s'associer à lui ? En réalité, l'idée de dissiper ses soucis dans la boisson correspondait à un projet diabolique, ce qui prouve que le Satan se trouvait en terre déjà conquise.

L'effort fourni pour une *mitsva* l'embellit

« Sem et Japhet pri[ren]t la couverture, la déployèrent sur leurs épaules, et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père. »

(Genèse 9, 23)

Explication de Rachi :

Il n'est pas écrit : « prirent » mais « prit », pour nous enseigner que Sem a accompli la *mitsva* avec plus d'empressement que Japhet. C'est pourquoi, ses descendants mériteront de porter le talith,

pourvu de *tsitsit* ; quant aux descendants de Japhet, ils mériteront de recevoir une sépulture digne.

La récompense de Sem est infiniment plus grande que celle de Japhet : Sem mérita les *tsitsit*, qui recouvrent l'homme même de son vivant, alors que Japhet mérita une sépulture, qui ne recouvre l'homme qu'après sa mort. En outre, nous connaissons le pouvoir exceptionnel des *tsitsit*, qui protègent l'homme du péché, conformément à l'interprétation par nos Sages (Mena'hot, 43b) du verset : « Vous le verrez et vous vous souviendrez de toutes les *mitsvot* de l'Eternel, et vous les observerez » (Nombres 15, 39) : leur vision mène au souvenir, lui-même moteur de l'action.

La Guemara (Mena'hot, 44a) illustre cette idée par l'anecdote suivante. Un homme, qui observait scrupuleusement la *mitsva* des *tsitsit*, entendit une fois parler d'une prostituée, habitant dans une ville portuaire lointaine, qui prenait quatre cents pièces d'or comme rémunération. Il lui envoya la somme exigée et un rendez-vous fut fixé. Le moment venu, il s'assit à l'entrée de sa maison, jusqu'à ce qu'elle lui dise d'entrer ; puis il y entra. Elle avait préparé sept lits, dont six étaient faits d'argent et un d'or. Entre chaque lit, se tenait une échelle d'argent, dont le haut était recouvert d'or. La prostituée, nue, monta s'asseoir sur le lit le plus élevé, et l'homme, nu, monta pour se placer face à elle. Alors qu'il s'apprêtait à assouvir ses pulsions, les fils de ses *tsitsit* lui fouettèrent le visage. Il fit marche arrière pour aller s'asseoir sur le sol. Elle lui dit : « Je jure au nom du roi que je ne te laisserai pas partir avant que tu me dises quel défaut tu as trouvé en moi. » Il lui répondit : « Je jure que je n'ai jamais vu de femme aussi belle que toi, mais le Tout-Puissant nous a donné une *mitsva*, nommée *tsitsit*, et il est écrit deux fois : "Je suis l'Eternel votre Dieu", pour signifier : "Je suis l'Eternel qui vous punirai au monde à venir, et Je suis l'Eternel qui vous récompenserai au monde à venir." La vue de ces *tsitsit* m'est apparue comme celle de quatre

témoins. » Elle répondit : « Je ne te laisserai pas partir avant que tu me dises ton nom, celui de ta ville, de ton maître et de la maison où tu étudies la Torah. » Il écrivit tous ces renseignements sur un papier qu'il lui remit.

Après cet épisode, cette femme décida de partager tous ses biens, pour en donner un tiers aux instances gouvernementales – afin qu'elles ne fassent pas obstacle à son projet de conversion – et un tiers aux pauvres ; elle ne garda en sa possession que le dernier tiers, ainsi que sa parure de lit. Elle se rendit ensuite à la maison d'étude de Rabbi 'Hiya, à qui elle demanda de la convertir. Et le maître, soupçonneux, de l'interroger : « Aurais-tu jeté ton dévolu sur l'un de mes élèves ? » Elle lui montra alors le papier remis par cet élève et lui fit le récit des faits passés, après quoi, soulignant la pureté de ses intentions, elle lui fit part de son désir de se convertir. Dès lors, elle utilisa pour les besoins d'une *mitsva* cette même parure de lit dont elle s'était servie de manière interdite, puisqu'elle épousa finalement l'élève de ce Rav.

Si déjà cet homme fut ainsi récompensé dans ce monde-ci, il est difficile d'appréhender l'immensité de la récompense d'un tel renoncement dans le monde futur…

Le Ben Ich 'Haï explique également que les *tsitsit* protègent l'homme de la transgression, comme il est écrit : « Pour sept choses, Je Te louerai le jour » (Psaumes 119, 164), verset que nos Maîtres interprètent ainsi (Mena'hot, 43b) : « Ces sept choses sont les quatre coins des *tsitsit*, la *mezouza*[19], et les deux tefillin[20], celui de la main et celui de la tête. » En outre, les *tsitsit* présentent un autre avantage : ils remémorent à l'homme les *mitsvot*, et l'incitent donc à les observer ; or « le Saint béni soit-Il assimile une bonne intention à un

19. Ecriteau fixé au montant des portes.
20. Phylactères.

acte » (Kidouchin, 40a). Enfin, lorsque l'homme accomplira la *mitsva*, celle-ci sera influencée par la sainteté des *tsitsit*, qui ont été à l'origine de sa réalisation, et sera d'une plus grande valeur.

Alors qu'il était sur le point de quitter ce monde, le Gaon de Vilna, que son mérite nous protège, laissa échapper des larmes. Lorsque ses élèves lui en demandèrent la raison, il répondit que dans quelques instants, il serait dans le monde du Bien, et il n'aurait alors plus l'opportunité d'observer les *mitsvot*, tandis que dans ce monde-ci, il suffit de quelques pièces d'argent pour pouvoir accomplir la *mitsva* si élevée et prestigieuse des *tsitsit*.

Nous pouvons nous demander pourquoi Sem a mérité une récompense tellement plus importante que Japhet pour le seul fait d'avoir accompli la *mitsva* avec plus d'empressement que lui, alors qu'au bout du compte, ils ont tous deux observé la même *mitsva*, celle de recouvrir la nudité de leur père.

Nous en déduisons que l'empressement avec lequel la *mitsva* est exécutée n'est pas un élément marginal, mais représente un facteur déterminant de celle-ci. Lorsqu'un homme accomplit une *mitsva* avec empressement, il l'exécute avec scrupule et magnificence. Ainsi, il existe une loi d'observer scrupuleusement les *mitsvot*, que nos Sages (Chabbat, 133b) ont déduite du verset : « C'est mon Dieu et je L'embellirai » (Exode 15, 2). Cette loi consiste à présenter l'objet de la *mitsva* le plus beau et le plus parfait possible – un beau *loulav*[21], un beau talith. Or, la façon d'accomplir la *mitsva* peut également être "embellie" lorsque l'acte est exécuté avec empressement. C'est pour cette raison que Sem mérita une récompense bien plus considérable que Japhet, du fait qu'il fit

---

21. Branche de palmier que les hommes ont l'obligation d'acquérir et de prendre en main lors de la fête de Soukkot, en association avec trois autres espèces – qui, avec elle, forment les « quatre espèces ».

preuve d'un empressement particulier lors de son exécution. Tel est le sens des mouvements que l'on fait au cours de la prière (Michna Beroura 95, 7) : ils expriment l'effort que nous investissons dans la prière, dans le but d'exprimer corporellement la louange divine : « Tous mes os diront, Seigneur, qui est comme Toi ? » (Psaumes 35, 10)

Rapportons ici l'histoire de la femme du Gaon de Vilna, qui, accompagnée d'une amie, avait l'habitude, chaque semaine, la veille de Chabbat, de ramasser de l'argent pour les nécessiteux. Tous les vendredis, elles se rendaient à une heure fixe auprès d'un homme fortuné. Une fois, alors qu'elles avaient du retard par rapport à l'heure habituelle, elles craignirent que ce seigneur ait déjà pris la route et qu'elles ne puissent donc pas bénéficier du don qu'il avait coutume de leur faire. Aussi, se dépêchèrent-elles, mais quelle ne fut pas leur déconvenue lorsqu'elles virent leur donateur quitter sa maison ! L'amie de la femme du Gaon fit un signe de la main en direction du nanti, afin d'attirer son attention. Ce dernier daigna attendre qu'elles traversent la route pour le rejoindre, et leur fit le don qu'il avait coutume de faire chaque semaine.

Quelques temps après, l'amie de la femme du Gaon tomba grièvement malade, pour ne jamais s'en remettre. A une certaine occasion où la femme du Gaon était venue rendre visite à son amie malade, elle lui demanda de bien vouloir lui apparaître, tandis qu'elle serait au ciel, pour lui décrire sa place dans le monde à venir. Son amie accepta et s'y engagea. Peu après, elle mourut. Un jour, afin de tenir son engagement, elle apparut effectivement à la femme du Gaon et lui révéla que, dans le monde futur, le jugement était complètement différent de celui en vigueur dans ce monde. Par exemple, concernant l'incident de ce vendredi où elles avaient eu du retard pour se rendre auprès du riche seigneur, qu'elles avaient alors rencontré sur le seuil de sa maison, cette amie avait reçu une récompense bien plus importante. Bien que toutes deux eussent

accompli la même *mitsva* de ramasser de l'argent pour les nécessiteux, l'amie avait cependant fourni un effort supplémentaire en faisant un signe de la main, grâce auquel l'homme fortuné les avait remarquées. Cette histoire illustre l'idée évoquée précédemment : accomplir une *mitsva* avec empressement revient à l'exécuter d'une façon optimale, élevant l'acte de la *mitsva* à un niveau supérieur.

Nous pouvons en retirer un enseignement important concernant la mesure d'investissement qu'il nous appartient de déployer lorsque nous accomplissons une *mitsva*, même si, au premier abord, de tels efforts semblent dépasser nos capacités. Par exemple, lorsque nous marchons dans les rues de la ville, il nous est très difficile de préserver nos yeux de toutes les visions interdites qui se présentent à nous ; pourtant, il est de notre devoir de nous y efforcer, et les efforts que nous faisons augmentent la récompense de cette *mitsva*. En outre, celui qui fournit des efforts, bénéficie de l'aide divine.

Prenons un autre exemple : celui de la prière. Certaines personnes se rendent à la synagogue uniquement dans le but d'accomplir leur devoir, mais elles le considèrent comme une lourde charge, et prient de façon lasse et d'un air ennuyé. D'autres personnes y vont avec joie, empressement et dans une bonne disposition d'esprit : il est évident que leur récompense pour cette *mitsva* sera plus importante que celle des premiers. Personnellement, il m'est une fois arrivé d'avoir une journée encore plus chargée qu'à l'accoutumée, durant laquelle je n'avais cessé de devoir me déplacer d'un endroit à l'autre. Vers quatre heures du matin, j'étais enfin arrivé à mon domicile, à Paris, complètement épuisé. C'était un jour de *Roch 'Hodech*[22], mais je n'avais pas la force de me lever pour la prière ; je

22. Premier jour du mois selon le calendrier hébraïque.

commençais déjà à trouver des circonstances atténuantes me permettant de continuer à dormir. Cependant, je me mis aussitôt à considérer ce que j'aurais fait si un riche homme d'affaires du Brésil était venu me voir ce matin-là : évidemment, j'aurais surmonté ma fatigue, me serais ressaisi et aurais couru à sa rencontre. Combien plus devais-je donc m'efforcer de trouver le courage d'aller prier devant le Créateur du monde qui m'attendait à la synagogue, Lui qui m'accorde la vie et une bonne santé, et par la grâce de qui nous vivons ! De même, lorsqu'un enfant pleure la nuit, nous nous levons, en dépit de notre fatigue, pour lui donner à manger ou le calmer, ce scénario se répéterait-il plusieurs fois dans la nuit. A plus forte raison, devons-nous fournir des efforts pour accomplir avec empressement les *mitsvot* de l'Eternel.

Résumé

- « Sem et Japhet pri[ren]t la couverture » : Sem ayant accompli la *mitsva* avec plus d'empressement, la *mitsva* lui fut attribuée.
- Sem reçut une récompense de son vivant, celle des *tsitsit*, tandis que Japhet fut récompensé par une sépulture après sa mort.
- Les *tsitsit* possèdent le pouvoir de protéger l'homme du péché, comme l'illustre l'anecdote de l'homme qui observait cette *mitsva* et fut ainsi épargné d'une transgression de débauche. Avant de quitter ce monde, le Gaon pleura, car il ne serait bientôt plus en mesure d'accomplir cette merveilleuse *mitsva*.
- Accomplir scrupuleusement une *mitsva* consiste à l'embellir, en recherchant, par exemple, un beau *loulav* ou un bel *étrog*[23].

---

23. Cédrat. Une des « quatre espèces », dont l'homme a l'obligation de se munir lors de la fête de Soukkot.

- Nous devons montrer de l'empressement dans l'accomplissement de nos *mitsvot*, de la même façon que nous en témoignons à l'égard d'un homme riche ou lorsque nous nous occupons de nos enfants.

La bénédiction de Noé à Sem et Japhet

« Sem et Japhet pri[ren]t la couverture, la déployèrent sur leurs épaules, et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père. »

(Genèse 9, 23)

Sem et Japhet reçurent chacun une récompense particulière pour la *mitsva* qu'ils accomplirent de recouvrir la nudité de leur père. Sem, qui exécuta la *mitsva* avec plus d'empressement, est mentionné en premier, et fut récompensé par la *mitsva* des *tsitsit* et par le fait que l'Eternel ferait résider Sa Présence dans le premier Temple. Quant à Japhet, il mérita la sépulture, mesure pour mesure ; en effet, de même qu'il couvrit la nudité de son père, de même, lorsque ses descendants, Gog et Magog, tomberont sur le champ de bataille, les enfants d'Israël veilleront à les enterrer (Genèse Rabba 36, 6). Le roi David acquerra une bonne renommée du fait qu'il enterrera, lui aussi, les corps de ses ennemis (Rachi sur Samuel II 8, 13).

Japhet mérita également la bénédiction : « Que Dieu agrandisse (*yapht*) Japhet ! » (Genèse 9, 27) Rachi explique le terme *yapht* comme le Targoum, qui lui-même traduit ce mot par *yaphti*, signifiant : que l'Eternel agrandisse la frontière de Japhet en richesse et en biens. Japhet mérita aussi que ses descendants construisent le second Temple. Enfin, le Talmud de Babylone, selon

lequel la loi est tranchée en cas de divergence avec le texte du Talmud de Jérusalem, sera écrit dans la langue de Japhet (Meguila, 9b).

A propos de la bénédiction formulée par Noé à Japhet, le 'Hatam Sofer, de mémoire bénie, pose la question suivante : pourquoi Noé a-t-il employé un terme grec pour exprimer cette bénédiction (conformément à l'explication de Rachi), alors qu'à cette époque, on parlait en *lachon hakodech*[24], puisque ce n'est qu'à partir de la génération de la dispersion que le Saint béni soit-Il a introduit la diversité des langues ?

Apparemment, Noé désirait, par cette bénédiction, signifier sur le mode allusif que la Torah serait plus tard traduite en grec, qui est la langue de Japhet. D'ailleurs, le Midrach écrit explicitement : « De ce verset, nous déduisons la traduction de la Torah en grec. » (Genèse Rabba 36, 8)

En réalité, l'idée contenue dans cette bénédiction, à savoir que la Torah serait traduite en grec, langue de Japhet, est très profonde. Elle signifie que le droit à l'existence des descendants de Japhet ne résulte que du fait que la Torah sera écrite en leur langue. Prenons l'exemple d'un descendant de Japhet : Méchekh. Un des commentateurs de la Torah explique qu'il s'agit de l'ancêtre de la Russie. En d'autres termes, les millions d'habitants de la Russie ne subsistent et ne sont nourris que grâce à notre étude de la Torah. En vérité, c'est tout l'univers qui bénéficie de l'influence de nos prières : lorsque nous prions pour la pluie, c'est le monde entier qui en profite ; de même, quand nous prions pour la paix. Si les nations du monde ressentaient à quel point elles nous doivent l'abondance qu'elles reçoivent, elles feraient tout leur possible pour nous permettre d'étudier et de prier davantage.

---

24. Littéralement : langue sainte. Désigne la langue hébraïque.

La récompense de l'empressement à accomplir une *mitsva*

La récompense de Sem, évoquée dans sa bénédiction – la *mitsva* des *tsitsit* – est d'ordre spirituel, alors que celle de Japhet est d'ordre matériel – sépulture et abondance, résultant de la Guemara qui sera traduite en sa langue. Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Midrach Tan'houma sur Genèse, 15) qu'ayant accompli la *mitsva* avec plus d'empressement que Japhet, Sem mérita une bénédiction plus importante. Un peu plus loin, le verset fait allusion à cette idée. En effet, il est écrit : « Voici la descendance des fils de Noé », le terme « voici » marquant la différence entre Sem et Japhet, entre une *mitsva* exécutée avec ou sans empressement.

La *mitsva* des *tsitsit* possède de nombreuses vertus, comme le souligne la Guemara (Mena'hot, 43b) à propos du verset : « Vous les verrez, vous vous souviendrez et vous accomplirez » : « La vue mène au souvenir, et le souvenir mène à l'action. » C'est pour cette raison que le Gaon pleura avant de quitter ce monde : parce que dans le monde à venir, il n'aurait plus l'opportunité d'accomplir cette *mitsva* si précieuse. La *mitsva* des *tsitsit* a également un autre atout : elle suscite en l'homme le souvenir des *mitsvot*, et par ce biais, provoque en lui l'intention d'en accomplir ; or, le Saint béni soit-Il assimile ces bonnes pensées à des actes – sans que l'homme ait besoin de fournir le moindre effort. Sem, qui accomplit la *mitsva* avec empressement, mérita la *mitsva* de *tsitsit*, qui ne demande à l'homme aucun effort.

L'empressement à accomplir une *mitsva* fait partie intégrante du devoir d'exécution de cette *mitsva*. Tel est le sens de l'introduction de l'auteur du Choul'han Aroukh : « Renforce-toi comme le lion pour servir ton Créateur » ; en d'autres termes, il faut fournir des efforts pour la prière comme pour le reste du service divin.

L'importance de l'empressement est également mise en valeur par l'anecdote suivante (Sanhédrin, 96a). Nabuchodonosor mérita la royauté de nombreuses années pour un seul effort. Suite au miracle de l'arrêt du soleil sur son orbite, durant quelques heures, grâce auquel le roi Ezéchias avait pu guérir, Meraudah, fils de Baladan, qui était roi de Babylone, voulut bénir ce dernier. Aussi lui écrivit-il : « Salutations à Ezéchias, roi de Juda, et salutations à son Dieu ! » Or, Nabuchodonosor, à cette époque, scribe personnel de son père, le roi Meraudah, était à ce moment absent, et lorsqu'il fut de retour, la lettre avait déjà été envoyée. Il s'enquit alors de son contenu, et on l'en informa. Nabuchodonosor fit aussitôt remarquer : « Il fallait écrire en premier : "Salutations au Dieu d'Ezéchias", puis seulement : "Salutations à Ezéchias, roi de Juda." » Sur ces entrefaites, il s'empressa de rattraper l'émissaire afin de modifier la formulation de la lettre, de sorte à faire précéder l'honneur de l'Eternel à celui du roi humain, et les quatre pas de course qu'il fit dans ce but lui conférèrent le mérite de régner sur le monde entier pendant trois générations : à travers sa propre royauté, celle de son fils Evil Meraudah, et celle de son petit-fils Balthasar (Belchatsar) – idée développée de manière un peu différente dans le Cantique des Cantiques Rabba 3, 6.

Résumé

- Sem et Japhet reçurent chacun une bénédiction pour avoir recouvert la nudité de leur père : Sem mérita la *mitsva* des *tsitsit*, et Japhet, le droit à la sépulture, ainsi que l'écriture de la Torah en sa langue, le grec.
- Le 'Hatam Sofer demande pourquoi Noé a employé un mot grec pour exprimer sa bénédiction : « Que Dieu agrandisse (*yapht*) Japhet » – *yapht* étant, selon Rachi, un terme grec.
- Apparemment, Noé désirait ainsi faire allusion à l'essence de la bénédiction, à savoir, au fait que la Torah serait traduite en langue grecque.

- Par le mérite de la Torah, écrite en grec, que les descendants de Sem étudient, ceux de Japhet bénéficient d'une abondance matérielle.
- Sem, qui fit preuve d'un empressement pour la *mitsva*, mérita la précieuse *mitsva* des *tsitsit*, grâce à laquelle l'homme est entraîné à accomplir de nombreuses autres *mitsvot*.
- L'effort fourni par Nabuchodonosor lorsqu'il effectua trois pas en l'honneur de l'Eternel, lui valut le mérite de régner sur le monde entier pendant trois générations.

Annexes

Noé et Abraham

« Voici la postérité de Noé. Noé fut un homme juste, intègre dans sa génération. »

(Genèse 6, 9)

Rachi rapporte deux interprétations de nos Sages, de mémoire bénie, sur la précision du verset : « dans sa génération ». Certains l'interprètent péjorativement, expliquant que seulement en comparaison à sa génération de mécréants, Noé pouvait être considéré comme un juste, ce qui n'aurait pas été le cas s'il avait vécu dans la génération d'Abraham.

Cette interprétation de nos Sages est surprenante : comment blâmer Noé, alors qu'il s'est dévoué pendant une période de cent vingt ans à la construction de l'arche (Genèse Rabba 30, 7), tout en devant faire face aux moqueries et aux taquineries de ses contemporains, par lesquelles il ne s'est pas laissé influencé ? Cette persévérance ne suffit-elle pas pour lui octroyer le titre de juste de façon absolue ?

Nous pouvons expliquer de la manière suivante la sévérité du jugement de nos Sages. Il existe une différence de fond entre Noé et

notre patriarche Abraham. Abraham ne s'est pas contenté de connaître lui-même le Saint béni soit-Il et de Le servir, mais a fourni des efforts remarquables afin d'enseigner à tous l'existence d'un Créateur, qu'il est de notre devoir de connaître et de remercier pour la vie dont Il nous gratifie ainsi que pour le merveilleux monde qu'Il a créé. En outre, il se distinguait, en particulier, dans la *mitsva* de l'hospitalité : quiconque faisait étape sous sa tente y recevait à manger, à boire et un endroit pour se reposer. Lorsque ses hôtes, prêts à reprendre la route, voulaient remercier Abraham, il leur disait qu'il ne fallait non pas le remercier lui-même, mais plutôt le Créateur du monde (Genèse Rabba 54, 6). De cette manière, il incitait ses contemporains à se repentir, à abandonner leurs idoles, à croire en Dieu et Le servir de façon exclusive.

Quant à Noé, il ne s'est pas montré sensible à l'état de dégradation spirituelle de ses contemporains, puisqu'il n'a ni tenté de susciter leur repentir, ni prié en leur faveur dans ce but-ci. Aussi, n'est-il pas considéré de manière absolue comme un juste. Car un juste doit développer un sentiment de responsabilité vis-à-vis du monde qui l'entoure, et non se contenter du fait que lui-même sert l'Eternel. En effet, celui à qui importe l'honneur divin, doit développer ce sens des responsabilités, afin d'indiquer à tout individu la voie le rapprochant de son Créateur. Noé, qui a failli à cela en se limitant à sauver sa propre personne, ne mérita pas d'être considéré comme un juste par rapport à la génération de notre patriarche Abraham.

L'abnégation définit l'homme

« Voici la postérité de Noé. Noé fut un homme juste. »

(Genèse 6, 9)

On peut établir une analogie entre le mot « homme » de ce verset et celui du premier verset des Psaumes : « Heureux l'homme (…) », ainsi que des directives du roi David à son fils Salomon : « Prends courage et deviens un homme ! » (Rois I 2, 2) Pour être un homme, l'abnégation est indispensable. Tel a été le message de David à Salomon : qu'il annule sa personnalité, ses volontés et maîtrise sa nature afin de devenir un homme.

Lorsqu'un Rav donne un cours et pose une question, il arrive qu'un des élèves ait immédiatement la réponse toute prête et s'empresse de la donner, perturbant ainsi le déroulement du cours ; cet élève réagit ainsi poussé par une impulsion naturelle. Pourtant, il convient à un homme, digne de ce titre, de maîtriser sa nature première et ses désirs, en l'occurrence ici d'attendre la fin du cours pour intervenir, afin de ne pas porter préjudice au reste des élèves.

La génération du déluge et celle de la dispersion

« Voici la postérité de Noé. Noé fut un homme juste, intègre dans ses générations. »

(Genèse 6, 9)

A priori, l'expression « dans ses générations » soulève une difficulté : pourquoi ce pluriel ? Des ouvrages expliquent ce pluriel

en référence à la génération du déluge qui se corrompit par les relations interdites, ainsi qu'à celle de la dispersion qui se rebella contre l'Eternel et désira prouver qu'Il ne dirigeait pas le monde. Les hommes de cette génération construisirent une haute tour à partir de briques, comme il est dit : « "Allons, préparons des briques et cuisons-les au feu." Et la brique leur tint lieu de pierre, et le bitume de mortier. » (Genèse 11, 3) Pourquoi ne l'ont-ils pas construite simplement avec des pierres et des rochers déjà formés ? Apparemment, ils désiraient une fois de plus démontrer que l'homme n'est pas influencé par la Providence divine, mais a la possibilité de s'appuyer sur ses propres capacités – preuve à l'appui, ils étaient même en mesure de construire le matériau nécessaire à leur construction. Noé, qui fut confronté à ces deux générations, ne se laissa pas influencer, d'où le pluriel de l'expression « dans ses générations ».

Le pouvoir de l'influence

« Voici la postérité de Noé. Noé fut un homme juste, intègre dans ses générations. »

(Genèse 6, 9)

Explication de Rachi :

Certains de nos Sages y voient un éloge : même si Noé avait appartenu à la génération d'Abraham, il aurait été un juste. D'autres y voient un blâme : s'il avait vécu dans la génération d'Abraham ou de Moïse, il n'aurait pas été considéré comme un juste. Le Midrach (Tan'houma, 5) compare cela à une femme née d'une relation interdite, mais qui ne s'est pas faite une mauvaise réputation, car

malgré son origine, elle ne s'est elle-même pas laissée influencer négativement. A présent, il nous reste à comprendre pourquoi, selon l'avis de certains de nos Sages, si Noé avait vécu dans la génération d'Abraham ou de Moïse, le niveau spirituel qu'il avait atteint n'aurait pas suffi pour qu'il soit considéré comme un juste.

Nous pouvons en déduire le pouvoir considérable de l'influence. Il est évident que si Noé avait vécu dans la génération de Moïse, qui a reçu la Torah, il en aurait été influencé et serait devenu d'autant plus grand. Cependant, du fait qu'il a vécu à la période de la génération du déluge, il n'a pas pu bénéficier de l'influence positive de cette génération de justes, par rapport à laquelle il ne peut donc être considéré comme un juste. Certes, il est vrai que Noé a étudié la Torah, l'a ensuite transmise à Sem, qui l'a lui-même enseignée à notre patriarche Abraham. Cependant, cette Torah n'a été transmise, d'une génération à l'autre, que par l'enseignement d'un homme à son prochain, alors qu'à la génération de Moïse, on pouvait la trouver à « tous les coins de rues », elle était accessible à quiconque la recherchait.

Le pouvoir de l'influence est impressionnant, tant dans le bon sens que dans le mauvais. Ceci peut être comparé à un homme qui entre dans une parfumerie ; même s'il ne touche à aucun parfum, il sortira avec une bonne odeur. A l'opposé, un homme qui pénètre dans une tannerie en ressortira avec une mauvaise odeur même s'il ne touche à rien.

Le pouvoir de l'influence se vérifie aussi dans le domaine spirituel. Un homme qui fréquente un milieu de personnes qui aiment la Torah et l'étudient, en sera positivement influencé. Mon ami, le célèbre juste Rabbi Nissim Rebibo, de mémoire bénie, exerçait son influence partout où il se rendait. A une certaine occasion, il vint me voir pour me demander d'acheter un programme d'ordinateur qui rassemblait le contenu de quatre mille

livres d'étude, parce que le vendeur n'était prêt à le lui vendre qu'à la condition qu'il lui trouve un second acheteur. Il me supplia donc de l'acheter, afin qu'il puisse lui-même profiter de ce programme. Son désir d'étudier la Torah était tel qu'il parvenait à convaincre les autres d'acquérir eux aussi des ouvrages d'étude et de s'y plonger.

A l'inverse, un homme qui fréquente un milieu de mécréants en retirera une mauvaise influence. Les animaux eux-mêmes ont été influencés par la dégradation de la génération du déluge, au point qu'un lion et un chien qui se croisaient s'accouplaient aussitôt, comme le souligne le verset : « La terre était corrompue devant Dieu, toute créature ayant perverti sa voie sur la terre. »

L'influence de la Torah et du peuple juif sur le monde

« Et Dieu dit à Noé : "Le terme de toutes les créatures est arrivé devant Moi, parce que la terre, à cause des hommes, est remplie d'iniquité ; et Je vais les détruire avec la terre (...)" »

(Genèse 6, 13)

Le Saint béni soit-Il constata à la fois toutes les transgressions faites par les hommes de la génération du déluge et la corruption de l'ensemble de la planète, qui avait atteint son paroxysme : les animaux et les volatiles s'accouplaient en dehors de leur espèce, conformément à l'interprétation de Rachi du verset : « toute créature ayant perverti sa voie sur la terre » (Genèse 6, 11). Suite à cela, Il

décida d'effacer toute existence, afin de reconstruire un nouveau monde, purifié de tout fauteur.

Il nous reste à comprendre comment, aujourd'hui, le Tout-Puissant laisse les hommes profaner Son Nom et renonce ainsi à Son honneur. En effet, malheureusement, notre génération ne Lui rend pas honneur, et le pays d'Israël lui-même – pourtant lieu propice à la résidence de la Présence divine, comme il est dit : « Un pays sur lequel veille l'Eternel ton Dieu, et qui est constamment sous le regard du Seigneur, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin » (Deutéronome 11, 12) – est empli de mécréants qui profanent publiquement le Nom divin et se rebellent ouvertement contre la Torah.

Proposons l'explication suivante. A l'époque du déluge, le Saint béni soit-Il n'avait pas encore donné à Adam et à ses descendants – y compris Noé – les *mitsvot* de façon officielle, puisque la Torah était encore dans le ciel. Aussi, lorsque la génération du déluge porta atteinte à la Torah, Dieu se trouva contraint de punir immédiatement les pécheurs, afin de les empêcher de l'offenser de nouveau. Par contre, aujourd'hui, une fois que la Torah a déjà été donnée au peuple juif, le Maître du monde compte, si l'on peut dire, sur ce dernier pour qu'il se soucie de l'honneur de la Torah. Car, lorsque les enfants d'Israël étudient la Torah et accomplissent les *mitsvot*, le pouvoir de l'impureté se trouve affaibli et les pécheurs se repentent.

Rappelons la célèbre phrase du juste, Rav Israël de Salant, que son mérite nous protège : « Lorsqu'un jeune homme étudie bien la Torah dans une *Yechiva* en Lituanie, un étudiant ne profane pas le Chabbat à Paris. » Car c'est ainsi que le Saint béni soit-Il a fixé les principes de base de Son monde : lorsque les forces de sainteté se multiplient, celles d'impureté ne peuvent plus prendre le dessus, et les pécheurs cessent aussitôt de fauter. Pour cette raison, même si,

de nos jours, de nombreuses personnes ne respectent pas la Torah et les *mitsvot*, mais profanent le Nom divin dans le monde, l'Eternel s'abstient de punir, comptant sur l'influence de la Torah donnée au peuple juif, sur son étude et le respect des *mitsvot*, grâce auxquels le pouvoir de sainteté se renforce, affaiblissant simultanément les forces impures.

La punition de la génération du déluge : eau et feu

« Et Moi, Je vais amener sur la terre le déluge. »

(Genèse 6, 17)

Les hommes de la génération du déluge furent punis par des eaux bouillantes qui tombèrent sur la terre (Yalkout Chimoni 6, 55), autrement dit, par deux éléments de base, l'eau et le feu. Le Zohar (I, 80) explique la raison de cette punition : l'homme a été créé à partir d'eau et de poussière, mais également à partir de feu. La preuve en est que lorsqu'un homme meurt, son corps est froid, alors que de son vivant il est chaud, du fait qu'il a été formé à partir des éléments du feu et de l'eau. Il m'est une fois arrivé de voir le cercueil d'un défunt, décédé en France, apporté après un an en Israël ; au grand étonnement de tous, ce cercueil était empli d'eau. La raison en était simple : le corps de l'homme est notamment formé d'eau, et à sa mort, tous les éléments se décomposent, libérant donc l'eau qu'il contenait. Cette réalité a pour but de renforcer l'homme dans sa lutte contre le mauvais penchant : en ayant toujours à l'esprit qu'il est composé d'eau, l'homme prendra en effet

conscience de son inanité. Quant à l'élément feu dont l'homme est aussi composé, il lui rappelle la Torah, surnommée « une loi de feu » (Deutéronome 33, 2) ; le fait que l'homme soit formé à partir de l'élément désignant la Torah, lui permet de se rapprocher d'elle.

Cependant, les hommes de la génération du déluge ont non seulement failli à tirer réflexion de ce fait, à même de les renforcer et de les éloigner du péché, mais ont fauté encore davantage en portant atteinte à l'essence même de leur corps, comme le souligne le verset : « toute créature ayant perverti sa voie » (Genèse 6, 12). Ils ont abîmé leurs corps ainsi que leur essence, et donc, le Saint béni soit-Il les a punis dans la même mesure : par le feu et l'eau, dont l'homme est lui-même composé. En outre, leur punition a duré quarante jours, mesure pour mesure, en parallèle avec les quarante jours de formation du fœtus (Genèse Rabba 32, 5).

Une fois, un Juif vint me voir pour me faire part du rêve terrorisant qu'il venait de faire : on lui avait coupé sa main gauche. J'émis aussitôt un doute, concernant cet homme, sur la constance avec laquelle il observait de la *mitsva* des tefillin, dont l'un se place sur le bras gauche. Je lui posai alors la question, et il me répondit qu'effectivement, il ne les avait pas mis depuis quatre jours. Je lui expliquai que Dieu punit mesure pour mesure, et donc, du fait qu'il avait porté atteinte à sa main gauche, on a voulu la lui amputer. Or, par le biais de son rêve, il a eu le mérite d'être réorienté vers le droit chemin, avant que cette punition ne s'abatte sur lui. Suite à mon interprétation, cet homme s'empressa d'aller mettre les tefillin.

Section Lekh-Lekha

Le devoir de publier le Nom de l'Eternel dans le monde

« L'Eternel dit à Abram : "Va pour toi hors de ton pays, de ton lieu natal et de la maison paternelle, vers le pays que Je t'indiquerai. Je te ferai devenir une grande nation ; Je te bénirai, Je rendrai ton nom glorieux, et tu seras bénédiction." »

(Genèse 12, 1-2)

Le Saint béni soit-Il ordonna à Abraham de quitter son pays natal, et en compensation, Il lui promit la bénédiction : richesse, descendance, honneur, et un renom mondial. A priori, ceci semble plutôt surprenant : Abraham recherchait-t-il réellement à être reconnu et honoré de tous ? Il est évident qu'un juste de son envergure aurait plutôt tendance à repousser ce genre de distinctions et à les fuir. Plus encore, si l'Eternel a promis, en contrepartie, de telles bénédictions à Abraham, en quoi résidait la difficulté de son épreuve ? Nous savons pourtant que ceci

constituait, d'après nos Maîtres (Midrach Tan'houma sur Lekh-Lekha, 3), l'une des dix épreuves qu'Abraham dut surmonter ; en quoi en était-ce une, alors même que sa récompense était considérable ?

Avec l'aide de Dieu, j'ai eu le mérite de comprendre les paroles de l'auteur de l'ouvrage « Maguen David », un des kabbalistes du Maroc. Il explique que tout Juif a été créé à l'image de Dieu, son âme étant d'origine céleste. Nous prononçons quotidiennement la bénédiction « qui ne m'a pas fait naître idolâtre » ; a priori, il aurait été plus logique de dire : « qui m'a fait naître Juif », d'autant plus que cette formulation négative est susceptible d'éveiller la colère des non-juifs contre nous ! Aussi, pourquoi ne pas remercier le Maître du monde par une tournure positive ? Ceci peut s'expliquer de la façon suivante : il existe des Juifs qui se comportent comme des non-juifs ; si ces derniers disaient « qui m'a fait naître Juif », cela reviendrait à une bénédiction sans objet. En effet, sa conduite, semblable à celle des non-juifs, ôte de lui le Nom divin, d'où la nécessité d'opter pour la tournure neutre et incontestable « qui ne m'a pas fait naître idolâtre », afin d'éviter de prononcer une bénédiction en vain.

On retrouve la même idée à propos de notre patriarche Abraham. Le Saint béni soit-Il lui a promis honneur et renommée, dépourvus de leur aspect négatif. En effet, en allant vers le chemin que l'Eternel lui ordonne de suivre, Abraham agrandira l'honneur de Dieu dans le monde, et simultanément, également son propre honneur. Car, dès son départ, Abraham portera en lui le Nom divin, puisqu'un *Hé* sera ajouté à son nom Abram, pour devenir Abraham. Ainsi, l'honneur dont il est ici question est celui qui résulte de la gloire de Dieu, et non pas un honneur engendrant de la fierté.

Dès lors, nous comprenons du même coup en quoi résidait l'épreuve d'Abraham : il devait agrandir et glorifier le Nom divin, avec tous les obstacles que cette tâche ardue comporterait.

Abraham qui se considérait comme « cendre et poussière » était conscient, plus que tous, de la faiblesse humaine ; aussi, appréhendait-il une telle mission, se disant : « D'où vais-je avoir les forces et la persévérance pour la remplir de façon intègre ? » Or, c'est justement en cela que le Saint béni soit-Il désirait le tester : mesurer avec quel degré de dévouement il accomplirait la mission de répandre la gloire divine dans le monde.

Résumé

- Le Saint béni soit-Il ordonna à Abraham de quitter son pays, lui promettant pour cela une grande récompense : bénédiction, richesse, et renom mondial. Il est évident qu'une personnalité de la stature d'Abraham n'était pas intéressée par les honneurs et la gloire personnelle, donc en quoi ces promesses étaient-elles nécessaires ? En outre, si la récompense à ce départ était si grande, en quoi consistait donc l'épreuve ?

- L'auteur du « Maguen David » affirme que l'âme de tout Juif est d'origine céleste. Nous prononçons quotidiennement la bénédiction « qui ne m'a pas fait naître idolâtre », au lieu de dire simplement : « qui m'a fait naître Juif », parce qu'il existe des Juifs qui, à Dieu ne plaise, ne se comportent pas comme des Juifs, et qui ne sont donc pas en mesure de prononcer cette bénédiction sous une forme affirmative, car cela reviendrait à une bénédiction sans objet.

- Le Saint béni soit-Il a promis à Abraham un honneur et une gloire qui résulteraient de l'honneur divin : en glorifiant le Nom divin dans le monde, Abraham serait lui-même glorifié. Il a ajouté la lettre *Hé* de Son Nom à celui d'Abram, de sorte que lorsque le Nom divin serait sanctifié, celui d'Abraham le serait aussi.

- Malgré toutes les récompenses promises par le Tout-Puissant à Abraham, ce départ reste malgré tout une épreuve, car il est difficile pour un homme de s'engager à remplir la mission ardue de proclamer

le Nom divin dans le monde. Or, notre patriarche Abraham sut surmonter cette épreuve, en allant sanctifier le Nom de Dieu, comme il lui avait été enjoint.

La mission de l'homme dans ce monde

« L'Eternel dit à Abram : "Va pour toi, hors de ton pays, de ton lieu natal et de la maison paternelle, vers le pays que Je t'indiquerai." »

(Genèse 12, 1)

Certains commentateurs expliquent ce verset en référence à l'âme humaine : l'Eternel ordonne à celle-ci de quitter son pays – les mondes supérieurs –, son lieu natal – le trône céleste –, et de se rendre vers le pays qu'Il lui indique – ce monde-ci. L'âme n'a pas la possibilité de s'élever dans le monde de la Vérité, mais seulement dans ce monde-ci, c'est pourquoi, le Saint béni soit-Il lui dit : « Je te ferai devenir une grande nation », autrement dit, lorsque l'âme humaine luttera contre le mauvais penchant, elle créera des mondes et permettra des réparations, procurant de la satisfaction à son Créateur. Pourtant, au départ, l'âme se montre réticente à ce projet, comme le souligne l'adage : « Contre ton gré tu as été appelé à vivre » (Maximes de nos Pères 4, 29) ; Dieu lui enjoint alors : « Va pour toi : pour ton profit et pour ton bien. » En effet, l'âme ne peut s'amender que dans ce monde. D'ailleurs, le verset poursuit : « contre ton gré tu es appelé à mourir », car une fois que l'âme a constaté qu'elle ne peut s'élever que suite à une lutte contre le mauvais penchant dans ce monde, elle ne veut plus le quitter.

Dans son ouvrage « Maguen David », le kabbaliste Rabbi David

Pérets, que son mérite nous protège, évoque brièvement cette idée selon laquelle le verset fait ici allusion à l'âme. Je voudrais expliquer la différence entre les qualificatifs désignant ce monde-ci – « le monde du mensonge » – et le monde à venir – « le monde de la Vérité ». La différence entre ces deux mondes explique peut-être pourquoi le Saint béni soit-Il a fait descendre la Torah, appelée Vérité, du monde futur vers ce monde, plutôt que de la donner directement dans ce monde – qui est mensonge. Ainsi, il est rapporté que lorsque Moïse monta au ciel, il vainquit les anges, qui lui offrirent des cadeaux. L'ange de la Mort lui fit don du cadeau suivant : il lui révéla le secret de l'encens (Yalkout Chimoni sur Nombres, 752), bien que cela aille à l'encontre de sa propre mission, puisque ce secret permettrait à Moïse de l'empêcher d'enlever des âmes humaines. Cependant, dans le monde de la Vérité, on n'entre pas dans de telles considérations.

A présent, comment comprendre que ce monde-ci soit appelé « monde du mensonge » ? Le Saint béni soit-Il a créé la Vérité et Son sceau est Vérité (Chabbat, 55a), aussi, comment dire qu'Il a créé un « monde du mensonge », alors que tous Ses attributs sont Vérité ? En réalité, il semble que ce monde-ci soit lui aussi un monde de Vérité, mais le mauvais penchant qui s'y trouve a le pouvoir de transformer cette vérité en mensonge. Le rôle du mauvais penchant est de présenter à l'homme le mensonge comme s'il s'agissait de la Vérité. Un homme est capable d'adresser des prières à son Créateur – acte de vérité – tout en étant préoccupé par des pensées extérieures ; sa prière devient alors "mensongère". De même, lorsqu'un homme mange, l'acte de se nourrir fait en soi partie de son service divin, car le but de la nourriture est de procurer à l'homme les forces nécessaires à cette mission. Par contre, un homme qui mange par plaisir cultive mensonge.

La mission de l'homme dans ce monde consiste à transformer son être de mensonge en vérité, métamorphose qui ne peut se faire que

par le biais de la sainte Torah, appelée Vérité. Ainsi, le Saint béni soit-Il a fait descendre la Torah du monde de Vérité, afin que l'homme ne puisse pas dire qu'il a transgressé les paroles de la Torah car elle ne serait pas véridique, ayant été donnée dans un monde de mensonge. On ne peut avancer cet argument, car la Torah provient du monde à venir, qui est Vérité, et par le don de la Torah, la Vérité est donc descendue du monde futur vers ce monde-ci. Par conséquent, l'étude de la Torah permet à l'homme de surmonter le mensonge (et simultanément, le mauvais penchant).

La Guemara (Yoma, 35b) rapporte que trois catégories de personnes sont appelées à comparaître devant le Saint béni soit-Il : le riche, le pauvre et le bel homme. L'Eternel leur demande alors pourquoi ils n'ont pas étudié la Torah : étaient-ils plus pauvres que Hillel, ou plus importunés par le mauvais penchant que Joseph – célèbre pour sa beauté –, et ainsi de suite… Pourtant, ces derniers ont étudié la Torah et maîtrisé les épreuves de ce monde ! Ceci prouve donc que la Torah représente le seul moyen d'élévation pour l'homme dans ce monde, comme le souligne le verset : « J'ai créé le mauvais penchant, et J'ai créé la Torah comme antidote. » (Kidouchin, 30b) Il en résulte que même si la Torah est descendue dans ce monde, elle a gardé sa sainteté et est à la disposition de quiconque désire l'acquérir. Seule la Torah possède le pouvoir de détacher l'homme des vanités de ce monde et de le lier à des valeurs réelles.

On raconte qu'une fois, le Rachach, l'un des *Guedolim*[25] de la génération précédente, n'était pas parvenu à saisir une certaine explication des Tossaphistes. Un jour, il rencontra le Netsiv, de mémoire bénie, et ils se livrèrent à une "joute" talmudique. Lorsque

---

25. Grands maîtres en Torah, dont le peuple juif suit les directives.

le Rachach demanda au Netsiv le sens du commentaire des Tossaphistes sur lequel il s'était heurté, ce dernier lui répondit sur le champ. Quand le Netsiv remarqua la peine qu'éprouvait ce grand homme à l'idée de n'en avoir pas lui-même saisi le sens, il lui expliqua qu'il avait eu le mérite de le comprendre du fait qu'il étudiait la Torah dans le dénuement. Il semble donc qu'une Torah étudiée dans la richesse, la quiétude et les plaisirs de ce monde ne puisse pas être totalement saisie, car ce monde est celui du mensonge.

De même, il est rapporté qu'avant sa mort, Rabbénou Hakadoch leva ses dix doigts vers le ciel en proclamant qu'ils étaient témoins qu'il n'avait pas joui de ce monde (Ketouvot, 104a). En effet, Rabbi était très riche, mais n'avait jamais profité de son opulence, conscient qu'elle n'était qu'un fruit de ce monde, mensonger. Cependant, le Saint béni soit-Il désire procurer du plaisir à Ses créatures, c'est pourquoi, Il a créé la richesse ; ainsi, le monde matériel est un outil, mis à la disposition de l'homme, pour mieux Le servir. Pourtant, certains justes appliquent le principe : « Sanctifies-toi dans ce qui t'est permis », renonçant au matérialisme. Mais Rabbi ne restreignait pas autrui comme il le faisait pour lui-même. Il est affirmé (Avoda Zara, 11a) que le raifort et le radis n'ont jamais fait défaut sur la table de ce juste, néanmoins il s'en privait, car à son niveau, il les considérait comme un luxe superflu de ce monde. En outre, le fait que le radis (*tsenon*) ne faisait jamais défaut sur sa table, peut être interprété différemment : le terme *tsenon* a pour sens refroidir, allusion à la lutte de Rabbi contre le mauvais penchant, qu'il "refroidissait". De même, Rabbi 'Hanina ben Dossa ne se nourrissait, durant toute une semaine, que d'un *kab* (petite quantité) de caroubes (Berakhot, 17b), car il savait que tout objet matériel, y compris ceux qui semblent répondre à un besoin humain, est soumis à l'influence du mauvais penchant.

Lorsque l'homme étudie la Torah, il transforme le mensonge en

vérité. Par ailleurs, il est écrit : « Dans toutes tes voies, songe à Lui » (Proverbes 3, 6). Ainsi, l'homme a la possibilité de servir l'Eternel par le biais de multiples voies : en mangeant, en buvant, en se reposant, ou en répondant à d'autres besoins physiques. S'il exécute ces actions dans le but de mieux Le servir et non pour en jouir, elles seront considérées comme parties intégrantes de son service divin.

Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent (Nedarim, 20b) que lorsque Rabbi Eliezer avait un rapport avec sa femme, il le faisait comme si un démon l'y obligeait. N'est-ce pas effrayant ? Que vient faire ici la notion de démon et comment dire qu'il n'éprouvait pas également de plaisir physique ? Rabbi Eliezer désirait ainsi signifier que son unique intention à ce moment-là était d'accomplir la *mitsva* de procréation, ainsi que celle de la *ona*[26], et qu'il ne pensait donc aucunement à son plaisir personnel. Il considérait le plaisir comme une émanation du Satan, qui est une créature terrifiante, afin d'être sûr de ne profiter de ce monde que dans le but d'accomplir une *mitsva*.

Le roi Salomon affirme : « Je disais : "Je voudrais me rendre maître de la sagesse ! Mais elle s'est tenue loin de moi." » (L'Ecclésiaste 7, 23) Il fait ici allusion au secret de la vache rousse, qu'il ne put appréhender (Yoma, 14a), et que seul notre maître Moïse eut le mérite de saisir (Nombres Rabba 19, 6) lorsqu'il monta au ciel, monde de la Vérité, où tout se trouve dévoilé. La Torah est chère à l'Eternel, et, de même que celui qui possède un objet très précieux le garde pour lui-même plutôt que de le partager avec son prochain, de même, le Créateur a-t-Il confiné auprès de Lui le secret de la vache rousse, s'abstenant de le dévoiler à qui que ce soit – à

---

26. Jours où l'époux doit remplir son devoir conjugal.

l'exception de Moïse, à qui ce secret fut révélé lors de son ascension au ciel.

Le Saint béni soit-Il a fait don à l'homme d'un cadeau : s'il se conduit dans ce monde conformément à la Vérité, étudie la Torah et se sanctifie, il parviendra à transformer le mensonge en vérité, et par là même, les secrets de la Torah lui seront révélés – car il aura donné à ce monde la dimension du monde futur, qui est Vérité. Tout Juif qui étudie la Torah et l'approfondit méritera de la comprendre, en fonction de son niveau. Lorsque le roi Salomon a affirmé qu'il n'a pas mérité de comprendre le secret de la vache rousse, il ne désirait pas signifier qu'il ne l'avait pas du tout compris, mais seulement qu'il l'avait appréhendé à son niveau, et non de façon absolue. Car quiconque croit en une *mitsva*, en comprend forcément un aspect. Le terme *émouna* (foi) exprime l'idée de vérité (*émet*), aussi, lorsqu'un homme croit, il comprend automatiquement, selon son niveau. Il est évident que le roi Salomon comprenait une partie de la *mitsva* de la vache rousse ; seule sa complexité lui échappait.

Les nations du monde s'interrogent sur le sens des *mitsvot*, parce qu'elles vivent dans un monde de mensonge et ne détiennent ni la Torah ni la foi en Dieu ; elles demeurent donc incapables de comprendre le sens d'un ordre divin. Pour elles, l'interdiction de voler est d'ordre rationnel, et dès lors, aussitôt que la logique et la compréhension ne classifient pas un acte comme un vol, elles le croiront permis, quand bien même il s'agirait de vol. Par contre, les Juifs, qui luttent contre leur mauvais penchant et étudient la Torah, orientent leur esprit vers la Vérité, méritant ainsi de comprendre les *mitsvot* du Créateur. En outre, ils possèdent une qualité remarquable : même lorsqu'ils ne comprennent pas le sens d'une *mitsva*, ils l'accomplissent, dans l'esprit de la formule : « Nous accomplirons et nous comprendrons », proclamée lors du don de la Torah. Or, cette attitude nous permet, dans un second temps, de

mériter également l'accès à la compréhension. Quant aux nations du monde, elles ne se fient qu'à leur raison, et ne parviennent donc à observer que des lois rationnelles.

Résumé

- « L'Eternel dit à Abram : "Va pour toi hors de ton pays, de ton lieu natal." » Ce verset fait allusion à l'âme humaine, à laquelle Dieu ordonne de quitter sa place, en dessous du trône céleste, pour descendre vers ce monde. L'âme, de nature spirituelle, refuse de descendre dans le monde du mensonge ; son Créateur le lui ordonne, car elle ne peut s'élever et s'amender que par ce passage.
- Ce monde est appelé « monde du mensonge », car le mauvais penchant qui s'y trouve cherche à transformer la Vérité en mensonge, la tâche de l'homme consistant à maîtriser ce penchant afin de reconvertir le mensonge en vérité. Il en a la possibilité grâce à l'étude de la Torah, appelée Vérité.
- « Dans toutes tes voies, songe à Lui » : nous avons la possibilité de servir le Saint béni soit-Il par le biais de multiples voies, puisque même notre vie courante peut devenir partie intégrante de notre service divin, si nous agissons dans l'intention d'étudier la Torah et de servir Dieu, et non en réponse à une motivation personnelle.
- Lorsque l'homme étudie la Torah, il transforme le mensonge de ce monde en vérité, et mérite de vivre dans un monde ayant la dimension du monde à venir ; dès lors, les secrets de la Torah lui sont révélés, puisque dans un monde de Vérité, tout se trouve dévoilé. C'est ainsi que lorsque Moïse monta au ciel, le secret de la vache rousse lui fut dévoilé.
- La différence entre le peuple juif et les nations du monde est que ces dernières, ne possédant pas la Torah, ne sont pas en mesure de comprendre le sens d'une *mitsva*, et n'en saisissent que l'aspect rationnel ; aussi, lorsqu'elles ne comprennent pas un commandement,

elles ne l'exécutent pas. Par contre, le peuple juif, qui étudie la Torah, a accès à une compréhension profonde des *mitsvot*, et, de plus, possède l'exceptionnelle vertu de se plier à l'ordre divin, même sans le comprendre.

La valeur du temps

« Or, il y eut une famine dans le pays. Abram descendit en Egypte pour y séjourner, la famine étant excessive dans le pays. »

(Genèse 12, 10)

Quand notre patriarche Abraham descendit en Egypte à cause de la famine qui s'était abattue sur Israël, le Saint béni soit-Il ne raccourcit pas miraculeusement la distance à parcourir, ce qu'Il fit en faveur d'Eliezer, son serviteur, lorsqu'il dut chercher une épouse pour Isaac. N'est-ce pas surprenant, d'autant plus qu'Abraham partait pour exécuter l'ordre divin, alors qu'Eliezer ne faisait que se plier à celui de son maître ? En outre, le temps des justes est précieux aux yeux de l'Eternel, aussi, pour quelle raison n'a-t-Il pas opéré ce même miracle en faveur d'Abraham ? En réalité, ce trajet effectué par Abraham faisait partie d'une épreuve, c'est pourquoi, il ne fallait pas que la distance soit raccourcie, afin d'augmenter la difficulté de l'épreuve, et simultanément, son salaire : Abraham sera récompensé pour chacun de ses pas, et cette récompense aura même un impact sur les générations à venir. Par contre, Dieu fit en sorte que le chemin à parcourir par Eliezer soit plus court, car cette marche lui était difficile, du fait qu'il aurait voulu marier sa propre fille à Isaac (Genèse Rabba 59, 9). Le Maître du monde ne confronte

pas l'homme à une épreuve qu'il n'est pas en mesure de surmonter, aussi a-t-Il raccourci la route d'Eliezer, qui arriva immédiatement à Haran et bénéficia de nombreux miracles.

On raconte qu'une fois, le prophète Elie se présenta au Gaon de Vilna pour lui proposer d'étudier la Torah avec lui. Cependant, le Gaon déclina cette offre, expliquant qu'il ne cherchait pas à bénéficier de facilités dans son étude. Le Gaon explique que les anges sont désignés par le qualificatif « statiques », parce qu'ils n'ont pas de *mitsvot* à accomplir et sont donc éloignés de toute notion d'évolution. Le Juif, quant à lui, est appelé « personne en mouvement », car, du fait qu'il accomplit continuellement des *mitsvot*, il dispose d'une possibilité d'évolution infinie – une *mitsva* en entraînant une autre. Le Gaon s'est donc dit : « Si j'étudie avec le prophète Elie, je stagnerai au même niveau, alors que ce que je désire, c'est d'être toujours en évolution : approfondir la Torah et en découvrir de nouveaux secrets. » De même, il incombe à tout Juif de se plonger dans les profondeurs de la Torah, plutôt que de rechercher des "raccourcis".

Il existe une loi selon laquelle, « lorsque le moment opportun est passé, le sacrifice n'est plus valable » (Berakhot, 26a). Quelqu'un qui apporte un sacrifice au moment où il doit être apporté prouve par là qu'il accorde de l'importance à ce sacrifice, alors que celui qui l'apporte après les délais exprime, au contraire, un manque de considération à l'égard du sacrifice, qui sera donc refusé. Il en est de même concernant la prière : à chaque partie de la journée correspond une prière particulière et, passée cette période, la prière s'y rapportant n'est plus valable.

Notre maître, le juste Rav Chakh, de mémoire bénie, a expliqué, dans un discours à ses élèves, que, dans le monde à venir, le Tout-Puissant montrera à l'homme le "film" de sa vie, comportant le détail de chacun de ses jours. Lorsqu'il a dit cela, il s'est mis à

pleurer, expliquant que ce même jour, il n'avait pas récité le *Chema* au moment exact où, chaque jour, il veillait scrupuleusement à le faire ; or, ce moment opportun étant passé, il n'était plus en mesure de corriger cette "négligence".

Lorsque le Saint béni soit-Il constate que le temps est précieux aux yeux d'un homme, Il l'aide à l'utiliser et à en tirer profit de façon optimale. J'ai vu de mes propres yeux que lorsque mon maître, le juste Rabbi 'Haïm Chemouel Lopian, de mémoire bénie, désirait étudier un sujet précis, il ouvrait toujours le livre en question exactement à la bonne page. Je me suis dit que l'Eternel désirait certainement lui épargner le temps de recherche, du fait que le temps était précieux à ses yeux. De même, on raconte que le fils de Rabbi El'hanan Wasserman, de mémoire bénie, lui acheta une fois des chaussures à lacets, mais que le juste, craignant de gaspiller du temps à les nouer, refusa de les porter.

Il est écrit : « On conduit l'homme dans la voie qu'il désire emprunter » (Makot, 10b) : soit on lui prolonge la route afin de lui augmenter son salaire, soit on la lui raccourcit, tout dépendant de l'importance que cet homme accorde au temps.

Résumé

- Lorsque notre patriarche Abraham descendit en Egypte à cause de la famine qui régnait en Israël, l'Eternel ne lui raccourcit pas la distance à parcourir, alors que quand Eliezer se rendit à Haran pour chercher une épouse à Isaac, il bénéficia de ce miracle. Comment comprendre ceci, d'autant plus qu'Abraham exécutait ici l'ordre divin, alors qu'Eliezer ne faisait que se plier aux directives de son maître ?

- C'est que, la marche effectuée par Abraham faisait partie de son épreuve, et il en fut récompensé, aussi était-il préférable qu'il ne bénéficie pas de "raccourcis". Quant à Eliezer, le chemin lui semblait très long, car il aurait voulu marier sa propre fille à Isaac ; c'est

pourquoi l'Eternel lui raccourcit la route.

- Les anges sont appelés « statiques », car ils n'ont pas de *mitsvot* à accomplir ; au contraire, le Juif est une « personne en mouvement », car il va d'une victoire à l'autre lorsqu'il observe les *mitsvot*. Ceci explique que le Gaon de Vilna ne voulait pas étudier la Torah avec le prophète Elie, préférant s'efforcer lui-même de la comprendre afin d'être toujours en évolution.
- Un sacrifice apporté au moment opportun est agréé ; une fois ce moment passé, le sacrifice n'est plus valable, car ce retard prouve le manque de considération de la personne qui l'apporte, ce qui déplaît au Créateur. Il en est de même concernant la prière : chaque prière doit être prononcée à un moment déterminé ; passé ce moment, l'homme perd l'opportunité de dire la prière correspondante.
- Le temps est infiniment précieux, et « on conduit l'homme dans la voie qu'il désire emprunter » : soit on lui prolonge la route, soit on la lui raccourcit, tout dépendant de sa volonté d'employer son temps au mieux.

Le respect des règles de pudeur

« Il dit à Saraï son épouse : "Voici, maintenant je sais que tu es une femme au visage gracieux (...)" »

(Genèse 12, 11)

Explication de Rachi :

Le Midrach explique qu'en raison de leur pudeur réciproque, Abram ne s'était pas rendu compte jusqu'alors de l'exceptionnelle beauté de Saraï.

Rachi souligne « leur pudeur réciproque » pour signifier que Saraï acceptait et participait elle aussi au respect de la pudeur. Saraï était parfaitement d'accord avec Abram pour dissimuler son visage, ce qui nous renseigne sur leur remarquable niveau de sainteté et nous démontre jusqu'où peut arriver la pudeur.

La Guemara (Erouvin, 53b) rapporte l'anecdote suivante. Alors que Rabbi Yossi Haguelili était en chemin, il arriva à un carrefour et, ne sachant vers où se diriger, il demanda à Berouria, la femme de Rabbi Meïr : « Quelle route doit-on suivre pour se rendre à Lod ? » Cette dernière lui répondit : « Stupide habitant de Galilée ! Les sages nous ont pourtant enseigné : "Ne prolonge pas ta conversation avec la femme" (Maximes de nos Pères 1, 5), donc, pourquoi n'as-tu pas dit simplement : "Par où pour Lod ?" ? Cela aurait suffi pour que je comprenne ta question. » Ce reproche de Berouria à Rabbi Yossi Haguelili semble surprenant, étant donné que ce dernier n'avait certainement pas de mauvaise intention lorsqu'il s'est adressé à elle. Pourtant, telles sont apparemment les règles de pudeur que l'on se doit de respecter : minimiser au maximum sa conversation avec les femmes.

Le petit-fils de notre maître, Rav Chakh, de mémoire bénie, m'a raconté que lorsqu'il a rencontré sa future épouse, avant qu'il ne décide de se fiancer avec elle, ils ont discuté pendant trois heures. Il est ensuite allé faire part de cette rencontre à son grand-père, qui lui a demandé où il était pendant tout ce temps. Il lui a alors répondu qu'il avait rencontré une jeune fille, sur quoi Rav Chakh, désolé, a fait remarquer : « Une heure suffit pour une rencontre ! Pourquoi as-tu perdu ton temps ? » Je pense que Rav Chakh désirait ainsi laisser entendre que pour déterminer le conjoint que le Créateur nous a destiné, une heure suffit, et que converser davantage porte atteinte aux règles de pudeur.

La Guemara rapporte l'anecdote de Rabbi Matia ben 'Harach,

dont le Saint béni soit-Il a loué la vertu devant le Satan. Le Satan affirma au Créateur que s'Il ne venait pas en aide à Rabbi Matia, il arriverait à le faire trébucher et commettre une transgression. L'Eternel lui donna la permission de le mettre à l'épreuve. Le Satan apparut à Rabbi Matia sous l'aspect d'une femme, au moment où ce dernier étudiait dans la maison d'étude avec ses élèves. [Bien sûr, de la même façon que l'ange de la Mort n'est visible qu'à la personne qui va mourir, ainsi, seul Rabbi Matia était ici en mesure de voir le Satan qui venait l'éprouver, et non ses élèves.] Rabbi Matia détournait son regard de cette vision, mais le Satan se déplaçait alors de l'autre côté afin qu'il le regarde. Devant son impuissance, Rabbi Matia demanda à ses élèves de lui apporter du feu et deux clous. Ils les lui amenèrent et il se creva les yeux, se rendant ainsi aveugle, afin de ne pas faillir en contemplant une vision défendue. L'ange Raphaël vint pour le guérir, mais il refusa son secours – craignant de faillir à nouveau –, jusqu'à ce que l'ange lui promît qu'il ne trébucherait plus jamais (Yalkout Chimoni sur Genèse, 161).

Comment Rabbi Matia a-t-il réussi à vaincre le Satan, alors que nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Kidouchin, 30b) : « Si ce n'est que le Saint béni soit-Il lui vient en aide, l'homme ne peut le vaincre » – le terme « le » faisant référence au mauvais penchant. Or, Rabbi Matia a ici été confronté au Satan sans bénéficier de l'aide divine ! Il semble que Rabbi Matia ait réussi cette épreuve, du fait qu'il respectait les règles de pudeur de façon très scrupuleuse. Car un homme qui travaille constamment son caractère, en s'entourant de précautions, ne tombe pas dans les pièges du mauvais penchant, alors que celui qui se montre moins déterminé mais exprime seulement la volonté de s'améliorer a besoin de l'assistance divine, conformément au principe selon lequel « quiconque désire se purifier, bénéficie de l'aide divine ».

De même, on rapporte que Kim'hit eut le mérite d'avoir sept fils

qui devinrent tous grands prêtres, parce que « les murs de sa maison n'ont jamais vu les cheveux de sa tête » (Yoma, 47a). Le fait qu'elle se soit imposé cette interdiction supplémentaire, au-delà des impératifs de la stricte loi, a permis de sanctifier son corps, au point que tous ses descendants ont pu atteindre le summum de la sainteté. Nos Sages, de mémoire bénie, affirment qu'il est interdit de regarder jusqu'au petit doigt d'une femme (Berakhot, 24a), et le Ramban explique le verset : « Soyez saints » (Lévitique 19, 2) en commentant : « Sanctifie-toi même dans les choses permises », par exemple, en minimisant ses propos, seraient-ils permis, avec les femmes.

La foi constitue un élément de base permettant à l'homme d'atteindre la sainteté découlant de l'observance de la pudeur. Par exemple, si Kim'hit n'a pas découvert ses cheveux même à l'intérieur de sa maison, c'est parce qu'elle était consciente de l'omniprésence de l'Eternel, et qu'elle craignait de se présenter devant Lui de façon indécente. En outre, le fait de croire en l'omniprésence de Dieu, constitue une preuve qu'on est constamment lié à Lui par le biais de nos prières.

On m'a raconté l'anecdote suivante. Tandis que le 'Hatam Sofer était malade, il lui arriva une fois de demander à son fils, le Ktav Sofer, de donner cours à sa place. Au terme du cours, les élèves du 'Hatam Sofer vinrent lui demander comment il était possible que la perspicacité du fils dépassât celle du père. Et le Rav de répondre : « Si vous saviez combien de larmes j'ai versées dans mes prières pour mériter d'avoir des enfants érudits ! » Il est évident que le respect manifeste des règles de pudeur dans le foyer du 'Hatam Sofer constituait un mérite suffisant pour que son fils en vienne à le dépasser en acuité. Il est également certain que le 'Hatam Sofer avait foi en l'Eternel, qui lui accorderait une descendance de justes fidèles à la Torah et aux *mitsvot*. Nous pouvons imaginer le nombre de

prières qu'il a formulées et le nombre de larmes qu'il a versées devant le Créateur, afin de mériter une lignée de justes, garantie de pérennité pour le monde.

Dès l'instant où l'homme cherche à s'éloigner de la débauche et à se sanctifier même dans le domaine du permis, le mauvais penchant tente de le faire trébucher. Par le mérite de la foi et des prières de l'homme, le Saint béni soit-Il lui vient en aide et le renforce encore davantage dans la voie du service divin.

Tel est le sens de l'enseignement de nos Sages, de mémoire bénie : « Si ce n'était que l'Eternel l'aide, il ne pourrait pas le vaincre » – en l'occurrence, le mauvais penchant. Dès lors que l'homme est conscient qu'il a besoin de l'assistance de Dieu et qu'il croit en Lui, cette foi est considérée comme un mérite et il bénéficie alors de l'assistance divine. C'est ce qui est dit au sujet de notre patriarche Abraham : « Il eut foi en l'Eternel, et l'Eternel le lui compta comme un mérite (*tsedaka*) » (Genèse 15, 6) –, comme un gage de survie : « La charité (*tsedaka*) sauve l'homme de la mort. »

Résumé

- Du fait qu'Abraham et Sarah respectaient les règles de la pudeur, ce n'est qu'en arrivant en Egypte qu'Abraham remarqua la beauté de Sarah.
- Anecdote de Rav Chakh, de mémoire bénie, qui se mit en colère contre son petit-fils parce qu'il avait discuté plus d'une heure lors d'une rencontre avec sa future épouse. Rav Chakh considérait que pour savoir qu'il s'agit du conjoint prédestiné, une heure de discussion suffit.
- Histoire de Rabbi Matia ben 'Harach qui se creva les yeux afin d'être sûr de ne pas faillir par la contemplation de spectacles interdits. Ce juste réussit à vaincre le Satan sans devoir avoir recours à l'assistance divine, car il avait l'habitude de respecter les règles de pudeur.

- Kim'hit eut le mérite que ses enfants deviennent des grands prêtres, du fait qu'elle veillait à ce que les murs de sa maison ne voient pas ses cheveux, se sanctifiant ainsi même dans le domaine du permis.
- Le respect de la pudeur provient de la foi : l'homme qui est conscient de l'omniprésence de l'Eternel, respectera automatiquement les règles de pudeur.

« Que tous tes actes soient désintéressés »

« Ce fut lorsque Abram fut arrivé en Egypte, les Egyptiens remarquèrent que cette femme était extrêmement belle ; puis les officiers de Pharaon la virent et la vantèrent à Pharaon ; et cette femme fut enlevée pour le palais de Pharaon. »

(Genèse 12, 14-15)

A première lecture, ce passage soulève une difficulté. Notre patriarche Abraham n'hésita pas un instant à combattre les héros les plus vaillants du pays ; il n'avait peur de personne. Nimrod se prenait pour un dieu et était redouté par le monde entier. Même les bêtes sauvages se sauvaient à son approche, parce qu'il portait les vêtements d'Adam, ornés de peintures d'animaux (Pirkei de Rabbi Eliezer, 24). Cependant, Abraham n'eut pas peur de lui, et lorsqu'il entendit qu'il avait pris en captivité son neveu Loth, il alla combattre les quatre rois, accompagné uniquement de son serviteur Eliezer. Il est écrit : « Ceci arriva au temps d'Amrafel, roi de Sennaar (…) Ils prirent aussi, avec ses biens, Loth (…) Abram, ayant appris

que son parent était prisonnier, arma ses fidèles (…) » (Genèse 14, 1 ; 12 ; 14). Rachi explique que le roi Amrafel était Nimrod, qui s'était uni avec trois autres rois pour mener des guerres. Par conséquent, Abraham, qui a eu l'audace de combattre à lui seul le redoutable Nimrod, n'était-il pas également en mesure de lancer la guerre à Pharaon, roi d'Egypte, afin de reprendre sa femme ? De même, lorsque Abimélec enleva Sarah, Abraham se contenta de prier, mais ne chercha pas à le combattre pour libérer son épouse. Comment comprendre ces attitudes paradoxales ?

Nous pouvons expliquer cette énigme de la façon suivante. Abraham a dit de lui : « Je suis poussière et cendre » (Genèse 18, 27). Autrement dit, il annulait sa personnalité au point de se considérer comme la poussière de la terre. Pour cette raison, en ce qui concernait ses besoins personnels et ceux de sa famille, s'agissait-il de sa propre femme, il ne les prenait pas en considération et se contentait d'implorer l'Eternel. Lorsqu'on lui causait du tort, Abraham priait, mais ne combattait pas son ennemi, s'en sentant incapable. Par contre, lorsque l'enjeu était une profanation du Nom divin dans le monde, ce qui était le cas du temps de Nimrod, qui, comme son nom l'indique, suscita la rébellion du monde contre le Saint béni soit-Il, Abraham surmontait sa nature première. C'est pourquoi, lorsque son neveu Loth fut pris en captivité par Nimrod, Abraham eut l'audace de le combattre ainsi que ses redoutables rois alliés, lui seul, accompagné uniquement de son serviteur Eliezer, combat duquel il sortit vainqueur.

D'ailleurs, comme le souligne le texte, Abraham refusa de tirer tout bénéfice matériel de cette guerre. En effet, le roi de Sodome lui dit : « Donne-moi les personnes, et les biens, garde-les pour toi » (Genèse 14, 21), proposition à laquelle Abraham répondit en jurant : « Fût-ce un fil, fût-ce la courroie d'une sandale, je ne prendrai rien de ce qui est à toi » (ibid. 14, 23). Autrement dit, Abraham ne voulait en

aucun cas tirer profit de cette guerre, s'agirait-il du plus petit bénéfice, car il ne l'avait entreprise que pour le Nom de Dieu. Mais, lorsqu'il s'agissait de ses affaires personnelles, il plaçait sa foi en l'Eternel et Le suivait là où Il le guidait. Même lorsque Dieu dit à Abraham : « Va pour toi (…) vers le pays que Je t'indiquerai » (ibid. 12, 1), et que, dès l'instant où il arriva à cet endroit, il dut faire face à une famine, il continua néanmoins à avoir confiance en Lui, sans exprimer la moindre contrariété. En toute logique, un autre homme se serait plaint d'avoir été dirigé vers un pays où régnait la famine. Quant à Abraham, il se tut et resta fidèle aux instructions du Tout-Puissant : « Va, descends en Egypte ». Car il mettait tout son être à Son service, allant jusqu'à oublier ses besoins personnels.

Nous pouvons en retirer un enseignement important : plutôt que de nous concentrer sur notre propre personne et nos besoins personnels, nous devons uniquement prendre en considération l'honneur de l'Eternel.

Au Venezuela, il arrive occasionnellement que de terribles tempêtes de pluies viennent ravager le pays et causent d'importants dégâts humains, emportant avec elles des centaines de personnes. Il y a quelque temps, ce sont des milliers de personnes qui ont trouvé la mort lors de ces tempêtes.

Personnellement, j'ai vécu un miracle en rapport avec ces tempêtes. A une certaine occasion, il m'arriva d'être l'hôte d'un Vénézuélien. Le jour où je devais prendre l'avion de retour pour la France, je lui indiquai que j'aimerais quitter la maison six heures avant l'heure de mon vol. Au départ, il s'y opposa, expliquant qu'il n'était pas nécessaire de partir si tôt. Pourtant, j'avais le pressentiment qu'il le fallait. Finalement, il accepta de me conduire en avance à l'aéroport. Un quart d'heure après que nous y fûmes arrivés, une tempête, accompagnée de vents violents, se mit à souffler, inondant les routes et saccageant les chemins. Si nous n'étions pas partis si tôt, j'aurais dû attendre deux semaines pour

pouvoir voyager, car les routes ayant été rasées, tous les vols avaient été annulés.

Il y a quelque temps, un Juif vénézuélien m'a raconté qu'il fut miraculeusement sauvé de ces tempêtes à deux reprises. Une fois, celles-ci se mirent à souffler alors qu'il se trouvait dans sa voiture. La poignée du véhicule s'était cassée, et il avait déjà perdu tout espoir de survie. Mais soudain, comme par magie, une main vint lui ouvrir la porte de l'automobile, et il réussit à en sortir vivant. A une deuxième occasion, cet homme était à nouveau dans sa voiture quand une tempête s'annonça : les montagnes et les rochers furent ravagés. Par miracle, il fut précipité avec sa voiture dans un trou se trouvant sur la route, qui lui servit d'abri pendant la tempête.

J'ai demandé à ce Juif s'il mettait les phylactères, et il m'a répondu qu'il le faisait autrefois, mais avait arrêté. Je lui ai répondu : « Par deux fois, tu as été miraculeusement sauvé : n'y vois-tu pas un signe du Ciel que tu dois te renforcer ? Tu as déjà réparé ta voiture, mais qu'en est-il de ton propre amendement ? » Voici un homme qui ne pense qu'à ses besoins personnels et ne tient pas compte de la volonté divine ; lorsqu'on le sauve, il s'en réjouit, mais ne pense pas à remercier le Créateur en contrepartie. Telle est bien la leçon que nos saints patriarches nous ont transmise : il nous incombe de renforcer notre dévouement pour l'honneur divin ; quant à nos besoins personnels, nous ne devons pas en faire l'essentiel, mais placer notre confiance en Dieu qui y pourvoira.

Résumé

- Pourquoi Abraham n'a-t-il pas combattu Pharaon et Abimélec lorsqu'ils ont enlevé Sarah, comme il a combattu Nimrod, qui était un héros redouté de tous ?
- C'est que, Abraham était prêt à faire la guerre pour sanctifier le Nom divin, et c'est pourquoi, il lança la guerre à Nimrod, qui se prenait pour

un dieu. Par contre, lorsqu'il s'agissait de ses besoins personnels, il effaçait sa personnalité, pour placer sa confiance en l'Eternel.

- D'où la leçon que nous tirons du comportement d'Abraham : l'homme doit avant tout se soucier de l'honneur de son Créateur, et non de ses besoins personnels, domaine dans lequel il doit placer sa confiance en Dieu.

Les actes des patriarches: des leçons pour leurs descendants

«Abram dit à Loth: "Qu'il n'y ait donc point de querelles entre moi et toi, entre mes bergers et les tiens; car nous sommes frères. Toute la contrée n'est-elle pas devant toi? De grâce, sépare-toi de moi: si tu vas à gauche, j'irai à droite; si tu vas à droite, j'irai à gauche." (…) Loth se dirigea vers l'Est; et ils se séparèrent l'un de l'autre.»

(Genèse 13, 8-11)

Dans ces sections, la Torah relate en détail la vie et le comportement de nos saints patriarches dans le but de nous donner matière à réflexion et de nous indiquer quelle est la conduite agréée par l'Eternel, que tout Juif se doit d'adopter. L'aspiration profonde d'un homme à connaître clairement sa mission dans ce monde constitue la clé de sa réussite. Tout ce qui a été créé dans ce monde possède un but déterminé. La mission du Juif consiste à s'élever dans son service divin, à l'image d'un nouveau-né qui grandit chaque jour, pour finalement devenir indépendant.

Nous pouvons, à présent, comprendre pourquoi le livre de Beréchit nous rapporte le récit de la vie des patriarches, plutôt que d'énumérer les *mitsvot* elles-mêmes : afin de nous enseigner, sur le mode allusif, que notre devoir consiste à tirer leçon des actes de nos patriarches, dans le but de pouvoir ensuite observer les *mitsvot* convenablement. Il est écrit : « S'il n'y a pas de Torah, il n'y a pas de savoir-vivre, et s'il n'y a pas de savoir-vivre, il n'y a pas de Torah. » (Maximes de nos Pères 3, 17) Nous en déduisons que la Torah ne peut se maintenir que si l'homme qui la reçoit en est digne. La Torah est comparée à l'eau, qui prend la forme du récipient qui la contient ; aussi, l'homme doit-il être digne de recevoir la Torah, en perfectionnant au préalable ses traits de caractère et en respectant les règles de savoir-vivre.

L'histoire de la séparation de Loth et d'Abraham nous transmet un message très profond dans le domaine de notre service divin. D'un certain point de vue, Loth était juste et croyant. La Torah rapporte qu'il n'a pas dévoilé aux Egyptiens que Sarah était la femme d'Abraham, alors qu'il aurait pu, par ce biais, faire fortune. De même, lorsque Loth a laissé ses bergers faire paître son bétail dans des champs étrangers, il avait une bonne raison : il pensait être le seul héritier d'Abraham qui, à ce moment-là n'avait pas encore d'enfants ; dans ce cas, tous les biens de son oncle lui appartiendraient un jour, y compris ces champs-là.

Il est évident qu'Abraham n'a jamais dit explicitement à Loth qu'il hériterait de lui, car il savait qu'il aurait le mérite d'avoir une descendance, confiant en la promesse divine : « Je te ferai devenir une grande nation. » (Genèse 12, 2) En outre, l'ordre qui lui a été donné : « Va pour toi », expression dont la valeur numérique est cent, était une allusion au fait qu'il aurait un enfant à l'âge de cent ans. Abraham a uniquement révélé aux personnes qui l'accompagnaient que l'Eternel lui avait ordonné de se rendre vers cette terre-là,

comme il est dit : « vers le pays que Je t'indiquerai ». Or, Loth, qui était intelligent, a mené ses propres déductions et a fait le raisonnement suivant : « Si Dieu a ordonné à Abraham de quitter Haran pour rejoindre un autre pays, c'est la preuve qu'Il désire lui donner cette terre ; Abraham n'ayant pas d'enfants, je serai donc son seul héritier. » Par conséquent, lorsque Loth a permis à ses bergers de faire paître son bétail dans des champs étrangers, il n'avait pas l'intention de voler, mais comptait sur le fait que, le moment venu, ces champs lui appartiendraient de toute façon.

La suite de l'histoire met également en relief le comportement pieux de Loth : il s'est montré prêt à mettre en danger sa propre vie et celles de ses filles, lorsqu'il a reçu les anges dans sa maison. Même notre patriarche Abraham n'a jamais eu l'occasion de pratiquer l'hospitalité dans de telles conditions. Nos Sages, de mémoire bénie, ajoutent (Yalkout Chimoni, 82) que Loth a servi aux anges de la *matsa*, car ils sont venus au moment de Pessa'h ; aussi, Loth qui respectait Pessa'h, avait-il certainement éliminé de sa demeure tout aliment fermenté et observé les autres *mitsvot* liées à cette fête, telles qu'il les avait apprises auprès d'Abraham.

Loth est donc présenté comme un juste, qui était prêt à faire des sacrifices dans le but d'accomplir les *mitsvot*, en particulier en ce qui concerne la consommation de la *matsa* à Pessa'h, sur laquelle le saint Ari, zal, affirme que « tout celui qui observe Pessa'h conformément à la loi, ne trébuchera pas dans le péché ». Si c'est ainsi, comment comprendre le choix de Loth de s'installer parmi les habitants de Sodome et Gomorrhe, célèbres pour leur impiété et leur propension au vol ?

Il semble que si Loth a choisi de se diriger vers Sodome, ville de méchants et de bandits, c'est parce qu'il s'y trouverait dans son élément, comme le dit le proverbe : « Qui se ressemble, s'assemble. » En réalité, le défaut profond de Sodome, à savoir le vol, était

également ancré en Loth. En effet, même d'après son raisonnement selon lequel il serait l'héritier d'Abraham, Loth a utilisé ces champs en s'appropriant prématurément un héritage futur. Ceci peut être comparé au cas de deux personnes qui s'apprêtent à tirer au sort. Imaginons que celui qui connaît bien le jeu – et ses risques – prétende qu'il gagnera de toute façon, son adversaire ignorant les règles du jeu ; il s'octroierait alors les biens de son prochain avant même le début de la partie. Telle fut justement l'erreur de Loth.

Ce sujet peut être expliqué encore plus profondément. En vérité, il existait une différence de fond entre notre patriarche Abraham et Loth. Le but de Loth était de faire le plus de bien possible à autrui, et, pour y parvenir, il faisait paître son bétail dans des champs étrangers ; en effet, par ce moyen, il pourrait s'enrichir et donner davantage d'aumône. Cependant, il s'agit là d'une *mitsva* qui découle d'une *avéra* : la bienfaisance envers l'un résulte d'un mauvais comportement envers l'autre ; le mal se trouve mélangé au bien. Abraham voulut réprimander Loth sur ce point, lorsqu'il lui dit : « car nous sommes frères », autrement dit, tous deux avaient le même but, à savoir, celui de pratiquer la bienfaisance, mais le moyen employé était différent. Le moyen employé par Loth pour parvenir à cette fin était inacceptable.

En réalité, Loth aspirait, à travers ce comportement, à imiter la Justice divine, qui consiste à prendre d'un homme pour donner à un autre homme. Il s'agissait là d'une erreur fondamentale, car les biens qu'un homme possède sont un gage que le Créateur dépose entre ses mains, l'homme étant lui-même une créature façonnée par Dieu. Aussi, seul le Maître du monde détient-t-Il le droit de retirer son bien à un homme pour le donner à un autre homme. A l'opposé de Loth, Abraham faisait tout pour imiter la Miséricorde divine, comme il est dit : « De même qu'Il est miséricordieux, sois miséricordieux. » (Yalkout Chimoni sur Exode, 255) Pour parvenir à

cette fin, tous ses comportements étaient bienfaisants, mais il ne faisait de bien à autrui que dans les limites de ses propres possibilités, c'est-à-dire en utilisant des biens qu'il avait acquis à la sueur de son front.

Il nous reste encore à comprendre pourquoi Loth a choisi de se diriger vers Sodome. En effet, lorsque les habitants de Sodome se lésaient, ce n'était certainement pas pour faire du bien à d'autres, comme c'était le cas de Loth, dont l'intention n'était pas foncièrement mauvaise. Autre fait surprenant : comment les habitants de Sodome n'ont-ils pas remarqué que le comportement de Loth différait du leur, avant que celui-ci n'accueille les anges ?

Une analyse approfondie des comportements humains révèle que l'acte dépend de sa racine profonde, c'est-à-dire de la motivation qui l'a engendré. En vérité, Loth était un personnage mécréant, la preuve étant qu'il n'y avait finalement aucune différence entre son comportement et celui des habitants de Sodome, réputés pour leur cruauté. La seule motivation qui le poussait à être bienveillant était la recherche des honneurs : il désirait dépasser Abraham dans le domaine de la charité. Du début à la fin, ses actes s'identifiaient à du vol. Au lieu d'observer les *mitsvot* de façon désintéressée, à l'exemple de son oncle, il s'y conformait pour son propre honneur. Cette motivation négative entachait sa bienfaisance, au point que ses actions ne pouvaient être dignes d'éloges.

Nous devons avoir à l'esprit que la volonté du Créateur est que l'homme se montre bienfaisant en fonction de ses possibilités. Notre mission consiste à agir pour l'honneur divin, conformément à l'enseignement de nos Sages, de mémoire bénie : « Que l'on donne plus, ou que l'on donne moins, l'essentiel est d'agir pour le Nom de Dieu. » (Berakhot, 5b) Un exemple d'action désintéressée est celui du sacrifice d'Isaac, qu'Abraham avait entrepris d'exécuter en solitaire, sans que personne ne l'observe ; il s'agit là d'un niveau

exceptionnellement élevé. C'est grâce au mérite d'Abraham que le Maître du monde a sauvé Loth du regard malfaisant de ses concitoyens, en faisant en sorte qu'ils ne prêtent pas attention à son comportement et ne le tuent pas. De même, lorsque Sodome s'est corrompue au point que l'heure de la détruire est arrivée, Dieu n'a sauvé Loth que pour éviter le chagrin que sa mort aurait causé à Abraham – et non grâce au mérite des actions charitables de Loth, qui étaient imprégnées d'une intention mauvaise.

En outre, nous pouvons constater que la dégradation de Loth a été progressive : au départ, il fautait par inadvertance, puisque son intention était de pratiquer la bienfaisance ; puis, lorsqu'il a quitté Abraham, il s'est enfoncé davantage dans l'erreur. Lorsque les anges sont venus à Sodome pour enseigner à Loth une leçon de morale, il s'est montré opiniâtre, transformant sa faute en péché intentionnel et prémédité, du fait qu'il n'avait pas fait l'effort de s'attacher à un juste et d'accepter sa réprimande. Nous en déduisons que lorsque l'Eternel nous envoie des messages du ciel pour faire allusion à nos péchés commis par inadvertance, si nous refusons de les accepter, nous acquérons le statut de pécheur volontaire, qui continue à fauter après avoir été averti.

Ainsi donc, nous sommes en présence de deux personnalités au premier abord ressemblantes : Abraham, qui était prêt à offrir son fils en sacrifice pour son Créateur, et Loth, qui a mis ses filles en danger pour accomplir la *mitsva* d'hospitalité. Tous deux respectaient la fête de Pessa'h et consommaient de la *matsa*, et tous deux accomplissaient des actes de charité. Pourtant, Loth était un mécréant, car tout son dévouement provenait d'une mauvaise intention – la recherche des honneurs et la fierté – alors qu'Abraham était un juste, ses actes visant uniquement l'honneur divin.

Le décalage entre ces deux motivations différentes – Abraham

recherchant l'honneur de Dieu, et Loth son propre honneur – a engendré deux résultats opposés : l'un s'est élevé continuellement, conformément à l'injonction : « Va pour toi, pour se distinguer dans son service divin, alors que l'autre a fini par se corrompre complètement. En effet, après la destruction de Sodome, Loth aurait pu se repentir et se rapprocher à nouveau de son oncle, le juste. Or, au lieu de cela, il s'est malheureusement enfoncé davantage dans la corruption, en s'unissant avec ses filles, pour donner naissance à deux fils, causant ainsi une très grande honte à Abraham.

Il est impressionnant de constater que Loth, en prétendant agir au nom du bien, a transgressé les deux péchés à cause desquels le monde avait été en proie au déluge : le vol et l'inceste. Aujourd'hui encore, la nature de l'homme est telle qu'il est capable d'être l'auteur d'actes les plus vils, sous le couvert de la bienfaisance et de la charité.

Pourtant, force est de constater que les rapports que Loth a eus avec ses filles ont donné naissance à Amon et Moab, peuple duquel descendra le Messie, par le biais de Ruth la Moabite. Loth eut droit à cette noble descendance par le mérite de sa bonne intention et de son esprit de dévouement dans cet acte, et ceci en dépit du fait qu'il avait refusé d'accepter la remontrance d'Abraham et de se comporter selon l'injonction du roi David qui affirmait : « J'ai appris de tous mes précepteurs » (Psaumes, 119, 99). Autrement dit, l'homme a la possibilité d'apprendre de tout homme, serait-ce d'un nouveau-né. Donc, combien plus, Loth avait-il à apprendre de notre patriarche Abraham !

En conclusion, une réflexion sur les comportements de nos patriarches nous permet de mieux comprendre les ordres de la Torah et les limites de ses interdictions. Par exemple, en ce qui concerne la prohibition du vol, nous apprenons de cette section que le vol est à proscrire même dans le cas où l'homme n'en profite pas

directement. C'est pourquoi, il était nécessaire que la Torah commence par le récit de l'histoire de nos patriarches, qui représente une introduction à la façon dont nous devons considérer les *mitsvot* du Très-Haut ; cette réflexion agrandira ensuite l'amour de l'Eternel dans notre cœur.

Résumé

- La Torah est la source de notre vie, c'est pourquoi, elle rapporte en détail le comportement de nos patriarches, afin que tout Juif, à chaque génération, en déduise quel est le comportement digne d'être suivi.
- Lorsque Loth se sépara d'Abraham, son comportement semble, à première analyse, être empreint de piété, mais une analyse plus profonde révèle les vraies motivations de son choix d'habiter dans une ville corrompue comme Sodome. Premièrement, avoir fait paître le bétail d'Abraham dans des champs étrangers était un vol qui ne pouvait être justifié, puisque Loth ne s'est permis d'agir de la sorte que sur la base du futur – il pensait être l'héritier de son oncle. En outre, il existait une différence de fond entre ces deux personnalités. Loth faisait du mal au nom du bien. Car son but était d'agrandir ses possibilités matérielles afin de pouvoir pratiquer plus de charité qu'Abraham et de recueillir ainsi de l'honneur. De plus, il désirait imiter la Justice du Créateur, alors qu'il est interdit à l'homme d'agir de la sorte, car cela dépasse son entendement. A l'opposé, Abraham recherchait à imiter la Miséricorde divine.
- Il apparaît donc clairement que la racine du comportement de Loth était profondément mauvaise – recherche des honneurs personnels – et pour cette raison, son acte s'apparentait à du vol pur. Aussi, Loth n'a-t-il été sauvé de la destruction que par le mérite de notre patriarche Abraham. Moralité : si l'homme ne profite pas des occasions qui lui sont offertes pour se repentir intégralement, quand des messages lui sont envoyés du ciel pour lui faire prendre conscience de ses erreurs, celles-ci deviendront alors intentionnelles.

- Il est possible que deux personnes exécutent les mêmes actions, et que leurs motivations différentes les mènent chacune à un autre extrême : celui qui agit dans le but de se plier à la volonté de divine s'élèvera spirituellement, alors que celui qui recherche son propre honneur finira par tomber dans de profonds abîmes.
- Malgré cela, la volonté de Loth d'agir pour le bien lui donna le mérite de donner naissance à la lignée du Messie, qui descendra de Ruth la Moabite.

La sévérité du péché d'un manque d'assiduité dans l'étude de la Torah

« Abram, ayant appris que son parent était prisonnier, arma ses fidèles, enfants de sa maison, trois cent dix-huit, et suivit la trace des ennemis jusqu'à Dan. »

(Genèse 14, 14)

Explication de Rachi :

L'expression « ses fidèles » (*'hanikhav*) fait référence à Eliezer, qu'Abraham avait initié (*'hinkho*) aux *mitsvot*.

Notre patriarche Abraham sortit en guerre accompagné des enfants de sa maison pour sauver son neveu Loth, mais, de ces centaines de "soldats", il ne resta finalement qu'Eliezer, les autres ayant eu peur de cette guerre. Il est connu qu'autrefois, lorsqu'on menait une guerre, les combattants qui avaient peur devaient rester à l'arrière du champ de bataille et ne se présentaient pas au front. Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Nedarim, 32a) qu'Abraham

fut puni pour avoir détourné de la Torah tous ses élèves qui sortirent en guerre avec lui, et que cette punition se répercuta sur ses descendants, car les enfants sont punis pour la faute de leurs parents.

Pourtant, si l'on tient compte de ce que nous rapportent les versets, cette punition attribuée à Abraham et s'étendant jusqu'à ses descendants semble surprenante. En effet, suite à cette guerre, l'Eternel dit à Abraham : « Ne crains point, Abram : Je suis un bouclier pour toi ; ta récompense sera très grande » (Genèse 15, 1) ; Il apparaît donc satisfait de son comportement, puisqu'Il lui octroie même une bénédiction. En réalité, le Saint béni soit-Il ne prive pas Ses créatures de leur juste salaire. Aussi, Abraham a-t-il mérité une bénédiction pour avoir combattu les ravisseurs de Loth, qu'il a sauvé de leurs griffes, mais il a également été puni pour le manque à gagner causé à ses élèves, concernant leur étude. Ceci illustre à quel point chaque minute de Torah est précieuse aux yeux du Tout-Puissant, qui veille à punir, de ce point de vue, tout moment perdu.

Il est écrit : « Il suivit la trace des ennemis jusqu'à Dan » (Genèse 14, 14), verset ainsi commenté par Rachi : « Là, sa force s'est affaiblie, car il a vu que ses descendants construiraient en ce lieu le veau d'or. » Nous pouvons nous demander pourquoi le Saint béni soit-Il a choisi de montrer cette vision à Abraham précisément au moment où il était en route pour sauver la vie de Loth. Une autre occasion n'aurait-elle pas été plus appropriée, d'autant plus que cette faiblesse qu'a ressentie Abraham aurait pu l'empêcher de vaincre les ennemis et de sauver Loth ? Dès lors, pourquoi était-il nécessaire que Dieu lui dévoile, à cet instant précis, une telle vision ?

En réalité, le Maître du monde a dévoilé à Abraham la faute du veau d'or dans le but de susciter de sa part un examen de

conscience : de même que la construction de cette idole revenait à couper le lien avec l'Eternel, de même, détourner de la Torah un grand nombre d'élèves revenait aussi à les détacher de leur Père céleste. Aussi, cette vision du veau d'or était-elle destinée à susciter, de la part d'Abraham, une reconsidération de ses propres actes. Dieu reprocha également à Abraham de n'avoir pas renvoyé Eliezer pour qu'il retourne étudier la Torah, étant donné que la présence supplémentaire d'un seul homme n'a aucun effet sur l'équilibre des forces militaires et ne détermine en rien la victoire. Le verset fait allusion à cette réprimande : « *vayirdof ad Dan* » (il suivit la trace de ses ennemis jusqu'à Dan) : les dernières lettres de cette phrase forment le mot Padan, pouvant signifier « couple ». Abraham était en mesure d'aller combattre seul ses ennemis et de délivrer Loth sans l'assistance d'Eliezer, et lorsqu'il en a pris conscience, sa force s'est affaiblie.

Cette histoire met en relief la gravité particulière, aux yeux de l'Eternel, d'un manque d'assiduité dans l'étude. En effet, même Abraham, qui était impliqué dans la *mitsva*, si importante, du rachat des captifs, a malgré tout été puni pour le manque à gagner dans l'étude causé à ses élèves, punition qui se répercutera jusqu'à ses descendants.

Résumé

- Le Saint béni soit-Il s'est montré pointilleux sur le fait qu'Abraham a pris ses élèves avec lui pour aller sauver Loth et sa famille de la guerre, causant ainsi une "perte de Torah" ; les descendants d'Abraham seront punis pour cette faute. Dès lors, comment expliquer la bénédiction divine promise à Abraham : « ta récompense sera très grande » ?
- En réalité, Abraham a été récompensé pour avoir sauvé Loth – car l'Eternel ne prive jamais Ses créatures de leur salaire – mais par ailleurs, ses enfants seront punis, car il a commis une erreur.

♦ Au moment où Abraham poursuivait ses ennemis pour sauver Loth, Dieu lui indiqua l'endroit où ses enfants commettront le péché du veau d'or. Pourquoi avoir choisi précisément cet instant critique pour lui faire part d'une telle vision ? C'était justement le moment propice pour qu'Abraham prenne conscience de la sévérité de sa faute et se repente pour avoir détourné ses élèves de l'étude.

« Si je ne suis pour moi, qui le sera ? »

« Saraï, épouse d'Abram, prit Agar l'Egyptienne, son esclave, au bout de dix ans qu'Abram demeurait au pays de Canaan, et elle la donna à son époux Abram pour qu'elle lui servît de femme. »

(Genèse 16, 3)

Explication de Rachi :

Agar était la fille de Pharaon. Lorsqu'il a vu les miracles faits à Abraham à Our-Kasdim et la grandeur de son épouse Sarah, il a dit : « Mieux vaut pour ma fille être la servante dans une telle maison que la maîtresse dans une autre maison. »

Agar n'était pas une femme commune ; elle possédait de grands mérites et était vertueuse, car sinon, elle n'aurait pas été en mesure de s'attacher au corps saint d'Abraham. Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Genèse Rabba 61, 4) qu'Agar est également appelée Ketoura, parce que ses actes étaient aussi agréables que l'encens (*ketorèt*) ; pour cette raison, elle eut le mérite de se lier à Abraham. Si l'on réfléchit, le seul fait qu'elle se soit montrée prête à devenir servante dans la maison d'Abraham exprime un effacement

de soi et une soumission complète. En effet, elle aurait pu devenir une reine et mener une vie de plaisirs et de gâteries, comme toutes les autres princesses. Mais Agar a pris en considération la grandeur spirituelle de la maison d'Abraham et a préféré y devenir servante, dédaignant les plaisirs de la vie royale. Elle a été prête à exécuter les travaux humiliants des esclaves et à être traitée comme telle. Elle a donné préférence à une vie de servante aux côtés des justes plutôt qu'à une vie de princesse dans le palais de Pharaon.

Sur le mode allusif, on peut ajouter que sa grandeur se reflète dans son nom « Agar », dont la valeur numérique – plus ou moins un – équivaut au mot *a'her* (littéralement : autre) : sa prise de conscience de la grandeur d'Abraham et de Sarah a mené Agar à un effacement de soi tel qu'elle a renoncé à sa royauté et a mérité de devenir une "autre" femme. Cette notion d'autre se retrouve également dans le domaine de l'impureté : Elicha ben Abouya, maître de Rabbi Meïr, avait tant déchu que nos Sages l'ont surnommé A'her plutôt que de mentionner son nom. Ici, nous sommes en présence d'une mutation vers la sainteté : en s'effaçant devant un juste, Agar est devenue une autre femme. De même, au sujet des explorateurs, il est dit à propos de Caleb, fils de Yefouné : « Il fut inspiré d'un autre (*a'héret*) esprit ». Ainsi donc, la notion de transformation – *a'her* – existe, aussi bien dans le domaine de la sainteté que dans celui de l'impureté.

A présent, il est surprenant de constater que seule Agar a eu le mérite d'arriver à une telle compréhension et de s'attacher à Abraham, alors que Pharaon, qui a lui-même pris l'initiative de lui donner sa fille comme servante, ne s'est pas repenti et est resté méchant après tout ce dont il a été témoin. Pharaon, qui a vu de ses propres yeux la grandeur d'Abraham, les miracles qui lui ont été faits dans la fournaise de feu, et celui opéré en faveur de Sarah en Egypte, et qui en a compris le sens, puisqu'il a été prêt à renoncer

à la royauté de sa fille en la donnant comme servante à Abraham, est pourtant resté le même homme, ce qui est très surprenant.

En réalité, le mauvais penchant possède un pouvoir particulier consistant à inciter l'homme à être « un bon prêcheur mais un mauvais exécutant », c'est-à-dire qu'il l'encourage à faire la morale aux autres, tout en restant lui-même le même homme avec ses défauts. De plus, non seulement l'homme ne cherche pas à s'améliorer, mais en plus, il se prend pour un juste, du fait qu'il réprimande les autres et les incite à se repentir. C'est ce qui arriva à Pharaon : il éveilla la conscience de sa fille, en lui faisant remarquer la grandeur d'Abraham, se croyant alors quitte lui-même. C'est la raison pour laquelle il continua, pour sa part, à mal se comporter.

Nous retrouvons cette idée à propos des personnages de Jacob et d'Esaü. Lorsque Jacob quitta la maison de Laban, après une période de vingt-deux ans passés en dehors du pays d'Israël, il dit à Esaü : « J'ai séjourné (*garti*) chez Laban, et prolongé mon séjour jusqu'à présent. » (Genèse 32, 5) Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (cf. Rachi) que le terme *garti* a pour valeur numérique six cent treize ; aussi, Jacob désirait-il laisser entendre que, malgré son séjour prolongé aux côtés de Laban le méchant, il ne s'était pas laissé influencé par ses actes et avait continué à respecter la totalité des *mitsvot*. Il était donc resté le même homme et n'avait pas cherché à devenir un prince. En entendant ceci et en constatant la majesté de Jacob entouré d'onze tribus, Esaü resta pourtant aussi impie que par le passé. Il ne voulut pas s'améliorer et, plutôt que de se laisser imprégner par la sainteté de Jacob, il essaya de le mordre. Il est connu que « la sagesse de l'homme éclaire sa face » (L'Ecclésiaste 8, 1) ; or, lorsque Esaü vit la lumière de la Vérité qui émanait du visage de Jacob, il ne s'en laissa pas pour autant impressionner.

En dépit de cela, il est rapporté que lorsque Esaü constata la grandeur de Jacob, il lui proposa : « Partons et marchons ensemble, je me conformerai à ton pas. » (Genèse 33, 12) Esaü désirait accompagner Jacob et le servir, mais ce dernier refusa, repoussant son offre. La raison de ce refus est la suivante : Jacob avait compris qu'Esaü désirait uniquement le servir et lui indiquer le chemin, mais n'était pas prêt à s'améliorer lui-même ; il voulait simplement jouir de la proximité du juste, pour ensuite reprendre ses habitudes de mécréant. C'est pourquoi, Jacob déclina cette proposition, car elle n'aurait mené à rien ; en effet, un homme qui compte sur une étincelle momentanée sans chercher à l'attiser pour modifier sa personnalité, ne pourra se défaire de sa perversité.

L'homme ne doit pas se contenter d'écouter passivement les "sermons" des autres ni de prêcher lui-même, mais il lui incombe de réfléchir constamment à son comportement et de se remettre en question lorsqu'il décèle en lui des défauts ; seulement en agissant ainsi, il méritera de devenir un autre homme. Il existe des personnes simples qui, à force d'examens de conscience, méritèrent de devenir de grandes personnalités. Tel fut le cas de la servante de Rabbénou Hakadoch. Il est rapporté qu'il arriva une fois à cette dernière de voir quelqu'un transgresser une *avéra*, et qu'elle le fit aussitôt excommunier. Or, même après sa mort, Rabbi n'annula pas cette excommunication (Moèd Katan, 17a), et le Roch explique (ibid., 11) qu'il craignait de l'annuler car il pensait que sa servante le dépassait en grandeur !

Cette explication est plutôt surprenante : comment Rabbénou Hakadoch a-t-il pu penser que sa servante était d'un niveau si élevé, au point qu'elle l'aurait même dépassé ? En réalité, il a fait la déduction suivante : si une simple servante, qui est constamment occupée à exécuter des travaux ménagers humiliants, a malgré tout porté son attention sur une personne transgressant une *avéra*, et

zélée, a de plus voulu venger le Nom divin en excommuniant cette personne, c'est forcément qu'il s'agissait d'une grande femme, qui méditait sur la grandeur du Saint béni soit-Il. Pour cette raison, ce juste n'a pas annulé l'excommunication prononcée sur le témoignage de sa servante, parce que son travail de réflexion et d'autocritique l'avait transformée en une autre femme.

Nous comprenons, du même coup, pourquoi Laban l'araméen ne s'est pas amélioré, en dépit du fait qu'il avait constaté la piété et la vérité émanant de Jacob. En outre, non seulement Laban n'a pas été influencé par Jacob, mais il l'a en plus poursuivi et a voulu le tuer. Ceci est d'autant plus surprenant que Laban lui-même avait remarqué que, dès le moment où Jacob avait commencé à travailler pour lui, il s'était considérablement enrichi ; toutes ses entreprises étaient couronnées de succès et il prospérait. D'ailleurs, Laban a retenu Jacob de nombreuses années dans sa maison afin que sa fortune continue à s'accroître. Cependant, être le témoin de tous ces miracles ne suffit pas à Laban pour susciter son repentir, et il conserva toutes ses idoles.

Comme nous l'avons expliqué, il ne suffit pas que l'homme constate la grandeur du Créateur et que cette prise de conscience provoque en lui une étincelle fugitive, mais il doit continuellement raviver ces étincelles et examiner ses actes afin de parvenir à se corriger. Or, si Laban ne s'est pas corrigé, c'est parce que ses bases n'étaient pas solides, la Torah y faisant défaut. Or, un édifice construit sur des fondations fragiles risque fort de s'effondrer. Le fait que Laban n'ait pas étudié la Torah l'a empêché de se repentir. Pourtant, il aurait pu étudier la Torah, puisque les enfants de Jacob étudiaient dans sa maison ; il avait donc la possibilité d'aller écouter les enseignements de Jacob, ou d'étudier avec les fils de celui-ci. Cependant, il n'a pas voulu étudier la Torah, et ce défaut à la base l'a condamné à rester aussi mécréant.

A une certaine occasion, un *Roch Yechiva*[27] m'a raconté qu'il se heurtait constamment à des problèmes dans le financement de sa *Yechiva*. Je lui ai suggéré de vérifier si l'argent qu'il recevait provenait d'une source sainte ou non. Après réflexion, il constata que la majorité de cet argent provenait effectivement de personnes transgressant le Chabbat ou commettant d'autres transgressions. Il comprit que lorsque la base est mauvaise, rien ne réussit. Car l'essentiel réside dans les fondements ; ceux-ci doivent être solides, s'appuyer sur la Torah. Seule une telle assise permettra à l'homme de prendre conscience de ses actes, de les examiner et de devenir un autre homme.

Résumé

- Pharaon a envoyé sa fille Agar pour qu'elle devienne servante dans la maison d'Abraham, affirmant que ceci était préférable pour elle au fait d'être princesse dans la maison royale. Pourquoi Pharaon, qui a lui-même suscité chez sa fille cette prise de conscience, ne s'est-il pas également repenti, mais est resté mécréant ?
- En réalité, le mauvais penchant incite l'homme à se préoccuper uniquement de l'amendement des autres, mais l'empêche de se corriger lui-même. Il convainc l'homme qu'il suffit de susciter le repentir de ses proches et qu'il n'est pas nécessaire de remettre en question ses propres actes.
- De même, Esaü qui a vu la grandeur et la piété de Jacob, ne s'est pas repenti mais est toujours resté le même impie.
- L'explication est la suivante : l'homme ne doit pas se contenter de réprimander son prochain, mais il doit, tout au long de sa vie, réfléchir à ses propres actes afin de se renforcer. Ces examens de conscience permettent à l'homme de s'élever et de se rapprocher de la Vérité.

27. Directeur de *Yechiva*.

Ainsi, Agar, qui réfléchit dans ce sens, mérita d'être proche d'Abraham, pour finalement devenir sa femme. Malgré sa simplicité, la servante de Rabbénou Hakadoch parvint, elle aussi, à comprendre la grandeur du Créateur, devenant ainsi une nouvelle femme.

- Le secret d'un tel niveau de compréhension réside dans la Torah, qui est la base de toute construction ; grâce à cette base solide, l'homme est en mesure de s'élever. Cependant, si la Torah fait défaut à ces fondations, des étincelles ne pourront s'éveiller en l'homme, car on ne peut construire un édifice que sur des bases solides. Ceci explique pourquoi Laban l'araméen n'a pas été influencé par la piété et la vérité émanant de Jacob.
- Nos Sages, de mémoire bénie, nous recommandent : « Embellis-toi d'abord, et ensuite, embellis les autres. » Par quel moyen ? Grâce à une étude désintéressée de la Torah. Car la Torah suscite l'éveil de l'homme, lui permet d'affiner ses traits de caractère et comble les manques de son âme.

Annexes

La maison d'Abraham et la terre d'Israël

« L'Eternel dit à Abram : "Eloigne-toi de ton pays, de ton lieu natal et de la maison paternelle, et va au pays que Je t'indiquerai." »

(Genèse 12, 1)

Sur le mode allusif, ce verset nous livre un enseignement important. L'expression *Lekh-Lekha* est composée des mêmes lettres que le terme *likhloukh* : le Saint béni soit-Il voulait faire comprendre à Abraham que sa maison paternelle était emplie de toutes les souillures et plaisirs de ce monde. En effet, les jouissances matérielles portent atteinte à l'âme de l'homme et le perturbent dans sa route pour le pays d'Israël, où brille la lumière, comme le souligne le verset : « au pays que Je t'indiquerai », allusion à la lumière de la Torah qui donne son éclat au pays d'Israël. Lorsque l'homme se détache de tous les plaisirs de ce monde, comparables aux saletés domestiques, il peut être un réceptacle de la lumière de la Torah et de la sainteté de la Terre Sainte, de laquelle il est dit : « Un pays qui est constamment sous l'œil du Seigneur, depuis le

commencement de l'année jusqu'à la fin » (Deutéronome 11, 12) – pays qui possède donc tous les atouts pour diffuser la lumière de la Torah. Lorsque Abraham s'acharnera à l'étude de la Torah en Terre Sainte, il méritera que s'applique à son sujet la promesse du verset : « Les yeux du Seigneur sont ouverts sur ceux qui Le craignent » (Psaumes 33, 18).

Effacement de Sarah devant Agar

« Saraï dit à Abram : "Hélas ! L'Eternel m'a refusé l'enfantement ; approche-toi donc de mon esclave : peut-être, par elle, aurai-je un enfant." Abram obéit à la voie de Saraï. »

(Genèse 16, 2)

Comment comprendre que Saraï désirait qu'Abram épouse sa simple servante, qu'une personnalité si sainte se marie avec une non-juive, la fille de Pharaon ? Plus encore, comment Saraï a-t-elle pu dire : « peut-être, par elle, aurai-je un enfant » ? Pensait-elle réellement que la descendance d'Abraham se limiterait aux enfants que lui donnerait Agar ? Nous en déduisons qu'Agar était une femme pure et vertueuse. Nos Maîtres, de mémoire bénie, soulignent d'ailleurs (Genèse Rabba 61, 4) qu'elle a aussi été appelée Ketoura, car ses actes étaient agréables au Saint béni soit-Il comme de l'encens ; pour cette raison, Saraï a pensé fonder une descendance à partir d'elle. Pourtant, le dessein divin était différent, comme il est dit : « C'est en Isaac que sera nommée ta postérité. » (Genèse 21, 12) L'Eternel ne voulait pas qu'Ismaël soit lié à Abraham, mais désirait que l'essentiel de sa postérité provienne d'Isaac. C'est notre

matriarche Sarah qui mérita, grâce à son effacement devant sa servante Agar, de donner naissance à Isaac.

La vertu de l'intégrité

«Abram étant âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, le Seigneur lui apparut et lui dit : "Je suis le Dieu tout-puissant ; marche devant Moi et sois intègre."»

(Genèse 17, 1)

Le Saint béni soit-Il apparut à notre patriarche Abraham et lui dit de Le suivre de façon intègre. Quelle place l'intégrité a-t-elle donc dans le service divin ? Pourquoi Dieu a-t-Il choisi de mettre l'accent sur cette vertu, plutôt que, par exemple, sur la foi ou le dévouement ? En réalité, il arrive parfois à l'homme de penser que le Maître du monde n'agit pas avec logique à son égard ; de son point de vue restreint, il croit qu'un autre comportement aurait été plus logique que celui adopté par l'Eternel. Par conséquent, afin d'éviter que l'homme ne critique les voies divines, il lui incombe de se conduire avec droiture et innocence, c'est-à-dire, de se montrer prêt à suivre aveuglément, dans ce monde, la conduite du Tout-Puissant.

Le Saint béni soit-Il ordonna à Abraham de quitter son pays ; or, voici que la famine régnait à l'endroit où il arriva. Puis Il lui ordonna de repartir une nouvelle fois, et là, c'est sa femme Sarah qui se fit enlever dans la maison d'Abimélec. Après de tels événements, Abraham aurait pu critiquer les voies divines ; mais, dans sa grande

humilité, il suivit son Créateur avec pureté et confiance, et surmonta ces épreuves avec amour et vaillance.

L'homme qui désire marcher devant l'Eternel doit faire comme s'il courait devant le char royal, inspiré d'une confiance naïve ; seulement ainsi, il sera en mesure de devenir partie intégrante du Char divin.

Section Vayéra

L'histoire des patriarches, un présage pour leurs enfants

« L'Eternel se révéla à lui dans les plaines de Mamré, tandis qu'il était assis à l'entrée de sa tente, pendant la chaleur du jour. Comme il levait les yeux et regardait, il vit trois personnages debout près de lui. En les voyant, il courut à eux du seuil de la tente et se prosterna contre terre. »

(Genèse 18, 1-2)

Explication de Rachi :

« Pendant la chaleur du jour » : Le Saint béni soit-Il a "tiré le soleil de son écrin", afin de ne pas fatiguer Abraham par la présence des passants.

Le Saint béni soit-Il ordonna à Abraham de se circoncire à l'âge de cent ans. Or, une circoncision faite à cet âge est très douloureuse – contrairement à celle effectuée à l'âge de huit jours. Aussi l'Eternel lui envoya-t-Il l'ange Raphaël pour soulager sa douleur et le guérir

(Yalkout Chimoni, Genèse 18, 82). Dans ce même but, Il tira le soleil de son écrin, afin que les gens ne puissent pas sortir de chez eux et qu'Abraham n'ait pas besoin de se fatiguer à les recevoir (Baba Metsia, 86b) – car, comme nous le savons, Abraham, qui excellait dans la vertu de bonté, était constamment à la recherche d'invités, à qui il pourrait offrir à manger, à boire, puis ramener sous les ailes de la Présence divine.

La Torah nous rapporte que, lorsque Abraham vit trois hommes, il se leva de son lit, en dépit de sa souffrance, pour courir à leur rencontre. Or, il était conscient que le Tout-Puissant avait tiré le soleil de son écrin afin qu'il se repose et se rétablisse de sa maladie ; aussi, n'est-il pas surprenant qu'il soit ainsi allé à l'encontre de Sa volonté ? De quel droit s'est-il permis d'agir de façon contraire au projet divin ?

Ce passage soulève également une autre difficulté. Nos Sages, de mémoire bénie, affirment : « Les justes n'ont de repos ni dans ce monde, ni dans le monde à venir. » (Berakhot, 64b) Ainsi, lorsque notre patriarche Jacob a voulu demeurer en paix, des tourments lui sont venus de Joseph (Genèse Rabba 84, 3). Dans ce cas, si les justes n'ont pas droit au repos dans ce monde, pourquoi le Saint béni soit-Il a-t-il voulu qu'Abraham se repose ? N'est-ce pas en contradiction avec l'enseignement de nos Sages ?

Nous pouvons répondre que Dieu désirait mettre Abraham à l'épreuve : est-ce que, souffrant qu'il était après la circoncision, il se lèverait malgré tout pour chercher des invités, ou se résignerait-il à rester alité ? Or, Abraham avait compris que le Créateur avait tiré le soleil de son écrin dans l'intention de le mettre à l'épreuve : se laisserait-il dissuader par la chaleur accablante, ou prendrait-il son courage à deux mains pour aller à la recherche d'invités et accomplir la *mitsva* d'hospitalité de façon scrupuleuse ? Pour cette raison, Abraham se leva de son lit, malgré sa maladie. En agissant

ainsi, il n'allait pas à l'encontre de l'ordre divin, puisque l'intention de l'Eternel était uniquement de l'éprouver.

Lorsqu'un homme ressent qu'il a la possibilité de demeurer en paix et en quiétude, il doit veiller à ne pas se laisser prendre à ce piège, car l'inactivité conduit l'homme au péché, conformément à l'enseignement de nos Sages, de mémoire bénie : « L'oisiveté conduit l'homme à l'ennui, et l'ennui le mène au péché. » (Ketouvot, 59b)

Par exemple, un homme qui a gagné une grande somme d'argent aura tendance à penser qu'il s'assure ainsi un avenir plus paisible. Or, ce raisonnement n'est que le fruit du mauvais penchant. En effet, l'argent aveugle les yeux des sages et a le pouvoir de perturber son détenteur et de le détourner de l'étude de la Torah. A ce sujet, nos Maîtres, de mémoire bénie, nous enseignent : « Augmenter ses biens, c'est augmenter ses soucis. » (Maximes de nos Pères 2, 7) Par conséquent, croire que l'argent est source de sérénité est une lourde erreur ; au contraire, il a le pouvoir de perturber l'esprit de l'homme, jusqu'à lui faire perdre tout goût à la vie. Le Alchikh affirmait déjà (commentaire sur Lévitique 25, 39) que la richesse représente une épreuve plus ardue que la pauvreté.

Notre patriarche Abraham savait que le repos qui lui était imposé en raison de son état fébrile, suite à la circoncision, constituait en fait une épreuve : se résignerait-il à cette tranquillité, abandonnant son habitude d'hospitalité, ou surmonterait-il cette épreuve, sachant que les justes n'ont pas droit au repos dans ce monde ? Aussi, décida-t-il d'accomplir cette importante *mitsva*, en dépit de sa faiblesse physique.

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment : « Tout Juif possède une part dans le monde à venir. » (Sanhédrin, 90a) Dans quel cas un Juif mérite-t-il de recevoir la part qui lui est réservée ? Lorsqu'il s'attache au comportement de ses ancêtres, et suit leurs voies. Nous avons l'habitude de prononcer cette Michna avant d'étudier les

Maximes de nos Pères, car ce traité repose sur un descriptif des vertus de nos ancêtres, dont la conduite exceptionnelle doit nous servir de sillons sur la route que nous avons à parcourir. La Michna se conclut en ces termes : « (…) comme il est dit : "Ton peuple ne comporte que des justes, ils hériteront de la terre éternellement." » Cela signifie que celui qui étudie les Maximes de nos Pères méritera l'héritage du monde à venir, désigné par « la terre de la vie » (Psaumes 116, 9). Cette étude lui décrit, en effet, les comportements exemplaires de nos saints ancêtres, l'incitant donc à se conduire en conséquence, conformément au principe selon lequel « l'histoire des patriarches est un présage pour leurs enfants ».

De même que nous ne finissons jamais de manger de manière définitive, chaque repas ne satisfaisant notre appétit que pour une durée de quelques heures, de même, nous ne pouvons nous contenter d'avoir terminé une seule fois l'étude des Maximes de nos Pères, et mettre, paisiblement, cette Michna de côté ; au contraire, la clôture de son étude ne marque que le début de la prochaine. Que l'homme ne se laisse pas séduire par les séductions du mauvais penchant qui cherche à le décourager et à le rendre oisif ! Au contraire, il lui incombe de tirer leçon du comportement de ses ancêtres et de faire preuve de zèle et de courage, à l'instar d'Abraham qui surmonta l'épreuve du Saint béni soit-Il en refusant de rester alité, malgré ses douleurs et la chaleur accablante, afin d'accomplir la *mitsva* d'hospitalité. C'est ainsi que nous devons fournir tous les efforts possibles pour respecter la Torah, accomplir les *mitsvot*, et se montrer bienveillant à l'égard d'autrui.

Résumé

- Après qu'Abraham se fut circoncis, le Saint béni soit-Il a tiré le soleil de son écrin, afin qu'aucun hôte ne survienne et qu'il puisse se reposer. Il semblait donc que l'Eternel souhaitait garantir le repos du juste. Dès

lors, pourquoi Abraham est-il malgré tout allé à la recherche d'invités ? Autre difficulté : les justes n'ont pas droit au repos dans ce monde, donc pourquoi Dieu désirait-Il qu'Abraham se repose ?

- En réalité, le Créateur ne voulait pas qu'Abraham se repose, mais il s'agissait là d'une épreuve visant à s'assurer que, même dans de telles conditions, il irait à la recherche d'invités pour leur prodiguer du bien et n'en profiterait pas pour se reposer. Or, Abraham surmonta cette épreuve.
- Il nous incombe de tirer leçon du comportement de nos ancêtres et d'aspirer à imiter leurs voies. Notre patriarche Abraham nous enseigne que, quelles que soient les circonstances, la recherche de la quiétude doit être exclue – puisque lui-même ne l'a pas recherchée, alors qu'il était âgé de cent ans et souffrait, suite à la circoncision.

Accueillir des invités ou recevoir la Présence divine ?

« Et il dit : "Seigneur, si j'ai trouvé grâce à Tes yeux, ne passe pas ainsi devant Ton serviteur." »

(Genèse 18, 3)

Explication de Rachi :

Abraham a demandé au Saint béni soit-Il d'attendre pour qu'il aille accueillir ces hôtes de passage.

Dieu avait ordonné à Abraham de se circoncire et, constatant sa souffrance, Il vint ensuite lui rendre visite. Puis, Abraham vit des passants et demanda alors à l'Eternel de l'attendre, afin qu'il puisse courir à la rencontre de ces hôtes. Nos Sages, de mémoire bénie, en

déduisent qu' « accueillir des invités passe avant le devoir de recevoir la Présence divine » (Yalkout Chimoni sur Genèse 18, 82).

Pourtant, on peut se poser la question suivante. La Guemara rapporte (Berakhot, 30b) qu'il est interdit à l'homme de s'interrompre au milieu de sa prière pour saluer son prochain, y compris dans le cas où un roi passe près de lui alors qu'il est en train de prier ; car la prière place l'homme face au Roi des rois, dont l'honneur est plus important que celui d'un roi humain. Cependant, la Torah rapporte ici qu'Abraham quitta un instant la Présence divine dans le but d'accueillir des invités ; dès lors, pourquoi ne trouve-t-on pas une loi selon laquelle il serait permis d'interrompre sa prière afin d'accomplir la *mitsva* d'hospitalité – comme l'a fait Abraham ? Ou, inversement, si une telle loi n'existe pas, de quel droit Abraham s'est-il comporté ainsi ? Plus encore, comment comprendre l'interprétation de nos Sages selon laquelle « accueillir des invités passe avant le devoir de recevoir la Présence divine » ? (Ces questions m'ont été posées par mon élève, Rabbi Yonathan Lugassi).

Après réflexion, je suis arrivé à la conclusion suivante. La plupart des hommes ne ressentent réellement la Présence de Dieu que lorsqu'ils se tiennent devant Lui, au moment de la prière de la *Chemoné Esré*[28], alors que le reste du temps, plongés dans la routine quotidienne, ils ne perçoivent pratiquement pas Sa Présence. Mais notre patriarche Abraham, quant à lui, ressentait à chaque instant de sa vie la Présence divine à ses côtés, au point que lorsqu'il devait se tourner vers une autre occupation, cela était considéré comme une interruption de sa proximité habituelle du Créateur. D'ailleurs,

---

28. Littéralement : dix-huit. Partie centrale de la prière, récitée en position debout, et composée de dix-huit bénédictions.

on ne trouve pas qu'il ait été reproché à Abraham d'avoir quitté l'Eternel pour une brève période afin d'accueillir ses hôtes, car, de son point de vue, c'était ce qu'il devait faire, du fait que la Présence divine n'avait pas un caractère exceptionnel, mais faisait plutôt partie intégrante de son existence.

Par contre, nous, qui faisons partie du commun des mortels, ne pouvons pas nous comparer au niveau exceptionnel de notre patriarche Abraham, puisque nous ne ressentons la Présence de Dieu que lorsque nous nous tenons devant Lui au moment de la prière. Dès lors, ces quelques minutes sont précieuses dans la vie d'un Juif, et il lui incombe donc d'en profiter au maximum afin d'en retirer un influx spirituel optimal. D'où la loi selon laquelle il est interdit d'interrompre sa prière pour accueillir des hôtes.

Il est écrit : « Or, Abraham était vieux, il avançait avec les jours » (Genèse 24, 1). Cette expression du verset signifie que c'était Abraham qui maîtrisait son temps, et non l'inverse. Aujourd'hui, combien de personnes entend-on se plaindre qu'elles manquent de temps ? C'est uniquement parce qu'elles ne parviennent pas à le maîtriser et se laissent alors maîtriser par lui. Abraham qui, toute sa vie durant, servait l'Eternel et ressentait Sa Présence à chaque instant, pouvait se permettre d'interrompre Sa visite par l'accueil d'invités. Cependant, nous, qui sommes loin de ce niveau, n'avons pas le droit de nous comporter ainsi, car même pour ressentir la Présence divine durant le bref instant de la prière de la *Chemoné Esré*, nous devons fournir de grands efforts de concentration.

Il nous reste pourtant à expliquer en quoi le comportement d'Abraham démontre qu'accueillir des invités passe avant le devoir de recevoir la Présence divine. En réalité, Abraham s'était fixé un objectif : un mouvement de repentir universel. De même que si l'on touche les mains de quelqu'un qui vient de se les réchauffer à la chaleur du feu, on aura aussi les mains chaudes, de même, les hôtes

d'Abraham, qui étaient de passage chez lui, sortaient imprégnés de la Torah, de la crainte et de l'amour pour Dieu que lui-même incarnait. Abraham leur transmettait cette chaleur spirituelle, au point qu'ils en arrivaient à reconnaître la Présence de l'Eternel dans le monde. Lorsqu'un homme ressent l'omniprésence divine, à l'instar de notre patriarche Abraham, alors, accueillir des invités passe avant le devoir de recevoir la Présence divine, car Celle-ci, éternelle et continuellement ressentie, est illimitée et au-delà du temps. Par contre, pour le commun des mortels, qui n'a pas atteint ce niveau élevé, il est évident que recevoir la Présence divine a priorité sur l'hospitalité, c'est pourquoi, il lui est interdit d'interrompre sa prière de la *Chemoné Esré*, serait-ce pour accueillir un roi.

Cette idée peut être illustrée par la parabole suivante. Un roi avait l'habitude de rendre quotidiennement visite à un ami proche ; il ne manquait jamais ce rendez-vous, qui était entré dans les habitudes. S'il arrivait une fois à son ami d'avoir un quelconque empêchement, le contraignant de s'absenter pendant le repas du roi, ce dernier ne lui en gardait pas rancune, du fait qu'en temps normal, il restait à ses côtés. Par contre, si le souverain avait eu l'habitude que cet ami ne le reçoive que de façon exceptionnelle, l'absence de celui-ci au moment du repas aurait éveillé sa colère.

Pour cette raison, Abraham, qui ressentait constamment l'omniprésence de l'Eternel, pouvait se permettre d'aller accueillir des invités, sans craindre d'éveiller Sa colère. Néanmoins, accueillir des invités n'a priorité sur le devoir de recevoir la Présence divine qu'à condition que celui qui accomplit cette *mitsva* ait atteint ce niveau exceptionnellement élevé – ce qui n'est pas le cas de la plupart d'entre nous.

Résumé

- Nos Sages, de mémoire bénie, déduisent du comportement d'Abraham qu'accueillir des invités passe avant le devoir de recevoir la Présence divine. Pourtant, comment comprendre que notre patriarche ait quitté la Présence divine, alors qu'il existe une loi selon laquelle il est interdit de s'interrompre pendant la *Chemoné Esré*, y compris pour saluer un roi ? Inversement, s'il a agi ainsi, pourquoi nous est-il interdit d'interrompre notre prière pour accueillir un roi humain ?
- En réalité, tout dépend du niveau de celui qui accomplit la *mitsva*. Dans le cas d'Abraham, accueillir des invités passait avant le devoir de recevoir la Présence divine, car il vivait constamment aux côtés de son Créateur, auquel il était inconditionnellement attaché ; il lui était donc nécessaire de Le "quitter" lorsqu'il désirait accomplir une *mitsva*. Par contre, dans le cas du commun des mortels, il est interdit d'interrompre sa prière, serait-ce pour saluer un roi humain, car ces instants avec la Présence divine sont de nature exceptionnelle.
- Autre explication : Abraham recevait des hôtes dans le but d'exercer son influence sur eux, en leur faisant prendre conscience de l'existence d'un Créateur au monde ; aussi, son hospitalité était-elle également au service de la Présence divine.
- Explication allégorique : un roi qui a l'habitude de rendre visite à un ami proche, ne lui en voudra pas s'il s'absente une fois. Cependant, si le roi fait une visite exceptionnelle et que son hôte est absent, il lui en tiendra rancune. C'est en cela que réside la différence entre notre patriarche Abraham et le reste du peuple.

L'épreuve du sacrifice d'Isaac

« Il arriva, après ces faits, que Dieu éprouva Abraham. Il lui dit : "Abraham !" Il répondit : "Me voici." Il reprit : "Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac ; dirige-toi vers la terre de Moria, et là, offre-le en holocauste sur une montagne que Je te désignerai." »

(Genèse 22, 1-2)

Il s'agit de la dernière épreuve et de la plus ardue. Elle met en valeur l'intensité de l'amour d'Abraham pour le Saint béni soit-Il, qui ne se limitait pas aux domaines du service divin et de la prière, mais s'étendait également à celui de sa vie privée, puisqu'il se montra prêt à sacrifier son propre fils. Nos Sages nous enseignent : « Ce n'est pas l'étude qui est le principal, mais la mise en pratique. » (Maximes de nos Pères 1, 17) Certaines personnes étudient, mais ne mettent pas cette étude en application. Or, sans ce passage à l'acte, elles ne peuvent apprécier leur étude, car celle-ci représente un effort dont on ne tire profit que lorsqu'il se concrétise par des actes. C'est l'acte qui donne sa pleine valeur à l'étude, incitant ainsi l'homme à étudier encore davantage.

Illustrons ceci par une allégorie. Un homme qui est payé pour un certain travail désirera travailler davantage lorsqu'il aura profité de son salaire, puisque tel est le but de l'argent. Par contre, si quelqu'un gagne de l'argent mais ne l'utilise pas, il n'en verra pas l'intérêt, car cet argent n'aura pour lui aucune signification ; cette absence de but causera, simultanément, un manque de motivation au travail. Cette logique se vérifie aussi dans le domaine de l'étude

de la Torah : lorsqu'on étudie dans le but de mettre cette étude en pratique, on est motivé à approfondir son étude. Par exemple, quelqu'un qui étudie les lois relatives au Chabbat sera motivé en constatant qu'il a, par ce biais, évité de commettre des transgressions dans ce domaine.

Le saint Rabbi 'Haïm Vital, que son mérite nous protège, affirme que l'homme possède deux âmes : une âme bestiale et matérielle (*néfèch*), et une âme élevée et spirituelle (*nechama*). La tâche de l'homme consiste à créer un lien entre ces deux âmes et à transformer son âme bestiale en âme spirituelle. La façon d'y parvenir nous est livrée par le roi David : « Eloigne-toi du mal et fais le bien » (Psaumes 34, 15) : le début du verset fait allusion à la partie bestiale de l'homme, tandis que la fin se réfère à sa partie spirituelle. Le terme « bien », employé par le roi David, possède une double sémantique : le Bien en soi, et l'inverse du Mal. Le Bien absolu est la Torah, comme le souligne le verset : « Car Je vous ai donné un enseignement de valeur : n'abandonnez pas Ma Torah. » (Proverbes 4, 2) Par conséquent, la Torah, appelée Bien, permet à l'homme de relier sa part bestiale à sa part spirituelle.

Il est écrit : « J'ai créé le mauvais penchant, et J'ai créé la Torah comme antidote » ; la Torah s'oppose donc au mauvais penchant, mais elle ne l'annule pas. En effet, le mauvais penchant ne dit pas directement à l'homme de faire le mal, mais lui fait croire que ce qu'il l'incite à faire est bien, par exemple, parce que « tout le monde agit ainsi et en profite ». Mais il omet de dire à l'homme qu'il existe une différence fondamentale entre ce que les non-juifs et ce que les enfants d'Israël considèrent comme bien : le mal des non-juifs semble extérieurement bon, alors que la Torah permet au Juif de distinguer le bien fictif du bien réel. Les non-juifs, qui ne possèdent pas la Torah, n'ont pas cette opportunité, comme il est dit : « La Torah chez les non-juifs ? N'y crois pas. » (Eikha Rabba 2, 13)

L'homme peut se leurrer et penser que tous ses actes sont bons, mais, dès qu'il étudie la Torah, il prend conscience que ce qu'il prenait pour bon était en réalité mauvais. La Torah lui permet donc de parvenir au Bien authentique.

Tel est le sens de l'injonction du roi David : « Eloigne-toi du mal et fais le bien. » A priori, comment l'homme est-il en mesure de savoir qu'il agit mal pour pouvoir s'en éloigner ? En faisant le bien, c'est-à-dire, en étudiant la Torah, appelée Bien, il pourra discerner entre le bien et le mal et opter pour le bien.

Notre patriarche Abraham nous donne l'exemple de ce parcours. Au début, il a vu que ses contemporains étaient idolâtres et considéraient ceci comme le bien ; il a lui aussi essayé de servir ces idoles. Puis, il a recherché le Créateur du monde, a compris que l'idolâtrie correspondait au mal, et s'en est détourné pour servir le Tout-Puissant. C'est en cela que consiste la tâche de l'homme : corriger son âme bestiale en la liant à son âme spirituelle. D'ailleurs, nous pouvons constater que le corps des justes est saint au point qu'il n'exhale pas de substances corporelles comme la transpiration ou une mauvaise odeur – la raison étant que leur corps est intrinsèquement lié à l'âme spirituelle.

Comme nous le savons, le corps humain est formé de deux cent quarante-huit membres et de trois cent soixante-cinq nerfs, auxquels correspondent respectivement les *mitsvot* positives et négatives. Pourtant, le corps des non-juifs est le même, donc, comment comprendre que la Torah ne leur ait pas été donnée ? En réalité, le Saint béni soit-Il avait créé Adam parfait, et s'il n'avait pas péché, il n'y aurait pas eu de distinction entre Juifs et non-juifs, et seul le bien aurait régné. C'est le péché qui est à l'origine de l'existence des non-juifs.

On peut ajouter que le non-juif étant incirconcis, il ne possède effectivement pas deux cent quarante-huit membres et trois cent

soixante-cinq nerfs. Seul le Juif, qui pratique la circoncision, devient achevé, comme le souligne le verset : « Marche devant Moi, et sois intègre » (Genèse 17, 1) ; autrement dit, sans la circoncision, Abraham n'aurait pas pu être intègre, complet. Pour cette raison, c'est la première *mitsva* qui lui fut donnée, ainsi qu'à ses descendants, *mitsva* qui les distinguera des non-juifs. La Torah, dans son ensemble, est liée à la *mitsva* de la circoncision, et l'enfant que l'on circoncit, dès son plus jeune âge, a la possibilité de grandir dans la sainteté de la Torah. Le non-juif, quant à lui, naît incirconcis et meurt incirconcis. De même qu'un rouleau de Torah devient disqualifié s'il lui manque, ne serait-ce qu'une seule lettre, de même, un homme incirconcis ne peut être complet. Tout Juif reçoit un potentiel par le biais de la circoncision, et ensuite, tout dépend de lui : s'il utilise ces outils de façon optimale et fournit des efforts, l'Eternel lui viendra en aide et il réussira.

Cette explication peut se retrouver, de façon allusive, dans les mots de Rachi. Au départ, le patriarche s'appelait Abram, puis, le Saint béni soit-Il l'a appelé Abraham, de valeur numérique deux cent quarante-huit : grâce à la circoncision, un *Hé* lui a été ajouté et il est devenu complet. Le nom d'Isaac n'a été ni modifié ni remplacé, ce qui fut le cas des noms d'Abraham et de Jacob. En réalité, le Maître du monde a donné un nom à chacun des patriarches. Abram était le nom donné par son père Téra'h, signifiant « un père élevé » ; Dieu lui a ajouté un *Hé*, et Abraham est devenu le « père d'une multitude de peuples ».

Le Très-Haut a créé le monde à partir de Son Nom, comme le souligne le verset : « Car avec *Ya* (*Youd*, *Hé*), l'Eternel a créé les mondes. » (Isaïe 26, 4) Ce monde-ci a été créé avec la lettre *Hé*, et le monde futur, avec la lettre *Youd* (Midrach sur Psaumes, 62). Ce monde est composé d'une multitude de peuples et de nombreuses nations, c'est pourquoi, le Saint béni soit-Il a ajouté à Abraham la

lettre *Hé*, pour signifier que ce monde n'a été créé que par le mérite du patriarche. Telle est l'interprétation que nous livre le Midrach (Genèse Rabba 12, 9) sur l'expression : « lorsqu'ils ont été créés », traduction littérale de *behibaram*, référence à Abraham. Car « le monde est bâti sur la bonté » (Psaumes 89, 3), et c'est justement notre patriarche Abraham qui incarnait cette vertu. En outre, Abram est le nom d'un individu, alors qu'Abraham correspond à un nom général : pilier du monde, tous les êtres humains dépendent de lui, tandis que les Juifs sont appelés ses enfants.

Dieu n'a pas modifié le nom d'Isaac, car Il l'avait nommé Lui-même. Ce nom contient deux vertus : celle de la justice et de la vaillance, et celle de la joie. C'est avec ces deux approches – la joie et la crainte – que nous devons envisager notre service divin, comme il est écrit : « Servez l'Eternel avec joie » (Psaumes 100, 2), et : « Servez l'Eternel avec crainte, et réjouissez-vous avec tremblement. » (ibid. 2, 11) La personnalité d'Isaac était une combinaison de ces deux facettes.

Quant à Jacob, il fut ainsi nommé par Isaac du fait qu'il s'effaçait devant ses pères – ce à quoi fait allusion *akev*, la racine de son nom. Le Saint béni soit-Il a transformé son nom en Israël, qui contient les lettres du terme *roch*, pour lui signifier qu'il doit également être à la tête. Jacob réussit à atteindre cet objectif, comme le souligne le verset : « Une échelle était dressée sur la terre, son sommet atteignait le ciel » (Genèse 28, 12). Ce rêve de Jacob laissait apparaître une échelle, au départ posée à terre, à l'image du talon (*akev*), mais dont le sommet atteignait le ciel, autrement dit, lorsque Jacob aura maîtrisé les puissances impures en surmontant les épreuves spirituelles et physiques lors de son séjour chez Laban, il méritera d'être appelé Israël – nom qui lui sera donné, une fois sorti spirituellement intact de la maison de Laban. Par conséquent, Jacob possédait lui aussi deux facettes : l'humilité, représentée par le talon, et la qualité de chef. Il mérita de parvenir à cette perfection,

grâce à la sainte Torah qu'il étudiait, comme il est dit : « Jacob était un homme simple, qui était assis dans les tentes. » (Genèse 25, 27)

Ainsi donc, les trois patriarches possédaient, chacun, deux facettes à leur personnalité ; le premier patriarche, en tant qu'individu isolé, était Abram, un « père élevé », et par rapport à l'influence qu'il exerçait sur le monde entier, par le biais de sa bonté, il était Abraham, le « père d'une multitude de peuples ». Le deuxième patriarche, Isaac, porte un nom faisant écho à la joie qu'il incarnait, mais, parallèlement, il représentait aussi la crainte, comme il est dit : « le Dieu que craint Isaac » (Genèse 31, 42). Enfin, le troisième patriarche, Jacob, se plaçait, comme son nom l'indique, au talon, tandis que sa vaillance face aux épreuves spirituelles a fait de lui un chef, « Israël », nom qui lui sera donné suite aux épreuves surmontées chez Laban.

Dans la prière, nous disons : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, et Dieu de Jacob », car nos patriarches nous ont, par leur vaillance, frayé le chemin que nous devons emprunter pour servir l'Eternel. Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent : « Le monde repose sur trois piliers : sur la Torah, sur le service divin, et sur la bienfaisance. » (Maximes de nos Pères 1, 2) Or, ces trois piliers correspondent, en réalité, aux trois patriarches. Jacob, représentant à la fois le talon et la tête, est le pilier de la Torah. Un talon sans tête ou une tête sans talon ne sert à rien ; mais l'échelle de Jacob possédait des pieds et un sommet, et ceci grâce au mérite de la Torah. D'Isaac, nous apprenons la façon dont nous devons servir notre Créateur : avec une joie, ponctuée de tremblements – dus à notre conscience de la toute-puissance de Dieu, devant qui nous nous tenons. Quant à Abraham, il incarne la bonté, sans laquelle le monde ne peut se maintenir, comme le souligne le verset : « Le monde est bâti sur la bonté. » Or, la bonté ne doit pas se limiter au niveau individuel – comme un acte de bienfaisance accompli en

faveur d'une famille isolée – mais elle doit s'étendre au monde dans sa totalité, car tous en ont besoin. Telle a été l'œuvre d'Abraham, dont la bonté universelle lui a valu une modification de son nom individuel en un nom général : « père d'une multitude de nations ».

Enfin, il est intéressant de noter que dans l'expression : « il planta une tente (*échel*) » (Genèse 21, 33), le terme *échel* est composé des initiales des mots : *akhila* (nourriture), *chetia* (boisson), et *lina* (couchage), et ce, en référence aux trois patriarches.

En effet, le mot « nourriture » fait allusion à la bonté d'Abraham, qui offrait généreusement de quoi se restaurer à tous les passants. La « Boisson » fait écho à Isaac, qui creusa de nombreux puits d'eau, allusion au service divin. Quant au terme « couchage », il fait référence à Jacob, qui ne se coucha jamais pour dormir, et dont on dit même : « Jacob n'est pas mort. » (Taanit, 5b) C'est lorsqu'il arriva au mont Moria qu'il se coucha la première fois pour dormir, (Genèse Rabba 68, 11), après avoir placé des pierres autour de sa tête (Genèse 28, 11) ; le verset dit ensuite : « Jacob se mit en route » (ibid. 29, 1), ou littéralement : « leva ses pieds », expression contenant à la fois la notion d'élévation et d'humilité.

Par conséquent, « il planta une tente » signifie qu'Abraham a semé toutes ces vertus pour les générations à venir, afin que les enfants d'Israël puissent apprendre la façon correcte de servir le Saint béni soit-Il.

Résumé

♦ « Ce n'est pas l'étude qui est le principal, mais la mise en pratique » : l'étude d'un homme qui ne met pas celle-ci en pratique ne pourra se maintenir. Car le but de l'étude est l'application des *mitsvot* et des lois, et lorsque ce but n'est pas atteint, on ne peut retirer de satisfaction de son étude. Abraham a su surmonter toutes les épreuves, et en particulier, celle du sacrifice d'Isaac, la plus difficile de toutes. L'épreuve constitue un test pour l'homme, déterminant si son étude a effectivement mené à l'acte.

- L'homme possède deux âmes : l'âme inférieure, bestiale, et l'âme supérieure, spirituelle. Sa mission consiste à créer un lien entre ces deux âmes, en élevant l'âme bestiale vers l'âme spirituelle. La Torah a le pouvoir d'opérer cette mutation, comme le souligne le roi David : « Eloigne-toi du mal et fais le bien » : la Torah, appelée Bien, révèle à l'homme où se situe le mal, afin qu'il puisse s'en éloigner et pratiquer le bien.

- Le corps de l'homme est constitué de deux cent quarante-huit membres et trois cent soixante-cinq nerfs, correspondant aux *mitsvot* positives et négatives : l'observance des *mitsvot* sanctifie le corps de l'homme. Les non-juifs ne peuvent pas être complets, car ils ne possèdent pas la *mitsva* de la circoncision, qui fait de l'homme un être achevé.

- Chacun des patriarches incarne deux vertus particulières. Abraham, appelé au départ Abram, était spirituellement élevé à titre individuel. Puis, son changement de nom en Abraham, « un père d'une multitude de peuples », connote l'étendue de ses bienfaits au monde entier. Isaac incarne à la fois la joie et la crainte, deux sentiments ambivalents, que nous devons ressentir dans notre service divin. Le nom Jacob fait allusion à l'humilité du talon, et le nom Israël, que le Saint béni soit-Il lui a ajouté, exprime la majesté de la tête. Dans la prière, nous disons : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob », parce que nos patriarches nous ont frayé le chemin du service divin.

- Le terme *échel* de l'expression : « Il planta une tente (*échel*) » est composé des initiales des mots hébraïques : nourriture, boisson, et couchage, qui font référence aux accomplissements de nos patriarches. « Nourriture » fait allusion à la bonté d'Abraham ; « boisson » symbolise le service divin d'Isaac, qui creusa des puits ; « couchage » se réfère à Jacob, qui ne se coucha jamais pour dormir. « Il planta une tente » signifie donc qu'Abraham a semé ces vertus-là pour les générations à venir, afin que les enfants d'Israël puissent en tirer un enseignement.

Le sacrifice d'Isaac

« Il arriva, après ces paroles, que Dieu éprouva Abraham. Il lui dit : "Abraham !" Il répondit : "Me voici." Il reprit : "Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac ; dirige-toi vers la terre de Moria, et là, offre-le en holocauste sur une montagne que Je te désignerai." »

(Genèse 22, 1-2)

Nos Sages, de mémoire bénie, demandent (Genèse Rabba 55, 4) à quoi font référence ces « paroles », suite auxquelles le Saint béni soit-Il a éprouvé Abraham par l'épreuve du sacrifice d'Isaac. Rachi rapporte l'explication suivante : « Certains de nos Maîtres disent : suite aux paroles du Satan qui accusait en disant : "De tous les festins qu'Abraham a faits, il ne T'a pas offert un seul taureau, ni un seul bélier." Dieu lui répond : "Tout cela n'était que pour son fils. Si Je lui dis : offre-le Moi en sacrifice, il ne se dérobera pas." »

D'après l'explication de Rachi, l'épreuve du sacrifice d'Isaac était une conséquence de l'accusation du Satan, qui remettait en doute la foi d'Abraham en Dieu ; le Saint béni soit-Il demanda alors à Abraham de lui offrir son fils en sacrifice, afin de prouver la fermeté de sa foi en se montrant prêt à tout faire pour satisfaire son Créateur. Effectivement, Abraham se plia à Sa volonté, sans hésitation aucune, et cette preuve de dévouement mit fin aux accusations du Satan.

L'expression du verset : « Dieu éprouva Abraham » souligne que le sacrifice d'Isaac sur un autel ne constituait qu'une épreuve à laquelle Abraham a été soumis à ce moment-là, et ne doit

certainement pas être interprétée comme une conduite à suivre, à Dieu ne plaise. Au contraire, les nations qui ont l'habitude de sacrifier leurs fils à la divinité sont en abomination aux yeux de l'Eternel. Le sacrifice d'Isaac correspond uniquement à une épreuve ayant pour but de prouver au Satan à quel point Abraham était dévoué pour son Créateur, puisqu'il fut prêt à Lui offrir en sacrifice son fils unique, qu'il avait eu après de longues années d'attente.

D'ailleurs, une fois qu'Abraham eut prouvé qu'il avait bien l'intention de sacrifier son fils afin de se plier pleinement à la volonté divine, le Maître du monde l'empêcha d'aller jusqu'au bout, en disant : « Ne porte pas la main sur ce jeune homme » (Genèse 22, 12). Puis, lorsque Abraham voulut, tout au moins, lui faire une légère blessure avec le couteau, le Saint béni soit-Il le mit en garde en ajoutant : « Ne lui fais aucun mal. » Car le but du sacrifice d'Isaac n'était que de tester la foi d'Abraham, mais l'Eternel n'avait, depuis le départ, aucunement l'intention de faire couler le sang d'Isaac. Cette épreuve représente un message symbolique pour les générations à venir, et non un modèle à suivre, car il est interdit d'offrir son fils en sacrifice, en pensant ainsi faire preuve de dévouement pour le Créateur ; à l'inverse, celui qui agit ainsi, suit une pratique des non-juifs, abominable aux yeux du Tout-Puissant.

Le livre des Rois (Rois II 3, 27) rapporte que le roi de Moab a apporté son fils pour le sacrifier en holocauste. Cet acte a éveillé la colère divine, car l'intention du roi de Moab n'était pas désintéressée, mais visait à démontrer une prétendue supériorité par rapport à Abraham, père des Hébreux, qui n'était pas allé jusqu'au bout du sacrifice, alors que lui avait eu, soutenait-il, le courage de sacrifier réellement son propre fils (Tana debé Eliahou Rabba, chap.9).

L'expression du verset : « après ces paroles » peut également être traduite dans le sens : « après ces choses », en référence aux vanités

de ce monde. En effet, l'homme doit tout d'abord délaisser les vanités de ce monde, surnommées ici « ces choses », puis seulement alors, il sera en mesure d'accomplir pleinement la volonté divine. Car, tant qu'il demeure attaché aux vains plaisirs de ce monde, qui se présentent à lui, il ne peut pas accomplir la parole de l'Eternel, ni se dévouer à l'accomplissement de Ses *mitsvot*.

A *Roch Hachana*, nous avons l'habitude de lire à la synagogue l'épisode du sacrifice d'Isaac. La raison première et essentielle est que nous cherchons par ce biais à rappeler le mérite des enfants d'Israël, dont l'ancêtre, Abraham, a fait preuve d'un dévouement considérable ; ce rappel a donc pour but de nous faire apparaître sous un jour méritant au moment du jugement. En outre, le monde entier a été créé le jour de *Roch Hachana*, et par conséquent, chaque Juif passe en jugement en ce jour, lors duquel est déterminé si, selon ses actions, il valait la peine que le monde ait été créé pour lui, ou si, à l'inverse, sa poursuite constante des vanités matérielles ne justifie pas son existence. Par conséquent, la lecture de l'épisode du sacrifice d'Isaac a pour effet d'éveiller le cœur du Juif en lui faisant prendre conscience de sa mission dans ce monde, à savoir, une abnégation totale pour le Créateur, béni soit-Il, et ceci par le biais d'un affranchissement préliminaire du matérialisme, qui doit être refoulé à l'arrière-plan. C'est seulement alors que l'homme sera libre pour servir pleinement son Créateur.

Résumé

- « Il arriva, après ces paroles » : Rachi explique : après les paroles du Satan, remettant en cause le dévouement d'Abraham pour son Créateur, le Saint béni soit-Il éprouva ce dernier, afin de récuser ces accusations.
- Il est écrit : « Dieu éprouva » pour signifier que cet épisode n'était qu'une épreuve et ne doit pas être pris comme une directive pour les

générations à venir. A l'inverse, les nations qui offrent leurs fils en sacrifice à la divinité – à l'instar du roi de Moab – sont abominables aux yeux de l'Eternel.

- En outre, seul l'homme qui refoule à l'arrière-plan les vanités de ce monde est en mesure de se sacrifier totalement pour son Créateur.
- L'épisode du sacrifice d'Isaac est lu à *Roch Hachana* pour deux raisons : premièrement, afin de souligner les mérites des enfants d'Israël, et deuxièmement, pour nous faire prendre conscience qu'on détermine en ce jour si notre comportement justifie l'existence du monde – car un manque de dévouement pour l'observance de la Torah et des *mitsvot* la remettrait en question.

Le service divin d'Abraham

« Il arriva, après ces paroles, que Dieu éprouva Abraham. Il lui dit : "Abraham !" Il répondit : "Me voici." Il reprit : "Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac ; dirige-toi vers la terre de Moria, et là, offre-le en holocauste sur une montagne que Je te désignerai." »

(Genèse 22, 1-2)

Ce passage de la Torah décrit l'épisode du sacrifice d'Isaac, qui constitue la plus grande épreuve à laquelle Dieu ait jamais soumis Abraham, et aussi l'ultime épreuve, puisque, suite à celle-ci, le patriarche demanda qu'on ne l'éprouve plus (Genèse Rabba 56, 11). Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent (Midrach Tan'houma, 22) qu'Abraham a dû se heurter à plusieurs autres obstacles qui lui ont

barré la route vers le mont Moria. Tentons de comprendre quel est le sens profond de cette épreuve, et qu'est ce que le Saint béni soit-Il voulait prouver par ce biais, à Abraham en particulier, et à l'humanité en général.

A la fin de l'épisode du sacrifice d'Isaac, il est écrit : « désormais Je sais que tu crains Dieu » (Genèse 22, 12). Or, le Très-Haut ne le savait-Il pas auparavant ? Et le Midrach de répondre (Yalkout Chimoni sur Genèse 22, 101) : « Jusqu'à présent, Moi seul en étais conscient, maintenant, le monde entier le saura. » Pourtant, cette explication semble difficile : hormis Abraham et Isaac, cette épreuve se déroula en l'absence totale de témoins susceptibles de la publier, et ces derniers n'en avaient certainement pas l'intention !

Proposons un préambule à notre exposé. La différence fondamentale entre Abraham et Loth se situe dans leur façon respective d'envisager le service divin : Abraham l'exécutait dans la plus grande discrétion, alors que l'intention de Loth était de s'en glorifier. Tous deux ont fait preuve de dévouement pour accomplir la *mitsva* de l'hospitalité, tous deux respectaient la fête de Pessa'h. Mais l'intention de Loth était d'en retirer de l'honneur, au point qu'il s'est montré prêt à livrer ses filles pour cette cause. Quant à Abraham, il exécutait les *mitsvot* discrètement et de façon totalement désintéressée. Pour cette raison, il n'a pas révélé à Sarah qu'il partait pour sacrifier Isaac, même s'il était évident que celle-ci en aurait été joyeuse. Plus encore, certains ouvrages expliquent (cf. « Talelei Orot » sur Genèse 23, 2, au nom du Gaon Rav 'Haïm de Brisk) que Sarah est décédée du fait qu'elle avait appris qu'Isaac n'avait finalement pas été sacrifié – elle craignait alors qu'il n'ait été considéré comme impropre au sacrifice. En dépit de cela, Abraham ne lui en a pas touché mot, conscient que le service divin doit être exécuté en toute discrétion, y compris à l'abri du regard de sa conjointe.

Cependant, force est de constater que les hommes qui étudient la Torah élèvent généralement la voix, ce qui semble être en désaccord avec la ligne de conduite de notre patriarche Abraham, à savoir, la discrétion dans le service divin. En réalité, ce n'est pas contradictoire, car quelqu'un qui étudie la Torah à voix haute donne simplement libre court aux sentiments de son cœur, ce qui constitue justement la preuve qu'il l'étudie de façon désintéressée.

A ce sujet, on m'a rapporté une anecdote qui arriva à mon grand-père, le juste et kabbaliste, Rabbi 'Haïm Pinto, que son mérite nous protège. Un certain Chabbat, un homme vint donner cours dans sa maison d'étude ; son exposé faisait transparaître une grande érudition. Lorsqu'il eut fini de parler, tous sortirent l'accompagner pour lui rendre honneur, à l'exception de Rabbi 'Haïm. Ses fidèles, stupéfaits, lui demandèrent pourquoi il n'avait pas voulu témoigner de respect à cet érudit, à quoi il répondit : « Vous vous leurrez concernant cet homme ; vous constaterez bientôt qu'il vous décevra. » A la clôture de Chabbat, cet homme leur révéla qu'il était non-juif et qu'il avait travaillé dans une *Yechiva*, dans laquelle il avait entendu des paroles de Torah. Les fidèles questionnèrent alors une nouvelle fois Rabbi 'Haïm, lui demandant comment il avait su que cet homme n'était pas Juif. Et le juste de répondre : « Il est écrit : "La *mitsva* est une bougie et la Torah une lumière" (Proverbes 6, 23), et : "L'âme de l'homme est un flambeau divin" (ibid. 20, 27). Par conséquent, un homme qui étudie la Torah doit remuer comme une bougie, et s'il reste immobile, c'est le signe qu'il ne possède pas de *nechama*. Or, j'ai constaté que cet homme parlait de Torah en restant impassible, et j'en ai déduit qu'il n'était pas Juif, car la Torah ne provenait pas de son cœur. »

Personnellement, il arriva qu'un homme vienne me voir pour me faire part de paroles de Torah. Il m'affirma ensuite qu'il était non-juif et étudiait la Torah comme une personne qui accomplit quelque chose sans en avoir l'obligation, mais par simple plaisir.

J'ajouterais une explication supplémentaire au fait que nous bougeons lorsque nous étudions la Torah. Il est écrit que le mauvais penchant est comparable à une mouche ; c'est pour cela que nous bougeons, pour empêcher cette "mouche" de se poser sur nous, c'est-à-dire afin de repousser le mauvais penchant.

A présent, revenons à notre sujet. Notre patriarche Abraham n'agissait pas dans le but de devenir célèbre, aussi, l'Eternel a-t-Il justement divulgué et rapporté ses actions dans la Torah. Par contre, Loth qui n'agissait qu'en vue de la gloire, au point qu'il fut prêt à livrer ses filles pour cette fin, a été puni, et ses actions n'ont pas été publiées, puisque tous les habitants de Sodome, témoins de ses bonnes actions, sont morts. Elles ne sont rapportées que par la Torah, et ceci afin de distinguer ses actes, en réalité mauvais, de ceux d'Abraham, foncièrement bons et désintéressés.

Ainsi, lorsque Abraham se jeta dans la fournaise à Our-Kasdim, ce n'était pas dans l'intention d'en devenir célèbre ; le Saint béni soit-Il divulgua alors cet acte. En effet, quand Béra, roi de Sodome, sortit vivant des puits d'argile dans lesquels il était tombé alors qu'il fuyait de devant les quatre rois – cf. Rachi –, il crut rétroactivement au miracle qui avait été fait à Abraham à Our-Kasdim, et le publia. Ce même principe existe concernant la Torah : celui qui l'étudie à voix haute et de façon désintéressée, mérite que le Maître du monde Lui-même le rende célèbre.

C'est cette discrétion qui donna toute sa spécificité au sacrifice d'Isaac. A l'époque de notre patriarche Abraham, sacrifier son fils était une pratique courante. Cependant, les gens le faisaient publiquement afin d'en retirer de la gloire, alors qu'Abraham exécuta, quant à lui, cet acte en toute discrétion, puisque même ses serviteurs étaient absents à ce moment-là. Seule cette manière d'agir, pudique et désintéressée, est agréée aux yeux du Créateur.

Concernant l'étude de la Torah, il est connu qu'un homme ne

chérit réellement que ce qui lui appartient en propre. Un homme qui n'avait pas eu d'enfants se présenta une fois à moi. Je lui demandai pourquoi il n'avait jamais envisagé d'en adopter, et il me répondit : « Cela m'aurait été difficile. » Suite à mon insistance, il ajouta : « J'aime ce qui m'appartient et que je possède en propre, c'est pourquoi, je n'ai pas voulu adopter un enfant que je n'aurais pas engendré moi-même. » Cette réponse me frappa, puis je me dis qu'il en était de même pour l'étude de la Torah : un homme qui étudie lui-même la Torah mérite qu'elle devienne sienne, comme le souligne le roi David : « et sa Torah, il méditera jour et nuit » (Psaumes 1, 2). Par contre, celui qui ne fait que soutenir la Torah, en possède certes une part du fait qu'il permet à d'autres de l'étudier, mais elle n'est pas réellement sienne. Or, de même qu'un homme désire avoir un enfant qui descende de lui, de même, il désirera, dans le futur, posséder une part personnelle dans la Torah. Il est vrai que l'étude de la Torah ne représente pas une tâche aisée, mais, une fois que l'homme s'est efforcé de l'acquérir, elle devient pleinement sienne, ce qui constitue la plus grande des récompenses. C'est en cela que réside l'essentiel de la mission de l'homme : « marcher humblement avec [son] Dieu » (Michée 6, 8), c'est-à-dire, emprunter la voie de la Torah, comme il est dit : « Si vous suivez Mes lois » (Lévitique 26, 3). Celui qui sert son Créateur de façon authentique, sera glorifié par Dieu Lui-même.

Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent : « Lors de son jugement, Adam a obtenu l'acquittement. » (Pessikta Rabati, 40) Certains commentateurs posent la question suivante : comment expliquer toutes les malédictions qu'Adam a reçues en dépit de son acquittement ? Je dirais que la Miséricorde divine se situe dans le fait qu'il ait pu conserver sa *nechama* spirituelle, qui marque la supériorité de l'homme sur la bête. Ainsi, pendant les jours de pénitence, nous prions pour mériter le même avantage qu'Adam, à savoir la capacité de garder en nous notre *nechama*. Car les péchés

de l'homme ont le pouvoir, à Dieu ne plaise, de le transformer en bête. C'est donc par un effet de Sa grande Miséricorde que le Saint béni soit-Il absout l'homme, lui permet de conserver sa *nechama* et de la purifier lors des jours de pénitence.

Le roi David s'exclame : « Si Ta Torah n'avait fait mes délices, j'aurais succombé dans ma misère ! » (Psaumes 119, 92) Un homme qui vit sans la Torah est un être misérable. A l'inverse, celui qui se considère comme pauvre au moment où il étudie, méritera d'acquérir la couronne de la Torah.

La *mitsva* : « Tu aimeras l'Eternel ton Dieu » (Deutéronome 6, 5) a été donnée à l'homme. C'est en cela uniquement que réside son devoir ; le reste est entre les mains du Saint béni soit-Il, qui se souciera de dévoiler ses bonnes actions et ses comportements vertueux.

La Torah nous rapporte qu'Abraham s'est circoncis « ce jour-là même » (Genèse 17, 23). L'auteur de l'ouvrage « Yad Harama » demande qu'est-ce que la Torah désire nous enseigner par cette expression (question rapportée dans « Torat 'Haïm »). Il répond qu'elle souligne ainsi qu'Abraham s'est circoncis le jour de Kippour. Pourtant, la Torah n'avait pas encore été donnée, pas plus que l'ordre de respecter Kippour ! En outre, quel rapport entre la circoncision et le pardon ? Le Midrach (Tan'houma sur Vayéra, 3) nous rapporte qu'Abraham avait demandé conseil à ses amis pour déterminer s'il devait, ou non, se circoncire. Ces derniers lui répondirent par la négative, soutenant qu'il était âgé et risquait de mourir d'une hémorragie. De plus, ses ennemis en profiteraient peut-être pour se lever contre lui et le tuer. Et Abraham de répliquer : « Ce jour-là même, j'accomplirai l'ordre du Saint béni soit-Il sans calcul, et Il me protégera. »

Nous en déduisons que les *mitsvot* doivent être exécutées, sans aucun calcul, telles que l'Eternel nous les a données, en sachant que

nous pouvons compter sur Lui pour se soucier des résultats. Dès lors, nous pouvons comprendre l'interprétation du « Yad Harama ». Il est écrit que le jour de Kippour est de même nature que le monde futur, et d'après Rabbi, même à celui qui ne se repent pas, on pardonne les fautes, car l'essence même de ce jour apporte le pardon (Yoma, 85b). D'un autre côté, il est aussi écrit que le huitième jour est de même nature que le monde futur, car une fois que le nouveau-né est circoncis, une *nechama* pure descend du ciel et le relie au monde à venir. Par conséquent, le jour où Abraham s'est circoncis pouvait être considéré comme le jour de Kippour, en raison du lien intrinsèque entre la circoncision et le monde à venir.

Résumé

- Le Saint béni soit-Il se charge Lui-même de divulguer les bonnes actions des justes qui agissent dans la discrétion. Lorsque Abraham partit dans l'intention d'offrir Isaac en sacrifice, il ne se fit même pas accompagner par ses serviteurs, afin que personne n'ait connaissance de cet acte. Pour cette raison, Dieu glorifia ses actes, en les rapportant dans la Torah. A l'inverse, Il fait en sorte que les actes des personnes qui agissent en vue d'en tirer gloire – comme Loth, qui fut prêt, pour cette cause, à livrer ses filles – restent ignorés des hommes.
- Notre patriarche Abraham se circoncit « ce jour-là même ». Le « Yad Harama » précise le sens de cette expression : il s'est circoncis le jour de Kippour, c'est-à-dire a accompli cette *mitsva* sans aucune hésitation, méritant ainsi de se lier au monde futur, auquel le jour de Kippour est comparé.
- La circoncision, pratiquée le huitième jour, symbolise le monde futur, car huit est le chiffre représentant le dépassement de la nature. La circoncision de notre patriarche Abraham nous enseigne que les *mitsvot* doivent être accomplies sans la moindre hésitation, afin qu'elles puissent nous relier au monde à venir.

Une perspective "lointaine" dans le service divin

« Le troisième jour, Abraham levant les yeux, aperçut de loin l'endroit. Abraham dit à ses serviteurs : "Tenez-vous ici avec l'âne ; moi et le jeune homme, nous irons jusque là-bas, nous nous prosternerons, et nous reviendrons vers vous." »

(Genèse 22, 4-5)

Tandis qu'Abraham marchait en direction de l'endroit où il devait accomplir le sacrifice d'Isaac, le troisième jour, il vit cet endroit de loin. Comment savait-il qu'il était arrivé à destination ? Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Genèse Rabba 56, 1-2) qu'il a vu une nuée sur la montagne. Abraham demanda alors à Isaac s'il voyait lui aussi cette nuée, et Isaac de répondre par l'affirmative. Abraham posa ensuite cette même question à ses serviteurs, qui répondirent par la négative. Sur ces entrefaites, Abraham leur répliqua : « Si c'est ainsi, tenez-vous ici avec l'âne. » Nos Maîtres en déduisent que les serviteurs sont « une gent ressemblant à l'âne ».

Je me suis posé plusieurs questions sur cette explication de nos Maîtres. Premièrement, même si Ismaël et Eliezer n'ont pas eu le mérite d'apercevoir cette nuée, pourquoi Abraham les a-t-il méprisés en les assimilant à l'âne ? Deuxièmement, pourquoi a-t-il jugé nécessaire de leur demander s'ils voyaient la nuée ; désirait-il les tester dans le but de les rabaisser ? Troisièmement, comment expliquer que ces serviteurs n'aient pas vu la nuée ? Eliezer était un grand juste, surnommé « Damessek Eliezer » (Genèse 15, 2), surnom que le Talmud explique (cf. Rachi ad loc.) en commentant : « Il

puisait (*dolé*) dans l'enseignement de son maître pour le répandre (*machké*, littéralement : en donner à boire) parmi ses contemporains. » Ainsi, Eliezer, qui mérita de servir Abraham, était certainement un juste, sinon, le patriarche ne l'aurait pas choisi. D'ailleurs, il est écrit (Baba Batra, 58a) qu'Eliezer continue à servir les patriarches dans le ciel, preuve supplémentaire de son statut de juste.

Quant à Ismaël, s'il était certes mécréant au moment où Abraham et Sarah l'avaient renvoyé de leur foyer, de peur qu'il n'exerce une mauvaise influence sur Isaac, entre-temps, il est sûr qu'il s'était repenti, car dans le cas contraire, Abraham ne l'aurait pas laissé les accompagner pour accomplir le sacrifice d'Isaac. Car l'influence d'un mécréant est nuisible, d'où l'interdiction de contempler son visage (Meguila, 28a).

Il semble donc clair qu'Eliezer et Ismaël étaient tous deux des justes, donc, comment comprendre qu'ils n'aient pas vu la nuée ?

Avec l'aide de Dieu, proposons l'explication suivante. Il existe un critère de base qui distingue les hommes dans leur service divin. Certaines personnes accomplissent les *mitsvot* qui se présentent à elles, mais ne s'empressent pas d'en rechercher des supplémentaires. D'autres, au contraire, sont prêtes à déployer tous leurs efforts dans le but de trouver le plus possible de *mitsvot* à accomplir. Or, la différence entre ces deux sortes de personnes apparaît quand elles se trouvent confrontées à l'accomplissement d'une *mitsva* qui semble, a priori, difficile et illogique. Le premier type de personnes se montrera réticent à l'accomplir, alors que le second prendra du recul dans sa vision, puis s'hâtera pour exécuter cette *mitsva*, en dépit de ses difficultés et de son caractère superficiellement illogique. A titre d'exemple, certains prient de bon gré à la synagogue lorsque celle-ci est proche de leur domicile, mais dès que la distance devient trop grande, ils ne fourniront pas l'effort de s'y rendre et se contenteront de prier à la maison.

Notre patriarche Abraham faisait partie de la catégorie de personnes qui appréhendent les choses de loin, puis s'empressent d'accomplir les *mitsvot*. A première vue, la *mitsva* du sacrifice d'Isaac allait totalement à l'encontre de la logique, puisqu'elle contredisait la promesse divine faite à Abraham : « Car c'est la postérité d'Isaac qui portera ton nom » (Genèse 21, 12) – comment donc cette promesse pourrait-elle se réaliser s'il fallait à présent sacrifier Isaac ? Or, Abraham, loin d'adhérer à l'approche limitée de la logique rationnelle, se conformait inconditionnellement aux paroles de l'Eternel, aussi difficiles et incompréhensibles fussent-elles.

A une autre occasion, nous trouvons qu'Abraham accomplissait même les *mitsvot* difficiles et à première vue illogiques. Le troisième jour après sa circoncision, alors qu'il était au plus fort de sa souffrance, il courut en pleine chaleur pour accueillir trois hommes qui avaient l'apparence d'Arabes, pour les faire entrer chez lui et les servir lui-même. D'ailleurs, chaque geste qu'il effectua pour accomplir cette *mitsva*, permit à sa descendance d'hériter des acquisitions éternelles (Yalkout Chimoni sur Genèse 18, 82). En outre, la Torah elle-même put être donnée grâce à ce mérite. En effet, lorsque Moïse monta au ciel pour la recevoir, les anges s'y opposèrent, avançant toutes sortes d'arguments. Le Saint béni soit-Il modifia alors l'apparence de Moïse, en le faisant ressembler à Abraham, et rétorqua aux anges : « N'avez-vous pas honte de l'empêcher de recevoir la Torah, alors que, malade, il vous a nourris et donné à boire ? » (Exode Rabba 28, 1)

Tel est le sens du verset : « Il aperçut (*vayar*) de loin l'endroit » : le mot *vayar* peut être associé au terme *or*, signifiant lumière, à savoir qu'Abraham a vu une lumière dans la *mitsva* du sacrifice d'Isaac, alors même qu'elle semblait inconcevable. C'est aussi sur ce point qu'il voulut questionner Isaac : appréhendait-il, lui aussi, les

événements avec du recul et se montrerait-il prêt à exécuter une *mitsva* à première vue illogique ? Isaac répondit par l'affirmative, autrement dit, s'affirma prêt à accomplir même une *mitsva* éloignée de l'entendement, à l'image de la nuée qui, fixée sur le sommet, voilait la montagne à sa vue.

Par contre, lorsque ce fut le tour de questionner Eliezer et Ismaël – percevaient-ils, eux aussi, cette nuée ? – ils répondirent par la négative. Abraham ne cherchait pas à les tester dans le but de savoir s'ils voyaient la nuée, mais désirait simplement déterminer leur niveau en s'appuyant sur leur degré de volonté pour observer les *mitsvot*, afin de savoir s'ils étaient aptes à participer à la *mitsva* du sacrifice d'Isaac. La réponse d'Eliezer et d'Ismaël signifiait que l'essence de cette *mitsva* échappait à leur entendement, et qu'ils éprouveraient donc des difficultés à l'exécuter avec joie. D'où la décision d'Abraham : « Tenez-vous ici avec l'âne », car tel était leur niveau dans le service divin. Il voulait ainsi susciter en eux un examen de conscience et les inciter à accomplir les *mitsvot* avec davantage de recul. Par conséquent, s'il est vrai qu'Eliezer et Ismaël étaient tous deux des justes, ils n'avaient pourtant pas atteint ce niveau.

D'ailleurs, l'interprétation qu'apporte Rachi sur le verset : « Il arriva, après ces paroles » (Genèse 22, 1) confirme cette explication : « Certains disent : à la suite des paroles d'Ismaël, qui se prévalait de s'être laissé circoncire à treize ans sans la moindre opposition, alors qu'Isaac avait été circoncis à huit jours, âge où cet acte est bien moins douloureux. Isaac lui répondit : "Tu crois m'en imposer par le sacrifice réalisé au niveau d'un membre ? Si Dieu m'ordonnait de m'offrir entièrement en sacrifice, je ne me déroberais pas." » Sur ces mots, Ismaël se tut, plutôt que de répondre : « Moi aussi je ne m'y déroberais pas », ce silence prouvant, une fois de plus, qu'il n'était pas prêt à exécuter une *mitsva* à première vue irrationnelle.

Je pense qu'Abraham a comparé Eliezer et Ismaël à l'âne pour leur

rappeler que l'âne exécute ce qu'on lui ordonne de faire même s'il ne comprend pas, y compris lorsqu'il risque d'encourir un danger – il ignore cette notion et n'en tient donc pas compte. Tel était le comportement qu'il attendait d'eux également.

La *Kedoucha*[29] que nous prononçons devant le rouleau de la Torah contient une allusion à cette idée. Nous disons : « Où est l'endroit de Son honneur pour Le vénérer ? », c'est-à-dire, quel est le point maximal sur lequel nous sommes prêts à nous soumettre à l'Eternel : sera-t-on capables d'accomplir des *mitsvot* même lointaines, à l'instar de notre patriarche Abraham, ou seulement celles proches de nous, appréhendées par notre entendement ?

Le Rav Chakh, de mémoire bénie, est l'exemple d'un homme qui a orienté toute sa vie selon cette perspective d'un regard vers le lointain, avec laquelle il a dirigé toute la génération. Aujourd'hui, sans lui, nous sommes perdus. A l'occasion d'un congrès électoral se tenant à Yad Eliahou, alors que tous les Israéliens étaient sous tension, en attendant de savoir si la gauche ou la droite l'emporterait, Rav Chakh s'est tu et a pleuré. Je pense qu'il a pleuré que la Torah se soit rabaissée au point de devoir s'associer aux groupes laïques, alors qu' « elle est notre vie » et que le monde entier a été créé pour elle ; c'est donc elle seule qui devrait diriger le monde !

On m'a rapporté une autre anecdote au sujet de Rav Chakh. A la fin de sa vie, alors qu'il était alité et ne pouvait plus manger ni boire, on le nourrissait au moyen d'une sonde. Le Rav pleurait, expliquant qu'il éprouvait de la peine de boire sans pouvoir prononcer de bénédiction (car une bénédiction n'est dite sur la nourriture que lorsqu'elle procure un plaisir gustatif).

---

29. Sanctification du Nom divin, prononcée lors de la prière.

Il existe de nombreuses anecdotes témoignant l'attention particulière que ce juste donnait aux jeunes enfants, en leur distribuant des sucreries, ou en leur racontant des histoires. A première vue, comment comprendre que le grand de la génération se soit ainsi rabaissé ? En réalité, Rav Chakh appréhendait la vie avec du recul : peut-être qu'un beau jour, l'un de ces enfants serait influencé par un mauvais entourage, et que seul le souvenir de ce bonbon et de l'affection reçus le ramènerait sur le droit chemin.

A une certaine occasion, deux hommes très riches vinrent me voir pour me demander une bénédiction en faveur d'une institution qu'ils désiraient créer, projet nécessitait des fonds importants. Or, ils se présentèrent à moi le jour de la *Hiloula*[30] du Rav Chakh, de mémoire bénie. Généralement, je n'hésite pas à donner ma bénédiction, mais, cette fois, contrairement à mon habitude, je leur demandai si cette institution serait en conformité avec le judaïsme authentique, ou si les jeunes enfants y apprendraient également des matières profanes. A cette interrogation, les hommes eurent honte et prirent congé. Je suis convaincu que c'est le mérite de Rav Chakh qui m'a poussé à leur poser une telle question, car ce dernier envisageait tout avec du recul, et pesait scrupuleusement le pour et le contre de chaque question avant de prononcer son verdict.

Résumé

♦ En route vers le lieu du sacrifice, Abraham aperçut la nuée dans le lointain et demanda à Isaac s'il la voyait lui aussi. Il répondit par l'affirmative. Puis, il posa la même question à Ismaël et Eliezer, qui répondirent par la négative. Suite à cela, Abraham leur dit : « Tenez-vous ici avec l'âne. » Pourquoi cet aveuglement a-t-il suscité le mépris d'Abraham ? De plus, pourquoi ne sont-ils pas parvenus à la

30. Anniversaire commémorant le décès d'un juste.

voir, alors qu'ils étaient tous deux des justes : Eliezer « puisait dans l'enseignement de son maître pour le répandre », et Ismaël s'était repenti – autrement, il aurait été disqualifié pour les accompagner.

- En réalité, il existe deux types de personnes. Certaines ne sont prêtes à exécuter que les *mitsvot* faciles, alors que d'autres exécutent même celles qui semblent irrationnelles, donc plus difficiles. « Il aperçut l'endroit dans le lointain » signifie qu'Abraham vit une lumière dans la *mitsva* du sacrifice d'Isaac, en dépit de sa difficulté et de son caractère incompréhensible.
- Ismaël s'est vanté devant Isaac d'avoir accepté d'être circoncis à l'âge de treize ans. Isaac a répondu qu'il serait prêt à sacrifier tout son corps pour l'Eternel, et pas uniquement un seul membre, comme le demande la circoncision. Le silence d'Ismaël a prouvé que lui n'y aurait pas été prêt.
- Abraham demanda à Eliezer et Ismaël s'ils voyaient la nuée dans le but de déterminer leur niveau dans l'accomplissement des *mitsvot* : étaient-ils capables de les envisager avec du recul ? Lorsqu'il constata qu'ils n'étaient pas à ce niveau, il les laissa à l'écart.
- Rav Chakh, de mémoire bénie, est l'exemple d'un juste qui servit son Créateur avec du recul. Lors du Congrès qui s'est tenu à Yad Eliahou, il pleura, affligé que la Torah se trouve contrainte de se lier à des mécréants. De même, il pleurait de n'être pas en mesure de prononcer de bénédiction lorsque, à la fin de sa vie, on le nourrissait par sonde.

Section 'Hayei Sarah

Les épreuves de notre patriarche Abraham

« Sarah mourut à Kiryath-Arba, qui est Hébron, dans le pays de Canaan ; Abraham vint faire l'éloge funèbre de Sarah et la pleurer. »

(Genèse 23, 2)

Le Midrach rapporte (Tan'houma sur Vayéra, chap.23) que Sarah est morte de chagrin suite aux paroles du Satan qui lui a dit qu'Abraham avait sacrifié son fils Isaac.

Notre patriarche Abraham a vaillamment surmonté l'épreuve du sacrifice d'Isaac, malgré l'ampleur de la miséricorde d'un père pour son fils. A ce sujet, le Midrach (Yalkout Chimoni sur Rois II, 252) rapporte l'anecdote du roi Ezéchias, dernier des rois de Juda, dont les yeux étaient durs comme le fer, au point que personne ne pouvait y porter atteinte. Lorsqu'il fut exilé en Babylonie, Nabuchodonosor voulut lui crever les yeux, et pour ce faire, fit exécuter ses fils devant lui. Ezéchias, gagné par la miséricorde, se

mit à pleurer, ses yeux s'affaiblirent et son ennemi parvint ainsi à accomplir ses mauvais desseins. Quant à Abraham, il parvint à maîtriser sa miséricorde, comme le souligne le verset : « Ils allèrent tous deux ensemble. » (Genèse 22, 6) Le cœur du père et celui du fils étaient animés du même désir, à savoir, celui de sanctifier le Nom divin. Abraham était sur le point de sacrifier son fils Isaac. Puis, lorsque l'Eternel lui dit : « Ne porte pas la main sur ce jeune homme » (Genèse 22, 12), il demanda à lui faire tout au moins une entaille pour faire couler un peu de son sang (Genèse Rabba 56, 7). Comment expliquer qu'il ne se soit pas réjoui de ce nouvel ordre divin, et pourquoi a-t-il insisté pour infliger une blessure à Isaac ?

En réalité, lorsqu'un juste entreprend la réalisation d'une *mitsva*, il ne veut pas s'arrêter au milieu, mais désire l'accomplir pleinement. Pour cette raison, le Tout-Puissant a dû intervenir en disant : « Ne lui fais aucun mal ! » – car une grande nation devait descendre de lui.

Nous devons en tirer une leçon : quand nous entamons l'accomplissement d'une *mitsva*, il nous incombe de nous dévouer au maximum pour l'achever.

A ce stade, Abraham était en mesure de rejoindre son foyer, heureux d'avoir pu surmonter cette épreuve considérable, outre son bonheur d'avoir encore son fils à ses côtés. Mais, arrivé chez lui, on lui annonça le décès de sa femme, du au récit qui lui avait été fait du sacrifice d'Isaac. Il est évident que le commun des hommes se serait amèrement plaint de devoir endurer une si grande peine après avoir surmonté une telle épreuve : « Est-ce là la Torah, et est-ce là sa récompense ? » Or, Abraham n'exprima pas la moindre plainte, mais se consacra aussitôt, en proie aux larmes, à l'enterrement de Sarah et à la récitation de l'éloge funèbre de cette femme vertueuse. Quant à Isaac, Abraham le conduisit à la *Yechiva* de Chem et Ever, pour qu'il y étudie. En outre, l'éloge funèbre qu'Abraham prononça de

son épouse n'exprimait pas son chagrin personnel, mais plutôt celui du monde entier qui allait ressentir la perte considérable causée par le départ de cette grande femme, conformément à l'interprétation de nos Sages sur le verset : « La vie de Sarah fut de cent ans et de vingt ans et de sept ans » (Genèse 23, 1) : « A cent ans, elle était comme à vingt ans, sans péché. » (Genèse Rabba 58, 1)

On peut se demander pourquoi Dieu a éprouvé Abraham de la sorte, en lui infligeant une souffrance après l'autre. De plus, d'où Abraham puisait-il la force de ne pas tomber et de résister à cette suite d'épreuves ? La réponse se trouve dans l'enseignement de nos Maîtres, de mémoire bénie : « Les justes n'ont pas droit au repos dans ce monde. » (Berakhot, 64b) Car ce qui construit l'homme et lui permet de renforcer toujours plus son amour pour le Créateur, ce sont les épreuves. C'est précisément l'intensité grandissante des épreuves qui rapproche davantage l'homme de l'Eternel. Pour cette raison, le Saint béni soit-Il n'accorde pas de quiétude aux justes, mais les conduit d'une épreuve à l'autre afin de les rapprocher sans cesse de Lui et de leur permettre de mériter la vie du monde futur. Abraham possédait en lui la force de surmonter toutes ces épreuves, car il était conscient que la détresse apparente de sa situation avait été décidée par le Très-Haut, et ne visait donc que son bien, lui permettant de s'élever et de se rapprocher de Lui.

La confiance en notre Créateur, qui agence le cours de notre vie pour le mieux, représente un principe fondamental. Car l'homme a souvent tendance à attendre qu'Il agisse d'une certaine façon à son égard, pensant que l'objet de ses aspirations ne pourra que lui être bénéfique et ignorant le risque qu'il s'avère au contraire nuisible.

Le Venezuela a été frappé d'une importante crise économique. Les Juifs vénézuéliens ont certainement imploré Maître du monde afin qu'Il redresse le pays. Pourtant, la situation ne s'est pas améliorée. Peut-être était-il préférable qu'il en soit ainsi, car lorsque

l'économie prospère, c'est habituellement la spiritualité qui est en chute libre. Aussi, la pauvreté valait-elle mieux à la richesse. D'ailleurs, ce principe s'est vérifié dans les faits : dès que l'économie vénézuélienne a été en crise, un courant d'éveil spirituel a commencé à se répandre de façon exceptionnelle dans le pays, suscitant le repentir de nombreux habitants. De même, lorsque les Etats-Unis ont dû élire un nouveau Président, les Juifs ont prié pour qu'un certain candidat soit choisi. Quant à moi, j'ai également prié, mais en précisant dans ma prière que le candidat sortant soit celui qui serait bon pour les Juifs. Car, qui peut savoir si le candidat que l'on croit bien intentionné à l'égard des Juifs l'est réellement, d'un point de vue politique comme spirituel ?

Il arrive qu'on vienne me voir pour me demander une bénédiction afin de gagner au loto ou d'obtenir le permis de conduire. Généralement, je réponds à la personne qui me présente cette demande : « Qui sait si ce sera réellement bien pour toi ? Peut-être que si tu gagnes au loto, tu risques de connaître une chute spirituelle… », ou : « Si tu réussis ton permis de conduire, tu encours le risque d'avoir un accident. » Quoi qu'il en soit, l'homme doit s'efforcer d'accepter avec amour le décret divin, conformément à l'enseignement de nos Maîtres : « Il faut bénir pour une mauvaise nouvelle, de même qu'il faut bénir pour une bonne nouvelle. » (Berakhot, 48b) Car les malheurs survenant à l'homme contiennent certainement du bien, même s'il demeure incapable de le percevoir. Aussi, nous appartient-il de remercier l'Eternel également pour les événements semblant résulter de la Rigueur divine.

Résumé

- Le Midrach rapporte que notre matriarche Sarah mourut lorsqu'elle entendit qu'Isaac avait été sacrifié.

- L'image de la miséricorde d'un père pour son fils est celle du roi Ezéchias, dont personne n'avait réussi à crever les yeux, jusqu'à ce qu'il pleure à la vue du meurtre de ses fils. Mais Abraham surmonta vaillamment l'épreuve du sacrifice d'Isaac, en maîtrisant sa pitié pour son fils. Même lorsque le Saint béni soit-Il lui dit de ne pas le sacrifier, Abraham voulut néanmoins lui faire une blessure, afin d'achever la *mitsva*.

- Immédiatement après l'épreuve du sacrifice d'Isaac, Abraham se trouva confronté à celle du décès de sa femme. Une fois de plus, il fit preuve de vaillance et n'exprima pas la moindre plainte à l'Eternel, pleurant la lourde perte que cette disparition occasionnerait au monde. Le Maître du monde n'accorda pas le repos à Abraham après l'épreuve du sacrifice d'Isaac, dans le but qu'il s'élève et renforce encore davantage son amour pour Lui. Car ce que nous pensons être bon pour nous ne l'est pas toujours. Seule la Torah est le Bien absolu pour l'homme.

La mort de Sarah comme conséquence du sacrifice d'Isaac

« Sarah mourut à Kiryath-Arba, qui est Hébron, dans le pays de Canaan ; Abraham vint faire l'éloge funèbre de Sarah et la pleurer. »

(Genèse 23, 2)

Explication de Rachi :

La mort de Sarah suit immédiatement le récit du sacrifice d'Isaac, car en apprenant que son enfant avait été ligoté sur l'autel, qu'il était

prêt à être immolé, et, peu s'en fallut qu'il ne l'ait été, son âme l'a quittée et elle en est morte.

J'ai entendu une autre explication à la juxtaposition de ces deux sujets. Lorsque Sarah a entendu que son fils avait failli être sacrifié sur l'autel, mais ne l'avait finalement pas été, elle en a éprouvé une grande peine, regrettant qu'il n'ait pas pu donner son âme pour sanctifier le Nom de Dieu ; cette peine était si intense qu'elle s'est effondrée et que son âme l'a quittée (« Talelei Orot », au nom du Gaon Rav 'Haïm de Brisk).

Pourtant, cette interprétation soulève une grande difficulté. Lorsque Abraham a préparé ses affaires pour aller exécuter le sacrifice d'Isaac sur le mont Moria, il a dit à Sarah, avant de la quitter, qu'il conduisait son fils à la *Yechiva* de Chem et Ever pour qu'il y étudie (Yalkout Chimoni sur Genèse 22, 98). Pourquoi Abraham a-t-il jugé nécessaire de dissimuler la vérité à Sarah ? En outre, si l'on soutient qu'il lui a caché le réel motif de son départ afin de ne pas lui causer de peine ni de soucis – en lui annonçant que son fils allait mourir –, nous constatons, au contraire, que Sarah a eu de la peine qu'Isaac n'ait finalement pas été sacrifié, au point qu'elle en est morte. Ceci laisse entendre que si Abraham lui avait révélé qu'il partait pour sacrifier Isaac, elle se serait beaucoup réjouie de son sort, d'avoir le mérite insigne que son propre fils soit offert en holocauste devant l'Eternel. Ce point reste donc à éclaircir.

Nous pouvons répondre par l'enseignement suivant de nos Sages, de mémoire bénie, sur le verset : « Un homme qui meurt dans une tente » (Nombres 19, 14). Ils expliquent (Chabbat, 83b) que ce verset fait allusion à l'érudit qui se "tue à la tâche" dans la tente de la Torah, c'est-à-dire, qui fait abstraction de tous ses désirs et abolit son mauvais penchant, dans le but de se consacrer pleinement à l'étude. Or, l'étude de la Torah exige de nombreux efforts psychologiques, parce que, dès que l'homme s'investit dans la

sainteté, le mauvais penchant essaie de le faire trébucher, en particulier lorsqu'il est question d'étudier la Torah. Par conséquent, celui qui parvient à s'affranchir du matérialisme, détient un mérite incommensurable, car on considère qu'il s'est "tué à la tâche" dans la tente de la Torah.

De même, il est écrit : « Un homme qui apporte, parmi vous » (Lévitique 1, 2). Nos Maîtres, de mémoire bénie, expliquent (Midrach Tan'houma sur Lévitique, chap.5) que l'étude et l'observance de la Torah demandent de l'homme un sacrifice personnel considérable, puisque, comme nous l'avons expliqué, le mauvais penchant se tient sur sa route et pose de nombreux obstacles dans le but de le faire trébucher.

Ainsi donc, lorsque Abraham a annoncé à Sarah qu'il conduisait Isaac à la *Yechiva*, il n'a pas menti, puisque celui qui étudie la Torah est considéré comme un pur sacrifice apporté devant l'Eternel, en raison du sacrifice considérable que cette étude représente. Par conséquent, Abraham a choisi de présenter ainsi les choses à son épouse, afin de lui annoncer les événements de manière douce, tout en transmettant également un message aux générations à venir : celui qui sacrifie tous ses désirs dans le but d'étudier la Torah, est comparable à Isaac au moment où il a été ligoté sur l'autel, et sa récompense est inestimable.

Résumé

- Pourquoi Abraham a-t-il annoncé à sa femme qu'il accompagnait Isaac à la *Yechiva* de Chem et Ever, au lieu de lui dire la vérité, à savoir, qu'il partait pour le sacrifier ? Si l'on répond que Sarah aurait été ébranlée par cette nouvelle, on peut objecter que, selon certains, son âme l'a quittée lorsqu'elle a entendu que son fils n'avait finalement pas été offert en sacrifice.

- En réalité, lorsqu'un homme étudie la Torah en dépit de tous les obstacles que lui tend le mauvais penchant, c'est comme s'il se sacrifiait lui-même, comme il est dit : « un homme qui apporte, parmi vous ». Donc, celui qui étudie la Torah est considéré comme s'il se "tuait à la tâche" dans la tente, symbole de la maison d'étude, puisque l'étude de la Torah revient à un sacrifice de soi ; de ce point de vue, Abraham n'a pas menti à Sarah.

- En outre, les paroles de notre patriarche Abraham contiennent un message pour les générations à venir : l'homme qui étudie la Torah est semblable à Isaac au moment où il a été ligoté comme sacrifice sur l'autel.

Isaac, fils d'Abraham

« Or, Abraham était vieux, avancé dans la vie ; et l'Eternel avait béni Abraham en tout. »

(Genèse 24, 1)

Explication de Rachi :

Le mot *bakol* (en tout) a la même valeur numérique que le mot *bèn* (fils).

Pourquoi le verset ne dit-il pas explicitement que l'Eternel a béni Abraham en lui donnant un fils, mais le laisse-t-il entendre sur le mode allusif ?

Certains commentateurs expliquent qu'Isaac ressemblait en tout à Abraham ; toutes les qualités du père se retrouvaient également en son fils. C'est en cela que résidait la bénédiction divine. En effet, le seul fait d'avoir un fils ne suffit pas pour constituer une

bénédiction ; ce n'est le cas que lorsque ce fils se distingue par un comportement exemplaire. Ainsi donc, c'est cet héritage des qualités du patriarche à son fils Isaac qui représentait une bénédiction.

Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent également (Midrach Tan'houma sur Toldot, chap.1) que le Saint béni soit-Il a béni Abraham en lui donnant un fils qui lui ressemblait physiquement ; personne ne pouvait ainsi prétendre que Sarah n'était pas tombée enceinte de lui mais d'Abimélec. Afin d'éviter que ne surgissent de tels soupçons, le Créateur a donné à Isaac la même physionomie qu'Abraham.

A l'occasion du sevrage d'Isaac, Abraham organisa un festin, auquel il convia tous ses proches. Les grands hommes et les dirigeants de la génération faisaient partie des invités, et parmi eux, Chem, Ever, et Abimélec (cf. Rachi sur Genèse 21, 8). A priori, nous pouvons nous demander pourquoi Abraham a invité Abimélec, alors que cette invitation risquait de susciter des soupçons quant au père réel d'Isaac. Nous pouvons répondre que le visage d'Isaac ressemblait tant à celui d'Abraham qu'il n'y avait pas lieu de se tromper à ce sujet. Le monde entier constatait ainsi clairement qu'Isaac était le fils d'Abraham, au point que la présence d'Abimélec à ce festin ne pouvait jeter le doute sur ce point.

Pourtant, si nous réfléchissons à l'enchaînement des événements, un nouveau questionnement apparaît : pourquoi Dieu a-t-Il fait en sorte que Sarah soit enlevée par Abimélec peu avant la naissance d'Isaac, éveillant ainsi des soupçons quant au père réel d'Isaac ? Le Maître du monde, qui dirige le déroulement de l'Histoire, aurait aussi bien pu placer cet enlèvement à un autre moment !

Proposons l'explication suivante. Le peuple palestinien habite en Terre Sainte depuis des milliers d'années, et l'Histoire du peuple juif est parsemée d'événements et de guerres qui ont éclaté entre ces

deux peuplades rivales. Le Saint béni soit-Il a ordonné à Abraham d'aller séjourner en terre de Palestine, dans le but de créer un lien et de conclure une alliance entre les Juifs et les Palestiniens. Il est clair que le peuple palestinien est foncièrement attaché à la Terre Sainte, sur laquelle il a une emprise – ce qui n'est pas, par exemple, le cas des Edomites. L'Islam actuelle, descendante du peuple palestinien de la Bible, a hérité de cet attachement profond à la Terre Sainte, qui trouve en réalité sa racine dans le renvoi d'Ismaël du foyer d'Abraham et de Sarah. En effet, ce renvoi a provoqué le désir des palestiniens de renvoyer, à leur tour, le peuple juif, installé à Sion, et de prendre possession de sa terre.

L'enlèvement de Sarah dans le palais d'Abimélec, ancêtre du peuple palestinien, constitue le schéma de base de l'épreuve qui accompagnera le peuple juif tout au long de l'Histoire : suivra-t-il la voie divine, parvenant ainsi à prendre le dessus sur les Palestiniens, ou s'éloignera-t-il du droit chemin, renforçant alors le lien des Palestiniens à la Terre Sainte (né de l'enlèvement de Sarah par Abimélec) ? Quant au doute tournant autour de cette histoire, à savoir si Sarah est tombée enceinte d'Abimélec, nous ne sommes en mesure de le réfuter que par notre attachement à l'Eternel et à Sa Torah, car seule cette dernière a le pouvoir d'attester la pureté de nos origines et de nous sanctifier.

De même qu'un homme qui a eu la chance de se faire photographier à côté du roi en éprouve une grande satisfaction, du fait que tous penseront qu'il est son ami proche, de même, l'enlèvement de Sarah dans le palais d'Abimélec, avec le doute qui entoura cette histoire, suscita la joie des Palestiniens, en même temps que leur emprise sur la Terre Sainte. Si le peuple juif désire annuler cette mainmise, il doit s'attacher au Saint béni soit-Il et à Sa Torah ; seulement ainsi, il sera en mesure de s'installer en sécurité en Israël, sans que les Palestiniens ne puissent s'y opposer.

Lorsque les Juifs suivent la voie de l'Eternel, personne ne peut contester leur droit de propriété sur leur pays et leur patrie, puisque nombre de *mitsvot* sont liées à cette terre. Aussi, de même que la Torah et les *mitsvot* n'ont été données qu'au peuple juif, de même, la terre où elles trouvent leur application leur a été donnée en exclusivité. Cependant, lorsqu'il se détourne malheureusement du droit chemin, ceci donne le pouvoir aux Palestiniens de le combattre, s'appuyant sur le fait qu'ils étaient installés avant lui en Terre Sainte. En particulier, l'enlèvement de Sarah dans le palais d'Abimélec entretient ce doute constant quant au réel père d'Isaac – malgré sa ressemblance physionomique avec Abraham –, créant simultanément un doute quant au droit des Palestiniens sur la Terre Sainte.

Résumé

- Le Saint béni soit-Il a béni Abraham « en tout », et Rachi d'expliquer que ceci fait référence au fait d'avoir un fils. Mais, si tel est le sens littéral, le verset n'aurait-il pas pu dire explicitement : « par un fils » ? Cette expression nous enseigne donc qu'Isaac ressemblait en tout à Abraham.

- Le Créateur a donné la même physionomie à Isaac qu'à Abraham afin que les gens ne prétendent pas que Sarah était tombée enceinte d'Abimélec. Cependant, si ce doute risquait d'émerger, pourquoi Abraham a-t-il invité Abimélec au festin organisé à l'occasion du sevrage de son fils ? Apparemment, la ressemblance entre Isaac et Abraham était telle, qu'on ne pouvait plus avoir aucun doute quant au père réel d'Isaac.

- A présent, pourquoi Dieu a-t-Il placé l'enlèvement de Sarah par Abimélec justement peu avant la naissance d'Isaac, créant ainsi un doute quant au père réel d'Isaac ? En fait, Son intention était précisément d'entretenir le doute quant au droit des Palestiniens sur la

Terre Sainte, nous obligeant, par ce biais, à nous attacher à Lui et à Sa Torah, seul cet attachement étant en mesure de faire taire les prétentions des Palestiniens.

La vertu de la bonté

« Tu iras plutôt dans mon pays et dans mon lieu natal, pour y chercher une épouse à mon fils, à Isaac. »

(Genèse 24, 4)

Abraham fit jurer à Eliezer de choisir pour Isaac uniquement une épouse provenant de son pays natal, Haran. Le Ran, dans un recueil de commentaires, demande pourquoi Abraham a fait prononcer à Eliezer ce serment, alors que les habitants d'Haran n'étaient pas moins idolâtres que ceux de Canaan. Dès lors, quelle différence y avait-il entre ces deux peuples ?

Nous pouvons répondre de la façon suivante. Abraham était conscient que les habitants d'Haran étaient idolâtres, mais il savait par ailleurs qu'était ancrée en eux la vertu de la bonté. Or, celui qui possède cette vertu finira toujours par s'élever et s'améliorer, même si son comportement est mauvais. Il est écrit : « Le monde est bâti sur la bonté. » (Psaumes 89, 3) Le monde peut faire référence à l'homme, qui en représente un microcosme ; dès lors, le verset signifie que si l'homme possède la vertu de la bonté, il sera en mesure de se construire. Haran possédait cette qualité, à la différence de Canaan.

Au pays de Canaan, habitaient les peuples de Sodome et Gomorrhe, qui vivaient aux antipodes de la charité. Quiconque

demandait ou faisait de l'aumône, était exécuté sur le champ. Le roi de Sodome avait demandé à Abraham de lui rendre les personnes prises en captivité afin de pouvoir exercer sur elles son pouvoir, comme il est dit : « Donne-moi les personnes, et les biens, garde-les pour toi. » (Genèse 14, 21) De même, nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Baba Metsia, 87a) que le nom d'Efrôn, le Héthéen, est écrit sans *Vav* pour laisser entendre qu'il était de ceux qui parlent beaucoup et font peu. En effet, il proposa au départ de donner gratuitement un lieu de sépulture pour Sarah, et n'accepta finalement de le céder qu'après avoir reçu la somme imposante de quatre cents sicles d'argent, en monnaie courante. Il avait en effet, dans un premier temps, affirmé à Abraham : « Une terre de quatre cents sicles d'argent, qu'est-ce que cela entre nous deux ? » (Genèse 23, 15), et Rachi de commenter : « entre nous deux, qui sommes liés d'amitié ». Pourtant, depuis quand étaient-ils donc si proches ? En fait, du point de vue d'Efrôn, du moment qu'il était question d'argent, Abraham était devenu son ami. C'est en cela que résidait la méchanceté d'Efrôn : il n'a pas pris en considération le désir d'Abraham d'enterrer sa femme défunte au plus vite, mais a négocié l'affaire, de façon honteuse, pour finalement obtenir un prix exorbitant, suite à quoi seulement il a permis à Abraham d'enterrer Sarah.

Analysons, à présent, le cas d'Haran. Les habitants de ce pays étaient certes des mécréants, mais ils détenaient pourtant la vertu de la bonté. Le Midrach rapporte (Yalkout Chimoni sur Genèse, 109) que lorsque Laban a entendu qu'Eliezer arrivait à Haran et qu'il a vu les bijoux que ce dernier avait offerts à sa sœur Rébecca, il est sorti à sa rencontre pour le tuer. Lorsque Eliezer a vu Laban courir vers lui armé d'un glaive, il a prononcé le Nom de l'Eternel, et s'est envolé dans le ciel avec ses dix chameaux. A la vue de ce spectacle, Laban a compris qu'il ne pouvait rien contre lui, et lui a dit : « Viens, bien-aimé du Seigneur ! Pourquoi restes-tu dehors, alors que j'ai

dégagé la maison et qu'il y a de la place pour les chameaux ? » (Genèse 24, 31) Et Rachi de commenter : « J'ai dégagé la maison : de l'idolâtrie. »

Pourquoi Laban a-t-il débarrassé sa maison de l'idolâtrie ? Il désirait y recevoir Eliezer et savait qu'il n'y entrerait pas s'il y voyait trace d'idolâtrie. Cependant, comment expliquer qu'il ait déclaré vouloir le recevoir, alors qu'il venait juste d'échouer dans sa tentative d'homicide à son encontre ? Au moment même où il s'apprêtait à commettre ce meurtre, il avait pris en compte le fait qu'il ne parviendrait peut-être pas à le vaincre ; puis, la vertu de la bonté, qui était ancrée en lui, s'est éveillée, et il a débarrassé sa maison de l'idolâtrie, afin d'être en mesure d'y recevoir le serviteur d'Abraham.

Nous comprenons, à présent, l'insistance d'Abraham auprès d'Eliezer concernant le choix de l'épouse destinée à son fils Isaac : celle-ci devait être originaire d'Haran, afin qu'elle possède, tout au moins, la vertu de la bonté. C'est ainsi qu'Eliezer trouva Rébecca, qui était une femme vertueuse, puisqu'elle ne s'était pas laissée influencée par les mécréants parmi lesquels elle vivait. La preuve en est que lorsqu'elle arriva à Bersabée et vit Isaac au loin, elle mit pied à terre, impressionnée par la Présence divine qu'elle avait perçue en lui. Le Rama MiFano explique (« Dix paroles », « Mère de tout vivant », III, 29) qu'après le sacrifice d'Isaac, les anges ont pris Isaac pour étudier avec lui la Torah pendant trois ans, suite à quoi Isaac mérita que la Présence divine réside sur lui. Quant aux servantes de Rébecca qui l'accompagnaient, incapables de déceler la sainteté qui entourait Isaac, elles ne mirent pas pied à terre devant lui. De même, Isaac n'inspirait aucune crainte aux jeunes filles de Bersabée, qui pourtant le croisaient fréquemment, car celles-ci demeuraient insensibles à la Présence divine qui résidait sur lui. Seule Rébecca, qui était une femme juste, sut déceler la sainteté particulière qui émanait du patriarche.

Or, comment Rébecca était-elle devenue une femme juste ? Par le fait qu'elle excellait dans l'exercice de la bienfaisance. C'est cette qualité qu'Eliezer a vu en elle : comment une petite fille de trois ans a-t-elle pu s'offrir à abreuver tant de chameaux, réussissant, avec une énergie d'enfant, ce tour de force ? Etant donné qu'un chameau boit en moyenne cent litres d'eau, elle a dû puiser environ mille litres pour désaltérer les dix chameaux d'Eliezer, en plus de ce qu'elle a puisé pour donner à boire aux gens. C'est indubitablement la vertu de la bonté, ancrée en elle, qui lui a donné l'énergie nécessaire pour fournir un tel effort. Par le mérite de cet acte de charité, Rébecca hérita de la triple bénédiction que détenait Sarah – sur la pâte, la bougie et la nuée – dès l'instant où elle pénétra dans la tente d'Isaac (Genèse Rabba 60, 16).

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment : « Les simples propos des serviteurs des patriarches ont plus de valeur que les prescriptions de la Torah données à leurs descendants. » (Genèse Rabba 60, 8) En effet, force est de constater que, tandis que nombre d'épisodes clés de la Torah sont écrits de façon concise et allusive, le discours d'Eliezer, serviteur d'Abraham, se trouve, quant à lui, rapporté à deux reprises et dans tous ses détails. Il nous faut donc comprendre ce que ces simples propos possèdent de plus que les autres passages de la Torah.

En réalité, le récit d'Eliezer contient les bases de la vertu de bonté, sur laquelle le monde entier repose. Il nous décrit comment Eliezer a recherché une femme possédant cette vertu fondamentale, en la testant dans ses plus grandes subtilités. C'est pour cette raison que ce récit nous est rapporté en détail à deux reprises, afin de souligner la primauté de la vertu de bonté, incarnée par notre matriarche Rébecca.

Notre patriarche Abraham incarnait, lui aussi, la vertu de bonté. En effet, en dépit des souffrances très aiguës qui l'obligeaient à être

alité trois jours après sa circoncision, lorsqu'il aperçut trois hommes, ayant l'apparence d'Arabes, qui passaient devant sa tente, il courut à leur rencontre. Il demanda alors au Saint béni soit-Il, qui était venu lui rendre visite, de l'attendre jusqu'à ce qu'il finît de s'occuper de ses hôtes, comme le souligne le verset : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce à Tes yeux, ne passe pas ainsi devant Ton serviteur ! » (Genèse 18, 3) Or, l'Eternel attendit Abraham un jour entier, car ce dernier s'occupa longuement de ses invités – il abattit un veau, le fit préparer… Comment Abraham eut-il l'audace de demander au Maître du monde de l'attendre, simplement pour pouvoir offrir l'hospitalité à trois Arabes ? Nos Sages en déduisent le principe selon lequel « accueillir des invités passe avant le devoir de recevoir la Présence divine » (Chabbat, 127a).

Pendant une journée entière, le Créateur a observé les actes de charité d'Abraham à l'égard de ses invités, qu'il pratiquait dans le but de les ramener sous les ailes de la Présence divine. C'est dans ce sens que le devoir d'hospitalité a la primauté sur l'accueil de la Présence divine. En outre, Abraham a appris la bonté de Dieu Lui-même, puisqu'Il était venu lui rendre visite, afin de lui enlever un soixantième de sa maladie, alors qu'Abraham se considérait comme « poussière et cendre » (Genèse 18, 27).

La Guemara (Roch Hachana, 17a) rapporte l'anecdote concernant un *Amora*[31] qui, grièvement malade, était sur le point de mourir, quand il se rétablit soudainement. Cet *Amora* affirmait avoir vu comment l'Eternel avait empêché l'ange de la Mort de lui prendre son âme, car, bien qu'il eût atteint le terme de son existence, il méritait que des années de vie lui soient ajoutées, en raison de l'indulgence qu'il avait témoignée envers autrui et de ses actes de

---

31. Un des sages à l'origine des enseignements compilés par Ravina et Rav Achi dans la Guemara (le Talmud), commentaire de la Michna.

bienfaisance. Tel est le sens de l'enseignement de nos Sages : « Quiconque se montre indulgent envers autrui, on lui pardonne tous ses péchés. »

Résumé

- Abraham fit jurer à Eliezer de choisir pour Isaac une épouse uniquement originaire d'Haran. Le Ran demande en quoi les filles d'Haran étaient meilleures que celles de Canaan, alors que ces deux peuplades étaient idolâtres.
- La supériorité des filles d'Haran résidait dans la vertu de bonté, ancrée en elles. Cette vertu permet à l'homme de se construire, comme il est écrit : « le monde est bâti sur la bonté », le monde faisant également référence à l'homme.
- La méchanceté des habitants de Canaan s'exprime dans la cruauté de ceux de Sodome envers tout celui qui avait un rapport avec la charité. De même, Efrôn demanda à Abraham, de façon honteuse, une somme exubérante pour la vente du terrain destiné à enterrer Sarah. Pour cette raison, son nom a été écrit sans *Vav*.
- Par contre, Laban, qui est sorti dans l'intention de tuer Eliezer, a pourtant pris en considération l'éventualité qu'il n'y parvienne pas, et la vertu de bonté, qui était ancrée en lui, l'a poussé à débarrasser sa maison de toute trace d'idolâtrie, afin qu'il puisse y accueillir ce dernier, si sa tentative de meurtre échouait.
- Rébecca a su discerner la Présence divine en Isaac, car sa vertu de bonté lui a permis de devenir une femme juste. Car l'homme qui possède la vertu de bonté peut être un réceptacle de la Présence divine, puisqu'en pratiquant la bienfaisance, il imite les attributs divins – « Dieu miséricordieux et compatissant ».
- « Les simples propos des serviteurs des patriarches ont plus de valeur que les prescriptions de la Torah données à leurs descendants. » La Torah prend la peine de rapporter en détail, à deux reprises, le discours

d'Eliezer illustrant la vertu de bonté, car cette qualité est essentielle et constitue une des bases sur lesquelles le monde entier repose.

- Notre patriarche Abraham excellait dans la vertu de bonté, puisqu'il fut prêt à quitter la Présence divine pour accueillir des invités, à qui il offrit l'hospitalité alors qu'il était souffrant. Abraham a appris cela du Saint béni soit-Il Lui-même, qui s'est dérangé pour venir lui rendre visite.

Une utilisation optimale du temps

« Le serviteur prit dix chameaux parmi les chameaux de son maître et partit, chargé de ce que son maître avait de meilleur. Il s'achemina vers la Mésopotamie, du côté de la ville de Nacor. »

(Genèse 24, 10)

Notre patriarche Abraham ordonna à son serviteur Eliezer de se rendre à la ville d'Haran pour trouver, parmi les filles de ce pays, une épouse à son fils Isaac. Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Genèse Rabba 59, 11) que la route qu'Eliezer devait parcourir s'est raccourcie, au point qu'il effectua en un seul jour le long trajet jusqu'à Haran, qui prenait généralement plusieurs jours. Je me suis demandé pourquoi Abraham, qui était réputé dans le monde entier pour sa grande piété, n'a pas mérité un tel miracle lorsque le Saint béni soit-Il lui a ordonné de quitter Haran pour se rendre en terre de Canaan. N'aurait-il pas été logique, que si son serviteur Eliezer a mérité un tel raccourcissement du chemin, a fortiori, Abraham en mérite un lui aussi ?

En vérité, le Maître du monde ne confronte jamais l'homme à une épreuve qu'il n'est pas en mesure de surmonter. Aussi, lorsqu'une épreuve se présente à l'homme, c'est forcément qu'il détient le potentiel lui permettant de la surmonter. Si, à Dieu ne plaise, il n'y parvient pas, c'est une preuve qu'il n'a pas investi suffisamment d'efforts pour affronter vaillamment les difficultés. Or, Eliezer avait une fille, qu'il désirait profondément marier à Isaac (Genèse Rabba 59, 9). Par conséquent, parcourir la longue route séparant Haran de Canaan, représentait une mission qui dépassait les potentialités humaines d'Eliezer ; l'Eternel, conscient de la difficulté, lui raccourcit alors le chemin, afin de lui permettre d'exécuter pleinement la volonté de son maître Abraham.

A l'inverse, notre patriarche Abraham était d'un niveau si élevé qu'il était en mesure de parcourir toute la distance séparant Haran de Canaan, sans contester les voies divines ni poser de question. Ceci, du fait qu'il suivait l'ordre de son Créateur, bien qu'il ne sache pas vers où il se dirigeait, comme le souligne le verset : « Va pour toi, hors de ton pays, de ton lieu natal et de la maison paternelle, et va au pays que Je t'indiquerai. » (Genèse 12, 1) Ce verset sous-entend que chaque pas, effectué par Abraham sur l'ordre divin, constituait une épreuve en soi. Or, le Saint béni soit-Il, qui désire donner une grande récompense à ceux qui suivent Sa voie sans contester, a justement maintenu la longueur du chemin qu'Abraham devait parcourir, dans le but de le récompenser pour chaque pas.

Ainsi donc, nous comprenons à présent pourquoi le Tout-Puissant a raccourci le chemin d'Eliezer, miracle qu'il n'a pas opéré pour le compte d'Abraham. Nous en déduisons également l'importance de prendre conscience de la valeur du temps, en mettant à profit chaque instant pour servir notre Créateur comme nous le devons ; nous mériterons alors un salaire inestimable. Nous apprenons aussi que l'Eternel ne confronte jamais l'homme à une épreuve qu'il est incapable de surmonter.

Lorsque Eliezer vit au loin Laban, muni d'une arme, arriver à sa rencontre, il prononça immédiatement le Nom divin, suite à quoi, lui et ses dix chameaux s'envolèrent dans les airs (Yalkout Chimoni sur Genèse, 109). Pourquoi Eliezer n'a-t-il pas plutôt livré combat à Laban, d'autant plus qu'il était connu pour sa vaillance militaire, la preuve étant qu'Abraham était allé combattre les cinq rois accompagné de lui seul, et qu'à eux deux, ils les avaient vaincus ? Dès lors, pourquoi Eliezer a-t-il craint de combattre Laban et a-t-il choisi d'esquiver son attaque en prononçant le Nom de l'Eternel ?

Proposons l'explication suivante. Eliezer était conscient que la mission qui lui avait été donnée de rechercher une épouse pour Isaac représentait une grande épreuve, et il désirait donc la remplir au plus vite, afin d'être sûr de ne pas y faillir. Pour cette raison, il n'a pas voulu perdre vainement de temps en combattant Laban et a préféré recourir au nom divin, grâce auquel il pourrait le vaincre facilement et donc s'acquitter le plus rapidement de la mission de son maître.

Par contre, lorsque Eliezer est retourné chez son maître accompagné de Rébecca, il n'a pas bénéficié d'un raccourcissement du chemin, parce qu'il avait déjà rempli sa mission, et la longueur de la route ne représentait donc plus aucun risque. Une fois qu'Eliezer avait trouvé, en la personne de Rébecca, la conjointe destinée à Isaac, et que, de plus, il avait constaté sa réussite dans cette mission, preuve de l'approbation de l'Eternel, il n'avait plus aucune intention de marier sa fille à Isaac, conscient qu'on ne peut aller à l'encontre du projet divin.

D'ailleurs, Eliezer lui-même désirait que le chemin du retour conserve sa longueur réelle, puisqu'il ne représentait plus d'épreuve pour lui ; ainsi, la grande distance à parcourir ne ferait qu'augmenter sa récompense, pour chacun des pas effectués, en direction de la maison de son maître – car le Saint béni soit-Il ne prive pas Ses créatures de la récompense qui leur est due.

On raconte que le prophète Elie se présenta une fois au Gaon de Vilna pour lui proposer d'étudier la Torah avec lui. Le Gaon déclina cette offre. A première vue, ce refus semble plutôt surprenant : comment peut-on repousser une telle offre ? C'est que, le Gaon de Vilna savait que s'il étudiait avec le prophète Elie, toutes les questions qu'il se poserait seraient immédiatement résolues, sans avoir à fournir le moindre effort de réflexion. Or, il ne recherchait pas la solution de facilité, mais désirait au contraire étudier la Torah avec acharnement, afin de mériter la récompense réservée aux personnes qui dévouent corps et âme à l'étude. D'où la raison de son refus. Le Gaon était conscient que pour comprendre un sujet complexe de Guemara, il fallait s'asseoir jour et nuit, et y impliquer tout son être. Chaque minute de notre précieux temps, mise à profit pour l'étude de la Torah, est d'une valeur inestimable, et il aurait donc été fâcheux de perdre une telle récompense en optant pour des "raccourcis".

On raconte également qu'un jour, la sœur du Gaon de Vilna vint le voir, après de nombreuses années durant lesquelles ils ne s'étaient pas vus. Au grand étonnement des personnes présentes, le Gaon s'intéressa très brièvement au bien-être de sa sœur, pour très vite regagner son étude, comme si la visite de cette dernière était chose courante. Lorsque les membres de sa famille le questionnèrent au sujet de son comportement étrange, le Gaon leur répondit que le temps qui nous est accordé dans ce monde est limité, et que nous ignorons le moment où nous devrons le quitter ; pour cette raison, il nous incombe de mettre à profit chacune des minutes dont nous disposons pour l'étude de la sainte Torah. Car après cent vingt ans, avec toute la bonne volonté du monde, l'homme n'a plus la possibilité d'étudier la Torah.

D'après la Kabbale, le Saint béni soit-Il a conçu le monde entier dès le premier jour de la Création, puis a concrétisé chaque création au jour lui correspondant. Le fait qu'Il ait réparti l'œuvre de la

Création entre les différents jours de la semaine, est porteur d'un message concernant la valeur du temps. Nous en déduisons en effet à quel point nous devons mettre à profit chaque instant de notre vie. Or, la vie d'un Juif est également ponctuée d'interruptions, de moments de cessation de l'activité professionnelle, lors du Chabbat, de *Roch 'Hodech* et des jours fériés, qui jouent le rôle de signal d'arrêt, l'obligeant à faire le point : a-t-il progressé dans son service divin dans la semaine passée, est-il parvenu à maîtriser un défaut de caractère qu'il détenait jusqu'à présent ?

La division de l'année en jours, semaines et mois, a pour but de susciter la réflexion de l'homme, couronne de la création, et de provoquer en lui un examen de conscience : a-t-il su mettre à profit le temps précieux qui lui a été alloué, ou, à Dieu ne plaise, l'a-t-il gaspillé dans les vanités de ce monde ? On raconte qu'une fois, Rav Chakh, de mémoire bénie, se mit à pleurer devant ses élèves. Il leur expliqua ensuite la raison de ses pleurs : ce jour-là, il n'avait pas récité le *Chema* au moment exact où, chaque jour, il veillait scrupuleusement à le faire ; or, ce moment opportun étant passé, il n'en avait plus la possibilité.

Tel est le sens de l'enseignement de nos Maîtres : « Une fois le moment fixé passé, le sacrifice n'est plus valable. » (Berakhot, 26a) Autrement dit, lorsqu'un homme apportait un sacrifice au-delà du moment fixé pour celui-ci, impropre à être offert sur l'autel, il n'était pas agréé. La raison profonde de cette loi est que, si un homme accorde suffisamment d'importance à son sacrifice, il ne l'apporte pas en retard. Par conséquent, son retard constitue une preuve qu'il n'estime pas son sacrifice à sa juste valeur, ce qui, en soi, le rend impropre à être offert.

Rav Israël de Salant, de mémoire bénie, explique cette idée par une allégorie. Si un homme jeûne pendant trois jours, il ne pourra certainement pas ingurgiter à la fois tous les repas qu'il aura sautés

pendant ce long jeûne. Le temps qui s'est écoulé est irréversible, et il est impossible de rattraper les repas perdus en les regroupant en un seul grand repas. Tel est donc le sens du principe précité : « Une fois le moment fixé passé, le sacrifice n'est plus valable. »

On raconte que, lors d'un de ses voyages, Rav Saadia Gaon, de mémoire bénie, devait faire un arrêt, et fit alors étape dans une certaine auberge. Soudain, l'aubergiste entendit des cris aigus, provenant vraisemblablement d'une personne en détresse. Tandis qu'il sortait pour déterminer l'origine de ces hurlements, il fut surpris de constater un homme qui se livrait à des mortifications en se roulant dans la neige. Lorsque l'aubergiste reconnut son hôte, il lui demanda qui il était, et il se présenta : Rav Saadia Gaon. L'aubergiste, choqué, s'empressa de s'excuser, lui disant que s'il avait eu connaissance de ses nobles origines, il lui aurait cédé sa propre chambre. Puis, il lui demanda : « Si tu es un homme si important, pourquoi donc te roules-tu dans la neige ? » Et le Rav de répondre : « Chaque jour où je sers le Saint béni soit-Il, je Le connais davantage. C'est pour cette raison que je me mortifie ainsi, conscient que hier je n'avais pas eu le mérite de Le connaître comme je Le connais aujourd'hui. »

Dans une lettre à un élève, Rav Chakh, de mémoire bénie, écrit qu'après cent vingt ans, on montre à l'homme un long rouleau, où sont rapportées, en détail, toutes les actions qu'il a effectuées pendant sa vie sur terre. De même qu'un homme qui a investi son argent dans une certaine action désire à tout instant savoir comment celle-ci évolue, de même, l'Eternel, qui a investi en nous, en nous créant et en mettant à notre disposition le temps – que Lui aussi a créé – désire savoir si l'homme met à profit ce temps, ou le gaspille vainement. Celui qui n'utilise pas son temps conformément à la volonté divine en sera lourdement réprimandé quand viendra le jour où il devra se présenter devant le tribunal céleste.

Lorsque Dieu constate que Ses enfants s'efforcent d'étudier la Torah, alors que le reste du monde est en train de sommeiller, Il s'exclame : « Mes enfants M'ont vaincu ! » Le Très-Haut, qui n'a pas de corps, n'a pas besoin de dormir. Cependant, l'homme, être de chair et de sang, est limité par des besoins physiques ; il doit, par exemple, nourrir son corps, et se reposer. Aussi, lorsque les Juifs étudient la Torah alors que c'est l'heure de dormir, le Créateur s'écrie joyeusement : « Mes enfants M'ont vaincu ! », autrement dit, ils ont dépassé leurs besoins naturels, en donnant préférence à l'étude de la Torah.

Résumé

- Quand Eliezer se rendit à Haran afin de trouver une épouse pour Isaac, il bénéficia d'un raccourcissement du chemin, miracle qui ne fut pas opéré pour le compte d'Abraham son maître lorsqu'il parcourut ce même chemin pour accomplir l'ordre divin : n'est-ce pas surprenant ? Eliezer avait lui aussi une fille, qu'il aurait voulu marier à Isaac et, en ce sens, la mission donnée par son maître représentait une lourde épreuve. Le Saint béni soit-Il, conscient de cette difficulté, lui raccourcit le chemin de sorte qu'il soit à la hauteur de la remplir. Par contre, Il n'accomplit pas ce miracle en faveur d'Abraham, afin de le récompenser pour chaque pas effectué.

- Lorsque Laban vint combattre Eliezer, ce dernier prononça le Nom divin, suite à quoi, lui et ses dix chameaux s'envolèrent dans les airs. Pourquoi Eliezer, qui était particulièrement vaillant, n'a-t-il pas voulu faire la guerre à Laban ? La mission d'Eliezer représentant pour lui une très grande épreuve, il préférait éviter de perdre du temps en combattant Laban ; c'est pourquoi, il eut recours au Nom divin, afin de le vaincre le plus rapidement possible.

- Deux anecdotes rapportées au sujet du Gaon de Vilna illustrent la valeur du temps. Le Gaon refusa d'étudier la Torah avec le prophète Elie, car il aurait perdu la récompense de l'effort fourni pour la

comprendre. Lorsque sa sœur vint lui rendre visite après de nombreuses années où ils ne s'étaient pas rencontrés, le Gaon ne lui consacra qu'un bref instant, expliquant que le temps dans ce monde est très précieux et qu'il nous incombe de l'utiliser d'une façon optimale, pour l'étude de la Torah.

- Le Zohar explique que Dieu a conçu l'ensemble des créations dès le premier jour, puis les a concrétisées, chacune en son jour correspondant. Ceci nous enseigne notre devoir de remplir chaque jour la mission qui lui est propre.
- Lorsque l'Eternel voit que nous étudions la Torah même quand c'est l'heure de manger ou de se reposer, cela Lui procure beaucoup de satisfaction et Il s'écrie : « Mes enfants M'ont vaincu ! »

La recherche de perfection dans l'accomplissement des *mitsvot*

« Et cet homme, stupéfait, la considérait en silence, désireux de savoir si l'Eternel avait béni son voyage ou non. »

(Genèse 24, 21)

A priori, comment comprendre qu'à ce stade, déjà avancé, Eliezer ait encore conservé des doutes quant au succès de sa mission ? En effet, il avait déjà constaté que les eaux venaient à la rencontre de Rébecca – conformément à l'interprétation de Rachi du verset : « Le serviteur a couru à sa rencontre » (ibid. 24, 17) – ce qui s'oppose aux lois de la nature, selon lesquelles l'eau est attirée vers le sol, par la force de la gravité. En outre, Rébecca avait déjà donné à boire à Eliezer et à ses hommes, et était en train d'abreuver ses chameaux.

Aussi, pourquoi était-il hésitant, et qu'attendait-il encore de Rébecca pour être convaincu qu'elle avait fait ses preuves ? A titre d'exemple, y aurait-il un sens à ce qu'un homme, qui a supplié l'Eternel de l'aider à parvenir à l'aéroport avant le départ de l'avion, poursuive ses prières une fois qu'il est à bord de l'appareil ? Aussi, pourquoi Eliezer se demandait-il encore si le Saint béni soit-Il lui avait accordé la réussite dans sa mission ?

Nous pouvons en déduire un principe de base concernant l'observance d'une *mitsva*. Il est évident que l'exécution d'une *mitsva* représente un accomplissement inestimable ; pourtant, tant que la *mitsva* n'a pas été pleinement achevée, elle demeure incomplète. Pour cette raison, nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent (Midrach Tan'houma sur Ekèv, 6) : « A celui qui commence une *mitsva*, on dit : achève-la. » Ceci peut être comparé à un homme qui a acheté une maison et conclu tous les détails de cette transaction ; cependant, l'oubli d'une seule signature dans l'un des papiers, invaliderait tout le reste du dossier.

Par conséquent, Eliezer, qui avait constaté que les eaux venaient à la rencontre de Rébecca, et que celle-ci avait déjà abreuvé en partie les chameaux, était pourtant encore sceptique, car tant qu'elle n'avait pas achevé cette *mitsva*, il ne pouvait être sûr que « l'Eternel avait béni son voyage ». En effet, si Rébecca n'avait pas donné la quantité d'eau suffisante, ne serait-ce qu'à un chameau, sa *mitsva* aurait été incomplète, et elle n'aurait pas pu être la digne épouse d'Isaac. Car une *mitsva*, même grandiose, mais inachevée, reste néanmoins imparfaite. Aussi, est-ce seulement lorsque Rébecca eut fini d'abreuver tous les chameaux qu'Eliezer fut certain qu'elle était bien l'épouse destinée à Isaac, comme le souligne le verset : « Lorsque les chameaux eurent fini de boire, cet homme prit une boucle en or (…) » (Genèse 24, 22).

Comparons, à présent, la *mitsva* d'hospitalité telle qu'elle a été

accomplie par notre patriarche Abraham et cette même *mitsva* telle que l'a accomplie Laban. Abraham, qui l'a observée à la perfection est qualifié de juste, alors que Laban, qui l'a exécutée de façon imparfaite, est appelé mécréant.

Le troisième jour après sa circoncision, les douleurs d'Abraham avaient atteint leur paroxysme, au point qu'il n'était pas en mesure de se lever, comme le souligne le verset : « Il était assis à l'entrée de sa tente, pendant la chaleur du jour. » (Genèse 18, 1) En dépit de cela, Abraham se posta à l'entrée de sa tente, afin de pouvoir repérer les éventuels passants et les faire entrer dans sa maison (cf. Rachi). Puis, lorsqu'il vit trois hommes debout près de lui, « il courut à eux du seuil de la tente » (ibid. 18, 2) ; son intense désir d'accomplir la *mitsva* d'hospitalité lui fit oublier les douleurs qui l'obligeaient à être alité. Abraham proposa à ses hôtes « une tranche de pain » (ibid. 18, 5), et la suite des versets (6-8) décrit sa course ininterrompue pour les servir : « Abraham rentra en hâte dans sa tente vers Sarah, et dit : "Vite, prends trois mesures de farine de pur froment (…)" Puis, Abraham courut au troupeau (…) le donna au serviteur (…) Il prit de la crème et du lait (…) il se tenait devant eux. » Abraham avait accouru à la rencontre de ses invités, puis, c'est animé de cette même hâte qu'il leur prépara le repas et les servit : du pain aux gâteaux, et du veau au lait et à la crème, il ne s'assit pas une seule minute. Malgré ses douleurs, il n'hésita pas ni à courir, ni à se tenir debout à leurs côtés pour les servir, se donnant toute cette peine afin d'accomplir la *mitsva* d'hospitalité à la perfection.

Analysons, à présent, l'attitude de Laban. Lui aussi s'est empressé d'accomplir la *mitsva* d'hospitalité, mais celle-ci n'était pas parfaite. Il est écrit : « Laban accourut auprès de l'homme qui se tenait dehors, près de la fontaine. » (Genèse 24, 29) Cependant, c'est lorsqu'il a vu la boucle et les bracelets donnés à Rébecca par Eliezer qu'il est sorti à sa rencontre, et ce, dans une intention

meurtrière, convoitant sa richesse et désirant se l'approprier. Si nous réfléchissons, le plan de Laban était plutôt aberrant : comment, à lui seul, a-t-il pu envisager de tuer Eliezer, escorté d'une troupe d'hommes qui l'avaient accompagné à Aram Naarayim ? Le combat semblait perdu d'avance. Mais son attrait pour l'argent l'a aveuglé et a perturbé son esprit, le poussant, contre toute logique, à sortir en guerre contre Eliezer.

Lorsque Eliezer vit Laban, armé d'une épée, arriver à sa rencontre, il réagit en prononçant le Nom ineffable, suite à quoi, lui et tout son cortège s'envolèrent dans le ciel (Yalkout Chimoni sur Genèse, 109). A ce spectacle, Laban comprit qu'il n'avait aucune chance de vaincre cet homme, en faveur duquel l'Eternel opérait de tels miracles et, adoptant une toute autre attitude, il lui dit : « Viens, bien-aimé du Seigneur ! Pourquoi restes-tu dehors, alors que j'ai dégagé la maison et qu'il y a de la place pour les chameaux ? » (Genèse 24, 31) Et Rachi d'expliquer : « J'ai dégagé la maison : de l'idolâtrie. » Comment expliquer que Laban ait préparé sa maison pour recevoir Eliezer, alors même qu'il est sorti en guerre contre lui ? Laban, qui était apparenté à notre patriarche Abraham, possédait en lui la vertu de l'hospitalité ; aussi, même à l'instant où il est parti pour combattre Eliezer, il a pris en compte l'éventualité qu'il ne le vaincrait pas, et qu'il fallait donc préparer sa maison pour être en mesure de l'y recevoir.

Laban, qui accomplissait la *mitsva* d'hospitalité, était pourtant un mécréant, puisqu'il n'hésitait pas à tuer des hommes pour s'emparer de leurs biens. Ceci était dû au fait qu'il n'accomplissait pas cette *mitsva* de façon parfaite, et c'est justement la déficience de sa *mitsva* qui constituait la différence de base entre lui et Abraham. Nous pouvons en retirer une leçon : toutes les *mitsvot* que nous accomplissons doivent être exécutées à la perfection. Par exemple, un homme qui va prier avec joie et empressement, mais se

lasse au milieu de sa prière, n'aura pas accompli cette *mitsva* de façon intègre.

La perfection dans l'étude de la Torah

Le concept de parachèvement d'une *mitsva* existe également en ce qui concerne l'étude de la Torah. Dans ce cas, la perfection consiste à mettre en application ce que l'on a appris, conformément aux enseignements de nos Sages, de mémoire bénie : « Prêcher le bien et l'accomplir » ('Haguiga, 14b), et : « Ce n'est pas l'étude qui est l'essentiel, mais ce sont les actions. » (Maximes de nos Pères 1, 17) Dans la *Haggada*[32] de Pessa'h, nous disons : « Ainsi ont agi Rabbi Eliezer, Rabbi Yehochoua, Rabbi Elazar ben Azaria, Rabbi Akiva, et Rabbi Tarfon, qui s'étaient réunis à Bené Brak… » Il n'est pas écrit que ces saints *Tanaïm*[33] ont étudié la Torah, mais qu'ils ont agi de telle manière, car ils accomplissaient la *mitsva* de l'étude à la perfection, en étudiant dans le but d'accomplir, au point que l'étude elle-même était qualifiée d'acte.

Illustrons cette idée par un exemple, pris dans la vie courante. Mettre en pratique ce que l'on a étudié peut être comparé à un mariage : cet événement est précédé par un très grand nombre de préparatifs, et pourtant, ils n'ont aucune valeur tant que le mariage lui-même n'a pas été célébré et que l'anneau n'a pas été passé au doigt de l'épouse. Il en est de même concernant l'étude de la Torah : celle-ci ne prend toute sa valeur que lorsqu'elle est mise en pratique.

---

32. Récit, prononcé lors de la soirée pascale, qui relate les miracles divins relatifs à la sortie d'Egypte.

33. Sages qui sont à l'origine des enseignements compilés dans la Michna par Rabbi Yehouda Hanassi.

Résumé

- « Et cet homme, stupéfait, la considérait en silence, désireux de savoir si l'Eternel avait béni son voyage ou non. » Pourtant, Eliezer avait déjà constaté que Rébecca avait commencé à abreuver les chameaux ; que manquait-il donc pour qu'elle fasse ses preuves ? Il voulait s'assurer qu'elle termine entièrement d'accomplir cette *mitsva*, et ne laisse aucun chameau assoiffé, car une *mitsva* qui n'est pas menée à son terme reste déficiente.
- Abraham et Laban ont, tous deux, observé la *mitsva* d'hospitalité. Abraham l'a accomplie le troisième jour après sa circoncision, quand ses douleurs étaient à leur paroxysme, tandis que Laban l'a réalisée dans l'éventualité qu'Eliezer le vainque et qu'il ne parvienne pas à le tuer. Le patriarche, qui a exécuté cette *mitsva* à la perfection, est appelé « juste », alors que Laban qui l'a exécutée de façon incomplète, est qualifié de « mécréant ».
- L'étude la Torah doit aussi être menée à la perfection, en mettant en application ce que l'on a appris. Pour cette raison, il est dit : « Ainsi ont agi Rabbi Eliezer (…) », car ils ne se contentaient pas d'étudier la Torah, mais leur étude aboutissait à la mise en pratique.

Ismaël tombe devant Isaac

« Tels sont les fils d'Ismaël et tels sont leurs noms, chacun dans sa bourgade et dans son domaine ; douze chefs de peuplades distinctes. Le nombre des années de vie d'Ismaël fut de cent trente-sept ans. Il expira et mourut, et rejoignit ses pères. Ces peuplades habitaient

depuis Havila jusqu'à Chour, en face de l'Egypte, jusque vers Assur. Il tomba ainsi à la face de tous ses frères. »

(Genèse 25, 16-18)

Explication de Rachi :
Le verbe expirer (*vayigva*) n'est employé qu'à propos des justes.

La fin de la section de 'Hayei Sarah précise le nombre d'années de vie d'Ismaël, et les commentateurs en déduisent qu'il s'était repenti avant sa mort. De même, Rachi explique que le verbe expirer n'est employé qu'à propos des justes, d'où l'on déduit qu'Ismaël s'était repenti de façon totale avant de quitter ce monde.

La Torah nous rapporte également qu'Ismaël mérita de compter douze chefs dans sa descendance, du fait qu'il avait accompli la *mitsva* de la circoncision. Le saint Zohar (II, 32) affirme que si le Saint béni soit-Il a accordé à Ismaël une récompense si grande pour l'accomplissement d'une seule *mitsva*, il est difficile de concevoir l'immensité de celle réservée au Juif qui observe toutes les *mitsvot* et la Torah. Car le Maître du monde ne prive aucune de Ses créatures de la récompense qui lui est due, et les rétribue, chacune, en fonction de ses mérites.

Le verset de la Torah conclut : « Il tomba ainsi à la face de tous ses frères », ce qui sous-entend que le mérite de cette *mitsva* n'a pas été légué aux descendants d'Ismaël, qui ne pourront donc pas en être récompensés. Les Ecrits Saints affirment que, dans le futur, Dieu annoncera que celui qui détient son livre généalogique se présente à Lui et vienne chercher sa récompense. Les Ismaélites viendront en affirmant qu'ils descendent d'Ismaël, fils d'Abraham ; cependant, ils n'auront pas de livre généalogique, du fait qu'ils auront corrompu leur voie au cours des générations en se

mélangeant à d'autres peuples et en pratiquant des mariages interdits, devenant un peuple de bâtard.

D'autres commentateurs expliquent que ce livre généalogique n'est autre que la Torah ; or, les descendants d'Ismaël ne l'accomplissant pas comme il faut, ils ne pourront recevoir la récompense de la *mitsva* de circoncision pratiquée par leur ancêtre. Pour cette raison, le verset emploie le verbe « tomber », pour souligner que le mérite de la *mitsva* d'Ismaël s'effondrera et ne se maintiendra pas dans sa progéniture.

Le saint Baal Chem Tov, que son mérite nous protège, explique que notre patriarche Abraham se déplaçait d'un endroit à l'autre pour proclamer en public que « rien n'existe en dehors de Lui » ; cette proclamation avait pour but d'éveiller le cœur des hommes et de les inciter à abandonner leurs pratiques idolâtres, pour placer toute leur foi en l'Eternel. C'est également pour cette raison qu'Abraham appela son fils Ismaël, car il désirait, par ce biais, faire passer un profond message à ses contemporains. En effet, si l'on décompose ce nom, on obtient : *yèch-Aleph-méal*, autrement dit, « il existe un Dieu unique dans les cieux », qui est le Maître du monde, qui l'a créé, et qui le maintient à tout instant. Abraham nomma son fils ainsi, afin que tous se "familiarisent" avec le Nom divin, au départ de façon inconsciente, puis, à force, en toute connaissance de cause.

Lorsque Sarah avait constaté l'idolâtrie d'Ismaël, elle avait dit à Abraham : « Renvoie ce fils de servante » (Genèse 21, 10) ; elle choisit de le désigner ainsi plutôt que par son nom, estimant que tant qu'il était idolâtre, il ne méritait pas que le Nom de l'Eternel soit associé au sien. Relativement à l'épisode du sacrifice d'Isaac, la Torah appelle Ismaël « jeune homme », preuve qu'à ce stade, il ne méritait pas encore que le Nom divin soit incorporé à son nom. C'est seulement avant sa mort, lorsqu'il se repentit entièrement, qu'il

mérita d'être appelé Ismaël, nom qui se trouve alors mentionné dans la Torah. De là, nous déduisons que son repentir fut accepté, ce que le verbe « expirer » vient confirmer.

Au cours des générations, les descendants d'Ismaël ont formé un peuple, les Ismaélites, dont le mode de vie se base sur l'islam. Les adeptes de cette religion croient en l'existence de Dieu, mais prétendent qu'Il a des émissaires, des prophètes ; ils servent donc l'Eternel en L'associant à des hommes. Par conséquent, les Ismaélites, qui n'ont pas été fidèles à la foi qu'Abraham professa toute sa vie – « Rien n'existe en dehors de Lui » –, connaîtront une chute, dont ils ne pourront se relever, comme le souligne le verset : « Il tomba ainsi à la face de tous ses frères. »

A présent, pourquoi la Torah nous rapporte-t-elle la mort d'Ismaël dans la section de 'Hayei Sarah plutôt que dans celle de Toldot, alors qu'Ismaël a vécu encore de nombreuses années après la mort de Sarah ? Nous pouvons rapprocher cela du choix de Sarah de désigner Ismaël par l'expression : « ce fils de servante ». En effet, la matriarche désirait éviter tout rapprochement, serait-ce le plus infime, entre Isaac et Ismaël, afin de s'assurer que l'impur n'influence pas le pur. Or, le Saint béni soit-Il approuva cette attitude, aussi, avant d'entamer le récit des descendants d'Isaac dans la section de Toldot, la Torah conclut la section de 'Hayei Sarah par la mort d'Ismaël, pour souligner, sur le mode allusif, qu'il existait une différence essentielle entre ces deux frères – que la Torah a choisi de mentionner séparément.

Il est écrit : « Il tomba ainsi à la face de tous ses frères. » L'expression « ses frères » fait référence à notre patriarche Isaac, devant lequel Ismaël s'effondrera dans le futur. En effet, les descendants d'Ismaël ne recevront pas de récompense pour la *mitsva* de la circoncision pratiquée par leur ancêtre, du fait qu'ils se corrompront au cours des générations, jusqu'à devenir un peuple

de bâtard. Seul le peuple juif, qui a su se conduire dignement au cours des générations, et qui pourra présenter fièrement son livre généalogique, méritera de recevoir la récompense qui lui est réservée.

Résumé

- A la fin de la section de 'Hayei Sarah, la Torah nous rapporte le nombre d'années qu'a vécu Ismaël, afin de souligner qu'il s'était repenti à la fin de sa vie. Rachi explique que le verbe employé ici, *vayigva* (expirer), constitue également une allusion à cette idée, puisqu'il n'est employé qu'à propos des justes.
- Ismaël a mérité de compter douze chefs parmi ses descendants, parce qu'il a accompli la *mitsva* de la circoncision. Or, si telle est la récompense d'une seule *mitsva*, combien plus grande doit être celle de la totalité des *mitsvot* !
- Il est dit : « Il tomba ainsi à la face de tous ses frères », autrement dit, le mérite de la *mitsva* accomplie par Ismaël ne passera pas à sa descendance ; en effet, cette dernière finira par corrompre sa voie, coupant ainsi le lien qui la reliait à Abraham et devenant un peuple bâtard.
- Le Baal Chem Tov explique qu'Abraham, conformément à son propre dessein de publier le Nom divin dans le monde, a appelé son fils « Ismaël », nom qui, décomposé, peut se lire : *yèch-Aleph-méal*, signifiant : « il existe un Dieu unique au-delà, le Saint béni soit-Il ». La Torah ne désigne Ismaël par son nom qu'à la fin de sa vie, lorsqu'il s'est repenti. Par contre, lorsqu'il a accompagné Abraham pour sacrifier Isaac, il est appelé « jeune homme » – n'étant pas encore un juste – et quand Sarah a demandé à Abraham de le renvoyer de la maison, elle l'a désigné par l'expression « fils de servante », pour cette même raison.
- Sarah a demandé à Abraham de faire une séparation nette entre Isaac et Ismaël. Pour cette raison, la Torah mentionne la mort d'Ismaël à la

fin de la section de ’Hayei Sarah – bien qu’il ait encore vécu longtemps après la mort de Sarah –, afin de marquer une distinction claire entre les descendants d’Ismaël et ceux d’Isaac, évoqués dans la section de Toldot.

Annexes

La bénédiction de l'Eternel à Abraham

« Or, Abraham était vieux, avancé dans la vie ; et l'Eternel avait béni Abraham en tout. »

(Genèse 24, 1)

Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Genèse Rabba 51, 2) qu'à chaque fois que la lettre *Vav* – indiquant la conjonction : et – est ajoutée au Nom du Saint béni soit-Il, cela signifie qu'Il a pris la décision en question avec Sa cour de justice. Dans ce verset, cela nous enseigne que la cour céleste s'est associée à Dieu pour bénir Abraham.

Il semble que même la Justice et les puissances impures se soient associées à la cour céleste pour bénir Abraham. En effet, il est écrit : *bakol* (littéralement : en tout), terme qui est composé des mêmes lettres que le mot *kélev*, signifiant chien et se référant aux puissances impures. Cependant comment expliquer que les puissances impures aient accepté de se joindre à la bénédiction divine ? Je propose l'explication suivante. Les puissances impures ont compris qu'elles ne pourraient se maintenir dans le monde sans s'appuyer sur la sainteté ; aussi, si Abraham n'avait pas eu d'enfant

pour poursuivre sa mission, en diffusant la Torah dans le monde, les puissances impures n'auraient pas eu de point d'appui et auraient cessé d'exister. D'où la raison de leur association à la bénédiction de l'Eternel et de Sa cour de justice.

Le salut divin peut provenir de partout

> ***« Et il dit : "Seigneur, Dieu de mon maître Abraham ! Daigne me procurer aujourd'hui une rencontre, et sois favorable à mon maître Abraham." »***
>
> ***(Genèse 24, 12)***

Ce verset nous rapporte la prière formulée par Eliezer, serviteur d'Abraham, qui demanda à l'Eternel de l'aider à trouver la conjointe destinée à Isaac. Sa prière fut aussitôt agréée, puisqu'à peine eut-t-il achevé de la prononcer que Rébecca apparut, comme il est dit : « Il n'avait pas encore fini de parler, que voici venir Rébecca » (Genèse 24, 15). Nous pouvons en retirer une leçon édifiante : lorsqu'un homme attend le salut divin, il ne peut savoir d'où il va provenir, mais ce qui est sûr est que « le salut de l'Eternel vient en un instant ». Par exemple, lorsque les enfants d'Israël se tenaient devant la Mer des joncs, que les Egyptiens, accompagnés de leur prince, étaient derrière eux, prêts à les combattre (Exode Rabba 15, 15), et que les bêtes féroces du désert les menaçaient sur les côtés, ils implorèrent le Maître du monde, en ignorant d'où viendrait le salut : Dieu allait-Il combattre les Egyptiens, ou plutôt éloigner les bêtes féroces ? Finalement, il s'avéra que le salut leur provint d'un endroit tout à fait inattendu, la mer s'étant alors fendue en deux parties.

Par ma propre expérience, j'ai constaté qu'à chaque fois que j'ai compté sur quelqu'un de précis pour me venir en aide – notamment sur une personne que j'avais moi-même eu l'occasion d'aider – il n'a jamais pu m'aider. Pour cette raison, le roi David affirme : « Heureux l'homme qui croit en l'Eternel, et ne se tourne pas vers les orgueilleux (…) » (Psaumes 40, 5).

On m'a raconté qu'on demanda une fois à un homme, qui faisait du commerce dans un certain domaine pour s'assurer une subsistance honorable, dans quelle direction il se dirigeait pour ses affaires. A sa réponse, on lui rétorqua : « Peut-être réussirais-tu mieux si tu t'orientais vers une autre direction ? » Car nous fournissons des efforts selon notre évaluation des choses, puis, le Tout-Puissant nous envoie le salut de la manière dont Il le désire.

Les qualités recherchées par Eliezer chez la conjointe d'Isaac

« Voici, je me trouve près de la source d'eau, et les filles des habitants de la ville sortent pour puiser de l'eau. Ce sera la jeune fille à qui je dirai : "Veuille pencher ta cruche, que je boive", et qui répondra : "Bois, puis je ferai boire aussi tes chameaux", ce sera elle que Tu auras désignée pour Ton serviteur Isaac. »

(Genèse 24, 13-14)

Ce verset nous rapporte la prière d'Eliezer, serviteur d'Abraham. Il a demandé à l'Eternel de l'aider à trouver la conjointe destinée à Isaac, en la faisant venir vers le puits, près de la source d'eau ; si elle

agissait charitablement en donnant à boire aux hommes ainsi qu'aux chameaux, ce serait un signe qu'elle était bien l'épouse destinée à Isaac. On peut se demander pourquoi Eliezer désirait précisément tester la jeune fille alors qu'elle se trouverait près d'un puits.

Il semble qu'à cette époque, la Torah était désignée par la source d'eau, un puits, comme le souligne le verset : « Il fit reposer les chameaux hors de la ville, près de la source d'eau. » (Genèse 24, 11) Or, le terme *beèr* a la même valeur numérique que le mot *guèr*. Ce verset fait donc allusion à un autre verset de la Torah, celui où le Saint béni soit-Il révéla à Abraham, lors de l'« Alliance entre les morceaux », que sa descendance devra descendre en exil et y être asservie : « Sache-le bien, ta postérité séjournera sur une terre étrangère, où elle sera asservie et opprimée » (Genèse 15, 13). Le verset suivant (ibid. 15, 14) mentionne la promesse divine selon laquelle la descendance d'Abraham sortira ensuite enrichie de cet exil. Cet exil des enfants d'Israël avait pour but de leur faire apprécier la délivrance, dont le but ultime était le don de la Torah ; le "purgatoire" égyptien leur permettrait ainsi d'estimer la Torah à sa juste valeur. Ce passage en Egypte les a, en effet, purifiés, puisqu'ils ont conservé « leurs noms, leurs habitudes vestimentaires et leur langue » (Nombres Rabba 13, 19). D'ailleurs, on a souvent l'occasion de constater que celui qui ne peine pas pour faire une acquisition, ne peut réellement l'apprécier. Par exemple, quelqu'un qui gagne au loto ne saura apprécier tout cet argent reçu si facilement, et aura vite fait de le gaspiller vainement, alors que celui qui s'efforce de le gagner à la sueur de son front en connaît la valeur et sait l'épargner.

Quand un père promet à son enfant de lui donner une sucrerie lorsqu'il aura fini son repas, il le mange même s'il lui est répugnant, afin de mériter sa récompense. Or, cette sucrerie acquerra d'autant plus de valeur aux yeux de l'enfant qu'il se sera efforcé de manger

dans le but de la recevoir, car elle sera alors le résultat d'un effort de sa part.

Il en est de même concernant la Torah. L'Eternel désirait qu'elle soit acquise suite à un effort et à des souffrances afin qu'on sache l'apprécier. Eliezer, qui vivait dans la maison d'Abraham, savait ce qui lui avait été dévoilé lors de l'« Alliance entre les morceaux », en l'occurrence, que la descendance du patriarche devrait plus tard être exilée. Par conséquent, lorsqu'il a recherché la conjointe destinée à Isaac, il a inclus, dans ses exigences, l'acceptation de cette réalité future. Autrement dit, la conjointe en question devait être prête à ce que sa descendance subisse un exil dans le but d'apprécier ensuite pleinement la Torah. Pour cette raison, il désirait rencontrer la jeune fille justement près du puits, car le puits fait allusion à l'exil, que les descendants de celle-ci connaîtraient. Dans sa prière, Eliezer dit : « au bord de la source d'eau » ; or, l'eau fait invariablement référence à la Torah. Ceci signifie donc, sur le mode allusif, que la descendance de la conjointe destinée à Isaac devra d'abord passer par le « puits », c'est-à-dire, par l'exil, pour seulement ensuite mériter de recevoir « l'eau », autrement dit, la Torah.

La compassion pour les hommes et les animaux

« Ce sera la jeune fille à qui je dirai : "Veuille pencher ta cruche, que je boive", et qui répondra : "Bois, puis je ferai boire aussi tes

chameaux", ce sera elle que Tu auras désignée pour Ton serviteur Isaac.»

(Genèse 24, 14)

Eliezer a testé la jeune fille de cette façon afin de déterminer si elle était dotée de qualités d'âme, ce qu'elle prouverait si elle se donnait la peine de puiser de l'eau pour les hommes et également pour les animaux. Bien que les chameaux possèdent des réserves d'eau dans les bosses que l'Eternel leur a créées à cet effet – raison pour laquelle ces animaux sont utilisés dans le désert – Rébecca eut pitié d'eux et les abreuva. Ceci constituait la preuve que c'était une jeune fille vertueuse. Nous pouvons mettre cela en parallèle avec la célèbre photographie du Gaon et juste, Rav Eliahou Lopian, de mémoire bénie, père de Rav 'Haïm Chemouel Lopian, de mémoire bénie, accroupi avec un verre de lait dans la main, pour donner à boire aux chats de la cour ; ce grand homme éprouvait de la pitié même pour les animaux.

Soulignons, pourtant, un point important : si Rébecca s'était contentée d'abreuver les animaux et avait laissé les hommes se servir seuls à boire, cela n'aurait pas été une preuve suffisante qu'elle possédait de nobles vertus. En effet, il existe de nombreux peuples qui ont pitié uniquement des bêtes et se montrent indifférents quant au respect des êtres humains. La raison de ce comportement aberrant est que les non-juifs sont eux-mêmes assimilables à la bête, du fait qu'ils ne possèdent pas la Torah qui, seule, octroie à l'être humain le titre d'homme. Nos Sages nous enseignent : « Vous (*atem*) êtes appelés hommes, alors que les nations du monde ne sont pas appelées hommes. » (Yebamot, 61a) Or, le mot *atem* est composé des mêmes lettres que le mot *émet*, signifiant vérité et se référant à la Torah, comme il est dit : « Achète la Vérité et ne la revends pas » (Proverbes 23, 23). Autrement dit, seule la Torah, Vérité absolue, permet aux Juifs d'acquérir le titre

d'hommes, niveau auquel ne peuvent accéder les non-juifs, qui ne détiennent pas la Torah.

Eliezer, le fidèle envoyé d'Abraham

« Il dit : "Béni soit l'Eternel, Dieu de mon maître Abraham, qui n'a pas retiré Sa faveur et Sa fidélité à mon maître !" »

(Genèse 24, 27)

« Laban lui dit : "Viens, béni du Seigneur ! Pourquoi restes-tu dehors alors que j'ai libéré la maison et qu'il y a de la place pour les chameaux ?" »

(Genèse 24, 31)

Le Midrach (Genèse Rabba 60, 7) explique qu'à ce moment-là, la physionomie d'Eliezer s'est transformée et qu'il a pris l'apparence d'Abraham. Jusque là, il était noir, et à ce moment, il est devenu blanc. Du fait qu'il allait accomplir la mission de son maître, la Torah l'a appelé « béni » bien qu'il soit maudit – conformément à l'interprétation de Rachi du verset : « Peut-être cette femme ne me suivra-t-elle pas ? » (Genèse 24, 39) – car « l'envoyé d'un homme s'identifie à lui ». Cependant, Eliezer avait déjà rempli sa mission une fois qu'il avait trouvé Rébecca, donc, pourquoi n'a-t-il mérité le titre de « béni » qu'après qu'il eut appelé Abraham « mon maître » ?

Comme nous l'avons expliqué à une autre occasion, les *mitsvot* doivent être accomplies à la perfection. Malheureusement, combien de gens témoignent du respect aux *Rabbanim* en leur présence,

alors qu'ils omettent de les désigner par leurs titres en leur absence ! Cette attitude est due à un manque de respect envers les érudits. Or, Eliezer a appelé Abraham « mon maître » même en son absence, parlant noblement et prouvant qu'il était son envoyé fidèle. Ce respect sincère qu'il éprouvait attesta l'intégrité avec laquelle il exécutait la mission de son maître, attitude qui lui donna le mérite de ressembler à ce dernier.

La grandeur du service des patriarches

> ***« Je suis arrivé, aujourd'hui, près de la source, et j'ai dit : "Eternel, Dieu de mon maître Abraham ! Veux-Tu, de grâce, faire réussir la voie où je marche ?" »***
>
> ***(Genèse 24, 42)***

Nous pouvons remarquer que la Torah rapporte dans tous ses détails le discours d'Eliezer. « Rabbi Aba affirme : "Les simples propos des serviteurs des patriarches ont plus de valeur que les prescriptions de la Torah données à leurs descendants." » (Genèse Rabba 60, 8) Tentons d'en comprendre la raison.

Proposons l'explication suivante. Il est écrit, à propos de Rébecca (et de ses servantes) : « Elles ont suivi l'homme » (Genèse 24, 61). Eliezer est ici désigné par le mot « homme », toujours employé pour désigner le juste, comme il est dit : « Heureux est l'homme (…) » (Psaumes 1, 1). D'ailleurs, il est également écrit au sujet d'Eliezer : « Viens, béni du Seigneur » (Genèse 24, 31), d'où nous déduisons qu'il s'est transformé de maudit en béni, et est devenu ressemblant à notre patriarche Abraham (Genèse Rabba 60, 8) ; auparavant, il

était noir, et à ce moment-là, il est devenu blanc. Or, en dépit de cela, lorsque Eliezer s'est adressé à Laban, il a dit de lui : « Je suis le serviteur d'Abraham » (ibid. 24, 34). Il ne s'est donc attribué aucun mérite, mais s'est effacé au point de se désigner lui-même comme serviteur. D'où le sens de l'enseignement de nos Sages : « Les simples propos des serviteurs de nos Maîtres ont plus de valeur que les prescriptions de la Torah données à leurs descendants. »

Nous retrouvons cette attitude d'abnégation au sujet de notre patriarche Abraham. Lorsqu'il devait enterrer Sarah, il demanda aux fils de Heth un terrain ; ces derniers entrèrent alors dans de longues discussions, jusqu'à ce qu'ils parviennent à tirer de lui tout l'argent possible. Or, Abraham ne rechercha ni la querelle, ni usa de force contre eux ; il ne mentionna même pas le fait qu'il était en réalité lui-même propriétaire de ce terrain, qu'il avait reçu en cadeau de l'Eternel, conformément à la promesse : « Je donnerai à toi et à ta postérité la terre de tes pérégrinations » (Genèse 17, 8). Il ne fit qu'une légère allusion à ce fait, en affirmant à son sujet : « Je suis un étranger demeurant parmi vous » (Genèse 23, 4), phrase que Rachi interprète ainsi : « Si vous acceptez de me donner ce territoire, je suis un étranger, et si vous le refusez, je demeure parmi vous, donc je prendrai une sépulture en vertu de mon bon droit, car le Saint béni soit-Il m'a promis cette terre. » Pourquoi Abraham s'est-il exprimé ainsi ? Car il avait l'habitude de s'effacer, de ne s'attribuer aucun mérite, et d'accepter les épreuves avec amour.

Rébecca, une jeune fille exceptionnelle

«Voici, je me trouve près de la source d'eau : s'il arrive qu'une jeune fille (alma) vienne pour puiser, que je lui dise : "Donne-moi, je te prie, à boire un peu d'eau de ta cruche."»

(Genèse 24, 43)

Eliezer explique ici à Laban et Betouel quels ont été ses critères pour choisir Rébecca. Pourquoi a-t-il utilisé le terme *alma* plutôt que le terme *naara* pour désigner la jeune fille ?

Le mot *alma* vient de la racine *olam*, signifiant : le monde. Nos Maîtres, de mémoire bénie, nous enseignent : « Le monde repose sur trois bases : sur la Torah, sur le service divin, et sur la bienfaisance. » (Maximes de nos Pères 1, 2) Eliezer désirait ainsi laisser entendre à Laban et Betouel que Rébecca possédait en elle ces trois qualités.

Elle détenait la Torah, puisque les eaux étaient montées à sa rencontre – or, l'eau fait toujours référence à la Torah. Elle savait également, malgré son jeune âge, servir l'Eternel en priant, la réussite d'Eliezer dans sa mission en constituant la preuve. Enfin, elle a fait preuve de générosité, en se donnant la peine de donner à boire aux hommes ainsi qu'aux animaux.

Or, si Rebecca n'avait possédé que deux de ces trois qualités, elle n'aurait pas pu atteindre la perfection et être la conjointe destinée à Isaac, de même que le monde ne peut se maintenir que sur ces trois piliers, et ne le pourrait pas si l'un d'eux était manquant.

La motivation du consentement de Laban

« Pour réponse, Laban et Betouel dirent : "La chose émane de Dieu même ! Nous ne pouvons te répondre ni en mal, ni en bien. Voici Rébecca à ta disposition, prends-la et pars ; et qu'elle soit l'épouse du fils de ton maître, comme l'a décidé l'Eternel." »

(Genèse 24, 50-51)

A priori, il semble surprenant que Laban et Betouel aient accepté de laisser partir Rébecca avec un homme étranger, dans un endroit lointain. On peut expliquer ceci de la façon suivante. Laban était un mécréant, et même lorsqu'il accomplissait une *mitsva*, il ne le faisait pas de manière intègre. Pour cette raison, il craignait que Rébecca, qui était une personne intègre, l'empêche de poursuivre le mode de vie qu'il avait choisi ; aussi, se réjouit-il de pouvoir s'affranchir d'elle, à n'importe quel prix. Car il ne pouvait envisager qu'elle continue de vivre avec lui, le bien et le mal, opposés l'un à l'autre, ne pouvant coexister.

D'ailleurs, à titre d'exemple, dans les lieux de culte des non-juifs, un silence mortel règne, alors que dans nos synagogues, toutes proportions gardées, la prière est prononcée avec enthousiasme et chaleur. De même, dans nos maisons d'étude, la voix de la Torah retentit au loin, alors que dans les bibliothèques et salles de science des non-juifs, on n'entend pas un bruit. La raison est la suivante : la Torah a été donnée avec un grand retentissement, comme il est écrit : « cette voix, c'est la voix de Jacob » (Genèse 27, 22) ; c'est pourquoi, quand on l'étudie, elle s'exprime avec force. A l'opposé,

le mal a été donné dans le silence et sans sentiment, donc c'est aussi de cette façon qu'il trouve son expression. Dans les pays arabes, on jette des pierres sur le mur pour chasser le Satan ; nous, les Juifs, savons que le seul moyen de chasser le Satan est d'étudier la Torah et d'observer les *mitsvot*. Par exemple, lors de la fête de Soukkot, nous prenons le *loulav* afin de chasser les mauvais esprits et les influences du mal (Soukka, 37b). Le *loulav* ressemble à la colonne vertébrale ; le *hadas*, aux yeux ; la *arava*, aux lèvres, et le *étrog*[34], au cœur (Lévitique Rabba, 30, 14). Aussi, armés de cette *mitsva*, nous combattons le Satan. Car tel est le secret de « cette voix, c'est la voix de Jacob » : la voix de la Torah nous aide à lutter contre le mal, qui devient alors impuissant.

L'Histoire prouve que, dans toutes les générations, le Bien et le Mal s'opposent. Ainsi, Esaü s'est séparé de Jacob, Caïn d'Abel, le roi Salomon (qui construisit le Temple) du roi Jéroboam, fils de Nebat (qui fit construire des veaux pour l'idolâtrie, dans tout le territoire d'Israël), les Hasmonéens des Hellénisants, et ainsi de suite. C'est précisément pour cette raison que Laban a laissé Rébecca partir, car il ne pouvait pas vivre à ses côtés.

Lors d'un de mes séjours en Argentine, une dame vint me voir, se plaignant que ses enfants et le reste de sa famille ne s'intéressaient pas à son bien-être et n'essayaient pas de garder contact avec elle. Ce manque d'intérêt qu'ils exprimaient à son égard lui causait beaucoup de peine. Pour illustrer ses propos et afin de recevoir ma bénédiction, elle m'avait amené une photographie des membres de sa famille, prise devant la porte d'un certain restaurant.

Je lui affirmai que le problème ne se trouvait pas dans ses enfants, mais dans la photographie. Elle la reprit alors, l'observa de plus

---

34. Telles sont les quatre espèces que l'homme a l'obligation de prendre lors de la fête de Soukkot.

près, et avoua qu'elle ne voyait pas à quel problème je faisais allusion. Je lui répondis que l'homme n'est pas impartial vis-à-vis de lui et de ses propres enfants pour parvenir à porter un jugement sur eux-mêmes, et que c'est pour cette raison qu'elle ne pouvait déceler le problème dissimulé dans la photographie. L'Eternel, Lui aussi, est trop proche de nous, qui sommes Ses enfants, pour nous juger directement, selon la Rigueur ou selon la Miséricorde. C'est pourquoi, Il a créé des anges – comme l'ange Raphaël, ou l'ange Michaël – dont certains jouent le rôle d'avocat, d'autres celui d'accusateur. Ainsi, au moment où l'homme arrive au terme de sa vie, il est jugé par cette cour céleste. Par ailleurs, lorsque les accusateurs l'emportent, des âmes sont retirées. Il arrive parfois, comme l'explique la Guemara (Chabbat, 33b), que des âmes pures, comme celles d'érudits ou de jeunes enfants, soient enlevées, à cause des péchés de leur génération ; ce sont les pécheurs qui en sont responsables.

Pour en revenir à notre anecdote, le "problème" était que la famille de cette femme avait été photographiée devant un restaurant *taref*, autrement dit, elle venait de consommer des aliments interdits. La dame, encore plus interdite, me demanda en quoi ce fait avait un rapport avec son problème personnel, à savoir son manque de relations avec sa famille. Je lui expliquai que la consommation d'aliments interdits crée une sorte d'écran dans l'esprit de l'homme, au point qu'il ne pense plus qu'à lui-même, oubliant jusqu'à sa propre mère. Cette réalité est terrifiante. Il arrive souvent que des personnes entendent des paroles de morale, sans que celles-ci ne suscitent leur éveil ou ne les renforcent. Or, ce manque de sensibilité n'est dû qu'à la consommation d'un aliment interdit, qui a obstrué l'esprit de ces dernières. Même la consommation d'un minuscule insecte peut provoquer un grand préjudice ; il nous incombe donc de nous montrer très vigilants à cet égard.

Nous comprenons, à présent, pourquoi Laban ne voulait pas que Rébecca habite auprès de lui. Rébecca imitait les vertus du Créateur, et permettait au monde de se maintenir, en observant la Torah, en priant et en pratiquant la bienfaisance. Laban craignait qu'en grandissant, Rébecca ne le réprimande constamment. Or, il désirait poursuivre dans la voie qu'il s'était choisie, à savoir, celle de rester « Laban l'araméen » (de *arma*, la ruse), qui tantôt tue, et tantôt accueille des invités. Pour cette raison, il ne voulait pas que Rébecca lui fasse obstacle, et préférait donc qu'elle le quitte.

La suppression de la bénédiction de Laban à Rébecca

« Et ils bénirent Rébecca en lui disant : "Notre sœur ! Puisses-tu devenir des milliers de myriades ! Et puisse ta postérité conquérir la porte de ses ennemis !" »

(Genèse 24, 60)

Le Midrach explique (Genèse Rabba 60, 13) que l'Eternel ne s'est souvenu de Rébecca que suite à la prière d'Isaac, afin qu'on ne dise pas que la bénédiction du peuple juif provient de celle que Laban, le méchant, a formulée à Rébecca. Pour cette raison, le Tout-Puissant a annulé les bénédictions de Laban.

D'ailleurs, Laban n'a pas béni Rébecca d'un cœur entier. En effet, le Midrach (Yalkout Chimoni sur Exode, 168) affirme que Laban était en réalité Balaam, qui va plus tard maudire les enfants d'Israël ; il est donc improbable que sa bénédiction, qui a précédé de telles injures, provînt d'un cœur pur.

Une des dix rappels obligatoires est : « Rappelle-toi seulement ce que méditait Balak, roi de Moab, et ce que lui répondit Balaam, fils de Beor » (Michée 6, 5; rituel de prière séfarade). Le but de ce rappel est de nous faire prendre conscience que la bénédiction dont nous jouissons n'est pas le résultat de celle de Laban, puisqu'il a, par ailleurs, cherché à nous maudire dans le désert.

Le remariage d'Abraham avec Agar

« Abraham prit une nouvelle épouse, nommée Ketoura. »

(Genèse 25, 1)

Explication de Rachi : Ketoura, c'était Agar.

Comment comprendre qu'Abraham, qui estimait énormément Sarah et avait prononcé son élégie – comme il est écrit : « Abraham vint pour faire l'éloge funèbre de Sarah et la pleurer » (Genèse 23, 2) – se remaria ensuite avec Agar, alors que Sarah l'avait chassée de leur foyer – comme il est écrit : « Elle dit à Abraham : "Renvoie cette esclave et son fils" (ibid. 21, 10) ? Pourquoi a-t-il agi à l'encontre de la volonté de sa femme défunte, qu'il avait tant pleurée et qu'il estimait tellement ? Le renvoi d'Agar ne correspondait-il pas à l'une des dernières volontés de la défunte, sur lesquelles on ne peut revenir ?

Proposons l'explication suivante. Lorsque Abraham partit pour sacrifier Isaac, il se fit accompagner par « deux serviteurs » (Genèse 22, 3), et Rachi explique qu'il s'agissait d'Ismaël et d'Eliezer. Pourtant, Abraham et Sarah avaient renvoyé Ismaël de leur maison, en même temps que sa mère Agar ; dès lors, comment expliquer

qu'il s'y trouvait à ce moment-là ? Nous en déduisons qu'Ismaël s'était alors repenti ; il n'y avait plus lieu de craindre sa mauvaise influence, comme auparavant, et il était donc possible de l'accepter à nouveau au sein de leur foyer. Au départ, c'était Sarah qui avait perçu chez Ismaël, dès son jeune âge, des signes de dégénérescence, comme le souligne le verset : « Sarah vit le fils d'Agar l'Egyptienne, que celle-ci avait enfanté à Abraham, se livrer à des railleries. » (ibid. 21, 9) Nos Maîtres, de mémoire bénie, interprètent ce verset (Genèse Rabba 53, 11) en expliquant qu'Ismaël était idolâtre, raison pour laquelle Sarah désirait le renvoyer, afin qu'il n'exerce pas une influence néfaste sur Isaac. Mais, au moment du sacrifice d'Isaac, Ismaël s'était repenti, et Sarah elle-même avait accepté de le réintégrer à leur foyer. En effet, notre matriarche avait l'habitude de rapprocher les gens de leur Père céleste, donc, a fortiori a-t-elle adopté cette attitude l'égard d'Ismaël, qui était le fils d'Abraham.

Abraham a déduit que de la même façon que Sarah s'était montrée prête à accepter une nouvelle fois Ismaël dans leur foyer, de même, elle n'aurait pas montré d'opposition à accepter également d'y réintégrer Agar. En effet, le renvoi d'Agar de leur maison ne se justifiait que par celui de son fils Ismaël, qui avait mal tourné. Par conséquent, une fois que ce dernier s'était repenti, sa mère avait autant droit que lui de rejoindre le foyer d'Abraham.

A présent, suite à la disparition de Sarah, Abraham se demanda avec quelle femme elle aurait souhaité qu'il se marie. Il opta donc pour Agar, que Sarah elle-même avait choisie et lui avait donnée comme épouse une première fois, plutôt que de prendre une autre femme, qui aurait peut-être déplu à Sarah.

La ressemblance d'Agar à la *'helbona*

« Abraham prit une nouvelle épouse, nommée Ketoura. »

(Genèse 25, 1)

Explication de Rachi :

Ketoura : c'est Agar. Elle est appelée Ketoura, parce que ses œuvres sont belles comme l'encens (*ketorèt*).

Cependant, la *ketorèt* contenait également une plante de mauvaise odeur, nommée *'helbona*. Rachi explique à ce sujet, dans la section de Ki-Tissa (Exode 30, 34) : « Le texte la nomme parmi les produits qui entrent dans la composition de l'encens, pour nous apprendre à ne pas dédaigner d'associer à nos prières les pécheurs d'Israël. » Donc, si la *ketorèt* était notamment composée de la *'helbona*, de mauvaise odeur, en quoi l'appellation Ketoura pouvait-elle constituer un éloge pour Agar ? Cela semble plutôt signifier qu'elle possédait un aspect semblable aux pécheurs d'Israël !

En réalité, Agar était une femme juste. Elle n'est pas assimilée à la *'helbona* parce qu'elle agissait mal, mais seulement car elle ne détenait pas la Torah. Par contre, Sarah, qui agissait en accord avec la Torah, était une femme juste et parfaite. La différence entre ces deux femmes ressort à travers leurs enfants respectifs : Sarah mérita de donner naissance à Isaac, duquel tout le peuple juif descendra, alors qu'Agar enfanta Ismaël puis d'autres enfants, auxquels Abraham fut contraint de donner des noms impurs afin qu'ils puissent survivre. En effet, il est écrit : « Quant aux fils des concubines qu'avait eues Abraham, il leur fit des présents » (Genèse 25, 6), verset ainsi interprété par Rachi : « Nos Maîtres expliquent qu'il leur a transmis le nom de l'impureté. »

On retrouve cette même différence entre Jacob et Esaü : tous deux étaient au départ des justes, mais Jacob représentait, en plus, le pilier de la Torah, comme le souligne le verset : « Jacob était un homme simple, qui vivait sous la tente » (ibid. 25, 27) – la tente de la Torah, qu'il étudiait et méditait. Quant à Esaü, qui était un « homme des champs », dépourvu de Torah, il finit par avoir de mauvaises fréquentations.

Les enfants d'Abraham nés après la mort de Sarah

« Elle lui enfanta Zimran, Yokchan, Medan (…) Tous ceux-là furent les enfants de Ketoura. »

(Genèse 25, 2-4)

Il nous faut comprendre pourquoi Abraham a engendré tous ces peuples-là. En outre, comment expliquer qu'il leur ait transmis le nom de l'impureté ? N'est-ce pas effrayant ? Le monde ne contient-il pas déjà assez d'impureté pour en ajouter encore ? Proposons l'explication suivante, qu'il me semble avoir lue dans un ouvrage. Les enfants de Ketoura possédaient une étincelle de sainteté qu'Abraham leur avait léguée, ainsi qu'une certaine sainteté provenant de leur mère, qui était une femme juste. Par conséquent, cette sainteté qu'ils détenaient en eux leur a permis d'affaiblir les noms de l'impureté, que leur a donnés Abraham. Pour cette raison, Abraham préférait que ce soient ses descendants qui possèdent de tels noms, plutôt qu'ils ne tombent, à Dieu ne plaise, entre les mains

d'étrangers, qui auraient sans doute renforcé davantage cette impureté au lieu de l'atténuer.

Abraham savait que ses descendants, les enfants d'Israël, seraient exilés parmi les nations. Il pensait que les enfants qu'il avait eus avec Agar, qui faisaient partie de ces nations, aideraient les Juifs dans l'exil, du fait de leur proximité familiale. Or, comme nous le savons, l'Histoire montre au contraire combien nous avons souffert de nos "cousins" proches, Esaü et Ismaël. Car nous ne pouvons compter que sur notre Père céleste.

Section Toldot

La raillerie, catalyseur des puissances impures

« Voici la postérité d'Isaac, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac. »

(Genèse 25, 19)

Explication de Rachi :

Les moqueurs de ce temps-là disaient que c'est d'Abimélec que Sarah avait conçu, puisqu'elle était demeurée tant d'années auprès d'Abraham sans avoir eu d'enfants. Aussi, qu'a fait le Saint béni soit-Il ? Il a formé le visage d'Isaac à la ressemblance de celui d'Abraham, et tout le monde a pu ainsi témoigner qu'Abraham était le père d'Isaac.

Rachi explique la redondance de ce verset comme venant nous signifier que l'Eternel a formé le visage d'Isaac semblable à celui d'Abraham, afin de réfuter les arguments des railleurs. Pourtant, comment soutenir que la seule ressemblance physique constituait une réfutation suffisante à ces railleries ? En effet, un railleur ne se laisse généralement pas impressionner lorsqu'on lui explique

rationnellement que ses moqueries ne sont pas fondées, et donc, en quoi une simple ressemblance physique pouvait-elle les dissuader ? Combien de fois ai-je rencontré des personnes qui, au fond d'elles-mêmes, sont tout à fait conscientes de la vérité, mais qui continuent pourtant à la renier ouvertement !

Comme nous le savons, le clan des railleurs ne peut pas recevoir la Présence divine (Sanhédrin, 103a), car la moquerie a le pouvoir de transformer et de fausser la Vérité. Il m'est une fois arrivé de donner un cours, qui a suscité dans le public une grande émotion et un désir de se renforcer et de se rapprocher de Dieu. Mais l'un des participants a soudain prononcé quelques paroles ironiques qui, en l'espace de quelques secondes, ont complètement refroidi l'atmosphère particulière qui régnait alors. Cet incident illustre à quel point la raillerie peut être destructrice. Notre question subsiste donc : en quoi la seule ressemblance physique du fils à son père avait-elle le pouvoir de faire taire les colporteurs de ragots ?

Effectivement, le seul fait que le Saint béni soit-Il ait formé le visage d'Isaac ressemblant à celui d'Abraham n'était pas suffisant pour contrer les arguments des persifleurs ; mais la mention explicite du verset : « Abraham engendra Isaac », en plus de la ressemblance physique entre les deux, vient réfuter toute médisance. Telle est la force de la Torah, appelée Vérité : elle a le pouvoir, en tant qu'émanation du Vrai absolu, de réfuter les arguments des railleurs.

En outre, l'Eternel a ordonné à Isaac de s'installer à Gherar, afin de prouver à tous qu'il ne ressemblait en rien à Abimélec, mais uniquement à Abraham. Tout le mode de vie et la conduite d'Isaac prouvaient, en effet, comme autant de témoignages, qu'il était le fils d'un grand homme et le fruit d'une descendance pure, bénie de Dieu. Lorsque Isaac s'installa à Gherar, les railleurs de la génération se trouvèrent contraints d'admettre qu'Abraham était le père d'Isaac.

Un homme qui ne recherche qu'à servir le Tout-Puissant et à étudier la Torah jour et nuit, détient le pouvoir de détruire les puissances impures, nées de la raillerie. En effet, une grande impureté se dissimule dans la plaisanterie, et lorsque les persifleurs se livrent à leur passe-temps favori, ils sont entourés de puissances impures. Or, seule la sainte Torah possède le pouvoir de chasser ces dernières et de restaurer la royauté divine dans le monde. Tel est le sens du verset : « Dieu a fait correspondre l'un à l'autre » (L'Ecclésiaste 7, 14) : d'un côté, il y a la raillerie, qui alimente les puissances impures et affaiblit la foi de l'homme en son Créateur, et de l'autre, il y a la Torah qui, par le biais de ceux qui l'étudient, restaure la foi et éloigne les forces impures.

A l'homme de se comporter conformément aux directives du roi David : « Heureux l'homme qui ne suit point les conseils des méchants, qui ne se tient pas dans la voie des pécheurs, et ne prend point place dans la société des railleurs, mais qui trouve son plaisir dans la Torah de l'Eternel, et médite sa Torah jour et nuit ! » (Psaumes 1, 1-2)

Résumé

- « Voici la postérité d'Isaac, fils d'Abraham. » Rachi explique que le Saint béni soit-Il a formé le visage d'Isaac semblable à celui d'Abraham, afin de réfuter les plaisanteries des railleurs, qui prétendaient que Sarah avait conçu Isaac d'Abimélec. Pourtant, les persifleurs n'hésitent pas à soutenir des faits en contradiction totale avec la vérité, donc, comment expliquer que la seule ressemblance physique ait suffi pour les faire taire ?

- Apparemment, cette seule ressemblance physique ne constituait effectivement pas un fait suffisant, et c'est pour cette raison que la Torah témoigne de façon explicite qu'Abraham a engendré Isaac, afin de fournir une complète antithèse aux arguments des railleurs, à l'aide de ces deux éléments : la ressemblance physique et le témoignage de

la Torah. En outre, notre patriarche Isaac s'est installé à Gherar, sur l'ordre divin, afin que de démontrer aux habitants de cette ville qu'il était bien le fils d'Abraham, et non celui d'Abimélec, avec lequel son comportement contrastait.

- La moquerie est très puissante et détient le pouvoir de renforcer les puissances impures. Dieu a fait correspondre les forces du Mal aux forces du Bien ; aussi, l'étude de la Torah est-elle en mesure de repousser les railleries, et avec elles, les puissances impures.

L'attachement à la Torah : la condition garantissant la continuité de la lignée

« Voici la postérité d'Isaac, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac. »

(Genèse 25, 19)

Nous pouvons nous demander pourquoi la Torah n'a pas mentionné à la suite de ce verset les descendants d'Isaac, à savoir Jacob et Esaü. On se serait également attendu à ce qu'elle cite ensuite les descendants de Jacob.

Proposons l'explication suivante. Il est vrai que les descendants physiques d'Isaac étaient Jacob et Esaü ; pourtant, ces derniers ne correspondaient pas à sa postérité spirituelle, conformément à l'interprétation du Midrach (Genèse Rabba 30, 6) : « Quels sont les fruits du juste ? La Torah et les bonnes actions. » Par conséquent, la postérité d'un juste ne peut se réclamer de lui que lorsqu'elle poursuit la voie du service divin, celle de la Torah ; dans ce cas seulement, le fils peut être considéré comme la continuation de son père. Or, Esaü, qui n'a pas suivi la même voie que son père Isaac,

puisqu'il a dévié du droit chemin, ne peut donc être considéré comme sa descendance. En dépit du fait qu'il étudiait, au départ, la Torah avec Jacob, et a grandi, comme lui, dans la maison d'Isaac, chacun d'eux a ensuite choisi une autre voie, conformément à l'interprétation que nous livre Rachi du verset : « Les jeunes gens ont grandi » (Genèse 25, 27) : « En grandissant, l'un s'est dirigé vers les maisons d'étude, et l'autre vers les maisons d'idolâtrie. »

En outre, la Guemara (Yoma, 28b) rapporte que nos saints patriarches accomplissaient toutes les *mitsvot* de la Torah, ainsi que celles que nos Sages ont instituées après le don de la Torah, et prononçaient aussi les cent bénédictions quotidiennes instaurées par le roi David. Ce comportement des patriarches a eu une influence sur leurs enfants, les incitant à se rapprocher davantage du Créateur. Jacob et Esaü ont pu, tous deux, observer les habitudes de leur père Isaac ; pourtant, chacun a choisi un chemin différent : l'un a poursuivi cette voie en se consacrant à l'étude de la Torah, et l'autre s'en est éloigné, pour imiter le mode de vie des non-juifs et s'attacher aux vanités de ce monde.

Les descendants d'Isaac ne sont pas mentionnés de façon explicite dans la Torah, mais uniquement sur le mode allusif. En effet, les dernières lettres de l'expression *toldot Its'hak* (littéralement : la postérité d'Isaac) ont pour valeur numérique cinq cents ; si on y ajoute cent – en référence aux cent bénédictions quotidiennes – on obtient le nombre six cents, qui correspond à la valeur numérique du terme *kécher* (lien) ou *chéker* (mensonge). Dès le départ, les descendants d'Isaac se distinguèrent : Jacob choisit le lien, c'est-à-dire poursuivit la voie de son père et s'attacha au Saint béni soit-Il, alors qu'Esaü opta pour le mensonge, les vanités de ce monde. La Torah n'a pas mentionné de façon explicite les descendants d'Isaac, afin de ne pas lui faire honte en rappelant que l'un de ses fils s'est éloigné de la Torah. L'expression *toldot Its'hak*

contient une deuxième allusion aux descendants d'Isaac : la valeur numérique de ses premières lettres, quatre cent dix, équivaut à celle du mot *kadoch* (saint), et vient donc souligner qu'Isaac a eu une lignée sainte, en l'occurrence notre patriarche Jacob. Simultanément, la postérité de Jacob se trouve mentionnée, elle aussi, de façon allusive, dans ce verset.

Ainsi donc, Jacob, qui a choisi de poursuivre la voie de son père Isaac et des saints patriarches, a grandi dans la sainteté, bénéficiant de l'aide divine pour se renforcer dans ce chemin. A l'opposé, Esaü, qui s'est intentionnellement éloigné de la voie de sainteté tracée par son père, pour se diriger vers l'idolâtrie, n'a pas bénéficié de l'assistance du Tout-Puissant, et s'est donc enfoncé encore davantage dans l'impureté. Car le Saint béni soit-Il n'oblige pas l'homme à opter pour le droit chemin, mais lui laisse la possibilité de choisir la voie de l'impureté, conformément à l'enseignement de nos Maîtres : « Celui qui cherche à se rendre impur, Dieu lui laisse la voie libre. » (Yoma, 38b)

Ce choix de l'impureté se retrouve également dans le personnage de Laban, le méchant. Lorsque notre patriarche Jacob arriva chez Laban et manifesta sa volonté d'en épouser la fille, Rachel, Laban lui dit qu'il devait auparavant travailler sept ans chez lui. Passées ces années, Laban trompa Jacob, en lui donnant Léa au lieu de Rachel ; de cette façon, il l'obligea à rester sept années supplémentaires dans sa maison, dans le but de s'enrichir encore grâce à lui. En effet, Laban avait constaté que, depuis l'arrivée de Jacob, ses affaires étaient devenues florissantes ; il comprit que cette réussite découlait du mérite de la Torah étudiée par le patriarche, qu'il désira alors retenir chez lui au maximum.

Pourtant, si Laban a réalisé que toute sa prospérité provenait du mérite de Jacob, qui étudiait la Torah, et que celle-ci permet à l'homme de s'enrichir davantage, comment expliquer que cette

prise de conscience n'ait pas suscité son propre désir d'étudier lui aussi la Torah, afin de profiter de ses précieux pouvoirs ?

Plus encore, comment comprendre que Laban se soit comporté, d'un certain point de vue, de manière encore plus vile que Pharaon, comme nous l'affirmons dans la *Haggada* de Pessa'h : « Pharaon n'a émis un décret que sur les garçons, alors que Laban a voulu les tuer tous » ? En effet, même Pharaon, qui a asservi les enfants d'Israël et a cherché à les anéantir, n'a ordonné de jeter dans le fleuve que les garçons, alors que Laban a désiré tuer également les filles. Comment Laban a-t-il pu envisager d'exterminer toute la famille de Jacob, alors qu'elle était sa descendance ? A-t-on déjà vu un homme désirer mettre fin à la vie de ses petits-enfants ?

Nous en déduisons la force du mauvais penchant : lorsque celui-ci constate qu'un homme commence à s'éveiller et à désirer suivre la voie de la Torah, il essaie, par tous les moyens, de l'en dissuader, en atténuant son élan et en lui barrant la route. Dès lors, si l'homme n'essaie pas de se renforcer, son cœur restera obstrué, au point qu'il pourra même envisager d'exterminer sa propre famille. Laban a certes su déceler la vérité, à savoir, que sa réussite découlait du mérite de la Torah, mais il n'était cependant pas prêt à s'améliorer en étudiant celle-ci, ce qui l'a mené jusqu'à désirer tuer ses descendants. Lorsqu'un homme refuse de se renforcer et de transformer sa personnalité, il ne peut pas s'élever, car il ne suffit pas de savoir où se situe la Vérité, mais il faut également la rechercher et la choisir. L'homme qui fuit la Vérité ne pourra jamais s'élever, comme l'enseignent nos Sages : « Celui qui cherche à se rendre impur, Dieu lui laisse la voie libre. » (Yoma, 38b)

Il est écrit : « l'Eternel bénit Abraham en tout (*bakol*). » (Genèse 24, 1) Rachi explique, au nom du Midrach, que le mot *bakol*, de même valeur numérique que le mot *ben* (fils), fait référence à Isaac, le verset laissant ainsi entendre que le Saint béni soit-Il a béni

Abraham en lui donnant un fils. D'autres ouvrages (« Peninim Michoul'han Hagra ») interprètent le terme *bakol* comme une allusion à la *mitsva* de *soukka*, le verset signifiant alors que Dieu a donné à Abraham cette *mitsva*. A présent, en quoi la *mitsva* de *soukka* a-t-elle un rapport avec ce verset, pour que le mot *bakol* s'y réfère ?

Proposons l'explication suivante. La *mitsva* de *soukka*[35] se distingue de toutes les autres *mitsvot*. Chaque *mitsva* de la Torah correspond à une partie du corps humain, chacune d'elles ayant pour mission d'accomplir une *mitsva* donnée. Certaines *mitsvot* doivent être exécutées par la main, d'autres par le pied, et ainsi de suite. Par contre, la *mitsva* de *soukka* possède la spécificité que tout le corps de l'homme s'y trouve impliqué, de sorte qu'elle est accomplie pleinement. Lorsqu'il a fait pénétrer tout son corps dans la fournaise de feu à Our-Kasdim, sanctifiant ainsi le Nom divin, Abraham a fait preuve d'un dévouement total pour son Créateur ; en récompense de cela, Il lui a donné la *mitsva* de *soukka*, qui englobe l'homme dans son ensemble. Tel est le sens de l'interprétation selon laquelle *bakol* se réfère à cette *mitsva*, qui embrasse tout, puisque tout le corps de l'homme se trouve dans la *soukka* et jouit de l'ombre du Seigneur.

Ceci explique simultanément les propos du Midrach : le mot *bakol* fait référence à Isaac. En effet, si Isaac n'avait pas suivi la voie de son père, le fait d'avoir un enfant n'aurait pas constitué une bénédiction pour Abraham, car la postérité d'un juste ne se définit qu'à travers sa Torah et ses bonnes actions. Par conséquent, lorsque le fils d'un juste ne suit pas la voie de la Torah, il ne peut être considéré comme son descendant. Aussi, l'Eternel accorda-t-il à Abraham un fils parfait – à l'image de la *mitsva* de *soukka*, dans laquelle tout le corps se trouve impliqué. Par le mérite du

---

35. Cabane, que l'on construit lors de Soukkot, et dans laquelle les repas de la fête sont célébrés – certains ont même l'habitude d'y dormir la nuit.

dévouement total d'Abraham pour son Créateur, qu'il exprima lorsqu'il se montra prêt à mourir à Our-Kasdim pour sanctifier le Nom divin, le Saint béni soit-Il lui donna un fils qui suivrait son chemin, c'est-à-dire qui, lui aussi, se dévouerait pleinement pour Dieu. Ce dernier démontra en effet un remarquable dévouement au moment où il accepta avec joie, et sans exprimer la moindre opposition, que son père l'offre en sacrifice à l'Eternel. C'est donc en cela que constituait la bénédiction divine à notre patriarche Abraham, à savoir dans le fait de lui donner un fils qui ait la dimension de *bakol*, c'est-à-dire la volonté de se vouer inconditionnellement et à tout instant à son Créateur.

Nous comprenons, à présent, pourquoi la Torah n'a pas mentionné les descendants d'Isaac de façon explicite, mais seulement par une allusion contenue dans les premières lettres de l'expression du verset. Car seules les *mitsvot* et les bonnes actions constituent la postérité des justes ; par conséquent, lorsque le fils ne poursuit pas la voie de son père et ne sert pas l'Eternel, il ne peut être considéré comme la descendance de ce juste. Esaü, qui s'est éloigné de la voie de son père pour choisir celle du mensonge, ne peut être mentionné par la Torah comme faisant partie de la descendance d'Isaac. En outre, le fait qu'il se soit totalement écarté du droit chemin, le jour où Abraham est décédé, constitue une raison supplémentaire pour ne pas le considérer comme un descendant d'Isaac.

Si un homme désire mériter que ses enfants suivent son chemin, il doit lui-même emprunter la voie de Dieu, s'attacher à la Vérité dans toute situation, sans chercher de compromis, et continuer à Le servir et à étudier la Torah même dans des situations difficiles. Dès son plus jeune âge, un enfant imite ce qu'il observe chez lui, conformément à l'affirmation de nos Sages, de mémoire bénie : « Un jeune enfant parle dans la rue de la même manière qu'il a entendu

son père et sa mère parler à la maison. » (Soukka, 56a) Car les enfants ont naturellement tendance à imiter les adultes qui les entourent. Aussi, lorsqu'un enfant voit que son père étudie la Torah de façon scrupuleuse et continue à servir l'Eternel malgré les vicissitudes de la vie, il prend exemple sur ce comportement, poursuit la voie tracée par son père, et se consacre lui aussi à l'étude de la Torah, même quand il traverse des moments pénibles. Par contre, si le fils constate que son père n'étudie pas toujours la Torah et abandonne son étude dès le moindre obstacle, il se conduira lui aussi de la sorte, risquant, à Dieu ne plaise, de s'éloigner du droit chemin. C'est pourquoi, il nous incombe à tout prix de prendre conscience de notre responsabilité en tant que parents, afin de mériter de voir nos enfants poursuivre dans la voie de nos saints patriarches et être prêts à servir le Saint béni soit-Il de manière inconditionnelle.

Résumé

- « Voici la postérité d'Isaac, fils d'Abraham. » Pourquoi la Torah ne poursuit-elle pas en nommant les descendants d'Isaac ? Esaü n'ayant pas suivi la voie de son père, la Torah n'a pas voulu faire honte à Isaac en mentionnant son fils mécréant. Nos saints patriarches observaient toute la Torah, ainsi que les *mitsvot* instituées par nos Sages, outre les cent bénédictions instaurées par le roi David. Or, en dépit du fait qu'Esaü avait grandi dans la maison d'Isaac et d'Abraham, il n'a pas été influencé par eux, car lorsqu'un homme ne désire pas se rapprocher du Saint béni soit-Il, il ne le mérite pas, comme nous l'enseignent nos Sages : « Celui qui cherche à se rendre impur, Dieu lui laisse la voie libre. »

- La valeur numérique des dernières lettres de *toldot Its'hak* est de cinq cents ; si on ajoute cent – en référence aux cent bénédictions quotidiennes – on obtient six cents, valeur numérique de *kécher* ou de *chéker*. Esaü a choisi la voie du mensonge, en optant pour les vanités

de ce monde, alors que Jacob a choisi le lien, désirant s'attacher à son Créateur. De cette façon, on trouve une allusion aux noms de Jacob et d'Esaü dans ce verset.

- De même, du fait que Laban, le méchant, ait refusé de se rapprocher de Dieu, il n'est pas parvenu à se renforcer, même lorsqu'il a vu et compris où se trouvait la Vérité. En plus de cela, il est allé jusqu'à désirer tuer ses propres petits-enfants, comme nous le rappelons dans la *Haggada* : « Laban a cherché à les détruire tous. »
- « L'Eternel bénit Abraham en tout (*bakol*) » : les commentateurs proposent deux explications au terme *bakol*. Ce mot se réfère soit au fait qu'il a eu un fils, soit à la *mitsva* de *soukka* qui lui a été donnée. Cette *mitsva* fait participer tout le corps de l'homme, puisqu'il pénètre entièrement dans la *soukka*, c'est pourquoi, elle englobe tout (*bakol*). Abraham a mérité cette *mitsva* en raison du dévouement total dont il a fait preuve à Our-Kasdim. *Bakol* fait aussi référence à Isaac, qui a intégralement poursuivi la voie de son père, en se montrant prêt à être sacrifié pour le Saint béni soit-Il.
- La Torah n'a pas mentionné explicitement les descendants d'Isaac, car un enfant qui dévie de la voie de son père ne peut être considéré comme son fils, celui-ci devant détenir la dimension de *bakol* – la poursuite intègre de la mission du père.
- La seule façon de s'assurer que ses enfants continueront à suivre la voie du service divin, est de leur montrer que l'on étudie la Torah quelle que soit la situation et malgré les difficultés. C'est uniquement ainsi que l'homme méritera de voir ses enfants servir Dieu toute leur vie, de manière inconditionnelle.

La Vérité et le mensonge dans ce monde

« Les enfants ayant grandi, Esaü devint un habile chasseur, un homme des champs, tandis que Jacob, homme entier, vécut sous les tentes. »

(Genèse 25, 27)

Jacob et Esaü étaient deux frères, nés du même père, Isaac, et de la même mère, Rébecca. Tous deux étaient les petits-enfants d'Abraham et de Sarah, et pourtant, le verset souligne ici l'antinomie de leurs voies respectives. Comment expliquer que deux enfants, nés des mêmes parents et ayant reçu la même éducation, aient pu se différencier au point que l'un devint un chasseur et l'autre un homme étudiant la Torah ?

Proposons l'explication suivante. Le monde futur est appelé monde de la Vérité, alors que le monde dans lequel nous vivons est appelé monde du mensonge. Pourtant, existe-t-il, dans ce monde, une réalité appelée mensonge, et si c'est le cas, en quoi réside-t-elle ? Lorsqu'un homme possède un vêtement et qu'il affirme en posséder, est-ce là un mensonge ? N'est-ce pas plutôt une réalité ? Aussi, en quoi ce monde est-il donc mensonger ?

Lorsque, peu après la sortie d'Egypte, les enfants d'Israël devaient recevoir la Torah, Moïse, qui était monté au ciel, se heurta à l'opposition des anges, et un véritable débat de fond se tint alors entre eux. Les anges arguèrent : « Comment l'homme, qui vit dans un monde de mensonge, peut-il recevoir la Torah, qui est Vérité ? », tandis que Moïse rétorqua : « Justement du fait que l'homme vit dans

un monde de mensonge, il a besoin de la Torah pour lui indiquer la Vérité, car sans elle il sombrerait toujours dans les ténèbres. »

Nous pouvons constater que, dès l'aube de l'humanité, ce monde-ci est celui du mensonge. En effet, déjà du temps d'Enos, fils de Seth, lui-même fils d'Adam, le monde était idolâtre. N'est-ce pas aberrant ? Il aurait simplement suffi qu'Enoch se soit demandé qui était le Père de son grand-père pour qu'il reconnaisse le Créateur du monde. Or, le petit-fils d'Adam n'a pas su remonter à l'origine et reconnaître Dieu, ce qui prouve que nous vivons dans un monde mensonger, dans lequel il nous est difficile de Le percevoir, même lorsqu'Il est proche de nous. Les anges pensaient que ce monde-ci n'était pas digne de recevoir la Torah, alors que c'est justement pour cette raison que nous en avons besoin, ainsi que leur a répondu Moïse : elle représente notre seule chance pour que nous empruntions le droit chemin.

Finalement, Moïse a clôt le débat et a fait descendre la Torah aux enfants d'Israël. Suite à cela, les anges voulurent s'attacher à lui et lui offrir des cadeaux, à la façon dont on a tendance à se rapprocher d'un homme qui s'est enrichi, même si on ne l'appréciait pas tellement auparavant. Or, dans le monde de la Vérité, il n'existe pas de cadeaux matériels ; les présents des anges consistaient donc en des révélations sur la Torah, appelée Vérité, qu'ils avaient eux-mêmes entendues directement du Saint béni soit-Il. Ces présents représentaient pour Moïse le bien le plus précieux, la Torah étant véridique et éternelle. Même l'ange de la Mort a offert à Moïse un présent : il lui a révélé le secret de l'encens, qui a le pouvoir de sauver les vies humaines, comme il est dit (Psaumes 68, 19) : « Tu es monté dans les hauteurs, tu as fait des prises. » (Yalkout Chimoni sur Nombres, 752)

A une certaine occasion, un homme vint me voir, s'engageant, s'il réussissait une certaine affaire, à donner le dixième de ses bénéfices

en faveur de mes institutions. Il en fut ainsi. Après quelque temps, cet homme se présenta à moi, pour me faire don d'une somme très honorable. En constatant que mon visage n'avait pas changé d'expression, il me fit remarquer : « Pendant toute la route, j'ai pensé au sourire que le Rav me ferait lorsqu'il verrait cette importante somme d'argent ; or, vous êtes resté impassible. » Je lui répondis : « Sache que les seules choses desquelles on peut sourire, ce sont la Torah et les *mitsvot*. L'argent, qui est là aujourd'hui, n'y sera plus demain, alors que la Torah est une valeur éternelle, qui accompagne toujours l'homme. »

Lorsque les anges firent don à Moïse de révélations sur la Torah, il se réjouit infiniment, car il s'agissait là d'un présent de valeur éternelle. C'est ce que nous affirmons le Chabbat, dans la prière du matin : « Moïse se réjouira de la part qu'il a reçue. »

Même le Satan donna un présent à Moïse : la révélation du secret de l'encens, possédant le pouvoir de sauver des vies humaines. Il y a quelques années, une épidémie a frappé la France ; une certaine réforme (religieuse) a été instituée, et l'épidémie a cessé. A l'époque du Temple, lorsqu'une épidémie frappait le peuple, on faisait brûler de l'encens dans le but d'y mettre fin, comme le souligne le verset : « Aaron prit l'encensoir, comme l'avait dit Moïse, et s'élança au milieu de l'assemblée, où déjà le fléau avait commencé à sévir ; il posa l'encens, et fit expiation sur le peuple. » (Nombres 17, 12) [A notre époque, où nous n'avons plus la possibilité de faire brûler l'encens, il existe un autre remède : celui de lire le passage relatif à la fabrication de l'encens.] A présent, comment comprendre que l'ange de la Mort ait dévoilé à Moïse le secret de l'encens, permettant de sauver des vies ? N'est-ce pas comme si un artisan révélait son secret professionnel à ses concurrents ?

En réalité, dans le monde futur, tout est Vérité. L'ange de la Mort savait qu'il ne pouvait cacher la vérité à Moïse dans un tel lieu. Par

conséquent, lorsque Moïse monta dans les sphères célestes pour recevoir la Torah, tout devait lui être révélé, et si l'ange de la Mort lui avait au contraire caché le secret de l'encens, il aurait porté atteinte à cette Vérité.

Le monde futur est celui de la Vérité absolue, et l'homme doit prendre conscience de la profondeur de cette vérité. Rav Chakh, de mémoire bénie, affirmait que dans le monde futur, le jugement ne porte pas uniquement sur l'acte accompli, tel qu'il apparaît extérieurement, mais prend également en considération son intériorité. C'est en ce sens que le monde futur est appelé monde de la Vérité, puisque chacun des moindres détails y est analysé à la source. Le jour venu, l'homme éprouvera des difficultés à faire face à une telle vérité.

Il est connu que lorsque la sœur du Gaon de Vilna vint le voir, après de nombreuses années pendant lesquelles ils ne s'étaient pas rencontrés, le Gaon s'enquit brièvement de son bien-être, pour vite retourner à son étude, lui expliquant : « Avec l'aide de Dieu, nous nous rencontrerons dans le monde futur, et là, nous aurons le loisir de discuter plus longtemps. » Ceci illustre à quel point chaque instant de vie en ce monde a de la valeur et doit être utilisé à bon escient, car lors du jugement futur, tout sera pris en compte, dans une perspective de Vérité absolue. Une autre anecdote, rapportée au sujet du Gaon, illustre cette même idée. Avant de quitter ce monde, ce juste a saisi ses *tsitsit*, en pleurant à l'idée qu'il ne serait bientôt plus en mesure d'accomplir les *mitsvot* – cette opportunité n'existant que du vivant de l'homme.

Dans le monde où nous vivons, il nous est difficile d'appréhender la nature véritable du monde futur. Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent : « Une heure de béatitude dans le monde à venir vaut plus que toute la vie de ce monde. » (Maximes de nos Pères 4, 22) Ceci signifie que si l'on concentre tous les plaisirs qu'un homme

a eus dans ce monde pendant de nombreuses années, ceux-ci n'équivaudront pas à une seule heure de jouissance dans le monde futur.

Lorsque notre maître Moïse monta dans le ciel, il reçut notre sainte Torah, ainsi que de nombreux présents que lui firent les anges et le Satan, comme le souligne le roi David : « Tu es monté dans les hauteurs, tu as fait des prises (*chévi*) ; tu as reçu des dons » (Psaumes 68, 19). Les commentateurs (« Megalé Amoukot », 70, et Ram'hal dans « Adir Bamarom », I) font remarquer que le terme *chévi* est formé des initiales de Rabbi Chimon bar Yo'haï – à l'origine des enseignements du Zohar –, comme pour dire que Moïse a également ramené du ciel la Torah orale, c'est-à-dire des révélations, présents des anges, outre la Torah écrite elle-même.

Comme nous l'avons expliqué, le monde futur est le monde de la Vérité, alors que ce monde-ci est celui du mensonge. L'homme qui se rattache à la Torah a certes un lien avec la Vérité, mais le mauvais penchant détient néanmoins le pouvoir de lui faire prendre le mensonge pour vrai. Un homme riche ne peut comprendre ce qu'est la pauvreté que s'il devient lui-même pauvre. A propos du juste, Rabbi 'Haïm de Tsanz, que son mérite nous protège, on raconte l'anecdote suivante. Une fois, alors qu'il étudiait, l'esprit entièrement plongé dans le monde de la Torah, il se leva pour chercher un livre, quand, au contact de la bougie à la lumière de laquelle il étudiait, la couverture qui le recouvrait prit soudain feu. Son serviteur accourut aussitôt pour le secourir, jetant sur lui une autre couverture afin d'éteindre ce début d'incendie. Le Rav le réprimanda alors pour l'avoir dérangé dans son étude. Car il y était plongé à un point tel qu'il n'avait même pas remarqué les flammes qui s'étaient élevées autour de lui. Une concentration intense dans l'étude peut aller jusqu'à transporter l'homme dans un autre monde, celui de la Vérité.

A l'inverse, il m'est arrivé de rendre visite à une dame, qui avait été blessée suite à un tremblement de terre, lors duquel un mur s'était effondré sur elle. Je lui ai demandé si elle avait ressenti le tremblement de terre, et elle m'a répondu par la négative. A mon grand étonnement, elle m'a expliqué que ce même jour, elle venait de recevoir un arrivage de diamants, et elle en était tellement préoccupée qu'elle n'a même pas ressenti le tremblement de terre.

Nous en déduisons un principe de base : l'homme vit dans le monde où se trouve son esprit. Celui qui est préoccupé par la Vérité, vit dans un monde de vérité, et peut y être entièrement plongé, comme le Gaon et juste, Rabbi 'Haïm de Tsanz, que son mérite nous protège. A l'opposé, celui qui est préoccupé par le mensonge, vit dans un monde de mensonge, au point qu'il peut demeurer insensible à un tremblement de terre dont il est lui-même victime.

Le mauvais penchant parvient à faire croire à l'homme qu'il vit dans un monde de vérité, alors qu'il vit en réalité dans un monde illusoire. Il m'est arrivé de rendre visite à une famille en deuil, dans une maison où des femmes étaient habillées de façon indécente. Je leur ai demandé de se couvrir. Après leur avoir dit des paroles de Torah, j'ai ajouté : « Je sais que vous vous êtes couvertes en mon honneur ; or, sachez que, lorsqu'on accomplit une *mitsva*, se vêtir de façon pudique est également nécessaire. » Le pouvoir mensonger du mauvais penchant est tel qu'une femme comprend la nécessité de se couvrir décemment pour l'honneur d'un Rav, mais ne perçoit pas cette nécessité lorsqu'il s'agit d'une *mitsva* prescrite par le Maître du monde.

Jacob et Esaü ont grandi dans la même maison, et pourtant, combien étaient-ils différents ! Jacob est devenu « un homme entier, assis dans les tentes ». Ce monde-ci, comme le monde futur, est appelé « tente ». Le verset dit que Jacob était assis dans les tentes

(au pluriel) pour signifier que, pour lui, ce monde était un monde de Vérité, au même titre que le monde futur. Jacob était donc assis dans deux tentes, correspondant aux deux mondes, mais tous deux dotés de la dimension de la Vérité.

En pratique, vivre une vie de Vérité dans ce monde n'est pas une chose aisée. De retour de l'un de mes voyages, j'étais d'humeur joyeuse, parce qu'à l'endroit où je m'étais rendu, le public avait été en proie à un élan spirituel. Toutes les femmes qui s'étaient présentées à moi s'étaient convenablement vêtues, ce qui leur avait donné une certaine notion de ce qu'est la pudeur. Puis, lorsque nous montâmes dans l'avion, nous demandâmes à ne pas être réveillés à l'heure du repas, puisque, de toute façon, nous ne mangerions pas. Malheureusement, l'hôtesse de l'air, à qui nous nous étions adressés au départ, ne put se retenir de nous réveiller pour le repas, ainsi que pour la projection du film. Quelques instants plus tard, elle revint vers nous pour nous dire qu'elle était désolée que nous ne mangions pas. Je lui répondis que si nous mangions, ce serait nous qui serions désolés. Quoi qu'il en soit, il ne nous resta plus qu'à garder nos yeux fermés pendant tout le reste du vol. D'ailleurs, à cet égard, si l'on réfléchit à ce qu'est un film, on réalisera que c'est un instrument qui transporte l'homme vers un monde totalement imaginaire, en opposition directe avec le monde de la Vérité.

Nous avons l'habitude d'évoquer les actions et comportements de nos Sages, car en pensant à eux, par la force de l'imagination, nous parvenons à ressentir plus concrètement la façon correcte d'observer les *mitsvot* – par exemple, celle d'accueillir des invités. L'imagination nous permet de nous représenter les *mitsvot* et les bonnes actions pratiquées par nos ancêtres. A l'inverse, il est également possible de concevoir et donc de vivre dans un monde illusoire, en croyant que la vie se définit ainsi.

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment qu'on ne doit pas dire que

le porc n'est pas bon – d'ailleurs, de nombreux peuples du monde le consomment – mais plutôt qu'on ne le mange pas à cause de l'interdiction de la Torah (Yalkout Chimoni sur Lévitique, 626). De même, on ne se marie pas entre proches parents, parce que la Torah nous l'interdit. Car toute notre existence dans ce monde ne se justifie que par l'accomplissement des *mitsvot* de la Torah.

Ainsi donc, Jacob et Esaü se sont radicalement différenciés, en dépit du fait qu'ils soient tous deux nés dans un même foyer. Jacob a choisi le monde de la pure Vérité. Quant à Esaü, il a fait le raisonnement suivant : « Si le Saint béni soit-Il a créé dans Son monde tellement de délices, c'est certainement pour que l'homme en profite. » Ce raisonnement était certes fondé. Pourtant, si l'on réfléchit, on comprendra que le Créateur a conçu un monde attrayant dans le but de donner à l'homme le libre arbitre, en le plaçant dans une réalité qui, d'un côté a le pouvoir de l'élever à de hauts niveaux spirituels, et de l'autre, peut l'entraîner à vivre dans la matérialité et à s'y enfoncer toujours plus.

Le verset désigne notre patriarche Jacob par le qualificatif de *tam* (entier), terme de même valeur numérique – plus ou moins un – que le mot *émet* (vérité). Jacob était un homme de vérité ; il trouva la Vérité dans la Torah, liant ainsi ce monde au monde à venir, caractérisé par sa Vérité absolue. Quant à Esaü, il choisit de devenir chasseur. Jacob, qui étudiait dans les tentes de la Torah, ne vivait pourtant pas à l'écart des plaisirs de ce monde, puisqu'il avait quatre femmes, douze enfants, et possédait une grande fortune.

Mon grand-père, que son mérite nous protège, aurait eu la possibilité de devenir très riche, s'il l'avait voulu. A deux reprises, mon père, que son mérite nous protège, manqua d'argent pour éditer des livres. Il envoya alors ma mère acheter un billet de loto, en lui précisant quel numéro demander. Ma mère le questionna : « Es-tu certain que nous allons gagner ? » Et mon père de répondre :

« Oui. La somme qu'on me demandera pour l'édition de ces livres sera celle que nous gagnerons au tirage au sort. Je ne désire gagner que ce dont j'ai besoin pour ceci. » Suite à cela, ma mère se rendit auprès de l'éditeur, Monsieur David Amar, de mémoire bénie, pour lui déposer le livre à imprimer. » Il lui demanda : « Quand allez-vous me payer ? » Elle répondit : « Avec l'aide de Dieu, je gagnerai demain au tirage au sort, et je vous paierai alors. » L'éditeur, ahuri, ne dit pourtant pas mot. Effectivement, le lendemain, ma mère gagna, lors du tirage au sort, exactement la somme nécessaire à l'impression du livre. Cette anecdote arriva à deux reprises à mon père. Elle illustre à quel point les justes ne désirent profiter de ce monde qu'au minimum, se contentant du strict nécessaire pour vivre.

Le monde dans lequel nous vivons comprend en réalité deux dimensions : celle de la Vérité et celle du mensonge. Par contre, le monde futur ne comporte qu'une dimension : celle de la Vérité. Notre mission consiste à discerner et à opter pour la Vérité qui se trouve dans ce monde, à l'instar de notre patriarche Jacob – et contrairement à Esaü, qui opta pour le mensonge.

Lorsqu'un homme meurt, on le recouvre d'un talith, duquel on coupe les *tsitsit*, afin de ne pas leur faire honte. Pourtant, les couper n'est-il pas également une marque de déshonneur ? Dès lors, pour quelle raison le fait-on ? J'ai pensé que le rôle des *tsitsit* est de rappeler à l'homme les *mitsvot* prescrites par son Créateur, comme le souligne le verset : « Vous le verrez, vous vous souviendrez de tous les commandements de l'Eternel, et vous les observerez. » (Nombres 15, 39) Dans ce monde, l'homme a besoin de porter des *tsitsit* pour se souvenir des *mitsvot*, alors que dans le monde futur, où l'opportunité de les accomplir nous sera retirée, les *tsitsit* ne seront plus nécessaires. Plus encore, si un homme a observé les *mitsvot* dans ce monde, les *tsitsit*, qui complètent son talith, l'attendent dans le monde futur, qui est Vérité. Pour cette raison,

enterrer un homme avec les *tsitsit*, qui sont un rappel des *mitsvot*, aurait été assimilable à un mensonge, puisque dans le monde à venir, on ne peut plus accomplir de *mitsvot*.

Résumé

- Jacob et Esaü ont, tous deux, grandi dans la même maison, celle de nos saints ancêtres, Isaac et Rébecca ; de plus, dans leur enfance, ils ont étudié au même endroit. Si c'est ainsi, comment expliquer qu'en grandissant, chacun ait choisi un chemin tellement différent ?

- Ce monde est celui du mensonge, alors que le monde futur est celui de la Vérité. La preuve que le monde dans lequel nous vivons est celui du mensonge est que, dès la troisième génération après Adam, du temps d'Enos, le monde était déjà idolâtre. Lorsque Moïse monta au ciel pour recevoir la Torah, il dut faire face à l'opposition des anges, qui arguèrent que la Torah ne pouvait être rabaissée en descendant dans un monde mensonger. Moïse leur rétorqua que les hommes en ont justement besoin pour faire face au mensonge de ce monde ; c'est leur seul espoir de pouvoir y vivre.

- Suite au débat mené entre Moïse et les anges, après lequel Moïse obtint gain de cause, les anges voulurent lui offrir des présents : ils lui enseignèrent la Torah orale. Le Satan, conscient que dans le monde de la Vérité, il était impossible d'aller à l'encontre de celle-ci, lui révéla le secret de l'encens, doté d'un grand pouvoir salvateur, bien que cette révélation s'opposât à sa mission.

- Plusieurs anecdotes, racontées au sujet du Gaon de Vilna, illustrent la valeur de chaque instant de vie dans ce monde.

- Le Ari, zal, explique le verset : « Tu es monté dans les hauteurs, tu as fait des prises (*chévi*) » de la façon suivante. Le terme *chévi* est formé des initiales de Rabbi Chimon bar Yo'haï, comme pour signifier que Moïse a également descendu avec lui la Torah orale, c'est-à-dire les révélations que lui ont faites les anges et le Satan.

- Le mauvais penchant exerce son influence par le biais de la force de l'imagination, en faisant croire à l'homme que ce monde-ci constitue un but en soi. Cependant, Jacob, appelé tam (entier), mot de même valeur numérique – plus ou moins un – que émet (vérité), a pour essence la Vérité. La Torah le désigne également comme un homme « assis sous les tentes », ce pluriel faisant référence à ce monde ainsi qu'au monde futur, qui correspondent chacun à une tente ; pour Jacob, ces deux mondes n'en faisaient qu'un, tous deux étant essentiellement caractérisés par la Vérité absolue, selon laquelle il vivait.
- Les justes ne désirent prendre de ce monde que ce dont ils ont strictement besoin pour survivre.

Jacob, l'élu des patriarches

« Jacob, homme entier, vécut sous les tentes. »

(Genèse 25, 27)

Par ce verset, la Torah définit le début de la vie de Jacob, l'élu des patriarches, qui, en grandissant, méritera de parler avec le Saint béni soit-Il, même du vivant de son père Isaac. Jacob fut l'élu des patriarches du fait qu'il était un « homme entier, assis dans les tentes », c'est-à-dire qu'il détenait deux forces : le pouvoir de la Torah, et une sincérité, une droiture visant la Vérité. Ces vertus sont le contre-pied des personnalités d'Esaü et de Laban, qui étaient des escrocs. Jacob a appris à faire face à cette fausseté, en utilisant la ruse positivement, dans le but de lutter contre le mauvais penchant. Il nous reste à comprendre comment il a appris à utiliser le bon côté de ce défaut.

Proposons l'explication suivante. Notre patriarche Jacob savait

que Laban l'araméen portait bien son nom – *arma* signifiant la ruse. Il était encore plus faux qu'Esaü, dont Jacob connaissait déjà la duplicité. En dépit de toute la sagesse de Jacob, Laban parvint à le tromper, en lui donnant Léa à la place de Rachel. Pourtant, à la fin de son séjour dans la maison de Laban, Jacob affirma : « J'ai séjourné auprès de Laban » (Genèse 32, 5), affirmation que Rachi interprète ainsi : « J'ai séjourné auprès de Laban, et ai observé les six cent treize *mitsvot* » ; Jacob est parvenu à y préserver totalement son intégrité spirituelle.

Or, si Jacob a su trouver les forces nécessaires pour lutter contre son mauvais penchant, cela provient du fait qu'il a combattu ses adversaires avec ruse. Il a utilisé les défauts de ses ennemis pour vaincre son penchant. Ceci démontre à quel point une étude assidue de la Torah, pendant une période de quatorze ans, en exil, loin de son foyer et sans le moindre repos, a le pouvoir de pénétrer l'homme et de lui donner la force nécessaire pour lutter contre les ruses du mauvais penchant. Nous devons cependant définir de façon plus précise comment Jacob est parvenu à ancrer en lui ces bases essentielles et éternelles, qui lui ont ensuite permis de côtoyer de près des mécréants, sans en subir la mauvaise influence et en utilisant leurs propres armes pour les vaincre.

Notre patriarche Jacob, qui a étudié la Torah toute sa vie, a pourtant jugé nécessaire de consacrer quatorze années supplémentaires à l'étude, avant de quitter Beer Cheva pour Haran, bien qu'il retardât ainsi l'exécution de l'ordre parental de se marier. En dépit de son âge avancé – Jacob avait déjà soixante-trois ans –, il savait qu'étudier encore quatorze années dans la *Yechiva* de Chem et Ever lui permettrait de surmonter l'épreuve à laquelle il devrait faire face, celle de combattre et d'anéantir le pouvoir du mal, incarné par Laban.

A présent, nous sommes en mesure de comprendre l'enseignement suivant de nos Sages, de mémoire bénie : « Rabbi Yichmaël enseigne : "Si tu rencontres ce vilain (le mauvais penchant) entraîne-le vers la maison d'étude" » (Kidouchin, 30b). Le meilleur conseil et la seule solution pour vaincre le mauvais penchant consistent à se plonger dans l'étude de la sainte Torah. C'est pourquoi, avant de se rendre auprès de Laban le méchant, Jacob alla étudier à la *Yechiva* de Chem et Ever.

A la fin de sa vie, lorsque Jacob a béni ses enfants, il a dit : « Ruben ! Tu fus mon premier-né, mon orgueil et les prémices de ma vigueur » (Genèse 49, 3). Et Rachi de commenter : « Mon premier acte viril – car il n'avait jamais eu d'impureté. » Nous en déduisons le niveau exceptionnellement élevé de Jacob, qui n'a jamais eu de pensées impures suite à une vision interdite, en dépit du fait qu'il ne s'est marié qu'à quatre-vingt-quatre ans, âge bien avancé. Il en ressort donc que c'est son étude de la Torah dans la *Yechiva* de Chem et Ever qui lui a fourni les forces nécessaires pour vaincre son mauvais penchant.

Ceci met à jour une idée remarquable. Après que Jacob se fut consacré, tant d'années, à l'étude dans la *Yechiva* de Chem et Ever, il eut une vision divine, alors qu'il était en route pour Haran, comme il est dit : « Une échelle était dressée sur la terre, et son sommet atteignait le ciel. » (Genèse 28, 12) C'est justement en récompense à son exceptionnel dévouement pour la Torah, pour laquelle il s'était sacrifié corps et âme, qu'il mérita une révélation de la Présence divine. Evidemment, si Jacob avait su que cet endroit était tellement saint, il n'y aurait pas dormi, comme le soulignent les versets : « Jacob se réveilla de son sommeil (…) et moi, je l'ignorais (…) Que ce lieu est redoutable ! Ceci n'est autre que la maison du Seigneur, et c'est ici la porte du ciel. » (ibid. 16-17) Mais le Saint béni soit-Il a retardé Jacob précisément à cet endroit et l'y a endormi, afin de pouvoir S'y révéler à lui.

Après avoir remercié Dieu pour cette protection, Jacob promit qu'il reviendrait à cet endroit pour y offrir un sacrifice à l'Eternel, et qu'il prélèverait la dîme en Son Nom. Puis, il décida de partir à Haran, comme il est écrit : « Jacob leva ses pieds et partit » (ibid. 29, 1). Il est évident qu'il faut lever ses pieds afin de marcher, donc, que vient nous enseigner cette insistance du verset ?

Jacob s'efforçait constamment de ne pas s'endormir, luttant pour que le sommeil ne l'emporte pas. Il consacra tout son être au service de son Créateur et à l'étude de la Torah, au point d'annuler complètement ses besoins essentiels. Il est évident qu'il ne voulait pas quitter cet endroit saint, car les déplacements incessants affaiblissent l'homme et diminuent donc sa force et sa concentration dans l'étude. Même le corps de ce juste était tenté de refuser de se plier à l'ordre divin. En effet, il avait pris l'habitude de consacrer tout son être à l'étude de la Torah, donc, comment ses pieds pouvaient-ils, à présent, lui causer une "perte de Torah", en le menant vers un autre endroit ? N'était-ce pas en contradiction directe avec son essence même ? Jacob s'était attaché de façon si intense à la Torah qu'il avait sanctifié chacun de ses membres au service de l'Eternel. Aussi, ses pieds, qui avaient pris l'habitude de se dévouer pleinement à l'étude, aspiraient-ils à rester sur place pour étudier. Pourtant, la volonté divine était que Jacob quitte Haran pour se marier et donner naissance aux douze tribus. C'est pourquoi, il dut, si l'on peut dire, ordonner à ses pieds de le porter de force vers cet endroit, afin de pouvoir se plier à la volonté divine. D'où l'expression utilisée par le verset : « Jacob leva ses pieds et partit. »

C'était la première fois que le sommeil l'avait emporté sur Jacob, et il n'y était pour rien, puisque c'était le Tout-Puissant qui l'avait endormi. Or, même dans son sommeil, Jacob a rêvé de paroles de Torah, comme il est dit : « Jacob s'est réveillé de son sommeil (*michnato*) », et nos Sages d'interpréter (Genèse Rabba 69, 7) : « Ne

lis pas *michnato*, mais *mimichnato* », c'est-à-dire « de son étude ». Combien notre génération, où les gens avalent des calmants pour mieux savourer leur sommeil, se trouve-t-elle loin de ce niveau !

En réalité, l'impressionnant degré de maîtrise de soi, acquis par notre patriarche Jacob, provenait de la force de la Vérité qui était ancrée en lui. Jacob, qui était conscient que « plus que tout trésor, garde ton cœur, car de là jaillissent des flots de vie » (Proverbes 4, 23), mérita en conséquence de jouir de la promesse du verset : « Dès lors, tu suivras en sécurité ta route, et ton pied ne vacillera pas. » (ibid. 3, 23) Au sujet des mécréants, il est dit : « Le chemin des pervers est sombre comme les ténèbres ; ils ne savent pas ce qui les fait trébucher » (ibid. 4, 19), alors qu'à propos des justes, comme Jacob, le verset affirme : « La voie des justes est comme la lumière du matin, dont l'éclat va croissant jusqu'en plein jour. » (ibid. 4, 18)

Le Gaon Rabbi Moché 'Haïm Luzzato, de mémoire bénie, auteur de l'ouvrage « Messilat Yecharim » (« Le sentier des justes »), explique (cf. chap.2) qu'il existe deux types d'aveugles : l'homme aveugle de naissance et celui qui demeure aveugle à la Vérité. Ce dernier adopte des voies tortueuses et ne parvient plus à discerner la Vérité, fût-elle claire et évidente ; il est assimilable à un aveugle qui marche dans l'obscurité et qui trébuche sur toutes sortes d'obstacles.

Je rapporterais ici l'anecdote suivante. A une certaine occasion, une dame vint me voir pour me demander un conseil. Elle m'apporta une photographie de sa famille, dont tous les membres s'étaient éloignés de la voie de la Torah. Je lui fis remarquer les tenues indécentes que l'on voyait sur le cliché, mais son amour pour ses enfants l'empêchait de prendre conscience de ces points. Je lui dis qu'elle était frappée de cécité et se voilait la face.

Se voiler la face ne signifie pas uniquement ne pas voir la Vérité, mais également la connaître, sans pourtant parvenir à s'y

conformer. Cette situation est comparable à celle d'un aveugle stupide qui, après être tombé une fois, continue encore à tomber. L'homme possède deux entremetteurs : ses yeux qui voient et son cœur qui désire ; les mécréants suivent malheureusement cette voie. Pour illustrer cette idée, j'aimerais rapporter une seconde anecdote. Deux jeunes gens vinrent une fois me voir pour me faire part de leurs constants désaccords, notamment dans le domaine religieux. Ils voulaient avoir mon avis en vue d'un éventuel mariage. Je le leur déconseillai, expliquant qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre, et risquaient de divorcer peu après leur mariage. La jeune fille, qui comprit aussitôt ce que je voulais dire, refusa néanmoins de se l'avouer, se comportant comme une aveugle qui voit. Elle voyait la vérité, mais n'était pas prête à l'accepter. C'est ce qu'on appelle se voiler la face, tel un pervers qui s'entête à marcher dans l'obscurité, comme il est écrit : « Qui suit des voies tortueuses, sera démasqué. » (Proverbes 10, 9)

A l'opposé de ceux qui cherchent à se cacher la Vérité, l'essence de notre patriarche Jacob était Vérité, au point que son corps désirait rester à l'endroit où il s'était arrêté pour étudier la Torah. Il n'y avait aucune opposition entre son corps et son âme. Jacob était conscient de la nécessité d'étudier, et tous les membres de son corps étaient complètement dévoués à cette cause.

A l'époque de l'Holocauste, l'un des *Admour* d'Alexander, que son mérite nous protège, alors qu'il s'apprêtait à réciter le *Kiddouch*[36] sur le vin, le soir du *Séder*, prononça d'abord ces paroles d'encouragement, en présence de ses *'hassidim*[37] : « *Kadech* : tout Juif a le devoir de sanctifier chacun des membres de son corps. » Il

---

36. Prière de sanctification, récitée sur une coupe de vin avant le repas de Chabbat.
37. Partisans d'une certaine *'hassidout*, c'est-à-dire d'un cercle de pensée, centralisé autour d'un *Rebbe* ou d'un *Admour*.

s'agit là d'une tâche très ardue, et on ne peut y parvenir que par le biais de la Torah. Lorsque nous nous lavons les mains, nous prononçons la bénédiction : « Qui nous a sanctifiés par Ses *mitsvot*, et nous a ordonné de procéder à l'ablution des mains. » Nous nous sanctifions avec de l'eau, car la Torah est comparée à l'eau. Les justes de cette époque possédaient une force spirituelle qu'il nous est impossible d'appréhender. Alors qu'ils cheminaient vers les morts les plus atroces, ils entonnaient des chants de louange à leur Créateur. Cette force exceptionnelle émanait de leur être, qu'ils avaient sanctifié et dévoué pleinement à Dieu.

Or, c'est notre patriarche Jacob qui a implanté en nous ce potentiel. Il incombe à l'homme de rester toujours proche du Saint béni soit-Il et de se ressaisir par le biais de l'étude de la Torah, lorsqu'il ressent une certaine régression dans son service divin.

Résumé

- Notre patriarche Jacob s'est distingué par la force de sa Torah, comme il est dit : « un homme entier, assis dans les tentes ». Pendant ses quatorze ans d'étude à la *Yechiva*, il a acquis des outils lui permettant de rivaliser de ruse contre le mauvais penchant. Cet investissement dans l'étude lui a permis de ne jamais s'éloigner de la Torah, pendant tout son séjour dans la maison de Laban.

- En récompense à son dévouement pour l'étude, Jacob mérita une révélation divine, comme il est écrit : « Une échelle était dressée sur la terre, et son sommet atteignait le ciel. » Le verset précise : « Jacob porta ses pieds et partit », afin de nous enseigner qu'il avait sanctifié tout son corps pour la Torah et qu'il n'avait jamais dormi. Cette expression souligne que ses pieds refusèrent de le faire quitter cet endroit, de peur de le détourner de l'étude, au point que Jacob se trouva contraint de les « porter », c'est-à-dire de les obliger à le conduire à Haran.

- L'auteur du « Messilat Yecharim » explique qu'il existe des personnes qui voient mais sont pourtant frappées de cécité. Il s'agit de ceux qui

connaissent la Vérité, mais préfèrent se la cacher, pour ne pas devoir la suivre. Ce comportement est à l'opposé de celui de Jacob, dont l'être était, essentiellement, Vérité.

- A l'époque de l'Holocauste, les grands hommes du peuple juif se sont montrés prêts à se sacrifier, en vouant tout leur être à la sanctification du Nom de Dieu.

La tente de Jacob, en opposition au champ d'Esaü

« Les enfants ayant grandi, Esaü devint un habile chasseur, un homme des champs, tandis que Jacob, homme entier, vécut sous les tentes. »

(Genèse 25, 27)

Jacob et Esaü sont deux frères ; le premier est désigné comme un « homme assis sous les tentes », et le second, défini comme un « homme des champs ». Généralement, on plante une tente dans un champ à l'aide de pieux, afin de la fixer solidement pour qu'elle résiste aux vents même violents. Plus la tente est grande, et plus les piquets que l'on utilise doivent être grands et solides, de sorte qu'elle ne soit pas déracinée du sol, quelles que soient les conditions météorologiques.

Lorsque le verset affirme que Jacob vivait sous les tentes et qu'Esaü était un homme des champs, c'est une allusion au fait que Jacob a dû construire une tente, solidement rivée au sol, afin de se protéger de l'influence d'Esaü, qui travaillait dans les champs, symbole de la matérialité de ce monde. Dans cette tente de la Torah,

Jacob s'est dévoué corps et âme, se préservant ainsi de l'influence de son frère mécréant.

Nous pouvons en retirer une leçon : l'homme qui désire se préserver des vanités de ce monde – symbolisées par le champ – doit se construire une tente, et la renforcer avec autant de piquets que nécessaire ; de cette façon seulement, il pourra échapper aux vanités du temps.

Ainsi, grâce à la tente que Jacob a construite dans les champs, il a pu s'isoler du monde qui l'entourait, pour se consacrer de tout son être à l'étude de la Torah et atteindre un niveau très élevé. Par le mérite de la Torah qu'il a étudiée, Jacob, depuis sa tente, est parvenu à propager l'esprit de la Torah dans tout son entourage, transformant le champ en « champ béni par l'Eternel », comme le souligne la bénédiction d'Isaac à Jacob – « Il s'approcha, et l'embrassa. Isaac respira l'odeur de ses vêtements ; il le bénit et dit : "Voyez ! Le parfum de mon fils est comme le parfum d'un champ béni par l'Eternel !" » (Genèse 27, 27)

Lorsque Jacob quitta Bersabée, les habitants de cet endroit ressentirent le départ de ce juste, et, avec lui, celui de la bénédiction qui l'entourait. Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent : « Le départ d'un juste laisse des marques dans la ville ; sa beauté s'en va, son éclat s'en va, sa majesté s'en va. » (Ruth Rabba 2, 12) Jacob, qui s'était enfermé dans la tente pour y étudier assidûment la Torah, représentait la beauté, l'éclat et la majesté de l'endroit où il résidait, et vers lequel il attirait la bénédiction ; pour cette raison, son départ se fit ressentir. Jacob a planté une tente pour y étudier la Torah et se détacher du champ, c'est-à-dire du monde matériel qui l'entourait ; il a ainsi mérité de devenir l'éclat de la ville, en transformant le champ dans lequel il avait planté sa tente en verger de pommes. A méditer…

Jacob face à Esaü

« Les enfants ayant grandi, Esaü devint un habile chasseur, un homme des champs, tandis que Jacob, homme entier, vécut sous les tentes. »

(Genèse 25, 27)

Jacob et Esaü étaient des jumeaux. Le terme « jumeaux », *teomim*, vient de la racine *teom*, signifiant ressemblance. Pourtant, Jacob et Esaü se distinguèrent, au point d'effacer entre eux toute ressemblance : Jacob devint un homme intègre, assis dans les tentes, qui n'aspirait qu'à étudier la sainte Torah, alors qu'Esaü devint un chasseur, dont l'esprit était entièrement plongé dans les vanités de ce monde.

Le mot *tam* (littéralement : simple) est composé des mêmes lettres que le mot *mèt* (littéralement : mort) : Jacob se "tuait à la tâche" dans la tente de la Torah, son unique désir consistant à se plonger toujours davantage dans les profondeurs de la Torah, afin de mieux appréhender la volonté divine. A l'opposé, Esaü était un chasseur, qui passait toute sa vie à la poursuite de la matérialité, cherchant constamment à élargir son emprise sur les vanités de ce monde. Dans ce monde, il existe deux réalités : celle de la Torah, et celle de la matière. Esaü incarne la vanité et l'impureté de la matière, alors que Jacob personnifie la profondeur de la pensée et de la sainte Torah.

Lorsque notre maître Moïse monta dans le ciel pour recevoir la Torah, il y séjourna une période de quarante jours et quarante nuits, pendant laquelle le Saint béni soit-Il lui enseigna la Torah. Nous pouvons nous demander pourquoi l'Eternel, qui est tout-puissant,

n'a pas révélé les secrets de la Torah à Moïse en l'espace d'un instant, mais l'a retenu si longtemps au ciel, alors que sa présence en tant qu'être humain était mal perçue par les anges, qui désirèrent l'éloigner et l'empêcher de recevoir la Torah ?

Moïse ne recherchait pas la facilité, mais désirait s'entretenir avec le Saint béni soit-Il de paroles de Torah, afin que cette association dans l'étude suscite ses questions, et entraîne, simultanément, des réponses de la part de Dieu. On ne peut comparer la qualité de ce type d'étude, qui aiguise l'esprit, à celle d'une étude purement théorique et didactique. L'étude prolongée de Moïse avec le Très-Haut lui a permis de comprendre Ses intentions profondes, de pénétrer les plus grandes subtilités de la Torah et de toucher à sa racine. C'est pour cette raison qu'il resta au ciel pendant quarante jours et quarante nuits, malgré la difficulté que représentait ce long jeûne, s'efforçant de comprendre la Torah.

Illustrons cette idée par une parabole. Au Canada, il existe un vivier contenant de grands poissons, dont la plupart apparaissent clairement à la surface de l'eau. Celui qui veut pêcher des poissons y parvient facilement : il lui suffit de jeter un hameçon à l'eau et de choisir les poissons qu'il désire attraper. Si quelqu'un se vante d'avoir réussi à pêcher dans ce vivier un grand nombre de poissons, on ne pourra s'empêcher d'en rire, puisque même un jeune enfant en est capable. Par contre, celui qui parvient à pêcher des poissons dans les profondeurs de la mer, où ils ne sont pas visibles, peut être considéré comme un pêcheur professionnel, car sa réussite est le résultat d'une grande patience et d'un travail acharné. En outre, il est évident que la satisfaction d'un homme qui, à force de persévérer, a péché des poissons dans les profondeurs de la mer, est bien plus grande que celle de celui qui en a pêchés dans un vivier, sans avoir eu à fournir d'effort particulier.

Il en est de même concernant la Torah, comparée à l'eau : si nous désirons la pénétrer en profondeur, nous devons être prêts à fournir

de nombreux efforts. En effet, il n'est pas aisé de comprendre la Torah, et seul y parvient celui qui se concentre uniquement sur elle, faisant abstraction de tout ce qui l'entoure. Evidemment, l'homme qui mérite d'appréhender la profondeur de la Torah, en éprouvera une joie très intense. Certaines personnes s'efforcent de tout leur être de comprendre une certaine *souguia*[38] ; leur esprit y est totalement concentré, au point qu'elles parviennent à remonter à sa racine et à en comprendre l'essence. Lorsque, avec l'aide de Dieu, elles y parviennent, un bonheur incommensurable brille, comme une lumière, sur leur visage.

Notre patriarche Jacob est celui qui nous a enseigné ce que représente l'étude authentique : il s'agit de plonger ses deux cent quarante-huit membres et ses trois cent soixante-cinq nerfs dans les eaux de la sainte Torah. Seulement de cette façon, l'homme peut être en mesure d'appréhender la volonté divine. A l'opposé de cela, le personnage d'Esaü symbolise le chasseur qui se comporte avec ruse, et laisse croire à son entourage qu'il observe les *mitsvot* de l'Eternel, alors qu'il n'en est rien.

Résumé

- Jacob et Esaü, nés de mêmes parents, ne se ressemblaient pourtant en rien. Jacob était un homme entier, *tam*, mot dont les lettres sont identiques au terme *mèt*, signifiant mort : il annula tous ses désirs pour se consacrer totalement à l'étude de la Torah. Quant à Esaü, il devint chasseur, la poursuite des vanités de ce monde représentant le centre de ses intérêts.
- Lorsque notre maître Moïse monta dans le ciel pour recevoir la Torah, il y resta quarante jours et quarante nuits. Pourquoi Dieu ne lui a-t-Il

38. Littéralement : cheminement de la discussion. Passage talmudique sur un sujet donné.

pas enseigné la Torah en un seul instant ? Moïse préférait étudier la Torah avec acharnement, en l'approfondissant avec l'Eternel, afin qu'elle devienne très claire et pénètre son cœur.

- Seul l'homme qui se plonge corps et âme dans son étude, pourra y trouver une satisfaction. C'était le cas de notre patriarche Jacob, qui voua ses deux cent quarante-huit membres et ses trois cent soixante-cinq nerfs à l'étude de la Torah. A l'opposé, Esaü n'était préoccupé que par la chasse et feignait, malgré la difficulté que représentait ce long jeûne d'être intéressé par la Torah, qu'il n'étudiait, en réalité, pas du tout.

La vente du droit d'aînesse

« Esaü dit à Jacob : "Fais-moi avaler, je te prie, de ce rouge, de ce mets rouge, car je suis fatigué." C'est à ce propos qu'on le nomma Edom. Jacob dit : "Vends-moi, aujourd'hui, ton droit d'aînesse." Esaü répondit : "Voici ! Je marche à la mort ; à quoi me sert le droit d'aînesse ?" Jacob dit : "Jure-le moi, dès à présent." Il lui fit serment, et il vendit son droit d'aînesse à Jacob. Jacob servit à Esaü du pain et un plat de lentilles ; il mangea et but, se leva et s'en alla, Esaü dédaigna le droit d'aînesse. »

(Genèse 25, 30-34)

Le sujet de la vente du droit d'aînesse soulève plusieurs questions.

Premièrement, lorsque Jacob a rencontré son frère Esaü, ce dernier était dans un état de fatigue tel qu'il lui a demandé : « Fais-moi avaler (…) ». Ne pouvait-il donc pas manger tout seul, ou à l'aide d'un couvert ?

Deuxièmement, pourquoi Jacob a-t-il également servi du pain à Esaü et ne s'est-il pas contenté de lui présenter le plat de lentilles qu'il lui avait demandé ?

Troisièmement, Jacob était connu pour sa vertu de bonté, qu'il avait héritée de son père Isaac – célèbre pour son habitude de creuser des puits – et de son grand-père Abraham – qui pratiquait la bienfaisance ; aussi, comment comprendre qu'il se soit montré si dur envers son frère fatigué, en profitant de ce moment de faiblesse pour lui demander de lui vendre son droit d'aînesse ? De plus, il est évident que Jacob cherchait à imiter les voies du Saint béni soit-Il, en vertu du principe : « De même qu'Il est miséricordieux, sois miséricordieux (…) » (Yalkout Chimoni sur Exode, 245) ; donc, comment expliquer son comportement ? Ceci est d'autant plus étonnant que Jacob était un « homme entier, assis sous les tentes ». N'a-t-il pas été influencé par la Torah qu'il étudiait ?

Enfin, Jacob était de toute façon l'aîné, puisque les enfants d'Israël sont considérés comme les aînés de l'Eternel, comme le souligne le verset : « Mon fils, mon aîné, Israël » (Exode 4, 22). Aussi, pourquoi tenait-il à acheter ce droit d'aînesse ?

Proposons l'explication suivante. Rachi explique sur ce verset qu'en ce jour, le patriarche Abraham était mort. Le monde entier était endeuillé, et lorsque les Egyptiens ont entendu cette nouvelle, ils se sont exclamés : « Malheur au monde, qui a perdu son dirigeant ! Malheur au bateau, qui a perdu son capitaine ! » (Baba Batra, 91a) Le Maharcha explique qu'Abraham étant l'homme qui connaissait le Dirigeant du monde et le Capitaine du bateau, les Egyptiens se sont endeuillés pour la nation qui avait perdu son guide spirituel.

Or, en ce jour si douloureux, Esaü partit à la chasse. Constatant

la déchéance de son frère, Jacob se mit à l'entretenir de Torah, dans l'espoir de l'influencer et de susciter son repentir.

Cependant, à ce moment-là, Esaü fut pris de boulimie ; il affirma à Jacob que s'il ne mangeait pas tout de suite, il risquait de mourir. Pourquoi Jacob choisit-il ce moment pour l'entretenir de Torah ? Il était évident qu'Esaü ne voudrait pas l'écouter ! Justement, lorsque Jacob constata que son frère était fatigué au point qu'il pensait mourir, il se dit : « S'il a faim, je vais le nourrir de paroles de Torah ; et s'il doit mourir, il vaut mieux pour lui que ce soit en entendant des paroles de Torah. » En réalité, Jacob savait que son frère n'était pas sur le point d'expirer, mais que les mécréants ont simplement l'habitude de faire semblant de mourir lorsqu'ils ont très faim ; pour cette raison, il se mit à évoquer le sens du droit d'aînesse, du service que les premiers-nés feraient au Temple, en apportant les sacrifices et les libations. Il lui expliqua cela dans le but de lui faire prendre goût à la Torah.

De son côté, Esaü était conscient que si Jacob commençait à l'entretenir de Torah, il risquait d'en être influencé ; c'est pourquoi, il lui demanda de lui servir d'abord à manger, afin de remettre à plus tard ces discussions qui n'étaient pas à son goût. Jacob servit en premier lieu du pain et de l'eau à Esaü – bien que ce dernier désirât manger, sur l'heure, le plat de lentilles – car un tel repas le rassasierait pour une plus longue durée ; de cette façon, il veilla au bien-être physique de son frère. Mais il recherchait également son bien-être spirituel, aussi l'entretint-il de Torah, lui expliquant l'importance du droit d'aînesse, afin qu'il revînt sur sa décision de le vendre. Quant à Esaü, il voulait avaler sans plus tarder le plat de lentilles, afin de finir son repas au plus vite.

En outre, le Rabbi de Kotsk, de mémoire bénie, explique de la façon suivante le verset : « Les jeunes gens grandirent » (Genèse 25, 27). De même que Jacob avait des partisans, Esaü en avait

également. Esaü avait lui aussi étudié à la *Yechiva* de Chem et Ever, mais il avait fait fausse route. Pourtant, s'il connaissait la *mitsva* de la dîme – puisqu'il avait demandé à son père comment on la pratiquait sur le sel –, c'est une preuve qu'il était versé dans la Torah. Sachant cela, Jacob, en constatant la dégénérescence de son frère, tenta de susciter son repentir. Cependant, finalement, « Esaü dédaigna le droit d'aînesse ».

A présent, que signifie le mot *bekhora* (aînesse) ? Les deux premières lettres (*Beth*, *Kaph*), de valeur numérique vingt-deux, font référence au nombre de lettres de l'alphabet hébraïque (par lesquelles la Torah est écrite) ; les trois dernières lettres (*Vav*, *Rèch*, *Hé*) équivalent – plus ou moins un – au mot *ora*, allusion à la lumière de la Torah.

Jacob choisit de parler à Esaü précisément de ce sujet, pour lui faire comprendre que, de même que la Torah est à l'origine de tout, de même, celui qui s'y attache devient un "aîné" pour tout ce qui a trait au spirituel. En outre, il choisit d'évoquer le droit d'aînesse, car il s'agit d'un sujet touchant à la sainteté. Les aînés sont les premiers ; la Torah et le peuple juif sont également appelés premiers. Enfin, comme nous l'avons expliqué, ce sujet fait allusion aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque et à la lumière de la Torah, aussi, Jacob espérait-il, par ce biais, rapprocher à nouveau son frère de cette source de sainteté. Cependant, Esaü resta sur ses positions, comme il est écrit : « Esaü dédaigna le droit d'aînesse. » Ayant décidé de ne s'intéresser qu'à ce monde-ci, il méprisa ce privilège et demeura insensible à la lumière de la Torah.

Résumé

- Le sujet du droit d'aînesse soulève plusieurs questions. Esaü ne pouvait-il pas s'alimenter tout seul ? Pourquoi Jacob lui a-t-il aussi servi du pain et de l'eau ? Comment Jacob, qui était un homme

bienveillant, a-t-il pu profiter de cette occasion pour obtenir de son frère le droit d'aînesse ? Pourquoi était-il nécessaire que Jacob achète le droit d'aînesse, alors que le peuple juif est appelé l'aîné de l'Eternel ?

- Ce jour-là, le patriarche Abraham était décédé. Jacob a constaté qu'Esaü avait très faim, aussi, a-t-il voulu le rassasier par des paroles de Torah. Jacob, qui était un homme bienveillant et recherchait le bien-être de son frère, a cherché à prolonger le repas, en lui présentant également du pain et de l'eau, afin de pouvoir non seulement satisfaire son besoin physique, mais également l'entretenir de la primauté spirituelle de son statut d'aîné, et de son lien avec le Temple et les sacrifices.

- Jacob était conscient de l'importance suprême du droit d'aînesse. Les premières lettres du mot *bekhora*, de valeur numérique vingt-deux, font référence aux lettres de la Torah, tandis que ses dernières lettres, de même valeur numérique que le mot *ora*, font allusion à la lumière de la Torah. Par conséquent, en entretenant Esaü de ce sujet, Jacob désirait l'attirer vers la Torah.

Le partage des mondes

« Jacob dit : "Vends-moi, aujourd'hui, ton droit d'aînesse." »

(Genèse 25, 31)

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Yalkout Chimoni sur Genèse, 111) que Jacob et Esaü se sont partagé les deux mondes : Jacob a pris le monde à venir, et Esaü, ce monde-ci.

Pourtant, comment donc peut-on partager des mondes ? On parle généralement de partage lorsqu'il s'agit de biens matériels, comme par exemple d'un talith, ou d'un héritage. Que signifie le partage des mondes, qui sont de nature spirituelle ? En outre, comment dire que Jacob a reçu le monde à venir : il vivait pourtant dans ce monde-ci ! Enfin, quand ce partage des mondes s'est-il effectué ? Certains commentateurs affirment qu'il a déjà eu lieu dans le ventre de Rébecca, alors que d'autres disent qu'il s'est conclu suite à la mort d'Isaac.

Le Midrach explique que Jacob et Esaü ont également partagé un autre héritage. Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent (Tan'houma sur Vaye'hi, 6) que lorsque Jacob est rentré d'Haran, il a rapporté avec lui une fortune considérable. Il l'a déposée à un endroit et l'a montrée à Esaü, puis il lui a indiqué, d'un autre côté, un cercueil vide (qui lui était destiné) dans la *Méarat Hamakhpéla*[39]. Il lui a ensuite demandé ce qu'il désirait choisir, et Esaü a opté pour les richesses – pensant qu'elles lui apporteraient plus d'intérêt. Or, ce choix d'Esaü prouve que seul ce monde-ci l'intéressait, alors que celui de Jacob exprime, au contraire, l'importance qu'il accordait au monde à venir. Ce sont ces choix respectifs qui déterminèrent le partage des mondes. L'opinion selon laquelle le partage des mondes s'est effectué dans le ventre de Rébecca, signifie que, dès ce moment-là, chacun de ses enfants s'était fixé la voie qu'il suivrait dans la vie.

Remarquons que l'idée du partage des mondes comporte une grande similarité avec le sujet du droit d'aînesse. Après avoir longuement expliqué à Esaü le sens et l'importance du droit d'aînesse, Jacob pensait que ces paroles auraient une l'influence sur

---

39. Grotte, à Hébron, où se trouvent enterrés nos patriarches et matriarches.

son frère. Suite à cela, il lui a demandé : « Jure-le-moi » (Genèse 25, 33), afin qu'Esaü témoigne de façon définitive qu'il ne désirait pas le monde à venir, c'est-à-dire, le lien avec l'Eternel et Sa Torah. Ce serment avait pour but de définir de manière irrévocable le choix d'Esaü : était-il réellement prêt à couper tout lien avec ses ancêtres – dénigrant sa place dans la *Méarat Hamakhpéla* – et à céder sa part dans le monde à venir ? Le verset dit ensuite : « Il lui jura », ce serment fixant définitivement le désintérêt d'Esaü pour le monde à venir. Jacob a voulu qu'Esaü prête serment, car un serment oblige généralement la personne concernée à reconsidérer les événements et à bien réfléchir avant de se prononcer. Pourtant, Esaü s'est aussitôt montré prêt à jurer, témoignant ainsi de sa profonde indifférence pour le monde à venir.

A partir de là, Esaü ne pouvait plus rien reprocher à Jacob. Lorsqu'il s'est plaint d'avoir été par deux fois trompé par Jacob, Isaac lui a répondu : « Qu'il soit aussi béni ! » (Genèse 27, 33) Autrement dit, du fait qu'Esaü avait décidé qu'il ne voulait pas du monde à venir – en exprimant son désintérêt pour la Torah et le droit d'aînesse –, ces bénédictions ne lui revenaient pas.

Cependant, Isaac n'était-il pas conscient de cela dès le départ ? Pourquoi a-t-il voulu, dans un premier temps, accorder les bénédictions à Esaü ? En effet, nous savons qu'Isaac possédait l'Esprit saint – il est notamment rapporté (Genèse Rabba 84, 21) qu'au moment de la vente de Joseph, Isaac a pleuré pour son fils Jacob, conscient que celui-ci prenait le deuil pour son fils encore vivant. Dès lors, s'il est vrai que Jacob n'avait pas révélé à son père l'épisode de la vente du droit d'aînesse afin d'éviter de lui causer de la peine ou du souci au sujet d'Esaü qu'il aimait, Isaac aurait pourtant pu le savoir par l'Esprit saint ! Aussi, pourquoi Isaac tenait-il, en dépit de cela, à donner ces bénédictions à Esaü ?

Proposons l'explication suivante. Les mots *bekhora* et *berakha*

sont composés des mêmes lettres. Isaac savait effectivement que son fils Esaü avait méprisé le droit d'aînesse (*bekhora*) ; aussi a-t-il espéré que sa bénédiction (*berakha*) ait le pouvoir de le ramener vers le droit chemin. De cette manière, bien qu'ayant perdu la position d'aîné, il aurait néanmoins la possibilité de seconder Jacob. Quant à Jacob, Isaac pensait qu'il n'avait pas besoin de sa bénédiction, puisque son étude de la Torah constituait en soi la bénédiction suprême – la Torah possédant la vertu de protéger l'homme (Sota, 21a). Isaac considérait donc qu'il était prioritaire de bénir Esaü.

La Torah rapporte ensuite qu'Isaac a demandé à Esaü : « Et maintenant, je te prie, prends (*sa na*) ton épée, ton carquois et ton arc ; va aux champs, et chasse pour moi du gibier. » (Genèse 27, 3) Rachi rapporte l'explication du Midrach selon laquelle l'expression *sa na* signifie aiguiser : Isaac a demandé à Esaü de veiller à aiguiser son couteau, afin de procéder à l'abattage conformément à nos lois. Pourtant, si Isaac craignait qu'Esaü lui présente une bête abattue de manière douteuse, pourquoi lui a-t-il demandé de lui apporter du gibier ? Il demeurait une possibilité qu'Esaü n'aiguise pas bien son couteau !

En réalité, Esaü était une personnalité ambiguë. En ordonnant à Esaü d'aller aiguiser son couteau, Isaac sous-entendait en fait qu'il devait aiguiser son caractère, car les défauts de l'homme, comparables à un couteau, ont le pouvoir de tuer l'homme lui-même, aussi bien que son entourage. Ainsi donc, alors qu'il était sur le point de bénir Esaü, Isaac lui a demandé d'aiguiser auparavant ses vertus, et ceci, en recherchant un animal sans propriétaire, prenant ainsi des distances par rapport à lui-même, afin de mériter les bénédictions, qui le rendraient ensuite meilleur. Par contre, Jacob est qualifié par la Torah d'« homme entier (*tam*), assis sous les tentes » (Genèse 25, 27), c'est-à-dire que du point de vue de

Jacob, ce monde-ci n'existait pas, puisqu'il était totalement absorbé dans l'étude de la Torah. Le nom Jacob est formé à partir de la racine *akev* – signifiant talon – parce qu'il s'effaçait devant tous. Nos Sages expliquent que « la Torah ne pouvait être donnée que sur le Mont Sinaï », car elle n'est compatible qu'avec ce qui est humble (Yalkout Chimoni sur Exode, 284). Ainsi donc, celui qui se consacre exclusivement à l'étude de la Torah, fait à la fois abstraction de son ego et du monde matériel, à l'instar de Jacob qui incarnait la vertu de modestie.

Isaac désirait laisser entendre à Esaü : « Du fait que tu as méprisé le droit d'aînesse, tu as également méprisé le Saint béni soit-Il, ainsi que la Torah, appelée "début", et le peuple juif, appelé lui aussi "début" (Lévitique Rabba 36, 4). Néanmoins, je vais te donner une bénédiction, qui est semblable au droit d'aînesse, à condition que tu sois prêt à effacer ta personnalité, en m'apportant un animal qui n'appartient à personne. »

Cette démarche explique, du même coup, pourquoi Esaü n'a pas revêtu ses vêtements précieux à ce moment-là. Quiconque le voyait avec ces vêtements se prosternait devant lui, car sur ce vêtement hérité d'Adam, des animaux étaient dessinés, ce qui inspirait la crainte à toutes les bêtes. C'est Adam qui avait nommé tous les animaux, et l'Eternel lui avait donné ce vêtement ; il s'agissait donc d'un vêtement "vivant", d'une nature très particulière. Noé a hérité de ce vêtement, puis, 'Ham l'a volé à son père, suite à quoi, c'est Nimrod qui le lui a dérobé. Finalement, Esaü l'a, à son tour, subtilisé à Nimrod (Yalkout Chimoni sur Genèse, 111).

C'est pour cette raison qu'Isaac désirait qu'Esaü ne revête pas ces vêtements précieux à ce moment-là, car s'il les avait portés, il n'aurait pas eu la possibilité d'affiner son caractère. En effet, il fallait qu'Esaü se retrouve face à lui-même pour qu'il puisse maîtriser ses instincts bestiaux et mériter de recevoir la bénédiction.

Les mots *bekhora* et *berakha* sont composés des mêmes lettres ; or, de la même façon qu'Esaü a méprisé le droit d'aînesse, il a aussi méprisé les bénédictions. En effet, lorsqu'il est parti capturer du gibier pour son père, il n'a pas pris ses vêtements précieux avec lui, se disant : « Si je trouve, tant mieux, et sinon, je volerai » (Genèse Rabba 65, 13). Rébecca, qui était consciente des mauvaises intentions de son fils mécréant, a donc voulu l'empêcher de recevoir ces bénédictions.

Cependant, nous revenons à notre problème de départ : Isaac n'avait-il pas vu par l'Esprit saint qu'Esaü avait l'intention de voler ? Il semblerait qu'Isaac aimait tant son fils Esaü qu'il ne voulait pas prendre conscience de ses travers ; c'est pourquoi, seule Rébecca en était consciente.

Isaac demanda à Esaü de partir à la chasse sans ses vêtements précieux, puis de lui apporter un plat selon son goût. Finalement, c'est Jacob qui se présenta à lui, revêtu de ces vêtements, qui lui servit un plat et lui affirma : « Je suis Esaü, ton aîné. » (Genèse 27, 19) Comment Isaac pouvait-il penser qu'il s'agissait d'Esaü alors qu'il lui avait recommandé de partir sans ces vêtements ? Plus encore, comment aurait-il pu être certain qu'Esaü avait maîtrisé ses mauvais instincts ? En réalité, la seule façon dont il pouvait s'assurer de ce fait était qu'Esaü apparaisse sans ses vêtements précieux. En effet, par ce biais, au lieu de respirer l'odeur de ses vêtements, Isaac respirerait celle émanant du corps d'Esaü ; or, il est connu qu'une odeur impure émane d'un homme impur. A présent, on peut se poser une autre question : pourquoi Isaac a-t-il demandé à Jacob de s'approcher de lui afin qu'il le tâte ?

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment que lorsque Jacob s'est présenté devant son père, il dégageait une odeur édénique. Isaac a compris qu'il s'agissait là d'une odeur particulière, qui ne pouvait émaner d'Esaü. Généralement, lorsque Esaü venait apporter un plat

à son père, Isaac ne sentait que l'odeur de ses vêtements, alors qu'à ce moment-là, il a senti l'odeur du jardin d'Eden. Isaac ne comprenait pas la raison de ce soudain changement.

Comme on le sait, une odeur édénique émane des justes. Aussi, quand Jacob s'approcha de son père, Isaac sentit l'odeur des vêtements d'Esaü, mais également celle du jardin d'Eden. Il en déduisit que « la voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Esaü », autrement dit, que ces vêtements appartenaient à Esaü, alors que le corps était un corps saint, imprégné de Torah. Il ne comprenait donc pas comment il pouvait s'agir d'Esaü.

Jacob s'est présenté à son père vêtu des vêtements précieux d'Esaü dans le but de lui faire comprendre qu'Esaü ne méritait pas les bénédictions qu'il s'apprêtait à lui donner. Jacob désirait transmettre à son père, par le biais de cette allusion, que même s'il était probable que des mécréants descendent de lui, et qu'Esaü soit l'ancêtre de justes – par exemple, des convertis, comme Rabbi Akiba, Chemaya et Avtalion, Néron, Onkelos, ou d'autres – les bénédictions lui revenaient pourtant de droit. Jacob craignait qu'Isaac ne désire bénir Esaü du fait qu'il donnerait naissance à des justes, alors que de lui seraient susceptibles de descendre également des mécréants – donc, son statut de juste, à titre individuel, ne suffisait pas forcément aux yeux de son père.

Finalement, le Saint béni soit-Il fit en sorte que la réponse à cette énigme soit donnée par Isaac lui-même, lorsqu'il remarqua : « La voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Esaü. » En d'autres termes, même si des mécréants étaient appelés à descendre de Jacob, ils finiraient par se repentir. Jacob redoutait grandement la colère de son père lorsque ce dernier constaterait qu'il avait détourné les bénédictions destinées à son frère Esaü. Il craignait qu'Isaac ne plaide la cause d'Esaü en affirmant que sa propre descendance ne serait peut-être pas sans tache. Cependant,

Isaac fit comprendre à Jacob que même l'odeur des rebelles (*bogdav*) issus de lui était bonne, c'est-à-dire, qu'ils finiraient par se repentir – comme ce fut le cas de Joseph Mechita et de Yakoum Ich Tserorot (cf. Yalkout Chimoni sur Genèse, 115). Tel est le sens de l'expression du verset : « les mains sont les mains d'Esaü », à savoir, même si les mains sont celles d'Esaü, c'est-à-dire, même si des mécréants sont appelés à descendre de Jacob, ils finiront toujours par se repentir. D'ailleurs, ils ne représenteront qu'un petit nombre, car la majorité des descendants de Jacob sera composée de justes. Par contre, les mécréants qui descendront d'Esaü seront de véritables mécréants, qui le resteront toujours, et la petite minorité qui se repentira aura puisé cette force de l'influence des enfants d'Israël.

Résumé

- « Esaü méprisa le droit d'aînesse », car il désirait avoir une part dans ce monde-ci, et pour cela, était prêt à renoncer à sa part dans le monde à venir et à la céder à Jacob. Ce choix de la part d'Esaü, et plus encore, le serment qu'il prêta à Jacob, témoignent du peu d'estime qu'il avait pour tout ce qui touchait à la sainteté.

- Isaac désirait bénir Esaü, tout en sachant que ce dernier avait méprisé le droit d'aînesse, car il pensait que sa bénédiction l'aiderait à devenir meilleur. Selon Isaac, Jacob n'avait pas besoin de sa bénédiction, car il détenait le mérite de la Torah, à même de le protéger.

- La Torah nous rapporte qu'Isaac a dit à Esaü : « Je te prie, prends tes armes », et Rachi explique qu'il lui demanda d'aiguiser son couteau. En fait, il voulait lui demander d'affiner son caractère : en lui apportant un animal sans propriétaire, il effacerait sa personnalité – comme le faisait Jacob, qui se plaçait toujours au "talon", c'est-à-dire s'effaçait devant les autres et étudiait la Torah. Isaac recommanda également à Esaü de ne pas revêtir ses vêtements précieux, afin de pouvoir maîtriser sa bestialité.

♦ Jacob se présenta devant son père, vêtu des vêtements d'Esaü ; or, l'odeur du jardin d'Eden émanait de lui, et il mentionna le Nom de l'Eternel : la voix était celle de Jacob, mais les mains étaient celles d'Esaü. Par cette remarque, Isaac voulait signifier à Jacob que les bénédictions lui revenaient, même si des mécréants étaient appelés à descendre de lui, tandis que la descendance d'Esaü compterait aussi des justes. En outre, Esaü, qui méprisa le droit d'aînesse, en vint également à mépriser la bénédiction. A son instar, les mécréants qui descendront de lui resteront toujours des mécréants, alors que ceux qui descendront de Jacob finiront par se repentir.

La bénédiction d'Isaac à Esaü

« Et maintenant, je te prie, prends tes armes, ton carquois et ton arc ; va aux champs, et capture du gibier pour moi. Fais-en un plat savoureux comme je l'aime, sers-le moi et que j'en mange, afin que je te bénisse avant ma mort. »

(Genèse 27, 3-4)

Notre patriarche Isaac s'adressa à son fils Esaü pour lui demander de sortir dans les champs, de lui chasser un gibier et de le lui préparer à la façon dont il l'aimait. Comment comprendre cette requête de la part d'Isaac, qui était un homme saint, éloigné des vanités de ce monde ? Désirait-il réellement goûter à des plats raffinés ? Le verset précise également qu'Isaac a rappelé à Esaü d'aiguiser le couteau avant d'aller capturer du gibier à son intention.

De deux choses l'une : si Isaac faisait confiance à Esaü et était sûr qu'il allait lui apporter de la viande cachère, pourquoi l'a-t-il averti au sujet du couteau ? Et, s'il ne lui faisait pas confiance, comment a-t-il pu lui demander de chasser pour lui, sans craindre de devoir ensuite consommer un animal abattu contrairement à nos rites ?

Je répondrais de la façon suivante. Isaac désirait accorder une bénédiction à son fils Esaü, et voulait aussi que le Saint béni soit-Il approuve cette décision et lui donne la bonne inspiration. Pour qu'Esaü puisse mériter cette bénédiction, Isaac lui demanda de lui apporter un bon repas, car plus il se donnerait de peine pour servir son père, plus il aurait de mérites et serait en mesure de recevoir la bénédiction. Il est évident qu'Isaac n'a pas demandé des mets raffinés pour le plaisir de les déguster, mais son unique intention était d'augmenter ainsi les mérites d'Esaü, afin d'obtenir l'approbation divine pour ces bénédictions, qui devaient être adressées à son fils Esaü. Ainsi donc, Isaac demanda à Esaü d'aiguiser son couteau, car toute la peine qu'il se donnerait pour lui présenter un gibier cachère augmenterait ses mérites et sa récompense.

Nous pouvons en retirer une leçon : celui qui désire s'attirer la bénédiction, doit se montrer méticuleux dans tous les détails de la *mitsva*, et non l'exécuter avec négligence. Comme nous le savons, chaque *mitsva* que nous exécutons crée un ange, et plus la *mitsva* est accomplie avec application, plus l'ange créé est parfait. Si, à Dieu ne plaise, on exécute une *mitsva* de façon distraite et avec dédain, l'ange créé sera défectueux. Après cent vingt ans, tous les anges créés par les *mitsvot* de l'homme se rassemblent, pour venir témoigner devant la cour céleste de la façon dont cet homme a accompli les *mitsvot*. Plus l'ange créé par l'accomplissement de la *mitsva* est parfait, plus la récompense de l'homme est importante.

Isaac ne craignait pas que son fils lui apporte de la viande *taref*[40], car il savait qu'Esaü était conscient que la minutie dans l'observance des *mitsvot* lui donnerait le mérite de recevoir les bénédictions, qu'il désirait ardemment. Pour cette raison, Isaac était sûr que son fils se donnerait de la peine pour accomplir sa requête, et que même s'il ne faisait pas la *che'hita*[41] conformément à la loi, le Saint béni soit-Il veillerait à ce qu'il mange cachère, comme le souligne le verset : « Il protège les pas de Ses pieux » (Samuel I 2, 9).

Nos Sages, de mémoire bénie, nous rapportent (Genèse Rabba 65, 16) qu'Esaü accomplissait la *mitsva* d'honorer ses parents de manière particulièrement scrupuleuse ; lorsqu'il servait son père, il avait l'habitude de porter ses plus beaux vêtements. A cet égard, un *Tana* a affirmé qu'il n'arrivait pas à la cheville d'Esaü en ce qui concernait l'application mise dans cette *mitsva*. Esaü possédait donc un potentiel phénoménal, qu'il aurait pu utiliser dans le domaine du service divin. En effet, plus un homme possède de forces impures, plus son potentiel de pureté est lui aussi important, car le Maître du monde a créé un équilibre entre ces deux forces opposées, comme il est dit : « Dieu a fait correspondre l'un à l'autre. » (L'Ecclésiaste 7, 14)

Esaü est appelé Edom, parce qu'il avait la peau écarlate – *adom* signifiant littéralement : rouge. Il n'a pas été circoncis, car son corps contenait une grande quantité de sang, et la circoncision risquait de provoquer une hémorragie et de mettre sa vie en danger (Daat Zekénim, Baal Hatourim). Je pense qu'Isaac craignait que le fait qu'Esaü fût incirconcis ne l'empêche de recevoir les bénédictions ; pour cette raison, il lui demanda de lui préparer un plat, afin que cette implication dans la *mitsva* lui accorde des mérites pour y avoir

---

40. Impropre à la consommation.
41. Abbatage rituel permettant la consommation de la viande.

droit. En outre, Isaac fit confiance à Esaü, en lui demandant de lui préparer un plat de gibier et d'aiguiser auparavant le couteau, car il était conscient que face à son potentiel d'impureté, son fils possédait aussi un grand potentiel dans le domaine de la pureté.

Résumé

- Comment comprendre qu'Isaac, qui était un ascète et un homme saint, ait demandé à Esaü de lui préparer un plat selon son goût, avant qu'il le bénisse ? De plus, pourquoi lui a-t-il dit d'aiguiser son couteau : s'il ne lui faisait pas confiance, quel intérêt y avait-il à lui demander de préparer un plat à son intention ?
- En fait, Isaac désirait que le Saint béni soit-Il participe Lui aussi aux bénédictions qu'il donnerait à Esaü ; pour cette raison, il demanda à ce dernier de préparer des plats en son honneur, de sorte que l'accomplissement de cette *mitsva* lui donne des mérites. De même, il lui dit d'aiguiser son couteau afin qu'il exécute la *mitsva* à la perfection – et non parce qu'il ne lui faisait pas confiance.
- Esaü ne fut pas circoncis parce que son corps contenait beaucoup de sang – d'où le nom d'Edom, qui lui sera donné. Je pense qu'Isaac craignait que ceci puisse empêcher Esaü de recevoir les bénédictions, et que c'est pour cette raison qu'il lui donna une *mitsva* dans le domaine du respect paternel, afin d'augmenter ses mérites.
- Esaü, qui possédait un grand potentiel d'impureté, possédait aussi, en contrepartie, un important potentiel de pureté. Cependant, il ne sut pas exploiter son potentiel de pureté, et ne profita pas de l'occasion offerte par son père pour se repentir.

Le détournement des bénédictions

« Or, Rébecca entendit ce qu'Isaac disait à Esaü son fils. Esaü alla aux champs pour capturer du gibier et le rapporter. Cependant, Rébecca dit à Jacob, son fils : "Ecoute, j'ai entendu ton père parler ainsi à Esaü ton frère." »

(Genèse 27, 5-6)

Nos Sages, de mémoire bénie, interprètent l'insistance du verset : « et le rapporter », comme une allusion au fait que si Esaü ne trouvait pas de gibier, il en volerait (Genèse Rabba 65, 13). Il est également expliqué (Targoum Yonathan 27, 5) que, n'ayant pas trouvé d'animal cachère, Esaü a préparé pour son père de la viande de chien. Il a agi de façon stupide, car le mécontentement de son père, à la vue de ce plat *taref*, serait incontournable. Par contre, s'il lui avait simplement dit qu'il n'avait pas trouvé d'animal cachère, Isaac l'aurait malgré tout béni pour l'effort fourni et pour son abstention de prendre un animal volé ou *taref*. Mais, au moment où Esaü présenta à Isaac ce plat *taref*, Isaac vit la géhenne face à lui (Genèse Rabba 67, 2). Il est donc évident qu'il ne l'aurait de toute façon pas béni ; dès lors, pourquoi était-il nécessaire que Rébecca, de son côté, envoie Jacob pour se faire passer pour Esaü ?

Pourquoi Rébecca, qui était consciente de tout cela, désirait-elle que Jacob se présente vite à la place d'Esaü et apporte, lui, un plat à son père ? En tout état de cause, Esaü ne mériterait pas les bénédictions, et il était donc probable qu'Isaac aurait de lui-même appelé Jacob pour le bénir à sa place.

Proposons l'explication suivante. Dans sa grande sagesse,

Rébecca cherchait à créer une séparation entre Jacob et Esaü, plus encore, à susciter la haine entre ces deux frères. Lorsque Sarah avait voulu renvoyer Ismaël de son foyer afin qu'il n'exerce pas une mauvaise influence sur Isaac, l'Eternel avait dit à Abraham : « Ecoute sa voix. » A cette occasion également, Isaac a accédé à la demande de Rébecca de bénir Jacob et de l'envoyer à la recherche d'une conjointe. Car nos saintes matriarches savaient appréhender les faits avec du recul. Ici, Rébecca était consciente qu'un juste comme Jacob ne pouvait pas vivre dans la proximité d'un homme qui était prêt à présenter à son père des plats interdits. C'est pourquoi, c'est en toute connaissance de cause et dans un but bien précis, que Rébecca a envoyé Jacob à la place d'Esaü : afin de provoquer une haine éternelle entre ces deux antagonistes. Comme nous le savons, son projet s'est effectivement réalisé, puisque nos Maîtres, de mémoire bénie, affirment : « Il existe un dogme selon lequel Esaü hait Jacob » (Yalkout Chimoni sur Nombres, 722). Comment et quand ce principe a-t-il été fixé ? Il semblerait que Rébecca en soit à l'origine, puisqu'elle a intentionnellement suscité la haine d'Esaü pour Jacob, suite à l'épisode du détournement des bénédictions.

Toutefois, réfléchissons un instant à quel point la mission que Rébecca a donnée à Jacob, à savoir, d'aller préparer un plat pour son père et d'agir par ruse, a dû être pénible pour ce juste, qui était plongé corps et âme dans la Vérité de la Torah. Or, Rébecca lui a tenu tête en affirmant : « sur moi, ta malédiction » (Genèse 27, 13), que certains commentateurs (les Tossaphistes) expliquent ainsi : « Si tu ne vas pas détourner les bénédictions, c'est moi qui te maudirai. » Si l'on s'en tient à cette interprétation, Jacob se tenait là devant une voie sans issue : s'il se présentait à son père et que ce dernier comprenait qu'il était Jacob, il le maudirait, et s'il n'y allait pas, c'était sa mère qui le maudirait.

Comment comprendre que Rébecca ait tenu à prendre des mesures qui étaient si contraignantes pour Jacob, plutôt que de

laisser simplement les événements évoluer naturellement – à savoir, qu'Esaü présente à son père le plat *taref* et ne reçoive pas les bénédictions ? Car, comme nous l'avons précisé plus haut, elle aurait pu trouver un autre moyen de créer une séparation et de provoquer la haine entre les deux frères, si tel était son but.

Avec l'aide de Dieu, je propose la démarche suivante. La sainte Torah nous interdit de consommer des animaux *taref* ou abattus contrairement au rite. Cependant, le Rambam explique (Chemoné Perakim, chap.6 ; Yalkout Chimoni sur Lévitique, 626) que nous ne devons pas dire que le porc n'est pas bon, mais plutôt qu'il est certainement bon, et néanmoins interdit à la consommation par la Torah. De même, il arrive parfois que l'on sente de bonnes odeurs de plats préparés par des non-juifs ; celui qui évite de respirer ces odeurs afin de s'éloigner le plus possible de la transgression de consommer des plats interdits, méritera une récompense d'autant plus importante.

Rébecca avait vu par prophétie qu'Esaü avait l'intention de dérober un animal *taref*. Elle savait, par ailleurs, que son mari avait très faim au moment où il a demandé qu'on lui prépare un plat – il s'était intentionnellement laissé affamer dans le but de pouvoir donner les bénédictions d'un cœur entier, grâce à la joie qu'il aurait lorsqu'on lui présenterait le plat demandé. Aussi, dans sa grande sagesse, a-t-elle voulu éviter qu'un juste comme Isaac se trouve contraint de respirer l'odeur d'un plat interdit alors qu'il était affamé, qu'un homme surnommé « holocauste parfait » profite, ne serait-ce que l'espace d'un instant, d'une odeur *taref*, avant qu'il n'en identifie l'origine et n'y décèle l'odeur de la géhenne.

Nous comprenons, à présent, pourquoi Rébecca tenait à ce que Jacob, plongé dans son étude, s'interrompe : à cause de la *mitsva* : « Ne sois pas indifférent au danger de ton prochain » (Lévitique 19, 16), c'est-à-dire, afin que l'âme d'Isaac ne soit rassasiée que

d'odeurs saintes, comme celle du jardin d'Eden émanant de Jacob (Genèse Rabba 65, 22). En effet, de cette manière, lorsque Esaü se présenterait à son père avec son plat *taref*, ce dernier serait déjà rassasié du plat apporté par Jacob, et les odeurs provenant du plat interdit ne risqueraient nullement de l'attirer, car un homme rassasié ne prête pas attention aux odeurs qui lui parviennent. La mission que Rébecca a donnée à Jacob concordait donc en réalité avec la Vérité de la Torah, puisqu'il s'agissait là d'éviter à un Juif de tirer profit de l'odeur d'un aliment interdit.

Par ailleurs, Rébecca ne cuisina pas elle-même le plat pour son mari, car l'intention d'Isaac était que son fils l'accommode afin qu'il le bénisse d'un cœur plus joyeux. J'ajouterais que le plat préparé par Jacob pour Isaac contenait sans doute une épice raffinée et authentique, celle de la Torah, ce qui a dû lui procurer un plaisir particulier…

Enfin, l'empressement de Rebecca à envoyer Jacob présenter un plat à son père à la place d'Esaü, peut s'expliquer sous un autre angle. Isaac possédait le libre arbitre et, d'après le Rambam, il aurait donc pu choisir de bénir Esaü en dépit de son impiété, en tenant compte de la possibilité qu'il se repente. Aussi, était-il nécessaire de prendre les devants. Cependant, Jacob craignait alors la malédiction de son père, et c'est pourquoi sa mère le rassura en lui disant qu'elle serait prête à en assumer la responsabilité, comme il est dit : « Sur moi, ta malédiction, mon fils ! » (Genèse 27, 13)

A la fin de cet épisode, lorsque Jacob fut sur le point de partir pour Haran, Isaac, conscient que son fils avait agi par ruse en détournant les bénédictions, le bénit pourtant une seconde fois, en lui souhaitant de mériter les mêmes bénédictions que celles dont ses ancêtres avaient bénéficié. La Torah écrit explicitement : « Isaac envoya Jacob » (Genèse 28, 5) afin d'éviter qu'on ne dise que Rébecca a envoyé Jacob contre le gré d'Isaac. Le texte affirme donc

de façon claire qu'Isaac a pleinement consenti au don des bénédictions à Jacob et à son départ pour Haran, puisqu'il l'a béni avant son départ et lui a recommandé de choisir une femme juste, comme Sarah et Rébecca.

Si Jacob revêtit les vêtements d'Esaü afin de sembler poilu comme son frère, il garda pourtant sa propre voix. Ceci était porteur d'un message pour Isaac : le peuple juif serait composé de justes et de mécréants, lesquels seraient également appelés à descendre de lui, comme le souligne le verset : « La voix est celle de Jacob, et les mains sont celles d'Esaü. » (ibid. 27, 22) Cette idée peut être mise en parallèle avec l'interprétation de nos Sages, de mémoire bénie, du verset : « Il respira l'odeur de ses vêtements (*begadav*) » (ibid. 27, 27) : « Ne lis pas *begadav*, mais *bogdav* » (Sanhédrin, 37a), c'est-à-dire « ses traîtres ». Ainsi donc, les vêtements d'Esaü, portés ici par Jacob, symbolisaient les mécréants du peuple juif qui, eux aussi, finiraient par se repentir.

Le Saint béni soit-Il ramènera tous les pécheurs du peuple juif vers un repentir intègre. A cet égard, le saint Or Ha'haïm fait remarquer (Nombres 25, 14) que Zimri a été appelé Israélite, en dépit du fait qu'il était mécréant. En outre, après son repentir, il mérita la vie du monde futur. Car tout Juif possède en lui une étincelle divine provenant des sphères supérieures, et aucun Juif ne peut donc être repoussé.

Résumé

- Esaü était sur le point d'apporter un plat *taref* à Isaac, donc, ce dernier ne l'aurait de toute façon pas béni ; dans ce cas, pourquoi Rébecca a-t-elle jugé nécessaire de s'empresser d'envoyer Jacob à la place de son frère ?
- Trois démarches sont envisageables :

– Son intention était de provoquer une séparation et une haine entre les deux frères.

– Exécuter l'ordre de sa mère représentait pour Jacob, qui était plongé dans la Vérité de la Torah, une tâche pénible, celle de devoir agir par ruse. Pourtant, Rébecca l'y obligea, afin d'éviter qu'Isaac ne respire, à un moment où il était affamé, l'odeur provenant du plat interdit qu'Esaü lui apporterait.

– Isaac possédait le libre arbitre, et il existait donc une possibilité qu'il décide de bénir Esaü, compte tenu de l'éventualité qu'il se repente.

- Il est écrit : « Isaac envoya Jacob » : Isaac bénit une seconde fois Jacob afin d'attester son consentement à son départ pour Haran et son désir de maintenir les bénédictions données.
- « Il a respiré l'odeur de ses vêtements » : « Ne lis pas *begadav* (ses vêtements), mais *bogdav* (ses traîtres) ». Jacob revêtit les vêtements d'Esaü, mais ne modifia pas sa voix : c'est une allusion aux méchants du peuple juif, qui finiront par se repentir.

Les vêtements précieux

« Rébecca prit les vêtements précieux d'Esaü, son fils aîné, dont elle avait la garde, et elle en revêtit Jacob, son plus jeune fils. »

(Genèse 27, 15)

Les « vêtements précieux » d'Esaü, dont Rébecca a revêtu Jacob, étaient ceux que le Saint béni soit-Il avait confectionnés pour Adam (Yalkout Chimoni sur Genèse, 111) et qui ont ensuite été transmis au cours des générations suivantes. Esaü ne fut pas influencé par le port de ces vêtements, puisqu'il est toujours resté aussi mécréant.

Par contre, lorsque Jacob les porta, ils exercèrent une influence positive, laissant émaner de lui l'odeur du jardin d'Eden qu'ils avaient emmagasinée (Genèse Rabba 65, 22). Or, cette odeur édénique n'émanait que lorsque ces vêtements étaient portés par Jacob, et non quand Esaü les mettait.

Nos Maîtres, de mémoire bénie, affirment à cet égard : « On conduit l'homme dans le chemin qu'il désire emprunter. » (Makot, 10b) Par conséquent, tout dépend de l'homme. Ces vêtements précieux avaient le pouvoir d'influencer celui qui les portait : Jacob en a été positivement influencé, alors qu'Esaü, surnommé l'« homme des champs » – et devant qui les animaux se prosternaient, preuve supplémentaire de sa bestialité – n'en a nullement été influencé et ne s'est pas repenti.

D'ailleurs, dans le verset : « Esaü devint un homme sachant chasser, un homme des champs » (Genèse 25, 27), le terme « homme » est mentionné à deux reprises, pour nous signifier qu'au lieu d'avoir su utiliser sa personnalité, en imitant la force de sainteté de ses ancêtres, Esaü a fait mauvais usage de ces vêtements et n'a pas profité du potentiel particulier qu'ils recelaient.

Le Targoum traduit le mot *tam*, apparaissant dans la suite du verset : « Jacob, homme entier (*tam*) vécut sous les tentes », par le mot *chalem*, signifiant entier, intègre : ces vêtements précieux eurent une influence positive sur Jacob, qui étudiait la Torah, au point qu'ils dégagèrent une odeur édénique, comme du temps où Adam les portait.

Ceci peut être mis en parallèle avec l'idée suivante. Une maison d'étude est un endroit de Torah, où réside la Présence divine, comme le souligne le verset : « Dans le lieu de Sa résidence, vous irez L'invoquer. » (Deutéronome 12, 5) Certaines personnes se laissent influencer positivement par le courant de sainteté qui en émane, alors que d'autres ne mettent pas cette atmosphère à profit et restent telles qu'elles sont.

Il en est de même en ce qui concerne la Terre Sainte, « pays sur lequel veille l'Eternel, ton Dieu, et qui est constamment sous l'œil du Seigneur, depuis le commencement de l'année, jusqu'à la fin » (ibid. 11, 12) : certains s'y élèvent, influencés par la sainteté du pays, alors que d'autres s'y enfoncent davantage dans leur impiété. Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Erouvin, 19a) que la porte de la géhenne se trouve en Terre Sainte, car Dieu a créé un équilibre entre les forces de sainteté et celles d'impureté. Tout dépend donc du libre choix de l'homme, pour le meilleur ou pour le pire.

Jacob est appelé « homme » (*ich*) par la Torah, mais son nom contient également la racine *akev*, signifiant talon, car il savait s'effacer devant son prochain, devant la Torah et devant le Créateur ; conscient qu'il était aussi au talon, il devint un homme pur et juste. A l'inverse, Esaü est désigné à deux reprises par le mot « homme », allusion au fait qu'il cherchait toujours à être à la tête ; à cause de cela, il ne parvint pas à se construire une personnalité positive. C'est une des raisons pour lesquelles l'Eternel aime Jacob et hait Esaü (Malachie 1, 3), car dans ce monde, l'orgueil n'a pas sa place et on ne doit donc pas chercher à devenir quelqu'un d'important et de respecté (*ich*), puisque c'est le Saint béni soit-Il qui alloue la force à l'homme. Jacob, qui se plaçait au talon, fut élevé par Dieu, qui le nomma Israël. Seul le Tout-Puissant est à même d'élever l'homme. Esaü, qui tenta de s'élever lui-même, fut voué à la haine divine.

Résumé

- Les vêtements précieux, que le Saint béni soit-Il a confectionnés à Adam, ont ensuite été utilisés par de nombreuses générations. Cette section nous rapporte que Jacob et Esaü ont, tous les deux, porté ces vêtements, mais que le résultat a été diamétralement opposé. Lorsque Esaü les portait, ils n'ont eu aucune influence positive sur lui, car il n'a pas profité de la sainteté qu'ils auraient pu lui transmettre ; pour

cette raison, il est toujours resté aussi mécréant. Par contre, quand Jacob les revêtit, le potentiel de sainteté contenu dans ces vêtements trouva son expression en lui, au point qu'une odeur édénique émana d'eux, comme du temps d'Adam.

♦ Nos Sages affirment : « On conduit l'homme dans le chemin qu'il désire emprunter. » Tout dépend du libre arbitre de l'homme, pour le meilleur comme pour le pire.

L'essence du vêtement

« Il [Jacob] s'approcha et l'embrassa. Isaac respira l'odeur de ses vêtements ; il le bénit et dit : "Voyez ! Le parfum de mon fils est comme le parfum d'un champ béni par l'Eternel ! " »

(Genèse 27, 27)

Lorsque Jacob se présenta à Isaac son père, ce dernier remarqua l'odeur particulière qui émanait des vêtements de son fils. Quelle est donc cette odeur et quelle est sa signification ?

Le mot *béguèd* a pour valeur numérique neuf et, en ajoutant à cette somme un, on obtient le nombre dix ; son essence profonde a donc un lien avec les dix sphères, dont la lumière illimitée provient du Saint béni soit-Il. Les vêtements de Jacob ont laissé émaner une odeur spirituelle très intense, parce que tout son être était attaché à la sainte Torah, à laquelle il se vouait corps et âme ; cette odeur symbolisait le lien étroit qu'il avait avec les dix sphères de sainteté et les dix commandements, qui représentent la base de toute la Torah.

Nous pouvons aussi expliquer que l'odeur de la Torah émanait des vêtements de Jacob, car le vêtement peut être comparé à la Torah, tous deux ayant pour but de réchauffer l'homme. Le vêtement aide l'homme à se protéger du froid ; or, Jacob parvint à chasser totalement le mauvais penchant, symbolisé par le froid, comme le souligne le verset – au sujet d'Amalec – : « Il t'a surpris (littéralement : refroidi) en chemin » (Deutéronome 25, 18). Jacob était plein d'entrain dans son service divin, auquel il vouait tout son être, comme il est dit : « Jacob devint un homme entier (*tam*), assis sous les tentes » (Genèse 25, 27) – le mot *tam*, composé des mêmes lettres que le mot *mèt* (mort), laissant entendre qu'il se "tuait à la tâche" dans la tente de la Torah.

Ainsi donc, tel est le sens de la déclaration d'Isaac : « la voix est celle de Jacob » (Genèse 27, 22) : du moment que la voix est celle de Jacob, à savoir que la voix de la sainte Torah domine, alors les mains d'Esaü ne peuvent prendre le dessus et demeurent impuissantes (Genèse Rabba 65, 20), car le chaud l'emporte sur le froid. En effet, dès l'instant où les mains d'Esaü tenteraient de toucher Jacob ou sa descendance, elles se brûleraient au feu de la Torah, émanant de Jacob.

En outre, le mot *bigdo* (son vêtement) a la même valeur numérique que le nom *Ya*, et fait donc à la fois allusion à ce monde, créé avec la lettre *Hé*, et au monde futur, créé avec la lettre *Youd* (Mena'hot, 29b), comme le soulignent les versets : « Les cieux, oui, les cieux sont à l'Eternel, mais la terre, Il l'a octroyée aux fils de l'homme » (Psaumes 115, 16), et : « Car avec *Ya*, l'Eternel a créé les mondes. » (Isaïe 26, 4)

La tâche de l'homme consiste à créer un lien entre les deux mondes, et à unifier, par ce biais, le Nom divin. L'homme en a la possibilité lorsqu'il s'imprègne, dans ce monde, de la dimension du monde à venir, c'est-à-dire, quand il jouit de la spiritualité illimitée de la sainte Torah. De cette manière, il restaure la royauté du

Créateur dans le monde. Telle est l'essence profonde de l'odeur qui émanait des vêtements de Jacob.

A présent, nous pouvons mettre en parallèle la finalité du vêtement lorsqu'il a été porté par Jacob au moment où il s'est présenté devant son père, avec son rôle, lorsque Adam l'a revêtu suite à son péché. Quand Adam fauta, il prit conscience de sa nudité ; le Saint béni soit-Il le chassa du jardin d'Eden, et Adam se sentit soudain coupé de son Créateur. Seul le vêtement confectionné par Dieu lui permettait à nouveau de se lier à Lui. Car, comme nous l'avons expliqué précédemment, le vêtement contient la même dimension que la Torah, réchauffant l'homme et le liant aux dix sphères de sainteté.

L'ouvrage « 'Hessed Le-Avraham » explique que ces dix sphères traversent l'homme et le lient au Tout-Puissant.

En outre, l'Eternel a fait à Adam une ceinture, séparant la partie supérieure de la partie inférieure de son corps (Zohar I, 32). C'est une allusion pour l'homme au fait qu'il possède le libre arbitre et a la possibilité de séparer le Mal du Bien, ou de les mélanger en vivant selon ses instincts bestiaux. Avant le péché d'Adam, il n'y avait pas de libre arbitre, car le Bien apparaissait de façon évidente ; Adam et Eve étaient nus, mais n'en avaient pas honte. C'est seulement après la faute que le Mal et le Bien se sont mélangés, la tâche de l'homme étant : « Eloigne-toi du mal et pratique le bien » (Psaumes 34, 15). Le vêtement, qui représente la Torah et le lien avec le Maître du monde, constitue le moyen à même de nous aider à atteindre ce but.

Adam resta au jardin d'Eden jusqu'à la sortie de Chabbat (Genèse Rabba 11, 2) ; il eut donc encore le temps d'y porter ce vêtement d'origine divine. Aussi, lorsque Jacob, revêtu des vêtements d'Esaü – qu'il avait volés à Nimrod, qui les avait lui-même subtilisés à Adam (Yalkout Chimoni sur Genèse, 111) – se présenta devant son père, l'odeur du jardin d'Eden se dégagea d'eux. Par conséquent, Isaac

perçut dans les habits de Jacob le niveau spirituel d'Adam au jardin d'Eden, ressentant ainsi le lien entre son fils et le Saint béni soit-Il, la Torah et les dix sphères. Ceci lui procura un plaisir intense, au point qu'il fut inspiré par l'Esprit divin.

Lorsque Esaü portait ces « vêtements précieux », hérités d'Adam, c'est l'odeur de la géhenne qui en émanait, parce que son corps était entièrement souillé par les transgressions. Par contre, quand Jacob, dont l'être entier était saint, les revêtit, ils renforcèrent encore davantage la sainteté de ce juste, et, comme s'il était en train de marcher, à ce moment-là, au jardin d'Eden, ils dégagèrent une odeur édénique.

Dès lors, nous sommes en mesure de comprendre le sens de la lutte entre Jacob et l'ange tutélaire d'Esaü. Il est écrit : « un homme lutta avec lui » (Genèse 32, 25), et nos Maîtres expliquent (Genèse Rabba 77, 3) qu'il s'agissait du ange tutélaire d'Esaü. Le verbe *vayéavek* (littéralement : lutta) est formé de la racine *avak*, signifiant poussière ; celle-ci symbolise le mauvais penchant, qui cherche à s'attacher à l'homme pour le salir. Ici, l'ange tutélaire d'Esaü désirait souiller Jacob et porter atteinte à sa sainteté ; il voulait même "tacher" le vêtement d'Adam, et remplacer son odeur édénique par une odeur provenant de la géhenne.

La poussière qui nous recouvre est à la base de tout. En effet, elle est comparable à une plaie qui est au départ localisée à un endroit précis du corps de l'homme, mais qui est susceptible de s'infecter si on ne la guérit pas – au point de devoir parfois en arriver à amputer tout un membre. De même, si un homme possède en lui une mauvaise racine, serait-elle palpable comme la poussière, celle-ci a la possibilité de s'étendre, car telle est la tactique du mauvais penchant : il commence à attaquer l'homme sur une de ses petites faiblesses dans le service divin, pour ensuite le corrompre davantage et finalement l'entraîner dans de profonds abîmes.

Pour cette raison, notre patriarche Jacob lutta de toutes ses

forces pour ne se laisser influencer en rien par le Satan et préserver l'intégrité de ses qualités. Cette lutte était si intense que la poussière qu'elle a soulevée est montée jusqu'au ciel, symbolisant la victoire de Jacob sur le mauvais penchant. D'ailleurs, même lorsque le Satan parvint à le toucher, il fut ensuite contraint de le bénir. A la fin de cet épisode, il est écrit : « Le soleil se leva sur lui » (Genèse 32, 32), allusion au fait que le Saint béni soit-Il a guéri Jacob de cette blessure. Car, lorsqu'un homme lutte de toutes ses forces contre les forces du Mal, l'Eternel lui vient en aide et panse ses plaies.

On retrouve la notion de poussière dans les Maximes de nos Pères : « Attache-toi à la poussière de leurs pieds. » (1, 4) De la même façon que la poussière qui recouvre un objet est visible, de même, un homme doit écouter avec soif les paroles des Sages, de sorte que la Torah qu'il étudie soit reconnaissable dans l'ensemble de son comportement et l'enveloppe, à la façon dont la poussière couvre les vêtements.

Nous pouvons en retirer un enseignement : la mission de l'homme consiste à se secouer afin de se débarrasser de la poussière du mauvais penchant, qui l'importune dans son service divin. En repoussant cette poussière indésirable, il pourra s'attacher à celle des Sages, c'est-à-dire à leurs actions et à leurs paroles. Au départ, il semblera difficile à l'homme d'écouter les Sages et de suivre leurs directives ; puis, une fois qu'il aura intégré leurs paroles, cette tâche deviendra plus aisée et s'inscrira dans la routine. Nous devons prendre conscience que c'est l'unique façon de gagner la lutte contre le Satan.

Cependant, si l'homme néglige son étincelle divine et commet des transgressions, il portera atteinte à la pureté de son âme et perdra tout lien avec le monde futur – comme ce fut le cas d'Esaü, dont les vêtements étaient imprégnés de l'odeur de la géhenne.

Il est écrit : « Dieu a fait correspondre l'un à l'autre » (L'Ecclésiaste

7, 14) : lorsqu'un homme aspire à servir l'Eternel de tout son cœur, son âme l'aide à y parvenir, le conduisant jusqu'au jardin d'Eden, où on le revêt de vêtements édéniques.

La tâche de l'homme consiste également à relier les deux mondes, correspondant aux lettres *Youd* et *Hé*. Le Gaon de Vilna donne une brillante interprétation du verset : « Un homme (*ich*) lutta avec lui » (Genèse 32, 25). Le mot *ich*, contenant la lettre *Youd*, souligne que cet homme était un ange céleste. Notre patriarche Jacob servait le Tout-Puissant et liait ainsi les deux mondes ; il incarnait donc simultanément les lettres *Hé* et *Youd*. L'homme, qui a la possibilité de se sanctifier en liant le ciel et la terre – comme il est dit : « Une échelle était dressée sur la terre, son sommet atteignait le ciel » –, est, en cela, supérieur à l'ange, et c'est la raison pour laquelle Jacob put vaincre cet ange. En outre, l'ange est désigné par le qualificatif « statique », alors que l'homme est appelé « personne en mouvement », car même après sa mort, son âme continue à s'élever dans le jardin d'Eden. En effet, le juste y poursuit éternellement son étude, conformément à l'enseignement de nos Sages : « Les justes n'ont de repos ni dans ce monde, ni dans le monde à venir. » (Berakhot, 64a)

Résumé

- « Il respira l'odeur de ses vêtements » : quelle est donc l'essence du vêtement ?
- La valeur numérique du mot *béguèd* – plus ou moins un – est dix, allusion aux dix sphères de sainteté et aux dix commandements, et donc à l'attachement de Jacob à la sainte Torah.
- Le vêtement symbolise la Torah, qui réchauffe l'homme et le protège du "froid", c'est-à-dire du Satan, qui cherche à le refroidir dans son service divin.
- Le mot *bigdo* a la même valeur numérique que le Nom *Ya*, symbolisant

alors la mission de Jacob d'unir ce monde et le monde futur, dans le but de dévoiler le Nom divin ; il remplit cette mission en se délectant des délices de la sainte Torah, qui relève du monde à venir.

- Le vêtement d'Adam possédait le pouvoir de lier l'homme au Saint béni soit-Il, suite au péché. La ceinture portée par Adam symbolise la mission de l'homme : séparer le Bien du Mal, à la façon dont une ceinture marque la distinction entre la partie supérieure et la partie inférieure du corps humain. Ceci devint nécessaire après le péché, suite auquel le bien et le mal se sont mélangés.

- Adam porta ce vêtement quelque temps au jardin d'Eden, et il fut donc imprégné d'une l'odeur édénique. Le corps de Jacob, qui était saint, permit à cette odeur de se répandre à nouveau – ce qui demeurait impossible lorsque Esaü le portait – et c'est cette odeur qu'Isaac perçut dans les vêtements de son fils.

- Plus tard, l'ange tutélaire d'Edom s'attaquera à Jacob et tentera de lui attacher la poussière de l'impureté, afin de porter atteinte à son lien avec la Torah, à l'image d'une plaie, qui est au départ localisée, puis s'infecter et porte atteinte à une plus grande région du corps. Jacob luttera ainsi de toutes ses forces pour vaincre tout l'impact de l'impureté.

- Il est écrit : « Attache-toi à la poussière de leurs pieds » : l'homme doit lutter pour s'attacher à la poussière des Sages, c'est-à-dire, que son étude de la Torah doit être identifiable à travers ses actes, de même que l'on voit la poussière qui recouvre un vêtement.

- Le Gaon de Vilna explique ainsi le verset : « Un homme lutta avec lui » : Jacob parvint à vaincre l'ange grâce à la supériorité qu'il détenait sur lui. En effet, l'ange est ici désigné par le mot *ich*, car il ne possède que la lettre *Youd*, alors que Jacob incarnait les lettres *Youd* et *Hé*, lui permettant de lier les deux mondes et d'y restaurer la royauté de Dieu.

Le respect des parents en cas de conflit avec la loi

« Isaac appela Jacob et le bénit, puis lui fit cette recommandation : "Ne prends pas de femme parmi les filles de Canaan. Lève-toi, va dans le territoire d'Aram, dans la demeure de Bathuel, père de ta mère ; et choisis-toi là une femme parmi les filles de Laban, le frère de ta mère." »

(Genèse 28, 1-2)

Il est écrit : « Révérez, chacun, votre père et votre mère », et le verset poursuit : « et observez Mes Chabbats » (Lévitique 19, 3). Nos Sages interprètent (Yebamot, 5b) cette juxtaposition comme une allusion au fait que nous avons l'obligation de respecter nos parents, sauf dans le cas où ils nous demanderaient d'agir en contradiction avec la loi, comme par exemple de profaner le Chabbat ; dans ce cas-là, il existe même une *mitsva* de ne pas les écouter. Jacob a reçu l'ordre de ses parents de se rendre à Haran pour trouver une conjointe ; or, il ne l'a pas exécuté immédiatement, mais s'est arrêté en route pour étudier quatorze ans à la *Yechiva* de Chem et Ever. Comment comprendre que Jacob ait tardé à exécuter l'ordre de ses parents ?

En éclaircissant ce sujet, nous allons découvrir un principe remarquable. Jacob était conscient du devoir qui lui incombait et, néanmoins, il en connaissait également le prix. Il savait que s'il se rendait dans la maison de Laban sans préparation préliminaire, il en sortirait perdant. Pour cette raison, il alla d'abord étudier à la *Yechiva* de Chem et Ever, pour se plonger dans l'étude pendant une

période de quatorze ans ; par ce biais, il rassembla les forces nécessaires pour lutter contre les forces du Mal. D'ailleurs, le Saint béni soit-Il approuva Lui-même cette initiative de Jacob, puisqu'Il lui apparut en rêve et lui promit de le protéger de tout incident, comme il est dit : « L'Eternel se tenait au-dessus de lui » (Genèse 28, 13).

Pourtant, il est rapporté que Jacob fut puni pour n'avoir pas vu sa mère avant qu'elle meure. Comment expliquer qu'une punition lui fut infligée, alors qu'il s'était dirigé à Haran sur l'ordre de ses parents ? Proposons l'explication suivante. Il est dit : « Telle est la loi relative à l'holocauste (…) » (Lévitique 7, 37). Ce verset signifie que quand un homme étudie la Torah, c'est comme s'il observait toutes les *mitsvot*. Par exemple, aujourd'hui, où nous n'avons plus la possibilité d'exécuter les *mitsvot* liées au Temple, celui qui étudie les lois relatives à ce sujet, est considéré comme s'il les accomplissait (Mena'hot, 110a).

Il existe d'autres *mitsvot* qui sont applicables aujourd'hui, mais que nous n'avons pas forcément l'opportunité d'observer. Par exemple, seul quelqu'un qui a décidé de divorcer, a la possibilité d'accomplir la *mitsva* de donner le *guèt*[42]. Un homme marié, qui n'est pas en conflit avec sa conjointe, ne peut accomplir cette *mitsva*. C'est pourquoi, il est dit : « Tout Juif est solidaire de son prochain. » (Chevouot, 39a). Lorsqu'un homme qui divorce observe la *mitsva* du *guèt* conformément à la loi, c'est à tout le peuple juif qu'est attribué le mérite de cette *mitsva*.

Jacob a affirmé : « J'ai séjourné (*garti*) auprès de Laban et j'ai observé les six cent treize (*taryag*) commandements. » (Rachi sur Genèse 32, 5) Cependant, lorsqu'il a habité chez Laban, Jacob n'était pas en mesure d'accomplir certaines *mitsvot*, comme celle d'habiter

---

42. Acte de divorce.

en Terre Sainte, ou celle de respecter ses parents ; dès lors, comment a-t-il pu avancer une telle affirmation ? Apparemment, pendant cette période, Jacob a étudié dans la Torah les lois relatives à ces *mitsvot*, et c'est donc comme s'il les avait exécutées concrètement. De même, superficiellement, il semblerait que Jacob n'ait écouté que l'ordre de sa mère – « tu t'installeras là quelques années » (Genèse 27, 44), dans l'espoir qu'Esaü se repente entre-temps – et non celui de son père – qui lui avait ordonné d'aller se marier et de revenir aussitôt après. Toutefois, du point de vue de Jacob, il avait en réalité également exécuté l'ordre de son père, du fait qu'il avait étudié, pendant ces années, les lois relatives au respect des parents.

Le fait que Jacob soit resté chez Laban jusqu'à la naissance de Joseph ne lui a pas non plus été reproché. En effet, il avait vu par l'Esprit saint que seulement lorsque Joseph, qui représentait la force de la pureté, naîtrait, il serait en mesure de combattre la force de l'impureté incarnée par Esaü, comme le souligne le verset : « La maison de Jacob sera un feu, la maison de Joseph une flamme, et celle d'Esaü comme de la paille. » (Obadia 1, 18)

Ainsi donc, il n'a pas été reproché à Jacob d'avoir manqué au respect de ses parents, ni d'être resté trop longtemps auprès de Laban. Par contre, on lui a tenu rigueur du fait qu'il a avancé à son rythme et ne s'est pas empressé d'accomplir le vœu qu'il avait formulé, selon lequel, si l'Eternel lui permettait de sortir indemne des confrontations avec Laban et Esaü, il construirait un autel en Son honneur. Or, Jacob s'attarda en route : il acheta des terrains, érigea une *soukka*, s'installa à Sichem, alors qu'il aurait dû, au préalable, accomplir son vœu en construisant un autel. C'est ce point qui lui fut reproché, et c'est la raison pour laquelle il fut puni : il ne put pas voir sa mère Rébecca avant qu'elle quitte ce monde.

Résumé

- Isaac et Rébecca ont ordonné à Jacob de partir pour se marier ; pourquoi Jacob a-t-il retardé l'exécution de cet ordre de quatorze ans, en allant étudier dans la *Yechiva* de Chem et Ever ? Car il savait que sans préparation préalable, il ne serait pas en mesure d'affronter Laban le méchant ; pour cela, il resta étudier la Torah pendant quatorze ans, après quoi, il se dirigea vers la maison de Laban.
- Notre patriarche Jacob fut puni : il ne put pas voir sa mère avant qu'elle meure. Cette punition n'était pas due au fait qu'il n'avait pas eu l'opportunité de respecter ses parents, lorsqu'il a séjourné chez Laban, puisque pendant cette période-là, il a étudié les lois relatives à cette *mitsva* – ce qui lui a été considéré comme s'il l'avait observée. Néanmoins, il fut puni pour avoir manqué d'empressement dans l'exécution de son vœu : construire un autel pour l'Eternel qui l'avait sauvé des confrontations avec Laban et Esaü.

De l'importance des vertus

« Isaac appela Jacob et le bénit, puis lui fit cette recommandation : "Ne prends pas de femme parmi les filles de Canaan. Lève-toi, va dans le territoire d'Aram, dans la demeure de Bathuel, père de ta mère ; et choisis-toi là une femme parmi les filles de Laban, le frère de ta mère." »

(Genèse 28, 1-2)

Tentons de comprendre qu'est-ce qui déplaisait profondément à Isaac dans les filles originaires de Canaan, pour qu'il ait ordonné à

Jacob de s'en éloigner et de choisir plutôt une épouse provenant d'Haran. Le comportement d'Esaü demande également à être éclairci : bien qu'il ait entendu son père dire que les femmes de Canaan étaient mauvaises, il n'a non seulement pas divorcé de ses femmes cananéennes, mais en a épousé une de plus, Mahalath, la fille d'Ismaël.

Rappelons ici l'explication que nous avons donnée, dans la section de 'Hayei Sarah, sur le verset : « Et l'Eternel avait béni Abraham en tout (*bakol*). » (24, 1) Rachi rapporte l'explication suivante de nos Sages, de mémoire bénie, selon laquelle *bakol* a la même valeur numérique que *bèn*, et signifie donc que Dieu a béni Abraham en lui donnant un fils. Pourtant, si *bakol* fait référence au fait d'avoir un fils, pourquoi la Torah n'a-t-elle pas écrit explicitement le mot *bèn* ? Que désire-t-elle nous apprendre en insinuant que *bakol* fait référence à *bèn* ?

En fait, la Torah vient ici nous enseigner que le Saint béni soit-Il n'a pas béni Abraham en lui donnant un fils commun, mais en lui donnant un fils qui contenait tout (*bakol*), c'est-à-dire, qui possédait toutes les qualités. En effet, le mot *bakol* équivaut à deux fois la valeur numérique du Nom miséricordieux de l'Eternel, allusion au fait qu'Isaac était doté de la vertu sublime de la bonté. Nous pouvons en retirer la leçon suivante : l'essentiel, pour un Juif, ne consiste pas uniquement à étudier la Torah et observer les *mitsvot* de façon méticuleuse, mais le travail de ses traits de caractère – qui permet à l'homme de se parfaire – détient également une place prépondérante. Par exemple, la façon dont un homme se comporte à l'égard de sa femme ou de son entourage représente un point déterminant. Il est écrit : « Le monde est bâti sur la bonté » (Psaumes 89, 3), autrement dit, c'est l'univers entier qui repose sur la bienfaisance qu'un homme pratique envers son prochain, sur son comportement charitable et indulgent.

Aussi, lorsque Abraham envoya Eliezer choisir une femme pour Isaac, la Torah précise que Dieu avait béni Abraham « en tout », afin de nous enseigner que le facteur le plus important à prendre en considération est celui des vertus détenues par le conjoint. Pour cette raison, Abraham dit à Eliezer de se rendre précisément chez sa famille, qui habitait à Haran, conscient que les membres de sa famille étaient dotés de grandes qualités d'âme. Il ne voulait pas qu'Isaac épouse une femme originaire de Canaan, parce que les habitants de ce pays étaient mauvais, comme l'illustre l'histoire de Sodome et Gomorrhe. Ceci était si important aux yeux d'Abraham qu'avant d'envoyer Eliezer remplir sa mission, il le fit prêter serment sur ce point.

Nous comprenons, à présent, la recommandation d'Isaac à Jacob. Isaac, qui désirait suivre la même voie que son père Abraham, ordonna à Jacob de choisir une épouse appartenant à sa famille, habitant à Haran, et non une femme originaire de Canaan. Il voulait ainsi lui enseigner que les traits de caractère représentent le facteur déterminant dans le choix du conjoint, et qu'il lui incombait donc, avant tout, de rechercher une épouse dotée de sublimes vertus, comme sa mère Rébecca, originaire d'Haran.

Analysons, maintenant, l'attitude d'Esaü. Il n'a pas cherché à comprendre l'intention dissimulée dans l'ordre de son père. Lorsqu'il a entendu Isaac ordonner à Jacob d'aller à Haran pour épouser une femme faisant partie de sa famille, il n'en a pas tiré les bonnes conclusions : plutôt que de se rendre lui aussi à Haran pour y chercher une épouse vertueuse, il s'est rendu chez son oncle Ismaël, pour épouser sa fille. Esaü croyait qu'Isaac désirait qu'il épouse une femme de la famille, mais n'a pas compris que l'appartenance à la famille ne représentait un critère de choix que dans la mesure où la personne en question possédait des vertus et craignait Dieu. Telle fut son erreur.

En fin de compte, Esaü fit le contraire de la volonté de son père en se mariant avec la fille d'Ismaël, qui était un mécréant et dont les épouses étaient elles aussi mauvaises – il était donc évident qu'une fille provenant de tels parents ne pouvait être juste et vertueuse. En outre, il est écrit : « Esaü alla vers Ismaël et prit pour femme Mahalath, fille d'Ismaël, fils d'Abraham, sœur de Nebaïoth, en plus de ses premières femmes. » (Genèse 28, 9) Le texte précise d'une part que Mahalath était la petite-fille d'Abraham, car c'est en cela que résidait l'erreur d'Esaü : il pensait que l'appartenance à leur famille représentait un critère suffisant, aux yeux de son père, dans le choix de la conjointe, alors que, pour Isaac, c'était en fait les vertus de cette dernière qui constituaient l'essentiel. Ce verset souligne également le fait qu'Esaü s'enfonça encore davantage dans l'impiété, puisqu'il ne divorça pas de ses premières femmes, allant une fois de plus à l'encontre de la volonté de son père.

Cette étude met en relief un principe extraordinaire. Jacob et Esaü ont grandi ensemble, ont reçu la même éducation, et ont étudié dans la même *Yechiva* ; pourtant, l'un a suivi le droit chemin, alors que l'autre s'en est détourné. Cette énigme s'explique par le fait que tout dépend du caractère de l'homme. S'il est vrai qu'Isaac leur a enseigné à tous deux la Torah de la même façon, il ne pouvait leur enseigner les vertus, car celles-ci s'acquièrent par le travail personnel de l'individu. C'est pourquoi, Jacob, qui travailla ses traits de caractère et lutta pour maîtriser son mauvais penchant, parvint à un niveau élevé, et rechercha donc une épouse qui l'égalait en vertus et en crainte de Dieu. Par contre, Esaü, qui n'était pas intéressé à affiner son caractère, ne sut pas mettre à profit toutes les années d'étude auprès de son père et sa bonne éducation, aussi resta-t-il mécréant. A cause de cela, il interpréta mal les paroles de son père, les comprenant comme il voulait les comprendre, et allant choisir une femme aussi mauvaise que lui, en plus de ses autres épouses cananéennes.

Si nous approfondissons encore davantage les motivations du choix d'Esaü, nous en déduirons une remarquable leçon : le degré de déchéance dans lequel peut être précipité un homme qui ne se laisse pas guider par la sainte Torah est incommensurable. Si une personne désire s'améliorer, il ne suffit pas qu'elle soit vertueuse et craigne Dieu, mais il faut aussi que l'un de ses proches la réprimande lorsqu'elle se comporte mal. Le Gaon de Vilna – comme d'autres grands hommes – avait désigné certains de ses élèves pour qu'ils l'admonestent continuellement. Or, Esaü avait compris la raison de l'ordre de son père, adressé à Jacob, de choisir une épouse originaire d'Haran : une femme vertueuse et craignant Dieu lui adresserait des réprimandes dès que nécessaire, ce qui garantirait sa progression spirituelle. Aussi, craignant qu'une telle épouse ne se prive pas de lui reprocher ses mauvaises actions et le contraigne à changer de voie, Esaü refusa de faire un tel choix.

Il est connu qu'Esaü excellait particulièrement dans la *mitsva* du respect des parents, qu'il observait de façon méticuleuse (Genèse Rabba 65, 16). Ici, Isaac ne lui a pas ordonné directement de choisir une femme originaire d'Haran, puisqu'il n'a adressé cet ordre qu'à Jacob. Malgré tout, lorsque Esaü a entendu que telle était la volonté de son père, il a lui aussi voulu s'y plier. Or, qu'a-t-il finalement fait ? Exactement l'inverse de ce que son père désirait : son père recherchait les vertus, tandis que lui est allé épouser une femme mauvaise. Esaü n'avait-il donc pas compris la réelle intention de son père, dans cet ordre donné à Jacob ? En réalité, il était tellement éloigné de la Torah qu'il interpréta mal la volonté de son père ; préférant éviter d'épouser une femme vertueuse qui le critiquerait, il traduisit à son gré les paroles de ce dernier. Ainsi, il choisit Mahalath, fille d'Ismaël, à laquelle il était apparenté, et se leurra en pensant qu'il donnerait ainsi satisfaction à son père, alors qu'il ne lui causa que du chagrin.

Ceci illustre à quel point l'homme doit être attaché à la Torah et la connaître en profondeur, afin d'être en mesure de comprendre quelle est la réelle volonté du Saint béni soit-Il. Combien est-il courant que des personnes s'égarent en prétendant agir de façon désintéressée et en accord avec la loi de la Torah ! A nous de veiller à ne pas tomber dans ce piège.

Dans la section de Vayétsé, il est écrit : « Laban dit à Jacob : " (…) Déclare-moi quel doit être ton salaire" (…) Il dit : "Je te servirai sept ans pour Rachel, ta plus jeune fille." » (Genèse 29, 15-18) Nous pouvons nous poser la question suivante. Sachant qu'Esaü ne désirait pas épouser Léa de peur qu'elle le réprimande et l'oblige à changer de voie, pourquoi Jacob n'a-t-il pas demandé à Laban ses deux filles en mariage, comme salaire pour son travail ? Il semble en effet évident que si Jacob lui avait présenté une telle requête, il l'aurait agréée, constatant son exceptionnelle réussite dans les affaires. Dès lors, pourquoi n'a-t-il demandé à Laban que la main de Rachel, causant ainsi, pendant une période de sept ans, les pleurs de Léa, qui redoutait l'union avec Esaü (cf. l'explication de Rachi sur le verset : « Léa avait les yeux faibles » (ibid. 29, 17) : elle pensait qu'elle était peut-être destinée à Esaü) ?

En fait, Jacob, dans sa grande piété, désirait laisser à Esaü le choix d'emprunter le droit chemin et de choisir une femme vertueuse ; il lui laissa donc la possibilité de se repentir et d'accomplir la réelle volonté de son père. Pour cette raison, Jacob, qui était le fils cadet, voulut épouser Rachel, qui était la cadette, afin de donner à Esaü l'opportunité de se marier à Léa. Cependant, Esaü ne sut pas mettre à profit cette chance qui lui était offerte et, au lieu d'épouser Léa, il préféra épouser Mahalath, la fille d'Ismaël.

On raconte qu'une fois, le Rav de Ponievitz, de mémoire bénie, alla voir le Rav Chakh, de mémoire bénie, pour lui faire part de son projet d'ouvrir une *Yechiva* exceptionnelle dans laquelle il

n'accepterait que des jeunes gens particulièrement doués, qui deviendraient de façon sûre de grands hommes. Mais le Rav Chakh s'opposa à ce projet, expliquant au Rav de Ponievitz que ce n'est pas l'intelligence qui détermine l'avenir, plus ou moins brillant, de l'homme, puisqu'un étudiant à la base moyen peut finalement s'élever, tandis qu'un étudiant au départ brillant ne devient pas forcément un grand en Torah. Pour cette raison, une *Yechiva* doit accepter, sans distinction de niveau, tous les jeunes gens désirant progresser, car l'intelligence ne représente qu'un élément marginal, alors que les vertus et la volonté de progresser et de s'investir dans la Torah constituent, quant à elles, le facteur déterminant.

Le Gaon, Rav Aaron Kotler, de mémoire bénie, explique de la façon suivante l'enseignement de nos Maîtres : « Quiconque observe la Torah dans la pauvreté, finira par l'observer dans la richesse. » (Maximes de nos Pères 4, 11) L'interprétation classique est que l'homme qui étudie la Torah finira, avec l'aide de Dieu, par s'enrichir, pouvant alors l'étudier sans soucis de subsistance. Rav Kotler explique que si une personne n'a pas été dotée de très grands talents – pauvre, spirituellement – mais persévère dans son étude, elle finira par s'élever – devenant riche en Torah. Autrement dit, rien n'empêche personne de devenir un grand en Torah ; au contraire : « la Torah jaillira des enfants de pauvres » (Nedarim, 81a) – c'est-à-dire, aussi bien des personnes démunies que de celles spirituellement pauvres.

Il est écrit : « Il arriva, comme Isaac était devenu vieux (…) Il appela Esaü son fils aîné, et lui dit : "Mon fils !" Il répondit : "Me voici." Isaac reprit : "(…) Fais-en un plat savoureux comme je l'aime (…) afin que je te bénisse avant ma mort." » (Genèse 27, 1-4) Comment expliquer qu'Isaac tenait tellement à bénir Esaü alors qu'il était un grand impie ? Nous pouvons comprendre qu'il ne désirait pas donner sa bénédiction à Jacob, parce qu'il savait qu'il étudiait

assidûment la Torah, qui représentait, en soi, la plus grande des bénédictions ; il n'avait donc, pensait-il, pas besoin de la sienne. Pourtant, était-ce une raison pour bénir Esaü le méchant ? Je pense qu'Isaac, conscient du fait qu'Esaü était en "chute libre", désirait justement tirer parti de cet état de pauvreté spirituelle pour lui donner un nouvel élan et lui permettre d'atteindre la richesse dans ce domaine – conformément au principe expliqué précédemment. Isaac, qui cherchait à susciter le repentir sincère de son fils, lui a offert l'opportunité d'accomplir la *mitsva* de respecter son père, afin qu'il puisse acquérir une grande richesse spirituelle. Jacob a, lui aussi, voulu donner une chance à Esaü, en lui laissant le choix d'épouser Léa, une femme juste qui l'aiderait à corriger ses voies. Cependant, Esaü s'opposa à tout travail sur soi.

Une fois, un Juif me posa une question intéressante à ce sujet. Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Yebamot, 76a) que lorsque Jacob a béni Ruben en le désignant par : « ma force et les prémices de ma vigueur » (Genèse 49, 3), il désirait signifier qu'il a été conçu par son premier acte viril. En d'autres termes, Jacob, qui s'est marié à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne s'était jamais rendu impur. Pourtant, la Torah affirme que Léa était stérile : « L'Eternel vit que Léa était dédaignée, et il ouvrit sa matrice. » (Genèse 29, 31) Il semblerait donc qu'elle ait déjà eu des rapports avec Jacob ; dès lors, comment affirmer que Ruben est né du premier acte viril du patriarche ?

En réalité, Léa a constaté pendant sept ans que Jacob ne la désirait pas, puisqu'il travaillait pour se marier avec sa sœur Rachel, alors même qu'elle était l'aînée et que Jacob avait racheté le droit d'aînesse à Esaü. Aussi, se sentait-elle dédaignée. Mais, dès la première nuit de son mariage avec Jacob, le Saint béni soit-Il ouvrit sa matrice et Léa conçut ; Ruben naquit de cette première relation. Or, en dépit de cela, consciente que Jacob pensait s'unir à sa sœur

cadette, elle se sentait dédaignée et se considérait en quelque sorte comme stérile.

A présent, comment comprendre que le lendemain, lorsque Jacob a compris qu'il s'était marié avec Léa, il ne l'a pas haïe ? Comme nous l'avons expliqué, Jacob ne voulait pas se marier avec Léa, uniquement dans le but de donner à Esaü l'opportunité de la prendre comme épouse et d'être ainsi influencé positivement. C'est pour cette raison qu'il l'a dédaignée pendant toutes ces années. Il est évident que Jacob aimait également Léa, et ne la haïssait pas, à Dieu ne plaise. Mais, du fait que Léa, de son point de vue, se sentait dédaignée, l'Eternel lui a permis de concevoir un fils dès leur nuit de noces. En outre, c'est Léa qui a donné naissance à la plupart des tribus importantes : Juda, de qui descendra la royauté, Lévi, père de la prêtrise, et Issachar, couronne de la Torah. Ceci vient souligner à quel point le Maître du monde donne de l'importance à nos prières, puisque Léa, qui pria pour ne pas être destinée à Esaü mais à Jacob, fut exaucée.

Dans la prière de *Roch Hachana*, nous désignons cette fête par : « le jour de votre joie et de votre fête » (Nombres 10, 10). Pourquoi *Roch Hachana* est-il surnommé : « le jour de votre joie » ? *Roch Hachana* est le jour de la création de l'homme, c'est-à-dire, l'anniversaire de l'humanité. Le jour de notre anniversaire, nous devons être joyeux, de la même façon qu'Adam était joyeux le jour où il fut créé. Adam était joyeux, car en ce jour, il n'avait pas encore fauté. En effet, ce sont les péchés qui sont à l'origine de tous nos soucis. Puis, lorsque le Créateur donna à Adam une femme, sa joie s'intensifia encore, car il ne manquait plus de rien. Le monde entier était à sa disposition, les anges lui apportaient à manger (Sanhédrin, 59b) et il était très proche de Dieu. Il avait donc tout pour être heureux. Cependant, le péché originel marqua un tournant décisif : Adam fut chassé du jardin d'Eden, et par conséquent, écarté de l'Eternel. Ainsi donc, à *Roch Hachana*, lorsque l'homme se tient

devant le Saint béni soit-Il, il a la possibilité, par le biais du repentir, de réacquérir le niveau d'Adam avant la faute, ce qui représente une joie immense. Le Très-Haut nous assure que cela est possible, en désignant *Roch Hachana* par « le jour de votre joie », joie de pouvoir à nouveau se tenir devant Lui, comme Adam avant le péché. Pour cela, Il nous enjoint : « Dites devant Moi les glorifications afin de vous soumettre à Ma royauté. » (Roch Hachana, 34b) Tel est en effet notre devoir propre à ce saint jour, lors duquel il nus incombe de nous soumettre à la royauté divine, comme l'a fait Adam avant son péché.

C'est ce niveau que nous devons aspirer atteindre à *Roch Hachana*. Pourtant, il est important de savoir que la tâche de l'homme consiste essentiellement à maintenir ces aspirations élevées également le reste de l'année. On ne peut y parvenir que par le travail sur soi, car, depuis l'aube des temps, ce sont les vices de l'homme qui sont à l'origine de ses péchés. En effet, nos Sages rapportent (Sanhédrin, 38b) qu'Adam a eu un rapport avec sa femme, de jour. A priori, il semble surprenant qu'au niveau si élevé où il se tenait, Adam n'ait pas attendu la tombée de la nuit, pour s'unir à sa femme dans la discrétion. Ce comportement laisse donc apparaître un manque de pudeur de sa part, preuve que son caractère n'était pas parfait. Aussi, nous incombe-t-il de parfaire notre personnalité durant toute l'année, car ce sont les vertus qui ont le pouvoir d'élever l'homme, ou, au contraire, de le rabaisser.

L'importance primordiale des vertus apparaît également à travers la personnalité de notre maître Moïse. Il parvint à atteindre un niveau très élevé, parce que, comme en témoigne la Torah, il « était plus humble que tous les hommes » (Nombres 12, 3). Autrement dit, ce sont ses vertus sublimes qui lui ont permis de s'élever à un tel niveau. Par conséquent, lorsqu'un homme désire se marier, il doit rechercher une conjointe possédant de véritables vertus, afin

qu'ensemble, ils aient la possibilité de s'élever. C'est pour cette raison qu'Abraham a recherché pour Isaac une femme vertueuse, et qu'Isaac a aussi recherché pour Jacob une conjointe selon les mêmes critères – à savoir, une jeune femme faisant partie de la famille et donc, comme nous l'avons expliqué, dotée de grandes qualités.

Résumé

- Pourquoi Isaac a-t-il ordonné à Jacob de rechercher une épouse parmi les membres de sa famille habitant à Haran, et n'a-t-il pas voulu qu'il épouse une femme cananéenne ? Comment Esaü, en épousant Mahalath, fille d'Ismaël, pensait-il accomplir lui aussi la volonté de son père ? Isaac attachait une très grande importance aux vertus. Or, les Cananéens étaient connus pour leurs vices, alors que les habitants d'Haran étaient réputés pour leurs vertus particulières. Le verset : « L'Eternel bénit Abraham en tout » souligne, sur le mode allusif, qu'Isaac était doté de toutes les qualités. Nos Sages affirment : « Le monde est bâti sur la bonté » : cette vertu constitue donc un pilier essentiel au maintien du monde. Esaü pensait qu'il lui suffisait d'épouser une femme de sa famille pour exécuter la volonté de son père, aussi épousa-t-il sa cousine. Cette erreur d'interprétation provenait du fait qu'Esaü possédait de graves vices et s'était éloigné de la sainte Torah. Ne désirant pas épouser une femme vertueuse qui le réprimanderait, il a interprété à sa façon les recommandations de son père.

- Cette démarche explique également pourquoi Jacob n'a pas demandé aussi à Laban la main de Léa, comme salaire pour ses années de travail : il voulait laisser à Esaü la chance de se marier avec cette dernière, qui était une femme juste, dans l'espoir que ses réprimandes l'aident à se repentir. Nous en déduisons que la valeur d'un homme se mesure au raffinement de son caractère, et non à ses capacités intellectuelles. La Michna nous enseigne : « Quiconque observe la Torah dans la pauvreté, finira par l'observer dans la richesse » ;

autrement dit, un individu peu doué qui s'investit dans l'étude de la Torah a la possibilité de devenir un grand homme. C'est pour cette raison qu'Isaac désirait bénir Esaü : dans le but de le rapprocher et de susciter son repentir.

- Dès lors, nous comprenons l'appellation de *Roch Hachana* : « le jour de votre joie » : en ce jour, nous sommes heureux de la possibilité qui nous est offerte de nous repentir, et par ce biais, de retrouver le niveau d'Adam avant le péché. En effet, Adam a été créé à *Roch Hachana*, et il se tenait alors au niveau le plus élevé. Si nous travaillons nos traits de caractère et nous nous repentons, nous pourrons retourner à la position d'Adam avant le péché – péché découlant d'un manque de raffinement des vertus.
- L'histoire de nos saints patriarches nous enseigne que le critère de choix essentiel dans la recherche d'une conjointe est le raffinement de sa personnalité.

La solidarité du peuple juif

« Isaac appela Jacob et le bénit, puis lui fit cette recommandation : "Ne prends pas de femme parmi les filles de Canaan. Lève-toi, va dans le territoire d'Aram, dans la demeure de Bathuel, père de ta mère ; et choisis-toi là une femme parmi les filles de Laban, le frère de ta mère." »

(Genèse 28, 1-2)

Dans ce verset, Isaac bénit Jacob et lui ordonna de prendre une femme faisant partie de sa famille, avec laquelle il fonderait le peuple

juif. Evidemment, l'intention d'Isaac était que Jacob épouse une seule femme, de laquelle tout le peuple juif descendrait. Dès lors, pourquoi Jacob a-t-il choisi de prendre quatre femmes – Rachel, Léa, Bilha et Zilpa ? Pourquoi était-il préférable que les douze tribus ne descendent pas d'une seule femme ?

Il semble que soit dissimulée ici une leçon pour les générations à venir : en dépit du fait que les tribus descendaient de quatre mères différentes, l'amour et la solidarité régnaient entre elles. Il est écrit : « Les tribus de l'Eternel sont un témoignage pour Israël » (Psaumes 122, 4). Même les tribus descendant des servantes étaient considérées comme égales à celles de Juda et Joseph. C'est justement dans ce but que le Saint béni soit-Il a voulu que Jacob épouse quatre femmes : afin de nous enseigner la nécessité de la fraternité au sein du peuple juif. Généralement, la solidarité est plus naturelle entre des frères descendant de la même mère. Or, la Torah nous rapporte que Joseph faisait paître son bétail avec les enfants de Bilha et de Zilpa (Genèse 37, 2), pour souligner qu'il allait dans le sens de l'objectif fixé par son père, en l'occurrence, créer l'union. Pour cette raison, lorsque Joseph vint raconter à ses frères son rêve, dans lequel tous se prosternaient devant sa gerbe, ils voulurent le tuer, car il était ainsi en train de briser leur solidarité, même s'il avait une bonne intention. Les frères de Joseph lui dirent : « Régnerais-tu sur nous ? » (ibid. 37, 8), c'est-à-dire, où est donc la solidarité que tu prônais ? C'est ce point que les tribus lui reprochèrent. A cause de cela, Joseph dut descendre en Egypte et fournir la subsistance à toute sa famille, afin de réparer l'atteinte qu'il avait portée à leur solidarité.

Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent (Exode Rabba 1, 30) que notre maître Moïse se demandait pourquoi les enfants d'Israël devaient être asservis en Egypte ; puis, lorsqu'il constata qu'un Juif

frappait son prochain, il dit : « Voici que la chose est connue » (Exode 2, 14) ; autrement dit, il comprit la raison de l'asservissement : le manque de solidarité. Avant sa mort, Jacob avertit ses enfants de l'importance de cette solidarité continuelle, comme le souligne le verset : « Jacob appela ses enfants et dit : "Rassemblez-vous (…) Pressez-vous pour écouter, enfants de Jacob" » (Genèse 49, 1-2). Ces mots, prononcés par Jacob, signifient que seule la solidarité serait la garantie de survie de ses enfants. C'est pour cette raison que Jacob devait épouser quatre femmes : afin d'enseigner à ses enfants la vertu de solidarité. Nous avons l'obligation d'aimer et de rapprocher de nous tout Juif, même si nous n'avons avec lui aucun lien parental, comme il est dit : « Ton frère vivra avec toi » (Lévitique 25, 36).

Les quatre drapeaux et les quatre matriarches : une leçon de solidarité

Le campement des enfants d'Israël autour de la Présence divine se divisait en quatre parties. C'est à cela que fait référence l'expression « *beit Yaacov* ». La maison (*bayit*), qui contient tout ce dont un homme a besoin pour vivre – chambres à coucher, séjour, salle à manger – symbolise la notion de plénitude. D'autre part, il est écrit (Exode Rabba 28, 2) que « *beit Yaacov* » désigne les femmes desquelles descendent les douze tribus – d'ailleurs, les initiales de cette expression, *Youd* et *Beth*, équivalent à douze, en référence aux douze tribus qui sont à l'origine de tout le peuple juif. Les douze tribus étaient représentées par quatre drapeaux, placés autour de la Présence divine. Car, là où règne la solidarité, se trouve la Présence divine. Nous en retirons un enseignement a fortiori : même si notre nom de famille est différent de celui de notre prochain, nous devons toujours veiller à cultiver un sentiment de fraternité.

Résumé

- Jacob a épousé quatre femmes, de qui descendent les douze « tribus de l'Eternel, témoignage pour Israël ». Autrement dit, celles-ci enseignent aux générations à venir que l'existence du peuple juif repose sur la solidarité universelle et totale qui doit régner en son sein.
- Lorsque Joseph rêva que tous ses frères se prosternaient devant lui, il brisa, si l'on peut dire, cette solidarité. Pour cette raison, ses frères voulurent le punir. Joseph répara sa faute quand il descendit en Egypte et subvint à la subsistance de tous, recréant ainsi à nouveau l'union fraternelle.
- Lorsque Moïse vit un Juif frapper son prochain, il comprit la raison de l'asservissement des enfants d'Israël en Egypte : le manque de solidarité. Jacob, conscient du caractère primordial de la solidarité, mit en garde ses enfants, avant sa mort, afin qu'ils la préservent.
- Dans le désert, les enfants d'Israël campaient en quatre camps autour de la Présence divine. Cette division en quatre rappelle les quatre matriarches, désignées par « *beit Yaacov* » (dont la valeur numérique des initiales équivaut à douze), qui donnèrent naissance aux douze tribus. C'est grâce à cette solidarité que la Présence divine put résider au sein du peuple juif. Nous devons être solidaires de nos frères Juifs, même si nos noms de famille diffèrent.

Leçon pour les générations : du devoir de haïr le fils d'un mécréant

« Isaac envoya Jacob au territoire d'Aram, chez Laban, fils de Bathuel, l'Araméen, frère de Rébecca, mère de Jacob et d'Esaü. »

(Genèse 28, 5)

Rachi écrit, à propos de l'expression : « mère de Jacob et d'Esaü » : « Je ne sais pas ce que cela vient nous apprendre. »

Rachi se demande pourquoi le verset précise ici que Rébecca était la mère de Jacob et d'Esaü, alors qu'on le sait déjà, et que ce lien parental apparaît clairement tout au long de notre section. Il affirme que cette précision demande réflexion.

Proposons l'explication suivante. La nature humaine est telle qu'une mère se soucie toujours du bien-être de ses enfants. Un père est, lui aussi, lié à son fils par un lien affectif. Pour cette raison, Abraham aimait Ismaël, en dépit du fait qu'il savait, par l'Esprit saint, que son fils était idolâtre. C'est seulement lorsque le Saint béni soit-Il ordonna à Abraham d'écouter Sarah et de renvoyer Ismaël de son foyer qu'il accepta d'obtempérer, alors que, jusque là, il s'était gardé de le faire, par pitié pour son fils.

Isaac, lui aussi, aimait son fils Esaü. Pourtant, il est surprenant de constater que Rébecca, quant à elle, ne l'aimait pas, ce qui semble contraire à la nature humaine. Il existe un principe connu dans le monde selon lequel les mécréants haïssent les justes, et inversement. Cependant, lorsqu'un père juste a un fils mécréant, l'amour filial l'emporte sur ce principe. C'est pourquoi, le verset précise ici : « Rébecca, mère de Jacob et d'Esaü », afin de susciter notre réflexion à ce sujet : comment expliquer que, malgré ce lien filial, Rébecca haïssait Esaü ?

En outre, Rébecca avait, elle-même, grandi dans la maison de Laban et Bathuel, qui étaient des mécréants. Il est intéressant de remarquer que ces derniers ne la haïssaient pas, alors qu'elle était une femme juste. Car l'amour filial avait pris le dessus. Ceci explique qu'ils voulurent la bénir avant qu'elle ne parte pour se marier avec Isaac (Genèse 24, 60). De même, le verset souligne ici : « frère de Rébecca », pour signifier qu'ils respectaient Rébecca et ne la haïssaient pas, bien qu'elle fût juste, et eux mécréants. Dès lors, notre question se renforce : pourquoi, à l'inverse, Rébecca haïssait-elle son fils Esaü ?

En fait, la Torah désire transmettre une leçon pour les générations à venir. Rébecca était certes la « mère de Jacob et d'Esaü » ; pourtant dès lors qu'elle constata que son fils ne suivait pas la voie de l'Eternel, elle le haït, comme le voulait son devoir. Le fait que Laban et Bathuel aimaient Rébecca n'est pas significatif, car ils avaient certainement une raison : apparemment, ils pensaient qu'elle finirait, elle aussi, par rejoindre le clan des méchants.

Au Maroc, certains garçons juifs épousèrent malheureusement des filles non-juives, que Dieu nous en préserve. Les parents de ces jeunes gens coupèrent alors tout lien avec eux et portèrent le deuil sur ces enfants. Ce comportement s'inspirait de celui de Rébecca qui, lorsqu'elle réalisa qu'Esaü risquait d'influencer négativement Jacob, l'accusa ouvertement et les sépara. Bien qu'Esaü fût son fils, Rébecca le haïssait, parce qu'il n'avait pas emprunté le droit chemin.

Résumé

- Rachi affirme que la précision du verset : « Rébecca, mère de Jacob et d'Esaü » demande réflexion.
- En fait, Rébecca aurait dû aimer Esaü de la même façon qu'elle aimait Jacob, puisqu'une mère éprouve naturellement de l'amour pour son

fils. D'ailleurs, Abraham aimait Ismaël, et Isaac aimait Esaü. Cependant, l'attitude de Rébecca nous enseigne la manière dont nous devons nous comporter à l'égard d'un fils mécréant : constatant qu'Esaü risquait d'avoir une influence néfaste sur Jacob, elle comprit que son devoir consistait à le haïr et à l'écarter.

Esaü, symbole du refroidissement

« Esaü alla vers Ismaël et prit pour femme Mahalath, fille d'Ismaël, fils d'Abraham, sœur de Nebaïoth, en plus de ses premières femmes. »

(Genèse 28, 9)

Explication de Rachi :

« En plus de ses premières femmes » : il a ajouté une nouvelle impiété à sa première impiété, puisqu'il n'avait pas répudié ses premières femmes.

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Genèse Rabba 65, 16) qu'Esaü se distinguait par le respect scrupuleux qu'il témoignait à son père. Lorsqu'il le servait, il avait l'habitude de porter ses vêtements précieux. Un des grands *Tanaïm*, Rabbi Chimon ben Gamliel, affirma qu'il n'arrivait pas à la cheville d'Esaü en ce qui concernait la *mitsva* du respect des parents. Dès lors, comment comprendre qu'Esaü, conscient du fait que les filles de Canaan déplaisaient à son père – qu'il avait entendu ordonner à Jacob de s'en éloigner et de se rendre à Haran pour trouver une épouse – n'ait non seulement pas répudié ses premières femmes cananéennes, mais se soit en plus marié à la fille d'Ismaël ?

En outre, selon une interprétation de nos Sages (Yalkout Chimoni

sur Genèse, 114), les yeux d'Isaac s'affaiblirent à cause de la fumée provenant de l'encens que les femmes d'Esaü faisaient brûler pour l'idolâtrie. Comment expliquer qu'Esaü n'ait pas divorcé de ses femmes idolâtres, ou tout au moins, qu'il ne les ait pas éloignées de son père, afin que la fumée de cet encens ne porte pas atteinte à ses yeux ? D'ailleurs, c'est tout le comportement d'Esaü qui semble être en contradiction avec sa réputation d'exceller dans le respect paternel.

En réalité, Esaü était un mécréant, au point que le Saint béni soit-Il Lui-même s'est écrié : « Or, J'ai aimé Jacob, mais Esaü, Je l'ai haï ! » (Malachie 1, 2-3) Or, il n'est dit sur personne d'autre qu'il était haï par l'Eternel ; d'ailleurs, le Tout-Puissant ne détruit pas les mécréants, ce qui prouve qu'Il ne les hait pas. Donc, si Esaü s'est dégradé au point de susciter la haine divine, c'est qu'il avait atteint un très haut degré d'impiété ; apparemment, l'ensemble de son comportement excitait la colère divine.

La caractéristique d'Esaü est qu'« il mettait du gibier (*tsayid*) dans sa bouche » (Genèse 25, 28), c'est-à-dire, sur le mode allusif, que toute sa vie tournait autour du jeu et de la tromperie. Il avait l'habitude de montrer de l'indifférence et de rester froid dès qu'il était question de sainteté. Or, il existe deux types de personnes : celles qui fautent mais sont conscientes de leur erreur et désirent la réparer, et celles qui persistent dans leur erreur, refusant de se l'avouer. Ces dernières expriment de l'indifférence à l'égard de leur Créateur. Esaü faisait partie de cette catégorie d'individus, qui s'enfoncent dans le péché du fait qu'ils ne réfléchissent pas à leur comportement et ne peuvent donc se repentir. Dieu hait particulièrement ce type de personnes, car non seulement elles fautent, mais en plus, elles s'enfoncent toujours davantage dans le péché, du fait qu'elles se leurrent en pensant suivre le droit chemin.

Un homme qui proclame bien fort, le vendredi soir : « Ainsi furent

terminés les cieux et la terre, avec tout ce qu'ils renferment. Dieu mit fin, le septième jour, à l'œuvre faite par Lui ; et Il se reposa, le septième jour, de toute l'œuvre qu'Il avait faite » (Genèse 2, 1-2), et qui, le lendemain matin, n'éprouve pas la moindre gêne de profaner publiquement le Chabbat en allant se baigner à la mer, exprime, par ce comportement, de l'indifférence envers le Saint béni soit-Il. En effet, il affirme d'un côté que l'Eternel s'est reposé le septième jour, sous-entendant ainsi que lui aussi a l'obligation de cesser toute activité en ce jour, et d'un autre côté, il le profane ensuite en public, comme si de rien n'était. Or, le Créateur hait particulièrement cette catégorie de personnes, du fait qu'elles se montrent insolentes à Son égard, cette insolence provenant de l'indifférence qu'elles éprouvent envers Lui.

Nous comprenons, à présent, la similarité entre Amalec et son ascendant, Esaü. A propos d'Amalec, il est écrit : « Il t'a surpris (*korkha*) en chemin » (Deutéronome 25, 18), le terme *korkha* pouvant aussi être traduit par : il t'a refroidi. En étant le premier à attaquer le peuple juif, Amalec a atténué la peur que les autres nations du monde éprouvaient pour les enfants d'Israël, suite au miracle de la séparation de la mer des Joncs (Midrach Tan'houma sur Ki-Tétsé, 9). Or, Amalec a hérité ce caractère de son ancêtre Esaü qui, lui aussi, témoigna toujours de l'indifférence pour la sainteté, allant jusqu'à laisser ses femmes idolâtres brûler de l'encens près d'Isaac, n'ayant pas pitié des yeux de son père, en dépit du respect qu'il lui témoignait par ailleurs.

La Torah est appelée une « voie », comme il est dit : « Guide-moi, Eternel, dans Tes voies » (Psaumes 27, 11). Car l'homme doit réfléchir sur la nature du chemin qu'il emprunte dans son service divin : sert-il son Créateur avec ferveur, ou, à Dieu ne plaise, avec froideur et indifférence, comme le faisait Esaü le méchant ?

Esaü savait que Laban avait deux filles, Léa et Rachel. Le monde

entier disait que l'aînée était destinée à l'aîné d'Isaac, c'est-à-dire Esaü, et que la cadette était destinée à son cadet, à savoir, Jacob (Genèse Rabba 70, 16). Si Esaü avait réellement voulu se conformer à la volonté de son père, il aurait dû se rendre à Haran pour épouser Léa. Cependant, il ne le fit pas, prétextant que s'il s'y rendait, il n'y aurait plus personne pour servir son père. En d'autres termes, il cherchait des justifications pour ne pas partir à Haran, en se servant, comme alibi, du principe : « Celui qui est occupé à accomplir une *mitsva* est exempt d'en accomplir une autre. » (Soukka, 25a) Or, il s'agissait là d'une ruse du mauvais penchant, qui prétend à l'homme qu'il suit le droit chemin, et l'empêche ainsi d'accomplir son devoir présent. Ainsi, Esaü, sous prétexte de vouloir continuer à servir son père, en l'absence de Jacob qui était parti à Haran, manqua à son devoir.

Esaü, qui avait sans doute entendu que Léa était une femme vertueuse, ne voulait en aucun cas se rendre chez Laban, le frère de sa mère, pour l'épouser. Nous constatons qu'Esaü possédait en lui des forces antagonistes : parfois, le désir de servir son père de façon particulièrement scrupuleuse l'emportait, alors que d'autres fois, c'est son attitude indifférente qui prenait le dessus, l'empêchant de se plier à la volonté de ce dernier. Nous comprenons, à présent, la déclaration de Rabbi Chimon ben Gamliel, qui affirmait ne pas arriver aux chevilles d'Esaü dans la *mitsva* du respect des parents. En effet, le Saint béni soit-Il ne prive jamais Ses créatures de la récompense qui leur est due ; c'est pourquoi, Esaü, qui pleura pour recevoir les bénédictions d'Isaac, témoignant par là d'un grand intérêt et d'une forte volonté d'être béni, mérita la réputation universelle d'un homme qui excellait dans le respect témoigné à son père. Pourtant, la manière exceptionnelle dont il servait son père en portant ses vêtements précieux souligne, simultanément, la présence en son sein de forces antagonistes, fait caractéristique des personnes servant l'Eternel sans entrain.

Dieu a créé un équilibre entre les forces du Mal et celles du Bien. Il arrive parfois qu'un homme se comporte en contradiction avec ses actes passés : un jour, il se comporte comme un juste, le suivant, comme un mécréant. Il s'agit d'une personne qui ne suit pas une ligne de conduite claire et identique tout le long de sa vie.

Esaü était le prototype de cette catégorie de personnes : il trompait continuellement son père, et faisait croire au monde entier qu'il était très scrupuleux dans le respect de ce dernier, alors qu'en réalité il n'accomplissait cette *mitsva* que lorsqu'il en avait envie. Par contre, lorsque sa froideur prenait le dessus, c'est l'indifférence qui l'emportait, laissant libre cours à son vrai caractère, foncièrement mauvais. Il dédaignait alors cette *mitsva*, en s'appuyant sur toutes sortes de justifications.

Quant à Jacob, il honorait ses parents et observait le reste des *mitsvot* de façon continue, en suivant toujours la même voie, celle d'« un homme entier, assis sous les tentes » (Genèse 25, 27) : toute sa vie, il resta constamment plongé dans l'étude. Tel est le sens de l'affirmation de Jacob à Esaü : « J'ai séjourné (*garti*) chez Laban » (ibid. 32, 5), phrase interprétée par Rachi dans le sens : « J'ai gardé les six cent treize (*taryag*) *mitsvot* ». Autrement dit, malgré la distance qui séparait Jacob du foyer de son père, il sut se montrer toujours méticuleux dans l'observance de toutes les *mitsvot*, alors qu'Esaü, qui était resté à proximité de son père, témoigna pourtant une grande indifférence dans son service divin.

La Torah poursuit en disant : « Jacob est arrivé entier à Sichem » (ibid. 33, 18), et Rachi de commenter : « entier dans son corps, dans son argent, et dans sa Torah ». En dépit de son séjour prolongé auprès de Laban le méchant, Jacob n'a jamais omis d'observer une seule *mitsva*, serait-ce dans un cas de force majeure. A l'opposé, Esaü, qui jouissait de la proximité d'Isaac, caractérisé par sa vertu de rigueur – qui s'exprimait notamment dans son observance des

mitsvot – ne sut pas se laisser entraîner par cette atmosphère spirituelle, continuant à servir l'Eternel avec "froideur". Jacob affirma ensuite : « J'ai prolongé mon séjour jusqu'à présent » (ibid. 32, 5) ; autrement dit, il témoigna ainsi avoir reporté ses affaires séculières pour se consacrer aux *mitsvot* et à l'étude de la Torah. Ce choix provenait du fait qu'il avait l'habitude de servir son Créateur avec une grande ferveur, contrairement à son frère impie, qui ne Le servait que lorsqu'il en avait envie, c'est-à-dire quand ce service divin ne perturbait pas son train de vie.

Résumé

- Esaü est connu comme un modèle de respect méticuleux des parents, au point qu'un *Tana* a affirmé qu'il n'arrivait pas à ses chevilles dans ce domaine. Dès lors, comment expliquer qu'Esaü n'ait pas répudié ses femmes cananéennes, qui étaient mauvaises aux yeux de son père, d'autant plus qu'Isaac était devenu aveugle à cause de l'encens qu'elles brûlaient pour l'idolâtrie ? Ce comportement met en relief son degré d'impiété, raison pour laquelle le Saint béni soit-Il s'est exclamé : « Mais Esaü, Je l'ai haï. » Quelle est la cause de cette conduite ? Il existe des pécheurs qui sont conscients que leur voie n'est pas la bonne, et qui désirent se corriger, et d'autres qui se leurrent en pensant qu'ils suivent le droit chemin ; tel était le cas d'Esaü.

- Esaü avait la possibilité de se rendre à Haran chez la famille de sa mère, pour se marier avec Léa – conformément à ce que le monde disait, en l'occurrence, que l'aînée de Laban était destinée à l'aîné d'Isaac. Cependant, il ne désirait pas épouser cette femme vertueuse. Cela n'est pas en contradiction avec le respect exceptionnel qu'il témoignait à ses parents. En effet, Esaü avait un mauvais fond et se montrait indifférent dans son service divin ; ce n'est qu'à de rares occasions qu'il se laissait emporter par un élan de sainteté et honorait alors ses parents.

♦ Face à Esaü, Jacob nous transmet un message essentiel : tout en ayant côtoyé Laban, il a réussi à observer toutes les *mitsvot*. Ceci nous enseigne qu'un homme qui désire se comporter en conformité avec la Torah, doit observer l'ensemble des *mitsvot* quelles qu'en soient les conditions, plutôt que d'agir à sa guise, tantôt en les respectant, tantôt en les négligeant.

L'image de Jacob gravée sur le trône céleste

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment que l'image de Jacob est gravée sur le trône céleste ('Houlin, 91b). En quoi était-il nécessaire que cette image s'y trouve gravée ? Plus encore, pourquoi Jacob a-t-il été choisi de préférence aux autres patriarches ? Enfin, pourquoi la physionomie de Jacob était-elle semblable à celle d'Adam (Baba Batra, 58a), en d'autres termes, pour quelle raison Dieu a-t-Il trouvé approprié de créer une telle similitude ?

Proposons l'explication suivante. Le Saint béni soit-Il créa Adam à Son image et à Sa ressemblance, en lui insufflant une âme de nature céleste, comme le souligne le verset : « Il fit pénétrer dans ses narines un souffle de vie » (Genèse 2, 7). Ceci signifie qu'Il concentra en Adam Son saint Nom, c'est-à-dire, *Youd-Hé-Vav-Hé*, dont la valeur numérique complète[43] des lettres équivaut à la valeur numérique du mot *adam*, à savoir quarante-cinq (« Ets 'Haïm » 8, 5). En outre, Il concentra également en Adam toute la Torah. De cette façon, Adam devint le centre de toute la Création, au point que les anges se trompèrent au premier abord et le prirent pour Dieu (Yalkout Chimoni sur Isaïe, 394). La mission d'Adam consistait à maintenir

43. On l'obtient en additionnant la valeur numérique de chacun des graphèmes, écrits tels qu'ils se prononcent, composant le terme en question.

continuellement la création, comme il est dit : « que Dieu a créé pour faire » (Genèse 2, 3). Ce verset sous-entend en effet que le Créateur a forgé la création première, puis que la tâche de l'homme consiste à la compléter dans le but de la préserver.

Nous, qui faisons partie du commun des mortels, n'avons aucune notion de la grandeur d'Adam. Nos Maîtres, de mémoire bénie, affirment (Baba Batra, 58a) que son talon éclairait comme l'orbite solaire, donc, combien plus son visage devait-il éclairer, comme il est dit : « La sagesse de l'homme éclaire sa face » (L'Ecclésiaste 8, 1) ! A chaque fois que le Saint béni soit-Il regardait l'image d'Adam, créé à Sa ressemblance, qui était gravée sur Son trône, Il se souvenait de l'œuvre de Ses mains (Yalkout Chimoni sur Proverbes, 959). Cependant, dès le moment où Adam fauta en consommant du fruit de l'arbre de la connaissance, son image fut ôtée du trône céleste, car elle risquait alors de rappeler à Dieu le péché du premier homme et de constituer une accusation contre les enfants d'Israël, qui sont ses descendants.

Suite au péché d'Adam, le Maître du monde désira graver une autre image sur Son trône, qui Lui rappellerait à nouveau Ses créatures. Il choisit celle de Jacob, l'élu des patriarches, dont le visage ressemblait à celui d'Adam. Adam était important aux yeux de l'Eternel du fait qu'Il l'avait Lui-même créé. De cette façon, en regardant l'image de Jacob, l'« homme entier, assis sous les tentes » (Genèse 25, 27) et sa physionomie semblable à celle d'Adam, Il Se souvient de l'état de ce dernier avant le péché, Se console et ressent une grande satisfaction.

Lorsque les enfants d'Israël suivent la ligne de conduite donnée par Jacob, c'est-à-dire, quand la « voix de Jacob » se fait entendre, alors, l'image du patriarche, gravée sur le trône céleste, a le pouvoir de prendre leur défense. Mais, lorsqu'ils imitent la culture des « mains d'Esaü », l'image de Jacob n'est plus en mesure de les

protéger ni d'annuler un mauvais verdict divin. L'homme qui étudie la Torah et accomplit les *mitsvot* dans ce monde-ci, continuera à étudier également dans le monde à venir ; pour cette raison, il sera considéré comme vivant, comme il est dit : « Les justes, même de façon posthume, sont appelés vivants. » (Berakhot, 18a) Après sa mort, l'âme du juste continue à vivre et à faire vivre le monde. Les personnes qui étudient la Torah de façon désintéressée, et non pas dans l'intention d'en retirer une récompense, ressemblent à Jacob, l'élu des patriarches ; ils acquièrent alors l'insigne mérite de voir leur image monter vers le trône céleste, se réfléchir en celle de Jacob, pour participer, elle aussi, à la défense des enfants d'Israël devant le Tout-Puissant.

Certains de nos Maîtres affirment (Genèse Rabba 63, 2) qu'Abraham n'a été sauvé de la fournaise ardente que par le mérite de Jacob, qui devait plus tard descendre de lui. En effet, Abraham représente le pilier de la bonté, tandis que Jacob incarne celui de la Torah ; or, un monde fondé uniquement sur la bonté n'a pas de valeur, si celle-ci n'est pas accompagnée de Torah. Plus encore, c'est la Torah qui incite l'homme à agir avec bonté. Ainsi donc, Jacob est bien l'élite de la création, et son rôle est d'importance primordiale et inestimable. De même, le mérite des personnes dont l'image peut s'associer à celle de Jacob, gravée sur le trône céleste, est considérable. Comment donc pouvons-nous mériter une telle élévation ? En étudiant la Torah de façon désintéressée et en observant les *mitsvot* de façon scrupuleuse.

Rabbi Abraham Azoulay, de mémoire bénie, rapporte, dans son ouvrage « 'Hessed Le-Avraham », que le Saint béni soit-Il a gravé en l'homme tous les mondes, qui contiennent les dix sphères, et que, grâce à cela, toute l'influence qu'Il exerce sur Son monde passe par l'homme – qui joue le rôle d'un canal transmettant au monde la bénédiction divine. Lorsque l'homme étudie assidûment la Torah, il

mérite d'être le réceptacle de la bénédiction divine ; par contre, quand il faute, il n'en a plus la possibilité, comme si le canal était bouché. Si on met en marche une machine ne pouvant fonctionner qu'avec de l'eau, sans l'approvisionner auparavant, elle va se détériorer et ne pourra plus remplir la fonction pour laquelle elle a été conçue. De même que cette machine puise sa force dans l'eau, de même, le monde puise sa force dans la Torah, comparée à l'eau (Baba Kama, 17a) ; ainsi donc, le monde ne peut se maintenir sans Torah. Or, quand le peuple juif délaisse la Torah, il n'est plus en mesure de transmettre la bénédiction divine au monde, causant à celui-ci un grand préjudice, à Dieu ne plaise.

En conclusion, chaque Juif ressemble d'une certaine manière à notre patriarche Jacob, duquel nous descendons tous. En outre, quiconque étudie la Torah avec assiduité mérite que son reflet se rattache à l'image de Jacob, gravée sur le trône céleste. Puissions-nous mériter, nous aussi, que notre image soit gravée devant l'Eternel, béni soit-Il, et qu'elle prenne notre défense, ainsi que celle de tout le peuple juif !

Résumé

- L'image de Jacob se trouve gravée sur le trône céleste. Pourquoi Dieu a-t-Il choisi celle de Jacob, et pourquoi ce patriarche a-t-il été créé semblable à Adam ?
- Adam était d'un niveau très élevé, puisque le Saint béni soit-Il avait concentré Son Nom ainsi que toute la Torah en lui. Nos Sages affirment que son talon éclairait comme l'orbite solaire. C'est pourquoi, l'image d'Adam était gravée sur le trône céleste. Cependant, après son péché, cette image en fut retirée, afin qu'elle ne suscite pas d'accusation contre le peuple juif, et à la place, celle de Jacob, qui ressemblait à Adam, y fut gravée.

- Jacob a été choisi de préférence aux autres patriarches, car il en était l'élu, du fait qu'il représentait le pilier de la Torah, sans laquelle le monde ne peut se maintenir – la bonté d'Abraham, à elle seule, n'étant pas suffisante. De plus, nos Sages affirment que si Jacob ne devait pas descendre d'Abraham, ce dernier n'aurait pas survécu de la fournaise ardente, ce qui constitue une preuve supplémentaire de la supériorité de Jacob.
- Tout homme qui étudie la Torah, ressemble à Jacob, et son image se reflète dans celle du patriarche – elle-même similaire à celle d'Adam –, gravée sur le trône céleste. De cette façon, il devient source de bénédiction pour le monde entier.

Annexes

La descendance d'Isaac

« Voici la postérité d'Isaac, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac. »

(Genèse 25, 19)

Pourquoi la Torah n'a-t-elle pas mentionné les noms des descendants d'Isaac ? Il aurait été logique que le verset dise explicitement : « Voici la postérité d'Isaac : Jacob et Esaü » !

S'il est vrai que les descendants d'Isaac ne sont pas mentionnés explicitement, le verset y fait pourtant allusion. En effet, la valeur numérique des dernières lettres de l'expression *toldot Its'hak* équivaut à cinq cents, et si l'on y ajoute cent, en référence aux cent bénédictions quotidiennes, on obtient le nombre six cents, qui correspond à la valeur numérique des mots *kécher* ou *chéker*. Notre patriarche Jacob choisit la voie du lien (*kécher*), en suivant le chemin emprunté par son père et en s'attachant au Saint béni soit-Il, alors qu'Esaü choisit celle du mensonge (*chéker*), en optant pour les vanités de ce monde – qui ne sont que mensongères et insignifiantes.

La Torah voulait éviter d'humilier Isaac en mentionnant qu'il a eu

un fils mécréant ; pour cette raison, elle a fait mention de ses descendants uniquement sur le mode allusif. En outre, l'expression *toldot Its'hak* contient également une allusion à la descendance sainte qu'a eue Isaac (c'est-à-dire, Jacob), puisque la valeur numérique de ses premières lettres équivaut à celle du terme *kadoch*, à savoir, quatre cent dix.

La voix de Jacob et les mains d'Esaü

« Jacob s'approcha d'Isaac, son père, qui le tâta et dit : "Cette voix, c'est la voix de Jacob, mais ces mains sont les mains d'Esaü." »

(Genèse 27, 22)

Nos Maîtres, de mémoire bénie, nous enseignent : « Lorsque "la voix", celle de Jacob, retentit dans les maisons d'étude, "les mains", celles d'Esaü, ne peuvent pas prendre le dessus. » (Genèse Rabba 65, 20)

Pourquoi la Torah a-t-elle choisi la voix comme symbole de l'étude de la Torah, plutôt que tout autre élément de l'étude ? En réalité, lorsque le verset évoque « la voix », il se réfère à celle qui possède la particularité d'émaner du cœur de l'homme, et ne se limite pas à de simples propos prononcés machinalement. Lorsque l'homme étudie la Torah de tout son cœur, celle-ci le réchauffe. Ce phénomène d'une étude jaillissant du cœur a été décrit par nos Maîtres comme « l'effervescence de la Torah ».

Ainsi, lorsque nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Nedarim, 81a) : « Jérusalem a été détruite parce qu'ils ont délaissé Ma Torah », ils ne désirent pas signifier que les enfants d'Israël avaient

totalement abandonné l'étude, à Dieu ne plaise, mais simplement que leur étude manquait de ferveur – élément essentiel la définissant.

La bénédiction d'Isaac à Esaü

« Isaac fut saisi d'une frayeur extrême, et il dit : "Quel est donc cet autre, qui avait pris du gibier et me l'avait apporté ? J'ai mangé de tout avant ton arrivée, et je l'ai béni… Et bien ! Il restera béni !" »

(Genèse 27, 33)

Lorsque Esaü se présenta devant son père et lui affirma qu'il était Esaü son fils aîné, Isaac fut saisi d'une grande frayeur, car il vit la géhenne ouverte sous les pieds d'Esaü (Genèse Rabba 67, 2) et comprit que Jacob lui avait "dérobé" ses bénédictions.

Esaü, très contrarié du détournement des bénédictions qui lui étaient destinées, demanda à son père : « N'as-tu pas réservé une bénédiction pour moi ? » (Genèse 27, 36) Isaac lui répondit qu'il avait déjà donné toutes les bénédictions à Jacob. Néanmoins, Esaü persista dans sa requête, demandant à son père s'il ne lui restait pas une bénédiction en réserve, et Isaac le bénit alors en ces termes : « Une grasse contrée sera ton domaine (…) » (ibid. 27, 39). Le Midrach (Genèse Rabba 67, 6) explique qu'il s'agit de « l'Italie de la Grèce ». Isaac poursuivit ensuite sa bénédiction en disant : « Tu vivras à la pointe de ton épée, et tu seras tributaire de ton frère. » (Genèse 27, 40) Pour conclure, Isaac bénit Esaü en lui révélant que si Jacob s'éloignait du chemin de la Torah, c'est lui qui le dominerait : « Ton cou s'affranchira de son joug. » (ibid.)

Cependant, si Isaac avait déjà donné à Jacob une bénédiction qui englobait toutes les autres, comment comprendre qu'il ait ensuite pu bénir Esaü, et en quoi consistait cette bénédiction ? Le Noda Biyehouda explique que « l'Italie de la Grèce » n'existait pas encore à ce moment-là et qu'elle n'était donc pas incluse dans la bénédiction d'Isaac à Jacob ; pour cette raison, Isaac put bénir Esaü en la lui destinant.

Pourtant, on peut objecter que la bénédiction d'Isaac incluait également ce qui existerait dans le futur !

Aussi, nous en déduisons qu'Isaac a donné à Jacob toutes les bénédictions, mais a intentionnellement veillé à ne pas y inclure « l'Italie de la Grèce », qui représente la culture vaine du monde matériel, préférant que ce soit Esaü qui en hérite.

En outre, si « l'Italie de la Grèce » avait déjà existé au moment du don des bénédictions, le règne du mauvais penchant aurait lui aussi commencé. Or, le Saint béni soit-Il, conscient que c'était Jacob qui devait transmettre toute la Torah au peuple juif, fit en sorte que ces cultures séculaires ne voient le jour que plus tard, afin qu'elles ne perturbent pas « l'élu des patriarches » dans son étude. Par conséquent, la bénédiction d'Isaac à Esaü ne devait se concrétiser que dans l'avenir, puisque tout ce qui existait à ce moment-là faisait partie du domaine de Jacob. Isaac a béni Esaü en lui assurant que si Jacob s'éloignait de la voie de la Torah, il deviendrait son serviteur, alors que s'il étudiait la Torah, c'est lui qui devrait le servir, tout en restant maître de « l'Italie de la Grèce ».

L'Italie n'a été construite qu'à l'époque du roi Salomon. En effet, lorsque ce dernier épousa la fille de Pharaon, l'ange Gabriel descendit sur terre pour planter dans la mer un pieux, sur lequel fut ensuite construite l'Italie, membre de l'Empire grec (Chabbat, 56b). Si l'Italie avait été donnée plus tôt à Esaü, cela aurait empêché Jacob d'étudier assidûment la Torah ; ainsi, en repoussant à plus tard la

concrétisation de cette bénédiction, cela permit à Jacob de dominer, dans un premier temps, Esaü – conformément à la bénédiction d'Isaac.

Le départ de Jacob pour Haran sur l'ordre de ses parents

« Isaac envoya Jacob au territoire d'Aram, chez Laban, fils de Bathuel, l'Araméen, frère de Rébecca, mère de Jacob et d'Esaü (…) Jacob a écouté son père et sa mère, et s'est rendu au territoire d'Aram »

(Genèse 28, 5-7)

L'épisode de la recherche d'une conjointe par Jacob, contient une difficulté de fond : pourquoi était-il nécessaire que Jacob aille habiter pendant vingt ans auprès de Laban, alors que nos Sages affirment : « Malheur au méchant, et malheur à son voisin » (Soukka, 56b) ? En outre, pourquoi Rébecca n'a-t-elle pas simplement envoyé un messager à son frère Laban pour lui demander d'envoyer sa fille, plutôt que de déranger Jacob en lui enjoignant de se déplacer lui-même ?

Proposons l'explication suivante. Rébecca savait, par l'Esprit saint, que Jacob devait épouser deux femmes ; or, si elle avait envoyé un messager à Laban pour lui demander d'envoyer sa fille, il aurait certainement envoyé uniquement l'une de ses filles. De plus, Rébecca s'est dit que si Esaü constatait l'exceptionnelle beauté de Rachel, il ferait sans doute l'effort de voyager lui aussi à Haran pour

épouser sa sœur Léa. Par contre, tant qu'il ne verrait pas Rachel, Esaü n'envisagerait pas de se marier avec Léa, mais se contenterait d'épouser une femme habitant son pays. Or, Rébecca voulait justement éviter de créer une situation dans laquelle Esaü désire Léa, et c'est pour cette raison qu'elle ordonna à Jacob de se rendre lui-même à Haran – d'autant plus que le monde entier disait que Laban avait deux filles, et Rébecca deux fils, donc que l'aînée de l'un était destinée à l'aîné de l'autre, tandis que la cadette de l'un devrait épouser le cadet du second (Genèse Rabba 70, 16).

A présent, comment expliquer que lorsque Esaü a entendu que les femmes cananéennes déplaisaient à Isaac, il ne s'est pas, lui aussi, rendu à Haran afin d'y trouver une épouse, alors qu'il excellait dans le domaine du respect des parents ? En fait, Esaü s'est dit que si Isaac avait envoyé Jacob auprès de Laban pour qu'il se marie à l'une de ses filles, cela signifiait qu'elles étaient des femmes vertueuses. Or, il ne désirait pas d'une telle femme, qui l'aurait sans doute réprimandé pour sa mauvaise conduite ; aussi, ne s'est-il pas dirigé vers Haran. Il est dit : « Celui qui a trouvé une femme, a trouvé le bien » (Proverbes, 18, 22) ; cependant, si l'on veut trouver, il faut d'abord chercher !

Section Vayétsé

La supériorité de la Torah par rapport à la prière

« Jacob sortit de Bersabée, et se dirigea vers Haran. »

(Genèse 28, 10)

Explication de Rachi :

Il aurait suffi d'écrire : « Jacob se dirigea vers Haran » ; pourquoi le verset mentionne-t-il également son départ ? C'est pour nous dire que le départ d'un juste fait impression dans la ville. Tant que le juste est dans la ville, c'est lui qui est sa beauté, c'est lui qui est son éclat, c'est lui qui est sa majesté. Une fois qu'il en est sorti, sa beauté l'a quittée, son éclat l'a quittée, sa majesté l'a quittée.

La question suivante m'est une fois venue à l'esprit : comment Rachi peut-il expliquer que le départ de Jacob laissa derrière lui des marques au point que les habitants de Bersabée ont eu l'impression que la beauté, l'éclat et la majesté de la ville s'en étaient allés en même temps que lui, alors que notre patriarche Isaac, réputé pour sa piété exceptionnelle, demeurait encore à cet endroit ?

Afin de répondre à cette interrogation, je rapporterais une anecdote, qui figure dans un ouvrage de Rav Chakh, de mémoire bénie. Un jour, un Juif, originaire de Marseille, se présenta au Rav pour lui faire part de ses hésitations quant au choix de l'institution à laquelle il accorderait son soutien. D'un côté, on l'avait sollicité pour le soutien d'une *Yechiva*, déjà existante et que l'on projetait d'agrandir, de l'autre, on lui avait demandé de soutenir le projet de construction d'une nouvelle synagogue locale. Ce donateur, ne parvenant pas à décider quelle institution était prioritaire, exposa la question à ce *Gadol Hador*[44], lui demandant de trancher à sa place.

Rav Chakh lui répondit qu'il devait apporter son soutien à la *Yechiva*, afin de permettre au projet d'agrandissement de se concrétiser, plutôt que de soutenir le projet de construction de la synagogue. Il expliqua son verdict par la supériorité de la Torah sur la prière, en ajoutant qu'il est possible de prier n'importe où, aussi bien à la synagogue la plus proche qu'à une autre située plus loin. Par contre, la voix de la Torah doit, quant à elle, résonner partout, car c'est elle seule qui marque la distinction entre le Juif et le non-juif, et qui nous permet de subsister dans ce monde.

Lorsque j'ai lu cette anecdote, j'ai compris le sens de l'interprétation de Rachi sur notre verset. Comme nous le savons, Isaac représentait le pilier du service divin – à savoir, celui de la prière – alors que Jacob incarnait le pilier de la Torah. Or, comme nous l'avons expliqué précédemment, la Torah possède une primauté certaine par rapport à la prière – qui, en soi, garde toute sa valeur. La Torah étant infiniment précieuse, le départ de Jacob de Bersabée fut, par conséquent, douloureusement ressenti par ses habitants, qui eurent l'impression que toute la beauté, l'éclat et la majesté de la ville l'avaient quittée. Car le pilier de la prière,

---

44. Grand Rav de la génération.

représenté par Isaac qui demeurait encore à cet endroit, ne suffisait pas, à lui seul, pour lui donner cette splendeur.

Dès lors, nous pouvons comprendre l'explication de Rachi : le départ de Jacob de Bersabée marqua profondément ses habitants, malgré la présence de son père Isaac, parce que la Torah est supérieure à la prière.

Résumé

- Rachi explique que le départ de Jacob de Bersabée a laissé des marques, parce qu'il représentait la beauté, l'éclat et la majesté de la ville. Pourtant, comment expliquer que cette ville s'est retrouvée dépourvue de toute splendeur alors qu'Isaac y demeurait encore ?
- Rav Chakh explique que la Torah est supérieure à la prière. Pour cette raison, il conseilla à un donateur de soutenir une *Yechiva* plutôt que de donner des fonds pour la construction d'une synagogue. Isaac représentait le pilier de la prière, alors que Jacob incarnait celui de la Torah ; aussi, lorsque Jacob quitta Bersabée, un manque se fit ressentir dans la ville, qui se retrouva dépourvue de sa beauté, de son éclat et de sa majesté – malgré la présence d'Isaac.

« C'est lui sa beauté, c'est lui son éclat, et c'est lui sa majesté »

« Jacob sortit de Bersabée, et se dirigea vers Haran. Il atteignit l'endroit et il y passa la nuit, parce que le soleil s'était couché. Il prit une des pierres de l'endroit, la mit sous sa tête et se coucha en ce lieu. Il eut un songe que

voici : une échelle était dressée sur la terre, son sommet atteignait le ciel ; et des messagers divins montaient et descendaient le long de cette échelle. »

(Genèse 28, 10-12)

Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Genèse Rabba 68, 6 ; interprétation rapportée par Rachi) l'expression du verset : « Jacob sortit de Bersabée » de la façon suivante. Le juste représente la beauté, l'éclat et la majesté d'une ville, et donc, lorsqu'il quitte cette ville, toutes ces distinctions la désertent également. Cette explication présente cependant une difficulté : la présence d'Isaac à Bersabée ne suffisait-elle pas pour lui assurer toute sa splendeur ?

La beauté, l'éclat et la majesté étaient des qualités propres à Jacob. Celles-ci sont devenues perceptibles lorsque « les enfants ayant grandi, Esaü devint un habile chasseur, un homme des champs, tandis que Jacob, homme entier, vécut sous les tentes » (Genèse 25, 27). En effet, tant qu'ils étaient jeunes, on ne pouvait distinguer le juste du méchant ; lorsque Esaü se comportait mal, on attribuait ceci à son jeune âge, et il trompait ainsi le monde quant à sa réelle nature. Puis, lorsqu'ils ont grandi, il est apparu clairement qu'Esaü était un mécréant. Quand Jacob quitta Bersabée tandis qu'Esaü y resta, le monde vit clairement deux personnalités : celle d'une personne qui étudie à la *Yechiva*, si différente de celle d'une personne oisive ; le premier en comparaison au second représente, de façon claire, la beauté, l'éclat et la majesté.

Revenons, à présent, à notre question : comment dire que la ville avait perdu toute sa splendeur alors qu'Isaac s'y trouvait encore ?

Isaac représentait la force de la prière, comme le souligne le verset : « Isaac était sorti dans les champs pour se livrer à la méditation » (Genèse 24, 63), et nos Sages de commenter : « La

méditation fait toujours référence à la prière. » (Berakhot, 26b) Or, la Michna (Maximes de nos Pères 1, 2) affirme : « Le monde tient sur trois piliers : la Torah, le service divin et la bienfaisance. » La beauté, l'éclat et la majesté ne peuvent se rapporter qu'à celui qui étudie, qui représente le pilier de la Torah – car il s'agit du premier pilier, c'est-à-dire du principal, celui de la prière venant en second lieu. Aussi, seul Jacob, qui était plongé dans l'étude de la sainte Torah, conférait à Bersabée toutes ces qualités, et son départ de cette ville les lui retira donc, lorsque la douce mélodie de la Torah cessa soudain d'y retentir.

En outre, à ce moment-là, Isaac, qui avait déjà atteint un âge avancé et dont la vue s'était affaiblie, n'était peut-être plus en mesure d'étudier la Torah. Par conséquent, lorsque Jacob quitta Bersabée, on n'entendit plus que le bruit des actions violentes et de l'épée d'Esaü, et en ce sens, son départ laissa bien des marques.

Il est intéressant de remarquer que Jacob, qui était le plus jeune des patriarches, eut le mérite que le Saint béni soit-Il se révèle à lui, même du vivant de son père Isaac – et ceci à plusieurs occasions –, alors que les versets ne mentionnent pas qu'Isaac ait eu de telles révélations du vivant d'Abraham. Ceci confirme, une fois de plus, la prééminence de la Torah.

La difficulté à se séparer d'une richesse spirituelle

Il est écrit : « Jacob se mit en route, et alla vers la terre des enfants de l'Orient. » (Genèse 29, 1) Pourquoi le verset n'a-t-il pas simplement dit : « Jacob alla (…) » ? Que signifie l'expression « se mit en route », ou littéralement « porta ses pieds » ? On l'emploie généralement à propos d'une personne handicapée qui éprouve des difficultés à avancer, donc quel sens a-t-elle ici, appliquée à Jacob ?

Expliquons ce verset par un autre verset le précédant : « Jacob se réveilla de son sommeil » (Genèse 28, 16), que nos Maîtres

interprètent ainsi : « Ne lis pas *michnato* (de son sommeil), mais *mimichnato* (de son étude) » (Genèse Rabba 69, 7). Autrement dit, même si tout le monde pensait que Jacob dormait, en réalité, il ne dormait nullement, mais étudiait la Torah. La Guemara (Taanit, 5b) affirme que Jacob n'est pas mort. En effet, seul celui qui dort peut être appelé mort, et Jacob n'a jamais réellement goûté au sommeil. Seulement à ce moment-là, l'Eternel l'a obligé à dormir, afin de se révéler à lui ; pourtant, même cette fois-ci, Jacob n'a pas vraiment dormi, ni n'en a eu l'intention, puisque lorsqu'il s'est réveillé, il a constaté le caractère redoutable de cet endroit, et a compris toute la Torah qu'il avait étudiée, comme il est dit : « Ce n'est autre que la maison du Seigneur, et c'est ici la porte du ciel » (Genèse 28, 17) ; en d'autres termes, les portes du ciel se sont ouvertes à lui, et il a eu l'opportunité de réviser tout ce qu'il avait étudié.

D'où le sens de l'expression : « Jacob porta ses pieds », à savoir, qu'il lui a été difficile de se détacher de cet endroit si élevé, où le Saint béni soit-Il S'était révélé à lui et lui avait ouvert les portes du ciel. Cependant, Jacob était contraint de partir, car il devait se plier à l'ordre de son père. En outre, le Tout-Puissant lui avait promis qu'Il le protégerait. Jacob n'avait donc plus le choix : il devait quitter cet endroit saint, malgré les difficultés que cela représentait ; aussi, a-t-il, si l'on peut dire, ordonné à ses pieds de partir, ce que la Torah désire laisser entendre par l'expression : « Jacob porta ses pieds ».

[Dans un même ordre d'idées, on explique que Dieu a institué la fête de *Chemini Atsérèt* (clôture de la fête de Soukkot), car il Lui est difficile de se séparer de nous (cf. Rachi sur Lévitique 23, 36).]

Préserver une acquisition spirituelle en y restant lié par la pensée

Ce qui doit, avant tout, susciter notre réflexion, est le fait qu'avant de quitter cet endroit saint, Jacob y érigea un monument, comme le souligne le verset : « Et cette pierre, que je viens d'ériger en

monument deviendra la maison du Seigneur. » (Genèse 28, 22) Quel sens y a-t-il donc à édifier un monument, fait à partir de pierres inanimées ? Nos Sages, de mémoire bénie, témoignent pourtant de l'extrême importance d'un tel acte, en affirmant (Pirkei de Rabbi Eliezer, 35) que Jacob bénéficia d'un miracle : celui de trouver une fiole d'huile, qu'il répandit à son faîte.

Ce monument, érigé par Jacob, était porteur d'une signification profonde. Jacob avait ressenti la sainteté exceptionnelle de cet endroit, qu'il lui était, pour cette raison, difficile de quitter. Aussi a-t-il voulu créer un lien avec celui-ci, afin de perpétuer le souvenir de la révélation dont il fut le théâtre et de s'offrir la possibilité d'y retourner.

A propos de la fête de *Chemini Atsérèt*, nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Soukka, 55b, et Rachi sur Lévitique 23, 36) que le Saint béni soit-Il confie aux enfants d'Israël : « Il M'est difficile de Me séparer de vous. » Et ces derniers de répondre : « Cela nous est également difficile. » Pour cette raison, nous fêtons *Chemini Atsérèt*, dans le but de souligner notre volonté de rester attachés à notre Père céleste.

Jacob était conscient que s'il désirait, dans l'avenir, retourner à cet endroit, il lui incombait de se maintenir à un haut niveau spirituel. Après le départ du patriarche de la maison de Laban et sa confrontation qui s'ensuivit avec Esaü, il est écrit : « Jacob arriva entier » (Genèse 33, 18), et nos Sages d'interpréter : « Entier dans son corps, entier dans son argent, et entier dans sa Torah » (Chabbat, 33b). En fait, c'est l'édification de ce monument qui permit à Jacob d'ancrer en lui le souvenir de cet endroit saint, même lorsqu'il s'en est éloigné, et de préserver ainsi le niveau élevé auquel il avait accédé en ce lieu. Tel est aussi le sens du verset : « J'ai séjourné auprès de Laban » (Genèse 32, 5), ainsi commenté par Rachi : « et j'ai observé les six cent treize commandements » : le monument érigé

par Jacob et l'huile qu'il y a versée, assurèrent son lien perpétuel avec le Créateur.

Le monument symbolise le corps – tous deux étant faits à partir de poussière –, alors que l'huile (*chémen*) représente l'âme (*nechama*) – ces termes sont d'ailleurs composés des mêmes lettres. Lorsqu'un homme meurt, on érige un monument, une stèle, au-dessus de sa tombe. Jacob savait que vivre auprès de Laban constituait un danger spirituel, et désirait préserver aussi bien son corps que son âme. Pour cette raison, il érigea un monument, sur lequel il répandit de l'huile, afin de garder à l'esprit le jour de la mort, tout en demandant au Saint béni soit-Il de l'aider à préserver son âme. Car un homme qui craint de se dégrader spirituellement doit se rappeler qu'il est destiné à mourir.

Nous pouvons tirer de ce passage un enseignement fondamental. Réfléchissons un instant aux importants préparatifs qu'a dû effectuer Jacob en prévision de son séjour auprès de Laban, préparatifs qui n'ont fait qu'atténuer son appréhension, toujours subsistante. Jacob a érigé un monument afin de se souvenir du jour de la mort. Lorsque l'Eternel constata qu'il avait fait tout son possible pour préserver son corps, Il l'aida en lui procurant l'huile, insinuant qu'Il lui préserverait son âme lors de son séjour auprès de Laban. Or, malgré cela, Jacob éprouva encore des difficultés à partir, au point qu'il dut « porter ses pieds » pour quitter l'endroit.

La Torah, seul délice authentique

J'ai entendu une belle explication sur l'expression : « Jacob porta ses pieds ». Généralement, les motivations qui poussent l'homme à agir sont d'ordre matériel ; ce sont les besoins du corps qui sont à l'origine des actions humaines. Cependant, cette règle ne se vérifie pas concernant les justes, pour qui c'est l'âme qui est le moteur des actions. Tel est le sens du verset : « Jacob porta ses pieds »,

autrement dit, c'est son âme qui donnait au corps des instructions, et non l'inverse. J'ajouterais que le verbe « *vayissa* » (il porta) peut être décomposé en deux : d'une part, *Vav* et *Youd*, de même valeur numérique – plus ou moins un – que le mot *tov* (bon), et de l'autre, *Sin* et *Aleph*, de même valeur numérique – plus ou moins un – que le verbe *chèv* (rester). Autrement dit, il n'y a rien d'aussi bon que le fait de rester assis pour étudier la Torah. C'est justement pour cette raison que Jacob a dû « porter ses pieds », se contraindre à partir, car il lui était difficile de quitter cet endroit saint, où l'Eternel s'était révélé à lui.

Je me souviens encore clairement de la difficulté qu'éprouvait toujours mon vénéré maître, Rabbi 'Haïm Chemouel Lopian, de mémoire bénie, à fermer sa Guemara, à l'issue de son cours.

Un jour, alors que j'étais à bord d'un avion en direction de New York, Dieu me permit de mettre à jour une certaine explication, ce qui me procura une joie immense. Je pris alors une feuille et un stylo et commençai à l'écrire. Cependant, tandis que l'avion était sur le point d'atterrir, j'éprouvai une grande peine à devoir bientôt m'interrompre. Soudain, contre toute prévision, l'avion se mit à remonter dans le ciel et continua à survoler pendant une demi-heure la piste d'atterrissage. Le pilote expliqua qu'un autre avion s'y était déjà engagé et qu'il lui était donc impossible d'atterrir. Un incident de ce type ne m'était encore jamais arrivé. Je compris aussitôt que le Maître du monde l'avait provoqué en ma faveur, à cause de la peine que j'avais éprouvée à devoir interrompre mon étude – la Torah seule étant réellement à même de réjouir le cœur de l'homme.

Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent : « Une heure de bonheur dans le monde à venir vaut plus que tout le bonheur de ce monde-ci. » (Maximes de nos Pères 4, 7) Or, cet enseignement s'adresse uniquement aux ignorants, qui n'ont pas de notion dans le domaine de l'étude de la Torah, mais qu'il leur sera donné de

découvrir dans le monde à venir. Par contre, les érudits sont conscients qu'une heure d'étude de la Torah et de bienfaisance dans ce monde vaut plus que toute la vie du monde à venir. A présent, le Saint béni soit-Il avait promis à Jacob de lui donner des enfants, de la richesse et des honneurs ; pourtant, le seul plaisir authentique qu'il éprouvait, provenait de l'étude de la Torah, au point que rien d'autre ne pouvait le séduire. Cependant, l'Eternel lui enjoignit de quitter le mont Moria pour se rendre chez Laban, et pour cette raison « Jacob porta ses pieds ».

« J'ai appris de tous mes précepteurs »

Il est intéressant de remarquer qu'au moment où l'on mange de la soupe, on ne se comporte pas de la même façon que lorsqu'on consomme un autre aliment. Quelqu'un qui mange de la viande ou de la salade peut, simultanément, regarder d'autres personnes, ou même entrer en conversation avec eux ; par contre, celui qui mange de la soupe ne regarde que son assiette, sur laquelle il se concentre exclusivement. Je pense que l'on peut tirer une leçon de ce fait, conformément au verset : « J'ai appris de tous mes précepteurs » (Psaumes 119, 99). L'explication logique de ce fait est que la soupe est brûlante, et il nous est donc recommandé de veiller à ce qu'elle ne se renverse pas. De la même façon, il nous incombe de redouter de nous "brûler" en commettant des transgressions, et, afin de l'éviter, notre esprit doit être constamment concentré sur l'étude de la Torah. Comme les animaux, l'homme est lui aussi contraint de manger pour survivre. Pourtant, à la différence de l'homme, les bêtes sont obligées de se concentrer continuellement sur la nourriture, afin d'assurer leur survie. Quant à l'homme, il doit être conscient que la Torah contient les "vitamines" et l'eau nécessaires à sa survie, puisque, symbolisée par l'eau, elle est l'élixir de vie.

La Torah : seul délice de ce monde

Il est écrit : « J'ai séjourné auprès de Laban » (Genèse 32, 5), verset que Rachi interprète ainsi : « et j'ai observé les six cent treize commandements. » L'*Admour* d'Alexander, que son mérite nous protège, explique, dans son ouvrage « Yisma'h Israël », que l'homme qui réalise sa piètre valeur peut, simultanément, appréhender la grandeur du Saint béni soit-Il, alors que celui qui se croit grand, risque d'en venir, à Dieu ne plaise, à penser que l'Eternel est petit. Je pense que c'est ce que Jacob voulait insinuer lorsqu'il a affirmé : « J'ai séjourné auprès de Laban et j'ai observé toute la Torah », à savoir, que le fait d'accéder au statut de prince ne l'intéressait nullement, car il avait compris que tout ce qui existait dans ce monde n'était que vanité, à l'exception de la Torah. De même, il est rapporté que Rabbénou Hakadoch, qui était pourtant très opulent (Avoda Zara, 11a), a affirmé qu'il n'a jamais profité en rien de ce monde, serait-ce de son petit doigt (Ketouvot, 104a). Pourtant, en tant que président du Sanhédrin, ne bénéficiait-il donc pas d'honneurs qui lui revenaient de droit ? Cette affirmation de Rabbi signifie en fait qu'il n'était attaché qu'à la Torah et n'éprouvait donc aucun plaisir à profiter de quoi que ce fût de ce monde. Tel est également le sens de la déclaration de Jacob : après avoir goûté à la Torah, il ne désirait plus devenir un prince, car la Torah elle-même offre à l'homme une élévation spirituelle, rendant inutile toute autre distinction.

J'ai entendu un Rav raconter que lorsqu'on célébrait la *Hiloula* du *Maguid* de Mezritch, que son mérite nous protège, les hommes avaient l'habitude de prendre la cuillère avec laquelle il mangeait et de danser autour d'elle, en s'exclamant : « C'est avec cette cuillère que mangeait le *Maguid* ! » J'ai pensé que ce type de célébration pouvait être mis en parallèle avec l'anecdote suivante, rapportée par nos Sages (Avot de Rabbi Nathan, chap.28). Il arriva à un *Tana*

de passer à un certain endroit où il avait remarqué une pierre ; il s'agenouilla alors pour l'embrasser. Lorsqu'on lui demanda la raison de son comportement, il expliqua que Rabbi Eliezer ben Hourkenos avait l'habitude de s'asseoir sur cette pierre pour étudier la Torah ; celle-ci était ainsi devenue assimilable au Mont Sinaï. De même, les *'hassidim* qui dansent autour de la cuillère du *Maguid* de Mezritch s'appuient sur le raisonnement suivant : si déjà une pierre inanimée peut acquérir de la sainteté, combien plus une cuillère, qui a permis de renforcer le corps d'un juste pour son service divin, peut-elle en emmagasiner !

Résumé

- Jacob, qui était le plus jeune des patriarches, eut pourtant le mérite d'en être l'élite, et d'avoir des révélations divines, même du vivant de son père. Seule la Torah, représentée par Jacob, est désignée par « la beauté, l'éclat et la majesté » de la ville, qualificatifs qui n'ont pas été attribués à Isaac, qui demeurait encore à Bersabée. En outre, Isaac, qui était alors âgé, ne pouvait plus diffuser la voix de la Torah.

- Pourquoi est-il écrit : « Jacob porta ses pieds » et pas simplement « Jacob alla » ? Jacob était continuellement occupé à étudier la Torah, et même lorsqu'il semblait dormir, il ne dormait point – ici, c'est l'Eternel qui l'y a contraint ; pour cette raison, on dit que Jacob n'est pas mort, car cet état fait référence à une personne qui dort. Il est toujours resté attaché, par la pensée, à cet endroit saint. Il ne voulait pas quitter cette « porte du ciel », c'est pourquoi, le verset écrit qu'il « porta ses pieds ».

- Si l'on décompose le verbe *vayissa*, on obtient les valeurs numériques – plus ou moins un – des mots *tov* et *chev* : Jacob n'éprouvait de satisfaction dans sa vie que lorsqu'il s'asseyait pour étudier la Torah ; même les promesses divines de prospérité matérielle n'avaient, pour lui, pas autant de valeur. Aussi, lui était-il difficile de quitter cet endroit, d'où l'expression du verset : « Jacob porta ses pieds ».

Cependant, il désirait perpétuer le souvenir de cet endroit saint, par lequel il était passé. Dans ce but, il érigea un monument, qui lui rappellerait perpétuellement son lien avec le Saint béni soit-Il. L'Eternel lui permit de trouver une fiole d'huile, qu'il répandit sur le monument. L'huile est le symbole de l'âme, qui se trouverait en danger lors de la confrontation avec Laban le méchant, alors que le monument est une allusion au corps de l'homme, tous deux étant formés de poussière.

- Cet édifice permit effectivement à Jacob de préserver son intégrité spirituelle, comme il est dit : « Jacob arriva entier ». En dépit de tous les préparatifs faits par le patriarche, il dut se forcer à partir, comme il est dit : « Jacob porta ses pieds ». Nous pouvons en tirer une leçon : lorsque nous nous apprêtons à aller dans un endroit dangereux, nous devons nous y préparer afin d'éviter, à Dieu ne plaise, de nous dégrader.

- Il est écrit : « J'ai séjourné auprès de Laban », et nos Maîtres de commenter : « et j'ai observé les six cent treize commandements ». Jacob désirait ainsi signifier qu'il ne recherchait pas les honneurs, car seule la Torah avait du goût à ses yeux et rien ne pouvait la remplacer. Rabbénou Hakadoch, qui était président du Sanhédrin et jouissait d'une grande opulence, affirma n'avoir profité en rien de ce monde, car il n'était attaché qu'à la Torah, au point que seule elle avait pour lui de l'importance. La primauté de la Torah peut encore être illustrée par l'attitude d'un *Tana*, rapportée par nos Sages, qui embrassait la pierre sur laquelle Rabbi Eliezer s'asseyait pour étudier, du fait qu'elle avait acquis une sainteté semblable à celle du Mont Sinaï.

Le mérite de l'étude de la Torah

« Jacob sortit de Bersabée, et se dirigea vers Haran. Il atteignit l'endroit et il y passa la nuit, parce que le soleil s'était couché. Il prit une des pierres de l'endroit, la mit sous sa tête, et se coucha en ce lieu. »

(Genèse 28, 10-11)

Le Midrach affirme (Genèse Rabba 68, 11) que c'est uniquement à cet endroit que Jacob dormit, alors que pendant les quatorze ans qu'il passa dans la *Yechiva* de Chem et Ever, il n'avait jamais dormi, et étudiait la Torah, malgré son manque de ressources.

Lorsque Jacob prit la route pour Haran, il fut poursuivi par Eliphaz, le fils d'Esaü, qui avait reçu de son père, encore furieux du détournement des bénédictions, l'ordre de le tuer. Cependant, Eliphaz ne tua pas Jacob, mais se contenta de lui dérober tous ses biens, en s'appuyant sur le principe selon lequel un pauvre est considéré comme un mort – de cette façon, il s'était plié à l'ordre de son père. Eliphaz n'était pas un mécréant comme son père ; il ne voulait pas tuer Jacob, et ne lui déroba ses biens que parce qu'il était contraint d'obéir à l'ordre paternel. D'ailleurs, Eliphaz était l'élève de Jacob, auprès duquel il étudiait la Torah ; pour cette raison, lorsque ce dernier lui suggéra de lui prendre toutes ses possessions, de sorte qu'il soit considéré comme un mort, il obtempéra et s'abstint de le tuer (Rachi 29, 10). Tel est le pouvoir de la Torah, qui influença Eliphaz au point qu'il écouta, au détriment de son père, son maître Jacob.

Dès qu'Eliphaz repartit, Jacob poursuivit sa route vers Haran. Lorsqu'il y arriva, il se tint près du puits, devant lequel il vit tous

les bergers attendre, plutôt que d'abreuver leur troupeau. Jacob leur demanda ce qu'ils attendaient, et les bergers lui expliquèrent que tous devaient être présents afin d'être en mesure de soulever, ensemble, la grande pierre qui recouvrait le puits. Sur ces entrefaites, Rachel, fille de Laban, arriva, et Jacob souleva, à lui seul, la pierre, comme il est dit : « Il fit rouler la pierre de dessus la margelle du puits » (Genèse 29, 10). Et Rachi de commenter : « Comme quelqu'un qui tourne le bouchon d'une bouteille pour l'ouvrir. » Ceci illustre à quel point Jacob était vaillant, malgré son âge avancé. Il n'avait jamais péché, c'est pourquoi il eut la force de soulever à lui seul cette grande pierre.

Si l'on s'en tient à cela, comment expliquer que Jacob, qui était très vaillant, ne combattit pas Eliphaz, mais choisit plutôt de lui céder tous ses biens ? De plus, nos Sages, de mémoire bénie, affirment que l'argent est aussi précieux aux yeux des justes que leur propre corps ('Houlin, 91a), car ils savent qu'il représente un moyen donné par le Créateur pour Le servir. Dès lors, comment Jacob put-il accepter de renoncer à toutes ses possessions, alors qu'il était capable de tuer Eliphaz ?

Eliphaz était le fils d'Esaü. A priori, il aurait été logique qu'il suive la voie de son père, et devienne, lui aussi, un mécréant. Pourtant, Eliphaz a reconnu la Vérité et est allé étudier la Torah auprès de Jacob. Il bénéficia alors de l'assistance divine et put s'élever grâce à la Torah, bien qu'il eût grandi dans le foyer d'un méchant. Car « on conduit l'homme dans la voie qu'il désire emprunter » (Makot, 10b). Personne ne peut prétendre ne pas être en mesure d'étudier la Torah, car le Saint béni soit-Il aide quiconque désire l'étudier. Tel est le sens de l'affirmation de la Guemara : « La Torah se trouve à tous les coins de rue, et elle est à la disposition de tout celui qui la désire. » (Yoma, 72b) Eliphaz ayant choisi la voie de la Torah, Jacob ne le tua pas, mais lui donna tous ses biens, ce qui revenait, en quelque sorte, à exécuter l'ordre de son père.

A présent, quelle fut la réaction d'Esaü lorsque son fils revint et lui annonça qu'il n'avait pas exécuté son ordre à la lettre, mais avait pris les biens de Jacob plutôt que de le tuer ? Esaü s'est-il contenté de cette rapine, ou a-t-il réitéré sa tentative de meurtre ? Apparemment, le fait qu'Eliphaz n'ait pas tué Jacob ne semble pas avoir contrarié Esaü, car l'intention de ce dernier était avant tout de perturber son frère dans son étude de la Torah et dans son service divin. Pour cette raison, lorsqu'il apprit qu'Eliphaz lui avait uniquement dérobé ses possessions, il s'en réjouit même, pensant que, démuni, Jacob ne pourrait étudier et déchoirait donc spirituellement, lors de son séjour auprès de Laban le méchant. Néanmoins, Jacob ne se laissa pas impressionner par son état de dénuement, en dépit duquel il alla étudier la Torah dans la *Yechiva* de Chem et Ever pendant une période de quatorze ans, suite à laquelle seulement il se dirigea vers Haran.

« Les actes des patriarches sont un signe pour leurs descendants. » En effet, le dévouement des patriarches a été transmis à leurs enfants, au point qu'il s'est ancré dans le patrimoine génétique du peuple juif, le pourvoyant continuellement de la force de se dévouer, lui aussi, au service de l'Eternel, même dans les plus grandes difficultés, lorsque le mauvais penchant essaie de l'en dissuader. En outre, lorsqu'un homme surmonte les épreuves et étudie malgré elles, Dieu lui vient en aide et lui permet d'y faire face. Or, c'est justement lorsque l'homme surmonte toutes les embûches, envoyées par le Très-Haut pour le tester, qu'il accède, dans ce monde, à une élévation.

Ainsi, la Torah nous rapporte que le Saint béni soit-Il ordonna à Abraham de se rendre en Terre Sainte, comme il est dit : « Va pour toi, hors de ton pays, de ton lieu natal » (Genèse 12, 1). Puis, quand Abraham y arriva, la famine frappa le pays, et il dut, cette fois, se diriger vers l'Egypte. Or, il ne remit pas en question les voies divines, surmontant, de cette façon, une épreuve après l'autre.

Lorsque, suite à ces événements, Abraham retourna en Israël – une fois que la famine avait cessé –, le verset dit : « Abram monta » (ibid. 13, 1), et nos Sages, de mémoire bénie, de commenter (Zohar I, 83a) qu'il s'agit d'un langage d'élévation, car Abraham avait su surmonter les obstacles. Car, lorsqu'un homme surmonte un test en refusant de céder aux difficultés, il s'élève dans son service divin. Le Créateur n'éprouve jamais un homme au-delà de ses capacités, lui donnant au contraire le potentiel de surmonter les épreuves auxquelles Il le soumet.

En dépit de son impiété, Esaü était conscient du pouvoir de la Torah. En effet, lorsque Eliphaz vint lui avouer qu'il n'avait pas tué Jacob, il ne chercha pas à se rendre à la *Yechiva* de Chem et Ever pour accomplir ses mauvais desseins, car il savait que la Torah protège quiconque l'étudie et qu'il est donc impossible de lutter contre elle. En outre, Jacob étudiait la Torah malgré son manque de ressources et sans jamais s'interrompre pour prendre du repos. Or, celui qui étudie dans la détresse s'élève encore davantage. Esaü, conscient de ce fait, s'abstint d'attaquer Jacob lors de son séjour à la *Yechiva*, et attendit qu'il quitte la maison de Laban pour le combattre ; il pensait qu'à ce moment-là, son frère, le juste, aurait perdu son haut niveau spirituel, suite à son séjour auprès de Laban l'impie.

A présent, lorsque Jacob rencontra Esaü alors qu'il venait de quitter la maison de Laban, il lui dit : « Puisque aussi bien, j'ai regardé ta face comme on regarde la face de Dieu, et que tu m'as agréé » (Genèse 33, 10). Comment Jacob a-t-il pu prononcer une telle exagération en affirmant qu'il voyait en Esaü, le méchant, l'image de l'Eternel ? Car, comme nous le savons, la supériorité de l'homme par rapport à la bête n'est effective que lorsqu'il observe les *mitsvot*, ce qui renforce notre question : comment Jacob a-t-il pu affirmer que le visage d'Esaü était comparable à celui de Dieu ?

Le Midrach (Genèse Rabba 75, 10) explique que Jacob a dit ceci à

Esaü afin que ce dernier pense qu'il avait contemplé la face de l'Eternel et ait peur de lui. Pourtant, notre question persiste dans toute son acuité : comment Jacob a-t-il pu prononcer une telle exagération au sujet d'Esaü ? Proposons l'explication suivante. Quand Jacob est revenu de la maison de Laban, ramenant avec lui une grande richesse, il a affirmé à son frère : « J'ai séjourné auprès de Laban, et ai prolongé mon séjour jusqu'à présent. » (Genèse 32, 5) Nos Maîtres commentent : « J'ai séjourné auprès de Laban et j'ai observé les six cent treize commandements. » Autrement dit, il ne s'était pas laissé influencer par le mauvais comportement de Laban l'impie, et sa richesse ne lui avait pas non plus causé une régression spirituelle, puisqu'il a continué à servir le Saint béni soit-Il et à étudier la Torah. Or, lorsque Esaü constata qu'il était possible d'étudier la Torah et de servir le Créateur, tout en étant riche et en profitant de ce monde, il désira soudain se repentir de façon sincère. Dès cet instant, son visage devint similaire à celui de Dieu, conformément au principe selon lequel « là où les repentis se tiennent, même les justes intègres ne parviennent pas à se tenir » (Berakhot, 34b). Pour cette raison, Jacob dit à Esaü qu'il voyait en lui l'image de Dieu, car lorsqu'un homme est proche du Créateur, l'image divine se reflète en lui – d'ailleurs, les bêtes, elles-mêmes, le savent. A ce sujet, il est rapporté qu'une fois, désirant punir Rabbi 'Haïm ben Atar, le saint Or Ha'haïm, des non-juifs le jetèrent dans la cage de lions, qu'ils avaient affamés en les privant de nourriture pendant plusieurs jours. Or, à leur grande stupéfaction, les lions ne lui firent aucun mal et lui témoignèrent même du respect ! Car les animaux savent percevoir l'image de Dieu que reflète le visage de l'homme, qu'elles se gardent alors d'attaquer.

Ainsi donc, nous constatons qu'Esaü s'est repenti lorsqu'il a vu le niveau atteint par son frère Jacob, au point que l'image divine s'est reflétée sur sa face – en dépit du fait qu'il était incirconcis.

Cependant, il ne sut pas se maintenir à ce niveau et prolonger cet éveil, suscité en lui ; au contraire, il retomba dans l'impiété. Car, sans l'étude de la Torah, l'homme ne peut être animé d'une crainte de Dieu authentique. Par conséquent, un homme qui se repent mais qui ne profite pas de cet élan pour se lancer dans l'étude, ne sera pas capable de soutenir son élévation, car sans la Torah, tout s'effondre et disparaît. D'ailleurs, c'est pour cette raison que Jacob ne voulait pas qu'Esaü l'accompagne vers la Terre Sainte, car il savait qu'il ne s'était pas attelé à l'étude de la Torah, et que, par conséquent, ses bonnes résolutions ne pourraient pas persister.

C'est aussi pour cette raison que Jacob a croisé ses mains, lorsqu'il a béni les fils de Joseph. Il a mis sa main droite sur la tête d'Ephraïm, bien qu'il fût le cadet, et sa main gauche sur celle de Menaché, qui était l'aîné, car il savait que Josué, futur leader du peuple juif, descendrait d'Ephraïm – il n'a d'ailleurs pas changé d'avis lorsque Joseph lui a dit qu'il se trompait. Josué était le fidèle disciple de Moïse, et la Torah affirme à son sujet : « Son jeune serviteur ne quittait pas l'intérieur de la tente. » (Exode 33, 11) Jacob a donc placé sa main droite sur la tête d'Ephraïm, car la Torah représente l'essentiel. De même, le Saint béni soit-Il appelle le peuple juif : « Mon fils, mon aîné, Israël », car le mérite de la Torah lui donne le titre d'aîné de Dieu.

En nous appuyant sur cette idée, nous pouvons apporter une explication supplémentaire de la déclaration d'Isaac à Jacob : « La voix est celle de Jacob, et les mains sont celles d'Esaü. » (Genèse 27, 22) La voix se trouve mentionnée avant les mains, car elle lui est supérieure. En effet, il existe une différence de fond entre les actions exécutées par les membres du corps, et la voix émanant de la bouche. Lorsque les mains cessent de se mouvoir, l'acte se trouve instantanément interrompu – car il ne prend forme que quand l'homme est en train d'agir, par leur intermédiaire. Par contre,

lorsqu'un homme cesse de parler, sa voix continue à résonner dans le monde, et le Saint béni soit-Il considère qu'il est encore actif. Tel est le pouvoir de la Torah, qui est tel que quand un homme doit interrompre son étude pour manger, dormir ou satisfaire d'autres besoins, l'Eternel le considère comme s'il était encore en train d'étudier et ne s'était pas arrêté.

Or, l'étude de la Torah d'un seul Juif suffit pour justifier le maintien du monde, comme il est dit : « Si Mon pacte avec le jour et la nuit pouvait ne plus subsister, si Je cessais de fixer des lois au ciel et à la terre (…) » (Jérémie 33, 25). Le pacte dont il est ici question fait référence à l'étude de la Torah, dont le mérite permet la pérennité de l'univers (Nedarim, 32a). Par conséquent, il nous incombe de nous renforcer dans ce domaine, en étudiant dans n'importe quelle situation, quelles que soient les difficultés. Car la tâche de l'homme consiste, avant tout, à surmonter ses épreuves ; le Saint béni soit-Il lui vient ensuite en aide, lui permettant de réussir vaillamment et de s'élever.

Résumé

- « Jacob sortit de Bersabée, et se dirigea vers Haran. » Alors que Jacob était en route pour Haran, il fut poursuivi par Eliphaz, qui avait reçu, de son père Esaü, l'ordre de le tuer. Jacob lui proposa de lui dérober tous ses biens, de sorte qu'il soit considéré comme mort, et qu'il ne soit plus nécessaire de le tuer. Eliphaz, qui étudiait la Torah, connaissait la *halakha*[45] et accepta alors ce conseil.

- Pourquoi Jacob, qui était très vaillant – à preuve le fait qu'il soit parvenu à faire rouler la grande pierre qui recouvrait le puits – n'a-t-il pas combattu Eliphaz ? Jacob savait qu'Eliphaz n'avait pas suivi la

45. Loi juive.

voie de son père, mais étudiait la Torah, c'est pourquoi, il ne chercha pas à le tuer, car la Torah protège l'homme qui l'étudie.

- Eliphaz s'est éloigné de la voie de son père, l'impie, et le Saint béni soit-Il l'a aidé : il eut le mérite d'étudier la Torah avec Jacob, et de suivre le conseil de son maître. Car « on dirige l'homme dans la voie qu'il désire emprunter ».
- Esaü n'a pas cherché à tuer Jacob lorsqu'il étudiait à la *Yechiva* de Chem et Ever, car il était conscient du pouvoir de la Torah. En outre, il ne désirait même plus le tuer, parce qu'il pensait que son manque de ressources l'empêcherait d'étudier la Torah et de servir l'Eternel, ce qui représentait en fait son objectif premier.
- Comment Jacob a-t-il pu affirmer à Esaü, le mécréant, que sa face ressemblait à celle de Dieu ? En réalité, lorsque Esaü constata que Jacob s'était maintenu à son niveau après son séjour auprès de Laban, il eut des pensées de repentir, et son visage refléta alors la face divine. Cependant, il ne parvint pas à rester à ce niveau, car il ne s'est pas attelé à l'étude de la Torah qui, seule, permet à l'homme de maintenir son élévation spirituelle.
- Dans sa déclaration : « La voix est celle de Jacob, et les mains sont celles d'Esaü », Isaac mentionna la voix avant les mains, car l'effet de la voix possède la particularité de se prolonger, même une fois que l'homme cesse de parler, alors que quand on cesse d'agir, l'action perd tout impact. Pour cette raison, le Saint béni soit-Il ne tient pas compte des interruptions qu'un homme doit faire dans son étude, qu'Il considère comme incessante.

La prière d'*Arvit*, instituée par notre patriarche Jacob

« Il atteignit l'endroit et il y passa la nuit, parce que le soleil s'était couché. Il prit une des pierres de l'endroit, la mit sous sa tête et se coucha en ce lieu. »

(Genèse 28, 11)

Rachi explique le verbe *vayifga* (littéralement : il atteignit) dans le sens de prier, comme dans le verset : « N'insiste pas dans tes prières auprès de Moi » (Jérémie 7, 16). En outre, le soleil venait de se coucher. Rachi en déduit que Jacob a institué la prière du soir – *Arvit*.

Par ailleurs, nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Berakhot, 27b) que les prières du matin (*Cha'harit*) et de l'après-midi (*Min'ha*) sont obligatoires, et correspondent, pour l'homme, à un moment opportun pour remercier son Créateur, qui lui a donné des forces et l'a maintenu en vie tout au long de la journée, alors que la prière du soir (*Arvit*) est facultative. Pour cette raison, celui qui a omis de réciter le passage de *Yaalé Veyavo*[46] dans la prière du soir ne se reprend pas, alors que cette même omission dans la prière du matin ou de l'après-midi, nous oblige à la répéter. Dans la pratique, nous avons pris l'habitude de nous montrer plus stricts et de prier de façon fixe, y compris le soir.

C'est avec un grand dévouement que Jacob a initié la prière du

---

46. Ajout inséré, lors du Chabbat, de *Roch 'Hodech* ou des fêtes, dans la prière de la *Amida* (et dans l'action de grâces).

soir. En effet, malgré son extrême fatigue – il n'avait pas dormi pendant une période de quatorze ans, lorsqu'il étudiait la Torah dans la *Yechiva* de Chem et Ever (Genèse Rabba 68, 11) –, il n'alla pas se coucher avant de l'instaurer et de remercier l'Eternel pour tous les bienfaits qu'Il lui avait témoignés jusqu'à présent.

Il est écrit : « Il prit une des pierres de l'endroit, la mit sous sa tête », et Rachi de commenter : « Il s'en fit comme une murette en forme de gouttière autour de la tête, pour se garder des bêtes sauvages. » Je me suis demandé comment Jacob a pu penser qu'un simple tas de pierres pouvait représenter une protection contre l'attaque des bêtes sauvages. Or, conformément à l'enseignement de nos Sages (Baba Kama, 26a), l'homme est toujours considéré comme « averti » de ce qui lui arrive ; il doit rendre des comptes pour les dégâts qu'il a causés pendant son sommeil. Par exemple, quelqu'un qui est rémunéré pour garder un objet, est considéré comme responsable si on le lui dérobe la nuit (Baba Metsia, 93b), comme l'a affirmé Jacob, à son sujet : « J'étais, le jour, en proie à la chaleur, et à la gelée, la nuit » (Genèse 31, 40). Nous en déduisons en effet la loi selon laquelle la personne qui garde un objet en est responsable également de nuit, son sommeil n'étant pas considéré comme un cas de force majeure.

Si l'on s'en tient à la loi donnée dans le Traité de Baba Kama, comment comprendre que Jacob se soit contenté de compter sur quelques pierres pour le protéger de l'attaque des bêtes féroces ? En effet, si un incident était survenu lors de son sommeil, on lui aurait tenu rigueur pour sa négligence, alors qu'il lui incombait de s'assurer un moyen de protection. Car, comme nous l'avons expliqué, l'homme est toujours considéré comme « averti », en particulier lorsqu'il se trouve dans de réelles situations de danger – par exemple, dans la forêt ou le désert, lieux fréquentés par les bêtes sauvages.

Nous pouvons en déduire que l'intention de Jacob, lorsqu'il a placé des pierres autour de sa tête, ne se limitait pas uniquement à s'assurer une protection contre le danger physique extérieur – à savoir, celui de l'attaque des bêtes sauvages. En effet, cet acte est symbolique et vise à transmettre aux générations à venir un message, conformément au principe selon lequel « les actes des patriarches sont un signe pour leurs descendants ».

Aujourd'hui, il existe de nombreuses personnes éternellement insatisfaites qui, malheureusement, ont souvent tendance à sombrer dans la mélancolie ou la dépression. Ce phénomène semble être dû à une fuite de leur identité réelle, elle-même résultant d'un refus de placer leur confiance en Dieu et de reconnaître que c'est Lui qui pourvoit à leur subsistance dans ce monde, et qui exerce Sa Providence à chacun de leurs pas. Or, de même qu'il est nécessaire de suspendre un vêtement mouillé et de l'exposer au soleil si on désire qu'il sèche, de même, l'homme doit "exposer" son être au Saint béni soit-Il, qui représente la lumière de ce monde, sans quoi il ne peut mener une existence saine et heureuse.

Un homme qui n'attribue qu'à lui-même toutes les vicissitudes de sa vie, risque fort d'être précipité dans les abîmes de la dépression, du fait qu'il imputera ses faux-pas à une erreur de sa part. Il sera constamment déprimé et replié sur lui-même, car ce constant sentiment de culpabilité l'empêchera d'agir convenablement, l'écartant du bonheur et de la sérénité pour le plonger dans l'amertume. A l'inverse, l'homme qui place toute sa confiance en son Créateur, qui « confie [son] souffle en [Sa] main » (Psaumes 31, 6), méritera une vie heureuse, car même lorsqu'un incident malheureux surviendra, il ne s'en voudra pas à lui-même, animé de la foi que c'est Celui qui dirige les événements qui l'a voulu ainsi. Pour cette raison, même s'il ne perçoit pas, sur le champ, l'aspect positif de ce

qui lui arrive, il saura pourtant, de façon claire, que le Créateur ne recherche que son bien.

Illustrons cette idée par un exemple, emprunté à la vie courante. Si un homme a loué une voiture pour quelques jours, et qu'il remarque ensuite que celle-ci nécessite une réparation, il n'en fera pas grand cas, sachant que c'est le propriétaire du véhicule qui porte la responsabilité de son entretien. Par contre, celui qui possède une voiture, à titre particulier, sera anxieux dès la moindre avanie, conscient qu'il devra débourser l'argent nécessaire aux réparations.

De même, les personnes qui placent toute leur confiance en Dieu, vivent de manière sereine, car elles sont conscientes que tous les incidents qui surviennent dans leur vie ont été programmés par Celui qui dirige les événements. Cette foi se traduit, de leur part, par les expressions : « Tout ce que l'Eternel fait est pour le bien », ou : « Tout est entre les mains du Ciel ». A l'opposé, les personnes qui fuient leur identité réelle et s'obstinent à penser qu'elles dirigent leur propre vie, finissent bien vite par sombrer dans l'amertume et la dépression.

Aujourd'hui, de nombreuses personnes sont adeptes du Yoga ou de la Méditation, pensant trouver dans ces disciplines un moyen de mieux se connaître, et simultanément, de parvenir à maîtriser les événements de leur vie. Quant à nous, croyants fils de croyants, nous sommes conscients que tout cela est vain et que seul le Créateur du monde continue à le diriger et à déterminer les aspects de la vie de chaque homme. Le prophète affirme à ce sujet : « Béni soit l'homme qui se confie en l'Eternel, et dont l'Eternel est l'espoir ! » (Jérémie 17, 7)

Nos saints patriarches savaient que le jour se compose de trois phases : le matin, l'après-midi, et le soir. Chaque partie du jour offre à l'homme de nouvelles opportunités et des épreuves spécifiques, auxquelles il doit faire face. Or, la clé permettant à l'homme de

surmonter toutes ces embûches se trouve dans la prière, chacune des trois prières répondant à ses besoins particuliers du moment. La prière crée un lien entre l'homme et son Créateur, renforçant ainsi sa foi en Lui. En effet, elle aiguise en nous la conscience de l'existence d'un Dieu omniscient, qui dirige nos voies et exerce sur nous Sa Providence.

La nuit est le moment où les puissances impures se renforcent et dominent le monde – d'ailleurs, le mot *layla* (nuit) est à rapprocher du nom Lilith, qui représente l'une des forces de l'impureté. Nos Sages affirment qu'il est interdit à un érudit de sortir seul la nuit (Berakhot, 43b), parce que les forces du Mal dominent, ce qui amplifie le danger. Or, lorsque les puissances impures ont le dessus, le mauvais penchant, qui y puise ses forces, est lui aussi au premier plan, tentant de faire trébucher l'homme et de le prendre dans ses filets ; c'est pourquoi il incombe à l'homme de se montrer particulièrement vigilent pendant la nuit.

A présent, nous sommes en mesure de comprendre pourquoi Jacob a placé des pierres autour de sa tête : à travers cet acte symbolique, il désirait supplier le Tout-Puissant de protéger son esprit contre l'attaque des puissances impures, qui rôdent à la tombée de la nuit – les bêtes sauvages, mentionnées par les commentateurs, font référence aux puissances impures, qui apparaissent sous cette forme à l'esprit de l'homme. Ainsi, lorsque Jacob a placé ces pierres autour de sa tête, ce n'était pas dans le but de s'assurer une protection contre les bêtes sauvages – car, dans ce cas, ces quelques pierres se seraient avérées inefficaces – mais plutôt afin de demander à l'Eternel de le protéger des forces du Mal.

La prière du soir étant de nature facultative, le mauvais penchant se renforce, ce qui accentue la difficulté des épreuves de la nuit ; ainsi, seule la prière donne à l'homme le pouvoir de les

surmonter. Notre patriarche Jacob a institué la prière du soir, malgré son état de fatigue extrême, parce qu'il était conscient de la nécessité, pour l'homme, de renouveler à ce moment de la journée ses forces spirituelles, afin de faire face aux épreuves nocturnes.

Le Ben Ich 'Haï fait remarquer que le terme *layla* est composé des initiales de l'expression : « Celui qui vient (*Hé*) pour te tuer (*Lamed*), précède-le (*Youd*) et tue-le (*Lamed*). » Autrement dit, pendant la nuit, le mauvais penchant se lève pour attaquer l'homme en le faisant trébucher sur toutes sortes d'interdictions ; l'homme doit alors prendre les devants et anéantir ce penchant au Mal. C'est à cette contre-attaque qu'il se livre lorsqu'il récite la prière du soir.

Approfondissons encore cette idée par un exemple. Si un serviteur sert le roi avec une fidélité telle qu'il continue son travail au-delà des heures qui lui ont été fixées, il est évident que le roi sera pleinement satisfait de ce vassal, conscient de son exceptionnel dévouement. Un roi qui constate chez un de ses serviteurs un tel dévouement, lui sera reconnaissant et lui rendra la pareille au moment voulu. De même, un homme qui adresse à l'Eternel la prière du soir, malgré son caractère facultatif et en dépit de sa fatigue, méritera de bénéficier d'une assistance divine particulière, et sera protégé des esprits malfaisants de la nuit.

Cependant, la prière, de façon générale, et celle du soir, en particulier, nécessitent une concentration particulière, puisque tout leur but est de lier l'homme à son Créateur. Or, il est à remarquer que c'est seulement dans le judaïsme que l'on met l'accent sur la ferveur de la prière. En effet, toutes proportions gardées, on ne retrouve cette notion dans aucune autre religion – a-t-on déjà vu un prêtre ou un mufti prier avec ferveur ou en fermant les yeux ? La prière du soir nécessite le plus haut degré de concentration, du fait qu'à ce moment-là, l'homme a besoin d'une protection supplémentaire pour surmonter les forces impures.

A présent, pourquoi la Torah a-t-elle choisi le verbe *vayifga* pour désigner la prière du soir ? Car celle-ci est de nature facultative, ce à quoi fait allusion ce terme, qui dénote un aspect accidentel et éphémère. Si l'on s'en tient à la stricte loi, l'homme n'est pas obligé de prier *Arvit*, et lorsqu'il récite cette prière, c'est sa bonne volonté qui l'y pousse. Il est toutefois certain que l'homme qui fait cette prière avec ferveur méritera que toutes ses pensées au cours de la journée suivante soient bonnes et pures.

Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent : « Si tu vois un érudit fauter la nuit, ne pense pas de mal à son sujet le lendemain, car il se sera peut-être déjà repenti » (Berakhot, 19a) – en effet, on peut compter sur le fait qu'un érudit ne va jamais dormir avant de s'être repenti. Rabbi Yaacov Benchabbat, que son mérite nous protège – qui était l'élève du célèbre Rabbi 'Haïm Pinto, que son mérite nous protège – explique, dans son ouvrage « Roua'h Yaacov », qu'un érudit qui observe toutes les *mitsvot* avec une grande minutie, risque cependant de manquer à l'observance de l'une d'entre elles : celle du repentir. En effet, sa piété même le préserve de toute erreur, au point qu'il peut lui arriver de n'avoir pas de raison de se repentir ! L'enseignement donné par nos Sages dans le Traité précédent peut alors être interprété comme suit : si tu vois un érudit fauter la nuit, sache qu'il a péché en toute connaissance de cause et dans un but bien précis, en l'occurrence, pour se donner l'opportunité de se repentir – *mitsva* qui ne peut être accomplie qu'au prix d'une faute – et d'observer intégralement l'ensemble des six cent treize *mitsvot*. Or, comme nous le savons, « Dieu a créé l'un face à l'autre », c'est-à-dire qu'il existe dans le monde un équilibre entre les forces du Mal et celles du Bien ; dès lors, si la nuit est, d'une part, le moment où les puissances impures dominent, de l'autre, elle représente aussi le

temps le plus propice au repentir, favorisé par le renforcement du pouvoir de la pureté. C'est pourquoi la confession, qui est un des éléments propres au repentir, a été insérée par nos Sages dans la prière du soir. Aussi, il est très probable qu'un érudit qui aurait fauté la nuit, se serait déjà repenti le lendemain même.

Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent : « La nuit n'a été créée que pour l'étude de la Torah. » (Erouvin, 65a) Tandis que l'étude de la Torah a un caractère obligatoire la nuit, la prière, quant à elle, y est facultative. En instituant la prière du soir, notre patriarche Jacob, qui représente le pilier de la Torah, a créé un lien entre la prière et la Torah. Celui qui n'étudie pas la Torah la nuit, alors que cette étude représente une obligation, devrait sans doute prier *Arvit* de façon fixe, comme s'il s'agissait d'une obligation. En effet, la Torah protège l'homme du péché et de l'attaque des puissances malfaisantes, donc, celui qui ne l'étudie pas doit prier, afin de s'assurer une protection par le biais de la prière. Ainsi, Jacob a institué la prière du soir à l'intention des personnes qui n'auraient pas l'opportunité d'étudier la Torah, leur offrant, également à elles, un bouclier contre le pouvoir du mal. Il va sans dire que deux armes valent mieux qu'une, et qu'il est donc souhaitable d'étudier et de prier le soir.

A présent, si les puissances impures se renforcent tant pendant la nuit, pourquoi nos Maîtres n'ont-ils pas conféré à la prière du soir un statut obligatoire, afin de garantir à l'homme une protection vitale ? La raison semble être la suivante : la nuit a été essentiellement créée pour l'étude de la Torah, qui y est obligatoire ; par conséquent, la prière ne pouvait y avoir qu'un caractère facultatif. Cependant, Jacob, qui représentait le pilier de la Torah, a ressenti la nécessité d'instituer la prière du soir, afin d'offrir un bouclier à l'homme qui ne pourrait pas étudier.

Résumé

- « Il atteignit l'endroit, et il y passa la nuit. » Rachi explique le verbe *vayifga* dans le sens de prier : Jacob a institué la prière du soir qui, contrairement aux autres prières, a un caractère facultatif.

- Jacob a placé des pierres autour de sa tête afin de se protéger de l'attaque des bêtes féroces. Pourtant, comment pouvait-il se suffire de quelques pierres pour s'assurer une protection ? De plus, un homme est toujours considéré comme « averti », et porte même la responsabilité de ce qui arrive quand il dort ! Apparemment, ces pierres avaient un sens symbolique : Jacob désirait s'assurer une protection contre les puissances impures, qui rôdent la nuit. Par ce biais, le patriarche nous livre un message : l'homme doit faire de son mieux pour se protéger du pouvoir du mal, mais c'est ensuite le Saint béni soit-Il qui le préserve.

- L'homme qui place sa confiance en Dieu vit de façon sereine, car il sait que tout ce qui lui arrive est pour le bien. Par contre, celui qui ne croit qu'en lui-même tombe facilement dans la dépression, du fait qu'il attribue les incidents qui surviennent à une erreur de sa part.

- Les patriarches ont institué trois prières quotidiennes, afin de permettre à l'homme de faire face aux difficultés propres à chaque partie de la journée. La prière du soir est facultative, ce qui laisse aux puissances impures une plus grande possibilité de dominer. Pour cette raison, Jacob a institué cette prière avec un grand dévouement, puisqu'il n'alla se coucher qu'après l'avoir instaurée, en dépit de son extrême fatigue.

- La prière instituée par Jacob est désignée par le mot *peguia*, qui connote la notion d'accidentel, soulignant ainsi son caractère facultatif. Ceci représente un avantage, en cela que l'homme qui fait l'effort de prier *Arvit*, bien qu'il n'y soit pas contraint, méritera de se rapprocher de son Créateur.

- Nos Sages affirment que la nuit a été créée pour l'étude de la Torah. Jacob a institué la prière du soir à l'intention des personnes qui ne

peuvent pas étudier, de sorte que la prière les protège des puissances impures qui se déchaînent la nuit. Aussi, ceux qui n'ont pas la possibilité d'étudier la nuit doivent-ils prier le soir de façon fixe.

La préparation spirituelle de notre patriarche Jacob

« Et voici que l'Eternel se tenait au-dessus de lui et disait : "Je suis l'Eternel, le Dieu d'Abraham ton père et le Dieu d'Isaac, cette terre sur laquelle tu reposes, Je la donnerai à toi et à ta postérité." »

(Genèse 28, 13)

Explication de Rachi : « se tenait au-dessus de lui » : pour le protéger.

Jacob était conscient qu'Haran était un endroit où l'impureté régnait. Aussi, dans sa grande piété, se prépara-t-il avant de s'y trouver confronté, en faisant une escale de quatorze ans dans la *Yechiva* de Chem et Ever (Genèse Rabba 65, 5). Passée cette période, il se sentit suffisamment fort spirituellement pour faire face aux épreuves qui l'attendaient dans la maison de Laban l'impie. Lorsque Jacob s'est dirigé vers Haran pour y trouver sa conjointe, il n'était déjà plus un jeune homme ; or, en dépit de son âge avancé, il ne s'est pas reposé sur ses acquis et a ressenti la nécessité d'étudier encore quatorze années supplémentaires. Comment comprendre ceci, alors que Jacob, présenté comme « un homme entier, assis sous les tentes » (Genèse 25, 27), avait, de toute façon, étudié la Torah toute sa vie ?

Proposons l'explication suivante. Notre patriarche Jacob a consacré toutes ses années d'étude au sein du foyer parental à sa survie physique, face aux attaques de son frère Esaü, qui désirait le tuer. Quant à ses années d'étude dans la *Yechiva* de Chem et Ever, elles avaient pour but d'assurer sa survie spirituelle, en le sauvant des dangers qui allaient le menacer dans la maison de Laban, corrompue par la présence de toutes sortes d'idolâtrie. Pour cette raison, Jacob ne pouvait pas se contenter de ses années d'étude passées.

Quant à Esaü, qui savait que Jacob séjournait auprès de Laban l'araméen, il avait aisément la possibilité d'aller l'y trouver pour le tuer. Cependant, la Torah possède le pouvoir de protéger l'homme de tous les dangers extérieurs. Aussi, lorsque le Saint béni soit-Il constata tous les préparatifs auxquels s'était consacré Jacob avant de quitter le foyer paternel, Il lui assura une protection particulière, en le préservant non seulement des dangers spirituels, mais aussi des dangers physiques, à savoir, de l'épée d'Esaü, comme le souligne le verset : « Voici que l'Eternel se tenait au-dessus de lui. » (Genèse 28, 13)

Les préparatifs de notre patriarche Jacob sont porteurs d'un message nous concernant. Dans notre génération, où le mauvais penchant est roi, combien plus devons-nous veiller à nous préserver de son emprise ! Or, seule l'étude de la sainte Torah possède le pouvoir de contrer l'influence des forces du Mal.

Nous pouvons mettre en parallèle le départ de Jacob pour Haran avec son retour vers Bersabée, après une période de vingt-deux ans : de même que son départ était empreint de piété, de même, son retour le sera-t-il, comme il est dit : « Jacob arriva entier » (Genèse 33, 18), verset que Rachi interprète ainsi : « Entier dans sa Torah, dans son corps, et dans son argent. »

Résumé

- Alors que Jacob était en route pour Haran, où il devait rencontrer sa future épouse, il fit une escale de quatorze ans pour étudier dans la *Yechiva* de Chem et Ever. En quoi cette étape était-elle nécessaire, alors que Jacob était « un homme entier, assis dans les tentes » ? Les années d'étude de Jacob avant son départ à Haran étaient destinées à le protéger d'Esaü le méchant, qui désirait le tuer, alors que celles qu'il a ajoutées au cours de sa route pour Haran avaient pour but de le préserver de l'impureté de Laban, à laquelle il allait être confronté.
- Ceci explique pourquoi Esaü ne chercha pas à tuer Jacob lorsqu'il séjournait auprès de Laban : il était conscient que la Torah protège l'homme. Ainsi, Jacob a non seulement été épargné de l'influence de Laban, mais a, de plus, été sauvé des attaques d'Esaü.
- Les préparatifs de Jacob constituent une leçon de morale pour nous : dans notre génération, où le mauvais penchant se déguise sous de nombreuses facettes, il nous incombe d'étudier la Torah avec acharnement afin d'être épargnés de son emprise.

L'examen de conscience de notre patriarche Jacob

« Jacob se réveilla de son sommeil et s'écria : "Assurément, l'Eternel est présent en ce lieu, et moi je l'ignorais." »

(Genèse 28, 16)

Jacob rêva d'une échelle, posée à terre, dont le sommet atteignait le ciel et sur laquelle des anges montaient et descendaient ; dans son

rêve, le Saint béni soit-Il l'assura d'une protection particulière dans toutes ses voies et lui promit que la Terre Sainte appartiendrait à ses descendants. Lorsque Jacob se réveilla de son sommeil, il fut pris d'un grand désarroi, et s'écria : « Assurément, l'Eternel est présent en ce lieu, et moi je l'ignorais. »

Comment comprendre ces paroles de Jacob ? Ne savait-il pas que la Présence divine est présente à tout endroit, comme il est dit : « Toute la terre est pleine de Sa gloire » (Isaïe 6, 3) ? Que voulait donc dire Jacob lorsqu'il affirma : « l'Eternel est présent en ce lieu » ? Enfin, que signifie l'expression : « et moi je l'ignorais » ?

Expliquons ces difficultés à l'aide d'un exemple. Lorsqu'un étudiant de *Yechiva* étudie une *souguia* pendant plusieurs jours sans parvenir à l'appréhender, et qu'il en saisit ensuite le sens après cinq jours d'étude, il peut en déduire qu'il n'avait pas investi suffisamment d'efforts les jours précédents. En effet, s'il s'était, dès le premier jour, efforcé de comprendre la *souguia* comme il l'a fait le cinquième, il aurait déjà pu la pénétrer dans sa complexité.

De même, Jacob s'est apparemment rendu compte de sa faille, puisqu'il n'avait pas su déceler, avant son rêve, la Présence divine particulière qui régnait à cet endroit. Evidemment, il savait que le Tout-Puissant se trouve à tout endroit. Mais, en se réveillant, il fut désolé de n'avoir pas ressenti qu'en ce lieu, la Présence divine était particulièrement concentrée, perception à laquelle il aurait accédé, pensa-t-il, s'il avait étudié plus de Torah. D'où le sens de l'expression : « et moi je l'ignorais ». Jacob se reprocha son manque de sensibilité à la Présence divine, en l'attribuant à une imperfection dans son étude de la Torah. C'est pourquoi, perturbé par cette pensée, il se réveilla en sursaut de son sommeil. De plus, le patriarche avait formulé à cet endroit la prière du soir ; aussi, se culpabilisa-t-il de n'avoir pas décelé la sainteté particulière du lieu où il avait prié.

Personnellement, il m'arriva une fois de ne pas parvenir à appréhender le sens profond d'une *souguia*, et ceci pendant une période de deux semaines. Un jour, je décidai, avec détermination, de m'asseoir dans une maison d'étude jusqu'à ce que j'y parvienne. Avec l'aide de Dieu, j'y parvins enfin, après maints efforts. Suite à cela, j'eus des scrupules, en me disant que si je m'étais davantage efforcé à saisir ce passage comme je l'avais fait ce jour-là, j'en aurais certainement été en mesure bien avant. Cependant, la négligence que j'avais témoignée m'a non seulement rendu malheureux et déconcerté pendant plusieurs jours, mais m'a également fait perdre des heures précieuses d'étude de Torah.

Rav Chakh, de mémoire bénie, faisait remarquer que les gens ont généralement tendance à penser qu'ils honorent la Torah en l'étudiant, alors qu'en réalité, c'est l'inverse qui est vrai, à savoir, que c'est la Torah qui apporte de la gloire à ceux qui l'étudient, en les élevant au-dessus des vanités de ce monde.

Résumé

- Notre patriarche Jacob fit un rêve, suite auquel il se réveilla en sursaut, en disant : « Assurément, l'Eternel est présent en ce lieu, et moi je l'ignorais. » Pourtant, n'était-il pas conscient de l'omniprésence de l'Eternel ?
- Il arrive parfois que des personnes qui étudient la Torah ne saisissent pas une certaine *souguia* pendant plusieurs jours, puis finissent par y parvenir. Apparemment, elles auraient pu la comprendre auparavant si elles avaient investi les efforts qu'elles ont finalement déployés. De même, Jacob se culpabilisa de n'avoir pas su déceler la sainteté particulière du Mont Moria avant d'y avoir dormi, et imputa cette faille à un manque d'assiduité dans son étude de la Torah.

Le rapport de Jacob à la matérialité

« Et, saisi de crainte, il ajouta : "Que ce lieu est redoutable ! Ceci n'est autre que la maison du Seigneur, et c'est ici la porte du ciel." »

(Genèse 28, 17)

« Jacob se mit en route et alla vers la terre des enfants de l'Orient. »

(Genèse 29, 1)

L'expression : « Jacob se mit en route » souligne un effort particulier de sa part. En effet, de même qu'il est difficile pour un homme de cesser une action engendrant un accroissement de sa richesse, de même, Jacob éprouva des difficultés à se détacher d'un endroit si saint, où la proximité de l'Eternel était particulièrement intense. Il aspirait tant à se rapprocher de son Créateur qu'il lui fallut fournir des efforts particuliers pour se résoudre à quitter cet endroit.

Nous pouvons tirer leçon du comportement de nos saints patriarches, et en déduire que l'unique solution à toutes les détresses et difficultés que nous rencontrons est la proximité de notre Créateur, comme il est dit : « Pour moi, le voisinage de Dieu fait mon bonheur » (Psaumes 73, 28). En effet, les patriarches étaient animés d'une foi inébranlable que tous les bienfaits dont ils étaient comblés provenaient exclusivement du Saint béni soit-Il, et ceci, en dépit de toutes les épreuves qu'ils durent, sans répit, endurer – recherche du conjoint, stérilité, manque de ressources, dégénérescence d'Ismaël et d'Esaü… C'est dans ce sens que nos Sages, de mémoire bénie, expliquent : « Jacob a voulu s'installer

paisiblement, et un tourment lui est venu du côté de Joseph » (Yalkout Chimoni sur Job, 904). Pourtant, malgré toutes les épreuves auxquelles il dut faire face, Jacob parvint à atteindre un niveau très élevé, puisque le verset dit que « l'Eternel se tenait au-dessus de lui » (Genèse 28, 13).

De même, lorsque Jacob était en route pour trouver sa conjointe, il affirma : « Car, avec mon bâton, j'ai traversé le Jourdain » (Genèse 32, 11). Il apparaît évidemment que celui qui se trouve dans un dénuement total ne peut envisager de se marier. Pourtant, Jacob était conscient, de façon si claire, que sa réussite ne provenait que du Tout-Puissant qu'il mérita des miracles hors du commun pour fonder son foyer.

A une certaine occasion, un Rav, venu me voir, me raconta que son père ne lui avait jamais apporté aucun soutien financier, ni ne l'avait aidé à trouver une conjointe, et qu'il avait donc toujours dû se tirer seul d'embarras. Il semblait illogique qu'il puisse s'en sortir par ses propres moyens, et pourtant, avec l'aide de Dieu, il y parvint. Je lui répondis que le comportement de son père lui avait transmis deux principes fondamentaux, qui garantissent le succès de l'homme dans la vie, en l'occurrence, la foi et la confiance en l'Eternel. Nous devons être conscients que lorsque le Maître du monde nous envoie une épreuve, c'est dans le but de renforcer notre foi, car un homme en détresse supplie le Créateur de lui venir en aide et place son entière confiance en Lui.

Le roi Salomon affirme : « Suis donc les traces des brebis » (Cantique des Cantiques 1, 8). Rachi rapporte l'explication de nos Maîtres, de mémoire bénie, selon laquelle ce verset s'adresse à une petite brebis qui s'est perdue et qui a fini par retrouver son chemin en suivant les empreintes, laissées dans la terre, par le reste du troupeau. Par cette image, le roi Salomon désire enseigner au peuple juif qu'il doit suivre la voie que ses patriarches ont tracée, sans

jamais s'en éloigner, car il s'agit là du chemin de la Vérité, qui consiste en un attachement perpétuel au Créateur.

Je suis certain qu'étudier la Torah sans tirer leçon des histoires de nos patriarches, revient à la renier, car si la vie de nos ancêtres se trouve détaillée dans la Torah, cela signifie qu'elle en constitue une part indissociable. Le Zohar (II, 97b) affirme, à cet égard, que la Torah est un guide de conseils indiquant à l'homme de quelle manière il doit mener sa vie quotidienne.

La différence entre Jacob et Esaü

La Torah rapporte que lorsque Esaü s'installa à Séir, Jacob, quant à lui « se dirigea vers Soukkot ; il s'y bâtit une demeure, et pour son bétail, il fit des enclos (*soukkot*). C'est pourquoi, il appela cet endroit Soukkot » (Genèse 33, 17). Généralement, les hommes nomment leur lieu de résidence, non pas du nom d'un animal, mais plutôt du nom d'une certaine personne ; dès lors, comment comprendre que Jacob ait nommé cet endroit Soukkot parce qu'il y avait construit un enclos pour son bétail ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Mon ancêtre, Rabbi Yochiyahou Pinto, que son mérite nous protège, explique, dans son ouvrage « Kessef Mezoukak », qu'en nommant l'enclos construit pour ses bêtes – qui représentaient toute sa richesse et ses biens – du nom « Soukkot », Jacob nous enseigne une remarquable leçon. L'homme doit toujours avoir à l'esprit que sa vie dans ce monde, tout comme ses possessions matérielles, sont de nature éphémère, à l'image de la *soukka*[47], que l'on ne construit que pour une durée de sept jours. Il doit prendre conscience que l'argent n'est pas une réalité durable, pas plus que

47. Cabane, que l'on construit lors de Soukkot, et dans laquelle les repas de la fête sont célébrés – certains ont même l'habitude d'y dormir la nuit.

notre vie sur terre – comme le prouve la mort soudaine et sans raison apparente de certains jeunes enfants, que Dieu nous en préserve.

Par contre, lorsqu'il s'agit de spiritualité, le verset dit : « il s'y bâtit une demeure », car la spiritualité requiert un endroit fixe et éternel, en l'occurrence, une maison d'étude. Notre tâche essentielle dans la vie consiste en effet à nous attacher à notre Créateur, par le biais de l'étude de la Torah et de la prière. Notre maison est, à première vue, le lieu où se développe notre corps ; pourtant, si l'on réfléchit, on comprendra qu'elle sert avant tout à développer notre âme, en nous permettant d'observer la Torah et les *mitsvot*.

Jacob nous fournit la preuve à ceci : pour son bétail – représentant ses biens matériels –, il construisit un enclos (*soukka*), alors que pour lui-même, il bâtit une demeure – qui répondrait à ses besoins spirituels. Quant à Esaü, il se construisit une maison et un lieu d'habitation qu'il nomma Séir, terme dont les trois lettres principales sont les mêmes que celles qui composent le mot *racha* (mécréant) : désirant profiter au maximum de ce monde, Esaü choisit l'impiété de préférence à la Torah.

Une fois, un homme vint me voir, pour me faire part des doutes qui l'assaillaient. Il affirma qu'il est évident que la Torah représente l'essentiel, mais que, d'un autre côté, les biens matériels sont eux aussi indispensables à l'homme, puisqu'en leur absence, il ne peut vivre et risque donc de se comporter de façon indigne.

Je lui répondis par l'exemple d'un homme, convié par son ami pour le repas, qui, en guise de remerciement pour cette invitation, lui remet un petit cadeau – comme le font la plupart des gens qui se gênent de "venir les mains vides". Si cet ami en venait à l'inviter chez lui de façon fixe, l'homme se sentirait d'autant plus redevable et lui présenterait un cadeau encore plus honorable. Or, comme nous le savons, c'est seulement dans le monde futur que nous demeurerons

à jamais. Cependant, nous arrive-t-il de réfléchir à ce que nous serons en mesure d'offrir au "Maître de maison", le Saint béni soit-Il, en guise de reconnaissance pour l'accueil éternel dont Il nous gratifiera dans le monde de la Vérité ? Evidemment, nous ne pourrons Lui présenter ni or, ni argent, biens que nous serons contraints de laisser dans ce monde. Aussi, le seul présent que nous détiendrons sera la Torah, qui est Vérité, conformément à l'enseignement de nos Sages : « Heureux l'homme qui arrive là-haut, muni de son étude ! » (Pessa'him, 50a)

Par conséquent, s'il est vrai que l'argent est indispensable à la survie de l'homme dans ce monde, il n'a pourtant qu'une valeur mensongère et éphémère, puisqu'il ne pourra pas accompagner son détenteur dans le monde à venir ; on ne peut donc pas dire que l'homme possède son argent, car on ne possède qu'une réalité authentique et durable.

A présent, nous comprenons pourquoi Esaü, le méchant, nomma son lieu d'habitation « Séir » : car il avait l'intention de demeurer à jamais dans ce monde. A l'inverse, Jacob, l'élu des patriarches, construisit pour son bétail un enclos provisoire, afin qu'il puisse lui-même se consacrer à la construction d'un édifice éternel, par l'étude de la Torah.

Résumé

- Les épreuves que subit le peuple juif ont pour but de renforcer sa foi en Dieu, au même titre que les épreuves rencontrées par ses patriarches.
- La différence de fond entre Jacob et Esaü est que Jacob faisait de la Torah l'essentiel et considérait ses besoins matériels comme secondaires – comme en témoignent le nom de Soukkot, donné à l'enclos de son bétail, et celui de demeure, désignant son lieu d'étude

– alors qu'Esaü était à la poursuite constante de la matérialité – il s'installa à Séir, nom formé des mêmes lettres que le mot *racha*.

♦ L'homme a certes besoin d'argent et de biens matériels pour vivre dans ce monde, mais il doit néanmoins être conscient de leur valeur secondaire, puisqu'ils ne pourront l'accompagner dans le monde à venir. Il nous incombe de réfléchir par quels moyens nous pourrons éviter de nous présenter les mains vides devant notre Hôte, qui, après cent vingt ans, nous accueillera de façon éternelle.

Le pouvoir de la Torah

« Jacob embrassa Rachel, il éleva la voix et pleura. »

(Genèse 29, 11)

Explication de Rachi :

« Il pleura : parce qu'il arrivait les mains vides. Il s'est dit : "Eliezer, serviteur de mon grand-père, avait apporté anneaux, bracelets, et autres cadeaux de prix, et moi je n'ai rien." C'est parce qu'Eliphaz, fils d'Esaü, s'était mis à sa poursuite sur l'ordre de son père pour le tuer, et l'avait rattrapé. Mais, comme Eliphaz avait grandi "dans le giron" d'Isaac, il s'y est refusé. Il dit alors à Jacob : "Que vais-je faire de l'ordre de mon père ?" Jacob lui dit : "Prends tout ce que j'ai, car un pauvre est considéré comme un mort." »

Pourquoi Jacob, qui était un homme vaillant, a-t-il été prêt à céder tous ses biens à Eliphaz et ne l'a-t-il pas plutôt tué, conformément à l'injonction de nos Sages : « Si quelqu'un vient pour te tuer, précède-le et tue-le » (Sanhédrin, 72a) ?

Je pense que nous pouvons déduire du comportement de Jacob l'intensité du pouvoir de la Torah. En effet, Eliphaz avait appris la Torah auprès d'Isaac, et c'est pourquoi, Jacob ne voulait pas le tuer. C'est donc le mérite de la Torah qui sauva la vie à Eliphaz. La preuve que ce dernier avait étudié la Torah est qu'il a aussitôt accepté le conseil de Jacob, consistant à le dépouiller de tous ses biens, du fait qu'un pauvre est considéré comme un mort. Si Eliphaz n'avait pas étudié la Torah, il n'aurait certainement pas accepté ce compromis, puisqu'il était parti pour exécuter concrètement l'ordre de son père. Ainsi donc, c'est la Torah qu'il a étudiée auprès d'Isaac – et certainement aussi auprès de Jacob – qui, d'une part, l'a disposé à accepter le conseil de son Rav, et de l'autre, lui a sauvé la vie. Car la Torah protège celui qui l'étudie.

Je suis toujours saisi de frissons lorsque je pense à Rabbi Akiba, qui a quitté son foyer pendant une période de vingt-quatre ans, sans y retourner une seule fois pour aller voir sa femme ou ses enfants, bien qu'il fût possible que sa maison d'étude se soit trouvée à proximité de son domicile. Ce juste était entièrement plongé dans le monde de la Torah. Il semble qu'il ait puisé cette force de notre patriarche Jacob, qui a étudié à la *Yechiva* de Chem et Ever pendant quatorze années consécutives, sans retourner à son foyer pour voir comment se portaient ses parents, alors qu'il est probable qu'il se trouvait dans le voisinage.

Il est rapporté que lorsque le roi David fuyait devant le roi Saül, qui désirait le tuer, il alla se réfugier dans la maison d'étude du prophète Samuel, dans laquelle ils étudièrent la Torah de façon approfondie, au point qu'ils mirent à jour, en une seule nuit, autant d'interprétations nouvelles qu'un érudit aurait découvertes en l'espace de cent ans (Yalkout Chimoni sur Samuel I, 129). Quand Saül parvint à cette maison d'étude et qu'il les vit occupés à étudier la Torah, il déposa ses armes pour se joindre à leur étude, comme

si l'homme qu'il recherchait ne se trouvait pas présent devant lui (cf. Samuel I 19, 18-24). Ceci illustre le pouvoir considérable de la Torah qui, d'une part, protégea David de l'attaque de Saül, et de l'autre, influença Saül en le dissuadant de combattre David, et le poussa à jouir, lui aussi, de l'éclat de la Torah.

De même, Esaü savait que Jacob étudiait la Torah dans la *Yechiva* de Chem et Ever, mais ne s'y est pourtant pas rendu pour le tuer. Car il était conscient que la Torah protège celui qui l'étudie, et qu'elle préservait donc Jacob de son glaive. Nous pouvons ajouter qu'Esaü craignait, d'autre part, l'influence que pourrait avoir sur lui la *Yechiva*, s'il y pénétrait. Or, il voulait éviter que cette atmosphère de Torah déteigne sur lui, l'incite à se joindre à l'étude et à renoncer aux transgressions et aux plaisirs de ce monde, qui faisaient partie de son quotidien. Aussi, pour cette raison également, Esaü se retint de passer les portes de la *Yechiva*, en dépit du fait que cela écartait toute possibilité de tuer son frère pendant une longue période de quatorze ans.

Lorsque Jacob quitta Bersabée pour se rendre à Haran, il est écrit : « Jacob sortit (…) » (Genèse 28, 10), et Rachi demande pourquoi le verset n'a pas simplement dit : « Jacob alla (…) » Et de répondre : le juste représente la beauté, l'éclat et la majesté d'une ville ; lorsqu'il la quitte, tous ces aspects lui font simultanément défaut. Lorsque Jacob habitait à Bersabée, la voix de la Torah retentissait au loin. Cette voix était si agréable aux habitants de la ville que tous se rassemblaient pour l'écouter. Dès le moment où Jacob quitta Bersabée, cette mélodie de Torah cessa de se faire entendre ; son départ laissa donc des traces au point que les résidents de la ville ressentirent que toute sa splendeur avait disparu.

Je me suis demandé en quoi la voix de la Torah de Jacob avait un caractère si particulier, pour qu'elle ait pu faire une telle impression

au sein des habitants de Bersabée. En fait, le juste est lié de tout son être au Saint béni soit-Il et, toute sa vie durant, il Le proclame comme son Roi et son Maître ; par conséquent, les noms de Dieu se trouvent indissolublement liés à la personne du juste. Notre patriarche Jacob se consacra toute sa vie au service de son Créateur et à l'étude de la Torah, comme le souligne le verset : « Jacob était un homme entier, assis sous les tentes » (Genèse 25, 27) – autrement dit, il se dévouait corps et âme à l'étude de la Torah. Du fait que Jacob a proclamé la royauté de l'Eternel, auquel il s'est soumis, tous les noms de sainteté, compris de manière allusive dans la Torah, se sont attachés à sa personne. Dès lors, lorsqu'il partit de Bersabée, les noms de sainteté quittèrent eux aussi cette ville, et ses habitants ressentirent qu'elle s'était soudain retrouvée dépourvue de toute sa beauté, son éclat et sa majesté.

Sur le mode allusif, nous pouvons retrouver cette idée dans les mots. En effet, si l'on décompose le verbe *vayétsé*, on obtient d'une part les lettres *Vav* et *Youd*, qui connotent l'idée de détresse, de l'autre, le verbe *tsé*, dont la valeur numérique équivaut à celles du Tétragramme, tel qu'il s'écrit et tel qu'il se prononce, réunies. Par conséquent, lorsque Jacob quitta Bersabée, la sainteté lui fit simultanément défaut, répandant alors dans la ville un climat de tristesse.

Lorsque le peuple juif devait conquérir la Terre Sainte, Josué combattit à ses côtés. Soudain, il aperçut un ange, à l'apparence effrayante, qui se tenait devant lui ; il lui demanda s'il était de leur côté ou du côté ennemi (Josué 5, 13). L'ange lui répondit qu'a priori, il avait été envoyé dans le but d'aider les enfants d'Israël à conquérir le pays, mais du fait que ces derniers s'étaient relâchés dans leur étude de la Torah, il ne pouvait plus assumer cette tâche (Meguila, 3a). Seulement si le peuple juif prenait sur lui de se rattacher à l'Eternel, d'observer Ses *mitsvot* et d'étudier la Torah, il serait à nouveau en mesure de les aider à combattre leurs ennemis. Dès qu'il

entendit cela, Josué s'attela toute la nuit à l'étude de la Torah (cf. traité Meguila), afin de permettre au peuple juif de sortir victorieux de la guerre. D'ailleurs, toute l'histoire de la conquête d'Israël illustre le pouvoir considérable de la Torah.

Je me suis une fois interrogé sur le fait qu'il ne nous suffit pas d'étudier la Torah, mais qu'il nous incombe également d'approfondir toutes ses lois, dans ses moindres détails. Je répondrais ainsi : la loi conduit l'homme à l'acte, car lorsque, en étudiant celle-ci, il réfléchit à ses détails, il en vient à rechercher l'opportunité d'accomplir des *mitsvot* de façon minutieuse, afin de mettre en application ce qu'il a appris. Pour cette raison, l'étude des lois de la Torah constitue un élément de base, sur lequel le monde entier repose. Tel est le sens de l'affirmation du roi Salomon : « Alors, J'étais à ses côtés, habile ouvrière, dans un enchantement perpétuel, goûtant en sa présence des joies sans fin » (Proverbes 8, 30), que nos Maîtres, de mémoire bénie, expliquent (Avot de Rabbi Nathan, 31) comme se référant au Saint béni soit-Il qui, avant d'avoir créé le monde, jouissait continuellement des délices de la Torah.

Au sujet de Jacob, le verset dit : « il se réveilla de son sommeil » (Genèse 28, 16), et nos Sages, de mémoire bénie, de commenter (Genèse Rabba 69, 7) : « Ne lis pas *michnato* (de son sommeil), mais *mimichnato* (de son étude) » ; autrement dit, même quand Jacob dormait, il était occupé à étudier la Torah. Pour les patriarches, le sommeil ne correspondait pas tant à un besoin du corps qu'à un besoin de l'âme, de sorte que, même lorsqu'ils dormaient, c'était comme s'ils avaient étudié la Torah. L'être de Jacob était totalement plongé dans la Torah, au point que même lorsqu'il dormit – pour la première fois après une période de quatorze ans – il mérita d'avoir un rêve, dans lequel il vit des anges monter et descendre d'une échelle, et l'Eternel se tenir au-dessus de lui.

Le 'Hida rapporte, dans ses écrits, que les trois patriarches ont étudié en même temps pendant une période de quinze ans. Or, quand Abraham est décédé, Jacob était âgé de quinze ans, ce qui signifie alors que Jacob aurait étudié dès l'instant de sa venue au monde. Comment comprendre cela ? La Guemara (Talmud de Jérusalem, Yebamot 8, 2) nous rapporte l'habitude qu'avait la mère de Rabbi Yehochoua, d'amener tous les jours le berceau de son fils dans la maison d'étude, depuis le moment où il est né, afin qu'il absorbe, dès son plus jeune âge, la voix de la Torah. Il semblerait donc que Rébecca se soit également conduite ainsi, en plaçant Jacob au sein de personnes qui étudiaient la Torah, lui permettant d'en être imprégné dès sa naissance.

Il est écrit (Genèse 27, 11) que Jacob était un homme *'halak* (littéralement : lisse) ; or, ce terme contient les mêmes lettres que le mot *léka'h* (leçon), qui fait référence à la Torah, comme le souligne le verset : « Car Je vous donne une leçon utile : n'abandonnez pas Ma Torah. » (Proverbes 4, 2) Notre patriarche Jacob, qui a étudié la Torah toute sa vie et y était constamment plongé, mérita que le Saint béni soit-Il se tienne au-dessus de lui, lui promette de le protéger dans toutes ses voies et de le sauver des mains de son frère Esaü.

Jacob, pour qui la Torah était la valeur suprême, ne pouvait pas envisager de tuer Eliphaz, même si la loi le lui permettait – en vertu du droit d'autodéfense. Pour cette raison, il préféra le convaincre de le dépouiller de tous ses biens, de sorte qu'il soit considéré comme un mort. C'est donc le mérite de la Torah qui sauva la vie à Eliphaz.

Résumé

- Lorsque Eliphaz voulut tuer Jacob, ce dernier lui suggéra de lui dérober tous ses biens, de sorte qu'il devienne pauvre et soit considéré comme un mort. Eliphaz accepta, exécutant de cette manière l'ordre de

son père. Pourtant, conformément à la loi autorisant l'autodéfense, Jacob aurait pu le tuer, donc pourquoi s'en est-il abstenu ? Du fait qu'Eliphaz avait étudié la Torah auprès d'Isaac – la preuve étant qu'il accepta immédiatement le conseil de Jacob –, Jacob ne voulut pas le tuer. C'est donc la Torah qu'il a étudiée qui lui sauva la vie.

- Rabbi Akiba a quitté son foyer pendant une période de vingt-quatre ans, pendant laquelle il n'y est pas retourné une seule fois. Il est possible qu'il ait puisé cette force de notre patriarche Jacob, qui étudia quatorze années consécutives dans la *Yechiva* de Chem et Ever.

- Alors qu'il fuyait Saül, le roi David arriva à la maison d'étude du prophète Samuel, avec lequel il étudia la Torah. Nos Sages rapportent qu'ils élucidèrent en une nuit autant d'interprétations qu'un érudit met à jour en cent ans. Lorsque Saül, à la poursuite de David, parvint à cette maison d'étude, il se joignit lui aussi à eux pour étudier. D'où le pouvoir considérable de la Torah, qui, simultanément, sauva David et influença Saül. Ceci explique aussi pourquoi Esaü ne chercha pas à tuer Jacob lorsqu'il se trouvait dans la *Yechiva* de Chem et Ever. D'une part, car il savait que la Torah protégeait son frère, de l'autre, parce qu'il craignait de s'en trouver lui-même influencé, s'il pénétrait dans la *Yechiva*.

- Lorsque Jacob quitta Bersabée, la beauté, l'éclat et la majesté de la ville disparurent avec lui, parce qu'il détenait les noms de la sainteté, du fait de son étude assidue de la Torah. Le verbe *vayétsé* contient une allusion à cette idée : le *Vav* et le *Youd* connotent l'idée de tristesse, tandis que le mot *tsé* a la même valeur numérique que la somme de celles du Tétragramme – représentant la sainteté qui se trouvait en Jacob –, tel qu'il se prononce et tel qu'il s'écrit.

- Lorsque les enfants d'Israël devaient conquérir la Terre Sainte, un ange apparut à Josué. Ce dernier lui demanda s'il était de leur côté ou du côté ennemi, et l'ange lui répondit qu'il était venu pour les aider, mais n'en avait pas la possibilité, du fait que les enfants d'Israël n'étudiaient pas la Torah. Suite à cela, Josué s'attela toute la nuit à l'étude, et le

peuple juif sortit victorieux de la guerre. Ceci illustre, une fois de plus, le pouvoir de la Torah.

♦ Le 'Hida rapporte que les trois patriarches ont étudié en même temps la Torah pendant une période de quinze ans. Or, Jacob était âgé de quinze ans lorsque Abraham est décédé. Nous en déduisons que Rébecca apportait le berceau de son fils Jacob dans la maison d'étude, dès le moment de sa naissance – comportement également adopté par la mère de Rabbi Yehochoua.

La cruauté des mécréants

« Jacob embrassa Rachel, il éleva la voix et pleura. »

(Genèse 29, 11)

Explication de Rachi :

« Il pleura : parce qu'il arrivait les mains vides (…) C'est parce qu'Eliphaz, fils d'Esaü, s'était mis à sa poursuite sur l'ordre de son père pour le tuer, et l'avait rattrapé. Comme Eliphaz avait grandi "dans le giron" d'Isaac, il s'y est refusé. Il dit alors à Jacob : "Que vais-je faire de l'ordre de mon père ?" Jacob lui dit : "Prends tout ce que j'ai, car un pauvre est considéré comme un mort." »

Nous pouvons nous demander pourquoi Esaü n'est pas allé lui-même commettre ce meurtre, mais a préféré ordonner à son fils de l'exécuter. Proposons la démarche suivante. Esaü se montrait particulièrement attentif à la *mitsva* du respect des parents. Or, il savait que si son père apprenait qu'il avait tué Jacob, il en serait profondément peiné. Il est aussi possible qu'Esaü ait craint que son

père cesse de l'aimer s'il apprenait qu'il avait mis fin à la vie de son frère.

Cependant, ne nous trompons pas quant à la pureté des motivations d'Esaü. En effet, nous pouvons également nous demander pourquoi ce dernier a confié cette mission à Eliphaz, plutôt que de la donner à un mercenaire, alors qu'il connaissait la vaillance de son frère Jacob – il y avait donc lieu de craindre que, en vertu du droit d'autodéfense (Sanhédrin, 72a), Jacob ne tue son fils. Comment expliquer qu'Esaü n'ait pas hésité à mettre la vie de son fils en danger ? En outre, pourquoi n'a-t-il pas pris en considération la peine que causerait à Isaac la nouvelle du meurtre d'Eliphaz par Jacob ?

Nous pouvons en déduire à quel point les méchants sont cruels : leur cruauté est telle qu'ils n'ont pas même pitié de la vie de leurs propres enfants. La haine passionnée d'Esaü pour Jacob l'a aveuglé au point qu'il fut prêt à mettre la vie de son fils en danger, pourvu qu'il puisse verser le sang de son frère, au détriment de la peine qu'aurait eue son père en apprenant qu'il avait fait tuer ce dernier par un envoyé. Plus encore, afin de s'assurer de la réussite de ce meurtre, Esaü n'a pas confié cette mission à un mercenaire, qui aurait seulement essayé de la remplir et l'aurait abandonnée dès l'apparition de la moindre difficulté, mais plutôt à son fils qui, du fait du respect dû à son père, s'efforcerait d'accomplir son rôle jusqu'au bout.

Ceci illustre combien la cruauté peut imprégner une personne qui est complètement éloignée de la Torah, au point de lui faire perdre toute sensibilité à l'égard de la vie de ses propres enfants.

Résumé

- Esaü a envoyé Eliphaz pour tuer Jacob. Pourquoi n'y est-il pas allé lui-même ? Apparemment, il voulait éviter de causer à son père de la

peine, qu'il aurait éprouvée s'il avait appris qu'un de ses fils avait tué le second.

♦ Cependant, ce calcul ne montre en rien la grandeur d'Esaü, car celui-ci n'a pas pris en considération le fait que Jacob aurait pu tuer son propre fils – conformément à la loi autorisant l'autodéfense ; il aurait donc été plus logique de confier cette mission à un tueur à gages. La cruauté des mécréants est telle qu'elle leur fait perdre tout sentiment de compassion par rapport à leurs enfants. Esaü est devenu cruel au point d'avoir mis la vie de son fils en péril, afin de pouvoir accomplir ses mauvais desseins.

Les mandragores de Ruben

« Ruben alla aux champs, aux jours de la récolte du froment ; il y trouva des mandragores, et les apporta à Léa sa mère. Rachel dit à Léa : "Donne-moi, je te prie, des mandragores de ton fils." »

(Genèse 30, 14)

Nous trouvons également mention des mandragores dans le Cantique des Cantiques : « Les mandragores répandent leur parfum » (7, 14). Le fruit que Ruben a apporté à sa mère Léa avait une bonne odeur. De quelle odeur s'agit-il, et pourquoi Ruben ne les a-t-il pas mangés, mais les a gardés pour les lui offrir ? En fait, par cet acte, il désirait procurer de la satisfaction à sa mère. Les parents attendent toujours de leurs enfants qu'ils leur donnent de la satisfaction, que ce soit par leur assiduité dans l'étude de la Torah ou par leur réussite dans les autres domaines. Ruben savait que sa mère priait

toujours pour que ses enfants soient plongés dans l'étude de la Torah et n'aient pas d'autres pôles d'intérêt. Aussi, afin de lui démontrer que ses prières avaient été exaucées, il lui offrit des mandragores, comme pour signifier : « Je suis jeune et j'ai un mauvais penchant. Pourtant, j'ai veillé à cueillir ces mandragores dans le domaine public, afin de m'abstenir de voler. De plus, je me suis retenu de manger ce doux fruit, maîtrisant ainsi mon envie de consommer de bons produits. » (Genèse Rabba 72, 2) Ruben voulait insinuer à sa mère que, de même qu'il avait été capable de maîtriser ce désir-là, de même, il avait le pouvoir de maîtriser tous les autres désirs.

« Les mandragores ont répandu leur parfum », un parfum spirituel, qui venait confirmer les paroles de Ruben – la Torah est, en effet, elle-même comparée à un parfum, puisqu'elle est appelée un « élixir de vie ». Nos Sages précisent à cet égard (Chabbat, 88b) qu'une très bonne odeur se dégagea du Mont Sinaï lors du don de la Torah. De la même façon qu'une odeur agréable procure du plaisir à l'homme, ainsi, les mandragores ont empli Léa de satisfaction, car elles symbolisaient l'odeur de la Torah émanant de son fils, qui venait de lui prouver sa capacité à s'abstenir du vol et à maîtriser ses désirs. Nos Maîtres affirment que celui qui vole, ne serait-ce qu'une seule fois, ne pourra pas être un érudit. Le vol est en effet un péché d'une très grande gravité, au point qu'il fut à l'origine du déluge. La personne qui vole pense que, par ce biais, elle sera en mesure de s'enrichir, au lieu de croire que c'est l'Eternel qui, seul, peut lui procurer la richesse, en réponse à ses prières. Dès lors, nous comprenons pourquoi Rachel convoita précisément les mandragores que Ruben avait apportées à Léa : elle voulait les manger, avec la signification profonde qu'elles détenaient, c'est-à-dire, qu'elle désirait, elle aussi, mériter d'avoir un fils comme Ruben, duquel émane l'odeur de la Torah.

Léa répondit à la demande de sa sœur par une autre requête : s'il était vrai qu'elle avait eu le mérite d'avoir des fils, elle n'avait pourtant pas eu la chance que détenait Rachel, à savoir, de jouir de l'amour et de la proximité du juste, Jacob. [Ce passage peut être rapproché de celui dans lequel Elkana répond à sa femme Hanna, qui pleurait du fait de sa stérilité : « Pourquoi pleures-tu ? Est-ce que je ne vaux pas, pour toi, plus que dix enfants ? » (Samuel I 1, 8)] Léa répondit à sa sœur que sa seule satisfaction lui provenait de ses enfants, puisqu'elle n'avait pas le mérite d'être proche de Jacob, et donc comment Rachel pouvait-elle désirer la lui ôter ? A cet argument, Rachel lui proposa de lui céder sa place auprès du patriarche pour cette nuit-là, en échange des mandragores de son fils. Remarquons que Rachel a limité sa proposition à une seule nuit, car elle était consciente de la valeur inestimable de la proximité du juste. Pourtant, elle fut punie pour avoir parlé de son mari de façon indécente, proposant un marché aussi inconvenant : elle ne mérita pas d'être enterrée à ses côtés (Genèse Rabba 72, 3).

Le renoncement de Léa aux mandragores de son fils et, simultanément, à la satisfaction que celles-ci auraient pu lui procurer, lui donna le mérite de recevoir deux récompenses du Saint béni soit-Il : la proximité de Jacob pour une nuit et l'enfant qui naquit de cette union, Issachar. Son désir le plus intense était de voir ses enfants grandir dans la voie de la Torah ; mesure pour mesure, elle mérita de donner naissance à Issachar, comparé à un âne osseux, image de son dévouement total pour l'étude.

Cette idée peut être retrouvée sur le mode allusif. Léa donna naissance à Issachar, dont le nom peut être décomposé en *yèch sakhar*, signifiant : il existe une récompense. De plus, le mot *yèch* a pour valeur numérique trois cent dix, se référant alors aux trois cent dix mondes que le Créateur réserve comme récompense pour les justes (Ouktsin, fin du chap.3). Le nom Issachar, qui s'écrit avec

deux *Chin*, contient une allusion supplémentaire à la double récompense reçue par Léa : la proximité de son mari et la naissance d'Issachar. Elle mérita ces deux récompenses, car telle a toujours été son aspiration constante : donner naissance à des justes, en s'unissant à son mari saint, pour qui elle avait la plus haute estime.

Ce passage illustre la piété de nos matriarches, qui portaient une estime infinie à leur mari et l'aimaient encore davantage que leurs propres enfants – en effet, Rachel ne céda la proximité de Jacob que pour la durée d'une nuit, et Léa aspirait profondément à se rapprocher de ce juste. En outre, leur unique aspiration était de voir leurs enfants se comporter conformément aux directives de la Torah. Il est également à remarquer à quel point les enfants cherchaient à faire plaisir à leurs parents.

Pour conclure, la Torah ancrée dans les enfants est la preuve de la grandeur des parents ; telle est la signification du verset : « Les mandragores ont répandu leur parfum. »

Résumé

- « Les mandragores ont répandu leur parfum » : les mandragores symbolisent le niveau élevé que Ruben avait atteint dans la Torah et les bonnes vertus ; d'où l'importance que ce fruit avait aux yeux de Léa.
- L'échange de l'intimité du juste pour une nuit contre les mandragores, eut pour résultat deux naissances : celle d'Issachar chez Léa, et celle de Joseph chez Rachel.
- Ce passage nous livre une leçon édifiante, dans la mesure où il illustre la grandeur des matriarches. Elles estimaient leur mari au plus haut point et aspiraient à voir leurs enfants grandir dans la Torah. Quant aux enfants, ils cherchaient à combler leurs parents de satisfaction.

L'alliance entre Jacob et Laban : « Eloigne-toi d'un mauvais voisin »

« Jacob prit une pierre et l'érigea en monument. Et il dit à ses frères : "Ramassez des pierres." Ils prirent des pierres et en firent un monceau (…) Laban l'appela Yegar-Sahadouta, et Jacob le nomma Galed (…) Soit témoin ce monceau, soit témoin cette pierre, que je ne dépasserai point de ton côté ce monceau, que tu ne dépasseras point de mon côté ce monceau ni cette pierre, pour le mal. »

(Genèse 31, 45-52)

Ce passage décrit la rencontre entre Jacob et Laban, lequel, après avoir constaté que ses idoles lui avaient été volées, s'était mis à la poursuite de son gendre. Or, après avoir, en vain, fouillé toutes les possessions de Jacob et de sa famille, Laban lui proposa de conclure une alliance, comme le souligne le verset : « Maintenant, concluons une alliance, moi et toi, ce sera un témoignage entre nous deux. » (Genèse 31, 44) Tentons de comprendre quelles étaient les motivations de Laban et ce qu'il recherchait à travers ce pacte. Laban, surnommé *Haarami* (littéralement : l'araméen) était célèbre pour la ruse (*ramaout*) qu'il dissimulait dans ses actes. Dans cette optique, en quoi cette alliance constituait-elle une ruse ? D'autre part, nous constatons que Jacob a accepté de la conclure ; cela prouve-t-il que Laban a réussi à tromper Jacob, ou ce dernier est-il parvenu à échapper à son piège ?

Remarquons également que chacun des deux protagonistes de l'alliance a nommé différemment le monceau de pierres qu'ils ont

érigé entre eux, la Torah nous précisant le nom donné par chacun d'eux (ibid. 31, 47). Yegar-Sahadouta, en araméen, a la même signification que Galed, en hébreu. Pourtant, si la Torah a jugé nécessaire de mentionner ces deux noms, ce n'est certainement pas par hasard ; il semblerait donc que Jacob et Laban étaient, chacun d'eux, animés d'une intention différente. Tentons de déterminer leurs motivations respectives.

Le passage dans lequel Jacob envoie des messagers vers son frère Esaü (ibid. 32, 4) se trouve juxtaposé à celui de l'alliance conclue entre Jacob et Laban. Pourquoi Jacob a-t-il jugé nécessaire d'envoyer des messagers, et que voulait-il insinuer à son frère par ce biais (cf. Rachi, au nom du Midrach) ? Qu'est-ce que Jacob désirait transmettre à Esaü en lui affirmant qu'il avait « séjourné auprès de Laban et observé les six cent treize *mitsvot* », des plus aisées aux plus ardues (cf. Rachi) ? En quoi cela était-il susceptible d'intéresser son frère impie ? Au contraire, la présence d'un érudit a tendance à susciter l'agacement des ignorants, comme le souligne Rabbi Akiba, qui avoua qu'à l'époque où il était encore berger, il pensait : « Amenez-moi donc un érudit, et je le mordrai comme un âne ! » (Pessa'him, 49b)

Une "alliance" de rupture

La réponse à toutes ces énigmes se trouve dans les paroles prononcées par Laban lorsqu'il conclut l'alliance avec Jacob : « Soit témoin ce monceau, soit témoin cette pierre, que je ne dépasserai point de ton côté ce monceau, que tu ne dépasseras point de mon côté ce monceau ni cette pierre, pour le mal. » (Genèse 31, 52)

Ces paroles soulignent en effet que la finalité de cette alliance n'était pas de créer un lien et une proximité, mais au contraire, de maintenir une distance et de marquer une rupture – chacun des deux protagonistes s'engageant à ne pas pénétrer dans le territoire de l'autre. Jacob et ses enfants, les tribus, conclurent donc avec

Laban un contrat de rupture, qui exclurait tout contact entre ce dernier et le peuple juif.

Il existe deux types de pacte : celui reposant sur l'amour réciproque des deux protagonistes, qui désirent, par ce biais, renforcer le lien les unissant, et celui visant à délimiter le territoire de chacun, afin de s'assurer que cette limite soit respectée et d'empêcher tout échange. Ces deux sortes de contrat se retrouvent dans les liens pouvant exister entre un homme et une femme. Lorsque deux jeunes gens désirent se rapprocher, ils concluent entre eux une alliance scellant leur union, la *ketouva*[48]. A l'inverse, si des conjoints veulent se séparer, il est nécessaire d'écrire un acte de rupture, le *guèt*.

La circoncision est l'exemple d'une alliance qui consiste à procéder à un éloignement, à savoir celui du prépuce (*orla*) – symbole de l'impureté. Tel était le sens de l'"alliance" que Jacob désirait ici conclure avec Laban : il cherchait à marquer la séparation entre eux deux, et laisser entendre à Laban que ses femmes n'étaient plus ses filles et que ses fils n'étaient pas ses petits-enfants, le monceau érigé devant en être le témoin.

Laban, quant à lui, désirait au départ conclure une alliance de rapprochement et de paix – si l'on peut dire –, et ceci dans le but d'exercer sur Jacob et sa famille son influence impure. Puis, lorsqu'il constata que Jacob n'était pas intéressé par une telle alliance, et cherchait, au contraire, à s'éloigner de lui et de son influence, il n'eut pas le choix que celui d'accepter la sécession. Le seul élément qu'il put néanmoins choisir était l'intérêt personnel qui le stimula à accepter ce pacte : il ne pourrait certes plus exercer son influence sur Jacob, mais gagnerait, en revanche, la garantie de n'être lui-même pas influencé par ce dernier. La sainteté n'aurait plus

---

48. Acte de mariage.

d'emprise sur lui et ses descendants, et ne pourrait prendre le dessus sur les puissances impures. En outre, Laban pensait que lorsque les enfants d'Israël seraient exilés en Babylonie, ils seraient incapables d'étudier la Torah et de s'élever spirituellement, à cause de l'influence impure de la langue araméenne.

Un Juif vint une fois me voir pour me parler de son fils qui, s'étant repenti, s'était mis à étudier la Torah à la *Yechiva*, où il était devenu très brillant. Le père, plein de griefs contre son fils, qui avait déjà passé une bonne période sur les bancs de la *Yechiva*, se plaignait que ce dernier s'était totalement plongé dans l'étude de la Torah, ce qui l'empêchait de se consacrer à ses affaires et de s'y investir comme il le devait. En outre, ce fils essayait d'exercer son influence sur le reste de la famille, de les inciter à renforcer leur pratique du judaïsme et de se repentir eux aussi. Le père désirait alors que je parle à son fils pour le convaincre de quitter la *Yechiva*, de revenir à son foyer et de reprendre le travail.

Cette anecdote illustre à quel point les puissances impures cherchent à éviter à tout prix toute influence de sainteté. Telle était l'intention de Laban lorsqu'il a conclu l'alliance avec Jacob : il voulait assurer une séparation catégorique entre lui et la famille du juste.

Laban désirait tout déraciner

Dans la *Haggada* de Pessa'h, nous affirmons que « Laban désirait tout déraciner ». Ceci signifie qu'il cherchait à tout détruire, c'est-à-dire à anéantir la sainte Torah, désignée par le mot « tout ». En effet, l'intention de Laban était d'empêcher l'élaboration du Talmud de Babylone, qui représente l'essentiel de la Torah, comme l'expliquent les Tossaphistes (Kidouchin, 30a) au nom de Rabbénou Tam – il est l'essentiel, car il inclut l'analyse de toute la Torah : la Torah écrite, la Michna et la Guemara. Laban voulait empêcher que la Torah soit étudiée à Haran, c'est-à-dire en Babylonie, et que cet

empire soit le siège des *Tanaïm*, des *Amoraïm*, et voie se développer des *Yechivot*.

Les ouvrages saints (Zohar I, 78a ; « Ets 'Haïm » 28, 5) expliquent que le Saint béni soit-Il a fait en sorte qu'Abraham naisse à Haran, que Jacob y habite, et que les tribus naissent également dans cette ville – plutôt qu'en Terre d'Israël – afin qu'ils implantent une sainteté à cet endroit, sur laquelle les enfants d'Israël pourraient plus tard s'appuyer pour contrer les puissances impures, qui s'y trouvent particulièrement concentrées. Des étincelles de sainteté devaient donc jaillir de ce point, afin de préserver le peuple juif d'une dégradation spirituelle. Laban savait que le peuple juif connaîtrait une période florissante en Babylonie ; aussi, chercha-t-il à « tout déraciner », en concluant avec Jacob un contrat de séparation radicale. Son intention était d'empêcher les enfants d'Israël de maîtriser les puissances impures auxquelles ils devraient faire face à Haran et en Babylonie, compromettant ainsi leur étude de la Torah, en particulier en langue araméenne ; de cette façon, si la sainteté ne pouvait pas prendre le dessus sur l'impureté, ce serait l'inverse qui se produirait, à Dieu ne plaise.

Yegar-Sahadouta, ou Galed

Il est dit : « Laban l'appela Yegar-Sahadouta, et Jacob le nomma Galed. » (Genèse 31, 47) Pourtant, dans le verset suivant, il est écrit : « Laban dit : "Soit témoin ce monceau" » (ibid. 31, 48), ce qui semble signifier que Laban lui-même l'aurait appelé Galed – terme qui, en langue hébraïque, peut être décomposé en *gal éd*, « témoin ce monceau ». Dès lors, pourquoi est-il nécessaire de préciser également le nom araméen que Laban lui a par ailleurs donné ? Et le Talmud de Jérusalem d'expliquer (Sota 7, 7) : « Rav Chemouel bar Ne'hmani dit, au nom de Rav Yonathan : "Ne dénigre pas la valeur de la langue araméenne, car elle se trouve citée par la Torah

elle-même, comme il est dit : Yegar-Sahadouta." » Il nous reste à comprendre pourquoi la Torah a jugé nécessaire de mentionner ce nom araméen au milieu du texte saint, écrit dans la langue par laquelle le monde a été créé.

Comme nous l'avons expliqué, Laban cherchait à empêcher la Torah et la sainteté de prendre le dessus sur les puissances impures concentrées en Babylonie ; c'est cette intention qui l'a stimulé à conclure un pacte avec Jacob. Cependant, « c'est le projet divin qui se réalise ». Aussi, la Torah a-t-elle écrit le nom araméen donné par Laban au monceau, afin d'empêcher une séparation catégorique entre la sainteté et l'impureté ; de cette façon, les mots araméens sont eux-mêmes devenus partie intégrante de la Torah et se sont imprégnés de sainteté. Ceci même a permis aux *Amoraïm* et à leurs élèves d'élaborer le Talmud de Jérusalem, sans subir l'influence de l'impureté de Laban – grâce au Très-Haut, qui connaissait les mauvais desseins de Laban.

Comme nous l'affirmons, il est préférable de mourir en tant que Juif que de vivre comme un non-juif, car sans la Torah et la crainte de Dieu, on ne peut se lier au Saint béni soit-Il. Toutes les épreuves que Jacob a dû endurer auprès de Laban illustrent la force considérable des puissances impures. D'ailleurs, nos Sages, de mémoire bénie, ont interprété (Sanhédrin, 24a) le verset : « Il m'a relégué dans des régions ténébreuses, comme les morts, pour toujours » (Lamentations 3, 6), comme se référant au Talmud de Jérusalem, dont la compréhension est extrêmement ardue et requiert de nombreux efforts. Tel est le sens de l'explication du Talmud de Jérusalem, citée plus haut : l'importance de la langue araméenne a été mise en évidence par le fait que la Torah elle-même a inséré une expression araméenne dans son texte, dans le but de permettre à la sainteté d'avoir une emprise sur cette langue, qui s'est sanctifiée en devenant partie intégrante du texte sacré.

Aujourd'hui, nous pouvons constater à quel point les puissances

impures essaient de s'opposer à la sainteté. Ce phénomène se vérifie particulièrement dans les institutions de Torah, où règne la pureté. Le Zohar explique (I, 171a) que l'ange tutélaire d'Esaü a blessé Jacob à la hanche, et que celle-ci symbolise les personnes soutenant la Torah ; cette lutte signifie donc que les puissances impures cherchent à rendre la tâche difficile à ceux qui ramassent des fonds pour la sainte Torah. Jacob, conscient de ce fait, a voulu conclure un contrat de rupture avec Laban ; il a inclus dans cette alliance ses femmes – les filles de Laban – et ses fils – les petits-enfants de Laban – afin d'éviter qu'ils aient le moindre contact avec l'impureté. Au départ, Laban s'opposait à conclure une telle alliance, puis, il accepta cette séparation catégorique, dans le but de ne subir lui-même aucune influence de la sainteté. Il désirait également créer une rupture totale entre la Torah et la langue araméenne, et empêcher que la Torah utilise cette langue. Jacob lui a répondu en nommant ce monceau Galed, insinuant ainsi que les enfants d'Israël ne se laisseraient pas influencer par les puissances impures, et ceci même s'ils allaient utiliser l'araméen pour étudier la Torah – ce que la mention du nom Yegar-Sahadouta vient souligner.

Aides aux institutions saintes reçues par le gouvernement israélien

J'ai une fois rencontré un des *Rachei Yechivot*, avec lequel j'ai discuté de la position de l'*Admour* de Satmar, de mémoire bénie, selon lequel il est interdit aux institutions saintes de profiter de l'argent du gouvernement, et qui recommande aux *Yechivot* de s'en abstenir. Le Rav avec qui je m'entretenais pensait, quant à lui, que ceci n'était pas interdit. Personnellement, je pense autrement : cet argent reçu par les *Yechivot* provient des impôts payés sur le commerce d'aliments interdits, de personnes transgressant le Chabbat et les jours de fête, et commettant toutes sortes de

transgressions. Même si les caisses de l'Etat contiennent aussi de l'argent pur, il se trouve mélangé à de l'argent de provenance impure, et c'est de ce mélange que profitent les *Yechivot* saintes. Par ce biais, Dieu préserve, les puissances impures entretiennent un lien avec la Torah, et il reste donc à espérer que la portion mauvaise se trouve confondue dans la majorité (conformément à la loi du soixantième) ; cependant, il est évidemment préférable, si cela est possible, de s'abstenir de profiter de ces aides, de même que la plus infime quantité de *'hamets*[49] n'est jamais considérée comme insignifiante.

Jacob a appelé ses enfants « les tribus de l'Eternel », qui sont un « témoignage pour Israël ». Il a associé ses enfants, qui avaient grandi auprès de Laban leur grand-père et avaient constaté son comportement mauvais et malhonnête, à son pacte de rupture, afin qu'ils ne soient pas influencés par cette impureté. Laban, quant à lui, a tenté, jusqu'à la fin, de faire de cet accord une rupture catégorique, pour empêcher la sainteté de se développer lors de l'exil en Babylonie. Or, il était un grand sorcier et avait le pouvoir de contrecarrer le développement du peuple juif en exil ; cependant, c'est « le projet divin qui se réalise », et qui nous a préservés de ses prises.

Le Zohar (III, 111b) explique que le personnage de Laban incarne la racine du serpent originel, qui avait incité Adam à pécher, en consommant du fruit de l'arbre de la connaissance. Qui sait quels dommages Laban était en mesure de causer, dommages qui auraient été susceptibles de se répercuter dans toutes les générations à venir ? Or, Jacob sut y mettre un frein. De sa lutte avec l'ange

---

49. Littéralement : levain. Pâte composée de levain ou de tout autre aliment lui ressemblant, qui sont interdits à la consommation et au profit lors de la fête de Pessa'h.

tutélaire d'Esaü qui le blessa à la hanche, les Sages instaurèrent l'interdiction de consommer le nerf sciatique (Genèse 32, 33). La hanche représente les pieds qui conduisent l'homme à la maison d'étude, et peut également symboliser les personnes qui soutiennent la Torah – à cause de cette attaque du ange tutélaire d'Esaü, les *Yechivot* d'aujourd'hui doivent faire face à de grandes difficultés économiques. Il nous est interdit de consommer ce que l'ange d'Esaü, représentant les puissances impures, a touché, afin de ne pas être influencé par cette impureté. Selon le rite ashkénaze, c'est toute la partie inférieure de l'animal qui est interdite à la consommation.

Tel était également le sens du contrat de rupture, conclu par Jacob, « homme intègre, assis sous les tentes » – alors que Laban désirait, au départ, une alliance scellant un rapprochement. Lorsque l'on pratique la circoncision, on enlève la *orla* impure, se sanctifiant ainsi – à l'instar de Jacob, qui coupa tout lien avec Laban et l'impureté qu'il représentait.

L'obligation de lire deux fois la Torah et une fois le Targoum

Il est écrit dans le Choul'han Aroukh (Hilkhot Chabbat, 285) que tout homme a l'obligation de réitérer la lecture de la section hebdomadaire faite à la synagogue, en lisant lui-même deux fois le texte de la Torah et une fois celui du Targoum – l'explication d'Onkelos. Le Targoum est donc considéré comme l'explication principale de la Torah, et il est difficile de concevoir l'étendue de la sainteté et le nombre de secrets qu'il contient.

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Berakhot, 9b) que la durée de vie de tout celui qui répète lui-même la lecture de la section hebdomadaire faite à la synagogue, sera prolongée. Tel est le pouvoir de l'explication d'Onkelos, au départ non-juif, qui provenait des couches les plus profondes de l'impureté, et parvint

à les surmonter, pour devenir, après sa conversion, le commentateur de base de la sainte Torah, dont le texte a été inséré par nos Maîtres comme une partie intégrante du texte sacré.

Lire deux fois la Torah et une fois le Targoum favorise notamment la crainte de Dieu, la postérité, la paix conjugale, la prospérité, la richesse, et préserve des tourments de la tombe. Il est donc judicieux de se renforcer dans ce domaine, car cette lecture est source de grandes bénédictions. D'ailleurs, le fait que Laban avait cherché à empêcher le peuple juif d'avoir une emprise sur la langue araméenne, en constitue une preuve. Aussi, l'homme doit-il non seulement étudier deux fois le texte de la Torah, mais également une fois celui du Targoum, en araméen, ce qui facilitera aussi son accès à la Guemara, écrite en araméen.

Résumé

- Jacob et Laban ont conclu une alliance en édifiant un bloc de pierres. Cette alliance différait des autres en cela qu'elle consistait en une rupture entre les deux protagonistes. Jacob désirait créer une séparation nette entre Laban et lui, en délimitant le territoire de chacun d'eux. Laban accepta de conclure ce pacte, car s'il perdait ainsi la possibilité d'influencer Jacob et sa famille, il gagnerait, d'autre part, l'assurance de ne pas devoir, lui-même, subir la leur. D'autre part, il cherchait à empêcher la voix de la Torah de se diffuser lors de l'exil en Babylone – comme nous l'affirmons dans la *Haggada* : « Il désirait tout déraciner » – par les *Tanaïm* et les *Amoraïm*. Or, la Torah a « fait précéder le remède à la plaie », en insérant dans son texte le nom araméen Yegar-Sahadouta, sanctifiant ainsi la langue araméenne, afin que cette emprise se prolonge lors de l'exil. Grâce à cela, nous avons hérité du Talmud de Babylone et du Targoum d'Onkelos.

- Ceci nous permet de comprendre pourquoi les sages ont institué l'obligation de lire deux fois la Torah et une fois le Targoum : car celui-ci constitue le commentaire de base de la Torah, du fait que

l'essentiel de la Torah orale – à savoir, le Talmud de Babylone – est également écrit en araméen, qui était la langue des *Amoraïm*. Les efforts fournis par Laban pour empêcher la Torah d'avoir une emprise sur la langue araméenne, constituent une preuve supplémentaire de son importance.

- Le contrat de rupture conclu entre Jacob et Laban illustre à quel point nous devons nous éloigner du mal et ne jamais prendre aucun appui sur tout ce qui touche à l'impureté. L'*Admour* de Satmar va jusqu'à interdire aux institutions de Torah de profiter des aides de l'Etat, en raison de l'impureté partielle de sa provenance, mais nombreux sont ceux qui s'opposent à cette position. Pourtant, nous pouvons comprendre le bien-fondé de celle-ci, en considérant le redoublement d'efforts fournis par Jacob pour couper tout lien avec Laban, afin de s'assurer que la sainteté ne subisse pas la moindre influence de l'impureté.

Annexes

L'Eternel protège celui qui se plie à Sa volonté

> ***« Il eut un songe que voici : une échelle était dressée sur la terre, son sommet atteignait le ciel, et des messagers divins montaient et descendaient le long de cette échelle. »***
>
> ***(Genèse 28, 12)***

A sa première lecture, ce rêve semble surprenant : comment expliquer que des anges, qui sont des êtres entièrement spirituels, aient besoin d'une échelle pour monter et descendre, fait d'autant plus étonnant que les anges sont dotés d'ailes !

Expliquons, dans un premier temps ce qu'est un ange : il s'agit d'un être redoutable, provenant des sphères supérieures. Pour cette raison, le Saint béni soit-Il a fait en sorte que les êtres humains ne puissent pas les voir, car si nous les voyions, nous mourrions certainement de peur. De même, si les hommes avaient la possibilité de voir l'ange de la Mort, lorsqu'il descend sur terre pour retirer l'âme d'un certain individu, nombreux d'entre eux mourraient, suite à ce spectacle terrifiant. C'est pourquoi, seule la personne qui doit

mourir voit l'ange de la Mort, armé de son épée dégainée, suite à quoi son âme quitte son corps (Yalkout Chimoni sur Deutéronome, 933). Lorsqu'un homme qui craint Dieu, arrive au terme de sa vie, c'est le Créateur Lui-même qui vient à sa rencontre, accompagné de l'ange, et qui lui retire son âme – car l'âme du juste est naturellement attirée par l'Eternel.

Lorsqu'un homme accomplit une *mitsva*, il crée un ange du bien, et quand il transgresse une *avéra*, il crée un ange du mal ; puis, chaque catégorie d'ange incite l'homme à poursuivre le même type d'actions qu'il a commencé, car les actes humains sont la "nourriture" des anges. Ce principe explique l'idée de l'échelle, contenue dans le rêve de Jacob : l'ange créé par la *mitsva* ne remonte pas immédiatement au ciel, mais reste quelque temps sur terre pour protéger l'homme. Même si l'ange a déjà accompli sa mission – celle d'avoir incité l'homme à accomplir une *mitsva* –, il ne remonte que progressivement au ciel, comme s'il gravissait les échelons d'une échelle, afin de prolonger sa protection en faveur de l'homme qui a bien agi.

C'est cette idée que le Tout-Puissant désirait transmettre à Jacob, à travers son rêve : chaque fois que l'homme exécute une bonne action, il se trouve protégé par un ange, et ceci de façon prolongée. L'ouvrage « Ets Erez » explique l'expression du verset : « L'Eternel se tenait au-dessus de lui » (Genèse 28, 13) de la façon suivante : le Saint béni soit-Il protège l'homme entre l'accomplissement d'une *mitsva* et celui de la suivante, assure le relais entre la protection des deux anges créés par ces deux *mitsvot*. Ici, Jacob se trouvait momentanément sans protection, car l'ange créé par sa première *mitsva* était déjà remonté au ciel ; pour cette raison, le Maître du monde Lui-même se tint au-dessus de lui pour l'assurer.

L'échelle comme symbole de l'homme

« Il eut un songe que voici : une échelle était dressée sur la terre, son sommet atteignait le ciel, et des messagers divins montaient et descendaient le long de cette échelle. »

(Genèse 28, 12)

Sur le mode allégorique, nous pouvons dire que l'homme est semblable à une échelle, dont les pieds sont posés à terre et le sommet atteint le ciel. Or, de même que sans échelle on ne peut atteindre un endroit élevé, de même, sans la Torah et les *mitsvot*, l'homme n'a pas la possibilité de s'élever, d'atteindre de hauts niveaux spirituels et de renforcer sa crainte de Dieu. Malheureusement, il existe de nombreuses personnes dont l'échelle a atteint un sommet matériel, alors que son niveau spirituel est resté très bas ; ces dernières ont perdu tout sens des valeurs et ne savent pas distinguer ce qui est permis de ce qui est interdit.

Après cent vingt ans, l'homme est destiné à retourner dans la terre – comme cette échelle dont les pieds étaient dressés sur terre. Aussi, lui incombe-t-il de se soucier que, du moins, sa tête atteigne le ciel, c'est-à-dire, de s'investir, durant sa vie, dans la Torah et les bonnes actions. De cette façon, il méritera d'hériter la vie dans le monde futur et de voir les portes du monde du Bien suprême s'ouvrir devant lui.

Le fruit de l'union de Bilha et Jacob

« Bilha conçut et enfanta un fils à Jacob. »

(Genèse 30, 5)

Pourquoi la Torah a-t-elle jugé nécessaire de préciser que Bilha enfanta un fils « à Jacob » ? Ceci semble évident ! Dès lors, qu'est-ce que cette précision nous enseigne ?

L'épisode de la rencontre entre Tamar et Juda peut nous fournir une réponse. Il est écrit : « Il s'approcha d'elle, et elle conçut pour lui » (Genèse 38, 18), et Rachi de commenter : « Des enfants vaillants comme lui, et justes comme lui. » De même, nous pouvons expliquer que Bilha mit au monde des enfants justes comme leur père Jacob, d'où l'insistance du verset : « à Jacob ».

D'ailleurs, nous pouvons retrouver cette idée sur le mode allusif : les lettres du nom de Bilha ont la même valeur numérique que le terme *bam*, que l'on retrouve dans le verset : « Tu en (*bam*) parleras » (Deutéronome 6, 7) – en référence aux paroles de Torah. Un homme qui étudie la Torah, dont l'esprit s'y trouve continuellement plongé et qui en parle constamment, peut être considéré comme avoir conçu en lui la Torah, puisque, après un travail de réflexion et d'élaboration, il met à jour de nouvelles interprétations.

Nous trouvons dans la Torah une expression supplémentaire, fondée sur ce même champ sémantique. Il est écrit : « L'Eternel s'est irrité (*vayitabèr*) contre moi, à cause de vous » (Deutéronome 3, 26) – ce verbe est construit à partir de la racine *ibour*, signifiant littéralement « grossesse ». Par l'emploie de cette expression, Moïse insinue que le Saint béni soit-Il a, si l'on peut dire, provoqué en lui un état de gestation des enfants d'Israël, afin qu'il les conduise vers le désert et leur transmette la sainte Torah. Or, lorsque ces derniers se corrompent par le péché, Dieu met un terme à cette "grossesse",

comme il est dit : « Va, descends, car ton peuple s'est corrompu » (Exode 32, 7). Autrement dit, quand le peuple juif faute envers son Créateur et tourne le dos à la sainte Torah, alors, la dynastie de Moïse perd de sa vigueur, et il tombe de son piédestal.

Section Vayichla'h

La Torah et les non-juifs : deux réalités inconciliables

« Jacob envoya des messagers en avant, vers Esaü son frère, au pays de Séir, dans la campagne d'Edom. »

(Genèse 32, 4)

A première vue, il semble que c'est Jacob qui ait désiré cette rencontre, puisqu'il a lui-même pris l'initiative d'envoyer des messagers à son frère et de l'honorer de multiples présents. Pourtant, nous constatons que, suite à cette rencontre, Jacob se montra nullement intéressé à poursuivre ses relations avec Esaü, au point qu'il repoussa sa proposition : « Partons et marchons ensemble ; j'irai à ton côté » (Genèse 33, 12), en répondant : « Que mon seigneur veuille passer devant son serviteur ; moi, je cheminerai lentement, selon le rythme du troupeau qui m'accompagne » (ibid. 33, 14). Aussi, pourquoi Jacob a-t-il au départ cherché à créer un lien avec son frère, plutôt que de se préparer à l'affronter, alors que par la suite, il a repoussé catégoriquement son offre ?

En réalité, Jacob savait tout ce qui allait arriver dans l'Histoire, jusqu'à la fin des temps. Dès lors, tous les événements de sa vie ont une valeur de message pour ses descendants, à qui ils indiquent le droit chemin qu'il est bon de choisir. Avant de quitter ce monde, Jacob désirait révéler à ses enfants la prophétie de la fin des temps. Cependant, le Saint béni soit-Il l'en empêcha (Pessa'him, 56a), car ces révélations devaient rester cachées. De son vivant, Jacob s'est toujours efforcé de transmettre judicieusement à ses enfants une ligne de conduite droite, qui conduit l'homme vers le bien authentique, réservé aux justes.

Ainsi, lorsque Jacob apprit que ses enfants avaient combattu la ville de Sichem, il ne se priva pas de leur exprimer son mécontentement. De plus, avant sa mort, il fit une nouvelle fois part de sa désapprobation quant à la façon dont ses enfants avaient entrepris ce combat : « Siméon et Lévi sont frères : instruments de violence sont leurs armes. » (Genèse 49, 5) Comment comprendre cette réprimande de Jacob, alors que lui-même s'était préparé à combattre son frère Esaü ? Le patriarche désirait apparemment transmettre à ses enfants le message suivant : lorsque la Torah et la foi en Dieu sont en jeu, il faut combattre de toutes ses forces contre quiconque ose se rebeller contre son Créateur ; par contre, lorsque l'enjeu est purement humain et ne touche pas à l'honneur divin, il est nécessaire de rechercher une issue pacifique, plutôt que de se livrer au combat.

Jacob a pris l'initiative de cette rencontre avec Esaü dans le but d'enseigner une leçon à ses enfants : lorsqu'ils verront Esaü paisiblement installé, il leur faudra prendre les devants, en venant l'attaquer, afin d'éviter de subir eux-mêmes sa mauvaise influence. Celui qui se lève pour combattre l'ennemi dans le but de se préserver de son influence néfaste – et non pas pour satisfaire son désir de livrer bataille – bénéficiera de l'aide divine et sera protégé de toute calamité.

Puis, lorsque Esaü exprima le désir de s'associer à la famille de Jacob, ce dernier déclina son offre, conscient que ses motivations n'étaient pas pures. Esaü avait certes eu le mérite d'étudier la Torah auprès de nos saints patriarches, mais il avait pourtant entretenu son désir de profiter simultanément des deux mondes ; il ne s'était pas montré prêt à renoncer aux plaisirs matériels afin de s'assurer une place honorable dans le monde futur. Or, quand il constata l'opulence manifeste de Jacob, il ressentit, pour un instant, le désir de suivre, lui aussi, la voie de son frère. Néanmoins, Jacob décela le caractère impur de ses motivations, qui ne correspondaient qu'à une étincelle fugitive, destinée à bien vite s'éteindre.

La façon dont Esaü exprima sa requête laisse transparaître son intention. En effet, lorsqu'il dit : « Partons et marchons ensemble » (Genèse 33, 12), cela signifie qu'il désirait en réalité être l'associé de Jacob, c'est-à-dire, que tantôt l'un déciderait, et tantôt l'autre. Esaü n'était pas prêt à se plier totalement aux exigences de la Torah, et de Jacob qui la représentait. On peut rapprocher cette attitude d'Esaü de celle des Juifs qui, que Dieu nous en préserve, ont l'habitude d'illuminer le sapin de Noël – comme le font les non-juifs – à côté des lumières de 'Hanoucca. Ces personnes pensent qu'il est possible d'associer ces deux types de lumières, qui s'enrichissent réciproquement. Malheureusement, elles ne comprennent pas le caractère aberrant d'une telle pratique, puisque ces deux lumières, symboles de deux cultures radicalement opposées, n'ont aucun rapport l'une avec l'autre et ne peuvent aucunement être associées. Or, seul celui qui se montre prêt à accepter totalement la Torah et à se soumettre inconditionnellement à son autorité, méritera que sa lumière éclaire son cœur.

Pour cette raison, Jacob repoussa la proposition d'Esaü, car il était conscient que son frère désirait également profiter de ce monde et qu'il serait donc incapable d'acquérir la Torah de manière

durable – du fait qu'elle ne réside qu'en celui qui se dévoue corps et âme pour elle. Nous comprenons, à présent, pourquoi Jacob se sépara catégoriquement d'Esaü immédiatement après leur rencontre : afin d'enseigner à ses descendants la façon dont ils doivent envisager leurs relations avec les non-juifs, pour éviter de subir l'influence néfaste de leur culture.

Résumé

- Notre patriarche Jacob envoya des messagers vers Esaü, lui transmettant ainsi un message de paix et son désir de créer un lien avec lui. Pourtant, immédiatement après leur rencontre, Jacob refusa que son frère l'accompagne : n'est-ce pas contradictoire ?
- L'ensemble du comportement du patriarche est porteur d'un message pour les générations à venir. Au départ, Jacob cherchait un contact avec Esaü, car lorsque ce dernier jouit d'une vie paisible, il risque d'exercer sa mauvaise influence sur les enfants d'Israël ; ceux-ci doivent donc venir à sa rencontre et l'importuner. Cependant, il est ensuite nécessaire de couper immédiatement tout lien avec lui.
- Jacob ne s'est pas retenu d'exprimer sa colère quant à la façon dont Siméon et Lévi livrèrent combat à la ville de Sichem. En effet, lorsque seul l'honneur de l'homme entre en jeu, on ne doit pas lancer de guerre. Jacob, quant à lui, s'était préparé à combattre Esaü, car l'enjeu de ce combat consistait à défendre l'honneur de la Torah, pour lequel il nous incombe de lutter.

«J'ai séjourné auprès de Laban, et j'ai observé les six cent treize *mitsvot*»

«Jacob envoya des messagers en avant-garde, à Esaü son frère, au pays de Séir, dans la campagne d'Edom. Il leur avait donné cet ordre: "Vous parlerez ainsi à mon seigneur, à Esaü: Ainsi parle ton serviteur Jacob: J'ai séjourné chez Laban et prolongé mon séjour jusqu'à présent. J'ai acquis bœuf et âne, menu bétail, esclaves mâles et femelles; je l'envoie annoncer à mon seigneur, pour trouver grâce à tes yeux."»

(Genèse 32, 4-6)

Les justes n'ont pas droit au repos dans ce monde. Jacob venait à peine d'être sorti indemne de toutes les épreuves et souffrances que Laban lui avait fait subir et de se séparer de cet impie, qu'il devait maintenant faire face à une confrontation avec Esaü. Celle-ci était certes de nature différente, Esaü étant son frère. Pourtant, Jacob voulait démontrer à ses enfants pieux qu'il n'est pas uniquement nécessaire de se séparer de Laban, mais qu'il faut aussi couper tout lien avec Esaü, serait-ce au prix de d'une guerre.

Il existe un différend (Genèse Rabba 75, 4) entre nos Sages, de mémoire bénie, au sujet du verset : « Jacob envoya des messagers en avant-garde, à Esaü son frère. » Certains affirment qu'il s'agissait d'anges, d'autres, de messagers humains. Quoi qu'il en soit, Jacob a envoyé ces intermédiaires afin de faire savoir à Esaü qu'il avait observé toutes les *mitsvot*, malgré les difficultés inhérentes à son séjour auprès de Laban. Pour quelle raison désirait-il souligner ceci ?

Jacob voulait expliquer à Esaü que telle était sa ligne de conduite : il ne se laissait influencer par personne et, de même qu'il avait coupé tout lien avec Laban afin de ne pas subir son influence, de même, agirait-il à l'égard de son frère, afin d'être sûr de pouvoir continuer à respecter les *mitsvot*.

Il est écrit : « J'ai acquis bœuf et âne, menu bétail, esclaves mâles et femelles. » (Genèse 32, 6) Le Midrach (Genèse Rabba 75, 12) explique que, par cette expression, Jacob voulait signifier à Joseph que ses enfants, les tribus d'Israël, allaient également suivre son chemin. La valeur numérique des dernières lettres des termes de l'expression : « J'ai séjourné chez Laban » équivaut à cent, allusion aux cent bénédictions quotidiennes que Jacob ne manquait pas de prononcer. En outre, cette valeur numérique équivaut – en y ajoutant un – au nombre cent un, nous enseignant, cette fois, que le patriarche veillait à réviser son étude cent une fois, s'assurant ainsi de ne jamais l'oublier. Par ce biais, Jacob désirait informer Esaü qu'il allait, pour sa part, s'installer avec toute sa famille en Canaan, suggérant à son frère de choisir entre le repentir, une vie de Juif, et la rupture de tout contact avec sa propre famille.

L'attitude de Jacob nous enseigne à quel point il nous incombe de nous méfier et de nous éloigner d'un homme mauvais.

Le Midrach, quant à lui, explique (Genèse Rabba 76, 9) que l'enlèvement de Dina est une punition infligée à Jacob pour avoir choisi de mettre fin à toute relation avec Esaü, et n'avoir pas pensé à lui donner sa fille pour épouse afin qu'elle l'influence positivement. Par conséquent, nous apprenons d'une part, la nécessité de nous éloigner d'un mauvais voisin, mais d'autre part, celle de tenter d'attirer l'impie vers la sainteté et la Torah.

L'attitude de Jacob, emblème pour les générations à venir, nous livre une édifiante leçon de morale : elle nous indique la façon dont nous devons gérer nos relations avec les non-juifs, afin de nous

assurer que la braise représentée par notre peuple ne s'éteigne jamais. Cette ligne de conduite est valable même pendant les périodes de crise, durant lesquelles nous devons veiller à ne pas nous laisser influencer par les courants d'assimilation, mais où, au contraire, il nous incombe de nous séparer encore davantage et de prendre nos distances par rapport aux nations qui nous entourent.

L'étude de la Torah : une source d'abondance pour le monde

J'ai une fois eu l'occasion de lire ce formidable enseignement, que notre maître le Rav Chakh, de mémoire bénie, avait l'habitude de dire. Les gens ont tendance à penser qu'ils "rendent service" à la Torah et l'honorent lorsqu'ils l'étudient, mais ils ne se rendent pas compte que c'est, en réalité, la Torah qui est source de leur propre honneur. Il ajoutait que, si l'on réfléchit, on se rendra compte que tous les endroits où les Juifs ont séjourné au cours de l'Histoire, se sont développés de façon extraordinaire, et ce, grâce à la sainte Torah. Par exemple, l'Amérique est devenue un empire lorsque les Juifs s'y sont installés. Aujourd'hui, même la Russie est pleine de Yechivot, de Collelim et de mikvaot[50], tandis que la voix de la Torah retentit jusqu'en Alaska et en Chine.

De même, il y a trente ans, la ville de Lyon ne comprenait qu'une seule école juive, accueillant à peine soixante élèves, seulement deux bouchers cachère, et un seul mikvé ; d'autre part, la communauté juive était assez pauvre. Aujourd'hui, par contre, le judaïsme a connu une grande expansion, et cette ville contient à présent des dizaines de boucheries, dix mikvaot et de nombreuses écoles juives, Yechivot et Collelim. Cet épanouissement de la Torah a été accompagné, sur le plan économique, d'une réussite financière

---

50. Etablissements de bains rituels.

et d'un enrichissement de la communauté juive, la Torah étant source d'abondance pour le monde.

Ainsi, tout homme qui étudie la Torah doit savoir que s'il s'attelle à son étude de façon désintéressée, dégagé de toute mauvaise motivation, il bénéficiera lui-même de réussite et de bénédiction et en fera bénéficier aussi son entourage. Si les gens étaient conscients du pouvoir prépondérant de la Torah, ils comprendraient qu'elle représente l'honneur authentique, et qu'elle seule est digne d'être glorifiée.

Quant à moi, je serais prêt à renoncer à mon nom et au mérite que j'ai d'être le petit-fils du juste Rabbi 'Haïm Pinto, que son mérite nous protège, afin d'être en mesure de m'asseoir toute la journée pour étudier la Torah. Je pense parfois : « Si seulement quelqu'un venait prendre mon nom et prenait la charge de toutes mes responsabilités ! » Pourtant, que faire, puisque mes maîtres m'ont révélé que telle était ma mission personnelle (chaque homme ayant été envoyé sur terre pour une mission donnée) ?

Cependant, il incombe à chacun de prendre conscience à la fois de son obligation et de son privilège d'étudier la Torah. Comme l'a affirmé Rav Yossef : « Si ce n'était grâce à la Torah, j'aurais été un Yossef de plus dans la rue. » (Pessa'him, 68b) Or, grâce à la sainte Torah, il eut le mérite de devenir un autre homme, en l'occurrence, Rav Yossef. Tel est le pouvoir impressionnant de cet « élixir de vie ». Par conséquent, lorsque l'on parvient à comprendre un aspect de la Torah, on doit ressentir une joie monumentale.

Tel est le sens de l'enseignement de notre patriarche Jacob : nous avons l'obligation de couper tout lien avec quiconque tente de nous livrer bataille, de perturber notre étude de la Torah, même s'il s'agit d'un oncle ou d'un grand-père. C'est ce message que Jacob fit transmettre à Esaü : il avait étudié la Torah, avait révisé son étude cent une fois et avait observé les six cent treize mitsvot et les cent

bénédictions. Lorsque Esaü entendit cela, il se fit accompagner de quatre cents hommes, conscient qu'une force considérable lui serait nécessaire pour combattre la Torah.

La Torah nous rapporte que lorsque Esaü rencontra Jacob, il l'embrassa, et nos Maîtres, de mémoire bénie, sont en controverse à ce sujet (Genèse Rabba 78, 9) : certains affirment qu'il avait l'intention de le mordre et que ses dents se brisèrent, d'autres, qu'il se laissa emporter par la miséricorde et l'embrassa réellement par amour. Puis, quand Esaü finit par accepter de se soumettre à Jacob et lui demanda de marcher devant lui, Jacob déclina son offre, en disant : « Moi, je cheminerai lentement » (Genèse 33, 14). Jacob refusa d'être accompagné par Esaü et de cohabiter avec lui. Le verset dit ensuite : « Quant à Jacob, il se dirigea vers Soukkot » (ibid. 33, 17) : Jacob suivit son chemin et n'alla pas s'installer à Séir avec son frère, duquel il se sépara totalement, afin de ne pas subir son influence néfaste.

En outre, l'affirmation de Jacob est porteuse d'une allusion supplémentaire : nous avons l'obligation d'étudier la Torah de façon lente et réfléchie – la démarche du raisonnement étant un long cheminement – et de revenir sur notre étude un grand nombre de fois. C'est la Torah qui doit constamment préoccuper l'esprit de l'homme. Par cette déclaration, Jacob désirait tester Esaü, en lui insinuant que lorsqu'il termine une mitsva, il ne se tourne pas, à Dieu ne plaise, vers une autre occupation sans rapport avec cette dernière, mais y reste, au contraire, constamment impliqué. Esaü ne se montra pas à la hauteur de ce test, et choisit de se diriger vers Séir, nom formé des mêmes lettres que le mot racha : il continua à cultiver son impiété.

« Eloigne-toi d'un mauvais voisin »

Dans la prière, nous demandons quotidiennement à Dieu :

« Préserve-nous d'un mauvais voisin et d'un mauvais ami. » Le *Tana* nous a également mis en garde dans ce sens, en nous recommandant : « Eloigne-toi d'un mauvais voisin, et ne te lie pas à un méchant. » (Maximes de nos Pères 1, 7) C'est pour cette raison que notre patriarche Jacob a conclu un contrat de séparation, d'une part avec Laban, de l'autre, avec Esaü. Aujourd'hui, nous devons nous montrer très prudents dans ce domaine. En effet, il existe de nombreuses personnes qui se repentent, mais dont la famille ne s'est pas encore repentie. Il arrive souvent qu'on se lie d'amitié avec elles et qu'on les fréquente ; or, il est nécessaire de se fixer des limites, car ces personnes possèdent souvent dans leur maison des "appareils impurs", tels que la télévision, qui pourraient, à Dieu ne plaise, exercer une mauvaise influence sur nous. En outre, leur mode de vie et leur façon de parler sont loin d'être exemplaires. Il est donc recommandé de nous comporter à leur égard comme notre patriarche Jacob, qui avait conclu un pacte de rupture avec Laban, et avait sagement gardé ses distances d'Esaü. Même s'il s'agit d'un oncle ou d'un grand-père, nous ne devons pas hésiter à adopter cette attitude.

La juxtaposition des sections Vayétsé et Vayichla'h

Nous comprenons, à présent, pourquoi les sections de Vayétsé et de Vayichla'h sont juxtaposées. La section de Vayétsé se clôt par l'alliance conclue entre Jacob et Laban, tandis que celle de Vayichla'h s'ouvre par la confrontation entre Jacob et Esaü ; l'intention du patriarche est la même lors de ces deux épisodes, en l'occurrence de s'éloigner d'un mauvais voisin.

Ceci répond, du même coup, à la question du Ben Ich 'Haï (« Chana Richona », Vayétsé) – que nous avons également rapportée dans la section de Vayétsé – sur le verset : « Maintenant, tiens, concluons une alliance, moi et toi, et Il sera témoin entre nous deux. » (Genèse 31, 44) Il demande quel est le sens d'une telle

alliance, qui consistait, non pas à rapprocher deux protagonistes qui s'appréciaient et s'aimaient, mais plutôt à marquer la séparation entre eux.

En réalité, Laban cherchait à conclure un pacte de solidarité, dans lequel chacun des protagonistes pourrait exercer son influence sur l'autre. Cependant, Jacob n'était pas intéressé par un tel pacte ; aussi, a-t-il établi un contrat de rupture, qui avait la même signification qu'un guèt entériné entre un homme et une femme désirant se séparer – à savoir, la rupture de l'alliance qu'ils avaient conclue lors de leur mariage, par la ketouva. La circoncision est un exemple supplémentaire d'une alliance consistant à exclure un élément. En outre, Jacob a inclus ses enfants dans cette alliance, car il désirait qu'ils en soient les témoins et que Laban, leur grand-père, ne puisse pas exercer sur eux sa mauvaise influence. Lorsque, suite à cela, Jacob s'est éloigné d'Esaü, il était animé par la même intention.

[cf. section de Vayétsé, où nous avons longuement développé cette idée dans le paragraphe : « L'alliance entre Jacob et Laban : éloigne-toi d'un mauvais voisin ».]

Résumé

♦ Le contrat de séparation conclu entre Jacob et Laban nous enseigne l'impératif de s'éloigner des hommes mauvais et de tout ce qui touche à l'impureté, conformément à l'enseignement du *Tana* : « Eloigne-toi d'un mauvais voisin, et ne te lie pas à un méchant. » Ainsi, Jacob a fait transmettre à Esaü qu'il avait toujours observé les six cent treize *mitsvot* et prononcé les cent bénédictions, dans le but de lui transmettre clairement sa ligne de conduite : couper tout lien avec quiconque serait susceptible de l'en empêcher. Cette attitude est un enseignement pour les générations à venir : il peut arriver que nous côtoyions des personnes, de notre famille ou de notre entourage, qui n'ont pas

encore eu le mérite de se remettre sur la voie de la Torah et du respect des *mitsvot* ; il nous incombe alors de nous montrer vigilants, afin de ne pas subir leur mauvaise influence. Nous pouvons, quant à nous, tenter de les influencer, et de les attirer vers la lumière et la sainteté de la Torah, afin que tout le peuple juif finisse par se repentir.

- Nous apprenons de Jacob l'attitude que nous devons adopter lorsque nous nous trouvons confrontés à des impies. Le patriarche ne s'est pas laissé influencer par Laban, auprès duquel il a habité, et a continué à observer les *mitsvot*, à réviser son étude cent une fois, et à prononcer les cent bénédictions quotidiennes. C'est justement ce message qu'il a fait transmettre à Esaü, afin d'exprimer son refus de se lier à lui et sa volonté de couper tout lien, comme le souligne le verset : « Quant à Jacob, il se dirigea vers Soukkot. »

La vanité de l'argent

« Jacob envoya des messagers en avant-garde, à Esaü son frère, au pays de Séir, dans la campagne d'Edom. Il leur avait donné cet ordre : "Vous parlerez ainsi à mon seigneur, à Esaü : Ainsi parle ton serviteur Jacob : J'ai séjourné chez Laban et prolongé mon séjour jusqu'à présent. J'ai acquis bœuf et âne, menu bétail, esclaves mâles et femelles ; je l'envoie annoncer à mon seigneur, pour trouver grâce à tes yeux." »

(Genèse 32, 4-6)

Explication de Rachi :

« J'ai séjourné » : « Je n'y suis pas devenu un prince ni un notable, mais j'y suis resté un étranger. Tu n'as vraiment pas lieu de me haïr à cause de la bénédiction que ton père m'avait donnée : "Sois le maître de tes frères", car elle ne s'est pas réalisée. Autre explication : le mot *garti* a pour valeur numérique six cent treize ; Jacob voulait dire : "J'ai séjourné avec Laban l'impie, mais j'ai gardé les six cent treize commandements, et n'ai pas suivi son mauvais exemple." »

La Torah nous décrit la façon dont notre patriarche Jacob s'est préparé à la confrontation avec son frère Esaü. Il a envoyé à Esaü, par l'intermédiaire de messagers, une grande partie de son menu et gros bétail, afin de l'apaiser et de le dissuader de le tuer. En plus de ces cadeaux, les messagers de Jacob étaient également chargés de transmettre un message à Esaü : bien que Jacob ait habité auprès de Laban le mécréant, à Haran, il ne s'était pas laissé influencer par l'impiété de ses habitants, mais était resté juste et avait continué à observer la totalité des *mitsvot*. Le patriarche désirait démontrer à son frère qu'il avait réussi à respecter scrupuleusement les commandements de Dieu, même dans un endroit où l'on servait l'idolâtrie.

Pourtant, on peut se poser la question suivante. Le fait que Jacob avait su préserver son niveau spirituel intéressait-il réellement Esaü, qui n'était occupé, toute sa vie, qu'à servir les idoles, verser du sang et se livrer à la débauche ? Comme nous le savons, Esaü, qui avait méprisé son droit d'aînesse, est le symbole de l'impureté par excellence. Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent à ce propos (Targoum Yonathan 27, 5) que lorsque Isaac a demandé à Esaü de lui apporter un plat et qu'il n'a pas trouvé de gibier, ce dernier lui a présenté une tête de chien, au lieu de prendre une bête de son propre bétail. Aussi, il semble très surprenant que Jacob ait choisi de faire transmettre à un être tellement perverti un tel message !

En outre, l'explication de Rachi sur le mot *garti* présente également des difficultés.

Tout d'abord, comment Jacob, qui était connu pour son opulence (il est rapporté que lorsqu'il a quitté la maison de Laban, il possédait deux camps), a-t-il pu affirmer à Esaü qu'il n'est devenu ni prince, ni notable ? En effet, il est écrit qu'il possédait de très nombreuses pièces de bétail – nos Sages affirment (Genèse Rabba 73, 11) qu'il avait des dizaines de milliers de chiens qui faisaient paître son bétail, ce qui nous donne une idée de l'étendue exceptionnelle de celui-ci – et beaucoup de serviteurs et servantes.

De plus, que signifie l'affirmation de Jacob à Esaü : « Tu n'as vraiment pas lieu de me haïr » ? Il existe pourtant un principe immuable selon lequel Esaü haït Jacob, cette haine ayant pour but de renforcer le lien entre le peuple juif et son Père céleste – puisque, sans cette aversion, notre peuple se serait, depuis bien longtemps, assimilé aux nations non-juives, ce qui aurait mis fin à son existence !

Enfin, pourquoi Jacob a-t-il dit à Esaü : « La bénédiction que ton père m'avait donnée » : ils étaient pourtant jumeaux et avaient le même père !?

Proposons la démarche suivante. Notre patriarche Jacob, conscient de la dégradation spirituelle de son frère, désirait susciter son repentir. Il éprouvait de la peine en constatant qu'Esaü, qui descendait de parents saints, était tombé à un niveau si bas qu'il passait tout son temps à commettre les trois transgressions majeures. En outre, il pensait qu'Esaü possédait en lui le potentiel nécessaire pour se repentir.

Nous pouvons rapprocher cette idée de l'anecdote rapportée par la Guemara (Baba Metsia, 84a). Rèch Lakich, qui était le chef d'une bande de brigands, a une fois aperçu Rabbi Yo'hanan, en train de se baigner. Ce dernier était d'une beauté exceptionnelle, et Rèch Lakich qui, de loin, l'avait pris pour une femme, désira s'approcher de lui.

Son désir de commettre ce type de transgression était tel qu'il réussit à atteindre l'autre bout du fleuve en un seul bond. Lorsque Rabbi Yo'hanan constata le potentiel hors du commun de cet homme, il lui dit : « Consacre ta force à la Torah ! », tout en lui promettant que s'il était prêt à abandonner ses mauvaises fréquentations et à corriger ses voies, il lui donnerait sa sœur, encore plus belle que lui, en mariage.

De même, Jacob pensait qu'Esaü avait la possibilité de consacrer son potentiel à la Torah, du fait qu'il possédait en lui des étincelles de sainteté, héritées de son ascendance. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il ne lui donna pas sa fille Dina en mariage, du fait qu'il croyait que son potentiel personnel était suffisant pour l'inciter au repentir. Cependant, nos Maîtres affirment (Genèse Rabba 76, 9) à cet égard que le Saint béni soit-Il a tenu rigueur à Jacob pour cette erreur, car l'influence de Dina, en tant qu'épouse, aurait fort probablement suscité le repentir d'Esaü.

L'intention sous-jacente de Jacob, à travers le message qu'il fait transmettre à Esaü, était de lui démontrer que toute son opulence était le fruit de l'assiduité dont il avait fait preuve dans l'observance et l'étude de la sainte Torah. D'où le sens de l'affirmation : « Tu n'as vraiment pas lieu de me haïr. » Autrement dit, « si toute ta haine provient du fait que je suis devenu considérablement riche, sache que toutes ces possessions n'ont fait de moi ni un prince, ni un notable, puisqu'elles découlent uniquement de mon attachement à la Torah et aux *mitsvot* ; tu n'as donc aucune raison de me haïr, car ma fortune ne ternit nullement la tienne ». C'est dans ce sens que Jacob a affirmé à son frère qu'il n'était ni un prince, ni un notable, c'est-à-dire que la fortune qu'il avait amassée n'avait pas suscité en lui un sentiment de domination.

Le Maître du monde bénit de nombreuses personnes d'une prospérité matérielle. Or, si l'on observe le comportement de ces

nantis, on constatera que c'est l'argent qui les domine, et non l'inverse. A une certaine occasion, il m'arriva de rencontrer un homme si aisé qu'il avait pu se permettre de s'acheter un avion privé. A mon grand étonnement, j'avais face à moi un homme, vêtu d'un jeans déchiré et qui dégageait une mauvaise haleine, comme une personne à jeun. Je lui demandai alors s'il avait récemment mangé quelque chose, et il me répondit par la négative, expliquant qu'il n'en avait pas eu le temps. Je lui fis aussitôt remarquer : « N'est-ce pas que l'homme convoite les richesses afin d'avoir une vie plus agréable ? A présent, c'est le monde à l'envers : non seulement tu ne profites pas de tout l'argent que tu as amassé, mais en plus, il a réussi à te rendre misérable ! Tu passes toute ta vie à courir comme un fou, au point que tu n'as même plus de temps pour te reposer, pour te nourrir, et apparemment aussi, pour t'habiller convenablement. »

Or, après cent vingt ans, l'homme est contraint de laisser derrière lui toute sa fortune – a-t-on déjà vu quelqu'un qui est parvenu à emporter avec lui ses biens lorsqu'il est monté au ciel ? Par conséquent, à quoi bon courir toute sa vie, de façon effrénée, derrière l'argent ? Seule la Torah que l'homme étudie durant sa vie sera pour lui un mérite au jour du jugement, comme le souligne le verset : « Ta justice marchera devant toi » (Isaïe 58, 8) – la justice faisant référence à la Torah qui, après sa mort, précède l'homme et l'accompagne dans le monde à venir. A ce sujet, il est également écrit : « Heureux l'homme qui arrive là-haut, muni de son étude ! » (Pessa'him, 50a)

Mon ancêtre, le juste Rabbi Yochiyahou Pinto, que son mérite nous protège, explique pourquoi il a choisi d'intituler ses livres par des noms faisant référence à l'argent, comme « Kessef Niv'har » (l'argent choisi), ou « Kessef Mezoukak » (l'argent purifié) : la nature de l'homme est d'aimer et de convoiter l'argent, et rares

sont les personnes qui font peu de cas de sa valeur. En outre, l'homme ne peut vivre dans ce monde sans argent. L'intention de Rabbi Yochiyahou est donc d'éveiller notre conscience au fait que notre existence dans ce monde n'est envisageable qu'avec la Torah et de nous enseigner notre obligation d'être avides de Torah de la même façon que nous sommes avides d'argent.

Jacob désirait communiquer à Esaü le caractère secondaire de l'argent, face à la prééminence de la Torah qui, seule, mérite toute notre considération et notre désir.

Jacob a parlé à Esaü en disant : « ton père », plutôt que « notre père », pour lui insinuer que, du fait qu'il avait abandonné la Torah pour s'attacher aux vanités de ce monde, ils ne pouvaient plus être considérés comme des frères, chacun ayant choisi une voie radicalement opposée à l'autre. Par conséquent, les deux explications données par Rachi n'en font qu'une : Jacob a observé les six cent treize *mitsvot* dans la maison de Laban et n'est pas devenu un prince suite à la fortune qu'il a amassée ; au contraire, il est parvenu à cette noble position grâce à l'étude de la sainte Torah, et c'est pourquoi Esaü n'avait pas lieu de le haïr.

Résumé

- Jacob a envoyé des messagers à Esaü afin de calmer son désir de le tuer. Ces derniers devaient lui transmettre que Jacob avait séjourné auprès de Laban et avait respecté les six cent treize *mitsvot*. Pourtant, cette information intéressait-elle réellement un mécréant comme Esaü ? Pourquoi le patriarche a-t-il tenu à la lui faire passer ? En outre, comment Jacob a-t-il pu affirmer à Esaü qu'il n'était devenu ni un prince, ni un notable, alors qu'il s'était considérablement enrichi ? De même, que signifie : « Tu n'as pas lieu de me haïr », alors qu'il existe un axiome selon lequel Esaü haït toujours Jacob ? Enfin, pourquoi Jacob a-t-il parlé à Esaü de « ton père », alors qu'ils avaient le même père ?

- La Guemara rapporte l'anecdote de Rèch Lakich qui, ayant aperçu la beauté exceptionnelle de Rabbi Yo'hanan, l'avait pris pour une femme et avait réussi à franchir d'un seul bond la rivière pour atteindre son but. Au constat de ce potentiel exceptionnel, Rabbi Yo'hanan affirma à Rèch Lakich : « Consacre ta force à la Torah, et je te donnerai pour femme ma sœur, encore plus belle que moi. » Ainsi, Jacob désirait susciter le repentir d'Esaü, qui descendait des saints patriarches. Toutefois, il ne lui donna pas sa fille Dina pour épouse, ce pour quoi l'Eternel lui tint rigueur.
- Jacob cherchait à faire comprendre à son frère, par l'intermédiaire de messagers, que toute son opulence ne découlait que de son attachement à la sainte Torah, et non d'efforts démesurés pour s'enrichir ; aussi n'y avait-il pas lieu de le haïr, puisqu'ils n'étaient pas en concurrence. C'est dans ce sens qu'il a affirmé qu'il n'était pas devenu un prince, c'est-à-dire, qu'il n'était pas animé d'un sentiment de domination. En disant à Esaü : « ton père », Jacob désirait lui faire prendre conscience qu'il ne pouvait plus être considéré comme son frère, puisqu'ils avaient choisi des voies radicalement opposées.
- Mon ancêtre, le juste Rabbi Yochiyahou Pinto, que son mérite nous protège, a intitulé ses ouvrages en référence à l'argent – « Kessef Niv'har », « Kessef Mezoukak » – afin de nous enseigner que nous devons aimer la Torah et en ressentir la nécessité vitale, de la même façon que nous le ressentons concernant l'argent.

Ce monde-ci est l'antichambre du monde à venir

« Jacob envoya des messagers en avant-garde, à Esaü son frère, au pays de Séir, dans la campagne d'Edom. Il leur avait donné cet ordre : "Vous parlerez ainsi à mon seigneur, à Esaü : Ainsi parle ton serviteur Jacob : J'ai séjourné chez Laban et prolongé mon séjour jusqu'à présent. J'ai acquis bœuf et âne, menu bétail, esclaves mâles et femelles ; je l'envoie annoncer à mon seigneur, pour trouver grâce à tes yeux." »

(Genèse 32, 4-6)

Explication de Rachi : « J'ai séjourné chez Laban : et j'ai gardé les six cent treize commandements, et n'ai pas suivi son mauvais exemple. »

Notre patriarche Jacob se prépara de trois manières à la confrontation avec son frère Esaü : par les cadeaux, la prière et la guerre (cf. Rachi sur Genèse 32, 8). Il lui fit parvenir une grande partie de son menu et gros bétail, ainsi que le message selon lequel il avait acquis beaucoup de bétail, de serviteurs et de servantes lors de son séjour auprès de Laban, et avait continué à respecter la totalité des *mitsvot*, en dépit du fait qu'il vivait sous le même toit qu'un impie. Il prouva à Esaü son continuel attachement à l'Eternel et à Sa Torah par le fait que des anges l'accompagnaient dans sa route. Si la pensée que Jacob avait négligé la *mitsva* d'honorer ses parents, avait traversé l'esprit d'Esaü, Jacob lui fit comprendre qu'il n'avait quitté le foyer parental que sur ordre divin, et « celui qui est

occupé à accomplir une *mitsva* est exempt d'en accomplir une autre ».

Cependant, ce message de Jacob, transmis à son frère, pose une grande difficulté : le fait qu'il était resté fidèle aux *mitsvot* lors de son séjour chez Laban l'impie intéressait-il réellement Esaü, qui n'était attiré, toute sa vie, que par l'impureté ?

Proposons l'explication suivante. Jacob voulait démontrer à Esaü que seule sa fidélité à la voie de ses pères lui avait donné le mérite d'être béni d'une telle opulence. Il désirait, par ce biais, ancrer en son frère le sentiment que les biens matériels de l'homme ne sont pas une valeur éternelle, et qu'après cent vingt ans, au moment où il quitte ce monde, il doit les laisser derrière lui. A ce moment, en effet, son argent ne lui est plus d'aucune utilité, et seule la Torah qu'il aura étudiée de son vivant est en mesure de le défendre lors du jugement ultime. Par conséquent, lorsque la fortune est le seul bien que l'homme détient, elle ne lui sert à rien ; par contre, lorsqu'elle va de pair avec la Torah – de laquelle elle résulte – alors, elle acquiert une valeur, en même temps que l'assurance de se maintenir.

Jacob, qui était le jumeau d'Esaü, ressentait une responsabilité par rapport à son frère, c'est pourquoi, il tenait à lui transmettre ce message. En général, la nature humaine est telle que des jumeaux se ressemblent – le mot *teomim* vient de la racine *teom*, signifiant ressemblance. Jacob savait qu'il ne ressemblerait jamais à Esaü le méchant, aussi, désirait-il que ce fût Esaü qui lui ressemble. Pour cela, il lui démontra, d'une part, que le Saint béni soit-Il ne l'avait privé de rien du point de vue matériel, de l'autre, que l'argent n'a aucun sens lorsqu'il est le seul bien possédé par l'homme, et ne prend de valeur que lorsqu'il se trouve associé à la sainte Torah – qui lui procure, de plus, une assurance de maintien. Enfin, seule la Torah, qui est une valeur éternelle, accompagne l'homme dans le monde à venir.

Jacob insista sur le fait que, s'il est vrai que l'Eternel lui avait accordé une prospérité matérielle, celle-ci n'était pourtant pas à l'origine de son bonheur sur terre. En effet, nos Maîtres, de mémoire bénie, nous mettent en garde à ce sujet : « Plus on possède de biens, plus on a de soucis. » (Maximes de nos Pères 2, 7) Le véritable bonheur ne peut provenir que d'une source profonde et spirituelle, à savoir, de la sainte Torah qui, seule, possède le pouvoir de réjouir l'homme et de lui insuffler un souffle de vie.

Jacob ajouta à Esaü : « J'ai prolongé mon séjour jusqu'à présent » ; autrement dit, malgré le fait qu'il fut absent du foyer de ses parents pendant de nombreuses années, durant lesquelles il n'avait pas eu la possibilité de les respecter, ceci ne lui était pas considéré comme une transgression, du fait qu'il avait accompli nombres d'autres *mitsvot*. En outre, il est écrit : « Voici la loi concernant l'holocauste » (Lévitique 7, 37), ce qui signifie que lorsqu'un homme étudie les lois relatives à une certaine *mitsva*, on considère cela comme s'il l'avait effectivement réalisée (Mena'hot, 110a). Par exemple, tout homme qui vit en bonne entente avec sa femme n'a pas l'opportunité d'accomplir la *mitsva* du *guèt* ; dans ce cas, s'il étudie en détail les lois relatives à cette *mitsva*, ce sera comme s'il l'avait observée. C'est cette idée que Jacob désirait transmettre à Esaü : il n'avait certes pas eu l'occasion d'exécuter concrètement la *mitsva* du respect des parents pendant une longue période, mais il avait alors étudié dans la Torah les lois qui s'y rapportent, à la *Yechiva* de Chem et Ever, ainsi que dans la maison de Laban ; pour cette raison, Dieu lui avait comptabilisé cette *mitsva* comme s'il l'avait réellement accomplie.

La Torah nous rapporte ensuite que, suite à cette confrontation avec Esaü, Jacob campa dans un endroit nommé Soukkot, comme il est dit : « Quant à Jacob, il se dirigea vers Soukkot ; il s'y bâtit une demeure, et pour son bétail il fit des enclos (*soukkot*) : c'est

pourquoi, il appela cet endroit Soukkot. » (Genèse 33, 17) Mon ancêtre, le juste Rabbi Yochiyahou Pinto, que son mérite nous protège, explique longuement ce verset dans son ouvrage « Kessef Mezoukak ». Il affirme qu'à travers cet acte, Jacob, l'élu des patriarches, désirait transmettre un enseignement à toutes les générations à venir. Comme nous le savons, l'image de Jacob se trouve gravée sous le trône céleste (Genèse Rabba 78, 3). En outre, Jacob n'est pas décédé comme le reste des hommes (Taanit, 5b), puisque la Torah ne fait pas mention explicite de sa mort, mais dit simplement qu' « il a rejoint son peuple » – cette tournure signifiant que Jacob a continué à vivre et à raviver toutes les générations futures. Aussi, en nommant cet endroit Soukkot, Jacob désirait enseigner à ses enfants que ce monde-ci n'est qu'un lieu de passage menant vers le monde à venir. En effet, la *soukka* est une demeure provisoire, que l'homme se construit pour une courte période, en attendant de s'installer à un endroit fixe, où il se construira une maison. Jacob voulait ancrer en ses fils le sentiment que ce monde est un corridor nous menant vers un monde éternel, le monde à venir.

J'ajouterais l'allégorie donnée par le 'Hafets 'Haïm à ce sujet. Dans ce monde, l'homme est comparable à un touriste qui, lors de ses successifs déplacements, transporte ses quelques biens dans une petite valise. Il semble évident qu'il n'emporte pas avec lui tout ce qu'il possède, étant donné qu'il ne reste qu'une courte période à chacune de ses destinations, avant de reprendre la route. Or, notre vie dans ce monde est à cette image : de nature éphémère, elle n'a pour but que de nous conduire vers le monde futur.

Pourquoi Jacob tenait-il à transmettre ici cet enseignement à ses enfants ? Il semblerait que du fait qu'il venait de démontrer à Esaü à la fois son attachement à la Torah et sa grande opulence, ses fils auraient pu se méprendre et croire que la Torah et les biens matériels peuvent coexister ; il a donc voulu s'assurer qu'ils

comprennent bien que ceci est uniquement possible dans le cas où la Torah représente l'essentiel, et les richesses, l'accessoire. Seule cette échelle de valeurs garantit le maintien de la Torah. D'autre part, on peut expliquer que lorsque Jacob a affirmé : « J'ai acquis bœuf et âne », il faisait référence à Joseph et Issachar, qui sont respectivement comparés à ces bêtes et symbolisent la piété et la Torah.

La nature de l'homme est telle qu'il n'est jamais satisfait de ce qu'il possède et qu'il ressent toujours un manque par rapport à ses aspirations matérielles. Comme l'affirment nos Maîtres, « lorsqu'il possède cent, il désire deux cents » (L'Ecclésiaste Rabba 1, 32). Par conséquent, l'homme qui ne s'investit pas dans la Torah et les *mitsvot*, passera toute sa vie à courir de façon effrénée derrière l'argent, cherchant continuellement à amasser le plus de biens possible, sans jamais se sentir satisfait – la matérialité n'étant pas à même de procurer un sentiment de satiété. Aussi, Jacob enseigne-t-il ici à ses enfants que seulement celui qui considère ce monde comme une *soukka*, c'est-à-dire comme un lieu de passage, pourra voir subsister la Torah en lui, tout en jouissant d'une prospérité matérielle.

Le verset nous rapporte que Jacob a construit sa demeure dans un endroit appelé Soukkot, afin de souligner l'enseignement qu'il a voulu transmettre à ses enfants : même si les fondations de notre maison sont solides et que celle-ci peut tenir de nombreuses années, cependant, notre existence dans cette maison est de nature éphémère, à l'image de la *soukka*, puisque tout homme est mortel.

A présent, si nous analysons le verset tel qu'il est écrit dans la Torah, nous constaterons que le mot *soukkot* est d'abord écrit sans *Vav*, alors qu'il apparaît à la fin du verset avec un *Vav*. Que signifie cette différence ? Ce verset soulève une seconde difficulté : pourquoi est-il dit que Jacob se dirigea vers Soukkot, puis qu'il donna ce nom

à cet endroit ? Il semblerait que cet endroit portait déjà ce nom, et dès lors, que vient nous enseigner le verset en rapportant que Jacob le lui a donné ? Proposons l'explication suivante. Dès le départ, lorsque Jacob se dirigea vers cet endroit, il était animé du sentiment qu'il allait se bâtir une demeure dans un endroit provisoire ; puis il décida, de sa propre initiative, de nommer cet endroit Soukkot, afin d'ancrer profondément en lui la conscience qu'il vivait dans un monde passager. Combien est-il courant que l'on prononce des mots sans réellement les ressentir, ayant « une parole dans la bouche, et une autre dans le cœur » ! A l'opposé, durant toute sa vie, notre patriarche Jacob ressentait profondément que ce monde-ci n'est qu'un corridor menant au monde à venir, et c'est justement pour cette raison qu'il prit l'initiative de nommer cet endroit Soukkot, afin de souligner la symbolique de ce nom déjà existant et de livrer ce message à ses enfants et aux générations à venir.

Nous comprenons, du même coup, pourquoi le verset passe d'un *ketiv 'hasser* (transcription omettant le *Vav*) à un *ketiv malé* (transcription insérant le *Vav*) : la première exprime l'idée d'un manque, qui correspond à une affirmation prononcée par l'homme sur le bout de ses lèvres, c'est-à-dire sans réelle conviction ; la seconde symbolise l'homme entier, dont les paroles sont conformes aux pensées profondes, et qui affirme et est foncièrement convaincu que son existence dans ce monde est de nature éphémère.

J'ai pensé qu'on pouvait établir un lien intéressant entre les sections Vayichla'h et Vayéchev. Il est écrit : « Jacob demeura dans le pays des pérégrinations de son père » (Genèse 37, 1), et les commentateurs d'expliquer (cf. Rachi) que dès que Jacob voulut s'installer paisiblement, un tourment, provenant de Joseph, l'assaillit. Comme nous l'avons expliqué, la volonté qu'il a exprimée de mener une vie paisible était en contradiction avec le message édifiant qu'il venait juste de transmettre à ses enfants. En effet, le

caractère éphémère de ce monde exclut toute possibilité d'envisager une existence sereine. A cause de cela, l'Eternel envoya à Jacob les soucis de la disparition de Joseph, afin que le message qu'il tenait à transmettre à ses fils – que ce monde-ci n'est que l'antichambre du monde à venir (Maximes de nos Pères 4, 16) – ne se trouve pas terni.

Résumé

- Notre patriarche Jacob envoya à Esaü des cadeaux, par l'intermédiaire de messagers, qui devaient également lui transmettre qu'en dépit de son séjour auprès de Laban, il avait continué à accomplir la totalité des *mitsvot*. Quant à celle consistant à respecter ses parents, il l'avait observée en étudiant les lois lui étant relatives. En quoi Jacob a-t-il jugé nécessaire de faire parvenir ce message à son frère ? Esaü le mécréant était-il tant préoccupé par son observance des *mitsvot* ?

- Jacob ressentait un sentiment de responsabilité par rapport à son frère jumeau. Pour cette raison, il tenait à lui souligner que la fortune qu'il avait amassée n'était que le résultat de son attachement à la sainte Torah, qui est source de toute bénédiction. Par ce biais, il désirait l'attirer vers l'observance de la Torah. Il voulait lui démontrer que les biens matériels n'ont de sens et ne procurent à l'homme de satisfaction que lorsqu'ils sont accompagnés de Torah, car un homme qui n'aspire qu'à la matérialité ne peut jamais être satisfait : quand il possède cent, il désire deux cents.

- Suite à sa confrontation avec Esaü, Jacob reprit la route pour se diriger vers un endroit nommé Soukkot, où il construisit une maison. A travers cela, le patriarche désirait nous enseigner qu'une maison dans ce monde est comparable à une *soukka*, du fait de son caractère provisoire, car l'homme n'est que de passage dans ce monde. Jacob a tenu à transmettre cette leçon à ses enfants, afin d'atténuer à leurs yeux l'importance des biens matériels, alors qu'il venait de démontrer à Esaü – en leur présence – que son attachement à la Torah lui avait

permis de devenir un homme aisé. Aussi, Jacob nous enseigne-t-il que ce monde-ci n'a pas d'importance en soi, ainsi que les biens matériels qu'on y amasse, et donc que même une maison qui semble fixe et stable est en réalité de nature éphémère.

♦ Le début du verset transcrit le mot *soukka* sans *Vav*, alors que la fin du verset le transcrit avec un *Vav* – pour quelle raison ? Pourquoi dit-on que Jacob nomma cet endroit Soukkot, alors que le verset précise par ailleurs que cet endroit se nommait déjà ainsi ? Ces deux difficultés n'en font qu'une. Certes, cet endroit s'appelait Soukkot, avant même que Jacob ne s'y rende ; mais cette dénomination était purement verbale – d'où sa première transcription incomplète. Puis, lorsque Jacob se rendit à cet endroit, il le renomma ainsi, donnant à ce nom toute sa signification par le message qu'il voulut transmettre, à savoir, que ce monde n'est que l'antichambre du monde à venir – d'où sa seconde transcription complète.

Le parallèle entre Jacob, Joseph et les Hasmonéens

« Il leur a donné cet ordre : Vous parlerez ainsi à mon seigneur, à Esaü : "Ainsi parle ton serviteur Jacob : j'ai séjourné chez Laban, et prolongé mon séjour jusqu'à présent. »

(Genèse 32, 5)

Explication de Rachi :

« J'ai séjourné chez Laban, et j'ai gardé les six cent treize commandements. »

Cette explication de Rachi peut nous permettre de comprendre

pourquoi nous lisons toujours les sections de Vayichla'h et Vayéchev autour de la période de la fête de 'Hanoukka.

Nos Sages affirment (« Maguid Mécharim », section Vayakhel) : « 'Hanoukka et Pourim seront toujours célébrées. » Autrement dit, même si, dans le futur, des fêtes comme Pessa'h ou Soukkot ne seront plus célébrées, 'Hanoukka et Pourim continueront à l'être. Nous pouvons nous demander qu'est-ce que ces deux dernières possèdent de particulier par rapport aux autres fêtes juives.

Avec l'aide de Dieu, proposons l'explication suivante. Si l'on considère les façons respectives de célébrer 'Hanoukka, d'une part, et le reste des fêtes, de l'autre, on constatera qu'à la différence des autres fêtes, dont la célébration consiste à réjouir l'homme par la consommation de mets raffinés et de viande, arrosés de vin, celle de 'Hanoukka, quant à elle, a pour objet essentiel de « remercier et louer » Dieu, sans qu'on n'y trouve aucune obligation de festoyer.

La raison en est la suivante. A 'Hanoukka, nous commémorons le miracle de la victoire du peuple juif sur la nation grecque. Cette dernière essaya, par tous les moyens, usant de force et de ruses, d'empêcher les enfants d'Israël de se comporter comme des Juifs, conformément aux exigences de la Torah. Tout d'abord, les Grecs décrétèrent la peine de mort contre tout Juif qui serait surpris en train d'accomplir une *mitsva*, en particulier celles essentielles au judaïsme, à savoir, l'observance du Chabbat, la circoncision et les lois de pureté familiale. Puis ils répandirent une atmosphère de mépris pour tout ce qui touchait à la sainteté, tout en glorifiant la vulgarité de leur culture. Une grande partie de notre peuple, qu'on surnomma les "hellénisants", se laissa séduire et abandonna la Torah.

Quant aux Juifs qui résistèrent à ce courant d'influence et continuèrent, avec courage et dévouement, à observer les *mitsvot*, ils furent contraints de le faire en cachette, dans des endroits retirés

ou dans des grottes. Il n'était plus possible de marcher dans la rue en éprouvant la fierté d'être Juif … jusqu'à ce que les Hasmonéens, qui représentaient une petite minorité, se levèrent et proclamèrent bien fort : « Quiconque est pour l'Eternel, qu'il se joigne à nous ! », c'est-à-dire, qu'il vienne lutter contre les milliers de soldats redoutables composant – à cette époque – l'armée la plus puissante du monde. Le Maître du monde leur accorda un miracle, et ils parvinrent à vaincre l'ennemi. Dès lors, les enfants d'Israël purent, à nouveau, éprouver de la fierté à être Juifs.

C'est grâce à ce miracle que nous éprouvons, encore aujourd'hui, ce sentiment de fierté. Voilà ce que nous célébrons à 'Hanoukka, et tel est l'objet des louanges que nous adressons à notre Créateur : nous Le remercions de nous avoir permis d'éprouver de la fierté de notre statut de Juifs. Tel est aussi le sens de la bénédiction que nous prononçons quotidiennement, dans la prière du matin : « Qui ne m'a pas créé non-juif », autrement dit, nous remercions l'Eternel de ne pas nous avoir créés non-juifs et de nous avoir, au contraire, donné la possibilité de ne pas nous comporter comme eux, à Dieu ne plaise.

On peut retrouver cette idée dans la *mitsva* que nous avons, aujourd'hui, d'allumer les bougies de 'Hanoukka. Tout d'abord, celles-ci sont au nombre de huit (*chemoné*), chiffre qui s'écrit avec les mêmes lettres que le mot *nechama*, allusion au fait que l'âme du peuple juif ne s'éteindra jamais, mais continuera toujours à briller de son plus grand éclat. En outre, celui qui désire accomplir la *mitsva* de la meilleure façon utilise de l'huile pour l'allumage ; le mot *chémen* (huile) est également formé à partir de la racine du mot *nechama*. Enfin, les lumières de 'Hanoukka symbolisent la Torah, comme il est dit : « Car la *mitsva* est une bougie, et la Torah, une lumière. » (Proverbes 6, 23) Ainsi, en allumant les bougies de 'Hanoukka, nous exprimons non seulement la victoire des Juifs sur

les Grecs, mais également la gloire originelle que la Torah a alors retrouvée.

La façon dont nous procédons à l'allumage des bougies de 'Hanoukka est porteuse d'un message supplémentaire. Nous le faisons conformément à la loi tranchée par le tribunal d'Hillel, c'est-à-dire, en allumant une bougie le premier jour, deux bougies, le second, et ainsi de suite ; une bougie supplémentaire est ajoutée chaque jour, suivant le principe selon lequel « on cherche à progresser dans la sainteté » (Chabbat, 21b). Cette idée rappelle le courant de repentir, né au sein du peuple juif, à la période des Hasmonéens, suite au miracle dont ils ont alors bénéficié. En effet, un repenti accomplit dans un premier temps une *mitsva*, puis décide d'en observer une seconde, et une troisième, jusqu'à en observer finalement la totalité. A 'Hanoukka, nous commençons par allumer une bougie, pour finalement, au bout de huit jours, arriver au compte de huit.

Nous comprenons, à présent, l'enseignement de nos Sages selon lequel 'Hanoukka et Pourim seront toujours célébrées, y compris dans le futur, quand les autres fêtes ne le seront plus. En effet, l'essence de 'Hanoukka est la victoire de la fierté juive, restituée par les justes prêtres, Mattathias et ses fils, les Hasmonéens. Car c'est en tant que Juifs, fiers de leur identité, qu'ils allèrent combattre leurs ennemis, animés d'une foi absolue et confiants qu'ils réussiraient à vaincre l'armée grecque, la plus puissante du monde. Jusqu'à aujourd'hui, tout Juif qui allume les bougies de 'Hanoukka accomplit cette *mitsva* en étant fier de son identité, malgré sa détresse et le climat antisémite qui l'entoure. De même, lorsque, devant la vision de notre barbe et nos papillotes, un non-juif éclate de rire dans la rue, nous ne nous laissons pas intimider, mais restons sur nos positions, heureux et fiers de notre judaïté, et proclamons avec joie la bénédiction : « Qui ne m'a pas créé non-juif. »

Or, dans le monde futur, lorsque la royauté de Dieu sera glorifiée, une grande récompense nous sera réservée pour cette attitude. L'Eternel se réjouira avec nous, et nous remerciera, si l'on peut dire, pour la foi que nous Lui aurons témoignée, pour notre fierté par rapport à notre identité, et pour notre fidélité à la Torah et aux *mitsvot*, au cours de ces longues et obscures années d'exil.

Ceci explique simultanément pourquoi les sections de Vayichla'h et de Vayéchev sont lues aux alentours de la fête de 'Hanoukka : elles nous rapportent le séjour de Jacob auprès de Laban, et on y retrouve justement la même intrépidité au profit de la sainteté que celle dont ont fait montre les Hasmonéens – et qui fut donc à l'origine du miracle de 'Hanoukka). Haran représentait le royaume de l'impiété, et Laban, le roi des méchants, avait tenté des centaines de fois de tromper Jacob ; il se moquait également de son attachement à la Torah et voulait « tout déraciner ». Or, en dépit des ruses et des affronts que lui infligeait son beau-père, Jacob resta un juste intègre, fier de son identité. Tel est le sens du message que Jacob fit transmettre à Esaü : « J'ai séjourné chez Laban, et observé les six cent treize *mitsvot* » : c'est animé d'une grande fierté que Jacob se réjouit de ne pas s'être laissé intimider par l'attitude méprisante d'Esaü. C'est cette détermination qui lui permit de devenir l'élu des patriarches.

De plus, Jacob désirait insinuer à Esaü que, dans le futur, lorsque les enfants d'Israël se trouveraient en exil, ses descendants essaieraient de les détourner du chemin de la Torah et de leur faire éprouver de la honte par rapport à leur identité. Cependant, de la même façon qu'il a su observer les six cent treize *mitsvot* pendant les vingt-deux ans où il a côtoyé Laban, ainsi, ordonnerait-il à ses enfants et petits-enfants, jusqu'à la fin des générations, d'en faire autant. Jacob informa donc Esaü que, pour cette raison, il n'était pas possible de tisser entre eux un réel lien fraternel, et que, même si

ces paroles lui étaient désagréables, il désirait pourtant les prononcer, afin d'en faire en même temps part à ses enfants.

Ainsi donc, la détermination, le dévouement et la fierté d'être Juifs, exprimés par les Hasmonéens dans leur lutte contre l'influence impure de la culture grecque, prennent leur source dans l'ordre donné par Jacob à ses descendants, et dans l'exemple qu'il leur donna lui-même par son comportement face à Laban l'impie.

De même, les sections Vayéchev et Mikets décrivent les épreuves auxquelles Joseph dut faire face, au cours de ses nombreuses années passées seul en Egypte. Les Egyptiennes tentaient continuellement de l'inciter au péché, comme le souligne le verset : « Les filles marchaient sur la muraille » (Genèse 49, 22), c'est-à-dire qu'elles montaient sur le mur afin de guetter le passage de Joseph, avec qui elles désiraient s'unir (Genèse Rabba 98, 18). Or, Joseph le juste sut résister à la tentation durant une très longue période, repoussant fermement toutes ces avances. Même lorsque la femme de Putiphar s'approcha de lui, à l'abri du regard de tous, dans le but de le convaincre de pécher, il se maîtrisa et prit la fuite. En dépit du fait qu'ils se trouvaient isolés, Joseph, conscient de l'omniprésence du Créateur, se retint de commettre une transgression.

L'omniprésence de Dieu peut être illustrée par l'exemple suivant. Quand on désire épier le comportement d'une bête sauvage ou d'un oiseau qui se déplace dans la jungle, on met sur son dos un radar, qui enregistre tous les déplacements de l'animal au cours de la journée. Ainsi, l'âme humaine est liée à son Créateur à tout instant, sa vitalité provenant des sphères supérieures, comme il est dit : « Et Toi, Tu insuffles la vie à tous. » (Néhémie 9, 6) A tout instant, l'âme transmet au Saint béni soit-Il des données sur ce que l'homme fait et où il se situe, même lorsqu'il se trouve dans un endroit isolé.

C'est ce sentiment qui animait Joseph au moment où il se retrouva seul face à la femme de Putiphar : le Maître du monde était là,

présent avec eux. Nos Maîtres, de mémoire bénie, affirment à ce sujet (Tan'houma sur Vayéchev, 9) que « Joseph a aperçu le visage de son père », autrement dit celui de son Père céleste, c'est-à-dire qu'il a ressenti Sa présence même dans la chambre privée de la femme de Putiphar.

Il est écrit : « Israël s'inclina à la tête du lit » (Genèse 47, 31), et Rachi d'interpréter ce verset : « Vers la perfection de sa couche. Sa couche était parfaite ; il ne s'y trouvait point d'impie. Même Joseph, qui était devenu roi et était resté captif parmi les païens, s'était maintenu dans sa piété. » Un autre verset sous-entend également cette idée : « Joseph était le gouverneur » (ibid. 42, 6), ce qui peut être interprété comme une allusion à la maîtrise de soi dont il avait fait preuve en Egypte. C'est cette détermination à résister au péché et la fierté qu'il a exprimée d'être Juif, qui octroyèrent à Joseph le mérite de devenir roi.

Ainsi, nous retrouvons, dans l'histoire de Joseph le juste, un parallèle avec celle des Hasmonéens.

« Pendant ces jours-là, à cette époque-ci »

L'anecdote dont j'aimerais vous faire part représente l'une des expériences les plus enrichissantes que j'ai vécues. Un jour, je devais quitter Lyon pour me rendre en Israël, et il n'y avait plus de place dans le vol direct ; je n'avais donc pas d'autre choix que celui d'opter pour une correspondance. Deux possibilités s'offraient alors à moi : une escale à Rome ou à Athènes. Aucune de ces deux alternatives ne m'enchantait, Rome représentant le lieu d'origine de Titus et de tout l'empire romain, alors qu'Athènes évoquait le lieu de résidence d'Antiochus le méchant, qui obscurcit les "yeux" des enfants d'Israël. Je n'arrivais pas à prendre une décision. Finalement, je me dis qu'il me sera certainement plus agréable de passer par Athènes, et que je concentrerai mon esprit sur la victoire des Hasmonéens sur l'empire grec.

L'avion atterrit à Athènes, les passagers disposaient de quelques heures d'attente. Je me rendis alors compte que je n'avais pas encore eu le temps de prier *Min'ha* ; je me mis à la recherche d'un coin isolé de l'aéroport, où je me tins debout pour prononcer cette prière, les yeux fermés. Lorsque j'eus fini de prier, j'ouvris à nouveau mes yeux, pour constater, à mon grand étonnement, que j'étais entouré d'un groupe de prêtres grecs, vêtus de leur traditionnel vêtement de cérémonie, qui m'observaient avec grand intérêt. A leur regard interrogatif, je répondis que j'étais plongé dans la prière ; ils acquiescèrent d'un signe de tête, et me quittèrent avec respect. Je songeais alors à ce qu'Antiochus aurait pensé d'une telle situation, où un Juif prie dans la capitale de son royaume, sans devoir faire face à la moindre opposition. Cette possibilité était certainement le fruit de la victoire des Hasmonéens.

Suite à cet incident, je pris place dans le second avion, à destination d'Israël. Cet avion appartenait à une compagnie d'aviation grecque. Quand arriva le moment de servir le repas, les hôtesses de l'air s'approchèrent de moi, pour me présenter un grand plateau, sur lequel figurait le certificat de *cacherout* du *Badats*[51] ; elles m'affirmèrent qu'un repas cachère avait été prévu pour moi. Je leur dis que je ne croyais pas que ce repas était cachère, et elles me montrèrent du doigt le certificat de *cacherout*. Je les questionnai ensuite sur leur origine, et elles me répondirent qu'elles étaient grecques, sur quoi, je sursautai malgré moi. Les hôtesses ne comprenaient pas ce que je leur voulais, et elles appelèrent leur supérieur, afin qu'il réponde à mes questions. Je lui demandai alors comment il se faisait que des hôtesses de l'air grecques m'aient présenté de la nourriture cachère, alors que leur

---

51. Initiales hébraïques de Beth Din Tsédek, signifiant Tribunal rabbinique. Nourriture certifiée strictement cachère par cette instance de la plus haute autorité.

ancêtre Antiochus avait interdit à mes ancêtres d'accomplir les *mitsvot* et d'observer la *cacherout*. Après réflexion, j'arrivai à la conclusion que cette situation était une preuve que « le peuple juif vit éternellement », et que cette pérennité puise sa source dans le dévouement exprimé par les Hasmonéens, à l'époque du miracle de 'Hanoukka. Les hôtesses et hôtes de l'air échangèrent des regards consternés, comme s'ils n'avaient pas compris de quoi je parlais, alors qu'en moi, se renforçait encore davantage la fierté d'être Juif.

Celui qui, dans l'exil, reste fidèle à la Torah et observe les *mitsvot* avec fierté au milieu des nations, c'est comme s'il avait allumé les lumières de 'Hanoukka et s'était assuré que, miraculeusement, elles ne s'éteignent jamais, malgré la menace des peuples qui l'entourent. Tel est le sens de notre affirmation : « Pendant ces jours-là, à cette époque-ci », c'est-à-dire que l'allumage de la *'hanoukkia* n'est autre que la mise en service quotidienne de notre corps pour l'accomplissement de la volonté divine. Or, selon le dévouement qu'un homme exprime pour le respect de la Torah et des *mitsvot*, il méritera de pouvoir faire face au monde entier, sans que personne ne parvienne à lui barrer la route, conformément à la promesse du verset : « Et tous les peuples de la terre verront que le Nom de l'Eternel est associé au tien, et ils te redouteront. » (Deutéronome 28, 10)

Résumé

- Pourquoi lit-on toujours les sections de Vayichla'h et Vayéchev aux alentours de la fête de 'Hanoukka ? Nos Maîtres affirment que, dans le futur, on ne célébrera plus les fêtes, à l'exception de celles de 'Hanoukka et de Pourim – quelle en est la raison ? De plus, pourquoi ne célèbre-t-on pas 'Hanoukka en faisant un repas de fête, mais plutôt « en remerciant et en louant Dieu » ?

- La victoire des Hasmonéens contre la culture grecque est le fruit de leur dévouement et de leur foi ; cette victoire a permis au peuple juif d'éprouver à nouveau la fierté de son identité. Jusqu'à aujourd'hui, 'Hanoukka est restée la fête où nous exprimons notre bonheur d'être Juifs.

- Cette idée peut se retrouver dans la coutume que nous avons d'allumer les bougies de 'Hanoukka :

  - l'huile (*chémen*) utilisée pour l'allumage fait allusion à notre âme (*nechama*), c'est-à-dire, à notre fierté d'être Juifs ;

  - les huit (*chemoné*) jours de 'Hanoukka font aussi allusion à l'âme (*nechama*) ;

  - les bougies de 'Hanoukka symbolisent la Torah et les *mitsvot*, que nous sommes fiers d'observer ;

  - nous allumons les bougies conformément à la loi tranchée par Hillel, c'est-à-dire en ajoutant chaque jour une nouvelle bougie, progression semblable à celle du repenti, dont l'élan provient donc de la fête de 'Hanoukka.

- Jacob sut rester un juste et préserver sa fierté d'être Juif, même lors de son séjour chez Laban, comme il est dit : « J'ai séjourné chez Laban », que nos Sages interprètent ainsi : « et j'ai observé les six cent treize commandements ». Il ordonna à ses enfants de se comporter de la même façon lorsqu'ils devraient, plus tard, affronter l'exil.

- Joseph, qui conserva sa piété et sa fierté d'être Juif, mérita de devenir roi. Il sut résister aux tentatives de séduction des Egyptiennes, ainsi qu'aux avances de la femme de Putiphar, en voyant « l'image du visage de son père », c'est-à-dire de son Père céleste, dont il percevait l'omniprésence.

- Jacob et Joseph éprouvèrent toujours de la fierté à être Juifs, de même que les Hasmonéens, quelques générations plus tard. C'est pourquoi, 'Hanoukka sera célébrée même dans la vie future, car le Saint béni soit-Il remerciera tout celui qui se sera réjoui de son identité juive, en

célébrant cette fête, et se réjouira avec lui, lorsque Sa royauté sera glorifiée. Ceci explique également pourquoi les sections de Vayichla'h et Vayéchev, qui évoquent les personnalités de Jacob et de Joseph, sont lues aux alentours de 'Hanoukka.

« Un peuple qui réside seul » : résister à l'assimilation

« Il leur a donné cet ordre : Vous parlerez ainsi à mon seigneur, à Esaü : "Ainsi parle ton serviteur Jacob : j'ai séjourné chez Laban, et prolongé mon séjour jusqu'à présent. »

(Genèse 32, 5)

Dans ce verset, Jacob fait part à Esaü de son vécu, notamment de son séjour chez Laban, lors duquel il a observé les six cent treize *mitsvot* (interprétation de nos Maîtres, rapportée par Rachi). Jacob ajoute ensuite : « J'ai acquis bœuf et âne », et Rachi d'interpréter qu'il fait référence, par cette comparaison, à ses fils Joseph et Issachar, respectivement symboles de la piété et de la Torah. Cependant, comment comprendre le désir de Jacob de faire part à son frère des épreuves spirituelles auxquelles il a dû faire face et de la façon dont il est parvenu à les surmonter, alors qu'Esaü était un mécréant, qui reniait toute valeur spirituelle, comme le souligne le verset : « Esaü dédaigna le droit d'aînesse » (Genèse 25, 34) ?

Plus encore, il semble qu'il aurait été préférable, pour Jacob, d'appliquer dans sa situation le principe de précaution : « Abstiens-toi d'agir », puisque Esaü, suite à son récit, lui déclara immédiatement la guerre. En effet, il interpréta le message de Jacob

comme une volonté de le "convertir", en mettant l'accent sur ses péchés, en comparaison avec sa propre piété. En outre, l'information selon laquelle Jacob était devenu riche excita la jalousie d'Esaü. Il semblerait donc que, par le récit qu'il fit transmettre à son frère, Jacob se soit lui-même attiré tous ces ennuis.

En réalité, une idée très profonde se trouve dissimulée ici. Le message que Jacob a fait passer à Esaü ne lui est pas adressé exclusivement, mais concerne, de façon bien plus large, l'ensemble des nations du monde, qui se présenteront dans l'Histoire sous l'aspect de Laban ou d'Esaü. Ainsi, Jacob désirait transmettre à ces nations que le peuple juif, dans son ensemble, survivra à jamais, malgré le long exil durant lequel il se trouvera parmi elles, se trouvant exposé au danger de l'assimilation. Il est sûr que ceci se produira, comme le souligne le verset : « Ce peuple, il vit solitaire, il ne se confondra point avec les nations. » (Nombres 23, 9) Or, c'est l'étude de la sainte Torah qui fournira au peuple juif la force nécessaire pour y parvenir ; durant toute l'Histoire, il ne sera prêt à renoncer à la Torah pour rien au monde, malgré le fait qu'il représentera toujours une minorité par rapport aux autres peuples.

C'est dans le but de diffuser ce message que Jacob a fait rapporter à Esaü le détail de sa vie, en l'occurrence qu'il avait vécu sous le même toit que Laban, mais était parvenu à rester fidèle à la Torah et à conserver la pureté de son âme. En outre, il a ajouté à son récit qu'il avait « acquis bœuf et âne », pour insinuer que non seulement les Juifs se distingueront des non-juifs durant l'exil, mais qu'en plus, certains d'entre eux deviendront même des sages et des érudits en Torah, comme Joseph et Issachar.

D'autre part, ces paroles de Jacob contiennent aussi un message pour le peuple juif : lorsqu'il sera exilé, il n'aura pas de répit. En effet, quand les nations du monde constateront qu'il vit

conformément à la voie de la Torah, elles lui livreront bataille, à l'exemple d'Esaü qui, accompagné de quatre cents hommes, voulut combattre Jacob dès l'instant où il entendit qu'il observait les *mitsvot*. Car la haine et la jalousie des non-juifs sont dirigées vers les justes, qui refusent de s'assimiler à eux. La Torah, qui oblige l'homme à se comporter plus dignement que la bête, n'est pas à la portée des non-juifs, et c'est pourquoi ils ne peuvent la supporter.

Ainsi, il est rapporté que Balak vint provoquer le peuple juif, alors que celui-ci n'avait pas manifesté d'intentions belliqueuses et qu'il lui avait été interdit de combattre Moab. En dépit de cela, Balak engagea Balaam pour qu'il maudisse les enfants d'Israël et que ceux-ci disparaissent de ce monde, comme il est dit : « Balak, fils de Cippor, vit tout ce qu'Israël avait fait aux Amorréens. » (Nombres 22, 2) Ceci constitue un exemple de la haine gratuite que les nations du monde éprouvent pour le peuple juif ; ce dernier doit en être conscient, et comprendre qu'il ne pourra pas goûter à la sérénité dans ce monde-ci.

Il est écrit : « Jusqu'à l'avènement du Pacifique, auquel obéiront les peuples » (Genèse 49, 10) ; autrement dit, lorsque le Messie viendra, le monde connaîtra la quiétude, car à ce moment-là, le monde entier sera conscient de la suprématie de la Torah, comme il est dit : « L'Eternel sera Roi sur toute la terre ; en ce jour, l'Eternel sera un, et unique sera Son Nom. » (Zacharie 14, 9)

Jusqu'à aujourd'hui, les nations essaient de séduire le peuple juif, de développer son attrait pour la matérialité et tous les plaisirs de ce vain monde, dans le but de l'assimiler à elles. Pourtant, le message de Jacob est clair : le peuple juif préservera à jamais sa supériorité, celle d'être le « peuple de prédilection » du Saint béni soit-Il, et ceci, que les nations viennent l'attaquer par la ruse, comme Laban, ou par la force, comme Esaü. Telle était la volonté de Jacob, dissimulée dans son message, a priori provocateur, à Esaü : celle

d'avertir les nations du monde en particulier, et le peuple juif, en général, qu'en dépit des diverses attaques, manifestes ou dissimulées sous le couvert de l'influence culturelle (par exemple, grecque ou romaine), le peuple juif saura se montrer ferme et rester sur ses positions, grâce à la Torah qu'il détiendra.

Nous pouvons apprendre de Joseph le juste la façon dont nous devons nous protéger de l'influence des non-juifs. Lorsque le camp d'Esaü arriva à la hauteur de celui de Jacob, il est écrit : « Puis Joseph s'approcha avec Rachel, et ils se prosternèrent. » (Genèse 33, 7) Le Midrach explique (Genèse Rabba 78, 10) qu'à ce moment, Joseph s'est tenu devant Rachel, afin de la cacher du regard d'Esaü le méchant ; ce comportement nous enseigne deux leçons.

Premièrement, nous pouvons constater que Joseph n'a pas pris en considération le résultat effectif de son action ; en effet, Esaü avait la possibilité de voir Rachel en regardant par les côtés et, de plus, Rachel dépassait certainement son fils en taille ! Mais Joseph savait que l'essentiel, pour l'homme, est d'avoir une bonne intention, celle d'essayer, par tous ses moyens, de satisfaire la volonté divine. L'homme ne doit pas douter de l'efficacité de ses actions, ni prendre en considération la réaction probable des non-juifs. Au contraire, un pas qui peut nous sembler vain, à première vue, peut justement s'avérer décisif, et déclencher l'intervention de l'aide divine. Il est possible que ce soit l'intention de Joseph de protéger sa mère qui l'ait réellement préservée de l'influence impure du regard d'Esaü.

Par conséquent, l'homme ne doit pas se laisser séduire par son mauvais penchant, qui tente de le dissuader de servir l'Eternel comme il le doit, lui laissant croire que ses efforts seront inutiles, compte tenu de son environnement impur – comme par exemple, la ville de Paris. Au contraire, il nous incombe de faire tout notre possible, en sachant que l'homme qui étudie dans une maison

d'étude se trouvera protégé de l'influence de la rue, à l'instar de Jacob, qui affirma à Esaü : « J'ai séjourné chez Laban, et prolongé mon séjour jusqu'à présent », c'est-à-dire qu'il avait observé l'ensemble des *mitsvot* et préservé sa piété, en dépit d'un séjour prolongé chez un impie.

Remarquons, deuxièmement, que Joseph a réfléchi sur ce qui pourrait constituer un obstacle au service divin. En effet, en se tenant devant sa mère pour la cacher, il a anticipé le malheur, et a trouvé une solution au problème, avant même que celui-ci ne se présente. Cette attitude est porteuse d'un message pour le peuple juif : s'il désire préserver son âme des dangers spirituels qui la menaceront lors des exils successifs, et ne pas se laisser séduire par les divers courants d'influence culturels, il devra prendre les devants et se préparer à ces menaces. Telle est la leçon que Joseph transmet ici aux générations à venir, par le biais de son comportement, lorsqu'il s'est tenu fermement devant sa mère Rachel, qui symbolise la sainteté de son âme, pour la préserver de toute attaque d'Esaü le méchant.

Résumé

- Le message de Jacob à Esaü – à savoir, qu'il avait su surmonter ses épreuves spirituelles et réussir brillamment dans la Torah – sont porteuses d'un double message. Aux nations du monde, il atteste que les enfants d'Israël ne se mélangeront jamais totalement à elles. Au peuple juif, il rappelle qu'il ne pourra goûter au repos dans ce monde-ci, lors des exils successifs, et que la meilleure façon de les affronter est de suivre la voie tracée par son ancêtre, Jacob, qui, durant son long exil dans la maison de Laban, resta fidèle à la Torah.
- Le comportement de Joseph nous enseigne deux astuces qui ont le pouvoir de nous protéger de l'influence des non-juifs, dans l'exil. Premièrement, nous ne devons pas prendre en considération le résultat de nos actions, mais plutôt agir avec confiance, en usant de tous les

moyens dont nous disposons et en plaçant notre confiance en Dieu. Deuxièmement, il nous incombe de toujours anticiper l'avenir, afin de nous préserver du péché, avant même que le Satan ne nous y incite.

L'importance d'une *mitsva* accomplie de façon parfaite

« Il leur a donné cet ordre : Vous parlerez ainsi à mon seigneur, à Esaü : "Ainsi parle ton serviteur Jacob : j'ai séjourné chez Laban, et prolongé mon séjour jusqu'à présent. »

(Genèse 32, 5)

Le Midrach rapporte que lorsque Jacob vivait dans la maison de Laban, il observait la *mitsva* du Chabbat. Cependant, nous savons qu'il respectait, pendant cette période, la totalité des *mitsvot*, comme l'explique Rachi à propos du verset : « J'ai séjourné chez Laban » (le verbe « ai séjourné » (*garti*) ayant pour valeur numérique six cent treize, nombre de *mitsvot* de la Torah). Dès lors, que vient nous enseigner le Midrach en soulignant que Jacob respectait le Chabbat, alors que cette *mitsva* est incluse dans le compte des six cent treize ?

Jacob est le patriarche qui incarne le pilier de la Torah, comme il est dit : « Jacob était un homme entier, assis sous les tentes. » (Genèse 25, 27) Il est dit également : « Tu donneras à Jacob la Vérité » (Michée 7, 20), c'est-à-dire, la Torah. Dès lors, nous pouvons nous demander comment Jacob, qui a travaillé pendant vingt ans pour Laban, a pu étudier la Torah, alors qu'il était pris par sa tâche de

jour comme de nuit, comme il l'a affirmé : « J'étais, le jour, en proie au hâle, et aux frimas la nuit ; et le sommeil fuyait de mes yeux. » (Genèse 31, 40)

Il est inconcevable que Jacob ait volé de son temps de travail pour étudier ; il témoigne d'ailleurs lui-même de son honnêteté, comme il est dit : « Quant à vous, vous savez que j'ai servi votre père de toutes mes forces. » (ibid. 31, 6) Bien que Laban fût un non-juif, Jacob veilla à ne rien lui voler, car cette interdiction s'applique également vis-à-vis des non-juifs. A ce sujet, le Ben Ich 'Haï explique (Ki-Tétsé, « Chana Richona », 7) que si on vole un objet à un non-juif, l'ange tutélaire de ce dernier se présente devant le Saint béni soit-Il et Lui dit : « De même qu'untel a volé ce non-juif, de même, je vais lui voler une partie de ses *mitsvot*. » Par conséquent, voler un non-juif constitue une grave erreur, qui peut se solder par une perte de *mitsvot*.

Durant toute la période où Jacob résidait auprès de Laban, il s'appliqua à ne pas commettre de vol. Il semblerait donc que pendant son travail, Jacob étudiait, à la façon dont on raconte, à propos des grands *Rabbanim* d'aujourd'hui, qu'ils sont capables de parler avec quelqu'un en même temps qu'ils étudient. Apparemment, notre patriarche Jacob, qui se trouvait à un niveau très élevé, parvenait à travailler avec un dévouement exceptionnel, alors que son esprit et son être étaient plongés dans la Torah.

Il est évident que Jacob, qui respectait le Chabbat, s'arrêtait, à ce moment, de travailler. Aussi, tout au long de ce jour saint, pouvait-il se consacrer pleinement au loisir d'étudier la Torah. Le verset contient une allusion au fait que Jacob marquait un arrêt dans son travail le jour de Chabbat. En effet, le Chabbat est désigné par le terme *èt* (moment), comme il est dit : « Un moment pour agir pour l'Eternel » (Psaumes 119, 126). Or, Jacob a affirmé : « Et j'ai prolongé mon séjour jusqu'à présent (*ata*) », autrement dit, il accumulait du

retard dans son étude jusqu'au jour de Chabbat, pendant lequel la possibilité de combler ce retard lui était offerte.

A présent, nous sommes en mesure de comprendre l'explication donnée par le Midrach. Il est clair que Jacob observait toutes les *mitsvot* lors de sa cohabitation avec Laban, mais le Midrach met l'accent sur son observance du Chabbat, car il accomplissait cette *mitsva* de façon parfaite. De fait, le patriarche avait la possibilité de compléter, pendant ce jour saint, ce qu'il n'avait pas pu étudier durant la semaine, et cette étude de la Torah conférait une valeur extrême à son observance du Chabbat.

En outre, nous pouvons également expliquer cette insistance du Midrach sur la *mitsva* du Chabbat selon la démarche suivante. Le Maître du monde a donné deux cadeaux aux enfants d'Israël : le Chabbat, et la Torah, chacun d'eux ayant une spécificité propre. Le Chabbat relève du monde futur, et Jacob percevait donc en ce jour un avant-goût de ce monde. De plus, en dépit du fait qu'il lui était difficile d'étudier la Torah dans la maison de Laban, Jacob ressentait pourtant que seule cette étude lui permettait d'avoir un aperçu du monde à venir – les efforts fournis pour l'étude en constituent d'ailleurs un élément essentiel. Par conséquent, il existait un lien étroit entre le respect du Chabbat de Jacob et son étude de la Torah.

Ce Midrach nous enseigne une leçon édifiante : si, de son vivant, un homme a toujours veillé à observer une *mitsva* de façon parfaite, on considérera qu'il a observé toutes les *mitsvot* de la Torah. En effet, Jacob respectait toutes les *mitsvot*, et le Midrach ne fait pourtant mention que de son observance du Chabbat ; nous en déduisons que son respect du Chabbat était d'une intensité telle qu'il équivalait à l'observance de toutes les *mitsvot*, au point qu'il n'était même plus nécessaire de mentionner qu'il les accomplissait également.

De même, nos Sages, de mémoire bénie, rapportent (« Menorat Hamaor », chap.5, 213) l'histoire d'un homme, qui avait toute sa vie étudié le traité de 'Haguiga. Lorsque cet homme décéda, une femme vint s'écrier : « Venez donc prononcer l'éloge funèbre de cet homme ! » On lui demanda : « Comment t'appelles-tu ? », ce à quoi elle répondit : « 'Haguiga ». Après qu'on eut prononcé l'éloge funèbre de cet homme et qu'on l'eut enterré, la femme disparut. Tout le monde comprit que cette femme était la personnification du traité 'Haguiga, qui s'était soucié qu'on rende hommage à ce défunt, qui s'était, durant toute sa vie, attelé à son étude. Cette anecdote illustre donc, elle aussi, l'importance incommensurable d'une *mitsva* accomplie de façon parfaite.

La valeur de l'étude de la Torah le jour de Chabbat

Ajoutons un point à propos de la valeur de l'étude de la Torah le jour de Chabbat. Le 'Hafets 'Haïm affirme qu'une heure d'étude le jour de Chabbat équivaut à mille heures d'étude effectuées un jour de semaine. L'explication en est la suivante. Mille jours à l'échelle humaine équivalent à un jour à l'échelle divine, comme le souligne le verset : « Car mille ans sont à Tes yeux comme la journée d'hier. » (Psaumes 90, 4) Ainsi, mille heures de notre vie représentent une heure pour le Saint béni soit-Il. Or, le Chabbat est de la même nature que le monde à venir et, en ce jour, l'Eternel confère donc à une heure terrestre la dimension d'une heure divine. Il en résulte qu'une heure d'étude de Torah le jour de Chabbat équivaut à mille heures d'étude lors d'un jour profane.

Résumé

- Un Midrach rapporte que Jacob respectait le Chabbat lorsqu'il vivait auprès de Laban. Que cela vient-il nous apprendre, alors que nous savons que Jacob observait, pendant cette période, la totalité des

mitsvot ? D'autre part, Jacob représente le pilier de la Torah. Pourtant, comment a-t-il pu l'étudier, alors que pendant les vingt ans où il a séjourné chez Laban, il a travaillé avec un grand dévouement, et il est inconcevable qu'il ait volé de son temps de travail ?

♦ Nous en déduisons que Jacob étudiait la Torah en même temps qu'il travaillait, à la façon dont les grands *Rabbanim* parviennent à effectuer simultanément deux tâches différentes. Quand arrivait le Chabbat, il cessait de travailler, et pouvait se consacrer pleinement à l'étude ; il complétait alors ce qu'il n'avait pas pu étudier en semaine, et observait ainsi le Chabbat de façon parfaite. D'où la mention exclusive qu'en fait le Midrach, car réaliser une *mitsva* de façon complète est considéré comme accomplir toutes les *mitsvot*. Nous avons rapporté l'anecdote d'un homme, qui consacra toute sa vie à l'étude minutieuse du traité 'Haguiga ; le jour de sa mort, ce dernier apparut sous l'aspect d'une femme, pour se soucier qu'il lui soit rendu hommage comme il le méritait.

♦ Le Saint béni soit-Il a donné deux cadeaux au peuple juif : le Chabbat et la Torah, tous deux possédant, chacun pour une raison propre, un avant-goût du monde à venir. Une heure d'étude de la Torah le jour de Chabbat équivaut à mille heures étudiées en semaine, parce que mille heures à l'échelle humaine équivalent à une heure à l'échelle divine et que le temps de Chabbat se mesure à cette échelle, ce jour étant de la même nature que le monde futur.

Les petites cruches: un signe pour les générations à venir

« Jacob étant resté seul, un homme lutta avec lui, jusqu'à l'aube. »

(Genèse 32, 25)

Rachi explique le verset : « Jacob étant resté seul » : « Il avait oublié de petites cruches, et était retourné les prendre. »

Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Houlin, 91a) que lorsque Jacob, accompagné de ses femmes et de ses enfants, avait quitté la maison de Laban, il avait veillé à emporter avec lui tous ses biens, puis, après avoir traversé le gué de Jaboc, il s'était rendu compte qu'il avait oublié de petites cruches et était alors retourné sur ses pas, retraversant cette rivière pour les récupérer. Par ailleurs, nos Sages posent la question suivante (Berakhot, 43b) : il est interdit à un érudit de sortir seul après la tombée de la nuit, celle-ci étant un moment propice au danger et à la punition ; dès lors, comment expliquer que Jacob ait mis son âme en danger pour de petits objets sans valeur, alors qu'il veillait généralement à ne pas s'exposer inutilement au danger ?

En outre, si l'on tient compte de la richesse considérable que le patriarche avait amassée lorsqu'il a quitté la maison de Laban, cette interrogation nous interpelle dans toute son acuité. En effet, il n'est pas de l'habitude d'un nanti d'être préoccupé par des objets sans grande valeur. Par exemple, si, suite à un déménagement, un homme aisé a oublié un petit objet dans sa précédente demeure, il ne se donnera sans doute pas la peine de retourner le chercher – car que vaut, à ses yeux, cet objet insignifiant par rapport à la masse conséquente de ses biens ? Dans une autre situation, on aurait pu

expliquer que Jacob soit retourné sur ses pas parce que les justes veillent particulièrement à leur argent (’Houlin, 91a), mais, dans le cas présent, cette réponse n’est pas satisfaisante, du fait qu’il est allé jusqu’à risquer sa vie pour cela.

Il semblerait donc qu’en retournant chercher ces petites cruches, Jacob désirait transmettre un message aux générations à venir. La nuit symbolise les malheurs qui surviennent dans notre vie. Or, la nature humaine est telle que lorsqu’un homme se trouve plongé dans la détresse, il a tendance à négliger les "petites choses" qui l’entourent, tant son attention est focalisée sur ses difficultés, comme si le monde cessait d’exister pour lui. Dans une telle situation, l’homme oublie bien vite les *mitsvot* vis-à-vis de son prochain, comme celles vis-à-vis de Dieu.

Jacob désirait enseigner à ses enfants qu’en dépit des temps difficiles qu’ils traverseraient, ils ne devraient pas oublier leurs obligations premières à l’égard de leur Créateur, ni négliger le respect de la totalité des *mitsvot* – même si certaines d’entre elles semblent, à première vue, moins importantes. En outre, le terme *pakh* (littéralement : cruche) a pour valeur numérique cent, en allusion aux cent bénédictions quotidiennes que l’homme doit prononcer. Malheureusement, on a tendance à sous-estimer la valeur de cette *mitsva* et à omettre de les prononcer. Jacob souligne donc ici notre devoir de conférer aux *mitsvot* à première vue insignifiantes la valeur qui leur revient, en démontrant que notre effort fera jaillir le salut. D’ailleurs, celui qui néglige les "petites choses", finira par négliger également celles plus importantes, et inversement, celui qui leur accorde leur juste valeur, en viendra aussi à se montrer dévoué pour de plus grandes causes. Du fait que Jacob était animé d’une bonne intention lorsqu’il alla rechercher ses petites cruches, l’Eternel l’aida, et il put alors vaincre l’ange tutélaire d’Esaü.

De plus, les petites cruches que Jacob alla récupérer peuvent, symboliquement, être comparées à la fiole d'huile scellée, que les Hasmonéens trouvèrent miraculeusement dans le Temple, profané par les Grecs. En effet, toutes deux expriment l'idée selon laquelle seul l'effort est à même de nous conduire à un résultat et nous permet d'atteindre les "petits détails" recherchés. De même que Jacob a fourni un grand effort lorsqu'il est retourné sur ses pas, de même, les Hasmonéens ont longuement cherché une fiole restée pure. D'où la leçon que nous pouvons en tirer : « Tu as fourni des efforts et tu en as été récompensé : c'est plausible. Tu as fourni des efforts, mais tu n'en as pas été récompensé : ce n'est pas plausible ! » ; autrement dit, lorsque l'objectif désiré n'est pas atteint, c'est en soi le signe que les efforts fournis n'ont pas été suffisants.

La valeur de chacune des *mitsvot* peut être comparée à celle de chacune des petites pièces d'un grand avion : s'il venait à manquer une seule de ces petites pièces, s'agirait-il de la plus insignifiante, c'est tout l'avion, d'une valeur considérable, qui deviendrait totalement inutile, puisqu'il ne serait plus en mesure de décoller. De la même façon, l'homme a l'obligation de respecter la totalité des *mitsvot*, et il suffit qu'il en néglige une seule pour qu'il porte atteinte à l'intégrité de son âme juive.

Tel est le message que Jacob désirait transmettre à ses enfants, à savoir, leur obligation de se donner de la peine pour chercher à accomplir même les *mitsvot* qui, d'un point de vue superficiel, semblent de moindre importance, car ce sont elles qui leur permettront de devenir intègres. D'ailleurs, nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Maximes de nos Pères 2, 1) que la Torah ne fait pas mention de la récompense des *mitsvot*, afin que l'homme ne se contente pas d'observer uniquement celles qui lui semblent importantes, mais les observe dans leur totalité.

Résumé

- Notre patriarche Jacob a retraversé le fleuve afin de récupérer des petites cruches. Comment expliquer ce comportement, alors qu'il est interdit à un érudit de sortir seul la nuit ? De plus, Jacob était très riche, donc, pour quelle raison tenait-il à ces petits objets ? Certes, les justes veillent particulièrement à leur argent, mais ils ne vont pas jusqu'à mettre leur vie en danger pour cela !
- Jacob nous enseigne, par ce comportement, l'interdiction de négliger toute *mitsva*, serait-ce la plus petite, car celui qui néglige celles lui paraissant insignifiantes, finit par négliger les *mitsvot* de plus grande portée.
- La valeur numérique du mot *pakh* est cent, en allusion aux cent bénédictions quotidiennes que l'homme a l'obligation de prononcer ; Jacob nous met en garde de ne pas les négliger.

Un peuple qui vit solitaire

« Jacob étant resté seul, un homme lutta avec lui, jusqu'à l'aube. »

(Genèse 32, 25)

Explication de Rachi : « Il avait oublié de petites cruches, et était retourné les prendre. »

Avant de devoir faire face à la confrontation avec son frère Esaü, Jacob fit traverser le fleuve du Jourdain à toute sa famille, transportant également ses biens, pour ensuite le traverser lui-même. Puis, s'étant rendu compte qu'il lui manquait deux petites cruches, il retraversa le fleuve pour les récupérer. Lorsqu'il se

retrouva seul, l'ange tutélaire d'Edom vint le combattre. Comment expliquer que Jacob, qui avait amassé une richesse considérable, ait jugé nécessaire de revenir sur ses pas pour ces petits objets – qui n'avaient, en outre, aucune valeur sacrée, susceptible d'être profanée –, alors qu'il mettait ainsi sa vie en danger ? Il semblerait ridicule qu'un roi, qui serait allé habiter dans un nouveau palais, se donne la peine de retourner à son ancien palais, ou en donne simplement l'ordre à l'un de ses valets, dans le but de récupérer deux objets insignifiants dont il aurait constaté l'absence, une fois installé. En effet, que représenteraient ces petits ustensiles par rapport à l'étendue de sa richesse ?

Si l'on explique que « les justes donnent plus de valeur à leurs biens qu'à leur corps » ('Houlin, 91a), on se heurte pourtant à une autre difficulté, en l'occurrence l'interdiction, concernant un juste, de prendre seul la route, à cause du danger que cela représente. Dès lors, on ne peut se contenter d'affirmer que Jacob était prêt à mettre sa vie en danger en raison de l'importance qu'il attribuait à ses biens. En outre, pour quelle raison l'ange tutélaire d'Esaü est-il descendu pour lutter contre Jacob ? Il semblerait qu'un message profond se trouve dissimulé dans ce passage de la Torah.

En réalité, ces deux questions n'en font qu'une.

Jacob resta seul dans le but de transmettre un message fondamental aux générations à venir : le dessein et la mission du peuple juif consistent à être « un peuple qui vit solitaire et qui ne se confondra point avec les nations » (Nombres 23, 9). En d'autres termes, la spécificité de notre peuple s'exprime par notre isolement et la distance que nous gardons par rapport aux autres nations. Or, cet isolement demeure loin de représenter une tâche aisée, d'autant plus que les nations, jalouses de notre statut spécifique, tentent par tous les moyens de le remettre en question.

Ici, l'ange tutélaire d'Esaü combattit Jacob, mais ne parvint pas à

le vaincre, et Jacob, qui prit le dessus sur lui, réussit même à l'obliger de le bénir – sous peine de ne pas le libérer. Cette lutte nous enseigne que lorsque les non-juifs chercheront à persécuter les enfants d'Israël, à cause de leur statut particulier, ce seront finalement ces derniers qui prendront le dessus et sortiront victorieux du combat. Ils bénéficieront toujours d'une assistance divine spécifique, due au mérite qu'ils détiennent de préserver leur identité de « peuple solitaire ». Tel est le sens profond du verset : « Jacob étant resté seul ».

L'importance de ces petites cruches, pour lesquelles Jacob retourna sur ses pas, peut aussi s'expliquer par le fait qu'elles étaient destinées à être utilisées pour verser de l'huile sur le monument qu'il avait prévu d'ériger pour l'Eternel. Ce monument était destiné à remercier le Créateur pour tous les miracles accomplis en sa faveur lors de son séjour chez Laban, et en particulier, pour être resté entier dans son corps, dans ses biens comme dans son âme, malgré les épreuves. En outre, la cruche d'huile exprime l'idée selon laquelle les enfants d'Israël doivent permettre à leur âme de trouver en eux un réceptacle approprié, et ceci, par le biais de l'étude de la Torah, comparée à l'huile – en effet, la Torah ne peut résider en l'homme que dans la mesure où il s'efforce d'en être le digne récepteur.

Alors que j'étais de passage en Argentine, il arriva qu'une femme, âgée de quatre-vingt-dix-huit ans, se présentât à moi. Elle me dit qu'elle aimerait que je récite avec elle le *Chema*, parce qu'elle avait l'intention de mettre fin à sa vie. En entendant cette requête, je restai d'abord perplexe, puis lui en demandai la raison. Elle me répondit qu'elle avait perdu, lors du terrible Holocauste, la majorité de sa famille, et que les rares rescapés de celle-ci s'étaient complètement assimilées parmi les non-juifs, au point qu'ils ne respectaient ni la fête de Pessa'h, ni même Kippour. Cette situation

déprimait cette femme âgée, qui ne voyait plus l'intérêt de continuer à vivre. Je tentai de la calmer en lui disant qu'avant d'envisager le suicide, elle devait d'abord comprendre comment les membres de sa famille en étaient arrivés à cette situation : ils avaient omis de respecter l'ordre divin, ordonnant au peuple juif de ne pas se mêler aux nations du monde et de préserver son identité, à l'instar de notre patriarche Jacob, à propos duquel il est dit : « Jacob étant resté seul ». Lorsque les enfants d'Israël respectent l'instruction qui leur a été donnée, ils méritent de diriger les autres nations, conformément à la bénédiction que l'ange tutélaire d'Esaü a donnée à Jacob : « Car tu as lutté contre des puissances célestes et humaines, et tu l'as emporté. » (Genèse 32, 29)

A l'époque du royaume grec, le peuple juif survécut grâce aux Hasmonéens, qui veillèrent à ce que son étincelle ne s'éteigne pas malgré les vents menaçants de la culture corrompue environnante. Lorsque les Hasmonéens pénétrèrent dans le Temple, ils finirent par trouver une petite fiole d'huile fermée, scellée du sceau du grand prêtre, que les Grecs n'avaient pas pu violer. Le mot *nechama* (âme) est formé des mêmes lettres que le mot *chémen* (huile), d'où la leçon édifiante que nous en retirons : tant que le peuple juif ferme ses yeux et bouche ses oreilles afin de se préserver de l'influence néfaste des nations qui l'entourent, il parvient à préserver la pureté de son âme, à l'image de cette fiole d'huile qui, restée fermée, avait conservé sa pureté.

Il est écrit : « un homme lutta (*vayéavek*) avec lui » (Genèse 32, 25). Le verbe *vayéavek* vient de la racine *avak*, signifiant poussière, allusion au fait que la matérialité ressemble à la poussière, qui disparaît avec le vent. Aujourd'hui, la culture dominante prône la poursuite des richesses. Or, l'argent est, en réalité, semblable à la poussière, puisqu'il a, lui aussi, tendance à disparaître, car la roue de la fortune tourne. Aussi, combien d'hommes riches se sont-ils retrouvés, du jour au lendemain, complètement démunis !

A une certaine occasion, j'ai rencontré un nanti, qui avait une très mauvaise haleine. Je lui ai demandé s'il avait récemment mangé quelque chose, et il m'a répondu qu'il n'avait rien avalé depuis près de vingt-quatre heures, tant il était préoccupé par ses affaires ; il n'avait pas même le temps de s'asseoir pour se restaurer. Si cette réalité n'était pas triste, elle nous ferait sourire… Il existe tant de personnes qui courent après l'argent, alors qu'il n'a qu'une valeur éphémère ! En outre, plutôt que de prendre l'argent à leur service, ils en deviennent esclaves, en vertu de l'adage : « Lorsqu'on possède cent, on désire deux cents. » (L'Ecclésiaste Rabba, 1, 32)

Un jour, un grand Rav rencontra un homme tout essoufflé ; il lui demanda où il courait, et l'homme répondit qu'il se dépêchait pour arriver au travail. Le Rav le questionna à nouveau : « Pourquoi travailles-tu ? », et l'homme de répondre : « Pour avoir de l'argent. Si je ne travaille pas, avec quoi vais-je vivre ? » Le Rav lui fit alors remarquer : « Tu passes toute ta vie à penser à ce avec quoi tu vas vivre, mais tu n'essaies pas de réfléchir un instant avec quoi tu vas mourir. » En effet, après cent vingt ans, l'homme laisse derrière lui sa femme, ses enfants et tous ses biens, donc que présentera-t-il au tribunal céleste, s'il était, toute sa vie, occupé par le souci de sa subsistance présente, sans prendre en compte sa vie future ?

Toute sa vie durant, l'homme doit faire face à une lutte constante, d'une part, contre son mauvais penchant, qui l'incite à abandonner la Torah et à se laisser influencer par la culture des non-juifs, d'autre part, contre l'attrait de la matérialité et la course aux richesses, qui font oublier à l'homme sa mission réelle sur terre. Cependant, il existe des personnes aisées qui parviennent à consacrer une partie de leur temps à l'étude de la Torah (par exemple celle du *Daf Hayomi*[52]), alors qu'ils consacrent le reste de leur temps aux

---

52. Etude quotidienne d'une page de Guemara, étudiée simultanément par les Juifs du monde entier.

affaires. Or, c'est seulement lorsque l'homme veille à préserver la pureté de son âme des influences extérieures, en l'élevant par le biais de l'étude de la Torah, qu'il est comparable à cette fiole d'huile, scellée du sceau du grand prêtre, qui, étant restée fermée, était demeurée intacte.

Je connais un homme très riche, âgé de soixante-quinze ans, qui a connu un grand succès dans les affaires et a même réussi là où tout le monde a échoué, au point d'être devenu une véritable "mine d'or". Malheureusement, cet homme vit seul, ne s'étant jamais marié malgré son âge avancé. Je lui ai une fois demandé s'il réfléchissait au sens de sa vie et à la façon dont il passait ses jours sur terre, et il m'a répondu qu'il n'en avait pas le temps, pour ajouter, dans un même souffle : « Rabbi David, que pensez-vous de cette affaire ? »

Afin de s'isoler des nations non-juives environnantes, nos ancêtres, conscients de l'importance de donner naissance aux générations à venir, ont œuvré à fonder des foyers juifs. Ils savaient que seule la chaleur d'un foyer familial pouvait permettre à l'homme de préserver la pureté de son âme, face aux menaces de la culture non-juive. Or, cet homme âgé, resté célibataire, a certes mis en application le verset : « Jacob étant resté seul », mais dans le sens contraire de l'idéal que nous devons rechercher, c'est-à-dire en courant après l'argent au lieu de penser à trouver une femme, avec laquelle il aurait ajouté un maillon à la noble chaîne de nos générations.

Notre verset se clôt par l'expression « jusqu'à l'aube », ce qui sous-entend le côté éternel de cette lutte, qui ne connaît pas de fin, puisqu'« à toutes les générations, on se lève contre nous pour nous exterminer ». En effet, de même que les nations non-juives cherchent à nous détruire physiquement, elles essaient également de porter

atteinte à notre âme, en tentant de nous assimiler. Cependant, lorsque le Saint béni soit-Il exprime Son désir de préserver une fiole d'huile intègre, Il nous envoie Son secours et nous sauve miraculeusement de la main des nations.

Puis, le verset suivant poursuit en disant : « Voyant qu'il ne pouvait le vaincre » (Genèse 32, 26). Autrement dit, les nations finissent par se rendre compte qu'elles ne pourront jamais soumettre à elles le peuple juif, qui demeure fermement attaché à ses racines spirituelles. Aussi, après une lutte acharnée contre lui, elles finissent par abandonner. Les enfants d'Israël auront donc, en fin de compte, toujours le dessus, et plus encore, ils sortiront gagnants de cette lutte, car renforcés par ces épreuves. En outre, plus il est difficile pour un Juif de surmonter l'épreuve et de préserver son identité, plus le Dieu lui accordera Son assistance, dont jouissent ceux qui suivent la voie tracée par notre patriarche Jacob, celle d'appartenir à « un peuple qui vit solitaire et qui ne se confondra point avec les nations » (Nombres 23, 9).

Résumé

- Pourquoi Jacob est-il retourné sur ses pas pour récupérer des petites cruches, alors qu'il était très riche ? Si l'on répond qu'il veillait à ses biens, il nous reste à expliquer comment Jacob a pu ainsi mettre sa vie en danger, étant donné qu'il est interdit à un juste de prendre seul la route.

- En fait, Jacob, en sortant seul, désirait transmettre à ses enfants un message : la spécificité des enfants d'Israël s'exprime lorsqu'ils se mettent à l'écart et ne se mélangent pas aux nations, comme il est dit : « Un peuple qui vit solitaire. » Certes, ce statut particulier excite la jalousie des autres peuples, qui cherchent alors à les persécuter. Toutefois, les Juifs ont finalement toujours le dessus, à l'image de Jacob qui parvint à vaincre l'ange tutélaire d'Esaü.

- De plus, ces cruches étaient celles que Jacob avait prévu d'utiliser pour verser de l'huile sur le monument qu'il érigerait en l'honneur de l'Eternel. D'où le message supplémentaire qui nous est livré ici : nous devons ressembler à une fiole d'huile (*chémen*) scellée, afin de préserver notre âme (*nechama*) pure des mauvaises influences extérieures.
- Il est écrit : « Un homme lutta (*vayéavek*) avec lui » : la racine *avak* symbolise la poussière de la matière, dont l'homme doit se débarrasser, afin de préserver son âme pure et de permettre à la Torah de se maintenir durablement en lui. « Jusqu'à l'aube » sous-entend qu'il s'agit d'une guerre perpétuelle, à laquelle nous devons nous livrer toute notre vie. Lorsque les nations constatent que nous nous obstinons à rester isolés, elles finissent par baisser les bras, comme l'ange d'Esaü le fit : « Voyant qu'il ne pouvait pas le vaincre. »

La lutte entre Jacob et l'ange tutélaire d'Esaü

« Jacob étant resté seul, un homme lutta avec lui, jusqu'à l'aube. »

(Genèse 32, 25)

Cette lutte, qui opposa Jacob et l'ange tutélaire d'Esaü, n'était pas simplement physique, mais essentiellement spirituelle. Le Zohar explique (I, 170a) que cette guerre a eu un impact dans le ciel, son intensité étant telle qu'elle a fait monter la poussière de la terre jusqu'aux cieux. Il nous faut donc expliquer le sens profond de cette lutte.

En réalité, l'ange tutélaire d'Esaü désirait porter atteinte à l'un des

membres de Jacob, de sorte que cette blessure ait une conséquence qui se perpétue dans toutes les générations à venir, à Dieu ne plaise. C'est ainsi qu'il essaya de blesser les yeux de Jacob afin de porter atteinte à son étude, puis s'attaqua à ses oreilles afin qu'elles ne soient plus en mesure d'écouter des paroles de Torah, enfin, voulut porter atteinte à ses pieds, pour qu'ils ne puissent plus le conduire vers la maison d'étude. Il tenta même de le tuer, pour qu'il disparaisse à jamais. Cependant, pour échapper à toutes ces attaques, Jacob lutta jusqu'au lever du jour avec une vaillance exceptionnelle, l'ange ne réussissant finalement à le blesser qu'au niveau du nerf sciatique, le rendant boiteux.

Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Zohar I, 171a) que la blessure faite par l'ange tutélaire d'Edom à Jacob a porté atteinte aux personnes du peuple juif qui soutiennent la Torah, en les frappant de pauvreté. Jacob a prié pour qu'il n'en soit pas ainsi, et, pour contrer cette répercussion, a institué l'interdiction de consommer le nerf sciatique.

A présent, il nous reste à comprendre pourquoi Jacob s'est affaibli, au point que le Satan a réussi à le toucher au nerf sciatique. En effet, il était d'une vaillance redoutable, et bénéficiait, de plus, d'une protection divine particulière ; il aurait donc semblé logique qu'il puisse également réussir à empêcher l'ange tutélaire d'Esaü de lui causer ce handicap.

En outre, pourquoi était-il nécessaire d'instituer la *mitsva* interdisant la consommation du nerf sciatique, suite à l'attaque dirigée contre cette partie du corps de Jacob, alors que nous ne trouvons, à aucun autre endroit dans la Torah, qu'une *mitsva* ait été décrétée, en souvenir des innombrables épreuves subies par nos patriarches ?

En fait, le but principal de la création est que l'homme serve l'Eternel et étudie la Torah jour et nuit, afin d'assurer la pérennité

du monde. Or, pour se maintenir, le monde a besoin tant de personnes qui se consacrent à l'étude de la Torah – désignées par « Issachar » – que de celles qui les soutiennent – désignées par « Zabulon ». C'est pour cette raison que la Torah a institué la *mitsva* interdisant la consommation du nerf sciatique, en souvenir de la blessure infligée par l'ange tutélaire d'Esaü à Jacob, et afin que les personnes qui apportent leur soutien à la Torah s'en souviennent à jamais et en prennent conscience.

En effet, Jacob désirait que ces dernières ancrent à jamais en elles la conscience qu'a priori, en raison de l'atteinte de l'ange tutélaire d'Esaü, elles auraient dû être pauvres. Dès lors, c'est tout le peuple juif qui aurait été démuni. Or, puisqu'il aurait ainsi été impossible d'étudier la Torah, les personnes qui s'assimilent à Zabulon ont malgré tout bénéficié d'une grande richesse, mais dans l'unique but de pouvoir être en mesure de soutenir les étudiants de Torah – comparables à Issachar. Dès lors, elles doivent prendre conscience que ce sont, en réalité, les étudiants de Torah qui les soutiennent, car c'est l'étude de ces derniers qui justifie toute leur richesse, et s'ils se relâchaient dans ce domaine, leur richesse en viendrait, elle aussi, à se trouver diminuée ou à disparaître.

Je me souviens qu'il y a quelques années, on ne trouvait presque pas de Juifs riches en France, alors qu'aujourd'hui, il y en a, grâce à Dieu, de plus en plus. Il semble clair que ce phénomène est une conséquence du développement des centres de Torah, des *mikvaot*, des synagogues et des maisons d'étude, la profusion spirituelle ayant entraîné avec elle une abondance matérielle. En effet, c'est la Torah qui est à la source de la richesse, et qui la dispense aux Juifs qui l'entourent.

Rav Chakh, de mémoire bénie, écrit, dans l'un de ses ouvrages saints, qu'il y a trente ans, le judaïsme a connu de grandes difficultés en Amérique, du fait que toutes les professions exigeaient une

présence au travail également le Chabbat. Aujourd'hui, dans l'ensemble de ce continent, ce problème n'existe pratiquement plus, et il est sûr que c'est dû au mérite des institutions de Torah qui s'y sont, dernièrement, largement développées. Car on peut constater que partout où se trouve la Torah, se répand également l'abondance matérielle.

Jacob désirait que tout le peuple juif prenne conscience de cette réalité, et c'est pourquoi, il a intentionnellement laissé l'ange tutélaire d'Esaü porter atteinte à son nerf sciatique. Il voulait ainsi engendrer une réalité selon laquelle la richesse du peuple juif ne se justifie pas par elle-même, mais seulement par la Torah qu'il étudie. Par conséquent, l'aboutissement de cette lutte a pour but de prouver à tous, de façon claire, où se trouve la véritable source de l'abondance.

Ainsi donc, les personnes qui apportent leur soutien à la Torah ne doivent pas croire que ce sont elles qui la soutiennent, mais réaliser que c'est bien l'inverse. D'autre part, celles qui étudient la Torah doivent prendre conscience du fait que lorsqu'elles se relâchent dans leur étude, elles font tomber les personnes qui les soutiennent dans de réelles difficultés financières.

Résumé

- Pourquoi Jacob, qui était très vaillant, et qui parvint à empêcher l'ange tutélaire d'Esaü de toucher à ses autres membres, l'a-t-il laissé porter atteinte à son nerf sciatique ? De plus, pour quelle raison la Torah nous interdit-elle, suite à cet événement, la consommation du nerf sciatique, alors qu'elle n'institue pas de *mitsva* en souvenir des autres épreuves subies par les patriarches ?
- En réalité, Jacob désirait transmettre un message aux générations à venir : toute la richesse du peuple juif trouve sa source dans l'étude de la Torah à laquelle se consacrent les érudits. Car il était prévu que les enfants d'Israël soient pauvres, en conséquence de l'atteinte portée par

l'ange tutélaire d'Esaü ; cependant, Jacob annula ce verdict, en faveur de ceux qui étudient la Torah. C'est pourquoi, l'interdiction de consommer le nerf sciatique fut instituée, afin que l'on se souvienne, dans toutes les générations, que Zabulon justifie sa prospérité par l'étude de la Torah d'Issachar.

Explication de l'idée du nerf sciatique

« Jacob étant resté seul, un homme lutta avec lui, jusqu'à l'aube. Voyant qu'il ne pouvait le vaincre, il le toucha à la hanche, et la hanche de Jacob se luxa tandis qu'il luttait avec lui. Il dit : "Laisse-moi partir, car l'aube est venue." Il répondit : "Je ne te laisserai pas, que tu ne m'aies béni." Il lui dit alors : "Quel est ton nom ?" Il répondit : "Jacob." Il reprit : "Jacob ne sera plus désormais ton nom, mais bien Israël ; car tu as jouté contre des puissances célestes et humaines, et tu as triomphé." Jacob l'interrogea en disant : "Apprends-moi, je te prie, ton nom." Il répondit : "Pourquoi t'enquérir de mon nom ?" Et il le bénit sur place. Jacob appela ce lieu Penïel : "Parce que j'ai vu un ange de Dieu face à face, et que ma vie est restée sauve." Le soleil se leva sur lui, lorsqu'il eut quitté Penïel ; il boitait alors à cause de sa hanche. C'est pourquoi, les enfants d'Israël ne mangeront point le nerf sciatique,

situé au niveau de la cavité de la hanche; parce que Jacob fut touché au niveau de la cavité de la hanche, au nerf sciatique. »

(Genèse 32, 25-33)

La lutte de l'ange tutélaire d'Esaü contre Jacob soulève plusieurs difficultés. Premièrement, comment expliquer qu'il soit venu le combattre, alors que les anges malfaisants ne s'attaquent généralement qu'aux personnes qui ne respectent pas la Torah et les *mitsvot*? Or, Jacob observait toute la Torah, avant même que celle-ci n'ait été donnée au mont Sinaï. De plus, il avait étudié pendant quatorze ans à la *Yechiva* de Chem et Ever (Meguila, 17a). Deuxièmement, pourquoi cet ange a-t-il touché Jacob précisément au niveau du nerf sciatique, plutôt qu'à un autre de ses membres? Une idée profonde se trouve certainement dissimulée dans ce choix.

Dans le Zohar, Rabbi Chimon bar Yo'haï explique que tous les événements rapportés par la Torah y ont été transcrits dans le but d'enseigner aux générations à venir des modèles de comportement, conformément au principe selon lequel « les actes des patriarches sont un signe prémonitoire pour leurs descendants ». Pour cette raison, les récits de la Torah ont autant de valeur que ses lois; on ne doit pas sous-estimer leur importance, car ils indiquent à tout Juif les repères à suivre afin de se comporter comme il le doit. Il est évident que la totalité des incidents arrivés aux patriarches n'ont pas été rapportés pas la Torah, mais seulement ceux qui contiennent un message pour les générations futures. Dans ce cadre, tout détail a son importance. Aussi nous incombe-t-il de réfléchir pourquoi chaque histoire est rapportée par la Torah, dans le but d'en tirer une leçon édifiante.

Par exemple, concernant l'épisode du sacrifice d'Isaac, nous constatons qu'Abraham a attaché les bois à Isaac, plutôt que d'en

charger l'âne (Genèse 22, 6). Nous pouvons nous questionner sur la raison de ce choix. Certains commentateurs expliquent qu'Abraham a agi ainsi dans le but de susciter le questionnement d'Isaac, qui serait suivi de la réponse de son père ; celle-ci constituerait pour lui un indice supplémentaire, qui le conduirait finalement à la conclusion qu'il devrait être sacrifié. Abraham voulait éviter que son fils soit mis, de façon soudaine, devant le fait accompli ; au contraire, il désirait qu'il ait le temps de se faire progressivement à cette idée, durant toute la route qui devait le mener à l'endroit du sacrifice, de sorte que lorsqu'il y arrive, il puisse accomplir cette *mitsva* avec joie et de plein gré.

Ainsi, Abraham nous enseigne, par ce comportement, la façon dont nous devons nous conduire dans des situations semblables, en l'occurrence, en évitant de provoquer à autrui un choc soudain.

Il nous reste donc à comprendre pourquoi la confrontation entre Jacob et l'ange tutélaire d'Esaü nous est rapportée, et quel est l'enseignement que nous devons en tirer.

Proposons l'explication suivante. La Torah est désignée par le terme *tov* (bon), comme il est dit : « Car Je vous ai donné un enseignement de qualité (littéralement : bon) : n'abandonnez pas Ma Torah. » (Proverbes 4, 2) La Torah est le Bien absolu dans ce monde-ci, comme dans le monde à venir.

Si un homme qui boit un bon vin se livre à des excès, il deviendra saoul et aura l'esprit troublé. De même, celui qui se sert de façon trop copieuse aura mal au ventre et ne sera pas en état de profiter même d'un plat raffiné et équilibré. Cette idée se vérifie aussi concernant l'argent : un homme qui a réussi à acquérir une situation honorable ne pourra pas emporter ses possessions dans sa tombe. Ainsi donc, tous les objets matériels, qui sont généralement considérés comme bons, ne contiennent en réalité qu'un bien relatif. Seule la Torah représente le Bien absolu, et c'est pourquoi, elle est désignée par le mot « bon ».

Plus un homme s'attelle à l'étude de la Torah, plus il attire vers lui de bénédiction. En outre, la Torah est avantageuse non seulement dans ce monde, mais également dans le monde futur ; c'est elle qui donne à l'homme le mérite d'hériter une place au jardin d'Eden et de profiter de l'éclat de la Présence divine. Tel est le sens du verset : « Ta vertu marchera devant toi » (Isaïe 58, 8), signifiant que la Torah précède l'homme et le conduit vers le monde à venir, alors que ses vaines possessions restent à jamais derrière lui.

A présent, revenons à nos questions de départ. Jacob respectait toute la Torah, à l'exception d'une seule *mitsva*, celle interdisant la consommation du nerf sciatique. Le mot *guid* (nerf) a la même valeur numérique que le mot *tov* (bon) ; ainsi, du fait que Jacob n'observait pas cette *mitsva*, il n'était pas en mesure d'atteindre le bien absolu contenu dans la Torah. A cause de cela, le Saint béni soit-Il a envoyé cet ange pour qu'il lutte contre Jacob et le touche à ce point du corps – en dépit du fait qu'il observait les *mitsvot* et étudiait la Torah – de sorte que, suite à cette confrontation, le patriarche accomplisse également cette *mitsva*-là (qui correspond à une loi de la Torah) et puisse avoir accès au bien absolu que la Torah offre à l'homme, méritant alors le titre d'homme « entier ».

Proposons une autre explication de la localisation de cette blessure. Au terme *naché* (sciatique), il manque la lettre *Mèm* (de valeur numérique quarante) pour former le terme *nechama* (âme). Or, l'âme fait référence à la Torah, qui a été donnée au peuple juif en quarante jours et quarante nuits. Aussi, à partir du moment où Jacob s'est abstenu de consommer du nerf sciatique, son âme est parvenue à la perfection, du fait qu'il respectait alors la totalité des *mitsvot* – données en quarante jours. Tel est le sens du verset : « Jacob est arrivé entier » (Genèse 33, 18), que Rachi commente ainsi : « Entier dans son corps, dans ses biens et dans sa Torah. »

Pourtant, nous nous heurtons maintenant à une autre difficulté. Il

est écrit : « C'est pourquoi, les enfants d'Israël ne mangeront point le nerf sciatique » (Genèse 32, 33), ce qui laisse entendre que cette *mitsva* n'a été donnée qu'à la suite de la confrontation de Jacob avec l'ange tutélaire d'Esaü. S'il en est ainsi, comment peut-on affirmer que les patriarches respectaient toute la Torah ? Ne leur manquait-il pas cette *mitsva* ?

En fait, il semblerait qu'avant que Jacob ne lutte contre l'ange, l'interdiction de consommer le nerf sciatique existait déjà, mais avait le statut de loi irrationnelle ; les patriarches l'observaient donc, sans toutefois en comprendre le sens profond. Au fur et à mesure des générations, le Créateur a révélé la signification des lois échappant à la raison humaine, tandis que seule la *mitsva* de la vache rousse a gardé ce statut. Il est certain que les patriarches respectaient toute la Torah, dans laquelle l'interdiction de consommer le nerf sciatique est incluse. Néanmoins, ils observaient cette dernière en tant que loi irrationnelle, jusqu'à ce que sa raison en fût donnée, suite à la confrontation de Jacob avec l'ange.

Par conséquent, Jacob – comme les autres patriarches – accomplissait déjà cette *mitsva*, mais uniquement en tant qu'impératif échappant à la compréhension. Il était donc nécessaire que l'ange vienne le combattre et le blesse à la hanche, au niveau du nerf sciatique, non pas pour justifier l'existence de cette *mitsva*, mais afin de lui permettre de l'observer en comprenant sa raison profonde et d'accéder ainsi au Bien absolu et à l'intégrité.

Cet épisode est porteur d'un remarquable message. L'ange est venu lutter contre Jacob, uniquement dans le but qu'il accomplisse la *mitsva* concernant le nerf sciatique tout en comprenant son sens. Or, c'est l'Eternel qui a voulu cet événement, ce qui signifie qu'Il est prêt à envoyer à l'homme des messagers, parfois même sous la forme d'anges, afin de l'inciter à observer une *mitsva* quelle qu'elle soit, ou de lui permettre d'en comprendre la raison. Nous en déduisons à quel point nous devons nous montrer méticuleux dans

l'étude de la Torah et l'observance des *mitsvot*, car si nous manquons à notre devoir, le Tout-Puissant peut, qu'Il nous en préserve, nous envoyer des épreuves afin de susciter un examen de conscience de notre part.

Résumé

- Généralement, les anges malfaisants attaquent uniquement les personnes qui n'observent pas la Torah et les *mitsvot*, donc pourquoi l'ange tutélaire d'Esaü est-il venu combattre Jacob ? Pour quelle raison l'a-t-il blessé précisément au niveau du nerf sciatique, plutôt qu'à un autre de ses membres ? Nous savons que les patriarches respectaient toute la Torah ; pourtant, comment peut-on affirmer ceci, alors que la *mitsva* concernant le nerf sciatique n'a été donnée, semblerait-il, que suite à la confrontation de Jacob avec l'ange ?

- La valeur numérique du mot *guid* (nerf) équivaut à celle du mot *tov*, qui désigne la Torah. Au départ, cette *mitsva* faisait défaut à Jacob, et il n'était donc pas en mesure d'atteindre le Bien absolu. C'est pourquoi le Saint béni soit-Il envoya l'ange pour qu'il le combatte et lui porte atteinte au nerf sciatique, suite à quoi, il put également observer cette *mitsva*. On peut ajouter qu'au terme *naché*, il manque la lettre *Mèm* pour être assimilable au terme *nechama*, représentant la Torah ; ainsi, lorsque Jacob s'abstint de consommer le nerf sciatique, son âme parvint à la perfection, puisqu'il observa dès lors la totalité des *mitsvot*, données en quarante jours.

- Puisque l'on affirme que les patriarches respectaient toute la Torah, on en déduit alors que la *mitsva* concernant le nerf sciatique existait déjà auparavant, mais avait le statut d'une loi irrationnelle ; puis, suite à la confrontation de Jacob avec l'ange, sa raison fut donnée. Cet aspect supplémentaire de la *mitsva* – à savoir, son sens – fut révélé à ce moment-là, et c'est ce qui justifia la lutte de l'ange contre Jacob, orchestrée par le Maître du monde.

♦ Tous les incidents, survenus à nos patriarches, que la Torah a choisi de nous rapporter, ont pour but de nous enseigner une leçon de morale. La confrontation de Jacob avec l'ange nous démontre à quel point il est important que nous comprenions le sens d'une *mitsva* de la Torah.

Les piliers de la Torah

« Jacob étant resté seul, un homme lutta avec lui, jusqu'à l'aube. Voyant qu'il ne pouvait le vaincre, il le toucha à la hanche, et la hanche de Jacob se luxa tandis qu'il luttait avec lui. Il dit : "Laisse-moi partir, car l'aube est venue." Il répondit : "Je ne te laisserai pas, que tu ne m'aies béni." Il lui dit alors : "Quel est ton nom ?" Il répondit : "Jacob." Il reprit : "Jacob ne sera plus désormais ton nom, mais bien Israël ; car tu as jouté contre des puissances célestes et humaines, et tu as triomphé." Jacob l'interrogea en disant : "Apprends-moi, je te prie, ton nom." Il répondit : "Pourquoi t'enquérir de mon nom ?" Et il le bénit sur place. Jacob appela ce lieu Penïel : "Parce que j'ai vu un ange de Dieu face à face, et que ma vie est restée sauve." Le soleil se leva sur lui, lorsqu'il eut quitté Penïel ; il boitait alors à cause de sa hanche. C'est pourquoi, les enfants d'Israël ne mangeront point le nerf sciatique, situé au niveau de la cavité de la hanche ;

parce que Jacob fut touché au niveau de la cavité de la hanche, au nerf sciatique. »

(Genèse 32, 25-33)

L'ange tutélaire d'Esaü porta atteinte à Jacob au niveau du nerf sciatique, et nos Sages, de mémoire bénie, d'interpréter (Zohar I, 171a) qu'il s'agit d'une allusion au fait que l'ange désirait affaiblir les personnes soutenant la Torah, afin que celle-ci ne puisse plus se maintenir. Sur le mode allusif, on peut également dire que ceux qui soutiennent la Torah sont les élèves, qui renforcent la Torah de leurs maîtres par le biais des questions qu'ils leur adressent. En effet, l'interrogation du disciple suscite la réflexion du maître, qui revient une fois de plus sur le sujet étudié, aiguisant ainsi son niveau de compréhension.

Personnellement, il m'est souvent arrivé que mes enfants me posent diverses questions sur la section hebdomadaire, et que, sur la base de ces questions, je construise ensuite un cours entier. Car le questionnement crée le besoin de trouver une réponse, ce qui oblige l'enseignant à consulter une nouvelle fois les livres d'étude et à se replonger dans la sainte Torah.

En outre, s'il n'y a pas de chevreaux, il n'y a pas de bouc. C'est également pour cette raison que l'ange tutélaire d'Esaü désirait s'attaquer aux jeunes enfants – qui, étant encore petits et tendres, sont symbolisés par la hanche – en les empêchant d'étudier la Torah et de devenir des érudits. Car le monde se maintient grâce aux paroles de Torah prononcées par les jeunes enfants, donc, si ceux-ci cessaient d'étudier, l'existence du monde serait remise en question.

Le nerf sciatique, petite partie du corps humain, est une allusion aux jeunes enfants, d'âge encore précoce, mais qui possèdent déjà un pouvoir remarquable : celui d'aiguiser la réflexion de leur maître,

lui permettant ainsi d'atteindre de plus hauts niveaux en Torah. Ainsi, mon vénéré maître, Rabbi 'Haïm Chemouel Lopian, de mémoire bénie, avait l'habitude de préparer ses cours avec son disciple, Rabbi Nissim Rebibo, de mémoire bénie, qui, à cette époque, était encore jeune. De même, mon vénéré maître, le juste Rabbi Zeèv Kaufman, qu'il ait une longue et bonne vie, avait l'habitude de préparer son cours hebdomadaire avec mon ami, Rabbi Nissim Rebibo.

Jacob, qui comprit l'intention de l'ange lorsqu'il le blessa à la hanche, voulut empêcher l'emprise des forces de l'impureté sur la Torah des jeunes enfants. Pour cette raison, il institua la *mitsva* interdisant la consommation du nerf sciatique, qui représente un remède pour préserver la Torah des enfants. Ces derniers, qui constituent le moteur de l'étude de leurs propres maîtres, assurent ainsi la pérennité du monde.

Dès lors, la notion de « piliers de la Torah » ne se réfère pas exclusivement aux personnes qui la soutiennent financièrement, mais également à celles qui la renforcent spirituellement. La preuve en est qu'il est possible – voire même assuré – d'étudier la Torah dans le dénuement, comme il est dit : « Respectez les enfants des pauvres, car c'est d'eux que jaillira la Torah. » (Nedarim, 81a) De même, il est dit : « La Torah n'a été donnée qu'à l'intention des personnes qui mangeaient la manne » (Yalkout Chimoni sur Exode, 226), c'est-à-dire, celles qui ramassaient chaque jour la quantité de manne dont elles avaient besoin, sans se soucier du lendemain. Elles plaçaient leur confiance en l'Eternel, certaines qu'Il pourvoirait à leurs besoins futurs, de la même façon qu'Il avait toujours veillé à leur subsistance jusqu'à ce moment. D'ailleurs, ceux qui, n'ayant pas atteint un niveau de foi suffisant, ramassaient plus que leurs besoins du jour, voyaient leur surplus de manne pourrir ; eux aussi se trouvaient donc contraints de se réapprovisionner

quotidiennement en manne. Par conséquent, c'est toute la génération du désert qui devait, chaque jour, placer sa confiance en Dieu, et c'est ce qui garantit le maintien de leur Torah.

Mon grand-père, le juste Rabbi 'Haïm Pinto, que son mérite nous protège, était animé d'une foi inébranlable en son Créateur, confiant qu'Il lui enverrait chaque jour la nourriture dont il aurait besoin. Il vivait au jour le jour et ne se souciait jamais du lendemain. Un jour, il arriva que sa femme gardât quelques pièces d'argent, auxquelles ils n'avaient pas eu besoin d'avoir recours, pour le lendemain. Mon grand-père n'avait pas l'esprit tranquille, au point qu'il dut lui demander de trouver à qui distribuer cet argent. Car le Juif a l'obligation de placer toute sa confiance dans le Saint béni soit-Il et d'être convaincu qu'Il lui envoie chaque jour ce dont il a besoin, sans qu'il soit nécessaire de mettre de côté pour le jour suivant. Lorsque ma grand-mère se "débarrassa" de cet argent superflu, mon grand-père retrouva son calme et put enfin aller dormir.

Combien demeurons-nous loin de ce niveau ! Les justes de cette génération ne pouvaient dormir sereinement que lorsqu'ils avaient utilisé tout l'argent du jour, étant alors en mesure de placer toute leur confiance en leur Créateur, qui pourvoirait à leur subsistance du lendemain, alors que nous ne parvenons à dormir tranquillement qu'après avoir vérifié que notre porte-monnaie est bien rempli, ainsi rassurés concernant nos besoins des jours à venir.

Ainsi donc, il semble que l'intention de l'ange tutélaire d'Esaü n'était pas uniquement de porter atteinte aux personnes soutenant matériellement la Torah, mais également à celles qui la maintiennent spirituellement, à savoir, aux jeunes élèves qui aiguisent l'esprit de leurs maîtres et assurent le maintien du monde. La preuve en est que la Torah peut être étudiée dans le dénuement, comme l'ont démontré nos grands *Rabbanim*, à travers les générations.

Par conséquent, il nous incombe d'ancrer en nous la conscience,

en nous le répétant matin et soir, que les biens matériels seuls ne sont pas en mesure d'assurer notre existence dans ce monde, pouvoir propre à la sainte Torah. On raconte à propos d'un des barons de la famille Rothschild, qu'il mourut alors qu'il se trouvait à l'intérieur de son coffre-fort ; à côté de son corps, on retrouva un papier, sur lequel était écrit : « A quoi donc m'a bien servi tout cet argent ? » Car les richesses ne suffisent pas à garantir la vie de l'homme. Seul celui qui se consacre avec acharnement à l'étude de la Torah, pourra vivre en profitant simultanément des deux mondes.

De même, à l'époque de la destruction du Temple, les femmes jetaient les nombreux bijoux qu'elles détenaient, mais n'avaient pas de quoi manger (Guitin, 56a). Autrement dit, tous les biens qu'elles possédaient ne purent pas les tirer de leur détresse et leur permettre de survivre. On raconte une anecdote à propos d'une figue, possédée par Rabbi Tsadok. Il arriva une fois qu'une jeune fille délicate sorte dans les rues de la ville, en quête d'un quelconque aliment qui raviverait son âme affamée. N'ayant rien trouvé d'autre, elle suça cette figue, suite à quoi son âme la quitta (ibid.). De la même manière, lorsque les enfants d'Israël ont traversé le désert, ils possédaient une très grande richesse – enrichis du butin d'Egypte et de celui de la mer. Pourtant, ces biens ne leur furent d'aucun secours, tandis que seule la manne fut en mesure d'assurer leur subsistance.

Ces exemples nous livrent tous la même leçon de morale : l'argent et l'or ne représentent que des valeurs éphémères, et n'ont généralement pas le pouvoir de secourir l'homme qui les possède, au moment de détresse. La Torah représente la seule valeur sûre, et l'homme a tout intérêt à s'armer de courage pour s'y attacher.

L'auteur de l'ouvrage « 'Hessed Le-Avraham » explique que l'homme est le centre de la création, et que toute l'influence exercée par le Saint béni soit-Il sur le monde passe par lui. Ainsi, l'homme joue le rôle d'un canal qui transmet à ce monde-ci la bénédiction

divine provenant des mondes supérieurs. Pourtant, il ne mérite d'être le réceptacle de la bénédiction divine que lorsqu'il étudie assidûment la Torah et en fait l'essentiel de sa vie ; par contre, si sa vie se limite à une course effrénée après l'argent, le canal qu'il représente se retrouve bouché.

Le Ari, zal, explique, dans ses ouvrages de Kabbale, que Dieu est comparable à une lumière puissante et redoutable, qu'il est impossible de toucher directement, de même qu'on ne peut regarder le soleil en face sans l'intermédiaire d'un moyen de protection. Pour cette raison, le Créateur a diffusé dans le monde dix sphères, par le biais desquelles l'homme est en mesure de s'imprégner de Sa lumière. Seul celui qui se dévoue corps et âme dans l'étude de la Torah, percevra cette lumière, comme il est dit : « Un homme qui meurt dans la tente » (Nombres 19, 14), verset que nos Maîtres interprètent ainsi : « La Torah ne se maintient que chez celui qui se tue à la tâche pour elle. » (Berakhot, 63b)

La poignée de main d'un certain homme de ma connaissance me cause toujours un réel malaise, au point que je me trouve ensuite contraint de me laver les mains. Aussi, lui ai-je une fois demandé s'il procédait à l'ablution des mains conformément à la loi, car l'impureté et les puissances du mal restent attachées à celui qui néglige cette ablution, ce qui peut indisposer son entourage. Cette anecdote illustre l'importance primordiale de se montrer scrupuleux dans l'étude des lois, dont l'ignorance peut s'avérer très préjudiciable.

Lorsque l'ange tutélaire d'Esaü s'attaqua à Jacob, son intention était de porter atteinte aux piliers de la Torah, c'est-à-dire aux jeunes enfants qui l'étudient. Car il était conscient que la Torah étudiée par les enfants garantit la pérennité du monde, si bien que si cette étude cessait, le monde se trouverait en danger existentiel. Ainsi, l'ange d'Esaü ne se contenta pas de causer des dommages

matériels aux personnes soutenant la Torah – puisqu'il est possible d'étudier même dans le dénuement, la récompense attribuée à cette étude étant d'autant plus importante – mais voulut aussi attaquer la Torah des jeunes enfants, afin de causer une réelle agression au monde de la Torah.

Lorsque Esaü fit part à Jacob de son désir de l'accompagner, ce dernier refusa en lui répondant : « Les enfants sont tendres » (Genèse 33, 13). Pourtant, Esaü ne le savait-il pas ? En outre, ce dernier ne lui avait pas dit qu'il désirait avancer vite. Dès lors, que signifie cet argument avancé par Jacob ?

A la lumière de ce que nous venons d'expliquer, l'adjectif « tendre », attribué aux enfants, signifie qu'ils sont encore jeunes et que leur étude de la Torah a donc une place prépondérante – c'est justement à cela que l'ange tutélaire d'Esaü avait voulu s'attaquer. Aussi, par cette réplique, Jacob désirait insinuer à son frère l'idée suivante : « Je suis parvenu à vaincre ton prince, alors, laisse-moi, à présent, éduquer mes enfants conformément à la Torah et aux *mitsvot*, afin qu'ils deviennent des personnalités éminentes, desquelles nous-mêmes pourrons prendre exemple. »

Résumé

- L'ange tutélaire d'Esaü blessa Jacob au niveau de la hanche, et nos Maîtres en déduisent sa volonté de porter atteinte aux personnes soutenant la Torah. Cette attaque n'était pas uniquement d'ordre matériel, mais avait également une portée spirituelle, puisqu'elle était aussi dirigée contre les jeunes enfants étudiant la Torah, qui, grâce à leurs questions, aiguisent l'esprit de leurs maîtres et représentent l'avenir spirituel du peuple juif.

- L'ange tutélaire d'Esaü s'attaqua à une petite partie du corps, allusion à son intention de porter préjudice à la Torah des jeunes enfants. Jacob, conscient de l'intention de son adversaire, institua l'interdiction de

consommer le nerf sciatique, *mitsva* qui aurait le pouvoir de préserver la Torah des enfants.

- L'expression « piliers de la Torah » ne se réfère pas exclusivement aux personnes lui apportant un support financier – car il est possible d'étudier dans le dénuement, comme l'ont fait les *Guedolim* de différentes générations, et à l'instar de la génération du désert, qui recevait la manne au jour le jour –, mais elle se rapporte aussi aux jeunes enfants qui étudient la Torah et "soutiennent" leurs maîtres en aiguisant encore davantage leur esprit. Ce sont eux qui apportent un réel soutien à la Torah.

Annexes

Les cent bénédictions quotidiennes

« Je suis peu digne de toutes les faveurs et de toute la fidélité que Tu as témoignées à Ton serviteur, moi qui, avec mon bâton, avais passé ce Jourdain, et qui à présent, possède deux légions. »

(Genèse 32, 11)

Notre patriarche Jacob adressa une prière au Saint béni soit-Il, lui demandant de le sauver des mains de son frère Esaü. Il affirma ne pas mériter tous les bienfaits que le Créateur avait témoignés en sa faveur, en l'enrichissant au point que, parti d'un état de dénuement total – « avec mon bâton » –, il possédait à présent deux légions.

Je propose d'expliquer le mot *bemakli* (littéralement : avec mon bâton) sur le mode allusif. Ce terme peut être décomposé en trois parties :

bam, en référence aux paroles de Torah, comme il est dit : « et tu en (*bam*) parleras » (Deutéronome 6, 7) ;

la lettre *Kouf*, de valeur numérique cent, en référence aux cent

bénédictions quotidiennes, que l'homme a l'obligation de prononcer ;

la déclinaison *li*, en allusion au verset : « le Seigneur aura été un Dieu pour moi (*lî*) » (Genèse 28, 21).

Ainsi, Jacob demanda au Tout-Puissant de lui apporter, une fois de plus, Son secours, du fait qu'il était resté attaché à Sa Torah et avait prononcé les cent bénédictions quotidiennes, ce qui lui avait permis de proclamer la royauté divine.

A propos du verset : « Qu' (*ma*) elles sont belles, tes tentes, ô Jacob, tes demeures, ô Israël ! » (Nombres 24, 5), le Ben Ich 'Haï commente : « Ne lis pas *ma*, mais *méa*, en référence à notre obligation quotidienne de prononcer cent bénédictions » (Balak, « Chana Richona »). Il ajoute que l'homme ne doit pas se contenter d'étudier la Torah, symbolisée ici par la tente, mais doit également veiller à proclamer quotidiennement sa soumission à la royauté de Dieu, et ceci, en se montrant méticuleux dans l'observance des cent bénédictions, qu'il lui incombe de prononcer.

L'importance considérable des cent bénédictions est mise en relief par cette déclaration de Jacob qui, en plus de son assiduité dans l'étude de la Torah, a aussi mentionné sa méticulosité dans ce domaine, dans le but de toucher la Miséricorde divine.

La Torah de Jacob : une conduite à suivre

« Jacob étant resté seul, un homme lutta avec lui, jusqu'à l'aube. »

(Genèse 32, 25)

Les commentateurs expliquent (Genèse Rabba 77, 3) que cet homme était l'ange tutélaire d'Esaü. D'autres rapportent (Zohar II,

41b) qu'il s'agissait de l'ange Gabriel. Dès lors, pourquoi la Torah n'a-t-elle pas dit explicitement : « un ange lutta avec lui », mais a choisi d'utiliser le mot « homme » ? En outre, d'où Jacob était-il si puissant au point d'être parvenu à vaincre un ange, doté de forces célestes ?

En fait, Jacob était supérieur à l'ange, du fait qu'il était à la fois un homme de Torah et un homme d'action. L'ange ne fait qu'étudier la Torah, mais demeure incapable de l'appliquer, alors que l'homme l'étudie en vue de la mettre en pratique. C'est en cela que consistait la supériorité de Jacob sur l'ange, qui lui a permis de sortir vainqueur du combat.

Le verset parle d'un homme et non d'un ange, car c'est sous cet aspect que l'ange apparut à Jacob, dans le but de lui faire croire que la lutte était perdue d'avance. En effet, l'ange voulait éviter que Jacob se rende compte de sa supériorité sur lui – dans la mesure où seule la Torah, étudiée par le patriarche, débouchait sur une mise en application –; il se fit donc passer pour un homme, pour décourager son adversaire dans le combat.

Ceci explique, simultanément, pourquoi la Torah ne rapporte pas que Jacob, qui a pourtant vécu de nombreuses années au pays de Canaan, ait eu des péripéties et des conflits avec Abimélec, alors qu'Abraham et Isaac en ont tous les deux eus – même si, finalement, ils se terminaient toujours par la soumission d'Abimélec, devant la grande piété de ces justes. La raison en est la suivante : Abimélec était conscient que la Torah, qui débouche sur une mise en application, protégeait Jacob de tout mauvais incident, c'est pourquoi, il évita soigneusement de rentrer en conflit avec celui qui représentait le pilier de la Torah.

La grandeur de nos patriarches

« Voyant qu'il ne pouvait le vaincre, il le toucha à la hanche, et la hanche de Jacob se luxa, tandis qu'il luttait avec lui. »

(Genèse 32, 26)

« C'est pourquoi les enfants d'Israël ne mangent point – encore aujourd'hui – le nerf sciatique, situé au niveau de la cavité de la hanche, parce que Jacob fut touché au niveau de la cavité de la hanche, au nerf sciatique. »

(Genèse 32, 33)

Nos Maîtres, de mémoire bénie, affirment que nos saints patriarches observaient toutes les lois et préceptes de la Torah, bien que celle-ci n'ait pas encore été donnée au monde (Yoma, 28b). Nous pouvons nous demander s'ils respectaient également la *mitsva* de ne pas consommer le nerf sciatique, en dépit du fait qu'elle n'a été instituée que suite à la lutte de Jacob avec l'ange tutélaire d'Esaü.

Il semblerait que les patriarches observaient effectivement cette *mitsva*, au même titre qu'ils observaient celle de consommer de la *matsa* à Pessa'h, avant même que les enfants d'Israël n'aient été asservis en Egypte et n'en aient été délivrés. La preuve qu'Abraham respectait Pessa'h nous est donnée par le fait que, lorsque les anges se rendirent dans la maison de Loth, ce dernier leur servit des gâteaux faits de pains azyme (Genèse 19, 3), et Rachi explique que c'était le moment de la fête de Pessa'h. Or, il est évident que si Loth se montrait méticuleux dans l'observance de cette *mitsva*, c'est parce qu'il en avait eu l'exemple dans le foyer de son oncle.

La grandeur de nos patriarches était telle qu'ils s'interdisaient la consommation du nerf sciatique, et respectaient cette *mitsva* dans tous ses détails, sans la moindre contestation, malgré le fait que la Torah ne l'avait pas encore donnée, et qu'elle apparaissait comme une loi irrationnelle, puisque la lutte entre Jacob et l'ange n'avait pas encore eu lieu. Quant à Jacob, il eut le mérite d'être à l'origine de cette nouvelle *mitsva*, qui acquit le statut d'une *mitsva* prescrite par la Torah elle-même.

L'observance des *mitsvot* par nos patriarches, avant que la Torah n'ait été donnée au monde, peut être comparée à un homme qui ferait un repas de remerciement avant qu'un miracle ne lui soit survenu. Le respect des *mitsvot* demandait aux patriarches un niveau de dévouement extrême, puisque la raison de nombre d'entre elles n'avait pas encore été donnée à leur époque, mais le fut seulement au cours des générations suivantes. Ainsi, la raison de l'interdiction de consommer le nerf sciatique n'a été donnée que suite à la lutte entre Jacob et l'ange – ce qui n'est qu'un exemple parmi tous les autres.

Nous pouvons ajouter l'idée suivante. Nos Sages affirment : « Tout ce que le Saint béni soit-Il fait, c'est pour le bien. » (Berakhot, 60b) Alors que cela représentait un danger, Jacob est sorti seul en chemin afin qu'il se trouve confronté à l'ange tutélaire d'Esaü, que ce dernier le touche à la hanche, et que de cet incident nous comprenions la raison de l'interdiction de consommer le nerf sciatique. Cela rejoint l'idée selon laquelle « le doux sort du fort » – ou, dit autrement, « tout est bien qui finit bien » –, puisque la blessure de Jacob nous permet de comprendre la raison de cette *mitsva*.

Le roi Salomon, qui était le plus sage de tous les hommes, aspirait profondément à comprendre les raisons de toutes les lois de la Torah. Il a affirmé : « Je disais : "Je voudrais me rendre maître de la

sagesse !" Mais elle s'est tenue loin de moi. » (L'Ecclésiaste 7, 23) Il est expliqué (Yoma, 14a) qu'il eut le mérite de comprendre les raisons de toutes les lois, à l'exception d'une seule : celle de la cendre de la vache rousse. Dans le monde futur, nous aurons le mérite de les comprendre toutes, sans exception aucune.

L'obligation de prudence

« Ce jour même, Esaü reprit le chemin de Séir. Quant à Jacob, il se dirigea vers Soukkot ; il s'y bâtit une demeure, et pour son bétail, il fit des enclos : c'est pourquoi, il appela cet endroit Soukkot. »

(Genèse 33, 16-17)

Ces versets décrivent l'opposition catégorique séparant deux mondes foncièrement différents : d'une part, celui d'Esaü, qui s'installa au mont Séir – nom formé des mêmes lettres que le mot *racha*, mécréant – de l'autre, celui de Jacob, qui construisit des enclos, afin d'exprimer le caractère fugitif de notre existence sur terre. Mon ancêtre, le juste Rabbi Yochiyahou Pinto, que son mérite nous protège, explique, dans son ouvrage « Kessef Mezoukak », que Jacob a construit des enclos dans le but de renforcer sa conscience de l'aspect éphémère de notre vie dans ce monde, et de la nécessité qui en découle de s'attacher à l'Eternel et de se plier à Sa volonté ; d'autre part, il est écrit que Jacob « y bâtit une demeure », c'est-à-dire une maison d'étude, fondée sur des bases solides, dans laquelle il pourrait se consacrer pleinement à l'étude de la Torah et à la prière.

Au début de la section de Vayéchev, il est écrit : « Jacob s'installa » (Genèse 37, 1), et Rachi de commenter : « Jacob aspirait à demeurer paisiblement, et un tourment lui survint par le biais de Joseph. » Cette explication semble, à première vue, surprenante : en effet, on dit généralement que le Saint béni soit-Il considère une bonne intention comme une bonne action, mais ne considère pas une mauvaise intention comme une mauvaise action. Dans ce cas, comment la seule aspiration de Jacob à demeurer en paix a-t-elle pu être considérée comme suffisante pour qu'il mérite de tels tourments ? En outre, Jacob n'avait certainement pas de mauvaises intentions lorsqu'il désirait demeurer en paix, puisque son but était de se consacrer pleinement à l'étude de la Torah, donc pourquoi lui en a-t-on tenu rigueur ?

On peut répondre de la façon suivante. Lorsque Jacob a constaté qu'Esaü s'était installé au mont Séir – ce qui signifiait que son esprit était plongé dans les vanités de ce monde – il a ressenti une certaine sérénité, du fait qu'il était alors à l'abri de la confrontation avec son frère qui, occupé par ses affaires, n'était pas disponible pour établir des liens avec lui et l'inciter à fauter.

Le Maître du monde, conscient que les justes n'ont pas droit au répit dans ce monde, envoya à Jacob le tourment de Joseph. En lui reprochant ceci, Il désirait mettre en relief le danger spirituel constant, auquel le peuple juif devrait toujours se confronter dans l'Histoire. Même si Jacob n'avait momentanément pas à craindre de danger de la part d'Esaü, il n'aurait pas dû compter sur cette période de calme, mais plutôt rester sur ses gardes. Car, lorsque les enfants d'Israël relâchent leur vigilance face à la menace des peuples qui les entourent, ils risquent bien vite de sombrer dans les plus profonds abîmes.

Ainsi donc, la vente de Joseph est porteuse d'une leçon, aussi bien pour notre patriarche Jacob que pour les générations à venir :

l'obligation de prudence doit être considérée comme une priorité, car elle garantit au peuple juif l'assurance de préserver son identité au cours de l'Histoire, et de ne pas se laisser assimiler parmi les nations non-juives.

Section Vayéchev

L'aspiration à la tranquillité comme racine du désastre de 'Hanoukka

« Jacob s'installa dans le pays des pérégrinations de son père, dans le pays de Canaan. »

(Genèse 37, 1)

Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Yalkout Chimoni sur Job, 904, interprétation rapportée par Rachi sur le verset de Genèse 37, 2) : « Jacob a désiré s'installer paisiblement, et des tourments lui sont venus de Joseph. » Cependant, cette explication contient la difficulté suivante : Jacob ne s'était pas effectivement installé, mais en avait simplement exprimé le souhait – la preuve en est qu'il est écrit : « dans le pays des pérégrinations de son père », sous-entendant qu'il ne faisait, lui aussi, que séjourner momentanément dans ce pays. Or, il existe un principe connu (Kidouchin, 40a) selon lequel le Saint béni soit-Il ne considère pas une mauvaise intention comme un mauvais acte, la personne ayant toujours la possibilité de changer d'avis. Dès lors, comment

comprendre que Jacob ait été puni pour avoir uniquement eu l'intention de s'installer ?

Afin d'éclaircir cette énigme, tentons au préalable de définir la notion de tranquillité telle qu'elle était envisagée par notre patriarche Jacob. Elle consistait dans le fait qu'Esaü s'était, à ce moment-là, installé à Séir, où son esprit était plongé dans les vanités de ce monde ; il ne risquait donc pas de venir se confronter à lui. Mon ancêtre, Rabbi Yochiyahou Pinto, de mémoire bénie, écrit, dans son ouvrage « Kessef Mezoukak », qu'Esaü s'était installé à Séir, car il pensait que l'existence de l'homme dans ce monde est éternelle, alors que Jacob, qui était conscient du caractère éphémère de notre vie sur terre, s'était construit une *soukka*, demeure provisoire, afin de garder en mémoire que l'homme n'effectue qu'un court passage dans ce monde.

Le Ramban explique (commentaire sur Genèse 33, 17) que la *soukka* construite par Jacob était une tour, grâce à laquelle il avait la possibilité de surveiller Esaü de loin. Il semble que Jacob ait construit cette tour dans le but d'enseigner à ses enfants leur devoir permanent de se tenir sur leurs gardes et de se méfier du comportement d'Esaü, qui s'était construit une résidence fixe dans ce monde, pensant qu'il y vivrait éternellement. La "quiétude" de Jacob correspondait au fait qu'il avait vu Esaü installé à Séir et plongé dans les vanités de ce monde. Il pensait donc qu'il ne lui était plus nécessaire de monter la garde sur sa tour puis d'en redescendre, pour surveiller Esaü, croyant que le danger était passé, et que ses enfants pouvaient continuer à s'atteler à l'étude de la Torah. Or, Dieu désirait lui enseigner que, dans ce monde, le Juif doit constamment faire face au danger et anticiper les éventuelles épreuves spirituelles à venir. La quiétude représente donc, en elle-même, un danger pour le peuple juif, tant qu'Esaü se trouve dans ce monde et qu'il y a une emprise. Aussi, l'Eternel a-t-Il

tenu rigueur à Jacob pour le seul fait d'avoir pensé qu'il ne lui était plus nécessaire de mener le guet sur sa tour, comme il le faisait toujours, afin d'éviter la survenue d'un éventuel danger spirituel, en provenance de son frère.

Si nous réfléchissons à l'histoire de 'Hanoukka, il semble difficile de concevoir comment presque tout le peuple juif en est arrivé à s'helléniser, alors qu'il vivait à l'époque du Temple, et avait pour grands prêtres des justes tels que Yo'hanan et Mattathias. Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Chabbat, 21b) que du fait que le peuple juif s'est reposé le vingt-cinq Kisslev et a allumé les bougies en ce jour, la fête de 'Hanoukka a été instituée. Pourquoi cette fête a-t-elle été nommée 'Hanoukka plutôt que Menora (terme signifiant lampe ou chandelier) ? Cette dernière appellation aurait tout autant exprimé l'idée que commémore cette fête. Il semble donc que le nom de 'Hanoukka qui a été choisi n'est pas anodin. Enfin, il nous faut aussi comprendre pourquoi la *menora*[53] du Temple comprenait sept branches, alors que nous allumons une *'hanoukkia*, constituée de huit branches.

En réalité, la recherche de quiétude n'est négative que lorsque notre intention est de marquer une interruption dans notre étude de la Torah. Ainsi, il est rapporté (Chabbat, 147b ; Yalkout Chimoni sur l'Ecclésiaste, 973) que lorsque Rabbi Elazar ben Arakh retourna auprès de sa femme, elle ne le laissa pas repartir, et il oublia alors toute son étude. A l'inverse, j'ai entendu que lorsque Rav Aaron Kotler, de mémoire bénie, ainsi que d'autres justes de sa stature, voyageaient quelques jours en hiver pour se reposer – comme c'était l'habitude – ils parvenaient, pendant cette période, à s'élever encore davantage que le reste de l'année. A ce sujet, Rav Chakh, de

---

53. Chandelier du Temple, composé de sept lampes, allumées quotidiennement par le grand prêtre.

mémoire bénie, écrit que celui qui étudie la Torah pendant le *ben hazmanim*[54], alors que tout le monde en profite pour se reposer, aura la possibilité de s'élever plus que jamais. Cette idée peut être rapprochée de l'enseignement du *Tana* (Maximes de nos Pères 5, 2) qui affirme qu'Abraham a « reçu la récompense de tous ». Pourquoi donc ? Parce qu'un homme qui n'interrompt pas son étude pour se reposer, reçoit la récompense de tous ceux qui ont choisi le repos.

La Guemara (Chabbat, 21b) nous rapporte la divergence d'opinions existant entre le tribunal de Chamaï et celui d'Hillel, à propos de la manière dont nous devons procéder à l'allumage des bougies de 'Hanoukka. Selon *Beit Chamaï*, il faudrait allumer huit bougies le premier jour et aller ensuite en régressant, alors que *Beit Hillel* affirme l'inverse, à savoir, qu'il faut allumer une bougie le premier jour, pour arriver, au terme de la fête, au compte de huit bougies – conformément au principe selon lequel « on doit progresser dans la sainteté, et non régresser ». En réalité, nous pouvons nous demander pourquoi nous n'allumons pas simplement, tous les jours de la fête, le nombre total de bougies, comme on avait coutume de le faire à l'époque du Temple.

Notre verset de Vayéchev répond à cette problématique. Nos Maîtres affirment que lorsque Jacob voulut s'installer paisiblement, des tourments lui survinrent du côté de Joseph. Comme nous l'avons expliqué, le Saint béni soit-Il désire, par ce biais, nous mettre en garde contre le danger que représente une existence paisible par rapport à la Torah. Nos Sages, de mémoire bénie, nous décrivent (Chabbat, 105b) la façon dont le mauvais penchant vient attaquer l'homme : il ne lui dit pas directement de commettre une transgression, car il ne l'écouterait pas, mais l'incite

---

54. Périodes de congé de la *Yechiva*.

progressivement à l'oisiveté, en venant chaque jour l'y pousser davantage, pour finalement le convaincre de servir l'idolâtrie. Autrement dit, c'est une simple recherche de quiétude, a priori anodine, qui contient en fait les germes de l'idolâtrie. Lorsque l'empire grec développa le culte du corps, il parvint à exercer son influence sur le peuple juif en s'appuyant sur cette même tactique : les Grecs convainquirent les enfants d'Israël qu'ils avaient besoin de se reposer un peu de leur étude, pour finalement, à force d'arguments, parvenir à en helléniser la plus grande partie.

A présent, nous pouvons comprendre le sens profond de la discussion entre *Beit Chamaï* et *Beit Hillel*. Selon ce dernier, on doit aller en progressant, de même que les Grecs avaient essayé de faire déteindre leur culture sur les Juifs, pour exercer de plus en plus leur influence sur eux, jusqu'à ce que la majorité de notre peuple se soit complètement hellénisée. A 'Hanoukka, nous devons donc, chaque jour, allumer une bougie supplémentaire, afin d'ancrer en nous le souvenir que telle est la tactique du mauvais penchant, qui cherche chaque jour à faire tomber l'homme plus bas encore que la veille. Quant à Chamaï, il affirme, au contraire, que nous devons aller en régressant, de même que les Grecs ont progressivement corrompu notre esprit et notre cœur, en nous faisant régresser de niveau, pour finalement nous helléniser de façon presque totale.

Le chiffre huit, *chemoné*, qui caractérise la fête de 'Hanoukka, est composé des mêmes lettres que le mot *nechama* (âme). A ce sujet, il est expliqué (Taz sur le Ora'h 'Haïm 670, 3) que les Grecs se sont comportés de façon encore plus vicieuse qu'Aman, ce dernier n'ayant cherché à s'attaquer que physiquement au peuple juif, alors que les premiers désiraient porter atteinte à son âme et, par ce biais, lui faire également perdre son droit au monde à venir. C'est la raison pour laquelle le Saint béni soit-Il nous a gratifiés d'un miracle portant sur l'huile (*chémen*), afin que nous nous souvenions que les

Grecs avaient essayé d'anéantir notre âme (*nechama*) juive – ces deux termes hébraïques étant, eux aussi, composés des mêmes lettres.

Le Ben Ich 'Haï écrit (Vayéchev, « Chana Richona »), au nom du Ari, zal, qu'il existe, dans le monde, quatre sources à l'âme : le souffle vital (*néfech*), l'esprit, l'âme (*nechama*), et le « surcroît d'âme ». Expliquons à quoi correspond cette dernière. Le Créateur donne une âme à l'homme, qui l'embellit, l'élève et la renforce ; c'est ce qu'on désigne par l'expression « surcroît d'âme ». En effet, l'homme éclaire son âme par la Torah et les *mitsvot*, comme il est dit : « Proclamez la puissance de Dieu ! » (Psaumes 68, 35) Pourtant, l'Eternel a-t-Il réellement besoin de notre reconnaissance ? En réalité, lorsqu'Il voit que nous sommes occupés à étudier la Torah, c'est en cela que consiste Sa gloire, que nous proclamons, comme le souligne la suite du verset : « Sa majesté s'étend sur Israël. » Par conséquent, lorsque nous constatons que les forces de l'impureté et les puissances du mal se renforcent dans le monde, nous devons renforcer notre attachement à la Torah, qui est la « puissance de Dieu ».

La Guemara (Chabbat, 33b) rapporte la controverse entre Rabbi Yehouda et Rabbi Chimon bar Yo'haï, au sujet de l'intention dont les Romains étaient animés lorsqu'ils ont contribué au développement de la civilisation : « Rabbi Yehouda affirmait : "Tout ce que les Romains ont construit, ils l'ont fait en notre honneur", tandis que Rabbi Chimon bar Yo'haï soutenait : "Tout ce qu'ils ont construit était pour leur propre honneur." Quant à Rabbi Yossi, il s'est tu. » Selon Rabbi Chimon bar Yo'haï, les Romains ont construit des ponts pour lever des impôts, des marchés pour y installer des prostituées, et des bains publics pour recueillir l'éloge de leurs citoyens ; en outre, tous ces développements avaient pour but d'attirer le peuple juif vers la culture romaine. Le stratagème des

Grecs consistait à nous séduire progressivement. Ils ont construit des marchés qui, a priori, ne représentaient rien de mauvais ; cependant, ils les ont établis de sorte à séduire petit à petit les Juifs, jusqu'à ce que, captivés, ils tombent au piège et choisissent leur culture. C'est sur cette idée que se fonde la position d'Hillel : afin que nous nous souvenions de leur intention d'exercer graduellement leur influence sur le peuple juif, en l'incitant à rechercher la "quiétude", pour finalement parvenir à en helléniser la majorité, nous allumons chaque jour de 'Hanoukka une bougie supplémentaire. Cette manière de procéder à l'allumage a pour but de commémorer le miracle dont nous avons bénéficié à cette époque, à savoir, que malgré cette tactique vicieuse utilisée par les Grecs à notre encontre, l'âme de notre peuple a survécu.

La fête qui commémore ces événements a été appelée 'Hanoukka, car les enfants d'Israël ont campé (*'hanou*), c'est-à-dire se sont "reposés" (*na'hou*) de l'étude de la Torah. Comment en sont-ils donc arrivés à ce stade ? Du fait qu'ils recherchaient la tranquillité. Or, lorsque, le vingt-cinq Kisslev, les Hasmonéens commencèrent à enseigner la Torah et à diffuser sa lumière, ils mirent fin à cette recherche de quiétude.

On raconte, au sujet de Rabbi David ben 'Hazan, de mémoire bénie, l'un des prestigieux *Rabbanim* du Maroc (et membre du tribunal de mon grand-père, Rabbi 'Haïm Pinto, que son mérite nous protège), qu'il veillait à ne jamais couper sa barbe, et qu'il avait l'habitude d'attacher ses papillotes à deux clous, fixés sur un des murs, afin de s'assurer de ne pas succomber au sommeil. Cet exemple illustre à quel point les justes se méfient de la quiétude. A nous de nous comporter à l'instar de ces grandes personnalités, qui étudiaient la Torah sans relâche et fuyaient le repos !

Nos Sages ont institué la *mitsva* d'allumer huit (*chemoné*) bougies, ce chiffre étant composé des mêmes lettres que le mot *nechama*

(âme) ; en outre, le terme *chémen* (huile), ainsi que le nom Menaché sont, eux aussi, formés à partir de ces lettres. Il est intéressant de remarquer que le huitième jour de l'inauguration du Temple, c'est le prince Menaché qui a apporté un sacrifice ; il est possible que notre maître Moïse désirait, déjà à ce moment-là, nous faire allusion à ce qui adviendrait à l'époque des Hasmonéens.

La fête de 'Hanoukka a été instituée par nos Maîtres, afin que nous nous souvenions que c'est la recherche de la tranquillité qui a conduit à l'hellénisation de la quasi-totalité du peuple juif, et ensuite à la guerre, jusqu'à la date du vingt-cinq Kisslev, où les Hasmonéens commencèrent à diffuser la lumière de la Torah. C'est pourquoi, selon le tribunal d'Hillel, nous devons nous souvenir que la recherche d'un mode de vie apparemment plus libre nous a progressivement menés à nous dégrader ; ainsi, pour contrer ce courant, nous devons « progresser en sainteté ». Par contre, le tribunal de Chamaï soutient la thèse opposée, en l'occurrence que notre devoir de nous souvenir de la dégradation progressive subie par notre âme, sous l'influence de la culture grecque, doit être corroboré par un allumage dégressif des bougies. Or, tous deux ont raison, et la démarche de chacun d'eux vise le même objectif. Pourtant, la loi est tranchée selon *Beit Hillel*, car l'homme ne doit pas focaliser son attention sur le passé, mais plutôt construire son avenir, en priant de pouvoir, chaque jour, « progresser en sainteté » et devenir juste.

Nous comprenons, à présent, pourquoi la fête de 'Hanoukka coïncide avec la section de Vayéchev : dans le but de nous enseigner la racine des tourments survenus à Jacob du côté de Joseph, à savoir, la recherche de la quiétude. On a tenu rigueur à Jacob, qui représente le pilier de la Torah et le troisième pied du Char divin, pour cette aspiration qu'il a exprimée – en dépit du fait qu'une mauvaise pensée n'est pas considérée comme un acte.

J'ai lu une anecdote qui m'a fait trembler de peur. Le Saba, de mémoire bénie, élève de Rav Israël de Salant et auteur de l'ouvrage « Madrégot Haadam », était une fois en train de marcher dans la rue, quand il vit un homme qui courait à son travail. Il lui demanda : « N'étudies-tu donc pas ? », et l'homme de répondre : « J'étudie un peu. » A l'étonnement du Saba, ce dernier ajouta : « Si je ne faisais qu'étudier, de quoi pourrais-je vivre ? » A cela, le Saba lui fit remarquer : « Tu te soucies de la façon dont tu vas vivre, mais tu oublies de penser au fait que tu vas mourir et à ce que tu seras en mesure d'emporter avec toi dans le monde à venir ! »

Cette vérité est effrayante, car nous avons tendance à réfléchir à notre survie matérielle dans ce monde – en travaillant pour nous assurer un gagne-pain, ou en nous reposant pour "reprendre des forces" –, alors que nous devrions plutôt penser aux "provisions" que nous nous préparons pour le monde à venir. Or, Dieu risque de nous tenir rigueur pour le temps que nous n'avons pas su utiliser à bon escient dans ce monde, en négligeant de préparer des "réserves" pour le monde à venir. Cette leçon de morale nous est livrée par le comportement de Jacob, qui se construisit une *soukka* afin de s'éloigner d'Esaü, pour ne pas subir sa mauvaise influence.

Il y a quelques années, il m'arriva de devoir voyager en Terre Sainte, pour une certaine raison. C'était la période des fêtes non-juives, et les vols directs étaient donc pleins. Aussi, fus-je contraint de faire une escale en Grèce, et grande était mon appréhension, de devoir mettre les pieds à l'endroit où siégeait Antiochus le méchant. Lorsque l'avion atterrit en Grèce, c'était l'heure de prier *Min'ha*, et je me tins dans un coin de l'aéroport pour prononcer la *Amida*. Lorsque j'eus fini de prier, je constatai que j'étais entouré d'un groupe de Grecs, dont, parmi eux, des prêtres, qui m'observaient stupéfaits. Je leur expliquai que j'étais en train de prier, et ils approuvèrent en répondant : « Good, good. » Alors que j'étais à bord du second avion, qui venait de décoller et surplombait

la mer, je pensais : « "Combien Tes œuvres sont grandes, ô Eternel !", qui m'as permis à moi, David Pinto, de prier *Min'ha* en Grèce, avec l'approbation de tout un groupe d'habitants du pays. Combien ce spectacle aurait déplu à Antiochus qui, s'il avait encore été en vie, m'aurait aussitôt fait exécuter, moi, avec ma barbe et mes papillotes, ainsi que tous ceux qui ont osé approuver ma prière ! » Puis, lorsque le moment de servir le repas arriva, l'hôtesse de l'air s'approcha de moi pour me dire qu'ils avaient un repas cachère à mon intention. Je lui répondis que je ne pouvais pas lui faire confiance. On me présenta alors un beau plateau, sur lequel figurait le certificat de *cacherout Lamehadrin*[55] ; je restai ahuri, et répondis au personnel de cette compagnie d'aviation que je n'y croyais pas. Ils ne comprenaient pas ce que je désirais ainsi signifier. Je leur demandai alors s'ils étaient d'origine grecque, et ils me répondirent par l'affirmative. Je ne les questionnai pas dans le but de me moquer d'eux, à Dieu ne plaise, mais dans celui de renforcer ma foi et ma fierté d'être Juif.

Cet incident, que j'ai vécu, peut être rapproché de l'anecdote suivante. Une fois, le Saba, de mémoire bénie, voyageait dans un train ; il était vêtu comme un simple Juif. Dans ce même train, voyageaient également de grands généraux qui, installés en première classe, étaient occupés à fumer des cigarettes. Ils s'adressèrent avec dédain au Saba, lui jetant : « Toi, pauvre Juif, qu'est-ce que ton Dieu t'a donc donné ? Regarde combien nous autres sommes prestigieux ! » Le Saba leur répondit, sans chercher d'argument massue : « Vous vous demandez ce que notre Dieu nous a donné ? Tout simplement, le fait de nous avoir choisis parmi tous les peuples ! » Le Saba affirme qu'il ne leur a pas fait cette réplique dans l'intention de se moquer d'eux, mais plutôt dans le but de se

---

55. Strictement cachère.

rappeler à lui-même sa valeur et de ressentir sa noblesse et sa supériorité sur ces non-juifs.

C'est cette pensée qui me traversait aussi l'esprit à ce moment-là. Je dis alors aux hôtesses de l'air : « Voulez-vous que je vous explique la raison de mon étonnement ? Il y a nombre d'années de cela, votre ancêtre grec a accompagné Antiochus dans sa conquête de la Terre Sainte, où il tuait tout Juif qui respectait le Chabbat, mangeait de la nourriture cachère, pratiquait la circoncision de son fils, et respectait les lois de pureté familiale. A présent, vous, qui êtres les descendants de ces gens-là, vous me présentez, de votre propre initiative, un repas cachère ! Si Antiochus vous avait vus, il vous aurait, vous aussi, tués ! » Il n'y a pas de miracle plus clair que le fait que le peuple juif puisse subsister, en dépit des continuelles machinations destructrices de toutes les nations du monde, qui cherchent à l'anéantir. Ce miracle est d'autant plus grand que ces nations en ont le pouvoir. Cependant, le pouvoir de la Torah que nous étudions, associé à celui de l'âme, de l'huile, du chiffre huit et de Menaché –termes composés tous des mêmes lettres –, les en empêche. C'est de cette façon que le miracle se diffuse.

Le 'Hatam Sofer demande pourquoi les Hasmonéens ont allumé la *menora* dans le parvis du Temple, alors qu'il était généralement interdit d'allumer à cet endroit. Il répond que du fait que le Temple était, à ce moment-là, encore souillé par la présence d'idolâtrie, il était donc impossible de procéder à l'allumage en son sein, tel qu'il avait généralement lieu, et les Hasmonéens se trouvaient donc contraints d'allumer dans le parvis. Cette explication nous livre une remarquable leçon : un homme, dont l'esprit est imprégné d'idées impures, ne peut pas pénétrer dans une maison d'étude pour y "allumer les lumières" ou "procéder au service divin", c'est-à-dire qu'il ne sera pas en mesure d'être imprégné de l'atmosphère spirituelle qui y règne, s'il ne sort pas, auparavant, de ce lieu saint, afin de se soustraire à toutes ses conceptions erronées ; seulement

une fois qu'il se sera ainsi sanctifié, il pourra de nouveau accéder à cet endroit saint.

De même, à quelqu'un qui m'a une fois demandé de quelle façon nous devons prier, j'ai répondu qu'il faut prier avec ferveur et que, pour cela, il nous est nécessaire d'éclaircir la raison pour laquelle nous sommes venus à la synagogue. En effet, si l'on se rend à la synagogue pour prier, il nous incombe de nous préparer à cette prière, et ceci, en tentant de sanctifier notre intériorité. Il serait ridicule de se diriger vers la synagogue sans réfléchir au préalable pourquoi nous nous y rendons. De la même façon qu'il est impossible de traverser un endroit pollué sans en respirer l'air contaminé, ainsi, il est impossible de prier si notre esprit n'est pas imprégné de sainteté. Par conséquent, nous devons chasser de notre cœur et de notre esprit toutes les pensées impures afin d'être en mesure de nous sanctifier. C'est pour cette raison que les Hasmonéens ont allumé à l'extérieur du Temple, en attendant que l'intérieur soit de nouveau purifié.

Résumé

- Nos Sages expliquent que Jacob a subi les tourments de la disparition de Joseph, parce qu'il avait aspiré à la quiétude. Pourtant, le Saint béni soit-Il ne considère pas une mauvaise action comme un mauvais acte, donc, pourquoi Jacob a-t-il été puni ?

- Esaü a fixé sa demeure à Séir, car il désirait profiter de ce monde, qu'il considérait comme une fin en soi, alors que Jacob s'est bâti une *soukka*, lui rappelant le caractère passager de ce monde. Le Ramban explique que celle-ci était destinée à guetter de loin la venue de son frère, afin de ne pas être influencé par son mode de pensée. Il semble que la recherche de tranquillité, reprochée à Jacob, consistait en un désir de ne plus avoir besoin de surveiller Esaü, et c'est pour cette raison qu'il fut puni.

♦ A l'époque des Hasmonéens, les enfants d'Israël se sont hellénisés, alors même qu'ils étaient guidés par de grands justes, comme Yo'hanan, le *cohen gadol*[56] ; cette chute spirituelle trouve ses racines dans leur recherche de paix. Selon *Beit Hillel*, on doit allumer, chaque jour de 'Hanoukka, une bougie supplémentaire, car, du fait que les Grecs ont essayé de faire pénétrer de plus en plus d'impureté au sein du peuple juif, nous prenons le contre-pied en progressant en sainteté. *Beit Chamaï* pense que l'allumage doit être dégressif, en allusion à l'attaque des Grecs, qui ont cherché à abaisser de plus en plus le niveau spirituel du peuple juif.

L'homme est né pour l'effort acharné

« Jacob s'installa dans le pays des pérégrinations de son père, dans le pays de Canaan. »

(Genèse 37, 1)

Explication de Rachi :

« Jacob s'installa » : « Jacob voulait demeurer en paix, mais des tourments lui sont venus de Joseph. Quand les justes aspirent à demeurer en paix, le Saint béni soit-Il dit : "Les justes ne se contentent donc pas de ce qui leur est réservé dans le monde à venir, ils voudraient encore la paix dans ce monde-ci !" »

Il est écrit, à cet égard : « L'homme est né pour peiner à la tâche » (Job 5, 7), et nos Maîtres expliquent (Berakhot, 5a) que toutes les

56. Grand prêtre.

acquisitions de l'homme se font dans la souffrance : la Torah, une part dans la Terre Sainte, ainsi qu'un grand nombre d'autres choses (par exemple, le gagne-pain).

Eliphaz le Yéménite déduit de ce verset que le labeur est l'un des éléments essentiels devant se trouver en l'homme. Le labeur se réfère à l'état d'un homme totalement impliqué dans un certain travail, pour lequel il peine. L'homme ne peut vivre que s'il peine à la tâche, plus encore, c'est le labeur qui justifie son existence, comme le souligne le verset précité. En effet, il a été projeté dans ce monde dans le but de faire des acquisitions spirituelles et d'atteindre des niveaux élevés ; or, seul le labeur a le pouvoir de lui faire atteindre cet objectif.

En réalité, le labeur ne se limite pas à un moyen permettant à l'homme de réaliser des acquisitions, mais représente, bien plus, un but en soi. Car l'homme qui se laisse aller à l'oisiveté et ne fournit d'efforts dans aucun domaine, risque de tomber dans le dénuement et la folie. D'ailleurs, nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent (Ketouvot, 59b) que « l'oisiveté conduit au péché ». Pour cette raison, un homme dont le fils n'est pas suffisamment qualifié pour étudier la Torah, a l'obligation de lui enseigner un métier, afin d'éviter qu'il ne soit oisif et ne tombe dans le péché (Kidouchin, 30b et 82a). Par conséquent, en plus du fait que le labeur constitue le moyen pour l'homme d'atteindre ses objectifs, il représente également l'alternative de l'ennui, en même temps que le remède au péché.

« Jacob voulait demeurer en paix, mais des tourments lui sont venus de Joseph. »

La vie de notre patriarche Jacob était ponctuée de souffrances et de harcèlements continuels : dans le foyer paternel, il a dû se heurter à la haine de son frère, dans celui de Laban l'araméen, aux ruses incessantes de ce dernier ; puis, lorsqu'il a quitté son oncle,

cet impie l'a poursuivi, et, pour couronner le tout, c'est l'ange tutélaire d'Esaü qui est venu lui livrer bataille. Suite à toutes ces péripéties, Jacob aspirait à demeurer en paix, afin d'étudier la Torah dans la sérénité. Cependant, le Saint béni soit-Il réagit à ce souhait en lui occasionnant des tourments du côté de Joseph, lui insinuant par là qu'une étude de la Torah née de la quiétude n'était pas désirable. Jacob ne cherchait pas à jouir d'un repos à proprement parler. Mais il avait vu qu'Esaü s'était installé, qu'il était occupé dans les affaires de ce monde, et qu'il travaillait sans pour autant devoir peiner ; il désirait donc, lui aussi, servir l'Eternel dans la tranquillité. Le Saint béni soit-Il lui fit alors comprendre que ceci n'était pas envisageable, la Torah ne pouvant s'acquérir que par le labeur.

D'ailleurs, il est rapporté (« Peri Ets 'Haïm », Hanhagat Halimoud, chap.1) que lorsque le saint Ari, zal, étudiait la Torah, il se mettait à la tâche au point que des gouttes de transpiration ruisselaient de son visage. Car il ne suffit pas de rester assis dans la maison d'étude, mais il s'agit d'impliquer tout son être dans cet effort acharné.

Lorsque Rabbi Chimon bar Yo'haï sortit de la grotte (dans laquelle il s'était caché avec son fils) et qu'il vit des hommes qui travaillaient, il resta perplexe et se demanda : « Que font-ils donc ? », c'est-à-dire pourquoi s'investissent-ils dans une vie éphémère (Chabbat, 33b) ? Travailler pour la vie de ce monde ne représente ni un labeur qui a un sens, ni ne donne accès à la sérénité ! D'après ce passage talmudique, nous comprenons mieux pourquoi des tourments sont survenus à Jacob, lorsqu'il a exprimé son désir de servir le Créateur dans la sérénité. Car le repos n'est pas envisageable dans ce monde. Jacob, qui symbolise le pilier de la Torah, devait, plus encore que tout autre, peiner avec acharnement dans son étude, sans quoi il n'aurait pas été en mesure de la comprendre et de l'éclaircir.

Résumé

- « Jacob voulait demeurer en paix » : quel type de sérénité recherchait-il et en quoi résidait la faille ? Il est écrit : « L'homme est né pour peiner à la tâche », c'est-à-dire que la mission de l'homme dans ce monde consiste à acquérir des degrés spirituels, le moyen de les atteindre consistant à s'atteler à cette mission avec acharnement. A l'inverse, celui qui choisit l'oisiveté est une personne "vide", qui tombera vite dans les pièges du péché.
- Constatant que son frère Esaü suivait un mode de vie serein, Jacob désira se conduire ainsi dans son service divin. Le Saint béni soit-Il lui répondit alors : « Ta sérénité est assurée dans le monde futur, mais ta mission dans ce monde consiste à peiner pour acquérir la Torah et pratiquer les *mitsvot*. »

La Torah s'acquiert dans l'humilité

« Voici les générations de Jacob : Joseph, âgé de dix-sept ans, menait paître les brebis avec ses frères. Passant son enfance avec les fils de Bilha et ceux de Zilpa, épouses de son père, Joseph débitait sur le compte des autres frères des médisances à leur père. »

(Genèse 37, 2)

Que signifie l'affirmation du verset : « Voici les générations de Jacob : Joseph » ? Jacob avait également d'autres enfants ! Les commentateurs expliquent (Yalkout Chimoni sur Genèse, 140 ; interprétation rapportée par Rachi) que Jacob a enseigné à Joseph l'intégralité de la Torah qu'il avait lui-même étudiée ; ainsi, toute la

Torah du patriarche se trouvait également en Joseph, d'où la tournure particulière de notre verset. Cependant, cette expression n'en reste pas moins surprenante si l'on considère que Ruben était l'aîné des tribus, et que son âge dépassait de loin celui de Joseph ; en tenant compte de cela, comment expliquer que Joseph ait réussi à étudier auprès de son père plus de Torah que son frère aîné ? En outre, nous trouvons rapportée (Yoma, 35b, et autres sources) l'habitude de surnommer Joseph « le juste » ; pour quelle raison seul Joseph a-t-il mérité d'être désigné par ce qualificatif, alors que l'on connaît la piété du reste des tribus, qui n'était pas moindre que celle de ce dernier ?

La clé de toutes ces interrogations semble se trouver dans la suite de notre verset : « Passant son enfance [littéralement : il était jeune] avec les fils de Bilha et ceux de Zilpa. » Autrement dit, Joseph se considérait comme un jeune enfant devant les fils des servantes, c'est-à-dire qu'il se comportait avec humilité et entretenait des relations particulières avec ces derniers. Rachi explique que Joseph s'arrangeait les cheveux (comme le font les jeunes gens), ce qui souligne sa beauté hors pair ; ceci aurait pu constituer, pour lui, une raison supplémentaire de se sentir supérieur par rapport aux autres tribus. De plus, nous constatons que Jacob avait un lien particulier avec Joseph, pour qui il avait cousu une tunique multicolore. Or, en dépit de tout cela, Joseph se comportait toujours avec humilité et témoignait de l'affection aux fils des servantes.

Puis, plus tard, lorsque Joseph fut nommé vice-roi de tout le pays d'Egypte, il aurait pu prendre le trône à Pharaon, du fait qu'il connaissait une langue de plus que lui (Sota, 36b). Cependant, Joseph le juste éprouvait de la reconnaissance envers Pharaon qui l'avait nommé à la tête de tout son pays, et pour cette raison, il ne voulut pas se lever contre lui. Ceci illustre, une fois de plus, l'humilité particulière de Joseph, qui ne s'enorgueillit jamais de sa supériorité, même lorsqu'il parvint à interpréter les rêves qui

représentaient une énigme pour tous les magiciens égyptiens. Tel est le sens du verset : « Il était jeune avec les fils de Bilha et ceux de Zilpa. »

Nous comprenons, à présent, pourquoi seul Joseph est désigné par le qualificatif de « juste » et, simultanément, pourquoi il est parvenu à apprendre toute la Torah de son père : parce que tout son comportement était imprégné d'humilité. En effet, seul l'homme qui se montre proche de son prochain et s'efface devant lui peut véritablement acquérir la Torah. Ainsi, Joseph, qui se faisait petit devant les fils des servantes et compatissait pour autrui, mérita d'atteindre de tels sommets. Nos Sages nous enseignent (Berakhot, 63b) que « la Torah ne demeure que chez celui qui se tue pour elle », autrement dit, chez l'homme qui l'étudie en restant modeste, en se soumettant totalement à son autorité. C'est pourquoi, Joseph put apprendre, en peu d'années, toute la Torah que Jacob avait étudiée dans la *Yechiva* de Chem et Ever.

Un jour, une dame vint me voir pour me faire part de son amertume au sujet de son fils Samuel, dont la conduite était bien éloignée de celle du prophète duquel il portait le nom. Au sujet de ce dernier, il est rapporté que, suite à l'annonce d'une voix céleste concernant la naissance prochaine d'un enfant nommé Samuel, dont la piété égalerait celles de Moïse et Aaron réunis, toutes les femmes de l'époque appelèrent leur fils ainsi (Midrach sur Samuel, chap.3). Cette dame, toute affligée, me demanda donc pourquoi son fils était indigne du nom qu'il portait ? Je lui répondis que lorsque Hanna nomma son fils Samuel, elle désirait signifier que « son nom est l'Eternel » (*chemo El*), c'est-à-dire, que son nom est assimilable au Nom divin. En outre, dès l'instant où la voix céleste se fit entendre, Hanna s'exclama : « Que ce soit Ta volonté que je mérite de donner naissance à cet enfant qui doit naître, et que ce dernier soit équivalent à Moïse et Aaron ! » – comme il est dit : « Moïse et Aaron

étaient parmi Ses prêtres, Samuel parmi ceux qui invoquaient Son Nom. » (Psaumes 99, 6)

Rav Chakh, de mémoire bénie, explique, dans l'un de ses écrits, qu'aujourd'hui, les gens choisissent des noms pour leurs enfants sans être conscients de la signification profonde qu'ils recèlent. Dans ce sens, j'ai affirmé à cette dame que si elle avait nommé son fils Samuel, l'essence même de ce nom l'obligeait à faire preuve d'un grand dévouement pour que ce dernier étudie et s'élève en Torah et en crainte de Dieu – de même que Hanna, soucieuse de l'avenir spirituel de son fils, l'avait envoyé au Temple le lendemain même de son sevrage, afin qu'il absorbe, dès sa plus tendre enfance, la sainteté de la Torah.

Le livre de Samuel rapporte que Samuel se trouvait allongé aux côtés de Héli, quand il entendit soudain une voix qui s'adressait à lui et l'appelait par son nom. Samuel se réveilla, et demanda à Héli si c'était lui qui l'avait appelé ; ce dernier lui répondit par la négative. Peu de temps après, Samuel entendit une nouvelle fois cette voix qui l'appelait par son nom, et, cette fois encore, Héli lui affirma ne pas l'avoir appelé. Après que cet incident se fut répété encore plusieurs fois, Héli expliqua à Samuel que c'était apparemment Dieu qui s'était adressé à lui, et que si cela se reproduisait, il devrait alors répondre à cette voix en disant : « Parle, Eternel, car Ton serviteur a entendu » (Samuel I 3, 9). Or, nous trouvons que Samuel répondit en ces termes : « Parle, car Ton serviteur a entendu » (ibid. 3, 10) ; pourquoi donc a-t-il omis de mentionner le Nom de l'Eternel ? Car Samuel était d'une humilité telle qu'il ne croyait pas avoir atteint le niveau de mériter que le Créateur s'adresse directement à lui. C'est d'ailleurs ce degré exceptionnel d'humilité qui lui conféra une stature équivalente à Moïse et Aaron, à propos desquels il est affirmé qu'ils n'ont jamais profité du moindre service que leur rendait un Juif sans le payer pour la peine occasionnée (Midrach sur Samuel, chap.14).

Plus tard, le Saint béni soit-Il révéla au prophète Samuel que Hophni et Phinéas, les fils de Héli, tomberaient au cours de la guerre. Or, Samuel ne s'empressa pas de transmettre cette prophétie à Héli, mais attendit le lendemain matin pour le faire, et ceci uniquement suite aux insistances pressantes de ce dernier. Une fois de plus, c'est son humilité hors du commun qui était à l'origine de ce comportement, alors que la nature humaine est telle qu'on a tendance à désirer au plus vite faire part à autrui de tous les incidents que nous vivons. En outre, Samuel aurait pu s'enorgueillir devant Héli du mérite d'avoir eu ces prophéties ; cependant, il resta modeste. Il s'avéra ensuite que Hophni et Phinéas moururent effectivement sur le champ de bataille, parce qu'ils n'avaient pas tiré leçon de cette prophétie, continuant à mal se comporter. De même, Achab et Jéroboam, fils de Nebat, qui ne corrigèrent pas leurs mauvaises habitudes alors qu'ils avaient entendu de dures prophéties à leur sujet, furent punis par Dieu ; leur punition était donc la conséquence même de leur propre orgueil, qui empêchait toute soumission de leur part.

Il est écrit : « Moïse et Aaron étaient parmi Ses prêtres, Samuel parmi ceux qui invoquaient Son Nom » (Psaumes 99, 6). Le prophète Samuel mérita d'être comparé à Moïse et Aaron, et de faire partie de ceux qui invoquent le Nom de Dieu, grâce à l'humilité et l'abnégation exceptionnelles qui caractérisaient son comportement. A cet égard, il est rapporté que Samuel avait l'habitude de se déplacer lui-même au sein du peuple afin d'écouter les difficultés de chacun, plutôt que de s'installer à un endroit fixe et d'attendre qu'on vienne s'adresser à lui (Nombres Rabba 18, 10). Ce comportement est similaire à celui de Moïse et Aaron. En effet, Aaron « aimait la paix et la poursuivait » ; il ne tenait pas compte de son propre honneur, allant d'une personne à l'autre, dans le but de rétablir entre elles la bonne entente. De même, Moïse ne s'enorgueillissait pas pour le moins du

monde d'être à la tête de tout le peuple, et lorsque la querelle de Kora'h (Coré) et de son assemblée éclata, il se rendit lui-même auprès de Datan et Aviram afin de chercher à les apaiser.

Ainsi donc, il apparaît que si l'on désire acquérir la Torah et s'élever spirituellement, on doit se comporter avec humilité et soumission, à l'instar de Joseph le juste, de Moïse, d'Aaron et du prophète Samuel. Car l'homme ne peut acquérir la Torah que s'il se montre prêt à « se tuer pour elle » (Chabbat, 83b), c'est-à-dire, à détruire ses mauvais traits de caractère.

Résumé

- « Voici les générations de Jacob : Joseph. » Les autres tribus ne sont pas mentionnées dans ce verset, parce que c'est à Joseph seul que Jacob a transmis l'intégralité de la Torah qu'il a étudiée. Pourquoi Jacob a-t-il étudié avec Joseph plus qu'avec ses autres enfants ? Pour quelle raison seul Joseph a-t-il été surnommé « le juste » ?
- La spécificité de Joseph par rapport à ses frères était qu'en dépit du fait qu'il était particulièrement beau et que son père lui avait cousu une tunique multicolore –privilège unique – il ne s'en enorgueillissait pas devant les fils des servantes, envers lesquels il se comportait comme un « jeune enfant », c'est-à-dire qu'il les servait. Or, la Torah ne se maintient qu'en une personne humble, d'où la grandeur exceptionnelle atteinte par Joseph.
- Lorsque le prophète Samuel dormait dans le Temple, il entendit une voix qui s'adressait à lui. Le prêtre Héli lui expliqua qu'il s'agissait de la Présence divine, et que la fois suivante, il devrait lui répondre : « Parle, Eternel, car ton serviteur entend. » Samuel répondit en omettant le Nom divin, afin de ne pas se glorifier du fait que Dieu s'était directement adressé à lui. Plus tard, lorsque le Saint béni soit-Il révéla à Samuel que les enfants d'Héli allaient mourir, il ne lui transmit pas immédiatement cette prophétie, du fait de sa modestie. C'est cette humilité qui fit de Samuel l'équivalent de Moïse et Aaron, comme il

est dit : « Moïse et Aaron étaient parmi Ses prêtres, Samuel parmi ceux qui invoquaient Son Nom. »

♦ Nous en retirons une leçon de morale : l'acquisition spirituelle primordiale est l'humilité, car elle représente la clé ouvrant à l'homme les portes de la grandeur (en Torah), comme l'illustrent les histoires de Joseph le juste et du prophète Samuel.

Les rêves de Joseph

« Joseph eut un songe, qu'il conta à ses frères, et leur haine pour lui s'accrut encore. »

(Genèse 37, 5)

« Il eut encore un autre songe, et le raconta à ses frères en disant : "J'ai fait encore un songe, et j'ai vu le soleil, la lune et onze étoiles se prosterner devant moi." »

(Genèse 37, 9)

Joseph eut deux songes, qui augmentèrent considérablement la haine que ses frères éprouvaient déjà envers lui, comme il est dit : « leur haine pour lui s'accrut encore ». Dans le second rêve, il vit le soleil, la lune et onze étoiles se prosterner devant lui ; ce rêve était très significatif, car il laissait entendre que le jour viendrait où son père, sa mère et ses frères viendraient se prosterner devant Joseph. D'où l'aversion grandissante des tribus à son égard.

A première vue, il semblerait que Jacob n'approuvait pas les rêves de son fils, comme il est écrit : « Son père le blâma » (Genèse

37, 10). En outre, le patriarche lui souligna la futilité de son rêve, puisque sa mère, qui n'était plus en vie, ne pourrait pas venir se prosterner devant lui. Pourtant, le verset suivant, « mais son père attendit l'événement » (ibid. 37, 11), semble au contraire laisser entendre qu'il adhérait à l'idée contenue dans ce rêve. En réalité, Jacob avait constaté à quel point ces rêves avaient intensifié la haine des frères pour Joseph, et c'est pour cette raison qu'il réprimanda ce dernier et lui affirma qu'ils n'avaient aucun sens ; quant à lui, il attendait secrètement leur réalisation (Rachi).

Comment comprendre la contradiction interne du rêve de Joseph, selon lequel sa mère – qui était déjà décédée – viendrait se prosterner à lui ? Il s'agissait en fait de Bilha, la servante de Rachel, qui, suite à la disparition de cette dernière, avait pris sa place auprès de Jacob ; de cette façon, cet élément du rêve avait lui aussi un sens, et pouvait se réaliser.

Dans le premier rêve, Joseph a vu onze gerbes se prosterner devant lui. Pourquoi ce rêve ne contient-il pas des images symbolisant ses parents, comme c'était le cas du second, où le soleil représentait Jacob, et la lune, Bilha ?

Ce passage contient une autre difficulté. L'expression : « son père attendit l'événement » laisse entendre que Jacob espérait que ce rêve se réalise. Pourtant, comment comprendre qu'il ait été favorable à l'idée de se prosterner devant son fils ? Plus encore, le rêve de Joseph sous-entendait que ce dernier se trouverait contraint de voyager vers un lieu sans doute lointain, où il serait nommé roi ; Jacob souhaitait-il réellement que son fils le quitte (sans quoi le rêve ne pouvait se réaliser) ?

Proposons l'explication suivante. Un juste est aussi qualifié de « roi », comme il est dit : « Qui sont les rois ? Ce sont les *Rabbanim*. » (Guitin, 62a) Joseph le juste était un pilier du monde ; sa piété et son niveau atteint en Torah justifiaient, à eux seuls, son titre de roi. Il dominait la Torah et dominait son mauvais penchant.

Rachi rapporte (Genèse 37, 3) que Jacob avait transmis à Joseph l'intégralité de la Torah qu'il avait étudiée dans la *Yechiva* de Chem et Ever et durant le reste de sa vie. Ceci semble surprenant : comment un jeune homme, âgé de dix-sept, ans était-il intelligent au point de pouvoir absorber, en si peu d'années, toute la sagesse acquise par un homme de quatre-vingts ans ? En réalité, Joseph le juste était une très grande personnalité, et c'est pour cette raison que Jacob interpréta son rêve comme un signe qu'il deviendrait un roi, c'est-à-dire, un érudit dont le niveau en Torah dépasserait même celui de son père et de ses frères.

Quant au fait que Bilha soit, elle aussi, venue se prosterner devant Joseph dans son rêve, on peut l'expliquer en se référant au verset : « Une mère heureuse de [nombreux] fils » (Psaumes 113, 9) ; autrement dit, Bilha se réjouira tant que le fils de sa maîtresse devienne une grande personnalité en Torah qu'elle viendra se prosterner à lui. C'est cet événement que Jacob attendait impatiemment : que Joseph atteigne un niveau spirituel supérieur à tous. Cependant, il réprimanda son fils pour éviter qu'il ne s'enorgueillisse de sa supériorité, tout en attendant secrètement la réalisation de ce rêve. Finalement, Joseph méritera le titre de roi pour deux raisons : il sera nommé chef, à proprement parler, et deviendra également un érudit en Torah. Le fait que les parents de Joseph se prosternent devant lui dans son rêve représente donc une allégorie signifiant que ces derniers seront fiers de leur fils.

Nous trouvons, dans la suite du texte, une preuve supplémentaire à cette explication. Lorsque Jacob vit les voitures envoyées par Joseph, il dit : « Mon fils Joseph vit encore (*od*) ! » (Genèse 45, 28) Or, le terme *od* est équivalent au terme *vegam* (littéralement : et également) : par le biais de cette affirmation, Jacob voulait signifier que son fils était tant devenu roi sur l'Egypte que sur la Torah, puisqu'il avait préservé sa piété et n'avait rien oublié de son étude pendant cette longue période de vingt-deux ans.

Nous pouvons, à présent, comprendre pourquoi les parents de Joseph ne figurent pas dans son premier rêve. Lorsqu'on fait deux fois le même rêve, cela signifie qu'il va se réaliser. C'est ce qu'affirma Joseph à Pharaon, lorsqu'il lui fit part de ses deux rêves similaires. Si Jacob avait compris que son fils, Joseph, qui était entièrement plongé dans l'étude de la Torah, serait vraiment roi sur des non-juifs, il en aurait éprouvé un très grand chagrin. L'honneur qu'une telle position représentait n'intéressait nullement un juste de la stature de notre patriarche Jacob. C'est pourquoi, le Saint béni soit-Il fit en sorte qu'il existe une différence entre les deux rêves de Joseph, afin d'éviter de causer de la peine à ce juste. En effet, de ce fait, Jacob ne réussit pas à interpréter les rêves de façon tout à fait exacte, étant donné qu'ils différaient quelque peu l'un de l'autre. Ainsi, il comprit que son fils deviendrait un roi en Torah, c'est-à-dire qu'il se distinguerait par sa piété exceptionnelle. Ceci nous démontre à quel point le Maître du monde veille à l'honneur des justes.

Plus tard, lorsque Jacob vit la tunique de Joseph qui baignait dans le sang, il s'écria : « Mis en pièces, Joseph a été mis en pièces ! » (Genèse 37, 33) Pourquoi a-t-il utilisé une double expression (en hébreu : *tarof toraf*) ? Il semble que, accablé par la pensée que son fils était mort, Jacob se soit dit : « Si Joseph avait eu deux fois le même rêve, les deux rêves auraient pu se réaliser ; à présent que Joseph est mort, aucun d'eux ne pourra avoir lieu : il ne deviendra ni roi, ni érudit. » Cette pensée fit de la peine au patriarche, qui dit « *tarof toraf* », en allusion aux deux épreuves que son fils devrait endurer : la vente en tant qu'esclave, et la confrontation avec la femme de Putiphar. Pourtant, l'Eternel réduisit au maximum la peine éprouvée par Jacob, pour qui il aurait été plus douloureux de savoir que son fils avait été vendu par des non-juifs dans un pays étranger que de penser qu'une bête sauvage l'avait dévoré.

Plus loin, dans la section de Vayigach, lorsque Juda rapporta à

Joseph les paroles prononcées par son père, il dit : « *akh tarof toraf* » (Genèse 44, 28). Le terme *akh* (littéralement : mais) a pour valeur numérique vingt-et-un, de même que le Nom de l'Eternel – *Aleph-Hé-Youd-Hé*. Or, ce Nom figure également dans le verset : « C'est l'Etre invariable qui m'a délégué auprès de vous. » (Exode 3, 14) Ainsi, le mot *akh* fait allusion à la prophétie de Jacob selon laquelle, dès l'instant où Joseph descendrait en Egypte, il bénéficierait de la protection divine. A la peine de Jacob, « *akh tarof toraf* », le Saint béni soit-Il assura, par le Nom de son Etre invariable, qu'Il veillera à protéger Joseph des deux épreuves qu'il devra endurer.

Une autre interprétation au fait que les parents de Joseph ne figurent pas dans son premier rêve peut être envisagée. Dans le premier rêve, Joseph a vu onze gerbes de blé, car celui-ci symbolise la famine, durant laquelle seuls ses frères descendront en Egypte. Par contre, le second rêve se réalisera lorsque toute la famille de Jacob se rendra dans ce pays, d'où la présence des figures du soleil et de la lune, qui représentent les parents.

Il est intéressant de remarquer que Jacob ne réagit que lorsque Joseph raconta son second rêve, alors qu'il s'était tu suite au récit du premier. Ceci est dû au fait que Jacob lui-même n'était pas impliqué dans le premier rêve, auquel il crut. Mais, lorsqu'il constata que le second rêve avait excité la jalousie des frères, et que lui-même y était également représenté par l'image du soleil, il tança Joseph, comme pour dire : « Je figure dans le deuxième rêve, et non dans le premier : de même que le premier rêve est faux, de même, le second ne se réalisera pas non plus. »

Il est écrit : « Passant son enfance avec les fils de Bilha et ceux de Zilpa, épouses de son père » (Genèse 37, 2). Notre patriarche Jacob avait épousé deux servantes. Pourtant, cela n'était-il pas déshonorant pour lui ? Plusieurs preuves nous sont données au fait

que Bilha et Zilpa étaient effectivement des servantes. Premièrement, Joseph médisait de ses frères auprès de Jacob, auquel il racontait que ces derniers méprisaient les fils des servantes. Deuxièmement, le verset que nous venons de citer souligne que seul Joseph était proche des enfants des servantes, alors que les autres frères les humiliaient – cette attitude étant très condamnable. Nos Sages affirment que Rachel et Léa savaient, par prophétie, que Jacob épouserait quatre femmes, mais ignoraient que certaines d'elles seraient des servantes. Par ailleurs, notre patriarche Abraham épousa, lui aussi, sa servante Agar, de qui il eut Ismaël, ainsi que Ketoura, qui lui donna également d'autres enfants, mais tous ces descendants ne font cependant pas partie du peuple juif. Aurait-il été possible, à Dieu ne plaise, d'envisager que les enfants des servantes de Jacob aient un statut similaire ?

Tentons d'éclaircir ce sujet. Le soir du *Séder*, nous affirmons, dans la *Haggada*, que « Laban désirait tout détruire » : sa haine pour le peuple juif s'exprimait aussi bien dans son cœur que dans ses actes. Cependant, alors qu'Esaü désirait s'attaquer à Jacob sur le plan physique – comme il l'a lui-même dit : « je le tuerai » – Laban, quant à lui, cherchait à lui porter atteinte sur le plan spirituel. Laban l'araméen savait que les tribus devaient descendre des quatre épouses destinées à Jacob. Il était d'une méchanceté telle qu'il alla jusqu'à donner à deux de ses filles le titre de servantes, afin de causer une imperfection dans la descendance de Jacob, imperfection qui se répercuterait dans les générations à venir – car « les actes des patriarches sont un signe prémonitoire pour leurs descendants ». Or, il semblerait que Jacob se soit conduit conformément au projet machiavélique de Laban, sans témoigner la moindre opposition. Comment expliquer cela ? En réalité, le patriarche savait que Bilha et Zilpa étaient les filles de Laban, et que le titre de servantes que celui-ci leur avait donné n'avait pas le pouvoir de les rendre telles.

En outre, lorsque Laban donna Bilha comme servante à Rachel, l'Eternel fit en sorte que l'Esprit sacré de Rachel pénètre également en Bilha. Ceci permit à Jacob, suite à la disparition de Rachel, de fixer sa demeure dans la tente de Bilha – ce qui aurait été difficile à comprendre si celle-ci n'était pas également inspirée de l'Esprit sacré. De la même façon, l'Esprit sacré de Léa pénétrait aussi en Zilpa, qui, dès lors, ne pouvait plus être considérée comme une servante, puisque rien ne la différenciait de Léa. Tel est le sens de notre affirmation : « Laban désirait tout détruire, comme il est dit : "Mon père a servi un araméen." » En d'autres termes, Laban l'impie cherchait à engendrer une imperfection dans la descendance de Jacob, mais le Tout-Puissant l'empêcha de réaliser son projet, en transmettant l'Esprit sacré également aux servantes, qui, dès lors, acquirent de plein droit le titre de matriarches justes et saintes.

D'ailleurs, la bénédiction que nous donnons aux filles – « Que l'Eternel te rende semblable à Sarah, Rébecca, Rachel et Léa » – ne fait pas mention de Bilha et Zilpa, car elles étaient tout à fait équivalentes à leurs maîtresses.

A présent, il apparaît évident que le statut d'Agar ne peut être comparé à celui de Bilha et Zilpa. Même si Sarah a dit au sujet d'Agar : « Peut-être, par elle, aurai-je un enfant » (Genèse 16, 2), cette descendance ne fut plus considérée comme sienne, dès le moment où elle renvoya Agar et Ismaël de son foyer. Le dessein de Laban était que Jacob ne puisse donner naissance qu'à huit tribus au lieu de douze, à défaut des quatre qui devaient descendre des servantes ; il désirait, par ce biais, lui faire perdre sa part au monde futur, à Dieu ne plaise. En effet, Jacob savait, par prophétie, qu'il ne mériterait l'accès au monde à venir que dans la mesure où il donnerait naissance à douze tribus, et que celles-ci survivraient aussi bien physiquement que spirituellement. Or, nous avons expliqué précédemment que, en épousant des servantes, Jacob suivit intentionnellement le projet de Laban. En voici la raison : il

désirait laisser les forces du Mal penser qu'elles avaient réussi à modifier le statut de ces femmes, afin qu'elles ne cherchent pas à attaquer le peuple juif sur d'autres plans. Alors que les forces de l'impureté cherchaient à porter atteinte à la sainteté des tribus d'Israël, et simultanément, à celle du peuple juif dans son ensemble, Jacob réfléchit comment les contrecarrer, dans le but de préserver au maximum ce dernier de tout malheur.

Nos saints patriarches n'avaient pas peur des anges, qu'ils parvenaient même à vaincre. En effet, Jacob eut le dessus sur l'ange tutélaire d'Esaü. Or, cette faculté s'est transmise au peuple juif, puisque nous sommes capables, par le biais de la prière, de maîtriser notre mauvais penchant, assimilable à un ange invisible. Lorsque notre maître Moïse monta dans le ciel, c'est le mérite des patriarches qui lui donna la force d'affronter les anges et de les vaincre. En effet, le Saint béni soit-Il lui dit : « Prends appui sur Mon trône et réponds aux anges » (Chabbat, 88b), autrement dit, de la même façon que Jacob réussit à les vaincre, tu en as aussi le pouvoir. Moïse regarda alors l'image de Jacob gravée sur le trône céleste (Genèse Rabba 78, 3) – du fait que l'« élu des patriarches » représente le pilier de la Torah –, grâce à quoi il parvint à prendre le dessus sur les anges.

Résumé

- Nous avons rapporté l'interprétation des rêves de Joseph par Jacob : son fils serait un roi en Torah, c'est-à-dire les dépasserait tous dans ce domaine.
- En se mariant aux servantes, Jacob suivit le dessein de Laban. Cependant, alors que Laban cherchait ainsi à causer une imperfection se répercutant au sein du peuple juif, Jacob savait que ce projet maléfique ne pourrait pas se réaliser. En effet, l'Esprit sacré des matriarches pénétra également en la personne des "servantes".

♦ Le pouvoir de notre patriarche Jacob, qui parvint à vaincre l'ange tutélaire d'Esaü, a été transmis au peuple juif, qui possède le pouvoir de vaincre son mauvais penchant.

Le comportement de Ruben et les lumières de 'Hanoukka

« Ruben l'entendit, et voulut le sauver de leurs mains. Il dit : "N'attentons point à sa vie." Ruben leur dit donc : "Ne versez point de sang ! Jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert, mais ne portez point la main sur lui", afin de le sauver de leurs mains et de le ramener à leur père. »

(Genèse 37, 21-22)

Il est écrit : « Les mandragores répandent leur parfum ; à nos portes se montrent les plus beaux fruits » (Cantique des Cantiques 7, 14). Le Midrach interprète ce verset en expliquant qu'il existe un lien entre le fait que Ruben soit intervenu pour sauver la vie à Joseph et les lumières de 'Hanoukka : les mandragores, évoquées au début du verset, font allusion à Ruben, tandis que les portes, auxquelles font référence la fin du verset, sont le symbole des lumières de 'Hanoukka.

A première vue, ce Midrach semble incompréhensible. Quel rapport existe-t-il donc entre ces deux éléments ?

Proposons l'explication suivante. Ruben comprit, lorsque sa mère donna les mandragores qu'il lui avait apportées à Rachel, qu'elle

avait fait preuve d'une grande vaillance. En effet, ces mandragores symbolisaient le niveau spirituel atteint par son fils, qui était parvenu à maîtriser son désir de consommer ces fruits et s'était gardé de les voler (Sanhédrin, 99b). En agissant ainsi, Ruben, l'aîné des tribus, avait donné à ses frères un exemple de retenue. Léa ne tenait pas à ces mandragores dans le seul but de les consommer, mais bien plus dans celui d'en ressentir un plaisir intense, par la signification qu'elles dissimulaient, à savoir, la bravoure de son fils. Or, ce sont ces mandragores qu'elle fut prête à céder à Léa.

Plus tard, lorsque Ruben perturba la couche de son père, en la déplaçant de la tente de Bilha vers celle de Léa, Jacob se mit en colère contre lui. Il le réprimanda pour n'avoir pas su, à cette occasion, utiliser la force de retenue dont il était doté, comme il l'avait démontré au moment où il avait cueilli les mandragores, qu'il n'avait pas consommées en dépit de leur parfum attirant. Mais cette fois, Ruben s'était laissé emporter par sa colère et avait réagi avec intrépidité.

Nous pouvons en tirer une leçon de morale : celui qui possède une vertu, doit l'utiliser avec constance et dès que l'occasion s'en présente.

Revenons au verset des Cantique des Cantiques : « Les mandragores ont répandu leur parfum ». Il signifie que Ruben possédait le potentiel nécessaire pour surmonter ses instincts naturels – l'attirance pour la nourriture, ainsi que les autres désirs. L'expression : « A nos portes se montrent les plus beaux fruits » fait référence aux lumières de 'Hanoukka, c'est-à-dire, aux *mitsvot*. En d'autres termes, les *mitsvot* sont à la portée de tout Juif, qui a la possibilité de les accomplir de façon continue, comme il est dit : « Le Saint béni soit-Il a voulu rendre le peuple juif méritant, c'est pourquoi, Il a augmenté, en sa faveur, la mesure de la Torah et des *mitsvot*. » (Makot, 23b) De cette façon, l'opportunité de nous attacher à une *mitsva*, ou de bien nous comporter, nous est

constamment offerte. A présent, le verset semble plus cohérent : lorsqu'un homme se montre à la hauteur et maîtrise son mauvais penchant dans le but d'accomplir une *mitsva* – « les mandragores ont répandu leur parfum » –, il doit savoir que, par ce comportement, il enclenche une série interminable de *mitsvot* – « à nos portes se montrent les plus beaux fruits » – qu'il lui incombe d'accomplir sans relâche.

Les lumières de 'Hanoukka sont à cette image : chaque jour, on en allume une de plus, pour finalement accomplir la *mitsva* de façon complète. Le message que Ruben retira de la remontrance adressée par son père, pénétra son essence profonde, puisque nous constatons qu'il se distingua une nouvelle fois par sa vertu de retenue, lorsqu'il sauva Joseph. En effet, Jacob avait montré sa préférence pour son fils Joseph, qui avait donc, en quelque sorte, pris à Ruben sa place d'aîné. Or, en dépit de cela, Ruben sut se maîtriser et intervenir pour le sauver. En outre, lorsque Léa donna à Rachel les mandragores, Ruben n'émit aucune objection. Ainsi, il n'en voulut ni à Rachel, ni à son fils Joseph.

En réalité, Ruben s'est repenti de son erreur. En effet, il est expliqué (Genèse Rabba 84, 19) qu'au moment où les tribus complotèrent contre Joseph, Ruben était plongé dans le repentir, à jeun et vêtu d'une silice, état dans lequel il se maintint toute sa vie. De plus, lorsqu'il sauva Joseph, il fit preuve d'une véritable maîtrise de soi. Cependant, l'ombre de l'imperfection resta attachée à lui, depuis le jour où il perturba la couche de son père. Car « à nos portes se montrent les plus beaux fruits », autrement dit, même si la *mitsva* a une valeur continuelle et essentielle, il nous appartient pourtant de faire en sorte qu'elle en entraîne une autre, de façon ininterrompue. Avant sa mort, Jacob réprimanda sévèrement Ruben pour cette faiblesse qu'il avait témoignée, en disant à son sujet : « Impétueux comme l'eau » (Genèse 49, 4). En outre, le fait que Ruben

se soit laissé emporter par la colère au moment de la disparition de Rachel – en perturbant la couche de son père – au lieu d'utiliser sa capacité de retenue, lui fit perdre la prêtrise, la royauté et le droit d'aînesse.

Nous en déduisons notre devoir constant d'aspirer à la perfection dans notre observance des *mitsvot*, en cherchant à les accomplir de manière continuelle. Tel est le travail personnel que le Saint béni soit-Il attend de tout Juif.

Lorsque Ruben empêcha ses frères de tuer Joseph, il sauva non seulement ce dernier, mais également les premiers, en les préservant d'une faute qui aurait découlé d'un manque de maîtrise de soi. En outre, les mandragores que Léa donna à Rachel furent à l'origine de la naissance de Joseph (qui fait suite à ce passage) – ce fruit représentant un remède contre la stérilité.

Ajoutons une interprétation supplémentaire à notre verset du Cantique des Cantiques. La *mitsva* d'allumer les lumières de 'Hanoukka n'atteint sa plénitude que lorsqu'on allume les huit bougies, le huitième jour de la fête – conformément à la loi tranchée par le tribunal d'Hillel selon laquelle « on cherche à progresser dans la sainteté » (Chabbat, 21b). Or, Ruben ne put atteindre la perfection dans sa vertu de retenue, à cause d'une seule occasion où il négligea d'utiliser ce potentiel qui était en lui.

Nous pouvons expliquer, selon une autre démarche, le lien existant entre le début du verset : « Les mandragores ont répandu leur parfum » et la fin : « A nos portes se montrent les plus beaux fruits ». La section hebdomadaire qui relate les rêves de Joseph et sa vente est toujours lue à la période de la fête de 'Hanoukka : quel lien existe-t-il entre ces deux sujets, et quel enseignement peut-on en tirer ? Si l'on s'en tient au sens littéral du texte, Ruben était un jeune enfant lorsqu'il cueillit les mandragores. Généralement, les enfants sont attirés par ce qui ne leur appartient pas, ainsi que par

les aliments sucrés ; or, Ruben alla intentionnellement chercher ces fruits dans le domaine public pour ne pas contrevenir à l'interdit du vol, et se retint de les consommer afin de les offrir à sa mère : quelle bonne odeur ces mandragores ont dû répandre ! Quant à Léa, elle les céda à Rachel, en échange d'une nuit auprès de Jacob, dans l'intention de pouvoir donner naissance à d'autres enfants. Toutes deux sortirent gagnantes de l'affaire : Léa eut le mérite d'enfanter Issachar, et Rachel tomba elle aussi enceinte – suite à la consommation des mandragores – pour donner naissance à Joseph. Ainsi donc, le parfum des mandragores se propagea longtemps encore après cet événement : ils ancrèrent en Ruben un sentiment de responsabilité vis-à-vis de Joseph, du fait qu'il avait, en quelque sorte, contribué à sa venue au monde, et c'est ce sentiment qui, plus tard, l'incita à sauver la vie de son frère.

Nous lisons la section hebdomadaire de Vayéchev pendant la fête de 'Hanoukka. L'expression : « A nos portes se montrent les plus beaux fruits » fait référence aux lumières de cette fête, que nous allumons au seuil de notre maison, en face de la *mezouza*. De plus, chaque jour de 'Hanoukka, nous lisons le passage de la Torah rapportant les sacrifices que les princes des douze tribus offrirent à l'occasion de l'inauguration du tabernacle. Cette lecture vise à nous rappeler que, de même que les tribus, de la plus petite jusqu'à la plus grande, étaient, à ce moment-là, unies, de même, nous devons veiller à éviter tout désaccord au sein de notre peuple. Le jour de l'inauguration du tabernacle, chaque prince apporta sa contribution personnelle en participant au sacrifice, ce qui permit, à l'ensemble des princes, d'offrir un sacrifice complet et unifié.

Il est écrit : « Toutes les personnes (*néfèch*) composant la lignée de Jacob étaient au nombre de soixante-dix. Quant à Joseph, il était déjà en Egypte. » (Exode 1, 5) Le terme *néfèch* est employé au singulier, parce que le peuple juif était uni, comme un seul homme et d'un seul cœur. Nous en déduisons la nécessité d'atteindre un tel

niveau de solidarité, si nous désirons que le Temple soit reconstruit – puisqu'il fut détruit en raison de la haine gratuite qui régnait au sein de notre nation.

Tel est le lien profond entre le fait que Ruben a pris la défense de Joseph contre tous ses frères et l'inauguration du tabernacle. A l'époque de la vente de Joseph, la solidarité faisait défaut : seul Ruben désirait sauver Joseph, car il s'y sentait contraint par égard pour sa mère, et était également poussé par son sens des responsabilités, dû à son statut d'aîné. A l'inverse, au moment de l'inauguration du tabernacle, tous les princes se réjouirent, d'un cœur entier et sans aucune mauvaise motivation, de la fête célébrée pour chacun d'entre eux.

Il est écrit (Zohar III, 73a) : « Les enfants d'Israël, la Torah, et le Saint béni soit-Il ne font qu'un. » Les lumières de 'Hanoukka symbolisent la Torah ; nous les allumons pendant huit jours, valeur numérique de la première lettre de cette fête. De plus, le chiffre huit (*chemoné*) est composé des mêmes lettres que le terme *nechama* (âme) et que le mot *hachémen* (l'huile). Le peuple juif est comparé à l'huile, car, de même que cette substance ne se mélange jamais à l'eau et remonte toujours à la surface, de même, chaque fois que les nations du monde cherchent à exterminer notre peuple et à le déraciner du monde, nous reprenons le dessus, sans qu'aucune de nos "gouttes" ne reste en bas.

Or, si nous désirons être en mesure d'accomplir les *mitsvot* de façon parfaite, nous devons être solidaires les uns des autres, car tout Juif est intrinsèquement lié à son prochain. L'union représente la condition sine qua non garantissant notre survie. A 'Hanoukka, nous disons : « Pendant ces jours-là, à cette époque-ci », en d'autres termes, à chaque génération, il nous incombe de nous élever au niveau de solidarité qui régnait du temps de l'inauguration du tabernacle. Car le nom de 'Hanoukka a la même signification que cet événement (*'Hanoukkat Hamizbéa'h*), du fait qu'il nous rappelle

notre obligation de nous éduquer (*le'hanekh*) à l'amour et la solidarité réciproques.

Chemoné fait référence à la *nechama*, tandis que les lumières représentent la Torah, notions qui se recoupent toutes.

A l'époque du miracle de 'Hanoukka, lorsque les Hasmonéens se révoltèrent, ils rééduquèrent (*'hinkhou*) le peuple juif, en le soustrayant à l'influence de la culture grecque, en l'incitant à se repentir, et en lui enseignant la Torah et l'observance des *mitsvot*. 'Hanoukka signifie également qu'ils se reposèrent (*'hanou*, littéralement : campèrent) le vingt-cinq Kisslev, suite à la guerre. Nous pouvons aussi expliquer qu'ils fêtèrent, à ce moment-là, le repos du corps, qui pourrait à nouveau se consacrer exclusivement à la Torah et à la reconstruction du Temple. En dépit du fait qu'à l'époque du second Temple, il ne restait que deux tribus en Terre Sainte – les dix autres ayant été exilées par Sennachérib (Sanhérib), à la fin de l'époque du premier Temple – le peuple juif fit pourtant participer l'ensemble des tribus à l'inauguration du tabernacle. On rendit honneur et témoigna de l'amour, y compris aux princes des tribus qui étaient absentes. Les enfants d'Israël avaient alors atteint un très haut niveau de solidarité, qui était pure et désintéressée – contrairement à celle témoignée par Ruben à l'égard de Joseph. Par conséquent, seule une solidarité désintéressée permet au peuple juif d'être uni en une seule âme. Remarquons, par ailleurs, que le huitième jour de l'inauguration du tabernacle, c'est le prince Menaché qui apporta son sacrifice – le nom Menaché étant composé des mêmes lettres que les mots *nechama* et *chemoné*.

Ainsi donc, la fête de 'Hanoukka porte ce nom, car nous commémorons, en ce jour, le renouveau d'éducation des enfants d'Israël, en même temps que l'inauguration de leur solidarité, puisqu'ils transformèrent alors leur personnalité et se consacrèrent pleinement au service divin.

Résumé

- Explication du verset : « Les mandragores ont répandu leur parfum ; à nos portes se montrent les plus beaux fruits ». Nous apprenons l'importance de persévérer dans notre lutte contre le mauvais penchant, afin d'atteindre l'intégrité. Car, en dépit du fait que Ruben se soit distingué à deux reprises par sa retenue – épisodes des mandragores et de la vente de Joseph –, on lui a pourtant tenu rigueur pour la faille qu'il a par ailleurs témoignée dans ce domaine – en perturbant la couche de son père. Aussi, même lorsque les mandragores répandent leur parfum, c'est-à-dire, lorsqu'on parvient à se maîtriser, on doit se rappeler qu'« à nos portes se montrent les plus beaux fruits », autrement dit qu'il existe encore beaucoup d'autres *mitsvot* à accomplir et qu'il nous incombe donc de persister dans cette voie.
- Lien entre la vente de Joseph et 'Hanoukka : l'"infidélité" de Ruben à sa vertu caractéristique, laissa des traces, en dépit du fait qu'il sut se maîtriser une nouvelle fois, à l'occasion de la vente de Joseph ; à l'opposé, les lumières de 'Hanoukka symbolisent la persévérance dans une *mitsva*, qui nous permet finalement de l'accomplir de façon parfaite.
- La solidarité représente une condition indispensable à l'intégrité ; elle faisait défaut au moment de la vente de Joseph, alors qu'elle s'exprima avec force à l'époque de l'inauguration du tabernacle.

La vente de Joseph

« Lorsque Joseph fut arrivé près de ses frères, ils le dépouillèrent de sa tunique, de la tunique bigarrée dont il était vêtu ; ils le saisirent, et le

jetèrent dans la citerne. La citerne était vide, il n'y avait pas d'eau.»

(Genèse 37, 23-24)

Cet épisode, à première vue surprenant, rapporté par la Torah, soulève plusieurs interrogations. Premièrement, comment expliquer que «les tribus de l'Eternel» aient pu agir avec tant de cruauté : au départ, les frères de Joseph projetèrent de le tuer, puis ils atténuèrent la rigueur de la sentence, en décidant de le vendre à une caravane d'Ismaélites. Deuxièmement, nos Sages affirment (Midrach sur Proverbes, 1) que les dix martyrs du peuple juif sont une réincarnation des tribus, dont l'âme dut redescendre sur terre, afin de s'amender, à cause du péché commis lors de la vente de Joseph. Pourtant, de deux choses l'une : si les tribus avaient raison d'agir ainsi, pourquoi ont-elles été punies, et si elles avaient tort, comment expliquer que le Saint béni soit-Il se soit associé à leur serment (Midrach Tan'houma sur Vayéchev, 2) – il n'est pas plausible que Dieu soutienne une cause injuste ! Troisièmement, pourquoi Joseph, qui était déjà un jeune homme mûr, âgé de dix-sept ans, n'a-t-il pas demandé aux Ismaélites de le ramener chez lui, en échange d'une grande somme d'argent ? Il est d'ailleurs rapporté que les frères de Joseph lui avaient fait jurer de ne pas tenter de revenir à son foyer, et que ce dernier avait accepté de prêter serment ; il semblerait donc que Joseph ait approuvé leur comportement.

Proposons l'explication suivante. La punition que les frères de Joseph voulurent lui infliger résultait du fait qu'ils l'avaient jugé passible de mort, par rapport à son niveau élevé. En effet, Joseph avait commis deux péchés : celui de raconter un rêve qui représentait un affront au respect dû à ses parents – qu'il avait vus se prosterner devant lui – et celui d'avoir contesté la royauté de Juda – en le voyant, lui aussi, se prosterner devant lui dans ses rêves. Joseph s'était également rendu coupable d'une troisième

transgression, en médisant de ses frères auprès de son père. Autrement dit, c'est en se montrant très pointilleux dans le jugement de Joseph, que ses frères l'ont considéré comme passible de mort. Or, lorsque Joseph entendit leur sentence, il l'accepta, conscient que le Maître du monde se montre très pointilleux, dans Son jugement, à l'égard de Ses pieux. En outre, pendant sa longue période d'absence du foyer parental, Joseph n'a jamais fait savoir à son père qu'il vivait encore, témoignant, par le biais de ce silence, son approbation à sa punition, qu'il reconnaissait avoir méritée.

Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent (« Séder Hadorot » I, 216) que lorsque Joseph était en route, dans la caravane des Ismaélites, il leur demanda de faire un arrêt afin de pouvoir se recueillir sur la tombe de sa mère. Arrivé à l'endroit où Rachel se trouvait enterrée, Joseph entendit sa voix, surgissant de la terre et lui annonçant qu'il devait accepter son jugement sans la moindre contestation. Nous comprenons, à présent, pourquoi le Saint béni soit-Il s'est associé au serment prononcé par les tribus au sujet de Joseph : parce qu'Il était conscient que leur jugement était véridique et que Joseph lui-même l'accepterait. De plus, la détresse de Joseph le pousserait à se remettre en question, et lui apprendrait à quel point il aurait dû se montrer prudent dans son attitude vis-à-vis de ses frères.

Dès lors, pour quelle raison les tribus ont-elles été punies ? Lorsqu'un enfant faute à l'égard de son père, il mérite une bonne claque de ce dernier. Suite à cela, le fils pleure et supplie son père d'avoir pitié de lui. Cependant, le père continue à le frapper, car il mérite toujours des coups, mais le fait alors de façon plus atténuée, sous l'emprise de sa miséricorde naturelle. Par conséquent, lorsque les frères de Joseph constatèrent que celui-ci se lamentait de sa situation, ils auraient dû avoir pitié de lui – en dépit du fait qu'ils avaient raison – et s'abstenir de le jeter dans un puits plein de serpents, puis de le vendre en tant qu'esclave. Par conséquent, on

leur reprocha le fait de ne pas s'être comportés à la façon d'un père miséricordieux, qui continue à frapper son fils, mais avec modération.

D'autres commentateurs expliquent qu'on a tenu rigueur aux frères de Joseph, pour le fait qu'ils ont égorgé un chevreau et trempé dans son sang la tunique de Joseph, qu'ils ont ensuite présentée à leur père (Genèse 37, 31-33). Ce spectacle avait en effet suscité beaucoup de peine à Jacob, en plus du fait qu'il ne constituait pas une preuve certaine que Joseph avait réellement été mis en pièces – la preuve étant que, suite à cela, le patriarche refusa de s'endeuiller pour son fils. Dans ce cas, le fait d'avoir égorgé un chevreau et causé de l'affliction à leur père était tout à fait superflu ; il aurait été préférable que les tribus n'en parlent pas du tout à leur père, conformément au principe selon lequel « il vaut [parfois] mieux s'abstenir d'agir ». En outre, la Torah rapporte que les frères de Joseph se sont assis pour festoyer : « Ils s'assirent pour faire leur repas. » (Genèse 37, 25) Ce comportement est indigne d'un Juif, dont l'essence profonde se définit par la miséricorde ; il était donc d'autant plus condamnable que les nobles tribus d'Israël aient agi de la sorte. En effet, la nourriture possède la faculté de réjouir l'homme et, en agissant ainsi, les frères de Joseph ont donc donné l'impression de se réjouir de son infortune, alors qu'il nous est recommandé : « Lorsque ton ennemi tombe, ne te réjouis point. » (Proverbes 24, 17)

Ainsi donc, on a tenu rigueur aux tribus, non pas pour le jugement lui-même qu'elles ont rendu à l'encontre de Joseph – la preuve étant que le Saint béni soit-Il s'y est, Lui aussi, associé –, mais plutôt pour le fait qu'elles n'ont pas cherché à atténuer la rigueur de la sentence, en se comportant avec la miséricorde qui doit caractériser le comportement de tout Juif – et d'autant plus encore, celui d'une personnalité éminente.

Résumé

- L'épisode de la vente de Joseph soulève plusieurs questions. Comment les frères de Joseph ont-ils pu envisager de se comporter avec une telle cruauté et de le tuer ? En outre, les dix martyrs sont une réincarnation des tribus, dont le comportement avait laissé à désirer, au moment de la vente de Joseph. Dès lors, pourquoi l'Eternel s'est-Il associé à leur serment ? Enfin, pourquoi Joseph n'a-t-il pas demandé aux Ismaélites de le ramener à son foyer, en échange d'une importante somme d'argent, et a donc approuvé le verdict de ses frères ?
- Par rapport à son niveau élevé, Joseph méritait la peine de mort, pour différentes erreurs qu'il avait commises : manque de respect vis-à-vis de ses parents – en rêvant qu'ils se prosternaient devant lui –, rébellion contre la royauté de Juda, et médisance sur ses frères auprès de son père. Joseph, conscient de l'équité de la sentence, en accepta la rigueur.
- Les tribus ont été punies pour avoir manqué de miséricorde à l'égard de leur frère, qui les implorait ; ils auraient dû atténuer sa punition. Ils ont également fauté en trempant la tunique de Joseph dans le sang, occasionnant beaucoup de chagrin à leur père. Enfin, il leur a été reproché d'avoir mangé tous ensemble après avoir vendu Joseph, comme s'ils se réjouissaient du sort infligé à ce dernier, comportement indigne des « tribus de l'Eternel ».

Annexes

L'aspiration à la quiétude et 'Hanoukka

« Jacob s'installa dans le pays des pérégrinations de son père, dans le pays de Canaan. »

(Genèse 37, 1)

Explication de Rachi : « Jacob voulait demeurer en paix, mais des tourments lui sont venus de Joseph. »

Ce monde-ci a été créé pour que l'homme y peine. Aussi, lorsqu'un homme aspire à la tranquillité, des malheurs lui arrivent. C'est pourquoi, lorsque Jacob voulut demeurer en paix, il eut des soucis provenant de Joseph.

Nos Sages, de mémoire bénie, nous enseignent que si un malheur survient à l'homme, il doit examiner sa conduite ; s'il ne trouve pas de péché, suite à cet examen, il attribuera sa détresse à un manque d'assiduité dans l'étude de la Torah (Berakhot, 5a).

Il est évident que lorsque les tourments de la disparition de Joseph survinrent à Jacob, le patriarche scruta ses actes ; sa recherche s'étant avérée infructueuse, il les attribua à un manque d'assiduité dans l'étude de la Torah. Sur le mode allusif, nous

pouvons dire que ces malheurs sont survenus précisément par le biais de Joseph, car ce nom suggère l'idée d'ajout, insinuant alors que l'homme ne doit pas aspirer à la quiétude, mais plutôt rechercher à être sans cesse plus assidu dans son étude de la Torah.

De même, tous les décrets que les Grecs ont promulgués à l'encontre du peuple juif étaient la conséquence d'un relâchement dans l'étude de la Torah. Le nom de 'Hanoukka, donné à la fête commémorant ces événements, contient une allusion à cette idée : le début du mot, *'hanou*, signifie que les Juifs se sont reposés (*na'hou*) de l'étude de la Torah ; la fin du mot, *ka*, est assimilable au terme *maka* (composé de la syllabe *ka* et de la lettre *Mèm*), en référence aux "coups" – décrets des Grecs – que notre peuple a endurés, du fait qu'il avait abandonné la Torah, donnée en quarante jours (valeur numérique de *Mèm*) à Moïse.

L'effacement de Joseph devant ses frères

« Voici les générations de Jacob : Joseph, âgé de dix-sept ans, menait paître les brebis avec ses frères. Passant son enfance avec les fils de Bilha et ceux de Zilpa, épouses de son père, Joseph débitait sur le compte des autres frères des médisances à leur père. »

(Genèse 37, 2)

Il est écrit : « Voici les générations de Jacob : Joseph », pour nous enseigner que de la même façon que notre patriarche Jacob avait

l'habitude de s'effacer devant les autres, ainsi Joseph le juste était-il animé de la même modestie. En effet, après tout ce que ses frères lui ont fait endurer, il ne leur a pas tenu rigueur et a continué à se comporter humblement à leur égard, faisant preuve d'une grande vaillance.

Le nom Jacob est formé à partir de la lettre *Youd* et du mot *akev*. *Akev*, le talon, est un petit membre modeste, situé à l'endroit le plus bas du corps humain ; pourtant, c'est lui qui permet à l'homme de se tenir debout. De même, la lettre *Youd* est la plus petite de toutes, mais elle est toujours écrite au dessus de l'interligne, signe de sa supériorité. Jacob se diminuait toujours face à ses frères ; cependant, une place lui était réservée dans les hauteurs, et il est devint l'élite des patriarches.

« Les actes des patriarches sont un signe prémonitoire pour leurs descendants. » Joseph a appris de son père comment se comporter. C'est pourquoi, il est resté humble devant ses frères, même lorsqu'il a été nommé chef de tout le pays d'Egypte. Avant que ses frères ne reprennent la route pour Canaan, Joseph leur a dit : « Ne vous affligez point » (Genèse 45, 5). Car la Présence divine ne peut résider qu'en l'homme qui se trouve dans la joie. Pour cette raison, il les a encouragés à être joyeux, afin qu'ils puissent être inspirés par l'Esprit sacré et que leur soit révélée la vérité, à savoir que « c'est ma bouche (*pi*) qui vous parle » (ibid. 45, 12). Le mot *pi* fait référence au fait que Joseph a eu une conduite irréprochable sur le plan sexuel, ce qui constituait la preuve qu'il n'avait pas réellement médit de ses frères (car autrement, la médisance aurait porté atteinte à la sainteté de sa *mila*).

Nous comprenons, à présent, pourquoi il est écrit : « Voici les générations de Jacob : Joseph » : parce que les nobles vertus possédées par Jacob se retrouvèrent chez Joseph.

Section Mikets

Le remède pour soulager le joug de l'exil

« Ce fut au bout de deux années, Pharaon eut un songe, et voici il était debout au bord du fleuve. »

(Genèse 41, 1)

Le Midrach Rabba (89, 1) explique au sujet de ce verset : « Il est écrit : "Il a posé des limites à l'obscurité" (Job 28, 3). Un certain nombre d'années avait été fixé à la détention de Joseph en prison ; lorsque la fin de cette période arriva, Pharaon eut un songe. »

Approfondissons l'idée contenue dans ce Midrach.

Dans ce monde, toute chose, qu'elle soit bonne ou mauvaise, est délimitée par une fin. Le Saint béni soit-Il a créé un monde régi par des lois et déterminé dans le temps ; l'homme s'y trouve contraint de remplir ses obligations et d'accomplir les *mitsvot* dans le temps qui leur a été imparti, et s'il y manque, il ne sera plus en mesure des les exécuter, du fait que le moment qui leur était réservé est passé. Tel est le sens de la déclaration du roi Salomon : « Il y a un temps

pour tout, et chaque chose a son heure sous le ciel. » (L'Ecclésiaste 3, 1) Or, de même que les *mitsvot* prescrites par l'Eternel doivent être accomplies à un moment déterminé, qui leur est propre, de même, les épreuves que l'homme doit endurer sont, elles aussi, limitées dans le temps ; lorsqu'elles ont débouché sur le but recherché – à savoir, celui d'amender l'homme en question – le Maître du monde se hâte de les retirer, aussi rapidement qu'Il les avait fait survenir.

La Torah rapporte que Joseph le juste a dû rester une très longue période en cellule, mais, dès l'instant où Dieu a décidé que le moment était arrivé où il devait être libéré, Il a aussitôt occasionné le rêve de Pharaon, qui devait aboutir à la délivrance de Joseph, puis finalement, à sa nomination comme chef de toute l'Egypte, comme il est dit : « Joseph était le gouverneur de la contrée ; c'était lui qui faisait distribuer le blé à tout le peuple du pays. » (Genèse 42, 6)

Tel est le sens de notre Midrach : toute période est limitée par une fin et, de même que le Saint béni soit-Il mit une fin à l'obscurité qui régnait avant la création du monde, de même, Il mit une fin aux souffrances de Joseph, en faisant en sorte que Pharaon ait un rêve que personne d'autre que Joseph ne sut interpréter ; cet incident mit en valeur la sagesse exceptionnelle de ce dernier, qui fut alors nommé gouverneur de l'Egypte.

Nous comprenons, du même coup, l'enseignement de nos Sages, de mémoire bénie, selon lequel « même si un homme a une épée tranchante suspendue au-dessus de la tête, il ne doit pas désespérer de la Miséricorde » (Berakhot, 10a), parce qu'il est certain que sa détresse aura une fin et qu'il connaîtra bientôt le salut. Aujourd'hui aussi, alors que nous sommes en exil, que des ennemis, menaçant de nous exterminer, nous entourent de tous les côtés, les épreuves semblent grandir chaque jour davantage, et nous ne savons pas

jusqu'où cela va mener ; pourtant, il est exclu de tomber dans le désespoir, à Dieu ne plaise. Au contraire, il nous incombe de nous rappeler que tout exil a une fin et que le Messie finira par venir ; aussi, même s'il tarde, nous devons l'attendre et espérer qu'il vienne chaque jour.

Cependant, malgré les souffrances que nous devons endurer en exil, il existe pourtant une possibilité d'adoucir cette situation amère. Le remède consiste à cultiver en nous l'espoir, et à croire de tout notre cœur que le jour viendra où l'Eternel nous délivrera de tous nos malheurs et mettra un terme à notre exil. Or, qu'est-ce qui a la faculté de conduire l'homme à de telles pensées ? Seules une étude assidue de la Torah et une observance scrupuleuse des *mitsvot*. En effet, celles-ci ont le pouvoir d'attiser l'espoir de l'homme, de lui faire oublier, dans une certaine mesure, ses difficultés, et d'intensifier sa foi en la venue de la délivrance. D'ailleurs, nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Midrach Tan'houma sur Vayigach, 11) que Joseph n'a pas oublié la Torah qu'il avait apprise ; il est donc clair qu'il l'a révisée, sans quoi il l'aurait oubliée. Par conséquent, c'est sa persévérance dans l'étude qui lui a fourni les forces nécessaires pour faire face à toutes les difficultés. A l'inverse, celui qui perd tout espoir de salut et n'attend pas le Messie avec impatience, ou qui désespère de la délivrance, dès l'instant où un malheur vient l'accabler, s'enfonce encore davantage dans l'exil. En abandonnant la voix de la Torah et en négligeant les *mitsvot*, c'est comme s'il se créait un "exil dans l'exil", puisqu'il anéantit sa propre foi et son espoir en la délivrance, se trouvant alors d'autant plus assujetti au joug de l'exil.

Des enquêtes menées dans le domaine médical ont révélé qu'un malade qui croit en sa guérison a plus de chance de guérir que celui qui n'y croit pas. En effet, le désespoir d'un malade ne fait que renforcer sa maladie, au point qu'il ne peut s'en sortir que par

miracle. De même, si nous désirons mériter la délivrance finale, et oublier nos souffrances et nos soucis, il nous incombe de nous attacher à la sainte Torah, qui représente un élixir de vie ravivant les âmes fatiguées. Ainsi, l'homme dont l'esprit et le cœur seront emplis de paroles de Torah, atténuera, par là même, le joug de l'exil et les souffrances qui l'accompagnent. Par contre, celui qui tourne la nuque à l'Eternel et à Sa Torah, éloigne de lui tout sentiment d'espoir et de foi en la venue de la délivrance, puisque son comportement l'enfonce davantage dans la "maladie" de l'exil, et crée une sorte de deuxième exil, comme un "exil dans l'exil".

Joseph le juste n'a pas, un seul instant, perdu l'espoir dans le salut, en dépit du fait que ses frères l'avaient repoussé et qu'il se trouvait éloigné du foyer parental. A priori, la succession d'épreuves qu'il dut surmonter – être jeté dans un puits, vendu en tant qu'esclave, puis emprisonné – aurait pu le faire tomber dans le désespoir ; pourtant, il ne se laissa pas entraîner par son mauvais penchant, et renforça au contraire sa foi, certain que le jour viendrait où la situation se retournerait, et où il mériterait de sortir de cette passe obscure, pour, à nouveau, jouir de la lumière.

La section de Mikets est lue à la période de 'Hanoukka, parce qu'il existe un lien étroit entre les deux. Le Midrach explique (Genèse Rabba 2, 4) que le verset : « Des ténèbres couvraient la face de l'abîme » (Genèse 1, 2) fait référence au royaume grec, qui tenta d'assombrir l'âme du peuple juif et de l'éloigner de l'Eternel, béni soit-Il. Les Grecs se distinguaient du reste des nations qui ont dominé le monde au cours de l'Histoire : alors que la plupart des nations recherchaient à exterminer physiquement le peuple juif, la nation grecque, quant à elle, désirait éteindre son âme, en la refroidissant dans son service divin, et en cultivant des doutes quant à la venue de la délivrance. Les Grecs s'efforcèrent d'annihiler tout élément de judaïsme du sein de notre peuple, et c'est la raison

pour laquelle ils placèrent une idole à l'intérieur du Temple (Talmud de Jérusalem, Taanit 4, 5), profanèrent le sanctuaire et souillèrent ses huiles (Chabbat, 21b). En effet, conscients que le Temple représentait le siège de la sainteté et donc le lien entre le peuple juif et son Créateur, ils savaient que dès l'instant où il serait profané, le peuple juif ne serait plus en mesure d'y allumer la *menora*, ni de se vouer au service divin, et espéraient que cet éloignement de Dieu et de Sa Torah entraînerait, simultanément, une adhésion à la culture grecque.

A 'Hanoukka, nous disons dans notre prière : « Pour les miracles (…) et ils ont allumé des lumières dans la cour de Ton sanctuaire. » Le 'Hatam Sofer explique (Derachot 'Hatam Sofer, 'Hanoukka de l'année 5592, p.67) qu'ils furent contraints d'allumer la *menora* dans la cour du sanctuaire, et non pas à l'intérieur de celui-ci, parce qu'il avait été profané par les Grecs, qui y avaient placé une idole. A l'époque du royaume grec, les Juifs se sont éloignés de la Torah, se plaçant, en quelque sorte, dans un exil à l'intérieur de l'exil, puisque non seulement leur foi s'est refroidie, mais en plus, leur comportement répréhensible les a encore davantage éloignés de l'Eternel et de Sa Torah. En l'absence de foi et de *mitsvot*, le salut et l'espoir semblaient hors de portée, alors que le poids de l'exil apparaissait écrasant.

Néanmoins, grâce à la Miséricorde divine, ce n'est pas la totalité du peuple juif qui se laissa influencer par la Grèce maléfique. En effet, un petit groupe de Juifs exceptionnels, les Hasmonéens, qui avaient su préserver la flamme juive, luttèrent de toutes leurs forces contre les Grecs et leur culture corrompue, pour finalement parvenir à les vaincre et à les chasser de leur terre. Les ténèbres étaient arrivées à leur terme. L'élite de justes eut le mérite de trouver une petite fiole d'huile fermée, scellée du sceau du grand prêtre (Chabbat, 21b). La Torah étant comparée à l'huile, utilisée pour l'allumage de la *menora*, le Tout-Puissant les a fait bénéficier

d'un miracle par le biais d'une fiole d'huile. En outre, l'huile symbolise également l'âme juive, qui est intrinsèquement pure – les mots *hachémen* et *nechama* étant formés des mêmes lettres.

Or, c'est Joseph le juste qui a transmis aux Hasmonéens la force de lutter contre une culture étrangère environnante et de préserver, par tous ses moyens, la flamme du peuple juif, l'empêchant ainsi de s'éteindre. Il est en effet rapporté (Genèse Rabba 87, 5 ; Midrach Tan'houma sur Vayéchev, 8) que Joseph est toujours resté fidèle à son identité juive, dont il éprouvait de la fierté, et qu'il proclamait bien fort, partout où il se rendait : « Je suis Juif, et je crains l'Eternel mon Dieu. » De ce fait, les personnes qui l'entouraient savaient qu'il appartenait à la nation juive et qu'il était attaché au Créateur, raison pour laquelle on le surnommait « l'Hébreu » – comme nous le voyons au sujet du maître échanson qui, lorsqu'il le mentionna auprès de Pharaon, le désigna par ce qualificatif : « Là, était avec nous un jeune Hébreu » (Genèse 41, 12), et comme la femme de Putiphar qui, elle aussi, l'appela ainsi : « Le serviteur hébreu est venu vers moi » (ibid. 39, 17).

Le comportement de Joseph et celui des Hasmonéens constituent, pour nous, une leçon de morale : s'il est vrai que nous nous trouvons dans l'exil, nous devons pourtant veiller à ne pas aggraver cet exil, en négligeant la Torah et le respect des *mitsvot*, à Dieu ne plaise. A propos de la Torah, il est écrit : « Les préceptes de l'Eternel sont droits : ils réjouissent le cœur. » (Psaumes 19, 9) Autrement dit, les paroles de Torah, qui sont droites et véridiques, possèdent le pouvoir de pénétrer le cœur de l'homme et de susciter en lui une joie profonde ; or, un homme que la Torah rend heureux, oublie le joug de l'exil dans lequel il se trouve, cette réalité se trouvant quelque peu éloignée de sa pensée.

Le seul moyen de lutter contre la culture corrompue de l'Empire grec, comparable aux « ténèbres [qui] couvraient la face de l'abîme »

(Genèse 1, 2 ; Genèse Rabba 2, 4) et à l'obscurité de tous les autres exils que nous traversons, est donc de s'armer de l'esprit de la Torah, comme le suggère la suite du verset : « et le souffle de Dieu planait sur la face des eaux ». Dieu a créé « l'un face à l'autre » : aux dix sphères de sainteté correspondent dix sphères d'impureté, que le Zohar désigne par « couronnes inférieures » (Recueil sur Genèse, 3 ; « Déguel Ma'hané Ephraïm » sur Vayigach).

[On affirme, par ailleurs, que les forces de l'impureté sont au nombre de onze, parallèlement aux onze aspects d'impureté qui sont restés après le tri des rois – qui ont trié le bien à l'intérieur du mal – et face auxquels a été institué le remède de l'encens, composé d'onze plantes – cf. « Ets 'Haïm » 42, 2.]

Le pouvoir de la sainteté est si puissant qu'il est capable de soumettre à lui celui de l'impureté. C'est ce que nous affirmons dans la prière de *Al Hanissim* (« Pour les miracles ») : « Un grand nombre dans les mains d'un petit nombre » ; autrement dit, en dépit du fait que les Hasmonéens représentaient une minorité par rapport aux myriades de soldats composant l'armée grecque, la plus puissante du monde, ils parvinrent pourtant, de façon miraculeuse, à les vaincre, leur sainteté ayant pris le dessus sur l'impureté.

Sur le mode allusif, nous pouvons retrouver cette idée dans le verset : « Des ténèbres couvraient la face de l'abîme (*tehom*) ». Les première et dernière lettres du mot *tehom* forment le mot *mèt* (mort), tandis que ses lettres centrales ont pour valeur numérique onze : le souffle divin, qui inspirait les Hasmonéens, leur permit d'anéantir les onze aspects de l'impureté, qui étaient restés après le tri des rois, et d'élever à nouveau le peuple juif au-dessus de l'abîme dans lequel il se trouvait plongé.

Il est écrit : « Il veille sur les pas de Ses pieux » (Samuel I 2, 9). Ce verset signifie que le Saint béni soit-Il assure une protection particulière aux justes qui suivent Sa voie. L'histoire de Joseph le

juste illustre cette idée. En effet, ce dernier bénéficia d'une remarquable Providence divine, qui ne l'abandonna jamais durant la longue période de son exil en Egypte, mais l'accompagna dans chacune de ses épreuves, jusqu'à ce que Pharaon le méchant le nomme finalement chef de toute l'Egypte, nomination qui faisait partie du plan divin. Joseph faisait tout ce qui était en son pouvoir pour ne pas se créer un "exil dans l'exil" ; à nous de prendre exemple sur son comportement, en espérant, de tout notre cœur, que le Maître du monde nous délivrera bientôt du joug de l'exil et déclarera que nous avons suffisamment souffert. Comment pouvons-nous hâter notre délivrance finale ? En nous renforçant en Torah, en exprimant notre désir ardent de l'accomplir et de ne jamais l'abandonner ; car alors, l'Eternel Lui aussi « ne délaissera pas Son peuple, et n'abandonnera pas Son héritage » (Psaumes 94, 14).

Résumé

- Lorsque le moment arriva où Joseph devait sortir de l'obscurité pour jouir à nouveau de la lumière, Pharaon eut un songe, qui entraîna la délivrance du juste de prison, puis sa nomination en tant que chef de toute l'Egypte.

- L'histoire de Joseph nous enseigne que de la même façon que le Saint béni soit-Il mit un terme à l'exil de ce dernier, ainsi, Il mettra finalement un terme au nôtre. Il existe deux types d'exils : l'exil au sens physique du terme, et l'exil physique doublé d'une dégradation spirituelle, sorte d'"exil dans l'exil". Lorsqu'un homme suit la voie de la Torah et des *mitsvot*, la douceur de celles-ci lui fait oublier le joug de l'exil. Par contre, quand il tourne la nuque à son Créateur et à Sa Torah, Il se plonge dans un exil encore plus profond, du fait qu'il efface en lui tout espoir de salut, sentiment qui aurait pu l'encourager à affronter ses difficultés.

- Joseph ne permit pas aux épreuves de renforcer la profondeur de son exil, mais œuvra, au contraire, à en alléger le joug, en s'attachant à

l'Eternel et à la Torah – il révisa tout ce qu'il avait étudié, afin de ne pas l'oublier.

- La section de Mikets est lue à la période de 'Hanoukka, en raison du lien existant entre ces deux sujets. Le verset : « Des ténèbres couvraient la face de l'abîme » fait référence aux Grecs, qui cherchaient à obscurcir l'âme du peuple juif, en l'éloignant de Dieu. La grande majorité de notre peuple s'est hellénisée, tombant dans les ténèbres, contrairement à Joseph le juste, qui avait su maîtriser son mauvais penchant et empêcher l'exil de redoubler de gravité.
- Si nous désirons vaincre les ténèbres de l'abîme, nous devons nous appuyer sur « le souffle de Dieu [qui] planait sur la face des eaux », c'est-à-dire, sur l'esprit de la Torah. Il existe dix sphères de sainteté, face aux onze aspects de l'impureté qui sont restés après le tri des rois ; pourtant, malgré ce déséquilibre, ce sont les forces de pureté qui prennent le dessus sur celles de l'impureté, comme à l'époque de l'Empire grec, où la minorité pure sortit vainqueur.

Le rêve de Pharaon et son interprétation par Joseph

« Ce fut au bout de deux années, Pharaon eut un songe, et voici, il était debout au bord du fleuve. »

(Genèse 41, 1)

« Et ces épis maigres engloutirent les sept épis sains et pleins. Pharaon s'éveilla, et c'était un songe. »

(Genèse 41, 7)

Resté perplexe devant la répétition de son rêve, Pharaon convoqua tous les magiciens et sages de l'Egypte, à qui il demanda de les interpréter. Certains d'entre eux lui affirmèrent qu'il allait avoir sept filles, d'autres proposèrent une interprétation différente, mais aucune ne le satisfit pleinement (Yalkout Chimoni sur Genèse, 147). Sur ces entrefaites, le maître échanson dit à Pharaon qu'il connaissait un Juif, qui se trouvait en prison et savait interpréter les rêves. Pharaon le convoqua immédiatement, comme le souligne le verset : « On le sortit de la geôle ; il se rasa et changea de vêtements, puis il parut devant Pharaon. » (Genèse 41, 14) Joseph lui affirma alors que l'Egypte allait connaître sept années d'abondance, suivies de sept années de famine. La Torah rapporte que Pharaon souscrit aussitôt à cette interprétation, et décida ensuite de nommer Joseph comme vice-roi et de lui confier son sceau.

Ce passage ne manque pas de nous surprendre : comment expliquer que Pharaon ait donné plus de crédit à l'interprétation de Joseph qu'à toutes les autres ? Comment savait-il qu'il s'agissait effectivement de la bonne ? Généralement, on a tendance à se méfier des personnes qui se présentent à nous, et, plus particulièrement encore, lorsque cela touche à la royauté. Or, voilà ici qu'un jeune esclave juif, soupçonné d'avoir eu commerce avec la femme de Putiphar, vient d'être nommé comme chef de toute l'Egypte : n'est-ce pas aberrant ?

Joseph le juste : un pilier du monde

Afin d'accéder à une meilleure compréhension de cet épisode, rapportons ce qu'expliquent les ouvrages saints. L'ensemble du comportement de Joseph le juste était imprégné de la pensée : « Je ressens continuellement la présence de l'Eternel face à moi. » C'est à tout instant que Joseph percevait la Présence divine, depuis son enfance dans le foyer paternel, en passant par l'épisode de sa vente à des Ismaélites, et jusqu'à l'époque où il se retrouva dans la maison

de Putiphar ; il ressentait, de tous ses sens, que le Maître du monde était là, à ses côtés.

Au début du Choul'han Aroukh (Ora'h 'Haïm), il est écrit : « Il existe un principe fondamental dans la Torah, relatif aux vertus des justes qui suivent Dieu, celui de percevoir : "Je ressens continuellement la présence de l'Eternel face à moi." Car un homme ne s'assoit, ne se réjouit, et ne s'occupe pas de la même manière quand il est seul chez lui et lorsqu'il se trouve devant un grand roi. De même, il ne parle, ni ne s'exprime de la même façon dans son cercle familial que dans le palais royal. A plus forte raison, si l'homme prend conscience que le Roi des rois, le Saint béni soit-Il, se tient devant lui et observe ses actes, il sera aussitôt saisi d'une crainte de Dieu, devant qui il aura toujours honte et se soumettra. »

A présent, il existe une différence entre le fait d'avoir entendu qu'un grand roi se trouve non loin de soi, mais à l'extérieur de son domaine, et celui de se trouver soi-même dans le palais royal. L'omniprésence de l'Eternel se ressent à un degré beaucoup plus intense dans une maison d'étude. S'il est vrai que la gloire divine emplit toute la terre, on la ressent néanmoins davantage dans un lieu où la Présence divine se trouve "concentrée". Aussi, l'homme qui quitte la maison d'étude doit-il s'efforcer d'emporter avec lui ce sentiment de l'omniprésence divine, particulièrement perceptible à cet endroit.

Lorsque Joseph vivait auprès de son père Jacob, il a appris de lui l'intégralité de la Torah transmise par Chem et Ever, et a vécu avec une perception constante de Dieu ; puis, ceci l'a influencé tout au long de sa vie, y compris lorsqu'il est devenu esclave.

La tentative de séduction de la femme de Putiphar

Il est écrit : « Il est venu dans la maison pour faire son travail » (Genèse 39, 11). Rav et Chemouel sont en controverse sur ce verset : l'un dit : « son travail, effectivement » – dans le sens propre du terme

– et l'autre dit : « il est venu aussi dans l'intention d'avoir des rapports avec elle » (Sota, 36 ; interprétations également rapportées par Rachi). Rachi ajoute que l'image de son père lui apparut à ce moment et le sauva du péché. Sur le mode allusif, nous pouvons expliquer que c'est l'image du Saint béni soit-Il que Joseph a vue, puisque nous Le surnommons : « Notre Père, notre Roi ». Autrement dit, c'est le Maître du monde Lui-même qui se révéla à Joseph, vision qui exclut toute possibilité de pécher. Il semble donc que Joseph était arrivé à une situation dans laquelle l'épreuve était devenue si difficile que le désir a failli l'emporter, et qu'il aurait pris le dessus si ce n'était l'assistance divine particulière dont il a bénéficié. Réfléchissons un instant : il arrive à de nombreuses personnes, que Dieu nous en préserve, de se retrouver placées dans des épreuves très dures, sans qu'elles ne méritent de telles révélations. En quoi Joseph a-t-il eu le mérite de voir l'image de son père, ou même – selon une interprétation – celle de Dieu ?

En nous appuyant sur ce que nous avons expliqué plus haut, Joseph s'efforçait de ressentir, à tout instant, l'omniprésence divine ; pour cette raison, même lorsqu'il se retrouva confronté à une épreuve si ardue, il eut le mérite de voir l'image de son Père. Le Roi des rois, en personne, se révéla à lui, au moment de l'épreuve, du fait qu'il faisait continuellement des efforts pour Le percevoir. A l'inverse, un homme qui est protégé par le mérite de la Torah mais ne parvient pas à se maîtriser au moment de l'épreuve, tombant une fois après l'autre dans le péché, ne pourra pas compter sur une intervention divine en sa faveur, du fait qu'il ne fournit pas suffisamment d'efforts pour ressentir l'omniprésence de son Créateur. Tel est le sens de l'enseignement de nos Sages : « Aux yeux du pécheur, la récidive est déjà un acte licite. » (Yoma, 86b)

Il est rapporté (Genèse Rabba 87, 7 ; Sota, 36b) que de la semence s'échappa d'entre les ongles de Joseph ; le mauvais penchant

l'attaqua violemment, et Joseph réagit en enfonçant immédiatement ses ongles dans le sol. C'est pour cette raison qu'il fut surnommé « le juste, pilier du monde », parce qu'il eut une conduite irréprochable sur le plan des mœurs ; c'est cette vaillance qui lui conféra le titre de « pilier », car il sut rester un juste, sans se laisser entacher par le péché.

A travers cet épisode, le Saint béni soit-Il désire nous enseigner une leçon. Les ongles de Joseph laissèrent échapper de la semence ; certes, celle-ci ne sortit par l'endroit habituel, mais pourtant, Joseph ne s'y attendait certainement pas. Il échappa peut-être au péché, néanmoins, il fut victime d'un phénomène désagréable. Par conséquent, nous en déduisons l'interdiction de nous placer dans une situation d'épreuve, et l'obligation de prier pour que l'Eternel nous en préserve, Lui aussi. Car, chez le commun des mortels, la semence ne s'échappe pas des ongles, mais de façon naturelle ; seul Joseph le juste mérita un tel miracle, du fait qu'il percevait constamment l'omniprésence divine.

Crédit donné à l'interprétation de Joseph

Le comportement de Joseph constitue une leçon pour les générations à venir. Lorsqu'un homme se plie aux exigences de la Torah, cela se reflète sur son visage, et les gens disent : « Regardez donc cet homme : que ses actes sont agréables ! » La Guemara affirme à cet égard (Yoma, 86a) que quand un homme pratique la bienfaisance, la bonté apparaît sur son visage ; il en est de même concernant les autres vertus. Car « la sagesse de l'homme éclaire son visage » (L'Ecclésiaste 8, 1), le visage reflétant son essence profonde. Aussi, le visage d'un homme qui ressent l'omniprésence du Saint béni soit-Il, devient-il le reflet de la Présence divine, comme il est dit : « Je résiderai parmi vous » (Exode 25, 8), cette Présence étant perceptible sur l'homme.

Lorsque Joseph se présenta pour la première fois à Pharaon, il lui dit : « Ce n'est pas moi, c'est Dieu, qui s'exprimera à travers moi pour apaiser Pharaon. » (Genèse 41, 16) Lors de sa toute première entrevue avec le roi des impies, Joseph l'informa qu'il n'était que l'envoyé de l'Eternel, auquel il se soumettait. Pharaon comprit alors que Joseph était constamment animé par ce sentiment – car, lorsque la réalité apparaît de façon cinglante, on ne peut la nier.

Quand on voit un juste, on voit simultanément la Présence divine, comme le souligne le verset : « Tous les peuples de la terre verront que le Nom de l'Eternel est associé au tien, et ils te redouteront. » (Deutéronome 28, 10) L'essence authentique du Juif s'exprime lorsqu'il atteint un niveau de crainte de Dieu tel que les nations du monde le redoutent, impressionnées par l'intégrité d'un homme sur lequel réside la Présence divine. A ce propos, on raconte que même les grands rois tremblaient devant certains *Guedolei Israël*[57].

Constatant que Joseph craignait réellement Dieu et était profondément saint et pur, Pharaon comprit tout de suite qu'il disait la vérité. [Notons que la valeur numérique du nom Joseph équivaut à celle du Nom de Dieu – *Hé*, *Vav*, *Youd*, *Hé* – multipliée par six.] Le qualificatif de « juste », attribué à Joseph, ne décrit pas simplement un aspect de sa personnalité, mais la définit essentiellement. C'est l'ensemble de son comportement qui était imprégné de piété, dans le sens du verset : « Ta vertu marchera devant toi » (Isaïe 58, 8). A présent, nous comprenons pourquoi Pharaon donna crédit à l'interprétation de Joseph : parce que même ce méchant perçut que le Saint béni soit-Il parlait par la bouche de ce juste, comme par théophanie. La déclaration de Joseph : « Ce n'est pas moi, c'est Dieu, qui s'exprimera à travers moi pour apaiser Pharaon » signifiait donc que son interprétation correspondait, en réalité, à celle de Celui qui avait mis ce rêve dans l'esprit de Pharaon.

---

57. Grands *Rabbanim* du peuple juif.

L'appellation de Joseph « *avrekh* » nous livre une remarquable leçon : ce titre ne désigne pas exclusivement une personne qui a acquis un certain niveau en Torah, mais aussi celle dont le comportement se distingue, du fait que l'on ressent qu'elle est imprégnée par la Présence divine. Tous se laissent impressionner par cette personnalité d'exception et s'écrient : « Regardez untel, comme ses actions sont agréables ! » (fin du Traité Yoma)

Les justes, incarnation de la Vérité

Il m'arriva une fois de participer à un dîner de Gala, organisé par une certaine institution de Torah. Grâce à Dieu, malgré l'inflation galopante actuelle, ce Gala fut un succès. A cette occasion, j'eus le mérite de rencontrer le Gaon Rabbi Aaron Leib Steinmann, qu'il ait une longue et bonne vie, auquel j'embrassai la sainte main, à la façon dont on m'a appris d'honorer les grandes personnalités en Torah et les érudits. Un Juif, qui participait lui aussi au Gala, me posa deux questions : pour quelle raison j'avais embrassé la main du Rav, et comment se faisait-il que je soutenais ses institutions, alors que les miennes connaissaient également des difficultés économiques. Je répondis à ces deux questions par une réponse unique : nous devons chercher à créer un lien avec tout ce qui représente la Vérité. Pour cette raison, lorsque je rencontre un grand homme, érudit et juste, je m'empresse de lui baiser la main, en guise d'attachement à la Vérité – c'est de cette façon que j'ai été éduqué au Maroc. Cela explique simultanément ma présence à ce Gala – en dépit du fait qu'il n'était pas destiné aux institutions de mes saints ancêtres – car la Vérité se trouvait à cet endroit. La Torah incarne la Vérité, et l'homme est comme poussé par un besoin inné de s'associer à un endroit ou à une cause véridique.

A une autre occasion, il m'arriva de me retrouver à proximité du Rav Chakh, de mémoire bénie, auquel j'embrassai alors la main. En

constatant la stupéfaction qui se lisait sur son visage, je lui répondis que c'est ainsi que mon père m'avait appris à me comporter, et que nous avons toujours eu l'habitude de faire – à savoir, de témoigner, par là, notre attachement à la Vérité. [Le petit-fils de Rav Chakh, Rav Issakhar Bergman, qu'il ait une longue et bonne vie, m'a fait don d'un vêtement que portait son grand-père. Je le sors chaque semaine, à la clôture de Chabbat, pour le contempler, car il appartenait à un juste authentique, qui vivait selon la Vérité.]

Yo'hanan, le grand prêtre, devenu Saducéen

La Guemara (Berakhot, 29a) rapporte qu'après une période de quatre-vingts années où il servit en tant que grand prêtre, Yo'hanan devint Saducéen. Comment comprendre une telle métamorphose, d'autant plus que ce juste avait vu le peuple juif se repentir par son mérite, lorsqu'il avait trouvé la fiole d'huile, scellée de son sceau ? En outre, les Hasmonéens étaient ses enfants, ce qui renforce encore notre interrogation.

La Kabbale et les ouvrages saints (« Toldot Yaacov Yossef », Emor 11, au nom du Ari, zal) expliquent que la décadence de Yo'hanan était le résultat du manque de sainteté de son alimentation ; autrement dit, il ne mangeait pas dans le but de corriger ce qui devait être corrigé, et à cause de cela, il devint Saducéen. Pourtant, comment expliquer que d'un niveau si élevé, il soit tombé si bas ? Afin de comprendre ce sujet plus en profondeur, penchons-nous sur celui de la vache rousse : elle avait la propriété de purifier les personnes impures, tout en rendant le prêtre impur. N'est-il pas surprenant que l'homme qui purifiait les personnes impures, se trouvait lui-même rendu impur (Yoma, 14a) ?

Avec l'aide de Dieu, proposons l'explication suivante. Le grand prêtre, qui permettait à tant de personnes du peuple juif de se purifier, risquait d'avoir en son cœur des pensées d'orgueil,

indignes de lui. Pour cette raison, l'Eternel décréta qu'immédiatement après l'aspersion, le *cohen* devienne lui-même impur, afin qu'il prenne conscience que ce n'était pas lui qui détenait le pouvoir de purifier. Ainsi, il semblerait que des pensées indignes aient traversé l'esprit du grand prêtre Yo'hanan. Ce dernier était certainement doté de potentialités exceptionnelles, puisque l'huile était scellée de son sceau, qu'il était le chef de file des Hasmonéens, et avait servi en tant que *cohen gadol* pendant quatre-vingts ans. Malheureusement, de telles pensées peuvent, à Dieu ne plaise, détériorer le service divin de l'homme, serait-il juste et pieux. Lorsqu'on affirme qu'il a fauté dans le domaine de l'alimentation, cela signifie sans doute qu'il était conscient de la sainteté de cet acte, due à sa position élevée de grand prêtre, mais n'avait pas pensé qu'il devait également apporter, par cet acte élémentaire, une certaine réparation à son âme. Nos Maîtres, de mémoire bénie, nous ont mis en garde à cet égard : « Ne crois pas en toi jusqu'au jour de ta mort. » (Maximes de nos Pères 2, 4) Le sens profond de cet enseignement est le suivant : « Ne crois pas en toi », c'est-à-dire, ne pense pas que tu vaux quelque chose, « jusqu'au jour de ta mort », où tu te rendras compte de ta nullité, lorsque tu seras semblable à la cendre et à la poussière.

Grâce à Dieu, j'ai souvent le mérite de me retrouver à proximité de justes et de *Guedolei Hador*[58] et, lorsque je les observe, je perçois clairement à quel point ils se font petits, ne se considérant nullement comme des personnalités importantes. La raison en est simple : ils savent qu'ils ne sont pas responsables du niveau où ils se tiennent, puisque c'est le Créateur, qui est à la cause de tout, qui l'a voulu ainsi.

---

58. Grands Rabbanim de la génération.

« Juda s'avança vers lui »

A présent, nous sommes en mesure de comprendre l'évolution des rapports entre Joseph et ses frères. Il est écrit : « Juda s'avança vers lui » (Genèse 44, 18), et le Midrach (Genèse Rabba 93, 7) d'expliquer qu'à ce moment-là, Juda poussa un cri, qui ébranla tout le pays d'Egypte, qui découvrit alors la force de Juda, comparé à un jeune lion – les autres tribus possédaient également des pouvoirs exceptionnels. Nous pouvons nous demander pourquoi les tribus ont dissimulé leurs forces pendant si longtemps, et pour quelle raison Juda a rugi précisément lorsque Benjamin a été pris en otage.

Comme nous l'avons expliqué précédemment, Pharaon lui-même perçut la Vérité en Joseph et comprit qu'il était le délégué de l'Eternel, lorsqu'il lui affirma : « Ce n'est pas moi, c'est Dieu, qui s'exprimera à travers moi pour apaiser Pharaon. » (Genèse 41, 16) A plus forte raison, les frères de Joseph ressentirent-ils le niveau élevé de ce dernier, qui n'avait pas fauté et avait su surmonter les épreuves ; ils décelèrent en lui la Présence divine, reflet du niveau de perfection qu'il avait atteint. C'est pourquoi, ils affirmèrent : « Dieu a trouvé la faute de tes serviteurs » (Genèse 44, 16) ; autrement dit, ils savaient qu'ils étaient coupables du péché commis lors de la vente de Joseph, alors que ce dernier, qui n'avait pas fauté, pouvait les punir pour cela. Cependant, les tribus commencèrent à attaquer Joseph, après que celui-ci eut entendu à dix reprises « ton serviteur, notre père » tout en restant silencieux ; en effet, dès cet instant, Joseph avait commis une faute, puisqu'il s'était montré irrespectueux vis-à-vis de son père (Yalkout Chimoni sur Genèse, 151). La racine profonde de sa faute est que Joseph pensait, dans une certaine mesure, être maître de son père. Dès lors : « Juda s'avança vers lui », car il pouvait à présent se mesurer à Joseph, qui, suite à cela, révéla à ses frères son identité.

Joseph, un juste, pilier du monde

Il apparaît ainsi clairement que Pharaon s'est laissé convaincre par l'interprétation de Joseph, plutôt que par celles de ses magiciens, du fait qu'il a perçu la Vérité ancrée en lui, comme Joseph le lui a lui-même affirmé : « Ce n'est pas moi, c'est Dieu, qui s'exprimera à travers moi pour apaiser Pharaon » – autrement dit, il ne croyait pas en son propre pouvoir, et ne se considérait que comme l'envoyé du Seigneur.

L'histoire de Joseph contient un formidable enseignement. Ce dernier était conscient que tous les événements de sa vie étaient programmés d'après à ses rêves : il allait devenir roi et ses frères se prosterneraient devant lui. Loin d'être le simple fruit du hasard, le déroulement de ces événements correspondait à l'accomplissement d'un plan divin. Tout au long de sa vie et durant ses diverses épreuves, Joseph était persuadé que tout ce qui arrivait était programmé par le Roi des rois, dont il percevait l'omniprésence. Tant qu'il se tenait à ce niveau, personne n'était en mesure de l'attaquer.

Tout ceci jusqu'à ce que Joseph témoigne un léger manque de respect à l'égard de son père, en gardant le silence après avoir, à plusieurs reprises, entendu la phrase : « ton serviteur, notre père », à laquelle il aurait dû répondre qu'il ne connaissait pas leur père pour qu'ils le présentent comme « son serviteur ». Dès cet instant, Juda s'approcha de lui et affirma : « Car tu es comme Pharaon », en d'autres termes, « je peux te combattre de la même façon que je peux combattre Pharaon ».

Joseph leur a montré qu'il était circoncis

Rachi (sur Genèse 45, 4) va jusqu'à dire que Joseph leur montra sa *mila*. Pourtant, en quoi cela consistait-il en une preuve qu'il avait pratiqué la circoncision ? Il aurait été possible qu'il soit né circoncis.

En fait, Joseph voulut leur prouver qu'il n'avait fait aucune transgression en rapport avec la *mila*. En effet, quand une personne ressent de l'orgueil, elle entache cette alliance sacrée. Car retirer le prépuce signifie aussi retirer les sentiments indignes de son cœur, soulignant ainsi son lien avec le Saint béni soit-Il, avec qui on a conclu une alliance. Or, l'Eternel affirme, au sujet de l'homme orgueilleux : « Moi et lui ne pouvons habiter sous le même toit. » (Sota, 5a) Par conséquent, si Joseph avait été prétentieux, sa *mila* n'aurait pas eu d'éclat spirituel, car la Présence divine n'aurait pas été à ses côtés, et le prépuce aurait dissimulé la sainteté de la *mila*. Tel est le sens du verset : « Racontez à mon père toute ma gloire en Egypte » (Genèse 45, 13) : le mot gloire fait ici référence à l'alliance, c'est-à-dire au fait qu'il n'avait pas porté atteinte à son lien avec le Très-Haut ; il vivait toujours avec le sentiment de l'omniprésence de Dieu, et était conscient que toute sa gloire et ses vertus provenaient de Lui.

Ceci explique, simultanément, pourquoi Joseph envoya à son père des voitures (en hébreu : *agalot*), en allusion au dernier sujet qu'ils avaient étudié ensemble, en l'occurrence, celui de la génisse (*égla*) à la nuque brisée (Genèse Rabba 94, 3). Joseph désirait, par ce biais, témoigner à son père, qu'il était toujours resté lié au Saint béni soit-Il et à la Torah. En outre, il avait nommé ses fils, en accord avec cette idée : Ephraïm, en écho à l'injonction de la Torah de fructifier (*perou*) et de se multiplier, et Menaché, en allusion à son âme (*nechama*) qu'il n'avait pas corrompue, en restant fidèle à l'alliance sacrée.

A présent, quelle fut la réaction de notre patriarche Jacob lorsqu'il aperçut les voitures envoyées par Joseph, signe qu'il n'avait pas interrompu son étude de la Torah ? Voici sa remarquable réponse : « Joseph est donc encore vivant ? » Que signifie « vivant » ? Le mot « vie » désigne toujours la Torah, comme le souligne le verset : « Celui qui m'a trouvée, a trouvé la vie » (Proverbes 8, 35).

Les voitures constituaient, pour Jacob, une preuve que Joseph vivait conformément à la Torah ; c'est seulement là qu'il put éprouver une réelle joie, car ces voitures représentaient bien la gloire de Joseph, c'est-à-dire la gloire authentique, comme il est dit : « L'honneur sera le lot des sages. » (ibid. 3, 35)

Résumé

- Pharaon donna crédit à l'interprétation de Joseph plutôt qu'à celles de tous les magiciens égyptiens, parce qu'il avait compris qu'il était un homme juste, pilier du monde, qui ressentait pleinement l'omniprésence divine.

- Joseph s'efforçait à tout moment de ressentir l'omniprésence de Dieu. Même lorsqu'il se trouvait dans la maison de son maître Putiphar, il vivait avec ce sentiment de foi permanent. Quel est le sens profond de ce sentiment ? Certains commentateurs expliquent que l'épreuve de la femme de Putiphar était si difficile que Joseph fut sur le point de commettre un péché ; s'il en est ainsi, en quoi mérita-t-il que lui soit révélée l'image de son Père céleste ? Car il ressentait à tout instant que l'Eternel était devant lui, et ce sentiment se reflétait dans chacun de ses gestes, quel que soit l'endroit où il se trouvait. C'est pourquoi, au moment de l'épreuve, Joseph mérita une révélation divine. De même, lorsqu'il se présenta à Pharaon, il dit : « Ce n'est pas moi, c'est Dieu (…) », c'est-à-dire que tout provient du Saint béni soit-Il ; Pharaon lui-même comprit que ses paroles étaient véridiques, puisqu'il était comme le délégué de la Présence divine.

- Comment expliquer qu'après quatre-vingt ans de service en tant que grand prêtre, Yo'hanan soit devenu Saducéen ? Pourquoi le *cohen*, qui purifie le peuple par le biais de la vache rousse, devient-il à son tour impur ? Afin qu'il ne pense pas détenir le pouvoir de purifier le peuple. Yo'hanan croyait sans doute, dans une certaine mesure, en sa propre force, et c'est ce sentiment indigne qui le rendit finalement Saducéen.

Moralité : l'homme doit être conscient que c'est l'Eternel, et non ses propres forces limitées, qui lui permet d'accomplir chacun de ses actes.

- Au départ, les frères de Joseph le craignaient, puis, soudain, « Juda s'avança vers lui » : à quoi ce changement était-il dû ? Les frères de Joseph avaient peur de lui, car ils avaient perçu la Vérité et la modestie qu'il incarnait, du fait qu'il ressentait l'omniprésence divine. Cependant, lorsqu'il s'abstint de réagir après avoir entendu plusieurs fois « ton serviteur, notre père », il commit une erreur, et Juda s'approcha alors de lui pour lui adresser des paroles dures.

- Tel est le sens profond de tout cet épisode : Joseph leur montra qu'il était circoncis et que sa *mila* avait un éclat saint, c'est-à-dire qu'il ne s'était pas laissé entraîner par les penchants de son cœur, auxquels il n'avait pas permis de le séparer de son Père céleste ; au contraire, il était toujours resté lié à Dieu, vivant continuellement avec le sentiment de Son omniprésence.

La fierté des méchants face à la modestie des justes

« Alors, le maître échanson parla devant Pharaon en disant : "Je rappelle, en cette occasion, mes fautes. Un jour, Pharaon était irrité contre ses serviteurs ; et il me fit enfermer dans la maison du chef des gardes, moi et le maître panetier. Nous eûmes un rêve la même nuit, lui et moi, chacun selon l'explication de son rêve. Là était avec nous un jeune Hébreu, esclave du chef des gardes. Nous lui racontâmes

nos songes, et il nous les interpréta, à chacun selon le sens du sien."»

(Genèse 41, 9-12)

Ces versets, qui décrivent la suite des événements – les rêves des deux maîtres, celui de Pharaon, et les interprétations respectives données par Joseph – mettent en relief jusqu'où peut arriver la fierté des méchants et, à l'opposé, combien les justes se distinguent par leur modestie.

Le verset s'ouvre par la phrase : « Alors, le maître échanson parla. » Le verbe *daber* (parler) exprimant toujours un langage dur (Makot, 11a), son emploi signifie ici que le maître échanson éprouvait de grandes difficultés à dire du bien de Joseph et à le louer, en dépit du fait qu'il avait été libéré de prison grâce à lui. Le maître échanson savait que, s'il ne racontait pas ce qui lui était arrivé, il risquait lui aussi d'être exécuté, comme l'avaient été les autres sujets de Pharaon ; c'est pourquoi, en l'absence d'autre choix, il se força à faire le récit de l'interprétation des rêves donnée par Joseph. Néanmoins, il était si fier qu'il ne parvint à prononcer ces paroles que suite à de grands efforts, tant il lui était pénible de reconnaître qu'il existait des personnes meilleures et plus intelligentes que lui.

Rachi explique que le maître échanson tenta de salir le nom de Joseph à travers son récit, pour éviter qu'il ne soit glorifié et trouve grâce aux yeux de Pharaon. Voici l'interprétation qu'il donne des mots : « Un jeune Hébreu, esclave » : « Maudits soient les impies, même le bien qu'ils font n'est pas entier. L'échanson le nomma en termes méprisants : "jeune" : [sous-entendant] un garçon simple, et sans aucune qualité pour une grande charge ; "Hébreu" : [pour insinuer :] il ne connaît même pas notre langue ; "esclave" : [pour rappeler] les lois de l'Egypte selon lesquelles un esclave ne peut pas

régner, ni revêtir des vêtements de prince. » En dépit du fait qu'il ait été libéré de prison grâce à Joseph, le maître échanson ne sut pas maîtriser sa bouche pour louer son bienfaiteur.

Le discours du maître échanson fait apparaître une autre difficulté. Il dit : « Et il me fit enfermer dans la maison du chef des gardes, moi et le maître panetier » (Genèse 41, 10), au lieu de dire : « Et il nous fit enfermer » ; pourquoi n'a-t-il pas parlé ici au pluriel, comme dans le reste de ses propos ?

Ceci illustre, une fois de plus, l'intense fierté qui anime les méchants. En effet, en parlant d'une part, de lui, et d'autre part, des autres, le maître échanson désirait prouver sa supériorité sur eux, en insinuant qu'il ne méritait en réalité pas d'être puni par Pharaon (contrairement aux autres). Or, Pharaon, qui était, lui aussi, très orgueilleux – car « le poisson commence à se gâter par sa tête » – se mit en colère contre son maître échanson, et envoya quelqu'un d'autre chercher Joseph. En effet, si le maître échanson recherchait réellement le bien-être du roi, pourquoi aurait-il attendu si longtemps pour lui révéler l'épisode de l'interprétation des rêves par Joseph ? Il semblait donc évident qu'il n'avait pas été motivé par l'intérêt de son souverain.

A l'inverse, l'extrême modestie des justes apparaît elle aussi de manière manifeste. Lorsque Joseph fut convoqué devant Pharaon afin qu'il lui propose son interprétation du rêve, Joseph commença par dire : « Ce n'est pas moi, c'est Dieu, qui s'exprimera à travers moi pour apaiser Pharaon. » (Genèse 41, 16) Et Rachi d'expliquer le sens de cette déclaration : « La sagesse ne vient pas de moi, mais Dieu s'exprimera à travers mes paroles, en mettant dans ma bouche une réponse capable d'apaiser Pharaon. » Quelle modestie de la part de Joseph ! Au lieu de s'attribuer à lui-même la sagesse, il reconnut qu'elle provenait de son Créateur.

Or, c'est du Saint béni soit-Il que Joseph a appris la vertu de la

modestie. En effet, l'Eternel se montre longanime et ne s'empresse pas de punir les personnes qui vont à l'encontre de Sa volonté – bien au contraire, Il a confiance en l'homme, et sait que le jour viendra où Ses enfants se repentiront. De même, notre maître Moïse se distinguait tout particulièrement par sa modestie, comme il est dit : « Et l'homme Moïse était très humble » (Nombres 12, 3), et c'est cette qualité qui lui donna le mérite de devenir le chef des enfants d'Israël et de les diriger pendant quarante ans dans le désert.

En outre, la Torah rapporte que Joseph ne se contenta pas de proposer son interprétation des rêves, mais donna également à Pharaon des conseils, lui expliquant comment il pourrait faire face aux sept années de sécheresse. Cette attitude n'est-elle pas en contradiction avec sa vertu de modestie ? Pourquoi ne s'est-il pas limité à faire ce qu'on lui avait demandé, à savoir, interpréter le rêve ? Apparemment, Joseph était conscient que la seule interprétation du rêve ne serait pas suffisante et que des conseils pratiques seraient également nécessaires ; seulement là, il aurait réellement achevé son travail. Ceci peut être comparé à un homme, auquel le médecin aurait remis une ordonnance en omettant de lui préciser la dose et la fréquence de prise du médicament : l'ordonnance ne lui servirait à rien !

La Torah clôt le récit de cet épisode par la nomination de Joseph en tant que chef sur tout le pays d'Egypte ; Pharaon le revêtit des vêtements de second du roi et le nomma « *avrekh* ». Ce titre exprime la grandeur de Joseph qui, mesure pour mesure, devint le chef d'un grand peuple. En effet, ce qualificatif peut être décomposé en deux : les première et dernière lettres ont, plus ou moins un, la valeur numérique des lettres de la Torah (vingt-deux), tandis que les lettres centrales forment le terme *rav*, insinuant ainsi que Joseph avait beau se faire petit et rester modeste, il se tenait pourtant à un niveau élevé. En effet, il était parvenu à étudier toute la Torah

apprise par son père, ayant donc acquis l'importance d'un homme mûr (*rav*).

Résumé

- Le récit des rêves de Pharaon et de ses sujets met en relief à quel point les mécréants sont orgueilleux et, à l'opposé, jusqu'à où va l'humilité des justes.
- Le maître échanson dit du bien de Joseph, uniquement parce qu'il craignait d'être puni par Pharaon, au cas où il ne révélerait pas cet épisode. Toutefois, il ne chercha pas à se montrer reconnaissant envers son bienfaiteur, et Rachi affirme qu'il voulut au contraire le dénigrer, en affirmant qu'il était un jeune homme simple, ne connaissant même pas la langue égyptienne, etc., car : « Maudits soient les impies, même le bien qu'ils font n'est pas entier. »
- A l'inverse, nous constatons la modestie de Joseph qui, en dépit de l'honneur qu'on lui témoigna, s'effaça en disant : « Ce n'est pas moi, c'est Dieu, qui s'exprimera à travers moi pour apaiser Pharaon. » Joseph a appris cette vertu du Saint béni soit-Il, qui ne s'empresse pas de punir les méchants, mais se montre longanime à leur égard. Notre maître Moïse se distinguait, lui aussi, par sa modestie, malgré sa position de chef du peuple juif, comme il est dit : « Et l'homme Moïse était très humble. »
- En dépit de sa modestie, Joseph ne se contenta pas d'interpréter le rêve de Pharaon, à qui il donna également des conseils lui indiquant comment faire face aux sept années de famine, conscient que sans ces directives, il n'aurait pas pleinement achevé sa tâche.

Joseph et ses frères

« Joseph reconnut ses frères, mais eux ne le reconnurent point. »

(Genèse 42, 8)

Explication de Rachi :

« Joseph reconnut » : Lorsqu'il les avait quittés, tous portaient la barbe. « Eux ne le reconnurent point » : il était parti imberbe, et à présent, il portait une barbe.

Lorsque les frères de Joseph descendirent en Egypte pour s'approvisionner en vivres, à cause de la famine qui frappait le pays d'Israël, ils avaient également pour but de chercher leur frère Joseph. La Torah rapporte que les frères ne reconnurent pas Joseph, alors que ce dernier les reconnut. Rachi en explique la raison : quand Joseph avait quitté ses frères (au moment où ils l'avaient vendu en tant qu'esclave), ceux-ci portaient déjà une barbe, contrairement à lui, qui était encore jeune.

Pourtant, cette explication pose des difficultés. En effet, comment peut-on affirmer que les frères n'ont pas reconnu Joseph, uniquement du fait qu'il portait à présent une barbe ? N'est-il pas normal qu'un homme reconnaisse toujours son frère, même s'il ne l'a pas vu pendant de longues années, et que sa physionomie a changé ? De même, il est possible de discerner très clairement la ressemblance entre un nouveau-né et son grand-père, en observant les traits de visage de ces derniers, bien que le grand-père porte une barbe et ait beaucoup de rides. Notre question se renforce encore davantage, si l'on considère que Joseph a épousé Asenath (Osnat), la fille de Dina (Yalkout Chimoni sur Genèse, 134) : comment expliquer que les tribus n'aient pas reconnu en Menaché et Ephraïm des membres de leur famille, alors qu'ils étaient des proches

parents, et ce, même s'ils n'avaient pas de barbe ? Il semblerait donc qu'une idée profonde se trouve dissimulée ici.

Proposons, tout d'abord, une explication littérale. Comme nous l'avons expliqué, il est évident que les frères de Joseph ont reconnu ce dernier, à cause de leur parenté, ainsi que pour les autres raisons évoquées ; cependant, ils ne voulaient pas reconnaître sa royauté. Ils savaient donc que la personne qui se tenait devant eux n'était autre que leur frère, mais cherchaient à renier le fait que ce dernier était devenu maître de toute l'Egypte. « Eux ne le reconnurent point » signifie donc que les tribus refusèrent de reconnaître Joseph en tant que chef, car ceci revenait à reconnaître que ses rêves s'étaient réalisés ; or, ce sont ces rêves qui avaient incité les frères à jeter Joseph dans le puits et ensuite à le vendre, c'est pourquoi, ils nièrent leur réalisation, refusant par là de s'avouer leur faute d'avoir vendu leur frère, pour laquelle ils étaient, en réalité, coupables.

Ce passage peut également être interprété sur le plan moral. Rabbi Yaacov Abou'hatseira explique, dans son ouvrage « Pitou'hei 'Hotam », que le nom Joseph a une valeur numérique équivalente à six fois le nom de Dieu (*Youd*, *Hé*, *Vav*, *Hé*). J'ajouterais l'idée suivante. L'homme a été créé le sixième jour de la Création, et sa mission sur terre consiste à s'élever toujours davantage dans la sainteté, à l'image des lumières de 'Hanoukka, dont le nombre va croissant en fonction des jours de la fête, conformément au principe selon lequel « on cherche à progresser dans la sainteté » (Chabbat, 21a). Le Saint béni soit-Il, Lui aussi, renouvelle quotidiennement Sa création, comme nous l'affirmons : « Qui, avec bienveillance, renouvelle chaque jour et continuellement l'œuvre de la Création. » Sans ce renouvellement perpétuel, le monde ne serait pas en mesure de se maintenir. Par conséquent, la mission de l'homme, qui a été créé le sixième jour, est de se renouveler et de s'élever, jusqu'à ce qu'il atteigne la plénitude de son âme.

L'homme possède en lui une âme, partie divine provenant des sphères supérieures. Cette âme a pour mission de tisser un lien entre le corps matériel de l'homme et son Créateur, qui réside dans les cieux. Il est écrit : « Joseph reconnut ses frères » ; sur le mode allusif, « Joseph » symbolise le Maître du monde, tandis que l'expression « ses frères » fait référence au peuple juif – que Dieu nomme, effectivement, par divers surnoms affectifs : « Vous êtes les enfants de l'Eternel votre Dieu » (Deutéronome 14, 1), ou encore : « en faveur de Mes frères et de Mes amis » (Psaumes 122, 8). Autrement dit, le Saint béni soit-Il reconnaît Ses enfants, c'est-à-dire, leur déverse abondance et bénédiction, bien que ces derniers ne Le reconnaissent pas, comme il est dit : « mais eux ne le reconnurent point ». Lorsque l'âme se trouvait encore en dessous du trône céleste, elle reconnaissait l'existence de son Créateur ; cependant, dès l'instant où elle est descendue dans ce bas monde, pour être placée dans un corps physique, elle en est devenue incapable.

L'âme n'est plus en mesure de reconnaître son Créateur, à cause de la barbe, en hébreu, *zakan*, dont les lettres sont identiques à celles du mot *nézek*, signifiant dommages. Ainsi, la barbe est une allusion aux transgressions commises par l'homme, qui ne lui causent que des dommages, du fait qu'elles l'empêchent de reconnaître son Créateur. Après cent vingt ans, lorsque l'âme retournera dans les cieux, Dieu lui dira : « Je suis Joseph », autrement dit, « Je suis l'Eternel. » Alors, l'âme, emplie de honte à cause des péchés dont elle sera entachée, n'arrivera pas à répondre, comme le suggère le verset : « Ses frères ne purent lui répondre, car ils étaient consternés devant lui. » (Genèse 45, 3) C'est dans cet état d'effroi que l'homme se retrouvera après sa mort, car durant toute sa vie, il connaissait la Vérité, mais préférait se la cacher.

Par conséquent, nous devons nous soucier chaque jour de cette réalité, nous demander comment nous pourrons oser regarder notre Père céleste en nous présentant à Lui les mains vides, démunis de

Torah et de *mitsvot*, comme Juda l'affirma à Jacob : « Car nous ne pouvons paraître devant cet homme, notre jeune frère n'étant point avec nous. » (Genèse 44, 26) Dans le monde à venir, chaque homme recevra sa récompense en fonction des *mitsvot* qu'il aura à son actif. Or, dans ce monde, on ne peut pas retourner en arrière. Ainsi donc, « la réalisation de l'acte dépend de notre intention première », en d'autres termes, il nous incombe de nous efforcer de respecter la Torah et ses *mitsvot*, afin que nous puissions, le moment venu, nous présenter dignement devant notre Créateur, sans devoir essuyer de honte.

Résumé

- Joseph reconnut ses frères, parce qu'ils portaient déjà une barbe lorsqu'il les avait quittés, alors que ces derniers ne le reconnurent pas, car lui n'en portait pas à ce moment-là (Rachi). Comment comprendre que ceci les ait empêchés de reconnaître leur frère ? De plus, Joseph avait épousé la fille de Dina ; les tribus auraient donc dû reconnaître leurs enfants, Menaché et Ephraïm, qui étaient des proches parents.

- Explication littérale : d'après toutes ces données, il est sûr que les frères de Joseph pouvaient le reconnaître ; cependant, ils ne voulaient pas admettre que le rêve de Joseph s'était réalisé et qu'il était devenu roi. C'est pourquoi, ils ne le reconnurent pas, car l'homme ne voit que ce qu'il désire voir.

- Explication morale : le nom Joseph équivaut à six fois la valeur numérique du Nom divin ; ainsi, le personnage de Joseph fait ici allusion au Saint béni soit-Il. D'où le sens du verset : Dieu reconnaît les enfants d'Israël (surnommés « frères »), alors que ces derniers ne Le reconnaissent pas, en raison du *zakan*, c'est-à-dire du *nézek*, qui sont les dommages causés par les péchés de l'homme. Ceux-ci empêchent l'homme de reconnaître son Créateur. Or, après cent vingt ans, Il lui dira : « Je suis Joseph », autrement dit, « Je suis l'Eternel. » A ce moment, l'homme, qui sera entaché de péchés, ne sera pas en mesure

de répondre, comme il est dit : « Ils ne purent lui répondre car ils étaient consternés devant lui. » C'est pourquoi, l'homme doit, toute sa vie durant, se consacrer à l'étude de la Torah et l'observance des *mitsvot*, et veiller à ne jamais pécher, afin que, dans le monde à venir, il puisse se présenter devant son Créateur sans éprouver de honte.

« Il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni résolution, qui vaillent contre l'Eternel »

« Le troisième jour, Joseph leur dit : "Faites ceci et vous vivrez ; je crains le Seigneur." »

(Genèse 42, 18)

L'attitude a priori cruelle des tribus, surnommées « tribus de l'Eternel, témoignage pour Israël », ne manque pas de nous surprendre : comment ont-elles pu jeter leur frère dans un puits puis le vendre à des Ismaélites ? Même envers un étranger, un tel comportement aurait semblé cruel ! D'où provenait la haine violente qui brûlait en eux ?

Une explication du Midrach (Genèse Rabba 84, 16) renforce encore notre question. Il est rapporté que lorsque les frères de Joseph constatèrent que les serpents et les scorpions, qui emplissaient le puits dans lequel ils avaient jeté Joseph, ne l'avaient pas attaqué, ils voulurent le lapider ; mais Juda les en empêcha, en déclarant : « Quel avantage si nous tuons notre frère et si nous couvrons son sang ? Venez, vendons-le aux Ismaélites, et que notre main ne soit pas sur lui. » (Genèse 37, 26-27)

Comment comprendre qu'après avoir constaté que Joseph avait

bénéficié d'une Providence divine exceptionnelle, les frères aient malgré tout voulu le tuer ? Le fait que les serpents et les scorpions n'avaient pas attaqué Joseph ne constituait-il pas, pour ses frères, une preuve suffisante de sa piété aux yeux de l'Eternel ?

En outre, le Midrach (Tan'houma sur Vayigach, 9) commente le verset : « Car je descendrai en deuil vers mon fils, dans la tombe » (Genèse 37, 35) de la façon suivante. Le Maître du monde avait révélé à notre patriarche Jacob que si aucun de ses fils ne mourrait de son vivant, il aurait la garantie d'être épargné de la géhenne. S'il en est ainsi, comment expliquer que les tribus aient agi sans tenir compte de l'avenir de leur père, prenant le risque de lui faire connaître la géhenne ? De plus, comment comprendre que les fils n'aient pas hésité à causer une si grande peine à leur père ?

En réalité, les enfants de Jacob étaient, incontestablement, des justes purs et saints. Cependant, ils pensaient que, d'après la loi de la Torah, Joseph était passible de mort et devait donc être puni en conséquence, sans que rien ni personne ne puisse l'empêcher.

Ils savaient, en effet, que la royauté devait être héritée uniquement par Juda, dont le nom contient celui de Dieu. C'est donc Juda qui devait être nommé roi sur le reste des tribus, comme l'insinue le verset : « Il avait envoyé Juda en avant, vers Joseph, pour qu'il lui prépare (…) » (Genèse 46, 28). Aussi, lorsque Joseph leur fit le récit de ses rêves, ils eurent l'impression qu'il désirait prendre la royauté de Juda, à l'encontre de la volonté divine. D'où la violence de leur réaction : « Régnerais-tu sur nous ? Deviendrais-tu notre maître ? » (ibid. 37, 8) Ils voulaient signifier que si Joseph désirait prendre la place de Juda en devenant roi, il contreviendrait ainsi à la volonté de Dieu, et sa révolte contre la royauté le rendrait passible de mort.

Les tribus étaient à un tel niveau de foi qu'à ce moment-là, rien ne comptait à leurs yeux : ni la peine occasionnée à leur père

lorsqu'il apprendrait la perte de son cher fils, ni la géhenne à laquelle il serait condamné, et encore moins la propre vie de leur frère Joseph. Ils ne recherchaient qu'à satisfaire la volonté divine, en censurant une situation où une personne qui se rebelle contre le roi de droit divin reste en vie. Leur comportement, à rapprocher de l'affirmation des Proverbes : « Il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni résolution, qui vaillent contre l'Eternel » (21, 30), est en accord avec l'enseignement de nos Sages (Berakhot, 19b) selon lequel, lorsqu'il est question de profanation du Nom divin, on ne doit pas tenir compte du respect dû à un maître. Car, quand le Nom divin et la Torah se trouvent méprisés, il nous incombe de prendre les devants, sans prendre en considération aucun autre élément.

Pour cette raison, lorsque les frères de Joseph constatèrent que les serpents et les scorpions ne s'étaient pas attaqués à lui, ils voulurent le lapider, afin de lui infliger la punition qu'il méritait, pour sa rébellion contre la royauté.

Le Ari, zal, affirme (« Peri Ets 'Haïm », La prière, Introduction) que dans le ciel, il existe douze portes par lesquelles les prières sont exaucées, qui correspondent aux douze tribus. D'après cela, comment les frères de Joseph ont-ils pu envisager de le tuer, alors que, par cet acte, ils risquaient également de détruire une des douze portes de la prière ? Une fois de plus, nous constatons la détermination des frères, dont l'unique but était d'accomplir la volonté divine en établissant la royauté de Juda ; aucune considération extérieure n'était mêlée à ce seul objectif, qu'ils souhaitaient ardemment atteindre, serait-ce au prix de l'abolition de l'une des portes célestes accueillant les prières.

Ceci explique également l'interprétation du Midrach (Tan'houma sur Vayigach, 5) selon laquelle, lorsque Joseph affirma à ses frères : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte » (Genèse 45, 4), ces derniers voulurent le tuer, au point que l'ange

Gabriel dut intervenir pour les en empêcher. Ainsi, lorsque les frères furent sûrs que c'était Joseph qui se tenait devant eux, ils cherchèrent à le tuer, constatant qu'il n'avait toujours pas été puni conformément à son statut de rebelle à la royauté ; l'ange Gabriel les sépara alors, leur faisant comprendre que si Joseph était devenu roi, il s'agissait là de la volonté du Créateur.

Nous comprenons, à présent, pourquoi le Saint béni soit-Il s'est associé au serment prononcé par les tribus, et simultanément, pourquoi Il n'a pas révélé à Jacob, durant tant d'années, que son fils était vivant et se trouvait en Egypte – et ceci, en dépit du fait que le profond chagrin dans lequel il était plongé l'a privé de l'Esprit saint (« Menorat Hamaor », Rabbi Abouav, 67). De plus, il semble que de la même façon que le Très-Haut a perçu la pureté de l'intention des frères de Joseph, qui ne recherchaient qu'à sanctifier Son Nom, de même, Isaac, qui a compris qu'ils étaient attachés à la Vérité et agissaient en accord avec l'esprit de la Torah – et non poussés par des motivations personnelles – n'a pas révélé à son fils Jacob que Joseph était vivant (Genèse Rabba 84, 21). Par conséquent, l'Eternel s'est, d'une part, associé au serment des tribus en gardant le secret (Yalkout Chimoni sur Genèse, 142), et, de l'autre, a attendu que vienne le moment où Joseph sortirait de prison et deviendrait roi.

Ajoutons l'idée suivante. Lorsque Juda s'approcha de Joseph pour lui demander de libérer leur petit frère Benjamin, il dit : « De grâce (*bi*), seigneur » (Genèse 44, 18). Or, si l'on inverse les lettres du mot *bi*, on obtient *Youd-Beth*, allusion aux douze tribus. Autrement dit, Juda désirait faire comprendre à Joseph que, même s'il prétendait faire partie des douze tribus et craindre Dieu, il avait pourtant agi comme un rebelle envers la royauté, en essayant de s'emparer du trône, alors que « c'est moi (*bi*) [Juda] que l'Eternel a choisi pour régner sur le reste des tribus ». On peut également

expliquer cette phrase, prononcée par Juda, de la façon suivante. Il dit à Joseph qu'avec lui – qu'il nomma « seigneur » –, ils étaient un total de douze tribus ; cependant, ils ne désiraient plus l'inclure dans ce compte, à cause de ses rêves, qui, même s'ils s'étaient réalisés, s'avéraient pourtant contrevenir à la volonté divine.

La détermination des tribus peut être rapprochée de celle qu'exprima Phinéas (Pin'has), lorsqu'il réagit avec zèle dès l'instant où il apprit qu'une abomination avait été commise au sein du peuple juif : sans craindre personne et sans hésiter une minute, il prit une lance pour tuer, d'un seul coup, Zimri fils de Sallou, prince de la tribu de Siméon, et Kozbi, fille de our (Nombres 25, 7-9). A ce moment, Phinéas ne prit aucun élément extérieur en considération, car s'il avait réfléchi à l'éventuel danger de mort qu'il encourait, il n'aurait pas pu réagir de la sorte. Or, son unique désir étant de mettre fin à l'épidémie et d'éliminer l'impureté qui entachait le peuple juif, il agit avec zèle, sans tenir compte d'aucun facteur extérieur.

De même, nos Sages, de mémoire bénie, rapportent (Berakhot, 10a) l'histoire du roi Ezéchias, qui avait deux fils mécréants, Menaché et Rabachka. Un jour, Ezéchias les porta sur ses épaules pour les amener à la maison d'étude. Lorsqu'il les entendit parler de leur volonté d'offrir la tête de leur père pour l'idolâtrie, il les jeta aussitôt à terre ; Rabachka mourut sur le coup, tandis que Menaché sortit vivant (notes du Ba'h, 2). Or, en dépit du fait que cet acte risquait d'entraîner également la mort de Menaché, ce qui aurait laissé le roi Ezéchias sans descendant mâle, ce dernier agit pourtant ainsi, car l'honneur de Dieu était en jeu, et rien d'autre ne comptait à ce moment à ses yeux.

Enfin, un exemple supplémentaire d'un tel comportement nous est donné par la tribu de Lévi, que notre maître Moïse loua en disant : « Qui dit de son père et de sa mère : "Je ne les considère point", qui n'a pas égard à ses frères et ne connaît pas ses enfants.

Uniquement fidèle à Ta parole, gardien de Ton alliance.» (Deutéronome 33, 9) Les hommes de cette tribu se montrèrent capables de tuer toutes les personnes ayant servi l'idolâtrie, sans tenir compte de leur éventuel lien familial avec elles. Leur détermination dans cet acte exprime l'unique désir qui brûlait en eux : celui d'accomplir l'ordre divin.

C'est avec cette détermination que les tribus, et en particulier Juda, se sont confrontées à Joseph, et ceci, même suite à l'affirmation de ce dernier : « Je crains Dieu » (Genèse 42, 18). Par cette déclaration, Joseph désirait leur signifier que, du fait qu'il craignait Dieu, il ne cherchait qu'à se plier à Sa volonté et à suivre Ses directives ; ainsi, ayant constaté qu'Il s'était associé à ses frères pour le vendre en tant qu'esclave – la preuve étant qu'Il n'avait pas révélé à Jacob que son fils était en vie et se trouvait en Egypte – il a, lui aussi, adopté ce comportement, en s'abstenant d'envoyer à son père un messager pour lui apprendre qu'il était toujours vivant et était devenu le vice-roi de l'Egypte. Cependant, les frères de Joseph, en qui brûlait le feu de la Torah, n'ont pas compris que telle était la volonté divine, et ont, pour cette raison, persisté dans leur démarche.

La Torah rapporte que Joseph demanda à ses frères de s'approcher de lui : « Joseph dit à ses frères : "Approchez donc de moi", et ils s'approchèrent » (Genèse 45, 4), et nos Maîtres, de mémoire bénie, expliquent (Genèse Rabba 93, 8) qu'il désirait leur montrer qu'il était circoncis, preuve qu'il était né du même père qu'eux. Le Midrach continue en expliquant que Joseph leur montra sa *mila*, parce que celle-ci ressemble à une couronne, et constitue donc une allusion à la royauté (« Peri Ets 'Haïm », Loulav, 2). Par ce biais, Joseph désirait signifier à ses frères que, même si l'Eternel avait choisi Juda comme roi des tribus, Il avait pourtant également décidé que lui devienne roi d'Egypte, dans le but d'entraîner la

venue des enfants d'Israël dans ce pays. En effet, le Saint béni soit-Il avait décrété cet exil, et si les enfants d'Israël n'étaient pas descendus en Egypte suite à l'épisode de la vente de Joseph en tant qu'esclave, puis à sa nomination comme roi, ils auraient été contraints d'y descendre avec des chaînes de fer (Chabbat, 89b).

Cependant, dès l'instant où les frères de Joseph comprirent que ce dernier avait raison et se rendirent compte de leur erreur, ils n'eurent pas honte de la reconnaître et de se l'avouer l'un à l'autre. Puis, ils changèrent de registre dans leur discours avec Joseph, en lui parlant sur un ton fraternel et en acceptant son autorité de roi, conscients que ce renversement de situation avait été programmé par le Tout-Puissant. De même, nous pouvons remarquer que lorsque Juda constata que les serpents n'avaient pas attaqué Joseph, il pensa que telle était certainement la volonté divine, et c'est pour cette raison qu'il suggéra à ses frères de le vendre à des Ismaélites, afin de laisser évoluer naturellement les événements pour voir où ils mèneraient.

Ainsi donc, si un homme agit conformément à la volonté divine, sans permettre à des facteurs extérieurs d'entrer en jeu, alors, dès l'instant où il prendra conscience de son erreur, il n'aura aucune difficulté à la reconnaître et à faire marche arrière.

Résumé

- Comment comprendre l'attitude a priori cruelle des frères de Joseph, qui ont désiré le lapider après avoir constaté que les serpents et les scorpions du puits ne l'avaient pas attaqué ? De plus, comment ont-ils pu ne pas tenir compte de la peine qu'ils allaient causer à leur père, ainsi que de la promesse que l'Eternel lui avait formulée – qu'il ne connaîtrait pas la géhenne si aucun de ses fils ne mourait de son vivant ?

- En fait, les frères de Joseph le considéraient comme un rebelle envers la royauté de Juda, c'est pourquoi, ils voulurent le tuer. Il était si important à leurs yeux d'accomplir la volonté divine qu'ils ne tinrent compte d'aucune autre considération. Le Saint béni soit-Il, qui connaissait la pureté de leur intention, s'associa à eux, et ne révéla rien à Jacob. Isaac s'abstint, lui aussi, de révéler à Jacob que son fils Joseph était vivant et se trouvait en Egypte. De même, conscient que ses frères étaient animés d'une bonne intention, Joseph n'envoya pas de messager à son père pour le rassurer quant à sa survie.
- Lorsque Phinéas tua Zimri et la Madianite, il agit de façon désintéressée et au péril de sa vie. De même, lorsque le roi Ezéchias entendit que ses fils, qu'il portait alors sur ses épaules, avaient l'intention de servir l'idolâtrie, il les jeta à terre, sans envisager, par cet acte, le risque d'anéantir sa descendance. La Torah loue également la tribu de Lévi pour la détermination qu'elle montra en exterminant les personnes qui avaient servi le veau d'or, sans tenir compte d'un éventuel lien familial.
- Joseph montra à ses frères sa *mila*, car celle-ci se présente sous la forme d'une couronne, allusion à la royauté. Il désirait ainsi leur insinuer que, même si Juda avait été choisi comme roi pour les générations à venir, lui-même avait été nommé roi d'Egypte, selon une décision temporaire, afin d'entraîner la descente des enfants d'Israël dans ce pays, où ils devaient être exilés – cette succession des événements ayant été programmée par décret divin.

La perpétuelle recherche de progression : un objectif essentiel de la vie juive

« Joseph, apercevant parmi eux Benjamin, dit à l'intendant de sa maison : "Fais entrer ces hommes chez moi ; qu'on tue des animaux et qu'on les accommode, car ces hommes dîneront avec moi." »

(Genèse 43, 16)

Chaque année, la section de Mikets est lue à la période de 'Hanoukka. Le verset précité contient une allusion à cette fête. En effet, la dernière lettre du mot *téva'h* (littéralement : qu'on tue), associée à celles du terme *vehakhen* (littéralement : et accommode), forment le mot 'Hanoukka. Cependant, au-delà de cette allusion, il nous reste à déterminer le lien profond existant entre cette fête et la section de Mikets.

Comme nous le savons, nous avons la coutume de procéder à l'allumage des lumières de 'Hanoukka conformément à l'avis du tribunal d'Hillel, c'est-à-dire, en allumant chaque jour une lumière de plus que le jour précédent (Chabbat, 21b). Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (ad loc.) que cette tradition a été adoptée par les communautés juives, du fait qu'elle fixe en nous la volonté de « chercher toujours à progresser » (ibid.). En effet, cela nous enseigne qu'il est impossible de progresser une seule fois dans le service divin, celui-ci demandant au contraire des efforts constants de la part de l'homme, de sorte que chaque jour, il y ajoute un nouvel élément par rapport à la veille. Autrement dit, selon le message contenu dans cette loi de nos Sages, l'homme doit, chaque

jour, ou à intervalle régulier, prendre sur lui un petit engagement ; puis, lorsque celui-ci devient un acquis, l'homme ayant, avec succès, fait ses preuves dans ce domaine, il en prendra un nouveau, tout en continuant à persévérer dans ses engagements précédents. De cette façon, lorsque l'homme aspire continuellement à progresser dans son service divin, il peut atteindre des niveaux spirituels très élevés.

La Torah rapporte que Joseph le juste s'est retrouvé dans un pays étranger, exilé du foyer parental, aussi bien qu'éloigné de toute source de sainteté. Arrivé en Egypte, pays de l'impureté par excellence, il a dû faire face à de nombreuses épreuves, notamment les tentatives de séduction quotidiennes de la femme de Putiphar, visant à l'inciter à pécher. Pourtant, en dépit de l'isolement dans lequel se trouvait Joseph, ce dernier sut, non seulement surmonter toutes les difficultés, mais en plus rester modeste, même lorsqu'il fut finalement nommé vice-roi d'Egypte. En effet, il n'en éprouva aucune fierté, reconnaissant que tout provenait de Dieu, et déclarant à tous : « Je crains le Seigneur » (Genèse 42, 18). Or, la résistance de Joseph aux tentations est d'autant plus louable qu'il était d'une beauté exceptionnelle, comme en témoignent nos Sages (Genèse Rabba 98, 18). A cet égard, il est rapporté que lorsque Joseph passait dans la rue, il attirait les regards de toutes les femmes, qui étaient tellement impressionnées que celles qui étaient en train de couper un fruit se blessaient sans même s'en rendre compte (Midrach Tan'houma sur Vayéchev, 5). Cette anecdote illustre la beauté hors pair de Joseph, qui n'en éprouvait cependant aucune fierté, et faisait tous les efforts possibles pour se préserver du péché.

A présent, tentons de comprendre d'où Joseph puisait cette force, qui lui permit de se maintenir à son niveau, sans jamais faillir ni se laisser influencer par l'atmosphère impure qui régnait alentour.

En réalité, la résistance exceptionnelle de Joseph et son

attachement continuel à l'Eternel, s'expliquent par son statut de « fils de sa vieillesse » (Genèse 37, 3), que Rachi interprète en s'appuyant sur le Targoum, dans le sens d'« un enfant intelligent, à qui Jacob avait transmis tout ce qu'il avait appris auprès de Chem et Ever ». Il en ressort que Joseph était un homme de Torah, par excellence ; or, la Torah nous permet de faire face à toutes les épreuves, même les plus amères. Le Rambam explique, dans « Hilkhot Déot » (6, 1), que la nature humaine est telle que l'homme qui n'étudie pas la Torah, se laisse influencer par le comportement et la façon de penser de son entourage ; par contre, lorsque le cœur et l'esprit de l'homme sont plongés dans la Torah, lumière qui guide ses pas, celle-ci le protège et le préserve du péché (Sota, 21a). C'est pourquoi, Joseph, qui perpétua avec fierté le patrimoine de son père Jacob et sut conserver sa Torah, qui lui assura la protection dans un pays étranger et impur, fut capable de surmonter toutes les difficultés qui se succédèrent sur sa route.

Pourtant, il faut savoir que la Torah, seule, ne possède pas le pouvoir de protéger l'homme : celui-ci doit fournir des efforts constants pour s'y attacher, conformément à l'idée qui nous a été transmise par le tribunal d'Hillel, à travers sa façon de trancher la loi relative à l'allumage des bougies de 'Hanoukka. En effet, cette position ne se limite pas au domaine de la loi, mais nous indique l'objectif que tout Juif doit viser dans son service divin, en l'occurrence, celui d'aspirer à s'élever toujours davantage.

Or, c'est de Joseph que nous pouvons apprendre ce principe : dans sa grande sagesse, il comprit que s'il ne continuait pas à approfondir sans relâche la Torah apprise avec son père, il risquait d'être précipité dans un abîme spirituel, duquel il aurait été très difficile de refaire surface. Pour cette raison, il s'efforça de persévérer dans l'accomplissement des *mitsvot* et dans la crainte de Dieu, afin de pouvoir perpétuer l'héritage de ses ancêtres.

La preuve de la persévérance de Joseph nous est donnée par les

chariots que ce dernier envoya à son père, par l'intermédiaire de ses frères. En effet, Jacob, qui était riche, ne manquait pas de chariots, donc, si Joseph a choisi de lui en faire parvenir, c'était dans l'intention de lui faire allusion à la loi concernant la génisse à la nuque brisée, dans l'étude de laquelle ils étaient plongés vingt-deux ans plus tôt, avant leur séparation (Genèse Rabba 94, 3). Or, il est évident que si Joseph avait été en mesure de se souvenir de lois étudiées tant d'années auparavant, c'était uniquement en raison de sa persévérance dans l'étude de la Torah, à laquelle il s'attelait avec acharnement – car, si son esprit et son être n'y avaient pas été plongés, il n'aurait pas pu s'en rappeler.

Il est écrit : « Tes regards se seront à peine posés sur [la fortune], qu'elle ne sera plus. » (Proverbes 23, 5) Autrement dit, si l'homme détourne son regard de la Torah, serait-ce un instant, il constatera bien vite que celle-ci aura disparu, c'est-à-dire qu'il l'aura oubliée (Berakhot, 5a ; Rachi ad loc.). De même, nos Sages, de mémoire bénie, affirment ('Haguiga, 15a) que les paroles de Torah sont aussi difficiles à acquérir que l'or et se brisent aussi facilement que le verre. Nos Maîtres affirment également (« Avot de Rabbi Nathan » 24, 6) que si un homme n'étudie pas, il oubliera ce qu'il a déjà étudié. Tous ces enseignements confirment que si Joseph a pu se souvenir de son étude, c'est indubitablement parce qu'il avait continué à étudier pendant toutes ces années.

Dès lors, nous pouvons interpréter de la façon suivante l'ordre donné par Joseph à l'intendant de sa maison : « Qu'on tue des animaux et qu'on les accommode » (*outvoa'h téva'h*) – directives dont les dernières lettres font allusion à la fête de 'Hanoukka. Cette expression sous-entend que si nous désirons tuer le mauvais penchant et abolir son influence néfaste, il ne nous suffit pas de le maîtriser une seule fois – car le mauvais penchant possède la particularité de se renouveler chaque jour –, mais plutôt de nous

comporter à son égard avec l'attitude que nous avons l'habitude d'adopter à 'Hanoukka, c'est-à-dire d'aller en progressant, en le frappant coup après coup. Seule cette tactique peut nous permettre de vaincre notre mauvais penchant et de nous préserver de son influence. En frappant sans relâche et avec détermination le mauvais penchant, Joseph le juste nous a enseigné cette leçon de morale. D'où la redondance contenue dans les directives qu'il donna, en allusion à notre devoir de nous renforcer toujours davantage dans notre lutte contre le mauvais penchant et, simultanément, dans notre fidélité à la Torah – devoir auquel Joseph se plia de manière inconditionnelle.

Avec l'aide de Dieu, j'ai trouvé dans ce verset un principe supplémentaire, que je propose d'illustrer par un petit incident qui m'arriva un jour où je recevais le public. Une dame se présenta alors à moi pour me demander une bénédiction. Au moment où elle entra dans la pièce où je recevais, elle était d'une humeur plutôt joviale, et une certaine excitation pouvait se lire sur son visage. Lorsque je la vis ainsi, je fus stupéfait. Sa conduite quelque peu légère, cet excès de gaieté qui contredisait les règles de pudeur, éveilla en moi une inquiétude quant à ses intentions. Par la suite, quand cette femme voulut prendre place, elle tenta de déplacer son siège pour le rapprocher du mien. Or, quelle ne fut pas sa déception lorsqu'elle constata que ceci était impossible, du fait que je venais de décider, quelques jours plus tôt, de fixer les pieds des chaises au sol, de sorte qu'on ne puisse plus les déplacer. A ce constat, le sourire disparut de son visage. La Providence avait voulu que me vienne l'idée de fixer les chaises au sol, juste avant cet incident.

Cette anecdote m'a permis de découvrir un nouvel aspect de notre verset. Le mot *vehakhen* s'apparente à la notion d'*hakhana*, une préparation, et signifie que si nous désirons vaincre le mauvais penchant, nous devons, à l'avance, préparer notre contre-attaque, et ensuite, le Saint béni soit-Il nous viendra en aide et nous

permettra de prendre le dessus. Personnellement, grâce à la préparation que j'avais faite en attachant les chaises de mon bureau au sol, j'ai pu bénéficier de l'assistance divine et empêcher le mauvais penchant d'arriver à ses fins.

Il existe une différence entre la fête de 'Hanoukka et celle de Pourim : 'Hanoukka peut tomber le jour de Chabbat, alors que si Pourim tombe ce jour, cette fête est repoussée au lendemain, afin de conserver la sainteté du Chabbat ; ceci étant, on ne lit même pas la *Meguila*[59] en ce jour. Pourquoi cette différence ?

Selon l'auteur du « Michna Beroura » (670, alinéa 6), il existe une différence de fond entre 'Hanoukka et Pourim. Comme nous le savons, le but des Grecs était de corrompre l'âme des Juifs, alors qu'Aman le méchant cherchait à les exterminer physiquement. Or, la différence entre ces deux types de persécutions entraîne une différence dans la façon dont nous devons remercier l'Eternel de nous avoir sauvés. Du fait qu'à 'Hanoukka on a voulu s'attaquer à notre âme, nous remercions alors Dieu en Le louant et en diffusant la lumière de notre foi, par le biais de l'allumage des bougies. Par contre, à Pourim, c'est à notre corps que l'ennemi a cherché à porter atteinte, et c'est pourquoi, nous remercions le Maître du monde de nous avoir sauvés en célébrant cette fête par des festivités – qui réjouissent le corps.

Par conséquent, 'Hanoukka étant une fête de nature spirituelle, caractérisée par des louanges et des remerciements adressés au Tout-Puissant, elle n'a pas besoin d'être repoussée dans le cas où elle tombe le Chabbat, car lui aussi est essentiellement spirituel, pur et procure le délice de l'âme. La spiritualité du Chabbat est si intense que l'étude de la Torah effectuée en ce jour vaut mille fois

---

59. *Meguila* ou *Meguilat Esther* : Livre d'Esther, qu'on a l'obligation de lire le jour de Pourim.

plus que celle d'un jour de semaine. A l'inverse, Pourim, qui met l'accent sur les réjouissances physiques, n'est pas compatible avec la nature spirituelle du Chabbat, pour l'honneur duquel on repousse donc cette fête si elle devait tomber en ce jour.

On raconte que l'*Admour* Rabbi 'Haïm de Tsanz, de mémoire bénie, avait l'habitude, toutes les veilles de Chabbat, de revêtir un tablier particulier et de préparer un certain plat (composé d'œufs, mélangés à de l'oignon) en l'honneur de Chabbat. Celui qui l'observait à l'œuvre, plongé dans son travail avec joie et crainte, pouvait avoir l'impression de contempler le *cohen gadol*, concentré sur son service, le jour de Kippour. Une fois, un bout d'oignon lui échappa de la main et tomba au sol. Son fils, le juste Rabbi Ye'hezkel de Chinoa, de mémoire bénie, qui était présent à ses côtés, s'empressa de se baisser pour le ramasser. Cependant, son père l'en empêcha et, en dépit de son âge très avancé, se pencha jusqu'au sol pour le faire lui-même. Lorsque le fils, stupéfait, questionna son père sur ce comportement, l'*Admour* lui répondit que la table est semblable à l'autel, et que notre consommation, précédée et suivie d'une bénédiction, est assimilable au sacrifice ; ainsi, de même qu'il fallait immédiatement ramasser un morceau de viande qui tombait de l'autel, de même, ressentait-il cette nécessité quand une partie du plat préparé en l'honneur de Chabbat tombait au sol – le considérant avec tout le respect dû aux objets saints.

J'aimerais rapporter ici une anecdote au sujet de mon père, le juste Rabbi Moché Aaron Pinto, de mémoire bénie. Un jour, je me promenais avec lui, à la saison où l'on déterre les truffes, qu'on avait alors l'habitude d'utiliser pour la préparation d'un plat à la fois nourrissant et raffiné, à base de viande. Mon père, qui se tenait totalement à l'écart des vains plaisirs de ce monde, avait cependant l'habitude de louer et de bénir l'Eternel dès lors qu'un nouveau produit apparaissait dans la nature. Aussi, afin d'être en mesure de

prononcer la bénédiction de *Chéhé'héyanou*[60], il demanda qu'on lui prépare ce plat. Lorsqu'on lui présenta l'assiette contenant le plat en question, il en goûta une toute petite quantité, pour s'empresser ensuite d'éloigner l'assiette de lui. Malgré nos pressantes insistances pour qu'il poursuive son repas, il s'y refusa catégoriquement, nous expliquant qu'il avait eu son compte, en ayant pu prononcer la bénédiction de *Chéhé'héyanou*, et qu'il ne ressentait plus aucun besoin de continuer à consommer ce plat pour profiter de sa saveur.

Ces magnifiques anecdotes illustrent la grandeur exceptionnelle des justes, qui se plient à la loi avec la plus grande méticulosité et dans un but totalement désintéressé. Que dire de notre réelle intention, à nous, lorsque nous participons au *Sioum*[61] d'un Traité ? Notre intention est-elle de nous réjouir en l'honneur de la Torah, ou avons-nous l'eau à la bouche en pensant aux dégustations qui accompagnent cette célébration ? Ne considère-t-on pas souvent le *Sioum* comme un prétexte marginal à notre participation, au point que nous en venons parfois jusqu'à ignorer le Traité qui est l'objet de ce repas solennel ?

Nous comprenons, à présent, pourquoi nos Sages, de mémoire bénie, ont décidé que Pourim ne pouvait pas tomber un Chabbat. En effet, le jour de Chabbat est de nature totalement spirituelle, et même les plats raffinés qu'on y consomme ont pour but de procurer de la satisfaction à notre âme supplémentaire. Or, qui sait si le surplus de plats et de boissons consommés à Pourim afin de réjouir la partie corporelle de notre être, n'aurait pas été susceptible de

---

60. Bénédiction notamment prononcée lorsqu'on goûte pour la première fois un fruit de la nouvelle année, ou au moment où on revêt un nouveau vêtement.

61. Fête célébrant l'achèvement de l'étude d'un ou de plusieurs ouvrages bibliques ou talmudiques.

faire perdre au Chabbat de sa valeur et d'entacher sa sainteté, au risque de la renverser complètement (*venahafokh hou*), à Dieu ne plaise ?

L'essence du Chabbat va de pair avec le principe de progresser dans la sainteté, en raison de l'âme supplémentaire dont nous bénéficions en ce jour (Beitsa, 16a), et de l'intensité exceptionnelle qu'y revêt l'étude de la Torah. Dès lors, lorsque la fête de 'Hanoukka, véhiculant l'importance d'une progression dans la sainteté, tombe le Chabbat qui, lui aussi, possède cette caractéristique, alors, il n'existe pas d'expérience spirituelle plus grandiose et plus sainte que celle-ci, qui procure à l'homme le potentiel nécessaire pour s'élever et se renforcer toujours davantage dans son service divin. D'autre part, la combinaison de 'Hanoukka et de Chabbat fournit à l'homme une arme redoutable contre les attaques de son mauvais penchant, lui permettant de "l'exécuter" – *outvoa'h téva'h* – et de se débarrasser de lui, à l'instar de Joseph le juste.

En outre, remarquons que plus la royauté de Joseph recueillait la reconnaissance et la soumission de tous, plus il faisait, de son côté, tous les efforts possibles pour repousser les honneurs qu'on lui rendait et rester humble. Or, plus Joseph renonçait à son honneur pour celui du Créateur, plus il s'élevait en Torah et en crainte de Dieu, au point qu'il devint l'hôte de la Présence divine (Zeva'him, 118b).

Résumé

- Dans la section de Mikets, lue à 'Hanoukka, on trouve l'expression *téva'h vehakhen*, dont les dernières lettres font allusion à cette fête.
- Il existe un lien profond entre la section de Mikets et la période de 'Hanoukka. Cette fête lors de laquelle, conformément à la loi tranchée

par le tribunal d'Hillel, nous allumons chaque jour une bougie de plus que la veille, nous enseigne le principe de progression continuelle dans la sainteté. Autrement dit, il nous incombe d'aspirer à aller toujours de l'avant dans notre service divin, car le sur-place finit par mener à la chute, à Dieu ne plaise.

- En dépit de son séjour prolongé dans un pays corrompu, Joseph parvint à surmonter les épreuves et à préserver son niveau spirituel, grâce aux enseignements en Torah de Chem et Ever, que son père lui avait transmis. En outre, Joseph ne se contenta pas de ces seuls acquis en Torah, mais chercha à les maintenir et à les approfondir, la preuve étant qu'il envoya des chariots à son père, en allusion à la dernière loi qu'ils avaient étudiée ensemble – celle de la génisse à la nuque brisée.

- L'expression : « *outvoa'h téva'h vehakhen* » signifie donc que si nous désirons vaincre le mauvais penchant, nous devons le frapper coup sur coup, sans jamais relâcher notre lutte. Ce verset nous enseigne également que l'homme doit fournir un effort personnel (*vehakhen*) pour combattre son mauvais penchant, suite à quoi l'Eternel l'aidera à réellement le vaincre (*outvoa'h téva'h*).

- On ne reporte pas 'Hanoukka lorsque cette fête tombe Chabbat, alors que dans ce même cas, Pourim se trouve reportée. Car les Grecs nous persécutèrent spirituellement, et notre remerciement au Tout-Puissant est donc de nature spirituelle ; par contre, Aman chercha à exterminer physiquement le peuple juif, et c'est pourquoi nous remercions Dieu en accomplissant des *mitsvot* relatives au corps. Le Chabbat étant de nature spirituelle, il est donc tout à fait adéquat que de lui associer la fête de 'Hanoukka. Cependant, la fête de Pourim, lors de laquelle l'accent est mis sur l'aspect physique de notre être, risquerait de nuire à la spiritualité du Chabbat.

- Le Chabbat offre à l'homme la possibilité de continuellement s'élever dans la sainteté, grâce au supplément d'âme qu'il reçoit en ce jour. De même, la fête de 'Hanoukka possède également cette dimension. Dès lors, lorsque 'Hanoukka tombe Chabbat, c'est la meilleure opportunité pour l'homme de vaincre son mauvais penchant.

- Plus la royauté de Joseph était reconnue dans le monde, plus il repoussait les honneurs et se soumettait au Créateur. Ceci lui donna finalement le mérite de devenir l'hôte de la Présence divine.

Le monde se maintient par la solidarité

> ***« Joseph donna l'ordre à l'intendant de sa maison : "Remplis de vivres les sacs de ces hommes, autant qu'ils en peuvent contenir, et dépose l'argent de chacun à l'entrée de son sac. Et ma coupe, la coupe d'argent, tu la mettras à l'entrée du sac du plus jeune, avec le prix de son blé." Il exécuta la parole de Joseph, qu'il lui avait ordonnée. »***
>
> ***(Genèse 44, 1-2)***

La Torah rapporte l'ordre donné par Joseph de remplir les sacs de ses frères de la plus grande quantité de vivres possible, de leur rendre leur argent, et de cacher dans le sac de Benjamin sa coupe d'argent. Nous pouvons nous demander pourquoi Joseph a choisi de cacher précisément la coupe royale dans le sac de son frère cadet, plus que tout autre objet de valeur, comme par exemple la couronne royale.

D'autre part, nous trouvons que lorsque Joseph convia ses frères et les fit asseoir autour de la table, il plaça l'aîné à son rang d'aîné, et ainsi de suite. Rachi explique (Genèse 43, 33) qu'il frappait sur sa coupe et appelait : « Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon, fils d'une même mère, asseyez-vous dans cet ordre, qui est l'ordre de votre naissance. » Que signifie ce scénario ? Si l'intention de

Joseph était d'inspirer de la crainte à ses frères, il aurait pu simplement leur dire qu'il était prophète ou magicien. Aussi, pourquoi a-t-il jugé nécessaire de les nommer par leurs noms tout en frappant sur sa coupe ?

Ces deux épisodes semblent mettre en valeur un aspect particulier de cette coupe, que Joseph utilisait à de nombreuses reprises – tentons de le définir.

Proposons l'explication suivante. Le Saint béni soit-Il a conçu dans ce monde toutes sortes de créations. Pourtant, si on les observe de plus près, on constatera que sous cette variété se dissimule un dénominateur commun : la forme ronde de la plupart d'entre elles. En effet, le soleil, la lune et les étoiles sont ronds, et le corps humain est, lui aussi, formé de membres circulaires, comme les yeux, les narines, la bouche, etc. Les ouvrages de Kabbale expliquent que les sphères de sainteté sont circulaires, et que quand Dieu a créé le monde, Il a concentré toute Sa sainteté en un lieu de forme ronde. J'ai lu une explication, rapportée au nom de l'*Admour*, Rabbi Yekoutiel de Tsanz, que son mérite nous protège, selon laquelle l'essence profonde du disque est la solidarité. Cette idée est symbolisée par l'image du cercle, du fait que cette forme géométrique ne présente aucun angle, et que tous les points de la circonférence sont égaux, en cela qu'ils sont équidistants du centre. C'est la raison pour laquelle nous consommons des *matsot* rondes à Pessa'h, afin de nous souvenir que les enfants d'Israël ne méritèrent d'être délivrés d'Egypte qu'après s'être unis. Ainsi, l'Eternel utilisa la forme du rond pour créer le monde, dans le but de rappeler à l'homme que le secret et la base de l'univers entier reposent sur la solidarité. Seulement lorsque la paix et la solidarité règnent entre les habitants de la terre, le monde peut continuer à se maintenir. A l'inverse, si les hommes cherchent à lutter l'un contre l'autre ou à humilier autrui, le Créateur cesse d'exercer Sa Providence sur eux, au risque de les laisser s'entre-dévorer tout vifs.

Comme nous le savons, nous célébrons la fête de Soukkot en souvenir des sept nuées, que l'Eternel avait placées autour des enfants d'Israël, lorsqu'ils étaient dans le désert (Soukka, 11b). Lors de cette fête, tous les Juifs quittent leur habitation fixe pour séjourner dans une résidence provisoire (ibid., 2a). Quelle que soit la situation financière de l'individu, il doit se plier à cet ordre divin et, en quelque sorte, s'exiler pendant sept jours dans une *soukka*. Or, une telle situation, qui nous place tous sur un plan d'égalité, suscite en l'homme un sentiment de solidarité, dans la mesure où toutes les distinctions le séparant de son prochain ont disparu. La fête de Soukkot nous enseigne notre devoir de nous sentir l'égal de notre prochain et de développer ce sentiment de solidarité, y compris durant le reste de l'année. Il semble que les nuées qui entouraient les enfants d'Israël dans le désert, constituent, elles aussi, une allusion à la solidarité, évoquée par l'image du rond.

En outre, il est intéressant de noter que le globe terrestre lui-même est circulaire. Car s'il avait été créé selon une autre forme, l'homme aurait pu croire qu'il existe des coins excentrés, qui ne peuvent bénéficier de la Providence divine. La forme du globe fait donc apparaître de façon claire que toute création de ce monde, jusqu'à la plus insignifiante, se trouve soumise à la Providence directe de son Créateur, conformément à l'enseignement de nos Sages (Avoda Zara, 3b) selon lequel le Saint béni soit-Il assure la subsistance à toutes Ses créatures, depuis les œufs de poux jusqu'aux cornes de buffles. Ainsi, à l'instar du Très-Haut, l'homme doit lui aussi s'efforcer d'adopter une ligne de conduite uniforme à l'égard de tous ses semblables.

Il est important de prendre conscience que l'asservissement des enfants d'Israël en Egypte était une conséquence du manque de solidarité en leur sein. En effet, la Torah rapporte que lorsque notre maître Moïse vit deux hommes juifs qui se querellaient, il se dit : « A

présent, tout devient clair » (Exode 2, 14) ; autrement dit, il comprit que c'était le manque de solidarité qui avait entraîné le décret divin de l'asservissement. C'est pourquoi, le peuple juif dut au préalable corriger ce défaut, pour seulement ensuite mériter la délivrance. C'est dans cet esprit que le Saint béni soit-Il donna l'ordre aux enfants d'Israël d'apporter le sacrifice pascal et de le consommer intégralement, afin qu'ils s'unissent, par groupes et par familles, recréent une atmosphère de solidarité, et se rendent ainsi aptes à recevoir la Torah. D'ailleurs, lorsque les enfants d'Israël se sont tenus au pied du Mont Sinaï, il est écrit : « Israël campa ici face à la montagne » (ibid. 19, 2), l'emploi du singulier nous indiquant qu'ils avaient, à ce moment-là, atteint un grand degré de solidarité, « comme un seul homme, d'un seul cœur » (Yalkout Chimoni sur Exode, 275).

A présent, revenons à notre question initiale : qu'est-ce que Joseph voulait insinuer à ses frères par l'emploi de sa coupe ? La coupe, de forme ronde, fait allusion à la solidarité. Aussi, Joseph désirait-il transmettre à ses frères qu'en dépit du fait qu'ils l'avaient banni, jeté dans un puits, puis vendu à des Ismaélites, il ne leur en tenait pourtant pas du tout rigueur, conscient que telle était la volonté du Créateur. Toutefois, Joseph leur fit comprendre que, bien que sa vente en tant qu'esclave eût été programmée par Dieu afin d'entraîner l'ensemble du peuple juif en Egypte, ils devaient pourtant intensifier la solidarité entre eux et dans l'ensemble du peuple, car c'est seulement ce mérite qui les rendrait aptes à être délivrés, et par la suite, à recevoir la Torah. Joseph désirait également leur expliquer que, lorsqu'il leur avait raconté ses rêves, il n'avait nullement eu l'intention de les humilier, ni de les rabaisser, mais avait simplement voulu leur annoncer ce que l'avenir leur réservait.

Si l'on réfléchit, on constatera que le terme *guevia* (coupe) est

composé, d'une part des lettres *Ayin* et *Guimel*, faisant allusion à la notion du cercle, et d'autre part, des lettres *Youd* et *Beth*, de valeur numérique douze, se référant aux tribus. Ainsi, en utilisant sa coupe de forme arrondie, Joseph désirait transmettre à ses frères leur obligation d'être unis, car, par cette solidarité, ils représenteraient un exemple pour l'ensemble du peuple, et deviendraient digne de leur titre, « tribus de l'Eternel, témoignage pour Israël ».

Les tribus comprirent le message de Joseph. En effet, après avoir réalisé l'erreur qu'ils avaient commise, ils furent à nouveau prêts à accepter leur frère comme l'un des leurs, ainsi qu'en témoigne le verset du début de la section de Vayigach : « Juda s'avança vers lui en disant : "De grâce (*bi*), seigneur…" », où le mot *bi*, de valeur numérique douze, fait allusion aux douze tribus, Joseph inclus. Une fois que Joseph et ses frères se sont réciproquement dévoilé qu'ils ne s'étaient pas gardés rancune, Joseph envoya, par leur intermédiaire, des voitures pleines de biens – le mot *agalot* (voitures), lui aussi formé à partir de la racine *igoul* (rond), exprimant l'idée de solidarité et de rapprochement des cœurs.

Les Ecrits font apparaître Rachel comme étant la femme principale de Jacob ; cette dernière détenait donc toujours une place particulière, bien que Jacob ait épousé quatre femmes (cf. Genèse 46, 19, et Rachi ad loc. ; Ruth Rabba, 8, 13). S'il en est ainsi, on peut se demander pourquoi Rachel n'a pas, à elle seule, donné naissance aux douze tribus, et pour quelle raison il était nécessaire que celles-ci descendent de quatre femmes différentes. En réalité, le Saint béni soit-Il a intentionnellement programmé les événements de la sorte, car si toutes les tribus avaient eu la même mère, elles se seraient naturellement senties solidaires l'une de l'autre. Par contre, du fait qu'elles descendaient de quatre mères différentes, dont deux étaient plus importantes et deux autres avaient le statut de servantes, cette solidarité n'était pas innée. Aussi, si en dépit de cela, les tribus réussissaient à créer entre elles un sentiment de

solidarité, ce serait là une réelle preuve de grandeur, qui leur vaudrait l'appellation de « tribus de l'Eternel, témoignage pour Israël » (Psaumes 122, 4).

La Torah rapporte que chaque tribu possédait une pierre la représentant sur le pectoral, ainsi qu'un drapeau lui étant propre, qui indiquait l'emplacement de son campement autour du tabernacle. Pourtant, ces deux signes distinctifs, spécifiques à chaque tribu, ne sont-ils pas en contradiction avec l'idéal de solidarité qui devait régner en leur sein ? Pourquoi avoir différencié les tribus par ces pierres du pectoral, et n'avoir pas choisi un drapeau commun aux douze tribus ? Car la réelle solidarité est celle qui règne en dépit des différences, et non celle qui les gomme. Bien que chaque tribu possédât un drapeau qui lui était propre, elle devait s'efforcer d'être solidaire de l'autre et de la respecter. De même, le monde où nous vivons est composé de riches et de pauvres, de gens honorables et de personnes plus modestes ; la réelle grandeur consiste à être solidaires les uns des autres, en dépit de toutes les différences nous séparant, comme il est dit : « Sa bannière qu'Il a étendue sur moi, c'est l'amour. » (Cantique des Cantiques 2, 4)

Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent (Houlin, 91b) que lorsque notre patriarche Jacob, en route pour Haran, déposa douze pierres autour de sa tête, celles-ci formèrent un seul bloc. De même, Dieu "plia" et concentra à cet endroit le mont Moria et le Temple (cf. Rachi sur Genèse 28, 17). Ceci contient une allusion au fait que l'existence du Temple, qui se trouve au mont Moria, dépend directement de l'union des tribus : seulement lorsqu'elles sont solidaires l'une de l'autre, à l'image de cette pierre unifiée, le Temple peut se maintenir dans toute sa splendeur. Cependant, si la solidarité venait à manquer entre elles, le Temple ne pourrait plus se maintenir, la haine gratuite ayant d'ailleurs été la cause de sa destruction.

En réalité, le Temple est lui-même le symbole de la solidarité du peuple juif, comme le souligne le verset : « Nos pieds se tiennent dans tes portiques, ô Jérusalem ! » (Psaumes 122, 2) En ce lieu saint, la solidarité et l'amitié unissaient tout le peuple. A l'époque du Temple, l'atmosphère de solidarité était telle que, bien que, debout, on était serré les uns contre les autres, chacun pouvait se prosterner à son aise, sans que personne ne puisse dire : « Je suis à l'étroit à Jérusalem. » (Maximes de nos Pères 5, 5)

Or, les justes et les grands de chaque génération jouent le rôle d'un aimant, qui unit les différentes couches sociales. C'est sur eux que repose le devoir d'avertir le peuple et de lui faire prendre conscience de l'importance extrême de la solidarité. Le saint Rachach, que son mérite nous protège, demande pourquoi les justes se confessent en disant : « Nous avons péché, nous avons fauté, nous avons volé, nous avons commis un adultère (…) » ? Comment est-il possible que de si grands justes aient transgressé des péchés tellement graves ? Il répond que ces justes n'ont certes pas commis eux-mêmes ces transgressions, mais, du fait que toutes les âmes du peuple juif sont liées les unes aux autres, ils se repentent pour les péchés des mécréants, leur âme étant liée aux leurs. D'ailleurs, quelqu'un m'a fait remarquer que le terme *tsibour* (assemblée) est formé des initiales des mots *tsadikim* (justes), *beinonim* (individus moyens) et *rechaïm* (mécréants), laissant ainsi entendre que les justes ont le devoir de prier également pour les hommes moyens et pour les méchants.

A nous de prendre exemple du comportement des justes qui, au lieu de s'attribuer tout le mérite, cherchent, par tous les moyens, à aider les membres du peuple qui n'ont pas atteint leur niveau, en se confessant pour les péchés que ces derniers ont commis, dans l'espoir d'apporter une expiation à ces âmes et de les sauver de leur détresse. Tel est le sens de l'enseignement de nos Sages, de

mémoire bénie (Sanhédrin, 98a ; Chabbat, 139a) : « Le descendant de David ne viendra que par le mérite de la charité, comme il est dit : "Sion sera sauvée par la justice, et ses pénitents par la charité." (Isaïe 1, 27) » Car la charité est une preuve de solidarité.

Résumé

- Lorsque Joseph convia ses frères, il frappa sur sa coupe tout en les appelant par leurs noms. D'autre part, il donna ensuite l'ordre de cacher la coupe royale dans le sac de Benjamin. Quel est le sens de cette coupe, utilisée par Joseph à maintes reprises ?
- Si l'on réfléchit, on constatera que la plupart des objets, créés dans ce monde, sont de forme circulaire ; il en est de même concernant les dix sphères. L'*Admour* de Tsanz, de mémoire bénie, explique que le cercle est le symbole de l'unité, du fait que tous ses points sont équidistants du centre du cercle. C'est pour cette raison que le Saint béni soit-Il a créé le globe terrestre rond, afin que l'homme comprenne qu'Il exerce une Providence uniforme sur toute la création et que le monde se maintient sur la base de la solidarité.
- La coupe de Joseph était ronde et, en l'utilisant, Joseph désirait transmettre à ses frères sa volonté de s'unir à eux, et leur insinuer qu'en dépit de ce qui s'était passé entre eux, il ne leur avait aucunement gardé rancune.
- Le mot *guevia* (coupe) est composé des lettres *Ayin-Guimel* et *Youd-Beth*, faisant respectivement allusion à la forme ronde et aux douze tribus ; autrement dit, les tribus méritèrent de devenir les « tribus de l'Eternel, témoignage pour Israël », grâce à leur solidarité, évoquée par l'aspect arrondi de la coupe. Juda, qui comprit ce message, dit à Joseph : « De grâce (*bi*), seigneur », le mot *bi* constituant une allusion aux douze tribus, prêtes à accepter à nouveau Joseph parmi elles.
- Les douze tribus sont nées de quatre mères différentes ; de ce fait, découle la grandeur du peuple juif : celle de coexister dans un climat de solidarité, en dépit de ses différentes origines.

- Il est écrit : « Sa bannière qu'Il a étendue sur moi, c'est l'amour » : en d'autres termes, en dépit du fait que chaque tribu du peuple juif campait sous son drapeau, toutefois, l'amour régnait entre elles, malgré les différences qui les séparaient.
- Le Saint béni soit-Il a "plia" le mont Moria en dessous de la tête de Jacob, sous laquelle les douze pierres qu'il avait placées formèrent un seul bloc. D'où l'enseignement suivant que nous pouvons en retirer : seul le mérite de la solidarité entre les tribus permettra la construction du Temple au mont Moria.
- Nous devons apprendre la solidarité et l'amour réciproque du comportement des justes qui, au lieu de s'en tenir à leurs propres mérites, se confessent pour les péchés des méchants, leur apportant l'expiation, du fait que leur âme est liée à celles de ces derniers.

La révélation de Joseph à ses frères

« "(…) Et ma coupe, la coupe d'argent, tu la mettras à l'ouverture du sac du plus jeune, avec le prix de son blé." Il agit conformément aux ordres de Joseph. »

(Genèse 44, 2)

« Il répliqua : "Loin de moi d'agir ainsi ! L'homme aux mains duquel la coupe s'est trouvée, sera mon esclave ; quant à vous, retournez en paix auprès de votre père." »

(Genèse 44, 17)

Ces versets nous rapportent que les échanges entre Joseph et ses frères tournaient, essentiellement, autour de la fameuse coupe

d'argent. En effet, Joseph accusa ses frères de l'avoir volée, puis, elle fut trouvée dans le sac de Benjamin. Joseph déclara que ce dernier serait pris comme esclave, pour le punir de ce vol. On peut se demander pourquoi il fit en sorte que précisément cette coupe soit dissimulée dans le sac de Benjamin, plutôt qu'une autre de ses possessions.

En outre, lorsque Joseph plaça ses frères autour de la table, il les fit asseoir selon leur âge, prétendant le deviner à l'aide de la coupe (Genèse 43, 33). Une fois de plus, la coupe entre dans le jeu relationnel entre les tribus ; qu'est-ce que cela signifie ?

Proposons l'explication suivante. Le récit que Joseph avait fait de ses rêves, avait éveillé la jalousie de ses frères, qui lui en avaient gardé rancune. C'est donc, en quelque sorte, la bouche de Joseph qui fut à l'origine de sa vente. De plus, les propos médisants que Joseph tenait, sur leur compte, devant leur père, constituaient un motif supplémentaire de rancune. Or, le mot *guevia* (coupe) a la même valeur numérique que le mot *pé* (bouche), à savoir quatre-vingt-cinq. Dès lors, nous pouvons comprendre le sens profond de cette coupe. Joseph désirait pardonner à ses frères le fait de l'avoir vendu en tant qu'esclave, à cause de ses propos ; pour cette raison, il leur causa de la souffrance par le biais de la coupe, qui évoque l'idée de la bouche, c'est-à-dire, de la parole. En outre, lorsque Jacob avait entendu les rêves de Joseph, il ne lui en avait pas voulu. Aussi, Joseph désirait-il insinuer à ses frères qu'ils auraient dû se comporter comme leur père, qui ne lui avait pas gardé rancune pour ses rêves, d'autant plus qu'avec le temps, force a été de constater que tout ceci correspondait à la volonté divine, comme le suggère le verset : « Pour qu'un peuple nombreux puisse vivre » (Genèse 50, 20). Par conséquent, en utilisant sa coupe, Joseph voulait à la fois souligner à ses frères leur erreur et leur exprimer son pardon.

Cependant, en infligeant à ses frères des souffrances par le biais de sa coupe, Joseph ne réussit pas à provoquer l'expiation complète de leur faute, puisque, comme nous le savons, les dix martyrs sont une réincarnation des dix tribus, et c'est par leur mort que le péché de la vente de Joseph a finalement été totalement expié (« Séfer Halikoutim » sur Vayéchev).

Le comportement de Joseph nous enseigne que si quelqu'un nous a causé un tort de quelque nature, nous ne devons pas nous venger, ni lui garder rancune, mais au contraire, il nous incombe de nous soucier que sa faute lui soit pardonnée.

Or, les sentiments de compassion et de pitié de Joseph pour ses frères, ont ensuite envahi ces derniers, car « comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi chez les hommes les cœurs se répondent » (Proverbes 27, 19). Autrement dit, ce qu'un homme ressent pour son prochain, sera aussi ressenti par ce dernier à son égard. D'où le verset qui suit le passage précité : « Juda s'avança vers lui » (Genèse 44, 18), c'est-à-dire que lorsqu'il constata que Joseph s'était réconcilié avec eux, il voulut lui aussi aller dans ce sens.

De plus, la Torah rapporte qu'au moment où Joseph se révéla à ses frères, il fut incapable de retenir son émotion, comme il est dit : « Il éclata en sanglots – les Egyptiens l'entendirent, la maison de Pharaon l'entendit. » (Genèse 45, 2) Ces pleurs soulignent, une fois de plus, la compassion de Joseph pour ses frères. Puis, il est écrit : « Il embrassa tous ses frères et pleura avec eux ; ensuite ses frères lui parlèrent. » (ibid. 45, 15) En d'autres termes, les larmes de Joseph et la compassion ainsi témoignée pour ses frères, imprégnèrent ces derniers, qui lui parlèrent à nouveau sur un ton fraternel.

La révélation de Joseph à son père

Joseph envoya à son père un signe pour lui apprendre qu'il avait conservé sa piété, comme le souligne le verset : « Il vit les voitures que Joseph avait envoyées pour l'emmener, et l'esprit de Jacob leur

père revint à la vie. » (Genèse 45, 27) En effet, ces voitures (*agalot*) constituaient une allusion au fait que Joseph se souvenait encore du dernier sujet qu'il avait étudié avec son père, avant leur séparation, celui de la génisse (*égla*) à la nuque brisée (Genèse Rabba 94, 3).

La Torah rapporte la requête que Joseph a adressée à ses frères : « Vous raconterez à mon père toute ma gloire en Egypte, et tout ce que vous avez vu, et vous vous hâterez de faire descendre mon père ici. » (Genèse 45, 13) Comment comprendre que Joseph ait tenu à ce qu'on informe son père de l'honneur qu'il avait acquis en Egypte ? En quoi ceci intéresserait-il Jacob ? En réalité, la gloire évoquée par ce verset fait référence à celle de la Torah, car « il n'a y pas d'honneur, autre que la Torah » (Maximes de nos Pères 6, 3), c'est-à-dire que seul un honneur de ce type est authentique. De même, l'honneur ne sied qu'au Saint béni soit-Il, comme il est dit : « Qui donc est ce Roi de gloire ? L'Eternel, fort et puissant, l'Eternel, héros de la guerre. » (Psaumes 24, 8) C'est aussi ce que nous affirmons dans la *Kedoucha* : « Où est le lieu de Son honneur, pour Le vénérer ? » Par conséquent, lorsque Joseph a dit : « ma gloire », il faisait en fait référence à la gloire de Dieu, qui s'était révélée par son intermédiaire, du fait qu'il s'était montré fidèle à l'alliance, avait étudié la Torah, et associait le Maître du monde à tous ses propos. L'intention de Joseph était donc de communiquer à son père la sanctification du Nom divin qui s'était produite en Egypte, par son biais.

A l'entente de cette nouvelle, Jacob retrouva l'Esprit divin, comme il est dit : « L'esprit de Jacob leur père revint à la vie. » (Genèse 45, 27) Puis, en guise de remerciement pour son Créateur, Jacob Lui offrit des sacrifices, comme le souligne le verset : « Israël partit avec tout ce qui lui appartenait, et arriva à Bersabée, où il offrit des sacrifices au Dieu de son père Isaac. » (ibid. 46, 1)

La révélation du Saint béni soit-Il à notre patriarche Jacob

Suite à cela, l'Eternel se révéla à notre patriarche Jacob, comme il est dit : « Le Seigneur parla à Israël dans les visions de la nuit, disant : "Jacob ! Jacob !" Il répondit : "Me voici." Il poursuivit : "Je suis le Seigneur, Dieu de ton père : ne crains pas de descendre en Egypte, car Je t'y ferai devenir une grande nation." » (Genèse 46, 2-3) Ces versets présentent plusieurs difficultés. Tout d'abord, pourquoi le Maître du monde s'est-Il révélé à Jacob la nuit, à travers un rêve, plutôt que de jour ? De plus, ce passage sous-entend que s'Il n'avait pas ordonné à Jacob de descendre en Egypte, il ne l'aurait pas fait ; comment comprendre ceci ? Il aurait pourtant été naturel que Jacob désire revoir son fils Joseph !

Apparemment, Jacob était réticent à l'idée de descendre en Egypte, parce que c'était le siège de l'impureté par excellence – surnommé, pour cette raison, « la nudité du pays » (Genèse 42, 9). L'Egypte était le royaume de l'idolâtrie, des unions illicites et du meurtre. Aussi, Jacob craignait-il que ce climat d'impureté ne l'affecte lui-même ainsi que ses enfants. C'est pourquoi, le Saint béni soit-Il dut lui ordonner de se rendre en Egypte, sans aucune crainte, et le rassurer quant à l'avenir de ses descendants, qui y deviendraient une grande nation. Nous constatons que malgré le désir de Jacob de revoir Joseph, il ne serait pas allé en Egypte sans en avoir reçu l'ordre divin, à cause de la dégradation spirituelle que ce départ était susceptible de causer à l'ensemble de sa famille.

Par ailleurs, l'Eternel a choisi de se révéler à Jacob dans une vision nocturne, afin de transmettre, sur le mode allusif, qu'Il serait toujours avec nous, même lors de l'exil en Egypte, obscur comme la nuit, qu'Il ne nous abandonnerait jamais et finirait par nous délivrer. Dès lors, « la nuit est, pour moi, comme une lumière » (Psaumes 139, 11).

L'ordre de Joseph de faire venir son père en Egypte

Joseph ordonna à ses frères : « Hâtez-vous, montez chez mon père et dites lui : "Ainsi parle ton fils Joseph : Dieu m'a fait le maître de toute l'Egypte ; descend auprès de moi, ne reste pas !" » (Genèse 45, 9) Les dernières lettres de l'expression *lekhol mitsrayim reda élay*, que nous venons de traduire, forment le terme *mila*, allusion au fait que Joseph avait eu une conduite morale irréprochable. De plus, les initiales des mots *samani Elokim* (« Dieu m'a fait ») forment le terme *èch* (feu), tandis que ses dernières lettres ont une valeur numérique de cinquante. Autrement dit, par le mérite de la Torah, comparable au feu, Joseph échappa au risque de dégradation spirituelle, dans un pays corrompu au plus grand degré – il existe cinquante degrés d'impureté, l'Egypte en ayant atteint le palier ultime. C'est ce message que Joseph fit transmettre à son père.

S'il est vrai que Joseph, en tant que roi, ne pouvait pas aller lui-même chercher son père pour le faire venir en Egypte, toutefois, comment a-t-il pu ordonner qu'on le fasse venir ? Plus encore, si ce n'était qu'il en avait reçu l'ordre divin, Jacob ne serait pas descendu en Egypte, donc, pourquoi Joseph lui a-t-il imposé une conduite qui allait à l'encontre de sa volonté ?

Il semble que Joseph tenait à ce que son père descende en Egypte, dans le but que son rêve puisse se réaliser entièrement. En effet, ses frères s'étaient déjà prosternés devant lui, comme l'avaient fait, dans son rêve, les onze étoiles, mais il manquait encore "le soleil", c'est-à-dire Jacob. Aussi, Joseph désirait-il que son père vienne en Egypte pour qu'il le voit roi et se prosterne devant lui, afin que le rêve se réalise intégralement, conformément à la volonté divine – il est évident que Joseph n'était animé que par cette seule motivation, et non par la recherche d'honneurs.

La vertu de vérité des tribus

L'épisode de la vente de Joseph laisse apparaître, tout au long de son déroulement, la vertu de vérité, incarnée par les tribus. Au début de cet épisode, il est écrit : « Ils le prirent en haine, et ils ne purent lui parler en paix. » (Genèse 37, 4) La sincérité des frères de Joseph était telle qu'ils étaient incapables d'hypocrisie (cf. Rachi ad loc.) ; leurs propos étaient en parfait accord avec leurs sentiments, et c'est pour cette raison qu'ils ne furent pas en mesure de lui parler.

Or, nous retrouvons cette même sincérité du côté de Joseph qui, lui aussi, parlait en accord total avec ses sentiments. Il aimait profondément ses frères ; la preuve en est que, lorsque son père l'envoya auprès d'eux, il y alla sans rien craindre. Comment comprendre ceci ? Du fait que lui-même n'éprouvait aucun ressentiment à leur égard, il ne s'était pas imaginé qu'ils lui en voulaient pour quoi que ce soit. En outre, lorsque, plus tard, Joseph se révéla à ses frères, il pleura avec eux, parce qu'il les aimait profondément, cet amour s'exprimant tant par ses propos que par ses larmes, provenant du plus profond de son cœur. Une fois de plus, nous constatons la remarquable sincérité des tribus.

Résumé

- Joseph fit asseoir ses frères selon leur âge, en prétendant le deviner grâce à sa coupe, puis les accusa plus tard de l'avoir volée. Pourquoi la coupe est-elle au centre des relations entre les tribus ?
- Le mot *guevia* (coupe) a la même valeur numérique que le mot *pé* (bouche). Or, ce sont des paroles de médisance qui étaient à l'origine de la vente de Joseph. Aussi, ce dernier, qui désirait pardonner à ses frères le fait qu'ils l'avaient vendu à cause de ses paroles, les affligea-t-il par le biais de la coupe – allusion à la bouche – de sorte que leur péché leur soit expié.

- Suite à la compassion et à la pitié exprimées par Joseph à l'égard de ses frères, Juda s'avança vers lui dans un esprit de conciliation, car les sentiments des hommes se répondent, de même que l'eau renvoie le reflet des visages.
- Joseph envoya à son père des voitures, pour lui signifier qu'il était toujours plongé dans son étude.
- Joseph demanda à ses frères d'informer son père de l'honneur qu'il avait acquis en Egypte – en quoi cela intéressait-il Jacob ? L'honneur authentique se trouve dans la Torah et est détenu par le Saint béni soit-Il, qui est le « Roi de gloire ». Ainsi, Joseph désirait transmettre à son père que, par son comportement, il avait augmenté l'honneur divin en Egypte.
- Jacob ne voulait pas descendre en Egypte, pays de l'impureté ; le Tout-Puissant lui apparut alors en rêve, pour lui ordonner de s'y rendre. Cette révélation se produisit à travers un rêve nocturne, allusion au fait que même lors de l'exil, l'Eternel se tient à nos côtés afin de nous délivrer, la nuit contenant en elle l'espoir de la lumière.
- Joseph demanda à ce que son père descende en Egypte, afin que celui-ci se prosterne devant lui et que son rêve se réalise entièrement – évidemment, il n'avait aucunement l'intention de manquer de respect à l'égard de son père, mais souhaitait simplement mener à terme le projet divin.
- La vertu de vérité, incarnée par les tribus, apparaît à plusieurs reprises dans le récit de la Torah. Les paroles des tribus étaient conformes à leurs sentiments, ce qui les empêchait de parler pacifiquement à Joseph, alors qu'elles ressentaient encore de l'hostilité. Quant à Joseph, il aimait ses frères du fond du cœur.

Annexes

L'arrivée du terme

« Ce fut au bout (mikets) de deux années, Pharaon eut un songe, et voici il était debout au bord du fleuve. »

(Genèse 41, 1)

Sur le mode allusif, nous pouvons expliquer que lorsque le terme (*kets*) de l'exil viendra, nous comprendrons que tout ce qui nous sera arrivé dans le temps n'aura été qu'un rêve, duquel nous viendrons alors de nous réveiller (*vayikats*), comme il est dit : « Nous étions pareils à des rêveurs. » (Psaumes 126, 1)

La joie procurée par la Torah

« Jacob, voyant qu'il y avait du blé en Egypte, dit à ses fils : "Pourquoi vous entre-regarder ?" Il ajouta : "J'ai entendu qu'il y avait du blé en Egypte. Descendez là-bas, achetez-y du blé

pour nous, et nous resterons en vie au lieu de mourir."»

(Genèse 42, 1-2)

Alors que la famine sévissait dans le pays d'Israël, notre patriarche Jacob demanda à ses fils de descendre en Egypte pour y acheter de la nourriture. Pourtant, le patriarche était connu pour son exceptionnelle opulence ; même en temps de famine, il ne manquait de rien, et la subsistance de sa famille était largement assurée. La preuve en est que, lorsque les enfants de Jacob descendirent en Egypte, ils apportèrent à Joseph, en quantité importante, des produits de qualité d'Israël. Dès lors, pourquoi Jacob a-t-il ordonné à ses enfants de descendre en Egypte pour s'y approvisionner ?

Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent (Yalkout Chimoni, 148) que Jacob désirait ici enseigner à ses enfants une règle de conduite, par l'exemple que lui-même leur donnait à travers son comportement, conformément au principe selon lequel « les actes des patriarches sont un signe prémonitoire pour leurs descendants ». Ainsi, lorsqu'il leur demanda : « Pourquoi vous entre-regarder ? », il voulait leur signifier qu'ils ne devaient pas laisser apparaître aux non-juifs qu'ils ne manquaient de rien, afin d'éviter d'éveiller leur jalousie. Car le riche ne doit jamais s'enorgueillir devant le pauvre, mais au contraire, compatir à son désarroi, et rester modeste et discret. Aussi, en allant s'approvisionner en Egypte, les enfants de Jacob prenaient-ils part à la détresse de l'humanité, plongée dans la famine, tout en veillant à ne pas susciter la jalousie des nations.

Jacob dit à ses enfants : « J'ai entendu qu'il y avait du blé (*chévèr*) en Egypte. » Le terme *chévèr* est composé des mêmes lettres que le terme *bassar* : en prononçant cette phrase, Jacob a eu, sans en être

conscient, une prophétie concernant l'existence d'un être proche en Egypte. Toutefois, on peut se poser la question suivante : il est connu qu'on ne peut avoir de prophétie que lorsqu'on se trouve dans la joie ; or, depuis que Jacob avait cru comprendre que Joseph avait été mis en morceaux, il était plongé dans une tristesse telle que l'Esprit saint s'était retiré de lui (Midrach Tan'houma sur Vayéchev, 2). S'il en est ainsi, comment peut-on affirmer, par ailleurs, qu'il a eu la prophétie que Joseph était en vie et se trouvait en Egypte ?

Proposons l'explication suivante. En disant à ses fils : « Pourquoi vous entre-regarder ? », Jacob leur a enseigné une règle de conduite : celle de ne pas s'enorgueillir devant un plus petit que soi, ni de faire étalage de sa richesse devant lui. Suite à cela, Jacob a ressenti une joie extrême, au point que l'Esprit saint s'est à nouveau reposé sur lui et lui a permis de prophétiser l'existence de Joseph en Egypte.

Cet épisode nous enseigne le remarquable pouvoir de la Torah, apte à nous procurer de la joie. Si un homme se trouve plongé dans la détresse et que les souffrances auxquelles il est en proie perturbent son sommeil, il lui suffit de se plonger dans l'étude de la Torah. En effet, celle-ci, semblable à de l'eau fraîche, offre à l'âme fatiguée une nouvelle vitalité, une sérénité, et libère le cœur de l'homme de tous ses soucis, les remplaçant par une joie incommensurable.

Personnellement, je me souviens que lorsque j'ai eu le mérite de comprendre le sens profond des sacrifices, sujet des plus ésotériques, j'ai soudain été pénétré par un bonheur indescriptible, qui a provoqué mon rire. Je suis certain que celui qui m'aurait observé aurait pensé que j'étais victime d'un phénomène anormal ; néanmoins, je savais pertinemment que, grâce à Dieu, tout allait bien, et que seule la Torah que je venais d'étudier avait suscité en moi cet état de joie exceptionnelle et d'élévation d'esprit.

L'importance de la barbe

« Joseph reconnut ses frères, mais eux ne le reconnurent point. »

(Genèse 42, 8)

Explication de Rachi :

« Joseph reconnut » : il les avait quittés alors que ceux-ci portaient la barbe. « Et eux ne le reconnurent point » : il était parti imberbe, et à présent, il portait une barbe.

Les kabbalistes expliquent que les treize attributs de Miséricorde se manifestent à l'homme par l'intermédiaire de canaux saints, matérialisés par les poils de la barbe – pour cette raison, certains *Rabbanim* évitent scrupuleusement de se la couper ; en tout cas, il incombe à l'homme de veiller à se laisser pousser au moins une petite barbe. Sur le mode allusif, le terme *zakan* (barbe) nous livre un enseignement : il est composé des mêmes lettres que le mot *nézek* (dommage), et constitue ainsi pour l'homme un rappel des erreurs qu'il a pu commettre. En effet, la couleur de la barbe est un signe indiquant l'âge de celui qui la porte, suscitant donc en lui un examen de conscience quant aux dommages dont il a pu être la cause, au cours de ses années de vie. Par conséquent, l'homme a l'obligation de tenir compte, avec crainte, du temps qui s'est écoulé, afin de se repentir et de se consacrer, lors des années restantes, à la Torah et aux bonnes actions. Aussi, la barbe, qui oriente l'homme vers la Torah, est-elle le canal par lequel lui sont transmis les attributs de Miséricorde. Quant à la femme, qui n'a pas l'obligation d'étudier la Torah, elle ne porte donc pas de barbe. Par contre, l'Eternel lui a donné l'obligation de la pudeur.

Section Vayigach

«Car voici, les rois s'étaient ligués, mais ensemble ils ont disparu»

«Alors, Juda s'avança vers lui en disant : "De grâce, seigneur ! Que ton serviteur fasse entendre une parole aux oreilles de mon maître, et que ta colère ne s'enflamme pas contre ton serviteur ! Car tu es comme Pharaon."»

(Genèse 44, 18)

La rencontre entre Joseph et Juda consistait, en réalité, en une confrontation entre deux rois. Cette confrontation opposait d'un côté Juda, qui devait être roi de droit divin, de l'autre, Joseph, qui était devenu vice-roi de l'Egypte, suite à un enchaînement d'événements (Genèse Rabba 93, 2). Or, les tribus savaient que le Saint béni soit-Il avait choisi Juda comme roi, mais ignoraient que la Providence avait voulu que Joseph devienne également roi. Aussi décidèrent-ils de le vendre, considérant qu'à travers ses rêves, il s'était révolté contre la royauté. Pourquoi Dieu leur a-t-Il donc tenu

rigueur pour leur erreur – erreur qu'ils durent expier lors de leur réincarnation en martyrs – alors qu'ils avaient une bonne intention et pensaient agir convenablement ?

Proposons l'explication suivante. Quand les frères de Joseph ont constaté que leur père n'a pas réagi négativement aux rêves de celui-ci et ne lui a pas imposé de se taire, sous-entendant ainsi son approbation, ils auraient dû en tirer leçon et en déduire qu'il n'y avait pas lieu de le vendre en tant qu'esclave. De plus, lorsqu'il arrivait que Jacob ne fût pas satisfait du comportement de ses enfants, il ne manquait pas de relever leur erreur et de leur exprimer son mécontentement. Par exemple, il reprocha à Siméon et Lévi d'avoir tué les habitants de la ville de Sichem, ce comportement lui ayant déplu au point qu'il désigna ses fils en disant : « Siméon et Lévi, digne couple de frères : leurs armes sont des instruments de violence. » (Genèse 49, 5) Jacob représentait le pilier de la Torah, donc également de la loi ; s'il ne s'était pas prononcé à l'encontre de Joseph, cela signifiait qu'on ne pouvait pas lui reprocher son comportement. Par conséquent, les frères, qui ne surent pas tirer leçon du silence de leur père, et qui, au lieu de rester pacifiques, réagirent avec cruauté aux rêves de Joseph en le vendant, furent punis.

Il est écrit : « Juda descendit (…) » (Genèse 38, 1). Rachi explique que ce récit interrompt l'histoire de Joseph, afin de nous apprendre que ses frères destituèrent Juda – le verset se traduisant alors : « Juda baissa dans l'estime de ses frères. » Ils lui ont reproché de n'avoir pas rempli correctement son rôle de roi, qui consistait à leur indiquer la loi. En effet, plutôt que de réclamer l'acquittement de Joseph, Juda les a empêchés de le tuer en leur suggérant de le jeter dans un puits, et ensuite de le vendre à une caravane d'Ismaélites (ibid. 37, 26). Or, sa mission consistait à enseigner à ses frères la loi – comme il est dit : « Il avait envoyé Juda en avant vers Joseph, pour

montrer » (ibid. 46, 28) – et il aurait donc dû les empêcher de faire quoi que ce soit à Joseph.

Par la suite, lorsque Juda se montra digne de sa fonction de roi et intercéda auprès de Joseph en faveur de Benjamin, ses frères se soumirent de nouveau à lui.

Juda affirma à Joseph : « Car, comment remonterais-je près de mon père, alors que l'enfant n'est pas avec moi ? » (Genèse 44, 34) Ces paroles peuvent être interprétées selon le sens littéral du texte, ou dans un sens figuré.

Commençons par le sens littéral. Juda désirait signifier à Joseph qu'il était déjà revenu une fois auprès de son père sans ramener l'enfant – en l'occurrence, Joseph – et qu'il ne pouvait donc pas se permettre de se présenter une nouvelle fois à lui en l'absence de l'enfant – cette fois-ci, Benjamin. En effet, son père lui reprochait déjà le fait de n'avoir pas empêché ses frères de vendre Joseph.

Proposons, à présent, une explication allégorique. Après cent vingt ans, le tribunal céleste juge l'homme pour chacune de ses actions, accomplies dans ce monde. Dès lors, comment peut-il envisager de se présenter dans le monde futur, alors que l'enfant n'est pas avec lui – l'enfant étant l'image de la sainte Torah, que l'homme a l'obligation d'étudier avec acharnement toute sa vie durant ? Il va sans dire que celui qui arrivera à l'orée du monde futur sans être accompagné par "l'enfant", éprouvera une honte énorme, tandis que l'humiliation se lira sur son visage. Les deux rois, Joseph et Juda symbolisent les deux penchants qui s'affrontent en l'homme, l'un essayant de l'influencer vers le bien, et l'autre vers le mal. La mission de l'homme consiste à se renforcer dans l'étude de la Torah et l'accomplissement des *mitsvot*, afin de fournir à son bon penchant les forces nécessaires pour vaincre le mauvais penchant. De cette façon, il sera en mesure, le jour du jugement venu, de monter au ciel escorté par "l'enfant", c'est-à-dire par sa Torah, conformément à

l'enseignement de nos Maîtres : « Heureux l'homme qui arrive là-haut, muni de son étude ! » (Pessa'him, 50a) Ainsi donc, il incombe à l'homme de répondre tous les jours aux assauts de son mauvais penchant, en lui rétorquant : « Comment monterai-je vers mon Père, alors que je ne détiens pas la Torah ? »

Résumé

- La rencontre entre Juda et Joseph revenait à une confrontation entre deux rois. Juda était le roi des tribus, et c'est pourquoi, celles-ci pensaient qu'il fallait tuer Joseph, en tant que rebelle à la royauté. Si leur intention était bonne, pour quelle raison ont-ils été punis par l'Eternel ? Car, en constatant que Jacob n'avait pas réprimandé Joseph pour ses rêves, les frères auraient dû en tirer leçon et les approuver eux aussi.
- Il est écrit : « Juda descendit », allusion au fait que les tribus ont destitué Juda, car, en suggérant à ses frères de vendre Joseph, il ne s'était pas montré à la hauteur de ses fonctions de roi. La mission de Juda était celle d'un roi, qui indique la voie à suivre. C'est dans cet esprit que Jacob l'envoya en avant-garde, vers Gessen. Lorsque Juda s'avança vers Joseph pour intervenir, il fit alors preuve de l'autorité d'un roi.
- Juda a affirmé à Joseph : « Comment remonterais-je près de mon père, alors que l'enfant n'est pas avec moi ? » Littéralement, ce verset signifie que Juda était, dans le passé, déjà retourné chez son père en l'absence de Joseph, et qu'il ne pouvait donc pas, cette fois-là, se présenter à lui sans Benjamin. Symboliquement, l'affrontement des deux rois fait allusion à la lutte constante entre les deux penchants de l'homme, tandis que l'enfant symbolise la Torah. Juda répond donc à son mauvais penchant en rétorquant : « Comment pourrais-je remonter vers mon Père, après cent vingt ans, si je ne m'investis pas dans la Torah ? »

Prévoir le remède avant le mal

« Il se jeta au cou de Benjamin son frère et pleura ; et Benjamin aussi pleura à son cou. »

(Genèse 45, 14)

Rachi explique que Joseph pleura au cou de Benjamin, à cause des deux Temples qui se trouveraient dans son territoire et finiraient par être détruits, et que Benjamin pleura au cou de Joseph, parce que le sanctuaire de Chilo, qui se trouverait dans le territoire de Joseph, serait finalement détruit.

Toutefois, cette explication présente une grande difficulté. En effet, on a l'habitude de dire qu'« à chaque jour suffit sa peine », autrement dit, chaque malheur a lieu à un moment déterminé, et le moment de s'affliger doit également être délimité. En tenant compte de ce principe, comment comprendre que Joseph et Benjamin aient pleuré pour des destructions qui n'avaient pas encore eu lieu ? Plus encore, ils se tenaient, à ce moment-là, à l'aube de l'exil égyptien, dont le joug de l'asservissement allait bientôt se faire ressentir ; il aurait donc été plus logique qu'ils s'affligent pour ce malheur à venir, plutôt que pour des événements malheureux qui devaient prendre place dans un futur lointain !

En outre, à cette époque de l'Histoire, la destruction des Temples et du sanctuaire de Chilo appartenait encore au domaine du virtuel. Effectivement, le Temple serait détruit à cause de la haine gratuite, et en punition aux vaines larmes des enfants d'Israël suite au rapport calomnieux des explorateurs – le Saint béni soit-Il décrétant : « Vous avez pleuré pour une cause vaine : vous finirez par pleurer tout au long des générations, lorsque le Temple sera détruit. » (Sota, 35a) Cependant, au moment où Joseph et Benjamin

ont pleuré l'un sur le cou de l'autre, les enfants d'Israël n'avaient pas encore commis ce péché, et il était encore possible que le décret de la destruction du Temple ne soit jamais prononcé, dans le cas où ils se repentiraient de façon complète. Dès lors, comment expliquer de tels pleurs, qui ne reposaient que sur une probabilité ?

Un élément supplémentaire renforce encore notre question. Lorsque notre patriarche Jacob voulut dévoiler à ses enfants la fin des temps, l'Esprit sacré se retira de lui, et le moment de la délivrance finale lui fut caché (Pessa'him, 56a). En réalité, le Tout-Puissant a intentionnellement suscité cet oubli, afin de prouver aux générations futures que, s'il est vrai qu'un moment précis a été fixé pour la délivrance finale des enfants d'Israël, ces derniers ont cependant le devoir d'espérer chaque jour cette délivrance (cf. Rambam sur « Hilkhot Melakhim », chap.11, loi 1, et « Pérouch Hamichnayot » sur Sanhédrin, chap.10, principe 12). Car le repentir du peuple possède le pouvoir d'hâter le terme de la délivrance. En effet, la fin des temps viendra soit au moment ultime, fixé par Dieu, soit à un moment plus précoce, de manière précipitée (Sanhédrin, 98a). C'est pourquoi, il nous est interdit de perdre espoir en la délivrance, que nous devons attendre impatiemment chaque jour.

Par conséquent, la destruction du Temple appartenait au domaine du virtuel, mais n'avait pas encore été décrétée de façon certaine, puisque le repentir éventuel des enfants d'Israël était encore en mesure d'éviter cette tragédie. Dès lors, pour quelle raison Joseph et Benjamin ont-ils trouvé approprié de pleurer pour un malheur lointain et incertain, alors que l'avenir proche semblait davantage justifier leur affliction ?

Apparemment, Joseph et Benjamin désiraient, par leurs pleurs, transmettre un message aux générations futures, en l'occurrence, celui de la nécessité de prévoir le remède avant le mal. Aussi, sachant qu'il existait une probabilité que le Temple soit détruit, il

leur fallait fournir tous les efforts possibles afin de l'empêcher. Même si cette tragédie n'était que de l'ordre du doute, cette possibilité devait susciter le repentir complet du peuple. Or, le Temple devait être détruit à cause de la haine gratuite régnant au sein du peuple (Yoma, 9b), c'est-à-dire, en raison d'un manque de solidarité. C'est justement pour cela que les deux frères pleurèrent, dans le but d'enseigner au peuple juif qu'il devrait subir le joug de l'asservissement égyptien, suite à quoi il serait délivré de façon miraculeuse, pour finalement recevoir la Torah. Toutefois, la sainte Torah ne serait donnée aux enfants d'Israël que lorsqu'ils seraient unis, la solidarité constituant la condition sine qua non à l'accomplissement de la Torah et à la résidence de la Présence divine – à l'inverse, dès le moment où la solidarité fait défaut au sein du peuple, le Saint béni soit-Il s'empresse de se retirer.

Par conséquent, en versant des larmes sur la destruction du Temple, Joseph et Benjamin désiraient enseigner aux enfants d'Israël la nécessité d'anticiper et de prévenir la destruction ; en renforçant l'union et la solidarité dans leurs relations réciproques, ils avaient le pouvoir d'empêcher la destruction du Temple. Malheureusement, le peuple juif ne sut pas tirer leçon de ces pleurs : la médisance des explorateurs au sujet de la Terre Sainte suscita une querelle au sein du peuple, puis, plus tard, un manque de solidarité entraîna la haine gratuite, pour finalement mener à la fin tragique du Temple.

Il existe une histoire au sujet d'une femme âgée, qui avait quitté ce monde. Après que ses proches parents se furent levés de son deuil, ils lurent son testament. Quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'ils découvrirent la volonté de la défunte de partager son héritage de façon égale entre ses différents descendants, à l'exception d'une petite-fille, à laquelle elle avait destiné une certaine somme d'argent supplémentaire par rapport aux autres

membres de la famille. La famille de la défunte se rendit auprès du tribunal, pour lui demander d'authentifier ce testament, soupçonnant un faux. Les juges écoutèrent cette demande avec gravité, et exigèrent qu'on leur procure tous les documents écrits de la main de la défunte, afin d'être en mesure de résoudre cette énigme. Au cours de ces recherches, découvrit un journal, dans lequel la vieille dame avait l'habitude de reporter tous les événements de sa vie. Sur l'une des pages, elle décrivait le jour où elle avait réuni autour d'elle tous ses descendants, pour leur faire le récit du cauchemar qu'elle avait vécu, lors de la Shoah. Dans son rapport, elle soulignait que tous ses petits-enfants l'avaient écoutée attentivement, en acquiesçant de la tête, mais que seule une de ses petites-filles avait éclaté en sanglots, tant elle s'était identifiée à la tragédie vécue par sa grand-mère. Cette dernière concluait son récit en faisant part de sa certitude que cette petite-fille serait celle qui transmettrait plus tard, aux générations futures, les terribles événements qui ont marqué cette sombre période de l'Histoire.

Après avoir lu ce témoignage, les juges n'eurent plus de mal à comprendre pourquoi la vieille dame avait décidé de léguer une somme supplémentaire à cette petite-fille : du fait qu'elle voyait en cette descendante une continuation de sa propre vie, suite au sentiment d'identification qu'elle avait témoigné au récit de ses tragédies.

De même, les pleurs de Joseph et de Benjamin n'étaient autres que le signe de leur profond sentiment d'identification et d'appréhension quant au sort du peuple juif. En effet, l'intensité de ce lien était telle qu'ils ont ignoré les malheurs qui étaient à leur porte, pour s'affliger sur l'éventualité de la destruction future du Temple. Sachant que la solidarité était la condition de base de l'existence du peuple juif et de la résidence de la Présence divine en son sein, ils ont cherché à transmettre ce message aux enfants

d'Israël, en leur faisant prendre conscience de l'importance extrême de la solidarité, capable de constituer un remède efficace. Malheureusement, le Temple fut finalement détruit, et nous continuons, encore aujourd'hui, à ressentir les effets de sa destruction, à l'origine de nombre de tragédies – dont, notamment, le terrible Holocauste européen.

Les pleurs de ces deux frères nous apprennent notre devoir de porter le deuil pour la destruction du Temple. En effet, Joseph et Benjamin n'ont pleuré que pour l'éventualité future de sa destruction, donc, combien plus nous incombe-t-il aujourd'hui de nous endeuiller à cause de sa destruction, à présent bien réelle, et de nous repentir de façon intègre, afin de mériter d'assister à sa reconstruction ! Le prophète Jérémie est allé jusqu'à maudire le jour où il est né, et à affirmer qu'il aurait été préférable qu'il ne soit pas venu au monde (Jérémie 14, 20), parce qu'il a vécu à l'époque de la tragique destruction du Temple, spectacle dont des yeux humains ne peuvent se remettre. A présent, il est évident que si nous désirons prévenir des malheurs futurs, nous devons corriger notre comportement en travaillant sur ce que les enfants d'Israël ont endommagé – à savoir, la solidarité – et qui a été à la cause de la destruction du Temple. Lorsque nous parviendrons à renforcer la solidarité en notre sein, à rapprocher les cœurs des Juifs les uns des autres et à abolir la querelle, nous mériterons la venue du Messie, qui annoncera notre délivrance prochaine.

Résumé

♦ Lorsque Joseph et Benjamin se rencontrèrent, ils pleurèrent l'un sur le cou de l'autre. Rachi explique qu'ils ont pleuré à cause des deux Temples et du sanctuaire de Chilo, qui seraient plus tard détruits. Pourquoi ne se sont-ils pas plutôt affligés à l'idée de l'asservissement égyptien, qui deviendrait bientôt effectif ? De plus, nous avons foi que

notre délivrance peut survenir chaque jour, donc, comment expliquer qu'ils aient pleuré pour la seule éventualité de ces destructions ?

- Joseph et Benjamin désiraient transmettre une leçon aux générations à venir : notre devoir de prévoir le remède avant le mal. Ainsi, la seule éventualité de la destruction du Temple, nous oblige à tout faire pour la prévenir : pleurer à chaudes larmes, et surtout, renforcer notre solidarité, car seule la haine gratuite peut être à l'origine d'un tel décret.
- Aujourd'hui où, depuis déjà des centaines d'années, la destruction du Temple n'est malheureusement plus du domaine du probable, il nous incombe de verser des pleurs amers, afin que nous méritions sa reconstruction prochainement et de nos jours.

La rencontre de Joseph avec son père et avec son frère Benjamin

« Il se jeta au cou de Benjamin son frère et pleura ; et Benjamin aussi pleura à son cou. »

(Genèse 45, 14)

« Joseph attela son char, et alla au devant d'Israël, son père, à Gessen. Il lui apparut, il se précipita à son cou, et pleura longtemps dans ses bras. »

(Genèse 46, 29)

La section de Vayigach nous décrit deux rencontres cruciales : d'une part, celle de Joseph et Benjamin, de l'autre, celle de Joseph avec son père.

Lorsque Joseph révéla son identité à ses frères, il tomba au cou de Benjamin, et tous deux se mirent à pleurer. Rachi explique que Joseph pleura au cou de Benjamin, à cause des deux Temples qui se trouveraient dans son territoire et finiraient par être détruits, et que Benjamin pleura au cou de Joseph, parce que le sanctuaire de Chilo, qui se trouverait dans le territoire de Joseph, serait finalement détruit. Nous pouvons nous demander pourquoi c'est justement à l'occasion où ces deux frères se sont enfin retrouvés, après tant d'années de séparation, qu'ils ont trouvé approprié de pleurer pour ces tragédies, plus qu'à une autre occasion.

Puis, lorsque Joseph et Jacob se retrouvèrent enfin, nous pouvons remarquer que seul Joseph pleura au cou de son père, alors que ce dernier retint ses pleurs. Et Rachi de commenter : « Mais Jacob n'est pas tombé à son cou et ne l'a pas embrassé. Nos Maîtres disent qu'à ce moment, il récitait le *Chema*. » Pourtant, le patriarche s'était toute sa vie endeuillé pour la disparition de son fils, et était plongé dans une tristesse telle que l'Esprit sacré s'était retiré de lui (Midrach Tan'houma sur Vayéchev, 2). Dès lors, comment comprendre qu'au moment de ces retrouvailles tant attendues, Jacob ait retenu ses pleurs, alors que Joseph ait, quant à lui, pleuré ?

Proposons l'explication suivante. Lorsque Joseph a révélé son identité à ses frères, il leur a montré sa *mila*, afin de leur prouver qu'il était circoncis (Genèse Rabba 93, 8). Suite à cela, ils ont voulu le tuer, au point que l'ange Gabriel dut intervenir et les disperser dans toutes les directions (Midrach Tan'houma sur Vayigach, 5). Ce comportement semble des plus surprenants. En effet, les frères de Joseph étaient descendus en Egypte dans le but de le rechercher, donc, comment comprendre que lorsqu'ils l'ont enfin retrouvé, ils aient désiré le tuer au lieu de se réjouir ? Je pense qu'ils s'attendaient en fait à retrouver Joseph en situation de prisonnier, et ne s'imaginaient pas un instant qu'il était devenu vice-roi

d'Egypte ; à cause de cela, ils ont voulu le tuer. Ceci illustre l'effet hautement dévastateur de la jalousie, qui possède le pouvoir de faire perdre la raison à l'homme et de le pousser à agir à l'encontre de sa réelle volonté. Ici, les frères, bien qu'espérant profondément trouver Joseph sain et sauf, furent soudain animés par des intentions meurtrières lorsqu'ils se retrouvèrent face à lui, et ceci, uniquement par jalousie de le voir à un rang si honorable.

Puis, quand ils constatèrent que l'ange les avait empêchés de tuer Joseph, ils prirent conscience que cette situation découlait du plan divin ; ils retournèrent alors à la rencontre de Joseph, dont ils acceptèrent, cette fois, la royauté. Suite à cette réconciliation des tribus, l'Esprit sacré revint à nouveau sur elles – car, comme nous le savons, la Présence divine ne réside sur un homme que lorsqu'il est dans la joie. En particulier, Joseph et Benjamin étaient donc, à ce moment-là, inspirés par l'Esprit sacré, ce qui leur permit, pour la première fois, de prendre conscience des tragédies qui adviendraient aux enfants d'Israël, à l'époque des deux Temples et du sanctuaire de Chilo. En effet, ils furent si heureux de se retrouver que, simultanément, l'Esprit sacré les imprégna de nouveau, leur faisant percevoir les terribles visions des futures destructions, dues à la haine gratuite. C'est pourquoi, ils ne purent alors s'empêcher de pleurer l'un sur le cou de l'autre.

Quant à notre patriarche Jacob, il prononça le *Chema*, plutôt que de pleurer, au moment où il devait enfin retrouver son cher fils, Joseph, dans le but d'enseigner à ses enfants l'importance de la retenue. Pendant toute la période qu'avait duré cette séparation de son fils, il avait pleuré sa disparition et était plongé dans une détresse telle qu'il avait déchiré ses vêtements et que l'Esprit divin s'était retiré de lui. Mais, une fois que son fils se tenait présent devant lui, il comprit qu'il fallait retenir ses pleurs et prononcer le *Chema*, c'est-à-dire proclamer sa soumission au joug divin et

remercier le Maître du monde de lui avoir permis de retrouver son fils. Cet instant devait être voué à l'expression de son amour et de sa reconnaissance pour l'Eternel. Par contre, Joseph, quant à lui, se permit de pleurer, exprimant par là son affliction de n'avoir pas atteint le niveau de maîtrise de soi de son père, parvenu à retenir ses larmes pour réciter le *Chema* – avec toute la signification que cela recelait. Aussi les pleurs de Joseph exprimaient-ils son aspiration profonde : « Quand donc mes actes atteindront-ils le niveau de ceux de mes ancêtres ? »

Joseph possédait une remarquable vertu : celle de savoir apprendre d'un plus grand que lui. Ainsi, lorsqu'il constata que son père était un juste de plus grande envergure que lui, il chercha ce qu'il pouvait apprendre de son comportement. Par contre, aujourd'hui, où nombreuses sont les personnes qui se rendent auprès des *Guedolei Hador* dans le but de demander une bénédiction ou un conseil, elles ne pensent néanmoins pas à profiter de cette opportunité pour s'imprégner de leur comportement. Car si l'homme a certes besoin des bénédictions et des conseils des justes, il lui serait tout aussi utile de s'inspirer de leur piété.

Résumé

- Cette section nous fait part de deux rencontres. Celle de Joseph et de Benjamin qui, lors de leurs retrouvailles, pleurèrent sur les destructions des deux Temples et du sanctuaire de Chilo, et celle de Joseph et de son père, lors de laquelle Joseph pleura tandis que Jacob récita le *Chema*. Pourquoi Joseph et Benjamin ont-ils pleuré précisément à ce moment-là, et pour quelle raison Jacob a-t-il prononcé le *Chema* lorsqu'il a retrouvé son fils, alors que Joseph a pleuré ?
- Lorsque les frères reconnurent Joseph, ils voulurent le tuer, et l'ange Gabriel dut intervenir pour les disperser dans toutes les directions. Pourtant, ils étaient descendus en Egypte dans le but de le rechercher ! Apparemment, il leur fut difficile de le voir roi, alors qu'ils

s'attendaient à le trouver dans un état d'esclave. D'où le pouvoir impressionnant de la jalousie.

- Après que l'ange les eut éloignés de Joseph, les frères comprirent que tout ceci émanait du plan divin ; ils revinrent donc vers lui, animés de meilleures intentions, et la Présence divine revint sur eux. C'est pourquoi, Joseph et Benjamin pleurèrent à ce moment-là, car l'Esprit sacré leur révéla que les Temples seraient plus tard détruits à cause de la haine gratuite.
- Lorsque Jacob retrouva son fils Joseph, il récita le *Chema*, afin de remercier le Saint béni soit-Il pour cette retrouvaille. Par cette maîtrise de soi, à un moment si émouvant, le patriarche enseigna à ses enfants la vertu de retenue, tandis que Joseph pleura de n'être pas lui-même parvenu à ce niveau.

Le devoir de reconnaissance

« Israël partit avec tout ce qui lui appartenait, et arriva à Bersabée, où il offrit des sacrifices au Dieu de son père Isaac. »

(Genèse 46, 1)

Explication de Rachi :

« Au Dieu de son père Isaac : On doit honorer son père plus que son grand-père, c'est pourquoi, il rattache [son acte pieux] à Isaac et non à Abraham. »

Lorsque notre patriarche Jacob entendit la nouvelle de la survie de son fils Joseph, qui se trouvait en Egypte, il en éprouva une très grande joie. Il se réjouit essentiellement du fait que Joseph avait su se maîtriser et n'avait pas oublié la Torah qu'il avait apprise. Ce

n'est pas la royauté à proprement parler de son fils qui réjouit Jacob, mais sa royauté spirituelle, conformément à l'adage : « Qui est vaillant ? Celui qui maîtrise son mauvais penchant. » (Maximes de nos Pères 4, 1) D'ailleurs, lorsque Joseph dit à ses frères : « Vous raconterez à mon père toute ma gloire en Egypte » (Genèse 45, 13), il ne voulait pas tant faire référence à sa position personnelle de vice-roi qu'à l'honneur de la Torah – comme il est dit : « L'honneur, c'est l'acquisition de la Torah » (Maximes de nos Pères 6, 3) –, ainsi qu'au fait qu'il n'avait pas entaché la sainteté de sa *mila*, également surnommée « honneur ».

En reconnaissance pour cette joie exceptionnelle qu'il éprouva, Jacob apporta des sacrifices à l'Eternel. Le verset précise qu'il les offrit au « Dieu de son père Isaac » et Rachi explique que nous en déduisons notre devoir d'honorer en premier lieu notre père, plutôt que notre grand-père. Pourquoi la Torah a-t-elle choisi de nous enseigner cette loi à cette occasion, plus qu'à une autre ? Une idée profonde se fait jour dans ce commentaire de Rachi.

Certains commentateurs expliquent que lorsque Jacob comprit qu'il devait descendre en Egypte, comme son fils l'avait demandé, il s'emplit de tristesse, craignant que l'Esprit divin se retire à nouveau de lui, à cause de l'idolâtrie qui se trouvait dans ce pays. Or, il savait qu'il était obligé de se plier à l'ordre de Joseph, qui était devenu roi, car s'il refusait d'y obéir, il serait considéré comme un rebelle à la royauté. Plongé dans la détresse, le patriarche offrit des sacrifices à l'Eternel, Le suppliant de l'épargner de la contrainte de descendre en Egypte. Jacob choisit d'apporter ces offrandes pour le « Dieu de son père Isaac », afin d'évoquer le mérite de ce dernier, dont le statut d'« holocauste parfait », suite à la *Akéda*[62], avait rendu le

---

62. Littéralement : ligotage. Dernière des dix épreuves par lesquelles l'Eternel désirait tester la foi d'Abraham. L'ordre divin consistait à sacrifier Isaac qui, une

corps saint au point qu'il ne pouvait pas descendre en Egypte, même lorsque la famine sévissait en Canaan (Genèse Rabba 64, 3). Pour cette raison, Jacob pensait qu'en apportant des sacrifices par le mérite de son père, il aurait la possibilité d'éveiller la Miséricorde divine et éviterait, comme Isaac, l'obligation de descendre vers un pays idolâtre.

A présent, si l'on se demande pourquoi Jacob n'a pas apporté ces sacrifices simultanément par les mérites de son père et de son grand-père, on peut répondre de la façon suivante. Au moment où la famine sévissait en Canaan, Abraham avait reçu l'ordre de se rendre en Egypte. C'est pourquoi, lorsque Jacob chercha à obtenir une exemption dans ce domaine, il préféra ne pas mentionner son grand-père qui, lui, avait dû se soumettre à cette contrainte, mais uniquement son père, à qui l'Eternel l'avait épargnée, de par sa sainteté acquise suite à la *Akéda* (cf. commentaire du « Kedouchat Lévi » sur Vayigach).

Nous pouvons expliquer, selon une autre démarche, pourquoi Jacob n'a pas offert ces sacrifices en invoquant les mérites, cumulés, de son père et de son grand-père. Lorsque Abraham était descendu en Egypte, Sara avait été prise dans le palais de Pharaon ; puis, quand ce dernier avait voulu se réconcilier avec Abraham, suite à cet incident, il lui avait fait don de la terre de Gessen (Pirkei de Rabbi Eliezer, 26). Aussi, Jacob était-il conscient que s'il apportait ces sacrifices par le mérite d'Abraham, il risquait de refaire surgir l'héritage de la terre de Gessen et de susciter une accusation céleste contre le peuple juif, qui se trouverait contraint de s'y rendre. Du fait qu'il désirait, à l'inverse, toucher la Miséricorde divine

---

fois l'inébranlable foi de son père prouvée, fut remplacé par un bélier, offert en sacrifice.

et éviter l'obligation de descendre en Egypte, il ne mentionna pas son grand-père.

Quant au problème de savoir pourquoi la Torah nous enseigne ici qu'on doit honorer son père plus que son grand-père, proposons l'explication suivante. Quand Isaac entendit que Joseph avait été mis en pièce par une bête féroce, il versa des larmes, prenant part à la détresse de son fils Jacob. Il est évident que ces larmes eurent un effet dans le ciel et contribuèrent au salut de Joseph. Aussi, en remerciement à son père, lorsque Jacob apprit la nouvelle de la survie de Joseph et de sa nomination en tant que vice-roi d'Egypte, il s'empressa d'apporter des sacrifices au Dieu de son père Isaac, acte à travers lequel il exprima sa reconnaissance à l'égard de ce dernier. D'où l'enseignement que la Torah nous apprend, précisément ici, concernant le respect dû au père.

Ce passage nous enseigne la portée incommensurable de la reconnaissance. En effet, un homme qui est reconnaissant envers son prochain, finit par être reconnaissant à l'égard de Dieu, envers qui notre dette de reconnaissance est infinie, puisqu'Il nous comble de bienfaits jour et nuit. Jacob, qui était reconnaissant à son père pour la peine qu'il avait partagée avec lui au moment où il croyait Joseph mort, apporta des sacrifices pour évoquer le mérite de ce dernier, exprimant simultanément sa reconnaissance envers le Saint béni soit-Il.

Résumé

- Lorsque notre patriarche Jacob entendit que son fils était vivant et avait été nommé vice-roi d'Egypte, il éprouva une très grande joie. Sa joie n'était pas due à la royauté de Joseph au sens propre du terme, mais à son honneur, c'est-à-dire à la Torah qu'il n'avait pas oubliée et à sa *mila* qu'il n'avait pas corrompue.

- Quand Jacob apprit la nouvelle de la survie de Joseph, il apporta des sacrifices « au Dieu de son père Isaac ». Rachi explique qu'on doit honorer son père plus que son grand-père. Pourquoi nous apprendre ici cet enseignement ? De plus, pour quelle raison Jacob n'a-t-il pas apporté des sacrifices en invoquant les mérites de son père et de son grand-père ?

- Certains expliquent que Jacob était sur le point de descendre en Egypte et cherchait à éviter cette contrainte. C'est pourquoi, il mentionna son père, à qui ceci avait été épargné, afin de demander de bénéficier du même privilège. J'ajouterais qu'il évita, par contre, de mentionner son grand-père, qui avait reçu la terre de Gessen de Pharaon, suite à l'enlèvement de Sara, de peur que ceci constitue un argument pour obliger ses enfants à descendre en Egypte et à s'installer dans cette terre, qui leur appartenait.

- La Torah nous enseigne ici qu'on doit honorer son père plus que son grand-père, parce que, lorsque Jacob apprit que Joseph était en vie, il apporta des sacrifices « au Dieu de son père Isaac », en reconnaissance pour les larmes que ce dernier avait laissé couler au moment où Jacob pensait que son fils était mort.

L'appréhension de Jacob

« Le Seigneur parla à Israël dans les visions de la nuit, disant : "Jacob ! Jacob !" Il répondit : "Me voici." »

(Genèse 46, 2)

Le Ben Ich 'Haï demande (cf. Vayigach, « Chana Richona ») pourquoi le Saint béni soit-Il commença par appeler Jacob par le

nom Israël, puis s'adressa à lui par son premier nom, Jacob. Il s'interroge également au sujet de la double appellation : « Jacob, Jacob ». J'ajouterais une troisième interrogation : pour quelle raison l'Eternel s'est-Il révélé à Jacob dans une vision nocturne, plutôt que de jour, alors qu'il était l'élite des patriarches et représentait le pilier de la Torah ?

Proposons l'explication suivante. Jacob était conscient que l'Esprit divin l'avait quitté pendant vingt-deux ans, à cause de l'état de tristesse et de deuil dans lequel il avait été plongé suite à la disparition de son fils Joseph – en effet, la Présence divine ne réside que sur homme joyeux (Midrach Tan'houma sur Vayéchev, 2). Aussi craignait-il que le Saint béni soit-Il lui tienne plus tard rigueur pour ce sentiment de tristesse, comme il est dit : « Parce que tu n'as pas servi l'Eternel, ton Dieu, avec joie et contentement de cœur » (Deutéronome 28, 47). En outre, il craignait également que, dans le futur, Dieu punisse les enfants d'Israël pour L'avoir servi de force, plutôt que de leur plein gré et emplis de joie et d'élévation d'esprit. Par conséquent, Jacob appréhendait non seulement de devoir rendre des comptes sur son manque de joie, mais aussi de voir ses enfants punis, les enfants portant la faute de leurs parents.

La Torah rapporte que lorsque Jacob emporta la lutte contre l'ange tutélaire d'Esaü, le Créateur lui ajouta un nom et le nomma « Israël », nom connotant l'honneur et le pouvoir. Jacob craignait qu'à cause de la tristesse dans laquelle il avait été plongé pendant vingt-deux ans, Il ne lui retire désormais le nom prestigieux d'Israël et le nomme uniquement Jacob, signifiant le talon. S'il en avait été ainsi, cela aurait signifié que le peuple juif n'aurait plus eu le dessus sur les nations du monde, mais qu'au contraire, l'inverse se serait produit. Telles étaient les appréhensions de notre patriarche.

En réponse à ces appréhensions, le Maître du monde apparut à

Jacob justement dans une vision nocturne, la nuit étant le symbole de l'exil. D'autre part, Il le nomma intentionnellement Israël, allusion au fait que même s'il était contraint de descendre en Egypte, il resterait « Israël », avec la signification profonde que ce nom détient. D'un côté, Jacob savait qu'il était obligé de descendre en Egypte et de se plier à l'ordre de son fils Joseph, devenu roi, sans quoi il serait considéré comme rebelle au pouvoir royal. D'un autre côté, il appréhendait de s'installer dans ce pays, craignant de se trouver à nouveau plongé dans la tristesse, de se voir retirer une fois de plus l'Esprit divin, et d'être finalement accusé de n'avoir pas servi l'Eternel dans la joie. Lorsque le Saint béni soit-Il perçut les appréhensions de Jacob, Il lui apparut en le nommant Israël, sous-entendant ainsi que même durant l'exil en Egypte, il pourrait maintenir son niveau élevé, et son nom Israël continuerait à l'accompagner en tout lieu, conformément à l'idée évoquée par le verset : « Je suis avec lui dans la détresse » (Psaumes 91, 15).

Par la suite, le Créateur le nomma Jacob, à deux reprises, lui témoignant ainsi Son affection. Par ce biais, Il désirait lui transmettre le message selon lequel il était toujours agréé auprès de Lui dans les cieux, et qu'il n'avait pas lieu de s'inquiéter au sujet de sa descente en Egypte, car la terre de Gessen n'était pas corrompue par l'idolâtrie, et il serait donc en mesure d'y étudier la Torah dans la joie, sans être importuné dans son étude, tout en continuant à bénéficier de l'Esprit divin. Sur le mode allusif, le terme *'hiba* (affection) peut se décomposer en *'hay ba* ; autrement dit, la Torah est la source de notre vitalité, comme il est dit (Lévitique 18, 5) : « et vis par elles » [par les *mitsvot*]. La ligne de conduite modeste de Jacob, qui se considérait toujours comme étant au talon, lui donna le mérite d'atteindre le niveau de noblesse, évoqué par son nom Israël. D'où la double interpellation de l'Eternel : « Jacob, Jacob », langage affectif (*'hiba*) signifiant que sa constante modestie et son

attachement à la Torah (*'hay ba*) excluaient toute raison de se soucier et d'appréhender l'avenir.

Jacob craignait que le Saint béni soit-Il lui reproche de n'avoir pas agi de sorte à être imprégné par la joie, afin de permettre à l'Esprit divin de reposer sur lui. C'est pourquoi, le Tout-Puissant lui apparut, dans le but de le rassurer : Il ne lui tenait nullement rigueur pour ce fait, et son état de tristesse n'était autre que l'expression de la volonté divine. En effet, le Créateur, qui régit tous les événements de ce monde, avait fait en sorte qu'on croit Joseph mort et que ce dernier devienne finalement vice-roi d'Egypte, où Jacob le rejoindrait. Jacob n'avait donc pas lieu d'appréhender l'avenir. En entendant cela, Jacob se consola, comme le souligne le verset : « L'esprit de Jacob leur père revint à la vie. » (Genèse 45, 27)

Résumé

- « Le Seigneur parla à Israël dans les visions de la nuit, disant : "Jacob ! Jacob !" Il répondit : "Me voici." » Le Ben Ich 'Haï demande pourquoi le Saint béni soit-Il l'appela d'abord Israël, puis Jacob, à deux reprises. De plus, pour quelle raison lui apparut-Il dans une vision nocturne ?
- La Présence divine s'était retirée de Jacob pendant une période de vingt-deux ans, à cause de la tristesse dans laquelle il était plongé. A cause de cela, le patriarche craignait d'avoir perdu son titre « Israël », c'est-à-dire la notion de pouvoir qu'il symbolisait. Aussi, le Créateur le rassura-t-Il en le nommant ainsi, allusion au fait qu'il détenait encore ce nom, avec toute sa signification.
- Dieu se révéla à Jacob dans une vision nocturne, la nuit étant le symbole de l'exil ; cette vision signifiait alors que même dans l'exil, la Présence divine se tiendrait aux côtés des enfants de Jacob. D'où la double appellation « Jacob, Jacob », qui exprime l'affection. D'autre part, cette redondance signifie aussi que du fait que Jacob avait persévéré dans l'étude de la Torah, avec une modestie constante – se plaçant toujours au "talon" –, il était agréé par l'Eternel.

♦ Le Saint béni soit-Il signifia à Jacob que même lorsqu'il devrait se rendre en Egypte, la Présence divine ne le quitterait pas, car il aurait la possibilité d'étudier la sainte Torah en terre de Gessen.

Les acquisitions de l'étude de la Torah : la vraie vaillance

« Ce sera lorsque Pharaon vous mandera et dira : "Quelles sont vos occupations ?", vous répondrez : "Tes serviteurs étaient des éleveurs de bétail, depuis leur jeunesse jusqu'à présent, et nous et nos pères." »

(Genèse 46, 33-34)

Joseph le juste s'adressa à ses frères pour leur dire que, maintenant qu'ils étaient arrivés en Egypte, il était sûr que Pharaon allait les convoquer auprès de lui, pour les voir et estimer leurs forces. En effet, Pharaon avait déjà été impressionné par la vaillance hors du commun de Joseph, raison pour laquelle il l'avait nommé roi, et il était donc fort probable qu'il demande à voir ses frères, pour vérifier si eux aussi étaient des hommes vaillants, qu'il pourrait recruter dans son armée afin de renforcer sa royauté.

Si Pharaon venait à constater la vaillance des tribus, il les mobiliserait certainement dans son armée. C'est pourquoi, Joseph n'attendit pas que Pharaon lui-même les convoque, mais anticipa ceci, en prenant lui-même l'initiative de les lui présenter, comme il est dit : « Mon père et mes frères, avec leur menu et leur gros bétail et tout ce qu'ils possèdent, sont venus du pays de Canaan ; et les voici dans le pays de Gessen. » (Genèse 47, 1) Par ailleurs, la Torah

rapporte que Joseph donna à ses frères des instructions leur indiquant comment se comporter et que répondre à l'interrogatoire de Pharaon : s'il leur demandait quelles étaient leurs occupations, ils répondraient qu'ils étaient des éleveurs de bétail, et veilleraient avec précaution de ne pas mentionner leur force ou leur intelligence – de peur qu'ils ne se trouvent recrutés pour le service du roi.

Dans le verset suivant, il est écrit : « Puis il prit une partie (*miktsé*) de ses frères, cinq hommes, et les présenta à Pharaon » (ibid. 47, 2), et Rachi de commenter : « Une partie de ses frères : les derniers en force, ceux qui n'ont pas l'air forts. Si Pharaon avait vu qu'ils étaient forts, il les aurait pris pour s'en faire des hommes de guerre. Ce sont : Ruben, Siméon, Lévi, Issachar et Benjamin. » Autrement dit, Joseph choisit intentionnellement de faire venir auprès de Pharaon ceux de ses frères qui semblaient les plus faibles – *miktsé*, signifiant, littéralement, « de la fin » –, afin d'éviter qu'il ne remarque leur vaillance et ne les recrute dans son armée – car, s'il en avait été ainsi, qui donc serait-il resté pour étudier la Torah ?

D'ailleurs, la Torah rapporte que Jacob avait envoyé Juda devant lui pour « indiquer » la route, ce qui signifie en fait pour créer des maisons d'étude dans la terre de Gessen, afin que les enfants d'Israël soient en mesure d'y étudier et de diffuser la sainte Torah (Midrach Tan'houma sur Vayigach, 11). Si les tribus avaient été mobilisées dans l'armée royale, qui auraient composé les soldats de l'armée de la Torah ? Il est vrai que Joseph avait été nommé chef de l'Egypte, mais il avait bénéficié d'une protection divine particulière. Il n'avait jamais oublié ses origines, alors même qu'il était plongé dans les abominations égyptiennes. L'Eternel avait voulu qu'il finisse par être nommé vice-roi d'Egypte, de sorte à entraîner la venue de Jacob et de ses enfants, étape préliminaire à l'asservissement du peuple juif dans ce pays, exil qui devait

lui-même conduire à une délivrance, pour finalement atteindre le but ultime de cette suite d'événements : le don de la Torah.

La nomination de Joseph en tant que vice-roi d'Egypte correspondait à une décision temporaire concernant un individu en particulier, mais il est évident que telle n'était pas la voie à suivre pour le reste du peuple. En effet, la mission des tribus était d'édifier des maisons d'étude et de diffuser la Torah de leur père Jacob, patrimoine qui devait assurer la survie spirituelle des enfants d'Israël durant l'exil égyptien. Dans le même ordre d'idées, le livre d'Esther nous rapporte que lorsque Mardochée prit des fonctions officielles auprès du roi pour le bien du peuple juif, une partie du Sanhédrin prit ses distances par rapport à lui (Meguila, 16b).

Toutefois, ce passage présente une grande difficulté : comment Joseph pensait-il pouvoir agir avec ruse à l'égard de Pharaon, en ne lui présentant que les plus faibles de ses frères ? Pharaon était pourtant au courant de la vaillance exceptionnelle des tribus, dont l'écho avait parcouru le monde entier ! En effet, lorsque Siméon et Lévi combattirent les habitants de Sichem, suite à l'enlèvement de leur sœur Dina, tous les peuples du monde furent pris de crainte. De même, l'ouvrage « Agadot Israël » rapporte que toutes les peuplades auxquelles les tribus déclaraient la guerre, battaient en retraite devant la vaillance hors du commun de leurs adversaires. De même, lorsque les frères de Joseph descendirent en Egypte pour libérer leur frère Joseph, ils s'apprêtaient à passer tous les Egyptiens au fil de l'épée (Midrach Tan'houma sur Vayigach, 5). Dès lors, comment comprendre que Joseph ait essayé de tromper Pharaon, en lui montrant les plus faibles de ses frères, auxquels il a enjoint d'affirmer qu'ils n'étaient que des bergers, et non des hommes vaillants ? En outre, que signifie l'expression : « et (*gam*) nous et (*gam*) nos pères » ? Il aurait en effet semblé suffisant d'écrire : « nous et nos pères ». Le terme *gam* (littéralement : aussi)

venant toujours inclure quelque chose, que vient donc inclure sa première occurrence ?

Proposons l'explication suivante. Comme nous l'avons expliqué, le but ultime de la venue des tribus en une terre étrangère comme l'Egypte, était de mettre en place l'exil, qui devait entraîner la délivrance, puis le don de la Torah. Le seul remède à l'exil est la sainte Torah, qui possède le pouvoir de libérer l'homme des soucis qui rongent son cœur, comme l'a affirmé, à son sujet, le roi David : « Si Ta loi n'avait fait mes délices, j'aurais succombé dans ma misère. » (Psaumes 119, 92). En d'autres termes, sans la Torah, qui était devenue pour lui un délice, il se serait, depuis bien longtemps, laissé accabler par sa détresse. De même, on raconte de nombreuses histoires au sujet de *Guedolei Israël* qui, en dépit de leur souffrance physique et morale, parvinrent à oublier leur douleur en plongeant leur esprit dans l'étude de la Torah, qui s'avéra être le seul remède à leur détresse.

Notre patriarche Jacob, qui désirait adoucir les difficultés si éprouvantes de l'exil égyptien, envoya Juda en avant pour « indiquer », c'est-à-dire, créer des maisons d'étude afin de pouvoir diffuser la voix de la Torah. Il donna également cette même instruction au reste de ses enfants. C'est la raison pour laquelle cette terre fut nommée Gessen, du fait que les enfants d'Israël approfondirent (*hitgochechou*), à cet endroit, les paroles de Torah. Le pouvoir remarquable de la Torah peut être illustré par le fait que la tribu de Lévi ne subit pas le joug de l'asservissement du fait qu'elle s'était entièrement consacrée à l'étude de la Torah (Exode Rabba 5, 16), contrairement au reste des tribus, qui furent assujetties.

Joseph recommanda à ses frères de transmettre à Pharaon, pour message essentiel, qu'ils étaient des bergers (*anchei mikné*), c'est-à-dire des hommes occupés à obtenir des acquisitions

(*kinyanim*) en Torah. S'il est vrai qu'ils étaient également des hommes physiquement vaillants, cela ne constituait pourtant pas l'essentiel de leurs caractéristiques. Car c'était la Torah qui représentait leur unique intérêt et leur devise. Remarquons le passé de l'expression : « tes serviteurs étaient des éleveurs de bétail », allusion au fait qu'ils n'étaient pas uniquement occupés à obtenir des acquisitions en Torah au présent, mais que telle était déjà leur fonction dans le passé, avant même qu'ils ne viennent au monde. En effet, lorsque leurs âmes se trouvaient en dessous du trône céleste, ils apprenaient déjà la Torah de la bouche du Tout-Puissant ; leur mission dans ce monde consistait donc à poursuivre l'étude de cette sainte Torah et à en accumuler des acquisitions. Car l'étude assidue de la Torah est la condition sine qua non à la pérennité du monde. Dans ce sens, le terme *gam* de l'expression « et nous » (*gam ana'hnou*) vient inclure leurs âmes qui, elles aussi, étaient déjà plongées dans l'étude de la Torah au moment où elles se trouvaient encore dans les cieux. A présent que ces âmes étaient descendues sur terre et avaient été placées dans leurs corps, elles demandaient à poursuivre leur occupation antérieure des mondes supérieurs, en continuant à s'attacher à la Torah et en s'y investissant toujours davantage.

En faisant venir auprès de Pharaon les plus faibles de ses frères, Joseph lui démontra que la vaillance physique n'était pas l'essentiel à leurs yeux, mais plutôt la Torah, la preuve étant qu'ils n'étaient ni musclés, ni robustes. Pourtant, Pharaon était informé, aussi bien que le monde entier, de la force exceptionnelle des tribus ! En réalité, en apparaissant devant Pharaon, les frères de Joseph lui transmirent l'idée suivante : « Loin d'être des hommes de guerre, nous puisons notre force dans la Torah ; du fait que la Torah réside en nous, c'est d'elle que nous retirons la force nécessaire pour nous protéger. C'est la force de la Torah qui nous sert d'arme pour combattre nos ennemis. » Car la vraie vaillance consiste à vaincre

son mauvais penchant et à le maîtriser, comme le souligne le verset : « Qui est l'homme vaillant ? Celui qui maîtrise son mauvais penchant. » (Maximes de nos Pères 4, 1)

Joseph était un homme très vaillant, et ses enfants héritèrent de cette force. En effet, lorsque les tribus constatèrent la force remarquable de Menaché, ils se dirent : « Il a sans doute hérité cette force de son père. » (Midrach Tan'houma sur Vayigach, 4) Car on ne trouvait une telle vaillance physique chez personne d'autre que chez les tribus. Cependant, en dépit de sa vaillance exceptionnelle, on ne trouve pas que Joseph en ait fait usage pour combattre, dans le but de retourner au foyer paternel ; au contraire, il accepta avec amour ce jugement et resta emprisonné pendant deux ans, jusqu'à ce qu'arriva le moment où il devait être délivré. La vaillance hors du commun de Joseph s'exprima ensuite à une autre reprise, lorsqu'il parvint à maîtriser son mauvais penchant en résistant aux avances de la femme de Putiphar. C'est l'image de son père, apparue devant ses yeux, qui transmit à Joseph la force nécessaire pour surmonter cette épreuve (Sota, 36b). Ceci nous enseigne que les tribus étaient non seulement dotées d'une importante force physique, mais aussi, et surtout, d'une vaillance spirituelle, à savoir de la capacité à maîtriser leurs pulsions – qui représente la réelle vaillance.

Notre interrogation se trouve, à présent, résolue. Joseph ne cherchait pas à tromper Pharaon par la ruse, en lui présentant uniquement les plus faibles de ses frères, mais désirait ainsi lui prouver quelle était l'essence profonde des tribus, en l'occurrence la sainte Torah. Plutôt que la vigueur physique, c'était la puissance spirituelle de la Torah qui les déterminait, leur indiquait le droit chemin et leur procurait, en plus, la force nécessaire pour être en mesure de combattre leurs ennemis.

Sur le mode allusif, nous pouvons remarquer que l'expression : « Ce sera (*vehaya*) lorsque Pharaon vous mandera » contient une

idée supplémentaire : le terme *vehaya* est composé des mêmes lettres que le Nom divin. D'où une nouvelle lecture du verset : lorsque le mauvais penchant, représenté ici par Pharaon, appelle l'homme dans le but de le détourner du droit chemin, ce dernier doit se souvenir de Dieu, afin de prendre conscience de Son omniprésence – comme il est dit : « Je fixe constamment mes regards sur le Seigneur » (Psaumes 16, 8) – et de s'attacher à la Torah, composée des Noms divins ; de cette manière, il aura le pouvoir de vaincre son mauvais penchant. Aussi, incombe-t-il à l'homme de répondre avec détermination au mauvais penchant, en lui rétorquant : « tes serviteurs étaient des éleveurs de bétail (*mikné*) », c'est-à-dire, des hommes appartenant (*kenouyim*) au Saint béni soit-Il et à Sa Torah, à qui il est donc impossible de suivre des directives contraires à l'esprit de la Torah. Or, dès lors que l'homme exprime sa position par son désir ardent de s'attacher à la Torah, l'Eternel lui vient en aide – ici, le Tout-Puissant a fait apparaître à Joseph l'image de son père, lui donnant ainsi la force de contrecarrer les avances de la femme de Putiphar.

Résumé

- Joseph a choisi de présenter les tribus à Pharaon, sachant qu'il l'aurait de toute façon demandé lui-même, dans l'intention de les recruter dans son armée. Joseph donna à ses frères l'instruction de répondre à Pharaon qu'ils avaient toujours été des éleveurs de bétail, de tout temps et depuis leur jeunesse. Selon Rachi, Joseph ne lui a présenté que les plus faibles des tribus. Pourtant, Pharaon avait entendu parler de leur vaillance physique, donc, comment Joseph pensait-il pouvoir le tromper de cette façon ? De plus, que vient inclure la première occurrence du terme *gam* de l'expression « et (*gam*) nous et nos pères » ?

- En fait, en présentant à Pharaon les plus faibles de ses frères, Joseph désirait lui transmettre que leur réelle essence était la Torah, que c'est

elle qui les guidait, et non pas leur force physique. En effet, leur vaillance ne provenait pas d'une constitution robuste et musclée, mais d'une source spirituelle, la Torah, d'où ils puisaient le pouvoir de vaincre leurs ennemis.

- Le premier *gam* vient inclure l'âme, qui était occupée à étudier la Torah, avant qu'elle ne descende dans ce monde – car, avant qu'elle ne prenne place dans le corps, elle avait déjà le devoir de se plonger dans l'étude de la Torah.
- Le mot *mikné* (bétail) a le sens d'acquisition (*kinyan*), nous enseignant alors que notre mission dans le monde est d'obtenir des acquisitions en Torah. Le mot *mikné* signifie aussi que nous appartenons (*kenouyim*) au Saint béni soit-Il et à Sa Torah, et avons donc le devoir de repousser les incitations du mauvais penchant, comme il est dit : « Qui est l'homme vaillant ? Celui qui maîtrise son mauvais penchant. »
- « Ce sera (*vehaya*) lorsque Pharaon vous mandera » : le terme *vehaya* est composé des mêmes lettres que le Nom divin. Autrement dit, lorsque le mauvais penchant, symbolisé ici par Pharaon, appelle l'homme à transgresser la parole de Dieu, l'homme doit immédiatement se souvenir de l'Eternel et de la Torah, composée de Ses Noms, afin de sortir vainqueur de cette attaque.

Le pouvoir de la Vérité face à celui du mensonge

« Joseph acquit tout le sol de l'Egypte au profit de Pharaon, les Egyptiens ayant vendu chacun leurs champs, car la famine les pressait. Et la terre fut à Pharaon. Et le peuple, il le déplaça

dans les villes, d'une extrémité à l'autre des frontières du pays de l'Egypte. Seul le domaine des prêtres, il ne l'acquit point. Car les prêtres recevaient de Pharaon une portion fixe, et ils consommaient la portion que leur allouait Pharaon, de sorte qu'ils ne vendirent pas leur domaine.»

(Genèse 47, 20-22)

Alors que la famine sévissait en Egypte, Joseph, nommé chef du pays, vendait aux Egyptiens des produits alimentaires en échange de tous leurs biens – or, argent, bétail, terres – si bien qu'ils se retrouvèrent dépourvus de tout. A priori, il aurait été logique que cette politique de Joseph, qui a conduit au dénuement du peuple, suscite sa colère et sa révolte ! Aussi comment expliquer que le peuple n'ait pas réagi ? Il semblerait que les Egyptiens étaient animés d'un profond sentiment de crainte à l'égard de Joseph. Car, si certains d'entre eux avaient eu l'audace de faire effraction dans les réserves royales pour y voler des vivres, ces produits volés auraient aussitôt pourri, alors qu'ils gardaient toute leur fraîcheur quand ils se trouvaient sous le contrôle de Joseph. Cette réalité constituait comme un avertissement pour le peuple, éliminant toute tentative de rébellion de sa part.

En échange des produits alimentaires, Joseph avait acquis toutes les possessions des Egyptiens, à l'exception des terres appartenant aux prêtres, dont Pharaon leur avait fait don. En outre, c'est Pharaon lui-même qui subvenait à leurs besoins lors de la famine.

Ces faits suscitent pourtant une question de fond : comment expliquer que Joseph, qui était incontestablement reconnu comme le vice-roi d'Egypte, ait permis aux prêtres idolâtres de continuer à habiter sur leurs terres, alors qu'il avait la possibilité de les leur

retirer, en échange des vivres dont ils bénéficiaient ? Pourquoi n'a-t-il pas profité de cette opportunité exceptionnelle pour anéantir toute trace d'idolâtrie de l'Egypte, en choisissant, au contraire, de laisser ces prêtres y habiter, sous l'autorité de Pharaon ?

Apparemment, Joseph était conscient que s'il obligeait les prêtres à céder leurs terres, contre leur gré, ils se plieraient certes à cet ordre, contraints et forcés, mais risquaient ensuite, lorsque le pays connaîtrait à nouveau l'abondance, de reconstruire à nouveau ces villes impures. Or, Joseph recherchait une solution efficace à long terme, raison pour laquelle il permit aux prêtres de continuer à habiter en Egypte, vêtus de leurs habits de fonction. En effet, il savait que les Egyptiens seraient ainsi frappés du contraste existant entre d'une part, leurs prêtres, et de l'autre, les enfants d'Israël, dynastie de prêtres et peuple saint. En établissant la comparaison entre ces deux antipodes, ils en viendraient forcément à la conclusion que leurs prêtres idolâtres étaient absolument impuissants et certainement pas en mesure de les secourir en période de famine. Dès lors, tous reconnaîtraient la royauté de l'Eternel dans ce monde, et toute la terre s'emplirait de la connaissance de Dieu.

A une certaine occasion, il m'arriva de rencontrer un homme, qui avait un poste important dans le gouvernement ; il était honoré de tous, et tout le monde était attentif à chacune de ses paroles. Or, cet homme n'osa pas me regarder en face, expliquant que je lui inspirais de la crainte. Lorsque je lui demandai ce que cela signifiait, il m'expliqua que ses fonctions lui avaient permis de discerner la Vérité du mensonge, et qu'il avait décelé en moi la Vérité ; pour cette raison, il craignait de poser son regard sur mon visage.

Un jour, l'un des fils de mon grand-père, le saint Rabbi 'Haïm Pinto, que son mérite nous protège, frappa un non-juif, qui s'était avéré être le fils du maire de la ville. Ce maire, furieux de l'incident,

se rendit aussitôt auprès de mon grand-père, mais, au moment où il se retrouva face à lui, il fut tant frappé par la majesté de son visage, qu'il fit marche arrière, sans oser prononcer le moindre mot.

Ces histoires illustrent le pouvoir de la Vérité face à celui du mensonge, qui est d'une réalité telle que même un homme simple peut être en mesure de le discerner et d'en retirer les conclusions appropriées.

Résumé

- Pendant la période de la famine en Egypte, Joseph a vendu aux Egyptiens les produits de la récolte, en échange de tous leurs biens. Comment expliquer que le peuple ne se soit pas révolté contre lui ? Cette soumission prouve la crainte qui animait les Egyptiens à l'égard de Joseph, crainte renforcée par leur constatation que lui seul détenait le pouvoir de conserver la fraîcheur de la récolte, alors qu'elle aurait pourri si eux l'avaient détenue.
- Pourquoi Joseph n'a-t-il pas profité de cette occasion pour anéantir toute trace d'idolâtrie du pays d'Egypte, en exigeant que les prêtres cèdent leurs terrains ? Car il ne désirait pas détruire l'idolâtrie de façon provisoire. C'est pourquoi, il laissa intentionnellement les prêtres habiter sur leurs terres, afin d'interpeller le peuple égyptien, en lui exposant le contraste entre la sainteté de Joseph et de sa famille, et l'impureté de leurs prêtres idolâtres. De cette façon, ils pourraient reconnaître la royauté de l'Eternel.

Annexes

« Toute la journée, elle est objet de ma discussion »

« Or, vous-mêmes et mon frère Benjamin, voyez de vos propres yeux que c'est ma bouche qui vous parle. »

(Genèse 45, 12)

Lorsque Joseph révéla à ses frères son identité, il le fit en utilisant la langue sacrée, comme le souligne l'expression du verset : « c'est ma bouche qui vous parle ». En effet, nos Sages déduisent de ce verset que Joseph employait la langue sacrée – qui était aussi leur langue maternelle – pour s'adresser à ses frères (Genèse Rabba 93, 10). En utilisant cette langue, il désirait leur signifier l'idée selon laquelle, non seulement il connaissait la langue sacrée, mais l'ensemble de sa façon de parler et de son comportement étaient également restés saints. Car la sagesse ne se limite pas aux seules conventions de la langue – d'ailleurs, n'importe qui peut être capable d'utiliser la langue sacrée – mais est contenue dans sa plus profonde essence. L'intégralité de la personnalité de Joseph était sainte et, malgré le fait qu'il ait vécu tant d'années dans un pays

corrompu, il avait toujours continué à étudier la Torah apprise avec son père, qui avait lui-même étudié dans la *Yechiva* de Chem et Ever.

Le roi David déclare dans les Psaumes : « Combien j'aime Ta Torah ! Toute la journée, elle est objet de ma discussion. » (119, 97) Toutefois, nous savons que le roi David devait gérer la bonne marche de son gouvernement, et il semble donc évident qu'une partie non négligeable de son temps et de ses propos était consacrée aux démarches administratives et militaires. Dès lors, comment a-t-il pu affirmer que tous ses propos n'avaient pour objet que la Torah ?

Nous pouvons répondre à cette interrogation en nous appuyant sur un enseignement de nos Maîtres, de mémoire bénie, selon lequel, même la conversation banale d'un érudit constitue, pour nous, une riche source d'enseignements (Soukka, 21b). C'est pourquoi, lorsque le roi David évoquait des sujets en rapport avec son royaume, ses propos étaient mêlés de paroles de Torah. La preuve étant qu'en dépit de ses fonctions de roi, les membres du Sanhédrin ne s'opposèrent pas à David, à la différence de Mardochée, qui connut une réelle opposition de leur part lorsqu'il accéda à des fonctions importantes (Meguila, 16b). D'ailleurs, nos Sages rapportent (Midrach Tan'houma sur Deutéronome, 3 ; Pessikta Rabati, 11 ; Yalkout Chimoni sur Samuel II, 165) que bien que Joab fût le chef du Sanhédrin, c'était le roi David qui était le plus sage et qui leur enseignait la Torah. L'explication du Rambam sur la Michna (Maximes de nos Pères 4, 4) confirme ceci, puisqu'elle affirme que le roi David était plus érudit que tous les soixante-dix anciens du Sanhédrin. Ce niveau exceptionnel ne peut être que le résultat d'une implication totale dans la sainte Torah, dans laquelle son esprit et son être étaient exclusivement et constamment plongés.

Tel est le sens de la déclaration de Joseph à ses frères : « c'est ma

bouche qui vous parle » ; autrement dit, la langue sacrée qu'il employait ne se limitait pas à un seul moyen de communication, mais témoignait de sa profonde essence. Par cette phrase, Joseph désirait transmettre à ses frères qu'ils pouvaient à nouveau le réintégrer au sein des tribus, du fait que, durant toutes ses années d'isolement dans l'Egypte corrompue, il était toujours resté fidèle au patrimoine hérité de son père.

Pourquoi Joseph a interdit à ses frères d'étudier en route

« Il reconduisit ses frères et ils allèrent, et il leur dit : "Ne vous agitez pas en route !" »

(Genèse 45, 24)

Joseph dit à ses frères : « Ne vous agitez pas en route », et Rachi d'interpréter : « Ne vous occupez pas de discussions religieuses, pour ne pas perdre votre route. » Comment comprendre que Joseph le juste ait empêché ses frères d'étudier en route, alors que la Torah précise explicitement que cette obligation inclut nos périodes de déplacements, comme il est dit : « et lorsque tu marcheras, en chemin » (Deutéronome 6, 7) ?

Apparemment, Joseph savait que si ses frères discutaient en route de la loi, ils passeraient forcément d'un sujet à l'autre, pour finalement arriver à celui de sa vente en tant qu'esclave. Car la Torah est comparable au corps humain, composé de deux cent quarante-huit membres et de trois cent soixante-cinq nerfs, tous liés les uns aux autres. Aussi, si les frères commençaient à débattre de la loi, ils risquaient d'aboutir au problème du jugement qu'ils

avaient fait à Joseph, et il était fort probable que certains d'eux auraient justifié leur conduite, alors que d'autres l'auraient désapprouvée. C'était une telle querelle que Joseph désirait leur éviter, et c'est pourquoi il leur dit : « Ne vous agitez pas en route », dans le but qu'ils oublient cet épisode de la vente.

La part propre à chaque homme dans la Torah

« Et Juda, il avait envoyé en avant, vers Joseph, pour qu'il lui préparât (lehorot) l'entrée de Gessen, et ils arrivèrent au pays de Gessen. »

(Genèse 46, 28)

Sur le mode allusif, nous pouvons interpréter le verset comme suit. Juda symbolise le Saint béni soit-Il, tandis que *lehorot* (littéralement : pour enseigner) fait référence à l'homme qui possède en lui la Torah : cet homme mérite que l'Eternel marche au devant de lui et lui éclaire son chemin.

Notre maître Moïse a appris la Torah de notre patriarche Jacob. S'il en est ainsi, pourquoi était-il nécessaire qu'il monte au ciel pour la recevoir ?

Jacob était « un homme entier (*tam*), assis dans les tentes » (Genèse 25, 27). Le mot *tam* peut également être interprété dans le sens de *mèt* (mort), autrement dit, Jacob se "tuait à la tâche" dans la tente de la Torah. Nos saints patriarches ont transmis la Torah à leurs descendants, les tribus, qui l'ont respectée et observée, même pendant leur exil en Egypte. La tribu de Lévi a même établi des

Yechivot dans la terre de Gessen. Dès lors, pour quelle raison notre maître Moïse devait-il malgré tout monter au ciel pour y recevoir la Torah ?

Nous en déduisons que si le Maître du monde a voulu que Moïse monte au ciel, ce n'était pas dans le but de lui demander de descendre la Torah sur terre – puisqu'elle s'y trouvait déjà – mais afin de lui enseigner toutes les interprétations futures qui surgiraient de la bouche des disciples, à travers le temps. Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Pessa'him, 50a) : « Heureux l'homme qui arrive là-haut, muni de son étude » ; « son étude » signifie sa Torah, c'est-à-dire les explications qu'il aura, de son vivant, données sur la Torah – déjà révélées à Moïse lors de son ascension au ciel.

L'homme vient au monde en sachant que tout ce qu'il va élucider dans son étude de la Torah, correspond à sa part de Torah qui lui a été destinée dans le ciel, comme il est dit : « Tout Juif a une part dans le monde à venir. » (Sanhédrin, 90a) En effet, ce verset fait référence à la part de Torah fixée dans le ciel pour chaque membre du peuple juif, et ce sont toutes ces fractions de Torah que l'Eternel a enseignées à Moïse lorsqu'il est monté au ciel. En outre, les secrets de la Torah ont également été révélés à Moïse au ciel, au point qu'il parvint finalement à prendre le dessus sur les anges, et à leur tête, sur l'ange de la Mort (Yalkout Chimoni sur Nombres, 752).

Comme la Torah l'atteste elle-même, elle « n'est pas dans le ciel ». L'homme n'est en mesure de mettre à jour une interprétation de Torah que parce que Moïse l'avait déjà amenée sur terre. Chaque Juif, même le plus simple d'entre nous, détient une part dans la Torah, qu'il a le devoir de développer, et s'il ne le fait pas, on lui en tiendra sévèrement rigueur. Car la mission de tout Juif consiste à se plonger dans l'étude de la Torah, et celui qui se voue à cette tâche méritera que le Créateur marche devant lui et éclaire ses yeux, comme le laisse entendre le verset : « Et Juda, il avait envoyé en

avant pour qu'il enseigne » (Genèse 46, 28). En d'autres termes, le Saint béni soit-Il – représenté ici par Juda – a envoyé devant Lui notre maître Moïse, afin qu'il descende la Torah du ciel, c'est-à-dire qu'il apprenne les commentaires qui seront faits par tous les enfants d'Israël, suite à une étude intensive de la Torah.

Les lumières de la Torah en Egypte

« Et Juda, il avait envoyé en avant, vers Joseph, pour qu'il lui préparât (lehorot) l'entrée de Gessen, et ils arrivèrent au pays de Gessen. »

(Genèse 46, 28)

Le mot *lehorot* de ce verset peut être interprété dans le sens de *orot*, signifiant lumières. Notre patriarche Jacob, qui représente le pilier de la Torah, désigna Juda, le chef des tribus, pour aller au devant de lui dans le but de diffuser les lumières de la Torah, à un endroit où régnaient l'obscurité et les puissances impures. Or, à ce moment là, les lumières de la Torah n'étaient pas encore descendues sur terre – elles l'ont été lors du don de la Torah –, et donc, cette mission demandait un investissement et un sacrifice particuliers. C'est ce remarquable effort fourni par Jacob et ses enfants, pour diffuser les lumières de la Torah, alors même qu'elles ne se trouvaient pas encore dans le monde, qui donna à leurs enseignements une valeur suprême, et qui rendit les enfants d'Israël aptes à devenir le peuple d'élection.

Section Vaye'hi

Jacob, le pilier de la Torah

« Jacob vécut, dans le pays d'Egypte, dix-sept ans. Les jours de Jacob, les années de sa vie, furent de cent quarante-sept ans. »

(Genèse 47, 28)

Rachi fait remarquer que cette section hebdomadaire est « fermée » (c'est-à-dire, suit immédiatement la précédente, sans séparation d'alinéa), et propose deux interprétations. Tels sont les mots de ce commentateur : « Pourquoi ce récit est-il fermé ? Parce que suite à la mort du patriarche Jacob, les yeux et le cœur d'Israël se sont "fermés" à cause de la souffrance de l'esclavage, car on commençait à les asservir. Autre explication : Jacob voulait leur révéler la fin des temps, mais elle lui a été "fermée". »

Je comprends la seconde explication de Rachi, à savoir, que Jacob désirait révéler à ses enfants la fin des temps et que celle-ci lui a alors été cachée. En effet, la nature est telle qu'un père recherche toujours le bien de ses enfants, et c'est cette motivation qui avait poussé Jacob à vouloir leur révéler la fin des temps ; or, l'Eternel l'en a empêché. Par contre, la première interprétation de

Rachi pose problème : si ce récit est fermé parce que les yeux et le cœur d'Israël ont été fermés à cause de l'asservissement égyptien, qui a suivi la mort de Jacob, pourquoi la Torah a-t-elle placé à cet endroit le verset faisant un compte-rendu de la vie de Jacob, alors qu'il a encore continué à vivre une certaine période, et qu'il n'avait même pas encore béni ses enfants à ce moment-là ? Plus encore, tant que les tribus étaient en vie, l'asservissement n'avait pas commencé (Exode Rabba 1, 8) ; dès lors, pourquoi Rachi souligne-t-il ici que les yeux et le cœur des enfants d'Israël se sont fermés suite à la disparition de Jacob ?

La clé de notre interrogation se trouve dans un verset de la section de Vayigach : « Il avait envoyé Juda en avant pour qu'il préparât » (Genèse 46, 28). Autrement dit, Jacob avait chargé Juda d'aller en avant-garde en terre de Gessen, afin de préparer le terrain, c'est-à-dire d'y installer les structures nécessaires à l'étude de la Torah. En effet, Jacob était conscient que seule la Torah possédait le pouvoir de sauver le peuple juif du décret de l'asservissement, car sans la Torah, le Juif ne peut pas exister dans ce monde. Tel est le sens de la déclaration du roi David : « Si Ta Loi n'avait fait mes délices, j'aurais succombé dans ma misère. » (Psaumes 119, 92) Celui-ci savait que s'il n'était pas occupé à étudier la Torah, il éprouverait un terrible sentiment de manque et de vide, à l'image d'un pauvre affamé, avide d'un morceau de pain.

Nous savons que le roi David était loin d'être un homme pauvre. On raconte que sur sa couronne royale étaient enchâssées tant de perles et de pierres précieuses que le roi David n'arrivait pas à la porter sur sa tête, en raison de son poids excessif ; aussi l'Eternel a-t-Il fait en sorte que sa couronne plane miraculeusement dans l'air, se portant ainsi d'elle-même (Avoda Zara, 44a, cf. Tossaphistes). Pourtant, la couronne de David appartenait auparavant à un roi non-juif : comment celui-ci faisait-il pour la porter, si elle était réellement si pesante ?

En fait, il existe une différence de fond entre un Juif et un non-juif. Du point de vue d'un Juif craignant Dieu, la matérialité de ce monde est vaine, et donc difficile à porter par ses propres moyens. C'est pourquoi, nos Sages affirment que le roi David ne parvenait pas à porter sa couronne, qui planait par miracle au-dessus de sa tête. En effet, une personnalité tellement spirituelle, dont les préoccupations et l'esprit n'étaient plongés que dans la sainte Torah, ne pouvait pas porter à lui seul le poids de la couronne royale, faite d'une multitude de pierres encastrées, représentant la matérialité. A l'inverse, le roi non-juif, qui l'a précédé, était, quant à lui, en mesure de porter cette même couronne, ne ressentant pas son poids imposant, du fait qu'il était lui-même totalement plongé dans les vanités matérielles. Car les nations du monde et la matérialité ne font qu'un.

Dans le même ordre d'idées, j'ai entendu le fait suivant, au sujet de l'*Admour* de Satmar, de mémoire bénie. Lorsqu'il voyageait en Floride pour y passer quelques jours de vacances, il passait ses journées à étudier la Torah et à en discuter. Ceci représentait pour lui la plus grande détente. Car les grands hommes, dont l'être entier est constamment plongé dans la spiritualité, n'ont pas besoin des vanités de ce monde pour se ressourcer ; au contraire, ce monde-ci est une charge pour eux, alors que l'étude de la Torah est, en soi, source de vitalité et génératrice de forces nouvelles, comme le souligne le verset : « Ceux qui mettent leur espoir en Dieu, acquièrent de nouvelles forces. » (Isaïe 40, 31)

Notre patriarche Jacob était conscient que seule la Torah possédait le pouvoir de protéger le peuple juif, car, de par leur nature même, les vanités de ce monde sont lourdes et représentent une charge difficile à porter. Aussi, toute sa vie durant, Jacob s'est-il soucié de transmettre à ses enfants le message selon lequel ils étaient intrinsèquement liés à la Torah. Car le peuple juif ne peut exister sans la Torah, et inversement.

A ce moment, Jacob était sur le point de quitter ce monde, et l'imminence de cet événement a été ressentie par ses enfants. De nos jours, j'ai aussi remarqué que lorsque des grands *Rabbanim* s'étaient approchés du terme de leur vie, leur force s'était affaiblie de façon impressionnante, au point qu'ils n'étaient plus en mesure de poursuivre leur mission, celle de conduire leur "troupeau". Or, lorsque le peuple prend conscience de la disparition imminente de son Rav, il a l'impression que la source de laquelle il a toujours puisé va tout à coup tarir et, dès lors, appréhende fortement l'avenir. Par conséquent, s'il est vrai qu'au début de la section de Vaye'hi, notre patriarche Jacob était encore en vie, sa force s'était pourtant déjà affaiblie, et ses enfants ont, à ce moment, ressenti qu'il n'était plus en mesure de continuer à leur transmettre, avec la même force que dans le passé, le message qu'il s'était soucié de leur faire passer tout au long de sa vie. C'est pourquoi, leurs yeux et leur cœur se sont "fermés", c'est-à-dire qu'ils ont ressenti qu'en l'absence de leur père qui leur avait toujours indiqué la voie à suivre et les réprimandait pour leur conduite, ils allaient bientôt être frappés par l'asservissement égyptien.

D'où la réponse à notre interrogation. Bien que Jacob n'eût pas encore quitté ce monde, sa force s'était affaiblie, si bien que l'inquiétude s'est emparée de ses enfants, qui se sont demandé qui serait à la hauteur de leur père, pour continuer à les mettre en garde de rester fidèles à la Torah, sans quoi le décret de l'asservissement risquait de bientôt sévir. Pour cette raison, les yeux et le cœur des enfants d'Israël se sont fermés, précisément à cet endroit, ce que le texte laisse entendre par l'emplacement de ce récit, qui est fermé.

Plus tard, lorsque Jacob s'apprêta à bénir ses enfants avant sa mort, la Torah ne fait pas précéder ces bénédictions par l'expression : « Voici la bénédiction », mais les énumère directement, alors que nous trouvons ces mots introductifs quand Moïse, avant sa disparition, rassemble le peuple pour le bénir, comme il est dit :

« Voici la bénédiction dont Moïse, l'homme de Dieu, bénit les enfants d'Israël avant de mourir. » (Deutéronome 33, 1) Tentons de comprendre la différence existant entre, d'une part, les bénédictions faites par Jacob à ses enfants avant sa mort, et de l'autre, celles prononcées par Moïse, également avant sa mort.

Cette différence de vocable semble constituer une preuve supplémentaire du fait que les yeux et le cœur des tribus se sont fermés à ce moment-là. En effet, lorsque les enfants d'Israël ont pris conscience que leur père était sur le point de quitter ce monde, pour se diriger, avec sa Torah, vers le monde du Bien absolu, il leur a semblé que toute la bénédiction allait partir avec lui – car la Torah représente la seule bénédiction authentique. Or, à cette époque de l'Histoire, la Torah n'avait pas encore été donnée, et c'était Jacob qui incarnait le pilier de la Torah et qui transmettait son enseignement à ses enfants de façon directe, de bouche à oreille. A présent que la mort du patriarche était imminente, ses enfants ont appréhendé que sa Torah les quitte, elle aussi, et qu'ils se retrouvent totalement abandonnés. D'où l'absence de l'expression : « Voici la bénédiction », en introduction aux bénédictions de Jacob à ses enfants, car ces derniers ressentirent à cet instant l'absence prochaine de la réelle bénédiction, à savoir de la Torah.

Par contre, le moment où Moïse était sur le point de quitter ce monde, était situé après le don de la Torah. Par conséquent, aussi douloureuse que pouvait représenter pour le peuple sa disparition, la Torah était cependant déjà bien établie dans le monde, et se trouvait à la libre disposition de quiconque désirait s'y abreuver. Elle n'était « ni dans le ciel, ni de l'autre côté de la mer ».

Par ailleurs, ceci illustre clairement le fait que la Torah ne peut être intégrée que par celui qui se rend apte à la recevoir. En effet, l'homme qui essaie de tenir en même temps les deux extrémités de la corde, étant d'une part attiré par les vanités de ce monde, de

l'autre, désirant goûter à la sainte Torah, empêche, par ce comportement, la Torah de s'intégrer de manière fixe à sa personne. Il ne parviendra pas non plus à ressentir la bénédiction que représente la Torah, du fait qu'il n'aura pas lutté pour améliorer ses vertus et vaincre ses pulsions, dans le but de devenir un réceptacle digne de la recevoir.

A l'époque de Moïse, après que les enfants d'Israël furent sortis d'Egypte, ces derniers se sont repentis et ont accepté le joug de l'autorité divine ; cet engagement leur a donné le mérite de continuer à jouir de la bénédiction, même après le départ de leur maître. Par contre, lorsque Jacob est décédé, le peuple juif était plongé dans l'impureté de l'Egypte, royaume de la débauche et de l'idolâtrie ; dans cette situation, il n'était pas en mesure de recevoir la Torah. Seul notre patriarche Jacob, qui s'était éloigné de toutes les vanités de ce monde, représentait le pilier de la Torah ; dès lors, lorsque sa force s'est affaiblie, ses enfants ont ressenti que leurs yeux s'étaient "fermés", du fait qu'ils ne seraient bientôt plus en mesure d'étudier la Torah de leur père, comme ils le faisaient auparavant, lorsqu'il avait encore toute sa vigueur. C'est pourquoi, ce récit est fermé, et c'est également la raison pour laquelle les bénédictions de Jacob ne sont pas introduites par l'expression : « Voici la bénédiction ».

Résumé

- Rachi donne deux raisons au fait que cette section est fermée. A la mort de Jacob, les yeux et le cœur des enfants d'Israël se sont fermés, car c'était le début de l'asservissement. D'autre part, Jacob désirait révéler à ses enfants la fin des temps, et ceci lui a été caché. Selon la deuxième explication, on comprend que Jacob désirait révéler à ses enfants la fin des temps et que ses yeux se sont alors fermés. Cependant, selon la première, comment dire que les yeux des enfants d'Israël se sont fermés à cause du début de l'asservissement, alors que

celui-ci ne débuta que bien plus tard – après la mort de toutes les tribus ? Jacob n'avait pas encore béni ses enfants, et il lui restait quelque temps avant de mourir !

♦ Certes, l'asservissement n'avait pas encore commencé, mais Jacob représentait le pilier de la Torah, celui qui l'enseignait à ses enfants et leur indiquait le droit chemin. Aussi, les tribus étaient-elles conscientes que lorsque Jacob mourrait, le décret de l'asservissement entrerait en vigueur, du fait qu'ils ne détiendraient alors plus le mérite de la Torah. C'est pourquoi, en voyant leur père sur le point de mourir, leurs yeux se sont fermés.

♦ Avant de quitter ce monde, Moïse bénit les enfants d'Israël, et la Torah introduit ces bénédictions par l'expression : « Voici la bénédiction ». Pourquoi ne trouve-t-on pas cette même expression avant les bénédictions que Jacob a prononcées avant de mourir ? A l'époque de Jacob, la Torah n'avait pas encore été donnée. C'est pourquoi les enfants d'Israël appréhendaient la mort de ce dernier, se demandant qui les réprimanderait à l'avenir et qui incarnerait leur modèle spirituel. En l'absence de Torah, la bénédiction n'a pas de place, d'où l'absence de l'expression : « Voici la bénédiction ». Par contre, du temps de Moïse, la Torah avait déjà été donnée, et Josué ainsi que les Anciens d'Israël étaient prêts à prendre la suite et à assurer la transmission de la Torah de génération en génération.

♦ La lourde couronne que portait le roi David tenait sur sa tête de façon miraculeuse. Pourtant, le roi non-juif à qui elle appartenait auparavant était parvenu à la porter sans bénéficier de ce prodige ! Car un non-juif n'aspire qu'à ce monde-ci, et donc, ce roi était en mesure de porter la couronne, symbole de la matérialité, aussi lourde qu'elle ait pu être. Par contre, le roi David, qui n'aspirait qu'à étudier la Torah, ne serait pas parvenu à porter cette couronne par ses seules forces.

La supériorité d'un acte accompli par obligation

« Jacob vécut, dans le pays d'Egypte, dix-sept ans. Les jours de Jacob, les années de sa vie, furent de cent quarante-sept ans. »

(Genèse 47, 28)

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Genèse Rabba 86, 2) que tout ce qui arriva à Joseph – depuis ses rêves, jusqu'à son arrivée en Egypte, en passant par le moment où il fut jeté dans le puits et où on le vendit à des Ismaélites – avait pour but de conduire à la venue de Jacob en Egypte. Autrement dit, ce dernier événement était le but, alors que toutes les péripéties subies par Joseph ne représentaient qu'un moyen pour parvenir à cette fin. Il nous reste donc à comprendre pourquoi le Saint béni soit-Il désirait que Jacob descende en Egypte, plutôt que de lui accorder une mort sereine en Terre d'Israël, au même titre qu'Abraham et qu'Isaac. En effet, si la descente du patriarche en Egypte avait elle-même eu pour but l'asservissement égyptien, l'Eternel aurait tout aussi bien pu faire en sorte qu'il reste en terre d'Israël, et que seuls ses descendants se rendent en Egypte, poussés par une famine. Par conséquent, si le Maître du monde a choisi de provoquer une famine en Israël à l'époque de Jacob et a agencé tous les événements menant à la vente de Joseph, nous en déduisons que le séjour de Jacob en Egypte était nécessairement important en soi.

Comme nous le savons, dans le monde futur, les fêtes ne seront plus célébrées, à l'exception de celles de Kippour, Pourim et 'Hanoukka (cf. « Maguid Mécharim », section Vayakhel). Tentons de comprendre le caractère particulier et supérieur de ces fêtes,

justifiant que le Créateur ait jugé nécessaire de les maintenir jusqu'à la fin des générations, alors que les autres fêtes, qui semblent pourtant elles aussi contenir des messages édifiants – comme par exemple, Pessa'h – ne seront plus célébrées.

Proposons l'explication suivante. De même qu'à l'époque de l'empire grec, on chercha à empêcher le peuple juif de pratiquer sa religion et d'étudier la Torah, de même, au temps de l'exil égyptien, on essaya d'assimiler les enfants d'Israël, de les corrompre et de leur faire perdre leur identité juive. Toutefois, alors que nombreux sont les Juifs qui se laissèrent assimiler à la culture grecque – à l'exception d'une petite minorité d'Hasmonéens, par le biais desquels l'Eternel nous apporta le salut –, les Egyptiens, quant à eux, ne parvinrent pas à assimiler complètement les enfants d'Israël. En effet, même si ces derniers pratiquaient l'idolâtrie, ils avaient néanmoins préservé leur identité et s'étaient refusé à suivre les habitudes des Egyptiens, et ce, grâce à trois points d'ancrage dans leur tradition, à savoir les noms, les habitudes vestimentaires, et la langue. Nos Maîtres affirment à cet égard (Nombres Rabba 13, 19) que ces trois éléments, que les enfants d'Israël ont soigneusement conservés, leur donnèrent le mérite de préserver leur identité juive, puis finalement d'être délivrés d'Egypte et de recevoir la Torah.

Pourtant, nous pouvons nous demander d'où les enfants d'Israël ont puisé les forces nécessaires pour préserver leur identité et empêcher leur flamme de s'éteindre, alors qu'ils se trouvaient dans un pays corrompu et que la Torah n'avait pas encore été donnée au monde ? En effet, à l'époque de l'empire grec, le peuple juif s'était laissé assimiler dans sa quasi-totalité, alors même qu'il détenait la Torah – à l'exception d'un petit groupe de Juifs, les Hasmonéens, sans lesquels qui sait jusqu'où nous aurions déchu ? Par conséquent, si à cette période de l'Histoire, le peuple juif est tombé à un niveau si bas, alors qu'il avait déjà reçu la Torah, comment

expliquer qu'il soit parvenu, à l'époque de l'exil égyptien, à rester fidèle aux noms, aux habitudes vestimentaires et à la langue juive, échappant ainsi à une assimilation totale parmi les non-juifs ?

Il semble que les enfants d'Israël aient puisé cette force dans la lumière que Jacob avait diffusée en leur sein, durant les années de son séjour en Egypte. Le peuple juif n'avait certes pas encore reçu la Torah, mais les saints patriarches, ainsi que les tribus, l'avaient reçue en héritage depuis Adam, et c'est cette Torah qu'ils étudiaient en terre de Gessen. L'asservissement égyptien n'a pas commencé avant que le dernier des chefs de tribus ne meurt ; néanmoins, ce sont ces lumières et étincelles de sainteté, que Jacob et ses enfants ont diffusées par leur étude, qui ont transmis au peuple juif la force de préserver son identité et de résister à l'assimilation égyptienne.

Nous comprenons, à présent, pourquoi le Saint béni soit-Il désirait que Jacob descende en Egypte : Il savait que sans la lumière de sainteté, générée par l'étude de la Torah du patriarche, le peuple juif ne serait pas en mesure d'affronter l'opacité intense de cet exil. En effet, rationnellement, il n'était pas possible que les enfants d'Israël parviennent à se fixer des limites, alors qu'ils ne détenaient pas la Torah. Or, l'asservissement égyptien avait pour but de les purifier, de les rendre aptes à recevoir la Torah et à devenir le peuple de prédilection. C'est pourquoi Dieu a jugé nécessaire d'occasionner la venue de Jacob en Egypte, afin que son étude puisse protéger ses enfants de l'assimilation complète. Tel était le but des *Yechivot* qu'il a établies en terre de Gessen, où la tribu de Lévi – de laquelle il est dit : « Ils enseigneront Tes lois à Jacob » (Deutéronome 33, 10) – s'est consacrée à l'étude de la Torah.

A l'époque de l'exil égyptien, les lumières de la Torah n'étaient pas encore descendues dans le monde – elles ne furent efficientes qu'au moment du don de la Torah, lorsque le Tout-Puissant se révéla au mont Sinaï. C'est pourquoi, l'étude de Jacob possédait un

caractère si précieux aux yeux de l'Eternel, car étudier la Torah sans percevoir ses lumières représentait une tâche extrêmement difficile et exigeait un sacrifice personnel remarquable. Il est écrit, à ce sujet : « Il avait envoyé Juda en avant, pour qu'il lui préparât (*lehorot*) » (Genèse 46, 28) ; le mot *lehorot* peut également être interprété dans le sens de *orot*, signifiant lumières. Autrement dit, notre patriarche Jacob, qui représentait le pilier de la Torah, nomma Juda, l'élite des tribus, pour qu'il aille au-devant de lui et installe les structures nécessaires à la diffusion des lumières de la Torah en terre de Gessen, afin que ses enfants soient en mesure d'affronter les puissances impures régnant en Egypte – en dépit du fait que la Torah n'avait pas encore été donnée au monde. Du fait que Jacob et ses enfants ont fourni tant d'efforts pour révéler les lumières de la Torah, avant que celles-ci ne soient descendues sur terre, leur étude a acquis un caractère particulièrement précieux, et a rendu le peuple juif apte à devenir le peuple de prédilection.

Tentons maintenant de comprendre pourquoi la fête de 'Hanoukka sera toujours célébrée dans le monde à venir, contrairement à celle de Pessa'h. Nos Maîtres nous enseignent : « Celui qui accomplit une *mitsva* par obligation est plus grand que celui qui en accomplit une sans y être contraint. » (Kidouchin, 31a) En d'autres termes, la valeur d'une *mitsva* accomplie dans le but de se plier à un ordre de la Torah, a infiniment plus de valeur que celle exécutée de plein gré et résultant de l'initiative personnelle de l'homme. Pourquoi en est-il ainsi ? Car au moment où un homme est obligé d'accomplir une *mitsva*, quelle qu'elle soit, il se trouve immédiatement confronté à l'opposition de son mauvais penchant, qui tente de l'en dissuader. Par conséquent, si en dépit de cette rivalité, l'homme parvient malgré tout à accomplir la volonté de son Créateur, la *mitsva* qu'il accomplit est bien plus précieuse aux yeux de l'Eternel que celle d'un individu qui exécute une *mitsva* de sa propre initiative, sans avoir eu à lutter contre son penchant.

A l'époque de l'exil égyptien, notre patriarche Jacob et ses enfants n'avaient pas l'obligation d'étudier la Torah ; ils l'ont fait, stimulés par l'amour de Dieu qui brûlait en eux. Pour cette raison, ils n'étaient pas confrontés au mauvais penchant, lequel est descendu dans le monde en même temps que la Torah. Par contre, à l'époque de l'empire grec, la Torah avait déjà été donnée au monde et, simultanément, le mauvais penchant était lui aussi présent, en force, tentant par tous les moyens de nuire à la Torah. Le petit groupe de Juifs hasmonéens, qui parvint à maîtriser les attaques du mauvais penchant et à faire face à l'opacité de la culture grecque dominante, donna au peuple juif le mérite d'accéder au salut divin. Ainsi donc, la fête de 'Hanoukka, qui commémore ce miracle, mérite bien d'être célébrée jusqu'à la fin des générations, en vertu du principe : « Celui qui accomplit une *mitsva* par obligation est plus grand que celui qui en accomplit une sans y être contraint. »

Résumé

- Le séjour de Jacob en Egypte a rendu possible, de façon pratique, l'asservissement égyptien. Toutefois, le Saint béni soit-Il aurait pu agencer cet exil d'une autre façon. Aussi, pourquoi n'a-t-Il pas permis à Jacob de mourir en Terre Sainte, comme ses ancêtres, en faisant descendre en Egypte uniquement ses descendants, d'autant plus que l'asservissement ne commença qu'une fois que tous les chefs de tribus moururent ? Nous en déduisons que l'étude de la Torah de Jacob en Egypte était indispensable : elle créa des lumières et des étincelles de sainteté, qui transmirent au peuple juif la force nécessaire pour préserver son identité et résister à l'assimilation égyptienne.

- Pourquoi, dans le monde à venir, la plupart des fêtes ne seront plus célébrées, alors que 'Hanoukka le sera toujours ? Car « celui qui accomplit une *mitsva* par obligation est plus grand que celui qui en accomplit une sans y être contraint ». A l'époque de l'empire grec, la situation spirituelle du peuple juif était très difficile, et une grande

majorité s'est hellénisée, à l'exception d'un petit groupe d'Hasmonéens ; l'étude de la Torah de cette minorité était infiniment précieuse aux yeux de l'Eternel, car la Torah était déjà descendue dans le monde et, simultanément, le mauvais penchant était lui aussi présent. Par contre, l'exil égyptien se situait avant le don de la Torah, et ceux qui l'étudiaient le faisaient donc de leur plein gré, sans avoir à lutter contre le mauvais penchant.

Menaché et Ephraïm : deux tribus à part entière

« Et maintenant, tes deux fils, qui te sont nés au pays d'Egypte avant que je vienne auprès de toi en Egypte, sont miens ; Ephraïm et Menaché seront pour moi comme Ruben et Siméon. »

(Genèse 48, 5)

Joseph mérita que ses enfants, Menaché et Ephraïm, soient considérés comme deux tribus à part entière et, de ce fait, bénéficient des mêmes droits que le reste des tribus. Concernant le partage de la Terre Sainte, ils héritèrent chacun d'une part, au même titre que les autres tribus. Ils possédaient également leur propre drapeau. Enfin, comme tous les princes de tribus, ils apportèrent eux aussi un sacrifice pour le Saint béni soit-Il, le jour de l'inauguration du tabernacle. Tentons de comprendre qu'est-ce qui a valu à Joseph ce mérite, que n'ont pas eu ses frères.

En réalité, Menaché et Ephraïm détenaient un remarquable mérite : celui de leur ferme résistance à l'assimilation. En effet, ces

enfants, qui ont grandi en Egypte, siège de l'idolâtrie et de la débauche, sont malgré tout parvenus à préserver leur identité juive et à rester attachés à la sainte Torah. Les autres tribus, quant à elles, n'étaient pas confrontées à cette épreuve : elles ont grandi avec leurs familles en terre de Canaan, sous l'influence de Jacob, qui leur enseignait la Torah et leur transmettait les valeurs spirituelles. D'où le mérite exceptionnel de Menaché et d'Ephraïm, qui étudiaient la Torah et maîtrisaient la langue sacrée, en dépit des extrêmes difficultés que cela représentait. Ces deux enfants de Joseph sont, pour nous, un exemple de maîtrise de soi provenant d'une grande force intérieure.

En outre, notre patriarche Jacob savait que la terre d'Israël devait être partagée en douze parts, et que la tribu de Lévi n'hériterait pas d'une part propre à elle, du fait que « l'Eternel constitue sa part d'héritage » ; par conséquent, il restait une part vacante. Or, lorsque Jacob a étudié la Torah avec les enfants de Joseph, en employant la langue sacrée, il a constaté qu'ils avaient préservé leur identité juive et étaient restés fidèles à la voie qu'il avait tracée à ses enfants. Il décida alors de les inclure dans le compte des tribus, témoignant ainsi son estime pour leur grande vaillance. C'est ainsi que Menaché et Ephraïm reçurent en héritage une part en Israël, à la place de leur père Joseph et de la tribu de Lévi.

Aussi Joseph le juste n'est-il pas mentionné dans le compte des tribus, alors que ses enfants le sont. Or, la nature humaine étant telle qu'un père n'est pas jaloux de la réussite de son enfant, il n'en a pas été contrarié et en a même éprouvé une très grande joie. J'ai pensé que le fait que Joseph lui-même n'a pas été mentionné dans le compte des tribus, lui a valu, en contrepartie, le mérite de faire partie des sept hôtes saints qui, à Soukkot, constituent le Char céleste.

Jacob a béni Menaché et Ephraïm, en leur souhaitant d'être

semblables à Ruben et Siméon. Pourquoi le patriarche a-t-il choisi de les comparer à Ruben et Siméon, plutôt qu'à d'autres tribus ? Ruben représente la force de Jacob et les « prémices de sa vigueur » ; en comparant Menaché et Ephraïm à Ruben, Jacob désirait insinuer que ces derniers lui étaient aussi chers que le fruit de sa première semence. Le nom Siméon est formé à partir du verbe hébraïque signifiant écouter ; autrement dit, par cette seconde comparaison, Jacob a exprimé le souhait que l'Eternel écoute sa prière et approuve l'intégration de ses petits-fils aux tribus d'Israël, qu'ils égaleraient en importance.

Par ailleurs, il semblerait que la solidarité représente la réparation du péché d'une semence émise en vain. En effet, lorsque le peuple juif est uni, les puissances impures ne possèdent pas le pouvoir de les dominer et de les pousser à transgresser cet interdit. Par contre, quand les Juifs sont dispersés et divisés, les forces du Mal puisent leur force dans cette faiblesse, et exercent leur pouvoir sur le monde. D'où le sens des mots prononcés par Jacob à ses enfants : « Rassemblez-vous, et je vous raconterai (…) unissez-vous et écoutez, enfants de Jacob » (Genèse 49, 1-2). En d'autres termes, seules la fraternité et la solidarité entre les tribus constitueraient pour elles la garantie de pouvoir vaincre les puissances impures et de les empêcher de prendre le dessus. Lorsque les tribus se rapprocheront de nouveau l'une de l'autre et se rassembleront, toutes les gouttes de semence sorties en vain retourneront à leur source, et tous les Juifs se repentiront.

Jacob désirait transmettre à ses enfants leur devoir d'accepter Menaché et Ephraïm comme partie intégrante des tribus, de les considérer comme leurs égaux, de les aimer et de les honorer comme s'ils étaient leurs frères.

Concluons par l'idée suivante. Suite à l'épisode des rêves de Joseph, Ruben avait voulu sauver Joseph du puits, alors que Siméon

avait désiré le tuer. Ainsi, en comparant les fils de Joseph à Ruben et Siméon, Jacob désirait insinuer à ses enfants leur obligation d'honorer et d'aimer Menaché et Ephraïm, de la même manière que Ruben aimait Siméon – malgré leur divergence d'opinion – et avait cherché à le sauver lorsqu'il était emprisonné en Egypte, et non pas comme Siméon qui, dans un premier temps, avait désiré tuer son frère Joseph. Seulement lorsque les tribus coexisteraient en paix, que la solidarité régnerait en leur sein et qu'elles accepteraient les fils de Joseph, non pas comme elles avaient, dans le passé, haï Joseph, elles mériteraient que le Nom de l'Eternel réside parmi elles et que toutes leurs entreprises soient bénies par Dieu.

Résumé

- Pour quelle raison Menaché et Ephraïm ont-ils mérité d'être inclus dans le compte des tribus et de recevoir chacun une part en Terre Sainte ? La raison la plus apparente est qu'ils possédaient un grand mérite, du fait qu'ils avaient grandi dans un pays impur, et étaient malgré tout parvenus à préserver leur sainteté et leur pureté. Autre explication : Jacob savait que la terre d'Israël devait être partagée en douze parts et que la tribu de Lévi n'en recevrait pas ; aussi, a-t-il divisé la tribu de Joseph en deux.

- Pourquoi Jacob a-t-il choisi de comparer Menaché et Ephraïm, précisément à Ruben et Siméon ? En les comparant à Ruben, qui était le fruit de sa première semence, Jacob désirait leur témoigner son profond amour pour eux. Le nom Siméon est formé à partir du verbe écouter ; Jacob exprimait ainsi son souhait que l'Eternel donne son approbation à l'inclusion de Menaché et Ephraïm dans le compte des tribus.

- La comparaison de Menaché et Ephraïm à Ruben et Siméon est également une allusion à la solidarité qui doit régner au sein des tribus. Ruben désirait sauver Joseph des mains de ses frères, alors que Siméon avait voulu le tuer ; pourtant, lorsque Siméon s'est trouvé emprisonné

en Egypte, c'est Ruben qui est venu le délivrer. En outre, Siméon a fini par accepter l'autorité de Joseph et par l'aimer. Ruben et Siméon sont donc le symbole de la solidarité.

Les guerres de notre patriarche Jacob

> ***« Siméon et Lévi sont frères ; instruments de violence sont leurs armes. A leurs desseins, que mon âme ne s'associe point ! Qu'à leur assemblée, ne se joigne pas mon honneur. Car, dans leur colère, ils ont tué un homme, et dans leur arbitraire, ils ont abattu un taureau. Maudite soit leur colère, car elle est violente, et leur fureur, car elle est cruelle ! Je veux les séparer dans Jacob, les disperser en Israël. »***
>
> ***(Genèse 49, 5-7)***

La Torah nous rapporte que Siméon et Lévi se sont associés pour combattre la ville de Sichem et tuer tous ses habitants, alors que ces derniers se trouvaient au summum de la douleur, trois jours après avoir procédé à la circoncision. Ils ont décidé d'agir ainsi, en réaction à l'enlèvement de leur sœur Dina, dont Sichem avait bafoué l'honneur. Nous pouvons nous demander si Jacob a approuvé ce comportement de ces deux fils. D'après les reproches qu'il leur a adressés avant sa mort, il semble que le patriarche ait été loin d'apprécier leur façon d'agir, puisqu'il est allé jusqu'à maudire leur colère.

Toutefois, je me suis posé la question suivante. Lorsque Jacob a

dû lutter contre l'ange tutélaire d'Esaü, nous trouvons qu'il a combattu de toutes ses forces jusqu'à l'aube (Genèse 32, 26). De même, quand Jacob était sur le point d'être confronté à son frère Esaü, il est rapporté qu'il s'y est préparé de trois façons : par des cadeaux, par la prière, et par la guerre (ibid. 32, 8, cf. Rachi ad loc.). Ces deux épisodes soulèvent la question suivante : si Jacob était tellement en colère contre ses fils pour la guerre qu'ils ont faite aux habitants de Sichem, comment expliquer d'une part, qu'il ait lui-même combattu l'ange tutélaire d'Esaü avec toute sa vigueur, de l'autre, qu'il ne se soit pas contenté de se préparer à la confrontation avec son frère par les seuls moyens des cadeaux et de la prière, mais qu'il ait aussi envisagé une lutte physique (en séparant sa famille en deux camps) ? Comment comprendre cette apparente contradiction dans le comportement de notre patriarche Jacob qui, tantôt semble condamner la guerre, tantôt semble la considérer comme une ligne de conduite appropriée ?

En réalité, tout dépend de la nature de la lutte. Lorsqu'il était question de lutte spirituelle, Jacob se livrait au combat de toutes ses forces, sans être prêt à céder. C'est pourquoi, appréhendant la confrontation avec Esaü et craignant qu'il ne porte spirituellement atteinte à sa famille, il se prépara à le combattre – en plus de la prière qu'il adressa à Dieu – afin d'éviter à tout prix que ses enfants ne tombent dans les griffes de son frère. Car Esaü représentait la culture romaine qui, au cours de l'Histoire, prit la suite de l'Empire grec ; or, tout le but de celle-ci était de détacher le peuple juif de sa religion : contre une telle attaque, il nous incombe de lutter en déployant tous nos moyens.

Par contre, Jacob réprimanda sévèrement ses fils pour avoir tué les habitants de Sichem, car ceux-ci étaient sur la voie du repentir et s'étaient même circoncis ; il n'était donc pas nécessaire de se montrer violents à leur égard. Par sa désapprobation, Jacob a livré

un message à ses enfants : dans toutes ses voies et dans l'ensemble de son comportement, un Juif ne doit envisager que la paix. Cependant, lorsque notre avenir spirituel est en jeu, nous devons être prêt à mettre notre vie en danger pour nous livrer, de toutes nos forces, à un combat intransigeant, afin d'éviter de nous laisser assimiler par la culture non-juive, à Dieu ne plaise.

Si nous analysons de près la section de Vayichla'h, nous constaterons que les versets énumèrent longuement les nombreuses femmes qu'Esaü a épousées, ainsi que les femmes de ses fils. En quoi tous ces détails nous intéressent-ils, d'autant plus qu'on ne trouve pas que la Torah ait fait mention des épouses des chefs de tribus ? Seuls les noms des quatre matriarches sont mentionnés, et ceci de manière brève. Apparemment, la Torah semble vouloir souligner ici que toute la culture d'Esaü en particulier, et des nations du monde en général, est basée exclusivement sur la débauche, qui représente leur seul pôle d'intérêt. A l'inverse, le fait que la Torah ne mentionne les matriarches que de façon concise et garde le silence concernant les femmes des tribus, nous enseigne que le peuple juif, à l'antipode des nations, se caractérise par la Torah et la pudeur, comme il est dit : « Tout l'honneur d'une princesse est sa discrétion. »

D'ailleurs, de nos jours encore, nous pouvons constater que les nations sont intéressées par tout ce qui touche au corps, au point que chaque élément de leur vie finit toujours par avoir un lien avec les relations interdites, comme si rien d'autre au monde ne leur importait.

La Torah rapporte que lorsque notre patriarche Jacob rencontra son frère Esaü, et que ce dernier se mit à observer sa famille, Joseph le juste, symbole de la pudeur et de la sainteté, s'empressa de se poster devant sa mère Rachel, afin d'éviter que ce mécréant ne la regarde (Genèse Rabba 78, 10) ; de même, Jacob réagit en enfermant

Dina dans un coffre, pour empêcher Esaü de la voir (ibid. 76, 9) – bien qu'il sût qu'il risquait de se voir infliger une punition divine pour cet acte, il ne voulait pas prendre le risque qu'Esaü voie sa fille et désire la prendre pour femme.

Ceci laisse apparaître l'exceptionnelle sagesse de notre patriarche Jacob, qui indiqua à ses enfants la juste voie à suivre : d'une part, l'obligation de lutter de façon intransigeante contre le culte de la matérialité – raison pour laquelle il combattit lui-même l'ange tutélaire d'Esaü jusqu'à l'aube, et se prépara à la guerre contre son frère –, de l'autre, celle de se conduire en accord avec la Torah, dont « les voies sont des voies agréables et tous les sentiers conduisent à la paix ». C'est pourquoi, Jacob réprimanda Siméon et Lévi pour la violence qu'ils avaient exprimée en tuant les habitants de Sichem – qui s'étaient circoncis, avaient regretté leurs actes et s'étaient repentis –, comportement qui était en contradiction avec la conduite prescrite par le judaïsme.

Dès lors, nous comprenons les deux réactions opposées de notre patriarche Jacob face à la guerre.

Résumé

- En réprimandant Siméon et Lévi pour leur violence, Jacob a exprimé son désaccord pour la conduite de ses fils, qui avaient tué les habitants de Sichem. Pourtant, nous trouvons que Jacob lui-même s'est engagé, jusqu'à l'aube, dans une lutte farouche contre l'ange tutélaire d'Esaü et qu'il n'a pas voulu le libérer. De plus, le patriarche s'était également préparé à faire la guerre à Esaü, lorsqu'il devait le rencontrer. Quelle est donc sa position par rapport à la violence ?
- En réalité, les voies de Jacob, qui correspondaient à celles de la Torah, étaient pacifiques, et c'est pourquoi, il désapprouva la conduite violente de ses fils à l'égard des habitants de Sichem, qui s'étaient repentis et circoncis. Cependant, lorsque l'enjeu était spirituel, Jacob savait qu'il fallait réagir par l'affrontement, d'où sa lutte déterminée

contre l'ange tutélaire d'Esaü. C'est aussi pourquoi il s'était préparé à affronter Esaü, qui représentait la culture romaine, contre laquelle nous devons radicalement nous opposer.

♦ La Torah énumère en détail les noms des femmes d'Esaü et de celles de ses enfants, alors que les noms des épouses des tribus ne sont pas mentionnés. Car les nations du monde ne sont intéressées que par la débauche et prônent le culte du corps, à l'antipode du judaïsme, qui met au contraire l'accent sur la pudeur de la femme juive.

Le mérite des saints patriarches

« Jacob conclut ainsi ses instructions à ses fils, il ramena ses pieds dans son lit ; il expira et rejoignit ses pères. »

(Genèse 49, 33)

Nos Sages, de mémoire bénie, expliquent que notre patriarche Jacob n'est pas mort à proprement parler, mais est passé de ce monde-ci au monde à venir. Rachi commente ainsi le verset précité : « Le mot de mort n'est pas prononcé à son sujet, et nos Maîtres ont dit que Jacob notre père n'est pas mort. » Ceci signifie que Jacob a quitté le monde où il vivait, pour passer dans le monde de la vie authentique. Toutes proportions gardées, ce passage peut être comparé à un homme qui passe d'une certaine nationalité à une autre nationalité.

Si tel est le sens profond de la mort, nous pouvons nous demander pourquoi les êtres humains ont l'habitude de pleurer et de s'endeuiller pour la disparition d'un individu ; ne devraient-ils pas plutôt se réjouir pour celui-ci, qui est passé d'un monde

éphémère à un monde éternel ? Il semble que les pleurs des hommes sont dus à une appréhension : le défunt a-t-il rassemblé suffisamment de mérites de son vivant pour être agréé aux portes du jardin d'Eden ? En outre, les larmes versées par les proches du défunt ont le pouvoir de contribuer à l'élévation de son âme et d'intercéder en sa faveur, à l'heure où il se tient devant le tribunal céleste.

Dans le livre de la Genèse, la Torah décrit la vie des patriarches, qui se sont distingués par leurs vertus exceptionnelles, afin de tracer la voie à suivre pour leurs descendants, dans toutes les générations à venir.

Notre patriarche Abraham excellait dans la vertu de la bonté, et nos Maîtres, de mémoire bénie, affirment (« Cho'her Tov », 110) que sa tente présentait quatre entrées, situées aux quatre points cardinaux, de sorte que tout passant était en mesure de trouver l'entrée sans difficulté, ce qui l'encourageait à y pénétrer. La Torah décrit longuement à quel point Abraham s'est donné de mal pour accueillir les trois anges, alors qu'il était affaibli par les douleurs de la circoncision. Il a accompli cette *mitsva* avec un entrain tel qu'il nous a appris le principe selon lequel « l'hospitalité a priorité sur le fait de recevoir la Présence divine » (Chabbat, 127a). En effet, il a "quitté" l'Eternel pour aller accueillir ses invités.

Notre patriarche Isaac nous enseigne jusqu'où peut parvenir l'amour pour Dieu. Il s'est en effet montré prêt à être sacrifié sur l'autel, pourvu qu'il puisse accomplir la volonté divine. Ceci constitue pour nous, hommes de piètre valeur, une leçon nous démontrant à quel point nous devons être prêts à fournir des efforts afin de remplir la volonté de notre Créateur, en sacrifiant nos désirs aux Siens. Si Isaac était prêt à rendre son âme pour se plier à l'ordre divin, combien plus nous incombe-t-il d'annuler notre volonté devant celle de Dieu, lorsqu'il s'agit de faits banals de la vie routinière !

Notre patriarche Jacob, qui représente le pilier de la Torah, nous indique le degré d'acharnement et de dévouement que nous devons déployer pour l'étude de la sainte Torah, qui est la vie et la source d'existence de l'homme craignant Dieu. Aucun prétexte n'est valable pour justifier un relâchement dans l'étude de la Torah, du fait que sans elle, la vie d'un Juif ne mérite plus d'être vécue. Aussi, nous appartient-il d'imiter le comportement de Jacob, qui se vouait corps et âme à l'étude, dans la tente de la Torah. Quelle que soit la situation, nous devons nous consacrer à cette étude, des circonstances difficiles ne constituant pas une raison suffisante pour nous relâcher dans ce domaine. Et nos Maîtres d'affirmer : « Heureux l'homme qui arrive là-haut, muni de son étude ! » (Pessa'him, 50a)

Trois fois par jour, nous mentionnons dans la prière le mérite de nos trois patriarches, lorsque nous disons, dans la première bénédiction de la *Chemoné Esré* : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob ». Le fait de mentionner nos patriarches a pour effet de susciter en nous un éveil et une réflexion sur les vertus exceptionnelles qu'ils possédaient, et sur leur mode de vie, caractérisé par un constant attachement et dévouement au Créateur. En outre, en évoquant nos patriarches, nous exprimons la requête que leurs mérites nous protègent et plaident en notre faveur auprès du Très-Haut.

Je me suis demandé pourquoi nous mentionnons les saints patriarches précisément dans la prière de la *Chemoné Esré*, et plus encore, après avoir prononcé la phrase : « Eternel, ouvre mes lèvres, et ma bouche dira Tes louanges. » Au lieu de louer Dieu, comme nous l'avons annoncé, voilà que nous évoquons le mérite de nos patriarches ! C'est comme si un homme se présentait devant un roi, et qu'après lui avoir demandé la permission de le louer, il lui dise qu'il est le roi de ses pères, au lieu d'exprimer ce qu'il avait annoncé et de lui prononcer des louanges personnelles.

En réalité, la plus grande louange que l'on puisse adresser au Saint béni soit-Il est celle d'évoquer la grandeur exceptionnelle de Ses enfants, les saints patriarches, Abraham, Isaac et Jacob. Car, en mentionnant nos patriarches, nous exprimons notre désir de leur ressembler et de suivre leurs voies, et lorsque l'Eternel entend cela, Il s'emplit de satisfaction. Ainsi donc, le plus grand éloge que l'on puisse faire au Créateur est d'exprimer la volonté de Ses enfants de ressembler à leurs nobles ancêtres, comme le souligne le verset : « Proclamez la puissance de Dieu ; Sa majesté s'étend sur Israël. » (Psaumes 68, 35) Par contre, si un homme évoque ses patriarches sans avoir l'intention d'imiter leurs voies, il est comparable à un individu qui rencontre un ami et s'enquiert de son bien-être, pour ensuite lui donner une gifle. Seulement lorsque nous pensons au sens des mots que nous prononçons, il s'agit d'un éloge pour le Maître du monde, qui se glorifie des trois patriarches et se réjouit de notre désir de suivre leurs voies, de leur ressembler et de tirer leçon de leur comportement, en vertu du principe : « Les actes des patriarches sont un signe prémonitoire pour leurs descendants. »

Après avoir achevé la lecture du livre de la Genèse et nous être imprégnés du parfum spirituel de nos saints patriarches, nous passons à la lecture du livre de l'Exode, qui relate l'asservissement du peuple juif en Egypte, la délivrance, puis le don de la Torah. Par cet ordre des événements, le Saint béni soit-Il désire nous enseigner que les règles de savoir-vivre ont précédé celles de la Torah, et que si nous voulons êtres aptes à la recevoir et à accomplir ses *mitsvot*, nous devons d'abord tirer leçon du comportement des patriarches. Car seul celui qui s'efforce d'imiter les vertus de ses ancêtres, pourra devenir un réceptacle de la sainte Torah.

D'ailleurs, lorsque nous cherchons à rapprocher un Juif et à l'inciter à observer la Torah et à respecter les *mitsvot*, nous commençons par lui montrer la beauté et le délice de celles-ci – le

respect mutuel entre les membres du foyer, le souci de l'autre, la sérénité du Chabbat… –, puis, quand son cœur est gagné par l'émerveillement, nous lui parlons alors des obligations du judaïsme. Car la Torah ne peut résider que chez un homme qui travaille sur lui-même pour se rendre apte à la recevoir. A l'inverse, celui qui ne fournit pas d'effort en vue de devenir un réceptacle de la Torah, celle-ci ne pourra résider en lui de façon fixe, et il aura vite fait de l'oublier.

De même, je suis certain qu'un homme qui profite de tous les plaisirs de ce monde, et qui, simultanément, prononce le *kaddich* pendant un an pour un proche parent défunt, reprendra ses mauvaises habitudes au terme de cette année de deuil : du fait qu'il n'aura pas travaillé sur lui-même, il sera incapable de recevoir la Torah et de l'ancrer définitivement en lui. Par conséquent, la meilleure initiative que l'on puisse prendre pour l'élévation de l'âme d'un défunt est de s'engager à améliorer un certain trait de caractère. Car, si l'on parvient à améliorer une de ces données de base, en y investissant toute notre bonne volonté, cette vertu nouvellement acquise s'intégrera à notre personnalité et ne se détachera plus de nous au terme de l'année de deuil.

C'est pourquoi, nous mentionnons nos patriarches dans la prière, car c'est une façon d'exprimer à l'Eternel notre profond désir de leur ressembler et de suivre leurs voies, puisque, comme nous l'avons expliqué, seul un travail sur soi-même, visant à améliorer son caractère, détient le pouvoir d'aménager à la Torah une place fixe dans le cœur de l'homme.

Notre génération a eu le mérite de connaître des justes qui possédaient en eux les qualités de nos patriarches.

Je pense notamment à Rabbi Nissim Rebibo, que son mérite nous protège. Après sa mort, combien de femmes sont restées dans le doute quant au statut de leurs enfants, sans savoir s'ils devaient, ou non, être considérés comme des bâtards ! Le monde entier a pleuré

amèrement la disparition de ce juste, se demandant qui serait dès lors en mesure de trancher le cas complexe de ces enfants. Lorsque nous pleurons la mort d'un juste, nous ne nous soucions pas tant de son sort que du nôtre. Nous appréhendons l'avenir : qui nous défendra à présent, qui priera pour notre cause, et qui sera préoccupé par nos soucis ? Quand un juste quitte ce monde, il se dirige vers le repos éternel, tandis que nous restons là, abandonnés à nos soupirs et plus perdus que jamais.

Je pense aussi au juste Rabbi Raphaël Berdugo, de mémoire bénie, qui était le président du tribunal de la ville Essaouira (Mogador). Cet homme détenait en lui les trois qualités de nos ancêtres : Torah, prière et bienfaisance. Bien que le monde entier fût conscient de son exceptionnel niveau et de sa piété hors du commun, tous ont pleuré sa mort, car « ceux-ci ont voyagé vers le repos éternel, nous abandonnant à nos soupirs ». Lorsqu'un juste de cette stature quitte le monde, sa disparition nous plonge dans la confusion, parce qu'il n'est plus là pour nous indiquer la voie à suivre. Les larmes que nous versons à la mort d'un juste, n'expriment pas notre appréhension pour lui, car nous sommes certains qu'il est en route pour le jardin d'Eden, mais plutôt le vide que nous ressentons suite à son départ.

La grandeur de Rabbi Raphaël Berdugo, de mémoire bénie, était telle que lorsqu'il arriva en Terre Sainte pour s'y installer, il se comporta avec tant de simplicité et de modestie qu'on aurait pu le prendre pour un homme commun. Personne n'aurait pu s'imaginer qu'il était le président du tribunal de la ville Essaouira, ni qu'il avait librement accès aux portes des souverains et présidents. Sa vie entière était caractérisée par une humilité hors du commun, tandis que tout ce qui touchait à la matérialité ne l'intéressait pas le moins du monde. D'ailleurs, cette simplicité et cette modestie se sont transmises, comme un fil rouge, dans toute la noble famille Berdugo,

et son fils, qu'il ait une longue et bonne vie, qui est président du tribunal de la ville de Netanya, a lui aussi hérité de ces qualités.

Il est certain que, de même que nos Sages affirment que notre patriarche Jacob n'est pas mort, nous pouvons également affirmer que Rabbi Raphaël Berdugo n'est pas mort, et qu'il vit encore. Il a simplement rejoint ses pères, mais continue à intercéder en faveur du peuple juif, comme il le faisait de son vivant.

En outre, lorsque Rabbi Raphaël Berdugo se trouvait dans les palais des rois et des princes, ces derniers étaient impressionnés par son comportement exceptionnel, au point qu'ils se sont exclamés à son sujet : « Heureux le peuple qui jouit d'un tel sort ! Heureux le peuple dont l'Eternel est le Dieu ! » (Psaumes 144, 15) Tel est le but que doit viser tout Juif : à l'instar des justes et des grandes personnalités de notre peuple, il lui incombe d'essayer d'adopter lui aussi un comportement exemplaire, de sorte que tous ceux qui observent un Juif respectant la Torah et les *mitsvot*, soient frappés par sa dignité ; ceci créera une grande sanctification du Nom de Dieu.

Résumé

- Notre patriarche Jacob n'est pas mort, mais est simplement passé de ce monde au monde à venir ; c'est pourquoi, plutôt que de s'exprimer en termes de mort, le verset dit : « il expira ». Nous avons l'habitude de pleurer la mort d'un homme, parce que nous ignorons s'il mérite ou non l'entrée au jardin d'Eden ; par nos pleurs et notre deuil, nous intercédons en faveur du défunt, dans son jugement céleste. Toutefois, pourquoi pleurer la disparition d'un juste, si nous sommes certains qu'il mérite l'accès au jardin d'Eden ?

- Dans le livre de la Genèse, la Torah nous décrit les vertus des patriarches, afin de nous enseigner la façon dont nous devons nous comporter. Abraham incarne la vertu de la bienfaisance, Isaac, celle de la crainte de Dieu, tandis que Jacob représente le pilier de la Torah.

Trois fois par jour, dans la prière de la *Chemoné Esré*, nous évoquons le mérite de nos patriarches. Pourquoi le mentionner précisément dans cette prière, et en particulier, au début de la première bénédiction, où il aurait semblé plus approprié de louer le Saint béni soit-Il ? En réalité, la plus grande louange que nous puissions faire à l'Eternel est de prendre conscience de la grandeur de nos ancêtres et de suivre leurs voies. En mentionnant les patriarches au début de cette prière, nous suscitons donc une grande Miséricorde divine.

- La Torah commence par nous rapporter l'histoire des patriarches dans le livre de la Genèse, puis seulement ensuite, elle nous décrit, dans le livre de l'Exode, l'asservissement égyptien, la délivrance qui s'ensuivit, et le don de la Torah : cet ordre nous enseigne que les règles de bienséance précèdent la Torah.

- Nous pleurons la mort d'un juste, car, à ce moment-là, nous devenons comparables à un troupeau sans berger. C'est cette sensation que nous avons éprouvée à la disparition du juste Rabbi Raphaël Berdugo, que son mérite nous protège, ainsi qu'à celle du juste Rabbi Nissim Rebibo, que son mérite nous protège. « Ceux-ci ont voyagé vers le repos éternel, nous abandonnant à nos soupirs. »

Le peuple juif et la terre d'Israël

« Quarante jours s'écoulèrent, car telle est la durée requise pour embaumer. Les Egyptiens pleurèrent Jacob soixante-dix jours. »

(Genèse 50, 3)

« Joseph monta pour enterrer son père. Tous les serviteurs de Pharaon, anciens de sa maison, et

tous les anciens du pays d'Egypte, montèrent avec lui.»

(Genèse 50, 7)

«L'habitant du pays, le Cananéen, vit ce deuil à la Grange-du-Buisson, et ils dirent: "Voilà un grand deuil pour l'Egypte!" C'est pourquoi, on appela cet endroit, situé de l'autre côté du Jourdain: "Avel Mitsrayim".»

(Genèse 50, 11)

Lorsque notre patriarche Jacob quitta ce monde, les Egyptiens pleurèrent sa disparition pendant les quarante jours où on l'embauma, puis pendant encore trente jours, au total durant une période de soixante-dix jours. Suite à cela, Joseph et ses frères quittèrent l'Egypte pour accompagner Jacob vers sa dernière demeure, et tous les anciens et personnalités du pays se joignirent à ce convoi.

Quand les Cananéens constatèrent l'importance de la délégation qui avait participé aux funérailles de Jacob, ils s'exclamèrent : « Voilà un grand deuil pour l'Egypte ! », et surnommèrent cet endroit *Avel Mitsrayim*. Cette appellation ne manque pas de nous surprendre : pourquoi les Cananéens ont-ils attribué ce deuil du peuple juif au peuple égyptien ?

Plus encore, ce passage soulève une autre interrogation. Il semble clair que Joseph, qui était monté en terre de Canaan, accompagné par toute l'armée de Pharaon, ses princes et ses serviteurs, avait la possibilité de soumettre les peuples cananéens à son autorité. Par conséquent, si suite aux funérailles de Jacob, les enfants d'Israël ont quitté Canaan, ce n'était pas par peur de tomber entre les mains de ses habitants. Dès lors, pour quelle raison le peuple juif a-t-il décidé

de retourner en Egypte, plutôt que de rester en Canaan et de se lancer à la conquête du pays ?

Proposons l'explication suivante. Lorsque les Cananéens constatèrent que le peuple juif était retourné en Egypte, après avoir enterré Jacob, ils furent frappés de stupeur. En effet, ils étaient conscients que la terre d'Israël avait été promise au peuple juif, et ce dernier avait donc la possibilité d'y rester et de raser toutes les peuplades qui s'y trouvaient installées. En outre, les enfants de Jacob étaient connus pour leur exceptionnelle vaillance, et on savait qu'ils avaient anéanti tous les peuples alentours, lorsque Sichem, fils de Hamor, avait violé leur sœur Dina. Or, contrairement à toute attente, les enfants d'Israël avaient repris la route pour l'Egypte, immédiatement après la fin du deuil, plutôt que de rester en Canaan pour se lancer à sa conquête, comme il est dit : « Joseph retourna en Egypte avec ses frères et tous ceux qui étaient montés avec lui pour ensevelir son père, après qu'il eut enterré son père. » (Genèse 50, 14)

D'autre part, les enfants d'Israël connaissaient, eux aussi, les termes de l'alliance conclue entre le Saint béni soit-Il et les patriarches, et ils savaient qu'ils devraient, dans un premier temps, être asservis et opprimés en Egypte pendant quatre cents ans, pour ensuite en être délivrés, emportant avec eux un grand héritage, recevoir la Torah au mont Sinaï, et enfin, mériter l'entrée en Terre promise. C'est pourquoi, ils ne voulurent pas précipiter le terme et choisirent de se plier au décret divin, en se hâtant de rejoindre l'Egypte, dès la fin du deuil de Jacob.

Le peuple juif était, si l'on peut dire, venu en terre de Canaan sous une nationalité égyptienne, c'est-à-dire qu'il se sentait à ce moment-là lié à l'Egypte, et non comme un peuple à part entière, du fait qu'il n'avait pas encore été délivré et n'avait pas reçu la Torah. C'est pourquoi, il se hâta de retourner en Egypte pour y être asservi, jusqu'à ce que l'Eternel lui apporte le salut. Lorsque les Cananéens

constatèrent la façon dont les enfants d'Israël s'étaient comportés, ils surnommèrent le deuil de Jacob *Avel Mitsrayim*. Le comportement de ces derniers provoqua une sanctification du Nom de Dieu au sein des nations du monde, qui se rendirent alors compte de leur soumission absolue à Son autorité et à Ses décrets.

En outre, la Torah rapporte qu'Abimélec, accompagné de Pikol son chef d'armée, est venu auprès d'Abraham et d'Isaac, dans le but de conclure une alliance avec eux : l'engagement du peuple juif à ne jamais s'attaquer à leur descendance et à ne leur causer aucun mal (Genèse 26, 26-31). Le fait qu'Abimélec ait voulu conclure une telle alliance avec Abraham et Isaac, est en soi une preuve qu'il croyait profondément au fait que le Saint béni soit-Il allait plus tard délivrer les enfants d'Israël d'Egypte et leur donner le pays de Canaan, dans lequel il se trouvait, à cette époque, installé. D'autre part, il est également rapporté que le peuple guirgachi, qui faisait partie des sept nations habitant en Canaan, a de lui-même pris l'initiative de quitter son pays, avant même que le peuple juif ne vienne le combattre (Lévitique Rabba 17, 6), certain qu'il devrait en être dépossédé, pour le lui céder. Une fois de plus, ceci prouve que les nations savaient pertinemment que les enfants d'Israël hériteraient de leur terre, conformément à la promesse divine formulée aux patriarches.

A présent, nous comprenons pourquoi les peuples habitant Canaan n'ont pas craint que les enfants d'Israël les combattent, au moment où, accompagnés de tous les princes égyptiens, ils ont conduit Jacob vers sa dernière demeure – en dépit du fait que ces peuples savaient pertinemment que la terre d'Israël leur appartenait. Car ils étaient conscients, par ailleurs, que le moment d'hériter la terre n'était pas encore arrivé pour le peuple juif, du fait que la première partie de l'alliance ne s'était, à ce moment, pas encore réalisée ; en effet, ce dernier devait, préalablement, être

asservi en Egypte pendant quatre cents ans ; par la suite seulement, il mériterait d'être délivré et hériterait du pays de Canaan.

Après avoir constaté que le peuple juif se considérait encore sous l'autorité égyptienne, et non comme un peuple à part entière, les Cananéens surnommèrent le deuil de celui-ci pour Jacob *Avel Mitsrayim*. Cette conduite des enfants d'Israël fut génératrice d'une grande sanctification du Nom divin dans le monde entier, lorsque tous les peuples remarquèrent qu'ils se soumettaient à la volonté du Créateur et se conformaient au plan divin. Car le premier élément à prendre en compte était d'exécuter la volonté divine ; seulement dans un second temps, il était envisageable de considérer l'aspect matériel de l'alliance, à savoir, l'héritage de la Terre Sainte.

Résumé

- Suite à la mort de notre patriarche Jacob, tous les enfants d'Israël, accompagnés des personnalités égyptiennes, montèrent en Canaan, pour accompagner leur père vers la grotte de Makhpéla. Les Cananéens surnommèrent ce deuil *Avel Mitsrayim*, alors qu'il s'agissait principalement d'un deuil pour le peuple juif ; comment l'expliquer ? En outre, lorsque le peuple juif se rendit en Canaan pour enterrer Jacob, il était accompagné d'un peuple important et puissant, donc, pourquoi n'en a-t-il pas profité pour chasser les Cananéens de leur terre et en hériter, avant que l'asservissement égyptien ne commence ?

- Ces deux questions n'en font qu'une. Le peuple juif n'a pas chassé les Cananéens de leur terre, car il connaissait l'alliance conclue entre le Saint béni soit-Il et Abraham : il devait d'abord être asservi pendant quatre cents ans, pour seulement ensuite hériter de la Terre Sainte. C'est pourquoi, il ne tenta pas de conquérir la terre à ce moment-là, afin de se plier à la volonté divine. C'est aussi pourquoi les Cananéens surnommèrent le deuil de Jacob *Avel Mitsrayim*, parce que, sachant que la terre de Canaan devait appartenir au peuple juif et constatant qu'il ne cherchait pas à la conquérir à ce moment, ils en déduisirent qu'il

faisait encore partie du peuple égyptien et n'avait pas encore été délivré de ce joug. Le retour des enfants d'Israël vers l'Egypte – où ils devraient être asservis – motivé par leur soumission à l'autorité divine, créa une grande sanctification du Nom de Dieu.

Gare au manque d'assiduité dans l'étude de la Torah!

« Joseph monta pour enterrer son père. Tous les serviteurs de Pharaon, anciens de sa maison, et tous les anciens du pays d'Egypte, montèrent avec lui, ainsi que toute la maison de Joseph, ses frères et la maison de son père. Seuls leurs enfants, ainsi que leur menu et leur gros bétail, restèrent dans la province de Gessen. Une troupe de chars et de cavaliers monta également avec eux; ce fut un cortège très considérable. Parvenus jusqu'à la Grange-du-Buisson, de l'autre côté du Jourdain, ils y célébrèrent de grandes et solennelles funérailles. Joseph observa un deuil de sept jours pour son père. »

(Genèse 50, 7-10)

La Torah décrit longuement le grand hommage que les anciens d'Egypte rendirent à notre patriarche Jacob, en participant au convoi de ses funérailles, et en l'accompagnant, avec les enfants d'Israël, jusqu'à la Grange-du-Buisson, où son éloge funèbre fut

prononcé, et où tous portèrent son deuil pendant sept jours. Or, précédemment à ce deuil, un deuil de soixante-dix jours avait déjà été observé en Egypte. Le pays d'Egypte n'avait jamais connu, dans le passé, un deuil si important, si bien que là, tous, du plus grand jusqu'au plus petit, et Juifs comme Egyptiens, furent touchés par la disparition du juste.

Or, lorsque Esaü l'impie constata le deuil prolongé que l'on avait porté pour son frère Jacob, il se dit que c'était le moment opportun pour combattre les enfants d'Israël, du fait qu'ils s'étaient relâchés dans leur étude de la Torah. Nos Sages, de mémoire bénie, rapportent par ailleurs (Sota, 13a) qu'Esaü contesta le lieu de sépulture de Jacob, prétendant qu'il ne lui appartenait pas, au point que Houchim, fils de Dan, dut intervenir en le giflant ; la force de ce coup décapita Esaü, dont la tête roula pour aboutir entre les pieds de Jacob.

Nous pouvons nous demander comment Esaü a eu l'audace de s'opposer à tout le peuple juif, en contestant le droit de Jacob à ce lieu de sépulture, alors que de nombreux rois accompagnaient le convoi. Comment n'a-t-il pas craint qu'on le tue, comme ce fut finalement le cas ? Apparemment, Esaü savait que tant que « la voix est la voix de Jacob », alors, ses mains à lui sont impuissantes ; par contre, du moment où la voix de Jacob fait silence, Esaü retrouve toute sa force, et possède le pouvoir de vaincre le peuple juif (Genèse Rabba 65, 20). Cependant, dans cette situation-là, Esaü a fait un mauvais calcul : il s'est trompé en pensant que le deuil prolongé que les enfants d'Israël avaient pris pour Jacob leur était considéré comme un manque d'assiduité dans l'étude de la Torah. Partant de là, il s'est levé pour contester le lieu de sépulture du patriarche, alors qu'en fait, le Saint béni soit-Il ne reprochait nullement à Son peuple de s'être endeuillé de nombreux jours pour la mort de celui-ci. Car telle était l'obligation du moment : un citoyen doit respecter la loi en vigueur dans son pays, et en Egypte, on avait

l'habitude de s'endeuiller une longue période pour la disparition d'un proche. En outre, il semble que les enfants d'Israël aient continué à étudier la Torah pendant cette période de deuil, pour créer un mérite en faveur de l'élévation de l'âme pure de leur père Jacob.

La preuve qu'Esaü s'est trompé, en pensant que le peuple juif s'était rendu fautif d'un manque d'assiduité dans l'étude de la Torah, est qu'il fut puni, en trouvant finalement la mort suite à cet événement, alors qu'il avait tenté de voler une part qui ne lui revenait pas. En effet, si l'Eternel avait réellement reproché un manquement aux enfants d'Israël, Il ne leur aurait pas permis de vaincre Esaü et de le tuer si facilement. La racine de l'erreur d'Esaü était qu'il désirait s'approprier le bien d'autrui, sans en avoir la permission ; à cause de cette conduite, la situation se retourna contre lui, et son intervention conduisit finalement à sa propre mort.

Toutefois, il existe d'autres cas où Dieu nous tient rigueur pour notre manque d'assiduité dans l'étude de la Torah. Ainsi, à l'époque de la mort de notre maître Moïse, Josué porta le deuil de nombreux jours, au point que sa force se trouva affaiblie et qu'il oublia de nombreuses lois. Lorsque les enfants d'Israël constatèrent cela, ils voulurent lui retirer ses fonctions de dirigeant (Temoura, 16a). Quant au Saint béni soit-Il, non satisfait de ce deuil prolongé, Il ordonna à Josué de se lever et de cesser de s'affliger, car la période de deuil était passée.

L'intervention d'Esaü, au moment de l'enterrement de Jacob, nous livre une leçon édifiante : elle nous enseigne l'étendue de notre devoir d'assiduité dans l'étude de la Torah, les non-juifs profitant du moindre relâchement dans ce domaine pour se lever contre nous, forts de cette accusation. En outre, seul le mérite de la sainte Torah pourra intercéder en notre faveur, après cent vingt ans, comme le

souligne le verset : « Ta justice marchera devant toi » (Isaïe 58, 8) – la justice faisant référence à la Torah. Il est dit aussi : « Heureux l'homme qui arrive là-haut, muni de son étude ! » (Pessa'him, 50a)

J'ai lu une histoire rapportée au sujet du juste Rabbi Yehochoua Pinto, de Marrakech, que son mérite nous protège. Ce juste consacra tous les jours de sa vie à une étude acharnée de la Torah. Une nuit, un arabe tenta de pénétrer par effraction dans sa maison, dans le but de lui dérober ses biens. Or, il s'avéra que lorsque cet arabe se laissa tomber par la cheminée, une corde du linge s'enroula autour de son cou, et il mourut étranglé. Ce miracle épargna Rabbi Yehochoua et sa famille des sombres desseins de ce brigand. Or, je suis convaincu que c'est le mérite de la Torah qui sauva ce juste, celle-ci ayant le pouvoir de protéger ceux qui l'étudient de toute calamité.

Ma mère, la Rabbanite Mazal Pinto, qu'elle ait une longue et bonne vie, m'a raconté qu'aujourd'hui encore, de nombreuses personnes, juives comme non-juives, ont pris l'habitude de venir visiter le lieu où se produisit ce miracle, et d'y embrasser l'endroit en question. Ma mère a elle-même eu l'occasion de le visiter, et quand elle a porté son regard à l'intérieur de la cheminée, elle a pu distinguer une certaine forme ronde, suspendue là-haut ; on lui a dit qu'il s'agissait du crâne de l'arabe voleur, que Rabbi Yehochoua avait demandé qu'on pende à cet endroit, afin que tout le monde constate et tire leçon de ce qui s'était passé, et que plus personne n'essaie de s'attaquer aux personnes étudiant la Torah, effrayé par le pouvoir protecteur qu'elle exerce sur ceux qui l'étudient. Heureux les justes, qui se consacrent à son étude !

Si un homme consacre tout son temps à étudier la sainte Torah, on considère qu'il continue à l'étudier même lorsqu'il doit s'arrêter pour dormir (s'il prononce le *Chema* avec ferveur). Pendant le sommeil, les âmes des justes montent au ciel, et continuent à y

étudier la Torah, c'est pourquoi, le Saint béni soit-Il en tient compte comme s'ils avaient réellement étudié la Torah pendant ces heures. Lorsqu'on se lève le matin, on s'empresse de procéder à l'ablution des mains, afin d'établir un lien entre l'état de sommeil et celui d'éveil, de sorte que de la même façon que notre sommeil était pur et empreint d'étude de la Torah, ainsi, notre lever soit imprégné de cette même pureté. De cette façon, on considérera que nous avons étudié jour et nuit.

Résumé

- Suite à la mort de Jacob, les enfants d'Israël et le peuple égyptien s'endeuillèrent de nombreux jours. Lorsqu'ils furent sur le point d'enterrer le patriarche, Esaü tenta de les en empêcher, jusqu'à ce que Houchim, fils de Dan, se leva pour le tuer. Comment Esaü a-t-il eu l'audace de se comporter ainsi, en s'opposant à tant de rois et à un peuple si nombreux ?
- En fait, Esaü pensait que c'était le moment idéal pour contester le lieu de sépulture de son frère, du fait que le peuple juif, endeuillé suite à la mort de celui-ci, n'avait pas pu étudier la Torah comme à l'ordinaire. Cependant, il s'est trompé, car la mission des enfants d'Israël était, à ce moment, de s'endeuiller pour Jacob. De plus, il est sûr qu'ils étudièrent également la Torah pendant ces longs jours de deuil, pour l'élévation de l'âme du juste. Par contre, à l'époque du deuil de Moïse, son disciple Josué s'endeuilla si longtemps qu'il oublia des lois de la Torah ; Dieu le désapprouva et lui ordonna de mettre un terme à son deuil. D'où la gravité du manque d'assiduité dans l'étude de la Torah.
- Si un homme consacre toutes les heures de sa journée à étudier la Torah, les heures de la nuit lui seront considérées, elles aussi, comme des heures d'étude, parce que son âme montera au ciel, pendant son sommeil, pour continuer à y étudier la Torah.

Le pouvoir d'influence des justes

« Joseph monta pour enterrer son père. Tous les serviteurs de Pharaon, anciens de sa maison, et tous les anciens du pays d'Egypte, montèrent avec lui. »

(Genèse 50, 7)

Lorsque Jacob quitta ce monde, les rois du monde entier vinrent participer au convoi funèbre et lui rendre un dernier hommage. L'élite des patriarches était tellement apprécié que le peuple égyptien se mobilisa lui aussi, depuis les princes jusqu'au bas peuple, pour l'accompagner vers sa demeure finale.

Je me suis demandé ce qui était advenu des nombreuses personnes que les patriarches avaient converties ; en effet, on ne trouve pas mentionné que celles-ci aient participé aux funérailles. Pourtant, nous savons que, par l'exemple de leur comportement et manière de vivre, les saints patriarches avaient converti un grand nombre d'hommes et de femmes, desquels ils avaient éveillé la conscience à l'existence du Créateur, qui était à l'origine de leur création (Rambam, Avoda Zara 1, 3). Il aurait donc semblé logique que ces personnes rendent hommage à Jacob, en guise de remerciement pour le bien qu'il leur avait dispensé, en participant à son enterrement. De même, la Torah ne parle plus à aucune reprise des personnes qu'Abraham et Sarah avaient "acquises" – c'est-à-dire converties – à Haran.

Il semblerait donc que tant que les patriarches étaient en vie, ils étaient en mesure d'enseigner la Torah aux peuples qui les entouraient, et de les rapprocher de leur Père céleste. Car il suffisait d'observer les actes des saints patriarches pour déduire l'existence

du Maître du monde. Cependant, une fois que les patriarches quittèrent ce monde, l'humanité se retrouva perdue, en l'absence de ceux qui avaient l'habitude de lui indiquer la voie à suivre. Suite à cela, tous retournèrent à leurs pratiques idolâtres, oubliant l'existence de Dieu. C'est pour cette raison que ces personnes ne participèrent pas aux funérailles de Jacob.

A la mort de notre patriarche Abraham, les êtres humains furent profondément bouleversés, car ils venaient de perdre leur dirigeant, comme le souligne l'éloge funèbre prononcé par Abimélec : « Malheur au bateau qui a perdu son capitaine ! » (Baba Batra, 91a) Nous pouvons nous demander pourquoi tous ces hommes, qui déplorèrent la disparition d'Abraham, n'allèrent pas étudier dans la *Yechiva* de Chem et Ever. Nous devons donc avancer qu'ils retournèrent à leurs pratiques idolâtres. Du fait que les patriarches représentaient les soldats qui avaient pour mission de conduire les hommes au repentir – comme il est dit : « les personnes qu'ils avaient acquises à Haran » (Genèse 12, 5) –, tout cet élan d'éveil, qu'ils avaient suscité au sein des peuples, se dissout lorsqu'ils quittèrent ce monde.

La Torah fait une mention particulière de la mort de Déborah, nourrice de Rébecca (Genèse 35, 8), qui eut le mérite que le patriarche Jacob lui-même pleure sa disparition. Qu'est-ce qui lui a valu un tel mérite, et pourquoi la Torah souligne-t-elle ainsi sa mort ? Nous trouvons, par ailleurs, que lorsque Rébecca voulut transmettre à Jacob le message qu'il revienne d'Haran, elle lui envoya Déborah. Il semblerait donc que Déborah ait mérité tout ceci, parce qu'elle se distinguait par sa piété, du fait qu'elle avait grandi et passé toute sa vie dans le foyer des saints patriarches, où elle avait été imprégnée de leur comportement exemplaire. C'est pourquoi, elle eut le mérite inestimable que Jacob pleure sa disparition.

Une fois de plus, nous constatons la force du pouvoir d'influence des justes, qui, par leur remarquable conduite, indiquent à l'humanité la voie à suivre et lui enseignent la Torah.

Dans la Guemara (Ketouvot 103b), nous lisons les lignes suivantes : « Le jour du décès de Rabbi Yehouda Hanassi, une voix céleste proclama : "Tout celui qui a pris part à l'éloge funèbre de Rabbi, est convié au monde futur." Un blanchisseur, qui était au nombre de ses élèves, rata cette occasion. Lorsqu'il apprit ce qu'il avait manqué, il décida de mettre fin à sa vie en sautant du haut d'un toit. Une voix céleste proclama alors : "Ce blanchisseur aussi est convié à la vie du monde à venir !" » A priori, la logique de cette histoire nous dépasse : généralement, l'âme d'une personne qui se suicide consciemment n'a pas droit à la sérénité du monde à venir, donc quel est le sens de cette voix céleste ?

En fait, le Créateur connaissait les motivations profondes de cet homme, quand il mit fin à sa vie : il ressentit que sa vie n'aurait plus aucun sens en l'absence de son maître qui, de son vivant, lui transmettait son esprit saint, en vertu du verset : « Tes yeux verront ton guide » (Isaïe 30, 20). Précisons que c'est justement son absence lors de l'enterrement de Rabbénou Hakadoch qui mena ce blanchisseur à cette conclusion. En effet, il n'entendit pas la voix céleste qui y résonna alors, promesse qui constituait en fait l'assurance de pouvoir poursuivre dans le droit chemin même en l'absence de son maître ; aussi, dans l'ignorance de cette garantie, il se dit : « Mieux vaut que je meure méritant que fautif » – ce qu'il craignait de devenir. Le Saint béni soit-Il, conscient de la pureté d'intentions de cet homme, le convia à la vie du monde à venir.

Il va sans dire que ceci ne s'applique pas à nous, à qui il est formellement interdit d'envisager le suicide.

Cette anecdote nous enseigne l'influence considérable des justes dans ce monde. La vie des justes représente, pour nous, qui

sommes si petits, un véritable "livre de morale vivant", un guide de conseils. Nos maîtres nous transmettent l'amour pour la Torah et la crainte de Dieu. Aussi, lorsqu'ils nous quittent, c'est le monde entier qui perd son sens à nos yeux, et nous sommes comme engloutis dans les profondeurs de l'abîme.

Résumé

- Suite à la mort de notre patriarche Jacob, les rois du monde entier vinrent participer à ses funérailles. Pourquoi la Torah ne mentionne-t-elle pas que toutes les personnes auxquelles les patriarches avaient enseigné la foi et les *mitsvot*, ont, elles aussi, pris part à cet enterrement ? Il semble qu'à la mort des patriarches, tous ceux qui s'étaient rapprochés de Dieu, soient à nouveau retournés à leurs errements passés, se sentant abandonnés, comme un troupeau qui a perdu son berger ; c'est pourquoi, ils ne participèrent pas à l'enterrement de Jacob.

- Déborah, la nourrice de Rébecca, mérita un honneur particulier : tous les enfants d'Israël pleurèrent sa disparition, et ce fait se trouve même mentionné dans la Torah. La raison en est qu'elle avait grandi dans le foyer des patriarches, du comportement desquels elle avait eu la chance de pouvoir s'imprégner.

- La Guemara rapporte l'anecdote d'un blanchisseur, qui n'avait pas pu participer à l'enterrement de Rabbénou Hakadoch, et qui, profondément affligé par ce fait, mit fin à sa vie. Une voix céleste fit savoir qu'il était invité à la vie du monde à venir. Il mérita cela, du fait qu'il avait ressenti une peine incommensurable suite à la disparition de son maître, sans la direction duquel il pensait ne plus pouvoir vivre dans ce monde. L'Eternel, conscient de la bonne intention de cet homme, qui désirait mourir méritant, le jugea avec indulgence.

L'importance de demander pardon

« Les frères de Joseph virent que leur père était mort, et ils dirent : "Si Joseph nous prenait en haine ! S'il allait nous rendre tout le mal que nous lui avons fait !" »

(Genèse 50, 15)

Lorsque notre patriarche Jacob quitta ce monde, une peur envahit soudain les tribus : peut-être qu'à présent, Joseph les haïrait et chercherait à se venger du fait que ses frères l'avaient jeté dans un puits et vendu à des Ismaélites ?

Toutefois, comment expliquer que les frères de Joseph aient craint de sa part un comportement dur à leur égard, alors que « Joseph le juste » était connu pour sa piété hors du commun ? Comment ont-ils pu appréhender qu'il se venge d'eux, suite à la mort de leur père ?

Ce passage soulève une autre difficulté. Le Saint béni soit-Il avait fait savoir aux patriarches que le peuple juif serait asservi pendant quatre cents ans en Egypte, comme il est dit : « On les asservira et on les opprimera durant quatre cents ans » (Genèse 15, 13). Dès lors, l'autorité que Joseph exercerait sur ses frères faisait peut-être partie de ce décret divin, donc, pourquoi les tribus en ont-elles eu peur ? Quoi qu'il en soit, leur appréhension n'aurait pas pu annuler ce décret !

Répondons, tout d'abord, à cette seconde interrogation. Nous pouvons constater qu'il est plus pénible de recevoir un coup d'un frère proche que d'en recevoir d'un homme étranger. En effet, la claque d'un frère provoque une douleur très cuisante, et plus celui qui nous frappe est proche de nous, plus son coup sera ressenti

douloureusement. J'ai entendu de nombreux cas de personnes qui avaient beaucoup de mal à pardonner un coup reçu par un de leurs frères, alors qu'elles avaient accordé leur pardon, de façon relativement aisée, à des étrangers. Car le coup donné par un frère est dix fois plus douloureux que celui venant d'un étranger.

Les frères prirent peur à ce moment, car ils craignaient de devoir supporter l'asservissement égyptien sous la domination de Joseph, ce qui aurait été considérablement plus pénible que de subir un asservissement sous la domination d'un des rois égyptiens. En outre, leur appréhension se renforça encore, du fait qu'ils craignaient que Joseph désire se venger d'eux et les punir pour le comportement dur qu'ils avaient eu envers lui. La vengeance d'un frère étant bien plus dangereuse que celle d'un étranger, ils appréhendèrent donc l'avenir, suite à la mort de Jacob.

Ceci nous enseigne une leçon de morale cruciale : le père de famille doit veiller, tout particulièrement, à ce que la paix et la solidarité règnent entre ses enfants, afin d'éviter, à Dieu ne plaise, que ne naissent des querelles entre eux – car la discorde et la colère entre frères ou autres proches parents, provoquent une douleur très cuisante.

Nos Sages, de mémoire bénie, affirment (Midrach sur les Proverbes, 1) que les dix martyrs sont une réincarnation des dix tribus. Pourtant, comment expliquer que les dix tribus aient été punies de la sorte, alors que le Saint béni soit-Il avait donné Son accord et participé à la vente de Joseph (Midrach Tan'houma sur Vayéchev, 2) ? De plus, lorsque Joseph et ses frères s'étaient retrouvés, ces derniers lui avaient demandé pardon, donc, pourquoi ont-ils malgré tout mérité d'être punis ? Rabbénou Be'hayei explique (sur le verset de Genèse 50, 17) que les frères ont certes demandé pardon à Joseph, mais qu'il ne leur a pas explicitement accordé son pardon ; ils auraient dû apaiser l'esprit de Joseph et trouver grâce à

ses yeux, jusqu'à ce qu'il prononce clairement les mots : « Je vous pardonne. » Du fait que les frères se sont seulement contentés de demander pardon, sans être sûrs que Joseph leur avait vraiment pardonné en retour, ils furent punis en étant réincarnés dans les dix martyrs.

Cette réalité, pour le moins terrifiante, nous enseigne le devoir qui est le nôtre de nous soucier d'obtenir le pardon explicite de la personne à qui nous avons causé un tort.

A présent, nous sommes en mesure de répondre à notre première interrogation. Nous nous demandions pourquoi les frères de Joseph craignaient tellement des représailles de la part de ce dernier, alors qu'il était connu pour sa piété exceptionnelle. En réalité, ils ne craignaient pas que Joseph se venge d'eux, mais appréhendaient la punition divine, du fait que Joseph n'avait pas exprimé explicitement son pardon pour leur comportement répréhensible à son égard.

Lorsque les enfants d'Israël fautèrent en construisant le veau d'or, se montrant ainsi ingrats à l'égard de leur Créateur, notre maître Moïse intercéda en leur faveur auprès de Lui, Le suppliant, à force de prières, de leur accorder le pardon. Moïse ne cessa pas d'implorer la Miséricorde divine pour le peuple juif, jusqu'à ce que l'Eternel finisse par déclarer : « J'ai pardonné, selon tes paroles. » (Nombres 14, 20) Ceci signifie que Moïse désirait entendre de la part du Saint béni soit-Il qu'Il pardonnait à Ses enfants le péché du veau d'or (Exode Rabba 29, 7). Il pria jusqu'à ce qu'il entende explicitement les mots du pardon divin, afin d'éviter d'arriver à la même situation que les tribus, qui furent punies pour avoir manqué d'apaiser totalement Joseph et d'entendre de sa part l'expression explicite de son pardon.

Cependant, une nouvelle question se fait jour : si notre maître Moïse pria le Maître du monde pour qu'Il pardonne Son peuple

jusqu'à ce qu'Il dise : « J'ai pardonné, selon tes paroles », dès lors, pourquoi subissons-nous, encore aujourd'hui, les suites de ce péché, conformément à l'enseignement de nos Maîtres (Sanhédrin, 102a), qui affirment qu'il n'existe pas une génération qui n'ait été punie à cause du péché du veau d'or ? En fait, il semblerait que le Saint béni soit-Il ait usé d'un stratagème à l'égard de Moïse, en lui répondant : « J'ai pardonné, selon tes paroles », plutôt que : « selon leurs paroles » ; autrement dit, Il reprochait aux enfants d'Israël le fait qu'ils ne s'étaient pas efforcés de L'apaiser eux-mêmes suite à leur péché. C'est la raison pour laquelle le péché du veau d'or continua à constituer une accusation pour le peuple juif, et à entraîner des châtiments divins à chaque génération. Si les enfants d'Israël s'étaient entièrement repentis suite à ce péché, et avaient demandé eux-mêmes pardon à l'Eternel jusqu'à obtenir la rémission, ainsi formulée : « J'ai pardonné, selon vos paroles » – au lieu de charger Moïse de cette tâche – alors, cet événement n'aurait pas constitué une accusation contre notre peuple et n'aurait eu aucune répercussion sur l'avenir.

Ceci nous enseigne qu'il existe une différence fondamentale entre une demande de pardon exprimée par le fautif lui-même, et une telle demande faite par l'intermédiaire d'un tiers. Aussi, incombe-t-il au pécheur de prendre lui-même les devants pour apaiser la personne à qui il a causé un tort, plutôt que de se contenter de faire transmettre ce message par un intermédiaire. D'ailleurs, lorsqu'un homme quitte ce monde avant que ses proches n'aient eu l'occasion de lui demander pardon, ces derniers doivent se rendre sur sa tombe, et demander pardon au défunt, en présence de dix personnes (Choul'han Aroukh, Ora'h 'Haïm, 606b) – cette loi a pour but d'éviter aux proches du défunt de devoir subir des répercussions, durant leur vie, pour un tort qu'ils lui auraient causé.

Les tribus pensèrent à demander pardon à Joseph précisément

après la mort de Jacob, car ce dernier venait de leur dire : « Rassemblez-vous et je vous raconterai, enfants de Jacob » (Genèse 49, 1) ; en d'autres termes, c'est seulement lorsqu'ils étaient tous rassemblés, unis et en paix l'un envers l'autre, qu'ils détenaient le pouvoir d'être les « tribus de l'Eternel ». Par contre, s'ils en venaient à se dissocier, ils perdraient leur pouvoir exceptionnel, et se mettraient dans une situation où ils seraient à la merci du Destructeur. C'est pourquoi, les frères de Joseph s'empressèrent, dans cette situation favorable d'union, de lui demander de leur pardonner entièrement pour ce qu'ils lui avaient fait, comme le souligne le verset : « Maintenant donc, pardonne la faute des serviteurs du Dieu de ton père ! » (Genèse 50, 17) Cependant, Joseph ne prononça pas explicitement des mots de pardon, et les frères, de leur côté, n'insistèrent pas pour les entendre. A cause de cela, les tribus furent réincarnées dans les dix martyrs.

Résumé

- Suite au décès de notre patriarche Jacob, les frères eurent peur que Joseph se venge d'eux. Comment ont-ils pu soupçonner une telle conduite de la part de Joseph, « le juste » ? De plus, le Saint béni soit-Il avait décrété que les enfants d'Israël devraient être asservis pendant quatre cents ans, et il était donc possible qu'une vengeance éventuelle de Joseph, roi d'Egypte, ait fait partie de ce décret. Aussi, pourquoi les tribus ont-elles essayé d'y échapper ? Les enfants d'Israël étaient conscients du décret divin d'asservissement en Egypte, mais il leur était difficile d'envisager de devoir le subir par le biais de leur frère Joseph. Car le coup reçu par un frère est infiniment plus douloureux que celui reçu par un étranger, et plus la personne qui nous frappe est proche, plus cela nous est pénible.

- Pourquoi les tribus ont-elles dû être réincarnées dans les dix martyrs, alors que, d'une part, le Saint béni soit-Il s'était associé à leur décision de vendre Joseph, et de l'autre, elles avaient demandé pardon à Joseph

lorsqu'il leur avait révélé son identité ? Apparemment, leur faute consistait à avoir demandé le pardon de Joseph sans insister jusqu'à ce qu'il prononce réellement les mots de pardon ; pour cette raison, ils appréhendaient que Dieu leur inflige à ce moment une punition.

♦ Quand les enfants d'Israël fautèrent en construisant le veau d'or, Moïse supplia Dieu de leur pardonner, jusqu'à ce qu'Il dise explicitement : « J'ai pardonné, selon tes paroles. » C'est ainsi que les frères auraient dû agir. Pourtant, nous continuons, à chaque génération, à subir les répercussions du péché du veau d'or, du fait que les enfants d'Israël n'ont pas demandé eux-mêmes pardon à l'Eternel, mais en ont chargé Moïse.

Annexes

« Et vis par elles »

« Jacob vécut, dans le pays d'Egypte, dix-sept ans. Les jours de Jacob, les années de sa vie, furent de cent quarante-sept ans. »

(Genèse 47, 28)

Pourquoi cette section est-elle intitulée « Vaye'hi » (littéralement : il vécut) plutôt que « Israël », « Joseph », ou « Gessen », qui auraient constitué des titres autrement plus évocateurs ?

Le nom de cette section constitue un enseignement pour nous : l'homme doit prêter attention à chaque instant de sa vie, et procéder à un examen de conscience pour tous les événements qui lui sont arrivés de son vivant : a-t-il agi de façon désintéressée, a-t-il mené une vie en conformité avec l'injonction de la Torah : « et vis par elles [les *mitsvot*] » (Lévitique 18, 5), ou l'a-t-il gaspillée en se plongeant dans les vaines futilités de ce monde ? Le nom Vaye'hi, donné à cette section, invite l'homme à prendre conscience de la valeur inestimable de son existence, durant laquelle il doit mettre à profit chaque instant, en lui donnant un sens.

La Torah nous rapporte de nombreux cas de personnes qui, d'un côté ont accompli de bonnes actions, mais de l'autre, ont péché, des motivations positives et négatives se trouvant mélangées en elles. Par exemple, Caïn, qui apporta une offrande au Saint béni soit-Il, tua ensuite son frère Abel. De même, les hommes de la génération de la discorde, qui coexistaient en paix, se rebellèrent néanmoins contre Dieu.

La vie d'un Juif se caractérise par une confrontation entre le Bien et le Mal. Parfois, on se lève le matin, plein de bonnes intentions, alors que seulement quelques heures plus tard on a déjà commis plusieurs péchés. Or, ceci est dû au fait que l'homme ne prend pas la peine de méditer constamment sur l'aspect qu'il donne à sa vie et de se demander s'il est engagé sur la bonne voie, ou s'il ne fait pas fausse route. Seul celui qui se remet constamment en question, pourra, avec l'aide de Dieu, être préservé du péché, en vertu du principe : « Je fixe constamment mes regards sur le Seigneur. » (Psaumes 16, 8)

Ainsi, lorsque la Torah écrit : « Jacob vécut, dans le pays d'Egypte, dix-sept ans », elle nous enseigne que même ces années passées par Jacob à l'extérieur de la Terre Sainte, dans un pays impur, étaient empreintes de sainteté, de pureté et d'une étude assidue de la Torah, car telle était, fondamentalement, sa mission sur terre, où qu'il se trouvait. Le verset résume ensuite toute la vie de notre patriarche Jacob, en terre d'Israël et à Haran, pour souligner que toutes ses années de vie étaient uniformément consacrées au bien, sans qu'un seul instant de son existence n'y fasse exception.

L'importance d'une bénédiction, de nos jours

« Jacob dit à Joseph : "Le Dieu tout-puissant m'est apparu à Louz, au pays de Canaan, et Il m'a béni." »

(Genèse 48, 3)

« Il les bénit ce jour-là en disant : "Par toi Israël donnera sa bénédiction en disant : que Dieu te fasse devenir comme Ephraïm et Menaché !" Et il plaça Ephraïm avant Menaché. »

(Genèse 48, 20)

Ce verset souligne le fait que l'Eternel était apparu à Jacob à Louz, en terre de Canaan, et l'avait béni, et c'est pourquoi il n'avait pas réellement besoin de la bénédiction de son père Isaac – c'est Rébecca qui avait voulu que son fils Jacob reçoive ces bénédictions, afin d'empêcher Esaü d'en bénéficier.

Si l'on tient compte de cela, on peut se demander pourquoi Jacob a jugé nécessaire de bénir les tribus, plutôt que d'en laisser le soin au Saint béni soit-Il, qui avait agi ainsi à son égard. Il semblerait que cette différence soit due à la dégradation des générations : plus nous avançons dans le temps, plus nous avons besoin d'un nombre important de bénédictions.

Tant que les patriarches habitaient en Terre Sainte, Dieu les bénissait directement, sans passer par un intermédiaire, parce que le pays d'Israël alloue à l'homme une aide divine particulière. En

effet, il est dit : « Un pays qui est constamment sous l'œil du Seigneur, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin » (Deutéronome 11, 12) ; autrement dit, la Terre Sainte bénéficie d'une Providence directe et constante, et s'il en est ainsi de la terre, à plus forte raison en est-il des hommes ! La Diaspora ne bénéficie pas de cet avantage ; le Créateur y exerce certes Sa Providence, mais pas de la même façon qu'en Terre Sainte. C'est pourquoi, au moment où les tribus se trouvaient en Egypte, elles avaient besoin de la bénédiction de leur père, car celle-ci avait le pouvoir de pallier à l'impureté ambiante et de constituer un bouclier contre le danger d'assimilation à la culture égyptienne.

De même, du fait que Moïse avait vu le veau d'or que les enfants d'Israël avaient construit avant leur entrée en Terre Sainte, il les bénit avant sa mort, bien que Jacob s'en fût déjà chargé auparavant. Car, constatant que leur foi s'était affaiblie, il jugea nécessaire de les bénir une fois de plus, afin que cette bénédiction leur transmette de nouvelles forces et leur permette de s'engager sur le nouveau chemin, devant lequel ils se tenaient à ce moment.

A l'heure actuelle, alors que le monde s'est considérablement dégradé, l'avertissement avisé de nos Sages garde tout son sens : « Ne prends pas à la légère la bénédiction d'une personne simple. » (Berakhot, 7a) Car nous ne sommes pas en mesure de savoir ni d'évaluer quelle bénédiction, qui nous est adressée, aura de l'effet dans les cieux. Aujourd'hui, la déchéance spirituelle est telle qu'une opacité profonde enveloppe la terre, et que nous avons besoin, par conséquent, d'un surplus de bénédictions. Or, nous ignorons laquelle d'entre elles sera influente, et il nous est donc recommandé de prendre au sérieux chaque bénédiction que nous recevons, même lorsqu'elle provient d'un homme apparemment simple.

Notre patriarche Jacob, conscient que toute bénédiction a un effet

dans les sphères supérieures, transmit à ses enfants cette habitude de bénir autrui. C'est aussi la raison pour laquelle le Saint béni soit-Il ordonne aux *Cohanim* de bénir le peuple juif, car, vu la dégradation des générations, nous avons besoin d'une bénédiction constante.

On raconte qu'une fois, une dame est venue voir mon grand-père, le juste Rabbi 'Haïm Pinto, de mémoire bénie, pour lui demander une bénédiction. Il lui a répondu qu'il aimerait qu'elle le bénisse. La femme fut surprise : quelle pouvait être, pour le Rav, la valeur de la bénédiction d'une simple femme ? Mon grand-père lui répondit qu'elle détenait un pouvoir particulier, du fait qu'elle avait pris l'habitude de jeûner pendant les jours des *Chovavim*[63] ; la maîtrise de son désir de manger constituait un mérite particulier, qui octroyait une grande valeur à ses bénédictions. La dame accepta alors de bénir le Rav, de mémoire bénie.

La bénédiction de Jacob à Menaché et Ephraïm

« Israël vit les fils de Joseph, et il dit : "Qui sont ceux-là ?" »

(Genèse 48, 8)

Explication de Rachi :

« Il voulait les bénir, mais la Présence divine s'est retirée de lui,

---

63. Nom donné à la période durant laquelle nous lisons les sections hebdomadaires de Chemot, Vaéra, Bo, Bechala'h, Yitro et Michpatim, dont les initiales forment le mot *Chovavim*.

parce que d'Ephraïm devaient un jour sortir Jéroboam et Achab, et de Menaché devaient sortir Jéhu et ses fils. »

L'explication de Rachi soulève une difficulté : Juda devait, lui aussi, compter dans sa descendance un mécréant – Menaché – donc, pourquoi la Présence divine ne s'est-elle pas retirée de Jacob lorsqu'il a béni Juda ? En outre, comment expliquer que lorsque les tribus ont constaté les difficultés rencontrées par leur père pour bénir Ephraïm et Menaché – la Présence divine s'étant à ce moment retirée de lui – elles ont malgré tout accepté les enfants de Joseph comme partie intégrante des douze tribus de l'Eternel ?

Proposons l'explication suivante. D'une part, quand les tribus ont su que des rois descendraient des enfants de Joseph, elles n'ont pas osé se dresser contre eux. D'autre part, lorsque Joseph a constaté que son père n'avait pas reconnu ses enfants, il a imploré le Saint béni soit-Il de faire à nouveau résider Sa présence sur Jacob, afin qu'il puisse les bénir. La requête de Joseph fut exaucée, et la Présence divine revint sur Jacob (Midrach Tan'houma sur Vaye'hi, 6), pour ne plus se retirer de lui jusqu'à ce qu'il quitte ce monde.

Bien que Jacob ait vu que des mécréants descendraient de ses enfants (car il pouvait voir tous ses descendants, jusqu'à la fin des temps), la Présence divine continua pourtant à résider sur lui, et ceci, grâce aux prières de Joseph. Les frères de Joseph lui furent reconnaissants pour ses prières, grâce auxquelles ils purent, eux aussi, bénéficier des bénédictions de leur père avant sa mort ; c'est pourquoi, ils acceptèrent d'associer Menaché et Ephraïm au compte des douze tribus.

En outre, le fait que les tribus aient accepté les enfants de Joseph dans le compte des tribus, représentait une demande de réparation de leur faute d'avoir vendu Joseph. En effet, l'intégration de Menaché et Ephraïm au reste des tribus, a neutralisé l'accusation

qui pesait sur ces dernières pour leur mauvaise conduite, puisque la solidarité s'est ainsi reforgée. Seule la solidarité qui règne parmi elles, donne aux tribus le mérite d'être appelées les « tribus de l'Eternel » et de bénéficier de la Présence divine en leur sein.